



HAL
open science

**La pensée conquise. Contribution à une histoire
intellectuelle transnationale des femmes et du genre au
XXe siècle**

Eve Gianoncelli

► **To cite this version:**

Eve Gianoncelli. La pensée conquise. Contribution à une histoire intellectuelle transnationale des femmes et du genre au XXe siècle. Science politique. Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, 2016. Français. NNT: . tel-01512366

HAL Id: tel-01512366

<https://theses.hal.science/tel-01512366>

Submitted on 22 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS 8 VINCENNES SAINT-DENIS
ÉCOLE DOCTORALE PRATIQUES ET THÉORIES DU SENS
DOCTORAT DE SCIENCE POLITIQUE

La pensée conquise
Contribution à une histoire intellectuelle transnationale des
femmes et du genre au XX^e siècle

Présentée par Eve Gianoncelli

Soutenue le 12 décembre 2016

Directrice de thèse : Eleni Varikas, Professeure émérite de Théorie politique,
Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis

Jury :

Brent Edwards, Professeur d'Anglais et de Littérature comparée, Université de Columbia
(Rapporteur)

Laurent Jeanpierre, Professeur de Science politique, Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis
Martine Leibovici, Maîtresse de conférences émérite en Philosophie politique,
Université Paris- Diderot Paris 7

Frédérique Matonti, Professeure de Science politique, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
(Rapporteure)

Enzo Traverso, Professeur en *Humanities*, Université de Cornell

Résumé

Cette thèse porte sur les processus de constitution – problématiques – de femmes comme intellectuelles au XX^e siècle. Pour ce faire, trois cas, nés vers 1900, sont étudiés : l'artiste et écrivaine proche des avant-gardes en général et des surréalistes en particulier dans le Paris des années 1920-1930 Claude Cahun, la journaliste martiniquaise du Paris colonial de ces mêmes années et figure militante et intellectuelle importante de la Martinique d'après-guerre Paulette Nardal ; et enfin Viola Klein, juive tchèque exilée en Angleterre et pionnière oubliée de la sociologie féministe. Cette étude repose sur une analyse conjointe de la trajectoire et de la production culturelle de chacune de ces femmes. Il s'agit de comprendre comment leur expérience intellectuelle s'enracine dans des processus de prise de conscience de soi en tant que sujet renvoyé à l'altérité, femme, mais aussi sujet racialisé, qui déterminent les formes d'entrée dans la pensée. Cette thèse rend également compte du positionnement complexe, dedans/dehors, de ces femmes par rapport aux mouvements (le surréalisme pour Cahun, la culture noire en général et la négritude en particulier pour Nardal), et disciplines (la sociologie de la connaissance et du travail pour Klein) « dans » lesquels elles s'inscrivent et ce qu'elles y apportent ainsi que la pluralité des formes de pensée et d'engagement qu'une telle position liminale révèle. Il s'agit enfin d'interroger le processus de diffusion et de réception des oeuvres et des idées, dans lequel les logiques d'invisibilisation et d'oubli, mais aussi de redécouverte, jouent un rôle fondamental. Ce dernier point ouvre sur une réflexion relative aux logiques (nationales, disciplinaires, idéologiques) de construction du savoir. Cette thèse, interrogeant le devenir sujet des femmes et ce que peut lui faire la postérité, se propose ainsi de contribuer à une histoire intellectuelle transnationale des femmes et du genre.

Mots clés : Intellectuelles ; devenir sujet ; altérité ; Claude Cahun ; Paulette Nardal ; Viola Klein ; surréalisme ; négritude ; sociologie de la connaissance ; études de genre ; rapports de pouvoir ; féminisme ; pensée ; engagement ; réception ; production du savoir

Abstract

This thesis analyzes the problematic ways in which women were able to become intellectuals in the XXth century. The cases of three women, born around 1900, are here studied. The artist and writer close to the Avant-Garde in general and the Surrealist movement in particular in the 20s and the 30s Claude Cahun; the Martinican journalist of colonial Paris in those same years Paulette Nardal, an important intellectual and activist figure in Post War Martinique after 1945; and last but not least, Viola Klein, a Czech Jew, exiled in Britain, and a forgotten pioneer of feminist sociology. This study is based upon an analysis of both the itinerary and cultural production of each of these women. It aims to understand how their intellectual experience is rooted in processes of self-awareness – as subjects who have to deal with otherness, as women, but also as racialized subjects – which shape the way in which these women intellectuals come to thought and commitment. This thesis also examines the complex position, Inside/Outside, of these women in relation to the movements and disciplines they join (Surrealism for Cahun, Négritude for Nardal, Sociology of Knowledge for Klein), the contribution they make to these movements and disciplines, and the plurality of the forms of thought and commitment such a liminal position entails. The aim is to question the ways in which works and ideas are spread and received – a process in which “invisibilization”, oblivion, but also rediscovery play a major part. This last idea opens up a reflection about the conceptions (national, disciplinary, ideological) pertaining to the construction of knowledge.

Keywords : Women intellectuals; Becoming subject; Otherness; Claude Cahun; Paulette Nardal; Viola Klein; Surrealism, Negritude, Sociology of Knowledge; Gender studies; Power Relations; Feminism; Thought; Commitment; Reception; Production of Knowledge

Remerciements

Je remercie chaleureusement Eleni Varikas d'avoir accepté de diriger cette thèse, de m'avoir accompagnée tout au long de ce travail et de m'avoir donné le courage de penser.

Je remercie la fondation franco-américaine Fulbright et leur partenaire, la fondation George Lurcy, pour m'avoir permis de conduire mes recherches à l'Université de Columbia.

Je remercie les ayant-droits, en particulier ceux de Charles Henri-Barbier, Adrien et Luce Ostier, pour leur accueil et pour m'avoir permis d'accéder aux innombrables et précieux documents dont ils disposaient sur Claude Cahun, ainsi que la famille de Paulette Nardal, ses nièces Anne Ramin et Christiane Eda-Pierre, pour avoir partagé avec moi des souvenirs de leur tante.

Je remercie Cornelia Möser et Violaine Roussel d'avoir lu des chapitres de cette thèse et pour leurs remarques éclairantes. Merci également à Nicolas Azam et à Josselin Tricou pour leur relecture amicale.

Je remercie Madeleine Dobie et Vincent Debaene de m'avoir accueillie à Columbia et ce dernier en particulier pour nos échanges. Je remercie les personnes qui, au « hasard » des rencontres universitaires, m'ont apporté leurs conseils, en particulier Frédérique Matonti et Elsa Rambaud.

Un merci particulier et chaleureux à Catherine Achin pour sa relecture à la fois exigeante, bienveillante et encourageante de plusieurs chapitres de cette thèse ainsi qu'à Brent Edwards pour avoir partagé avec moi les documents dont il disposait sur Paulette Nardal et pour nos échanges entre New York et Paris.

Une pensée enfin pour mes proches, et, parmi eux, pour celles et ceux dont le souvenir m'a accompagnée ; en particulier celui de mon père, à la mémoire duquel je dédie ce travail...

Table des matières

| | |
|---|-----------|
| Remerciements | 3 |
| Table des matières | 4 |
| INTRODUCTION : Quelle histoire intellectuelle des femmes et du genre ?..... | 10 |
| I- Penser l'intellectuelle : à la croisée des approches et des disciplines | 10 |
| A- Le positionnement dedans/dehors ou les modalités problématiques d'inclusion des femmes dans le monde de la pensée..... | 10 |
| B- Du genre en histoire intellectuelle | 13 |
| II- Quelle histoire intellectuelle des femmes et du genre ?..... | 22 |
| A- Trois femmes | 22 |
| B- La trame du devenir intellectuelle..... | 25 |
| III- Penser les formes de subjectivité..... | 35 |
| A- Le devenir intellectuelle et les différentes formes de subjectivité..... | 35 |
| B- Constituer une archive dans un va-et-vient entre expérience et formes multiples de la production..... | 39 |
| PREMIERE PARTIE : LE DEVENIR INTELLECTUELLE COMME DEVENIR SUJET .. | 49 |
| Chapitre 1 : Claude Cahun : la constitution d'une subjectivité altérisée | 49 |
| I- L'héritage familial : entre neutralisation des normes du genre, contrainte et émancipation | 50 |
| A- Des figures d'identification féminines contradictoires | 51 |
| B- La figure paternelle | 54 |
| C- Le fils préféré..... | 60 |
| D- Le choix du nom | 61 |
| E- Des contradictions à l'image des ressorts de l'émancipation | 64 |
| F- L'oncle Marcel Schwob | 65 |
| II- Les premières formes d'affirmation et les modalités de rejet de la féminité | 68 |
| A- Entre expérience, écriture et photographie | 68 |
| B- Le « Paris lesbien » | 74 |
| III- L'affirmation comme auteure et sujet féminin pensant..... | 79 |
| A- Des personnages aux Héroïnes | 79 |
| B- Une inscription dans le champ des revues | 81 |
| C- Les autoportraits : de la nature construite des catégories à l'affirmation de soi comme sujet de pensée et de création | 84 |
| D- <i>Aveux non avenues</i> | 88 |

| | |
|---|-----|
| Chapitre 2. Paulette Nardal : La rupture de l'innocence. Naissance d'une conscience noire genrée | 91 |
| I- Une socialisation primaire favorable à la révolution subjective | 91 |
| A- La fierté d'être noire | 91 |
| B- La place dans la fratrie | 95 |
| II- <i>La Dépêche Africaine</i> et l'entrée genrée dans l'écriture | 97 |
| A- L'entre soi féminin de <i>La Dépêche Africaine</i> | 97 |
| B- Les formes de la subjectivation entre identification et mise à distance par rapport aux autres femmes | 101 |
| III- Le « cercle d'amis » ou salon de Clamart et <i>La Revue du Monde Noir</i> : entre conscience de race et difficulté à se poser comme un « je » féminin pensant. | 108 |
| A- « Créer entre les noirs [...] un lien » | 108 |
| B- Entre affirmation et neutralisation du point de vue du genre | 113 |
| 1) La généalogie genrée de l'éveil de la conscience de race | 113 |
| 2) Des logiques de l'effacement féminin | 117 |
| IV- Conscience de race, double conscience, affirmation de soi comme sujet féminin pensant | 123 |
| A- En amont de « L'Eveil » : prise de conscience et expression dans les articles du <i>Soir</i> | 124 |
| 1) De l'étudiante antillaise à la constitution de soi comme sujet féminin racialisé 124 | |
| 2) L'expérience noire américaine | 125 |
| 3) Les formes de l'impérialisme | 127 |
| 4) La sororité | 128 |
| 5) Le cas français | 129 |
| B- <i>L'Etudiant noir</i> ou la formulation d'une conscience féministe | 130 |
| 1) Une parole masculine | 130 |
| 2) Nardal, l'unique voix féminine par-delà les frontières de genre, de race, de classe, de nation | 135 |
| Chapitre 3 - Viola Klein : la constitution d'un sujet féministe | 141 |
| I- Les ressorts de l'émancipation | 142 |
| A- Une famille aimante et handicapante | 142 |
| B- De l'autoanalyse à l'affirmation de soi | 143 |
| C- Entre le monde des revues et l'université : les années de la formation | 145 |
| II- <i>The Feminine Character</i> | 148 |
| A- Quelle imbrication des rapports de pouvoir ? | 150 |
| B- Un sujet féminin | 155 |
| C- Les femmes, la culture et la pensée | 168 |
| III- <i>Women's Two Roles</i> | 174 |

| | | |
|---|---|-----|
| A- | La collaboration avec Myrdal | 174 |
| B- | L'imposition académique..... | 177 |
| C- | <i>Towards Women's triple role</i> | 180 |
| IV- | Le rapport au féminisme | 182 |
| A- | Un contexte peu favorable | 182 |
| B- | Féminité vs féminisme | 184 |
| C- | Intellectuelle (et) féministe | 187 |
| | | |
| DEUXIEME PARTIE : DEDANS/DEHORS. POSITIONNEMENTS INTERSTICIELS ET PLURALITE DES FORMES DE PENSEE, DE CREATION ET D ENGAGEMENT | | 192 |
| | | |
| Chapitre 4: Claude Cahun ou les conflits de la création et de l'engagement..... | | 192 |
| I- | Quelle femme surréaliste ? Claude Cahun, l'anti muse-sujet | 192 |
| II- | Ecriture, poésie et politique..... | 198 |
| A- | La défense de l'autonomie de l'écriture..... | 199 |
| B- | <i>Les paris sont ouverts</i> ou la première mise au service du surréalisme | 202 |
| III- | Entre (ré)affirmation du surréalisme et contradiction d'un point de vue esthétique-politique..... | 212 |
| A- | « Transformer le monde et changer la vie »..... | 212 |
| B- | Contre-attaque : le primat de l'action politique et la réaffirmation surréaliste cahunienne..... | 215 |
| IV- | L'objet, entre art, politique, genre et sexualité | 222 |
| A- | Aux origines de l'objet..... | 222 |
| B- | Désir et subjectivation féminines | 227 |
| 1) | Les « choses » de Meret Oppenheim | 227 |
| 2) | Une mise en scène corporelle de Claude Cahun | 231 |
| 3) | Entre mise au service du mouvement et subjectivation | 238 |
| V- | L'art de la résistance | 244 |
| A- | Un engagement surréaliste | 245 |
| B- | « Lutter sans littérature » | 253 |
| C- | Quel engagement?..... | 259 |
| Chapitre 5 : Négritude, culture et politique..... | | 266 |
| I- | A la croisée des mondes intellectuels et militants | 267 |
| A- | Une activité d'écriture protéiforme..... | 267 |
| 1) | Paulette Nardal, journaliste | 267 |
| 2) | Entre la France et la Martinique, des allégeances contradictoires : Paulette Nardal, guide | 271 |
| B- | Les lieux et les formes multiples de l'engagement | 276 |
| 1) | La guerre d'Éthiopie : entre Révolution et catholicisme..... | 276 |

| | |
|--|-----|
| 2) L’’action féministe entre sororité et mission civilisatrice | 281 |
| C- Par rapport à la Négritude : une expérience du décalage | 287 |
| II- Culture, social et politique | 290 |
| A- Une philosophie sociale et politique | 290 |
| B- De l’éloignement stratégique au devoir social comme forme du politique | 294 |
| C- Promouvoir l’âme noire à travers la musique | 303 |
| Chapitre 6 : Le souci des femmes entre sociologie et politique | 307 |
| I- L’inscription sociologique de Klein | 307 |
| A- Entre sociologie et psychologie sociale/ « une psychologie d’esprit sociologique » 307 | |
| B- Autour de la « dame » : les sociologues allemands | 310 |
| C- L’impulsion kleinienne : la femme comme sujet connaissant | 319 |
| 1) Klein et Mannheim | 319 |
| 2) Klein et Simmel | 326 |
| D- Sujets de la connaissance et privilège épistémique | 328 |
| II- Entre science et politique | 333 |
| A- La philosophie politique de Klein | 333 |
| B- Le communisme contre l’individu et l’égalité des sexes | 338 |
| C- Perspective sociologique et formes d’intervention | 343 |
| TROISIEME PARTIE : IDEES ET FIGURES. LOGIQUES DE PRODUCTION DU SAVOIR ENTRE VOYAGES, REAPPROPRIATIONS ET REVISIBILISATION | |
| 348 | |
| Chapitre 7 : Claude Cahun ou les voies de la (re)connaissance | 348 |
| I- Le processus de visibilisation de Claude Cahun | 350 |
| A- Entre héritage et autonomisation | 350 |
| B- Entre art et politique : Claude Cahun surréaliste | 353 |
| C- Une inscription dans le Paris artistique et intellectuel | 354 |
| II- Les logiques de l’invisibilisation | 356 |
| A- Les scrupules face à l’écriture | 356 |
| B- <i>Aveux non avendus</i> ou la révélation des contradictions de Cahun | 359 |
| C- Quelle femme surréaliste ? | 362 |
| III- Le processus de revisibilisation de Cahun : les fabrications d’une icône | 365 |
| A- Quelques notes de survie | 365 |
| B- La réinsertion dans l’historiographie du surréalisme | 366 |
| C- Le tournant butlerien et les différentes approches française(s) et américaine(s) | 369 |
| D- La « femme exceptionnelle » « contre » la « pensée lesbienne » ? | 372 |
| E- Les formes de la survisibilisation | 378 |

| | | |
|--|--|-----|
| F- | Des généalogies | 380 |
| G- | L'artiste « contre » l'intellectuelle ? | 382 |
| Chapitre 8 : Paulette Nardal: de la réintroduction dans la généalogie de la Négritude au tournant féministe..... | | 386 |
| I- | Entre visibilité et invisibilisation : des réintroductions dans la généalogie de la négritude..... | 386 |
| A- | Logiques de l'effacement..... | 386 |
| B- | Premières occurrences | 388 |
| C- | Jacques Louis Hymans, relai de la parole de Nardal | 389 |
| D- | Michel Fabre, promoteur paradoxal..... | 392 |
| E- | L'exception Nardal | 394 |
| F- | Paulette Nardal l'intellectuelle..... | 396 |
| G- | Une réintroduction dans l'histoire littéraire noire francophone..... | 398 |
| H- | L'oubli du genre..... | 399 |
| II- | Le tournant genré et féministe..... | 401 |
| A- | <i>Black Feminism</i> et études postcoloniales états-uniennes..... | 401 |
| B- | Regards croisés entre la France et les États-Unis | 407 |
| Chapitre 9 : Viola Klein : la visibilité relative d'une pionnière | | 414 |
| I- | <i>The Feminine Character</i> : un ouvrage fondateur entre réception et marginalisation | 414 |
| A- | Des lectures qui passent à côté de l'ouvrage | 415 |
| B- | Une attention des précurseuses | 418 |
| II- | <i>Women's Two Roles</i> : enjeux autour du féminisme | 420 |
| A- | Reconnaissance scientifique et implications pratiques | 420 |
| B- | Des lectures situées | 423 |
| 1) | Le maintien de la division sexuelle des rôles | 423 |
| 2) | L'égalisation des vies des hommes et des femmes | 425 |
| 3) | Une idéologie en transition | 425 |
| III- | Subjectivité(s), féminisme et analyse sociologique..... | 427 |
| A- | Des lectures contradictoires | 427 |
| B- | Ce que le contexte permet de formuler | 429 |
| C- | Une neutralisation sociologique..... | 430 |
| IV- | Entre oubli et redécouverte(s) : des histoires féministes | 433 |
| A- | <i>The Feminine Character</i> aux États-Unis | 433 |
| B- | Entre redécouvertes et dépassements féministes : des généalogies féministes.... | 436 |
| 1) | Les redécouvertes | 437 |
| 2) | L'analyse empirique dépassée..... | 438 |
| 3) | De la sociologie à l'histoire féministe..... | 439 |
| 4) | Correspondances épistémologiques | 439 |

| | |
|---|-----|
| Conclusion..... | 445 |
| Bibliographie..... | 456 |
| Table des illustrations..... | 478 |
| Annexes..... | 479 |
| Annexe 1: Objets Surréalistes et photographies..... | 479 |
| Annexe 2 : Lucy Schwob et Suzanne Malherbe, Tracts de guerre 1940-1944 | 485 |
| Annexe 3 : Autres tracts | 487 |
| Annexe 4 : Claude Cahun, Pages dactylographiées, « Le muet dans la mêlée » | 490 |
| Annexe 5 : Claude Cahun, Portrait, 1945..... | 493 |
| Annexe 6 : Photographie des sœurs Nardal | 494 |
| Annexe 7 : Paulette Nardal, Extrait du rapport adressé au Gouverneur de la Martinique « Féminisme colonial », 1945 | 495 |
| Annexe 8 : Paulette Nardal, Extrait d'une lettre au gouverneur de la Martinique, 7 novembre 1943..... | 497 |
| Annexe 9 : Généalogie des Nardal | 498 |
| Annexe 10 : « Paulette Nardal nous a quittés », <i>Télé 7 jours Martinique</i> | 499 |
| Annexe 11: L.F. Céline, Lettre à Viola Klein, 5 août 1936 | 500 |
| Annexe 12 : Viola Klein, Extrait d'une lettre à Karl Mannheim, 16 septembre 1941 | 501 |
| Annexe 13 : Karl Mannheim, Extrait d'une lettre adressée à Viola Klein [non daté] | 502 |
| Annexe 14 : Viola Klein, Extrait d'une lettre à Alva Myrdal, 16 août 1962 | 503 |
| Annexe 15 : Alva Myrdal, Extrait d'une lettre à Viola Klein, 15 mai 1965 | 504 |
| Annexe 16 : Viola Klein, Extrait de projet, « The Emancipation of Women » | 505 |
| Annexe 17 : Viola Klein, Extrait de projet, « The National Character » | 506 |
| Annexe 18 : Article sur Viola Klein, Extrait du quotidien régional Westfälische Rundschau, 17 janvier 1962..... | 507 |
| Index..... | 508 |

Introduction : Quelle histoire intellectuelle des femmes et du genre ?

En 1936 a lieu à Londres l'exposition internationale du surréalisme. Une photographie de représentants du mouvement est prise à cette occasion. On en trouve en réalité deux versions : la première sur laquelle figurent André Breton, David Gascoyne, Robert Penrose, et Sheila Legge ; la seconde où sont également présents E.L.T Mensens et Claude Cahun. C'est la première photographie qui fut diffusée. Dans l'écart entre ces deux versions, c'est la présence intermittente de Claude Cahun qui nous intéresse. Ce pseudonyme, qu'une lecture hâtive pourrait conduire à lire comme masculin, relève en réalité du choix de l'adoption d'une identité genrée neutre d'un sujet féminin prétendant exister comme sujet pensant. La présence et l'effacement de Claude Cahun dans ce contexte donnent à voir deux dimensions fondamentalement révélatrices de l'inscription féminine dans le monde de la pensée et de la culture : non seulement l'exclusion mais la position ambivalente occupée par les femmes par rapport aux mouvements et aux disciplines dans lesquelles elles s'inscrivent.

I- Penser l'intellectuelle : à la croisée des approches et des disciplines

A- Le positionnement dedans/dehors ou les modalités problématiques d'inclusion des femmes dans le monde de la pensée

La place problématique occupée par les femmes dans l'histoire intellectuelle est révélée tant par l'enjeu mineur qu'elles représentent dans le champ intellectuel, sa structuration et ses débats que par le manque d'intérêt pour leur expériences et leurs formes de subjectivité comme intellectuelles. Adopter un tel point de vue, c'est considérer que l'histoire intellectuelle, l'histoire et la sociologie des intellectuels, qui se sont longtemps déclinées au masculin, par-delà les différentes approches utilisées – sur lesquelles nous allons revenir –, et ce qu'un simple constat peut donner à voir¹, peinent, d'une part, à inclure la question des femmes et du genre

¹ C'est la limite du travail de comptage de Jean-François Sirinelli dans son ouvrage *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XX^e siècle* (Paris, Fayard, 1990). Entre 1960 et 1970, il recense treize femmes intellectuelles pétitionnaires (Simone de Beauvoir, Marguerite Duras, Christiane Rochefort, Elsa Triolet, Colette Audry, Nathalie Sarraute, Clara Malraux, Anne Philipe, Germaine Tillion, Simone Signoret, Edith Thomas, Madeleine Renaud, Gisèle Halimi). Jean-François Sirinelli commente en ces termes : « cette liste est par certains aspects accablante pour la condition féminine : la moitié de ces femmes, même si elles existent par leur œuvre et leur action, sont avant tout, aux yeux de l'opinion, des épouses, des compagnes ou des veuves de célébrités masculines vivantes ou décédées (Sartre, Aragon, Gérard Philipe, Yves Montand, Jean-Louis Barrault) ou l'ont été (Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XX^e siècle*, Paris,

dans leur analyse. Mais, d'autre part, lorsqu'elles le font, elles permettent difficilement une prise en compte réelle d'un questionnement majeur : la manière dont être une intellectuelle renvoie à une expérience fondamentalement problématique. Pour ce faire, je propose de narrer une histoire intellectuelle relevant d'une forte ambition théorique, tout en prenant au sérieux le(s) contexte(s) dans le(s)quels les formes d'expérience et de subjectivité de femmes en tant qu'intellectuelles s'élaborent. Cette histoire se situe ainsi au carrefour de la théorie politique, de la sociologie des intellectuels et de l'histoire sociale des idées. Comme je vais être amenée à le préciser, cette forme de transdisciplinarité est appelée par l'objet même de cette étude : un objet-sujet. J'ai pour cela choisi de m'intéresser à trois femmes. On en a déjà rencontré une première, l'artiste et écrivaine proche des avant-gardes en général et des surréalistes en particulier dans le Paris des années 1920-1930 Claude Cahun. On va également s'intéresser à la journaliste martiniquaise du Paris colonial de ces mêmes années et figure militante et intellectuelle importante de la Martinique d'après-guerre Paulette Nardal ; et enfin à Viola Klein, juive tchèque exilée en Angleterre et pionnière oubliée de la sociologie féministe. Je serai amenée à préciser ce choix dans le travail de problématisation mené tout au long de cette introduction. Précisons néanmoins ici ce que l'examen de ces femmes peut nous permettre d'appréhender : les contours de l'expérience qui est la leur en tant qu'intellectuelles. Ces trois figures, nées vers 1900, engagées dans les combats politiques de leur temps, permettent de cerner les modalités problématiques de l'inclusion des femmes dans des mouvements de pensée et des disciplines, où elles sont, en raison des rapports de pouvoir et du genre en particulier, renvoyées à l'altérité ; une altérité dont on suppose qu'elle permet de questionner le lien unissant l'expérience et la possibilité même d'exister comme intellectuelle.

Comment rendre compte de ce rapport spécifique des femmes au monde de la pensée et de la culture? Eleni Varikas a problématisé leurs formes d'entrée dans ces univers à partir de la notion de liminalité. Développée dans l'ethnologie et l'anthropologie, et notamment par Arnold Van Gennep, la liminalité renvoie à la fois aux processus rituels de la vie des individus, et à des processus socio-culturels. Varikas rappelle comment Van Gennep l'utilise dans son étude des rites de passage comme une métaphore de la traversée des frontières sociales¹. Il y distingue trois phases. La première dans laquelle l'individu est arraché à son état antérieur, la seconde où

Fayard, coll. « nouvelles études historiques », 1990, p. 266). Le problème réside dans l'absence de questionnement réel sur cette liste « accablante ». Si ce seul diagnostic de l'oubli des femmes ne constitue pas notre intérêt principal, on peut néanmoins mentionner, pour le seul cas français, le Dictionnaire des intellectuels de Winock et Julliard. Sur 645 personnes répertoriées, on dénombre 46 femmes soit 7% (Jacques Julliard et Michel Winock, *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes, les lieux, les moments*, Paris, Seuil, 1996 ; rééd.2002).

¹ Arnold Van Gennep, *Les rites de passages*, Paris, Picard, 1987.

il n'a plus aucun statut, la troisième où il est réadmis dans la communauté. C'est la seconde étape qui désigne celle de la liminalité. Elle correspond alors à un état de suspension entre deux mondes :

« Cet état est associé au danger, voire à la pollution, dans la mesure où il échappe aux taxinomies qui inscrivent les positions des individus dans des territoires sociaux et culturels bien définis, mais peut aussi être pensé comme un 'domaine de pure possibilité', une position où les idées et conceptions atypiques peuvent se développer aux interstices, lieu privilégié des perceptions novatrices, en particulier dans l'art »¹.

La liminalité permet alors de développer l'idée d'un entre-deux, d'une position dedans/dehors, fondamentalement ambivalente. Elle pourrait correspondre à la situation occupée par les femmes intellectuelles, parvenant à tirer avantage de leur position problématique en la réinvestissant en « lieu stratégique plus durable d'où se déploient la pensée et l'engagement »².

C'est parce qu'elle ne reproduit pas des dichotomies ou des oppositions binaires que la position dedans/dehors, liminale, interstitielle, permet alors de penser les modalités problématiques de l'inclusion de sujets féminins qui occupent la position de l'autre – l'altérité, ne signifiant pas simplement l'exclusion et renvoyant elle-même à un devenir sujet fondamentalement complexe, comme on l'a souligné. Pour Claude Cahun, si le positionnement se joue en relation avec les milieux d'avant-garde des années 1920-1930, c'est par rapport au surréalisme qu'elle entretient une telle ambivalence, oscillant entre un désir d'acceptation dans le mouvement qui s'accompagne d'une mise entre parenthèses de l'affirmation subjective, tout en révélant une capacité de s'y inscrire à *sa manière*. Paulette Nardal précède et participe à l'émergence d'une expression majeure de la culture noire, le mouvement de la Négritude, donnant à voir un rapport sensiblement différent au sens où son inscription se joue dans des univers sociaux plus larges, où elle négocie son positionnement, apparaissant comme une figure majeure du Paris noir tout en étant en marge du courant spécifique qui se constitue de la Négritude. Enfin, Viola Klein peut être présentée comme une héritière en partie hérétique de la sociologie de la connaissance de Karl Mannheim, problématisant le rapport existant entre expérience vécue et formes de la pensée, et plus largement innovatrice dans un univers sociologique en pleine expansion, qui cherche encore ses objets. Ce que permet d'appréhender la position dedans/dehors, ce sont donc des modalités problématiques d'existence comme

¹ Eleni Varikas, « Inscrire les expériences du genre dans le passé », in *Les voies traversières de Nicole Loraux. Une helléniste à la croisée des sciences sociales*, *EspacesTemps, Clio HFS, Les Cahiers*, n°87-88, 2005.

² *Ibid.*

intellectuelles qui en constituent en même temps les conditions de possibilité. On peut en tirer deux hypothèses. D'abord, ces difficultés sont susceptibles de caractériser plus largement le devenir intellectuelle, c'est-à-dire le devenir sujet multiforme des femmes en tant qu'intellectuelles¹. En second lieu, ces « petites histoires » pourraient également donner à voir autrement la grande : l'histoire intellectuelle, culturelle mais aussi l'histoire politique.

B- Du genre en histoire intellectuelle

La manière dont les enjeux constitutifs de l'histoire intellectuelle sont posés ne peut que conduire à un traitement genré – dans lequel le rôle du genre est précisément ignoré. En effet, ces travaux, qu'ils entreprennent de définir la catégorie d'intellectuel ou de dresser des typologies, de s'intéresser à la restitution des formes d'engagement des intellectuels dans une perspective hagiographique, à l'image des travaux de Jean-François Sirinelli et/ou Pascal Ory², ou à partir d'une perspective de « champ », avec et dans le prolongement des travaux de Pierre Bourdieu³, prennent implicitement, et bien qu'en des proportions variables, un critère commun de départ qui ne permet pas, ou très peu, de prendre en compte la question du genre. Ces analyses présupposent en effet la visibilité de ces intellectuels, engagés dans les combats de leur temps, que cet engagement soit rapporté à une conception plus ou moins délibérée et morale de l'agir ou aux luttes concurrentielles à la fois inhérentes au champ intellectuel et susceptibles de renvoyer aux modalités d'intervention en politique. Or, la visibilité est précisément ce à quoi ces intellectuelles n'ont pas aisément accès, en raison d'une existence problématique en tant que sujets connaissants.

Cette question de la visibilité s'incarne tout particulièrement dans les monographies consacrées par les représentants de l'histoire intellectuelle à des figures masculines. Par exemple, Bourdieu s'est intéressé à Flaubert⁴, Dosse à Ricoeur et de Certeau. Les confrontations intellectuelles, de même, mettent en scène des couples d'hommes, Sartre et Aron pour Sirinelli⁵, Deleuze/Guattari pour Dosse⁶. On peinerait à trouver en France un nom féminin reconnu de

¹ Je vais revenir plus précisément sur cette définition et ces enjeux.

² Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France. De l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Collin, 1986 ; Pascal Ory (dir.), *Dernières questions aux intellectuels*, Paris, Olivier Orban, 1990.

³ Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains*, Paris, Fayard, 1999 ; Frédérique Matonti, *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique. La Nouvelle Critique (1967-1980)*, Paris, La Découverte, coll. « Espace de l'histoire, 2005.

⁴ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.

⁵ Jean-François Sirinelli, *Deux intellectuels dans le siècle, Sartre et Aron*, Paris, Fayard, 1995.

⁶ On peut notamment citer *Paul Ricoeur, Le sens d'une vie*, Paris, La découverte, 1997 (réed. La Découverte coll. « Poche », 2001) ; Michel de Certeau, *Le marcheur blessé*, Paris la découverte, 2002 (réed La découverte, coll. « Poche », 2007 ; Gilles Deleuze et Felix Guattari. *Biographie croisée*, Paris, La Découverte, 2007.

l'histoire intellectuelle ayant consacré un ouvrage à une intellectuelle, plus encore un travail comparatif entre deux femmes¹. Ce diagnostic pourrait sembler partiel. Il l'est en effet. Il existe en réalité un nombre important de travaux d'histoire intellectuelle, de femmes et plus particulièrement de féministes, consacrés aux femmes. Mais précisément ceux-ci ne se situent pas dans ce que l'on a coutume de labelliser et donc de reconnaître en France comme « histoire intellectuelle ».

Avant d'aller plus loin, on peut préciser les contours de cette histoire intellectuelle et ce que la pluralité des perspectives qui la caractérisent peut nous permettre de formuler. Cette diversité d'approches rend en effet très difficile, surtout si l'on se place dans une perspective internationale, de définir l'histoire intellectuelle. Si on laisse de côté l'histoire culturelle, dont on peut considérer que l'histoire intellectuelle constitue un domaine, il existe néanmoins en France une solide tradition, dominée par deux historiographies : l'histoire des intellectuels, d'abord incarnée par Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, qui s'intéresse aux réseaux de sociabilité et tend à considérer l'intellectuel à partir des valeurs dont il se réclame et de son engagement (l'histoire des intellectuels) ; une sociologie des intellectuels davantage soucieuse de s'éloigner de ce qu'elle considère encore comme une vision normative car sacralisée de la figure pour promouvoir, dans le prolongement des travaux de Bourdieu, les logiques de champ qui déterminent les positions et les prises de position des intellectuels. La place accordée au contenu des textes est susceptible d'être problématique dans ces approches. Le texte n'a pas le statut qu'il peut par exemple avoir dans les travaux de l'école de Cambridge. Pour ses principaux représentants, Quentin Skinner et John Pocock, il s'agit d'y déceler l'intention de l'auteur en réinsérant sa pensée, appréhendée comme un acte illocutoire, dans le contexte linguistique. Il n'existe néanmoins pas d'incompatibilité entre cette approche et, par exemple, une sociologie des intellectuels de tendance plutôt bourdieusienne qui est susceptible de s'en nourrir en vue de plaider pour une histoire sociale des idées². Une troisième approche, soucieuse de considérer les textes, refusant à la fois une limitation à une approche internaliste, centrée sur le texte et une approche externaliste, privilégiant les réseaux de sociabilité et les logiques de champ, pour prendre en considération à la fois le contenu des œuvres et les trajectoires des individus, en les réinsérant dans leur contexte, est par exemple incarnée par les historiens François Dosse et François Chaubet³. Or introduire la question du genre accentue la difficulté

¹ Je n'y remédierai pas non plus ici, ma perspective n'étant pas comparative. Je vais y revenir.

² Frédérique Matonti, « Plaidoyer pour une histoire sociale des idées politiques », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°59, 4 bis, 2012, p.85-104.

³ Pour une présentation de ces différentes perspectives, cf François Dosse, *La marche des idées. Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle*, Paris, La Découverte, 2003; François Chaubet, « Histoire des intellectuels,

à définir l'histoire intellectuelle ; en particulier car cette prise en compte amène à ouvrir les frontières disciplinaires, élargissant ainsi le champ de ce que l'on peut caractériser comme relevant de ce domaine de recherche, et permettant par là même la pensabilité de la figure de l'intellectuelle.

Un travail majeur pour l'introduction du genre en histoire intellectuelle, motivé par la conscience du point aveugle que constituait la question, a représenté cette ouverture disciplinaire. Il a reposé sur le postulat que tout autant que l'histoire des femmes n'était pas en tant que telle constitutive de l'histoire intellectuelle, plus précisément ici des intellectuels, dont l'approche se réclamait, elle lui était pourtant nécessaire. Une rencontre entre ces « produits disparates » que sont l'histoire des femmes et l'histoire des intellectuels a alors été entreprise¹. Ainsi, des spécialistes d'histoire des intellectuels ont voulu prendre au sérieux la catégorie d'intellectuelle, dans le prolongement des travaux d'histoire des intellectuels jusqu'alors menés, entreprise inédite. La nécessité de dépasser le cadre de l'historiographie traditionnelle, qui est aussi masculine, est particulièrement attestée par la manière dont les deux maîtres d'ouvrage, Nicole Racine et Michel Trébitsch expliquent leur démarche :

« L'histoire des intellectuels [ayant] été jusqu'ici surtout une affaire d'hommes, il [avait] donc fallu s'adresser non à des spécialistes d'histoire des intellectuels, mais à des spécialistes d'histoire des femmes, du genre et du féminisme »².

Ainsi, l'introduction du genre en histoire des intellectuels est présentée comme ayant été rendue possible et pensable par l'histoire des femmes, qu'elle va nourrir en retour. En effet, *L'histoire des femmes en Occident*, publiée sous la direction de Georges Duby et de Michelle Perrot, dont le succès en France fut relativement conséquent, a pu favoriser cette visibilisation des femmes car elle a posé des questions qui ne pouvaient rester sans écho³. Mais alors, il faut

histoire intellectuelle. Bilan provisoire et perspectives », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°101, vol.1, p. 2009, p.179-190.

¹ L'expression est de Trébitsch et Racine, in *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Paris, Editions Complexe, « IHTP, CNRS », 2004, p. 13. L'entreprise naît suite à la proposition faite en 1988 par Jean-François Sirinelli à Nicole Racine et Michel Trébitsch, de reprendre le groupe de recherche sur l'histoire des intellectuels (GRHI) qu'il avait jusqu'alors animé. Une histoire des intellectuels du point de vue du genre y voit progressivement le jour. Le premier compte rendu de cette démarche a paru sous la plume de Nicole Racine, sous la forme d'un chapitre, « Intellectuelles », dans l'ouvrage collectif, Michel Leymarie et Jean-François Sirinelli (dir.), *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*, Paris, PUF, 2003, p. 341-362. On peut ajouter que le premier article paru sur le sujet des intellectuelles, pour la France, semble être celui de Marie-Christine Kok Escalle, « féminisme et sémiotique » : les intellectuelles en France, un engagement spécifique ?, *Modern and Contemporary France*, NS2 (1), 1994, p.21-33.

² Nicole Racine et Michel Trébitsch, *Intellectuelles, op.cit.*, p. 15. On notera au passage la portée féministe de cette affirmation, dont les auteurs se défendent pourtant, pour des logiques évidentes de légitimité. On y reviendra.

³ La manière dont l'histoire des femmes et l'histoire intellectuelle ont pu s'influencer est incarnée par le travail de Françoise Thébaud qui a dirigé le cinquième tome de *L'histoire des femmes en Occident* consacré au XX^e siècle

ajouter qu'il ne s'agissait pas simplement pour Racine et Trébitch de se tourner vers d'autres domaines de l'historiographie mais de sortir de l'histoire comme discipline instituée. De manière notable, parmi ces « spécialistes de l'histoire des femmes, du genre et du féminisme », beaucoup ne sont pas historiennes de formation, n'enseignent donc pas dans des départements d'histoire, et toutes ne se définissent pas comme historiennes. Ainsi, on retrouve autour de cette ambition collective des philosophes ou théoriciennes relativement peu nombreuses et isolées travaillant sur ces questions dans les années 1980 (comme Michèle Le Doeuff, Eleni Varikas, Françoise Collin, Geneviève Fraisse même si toutes n'ont pas signé de texte dans le recueil). C'est donc également la constitution d'une histoire intellectuelle intégrant la question des femmes, se jouant hors des frontières à la fois du sous-champ de recherche et de la discipline institués *stricto sensu*, tout en bénéficiant d'une forme de légitimité institutionnelle, qui s'est jouée.

Or le questionnement fondamental ayant précédé et permis ce travail de recherche est celui du devenir sujet. Michèle Riot-Sarcey et Eleni Varikas s'étaient dans les années 1980 interrogées sur l'accès transgressif des femmes à un statut qui leur était refusé tout en montrant les effets d'une telle prétention sur leur expérience, révélant un écart entre l'admission et la conscience d'une simple tolérance mais non d'une appartenance « à part entière à cette humanité universelle »¹. Christine Planté, avec laquelle elles collaborent dans ces années, avait formulé la question de l'existence problématique de femmes prétendant s'inscrire dans le monde de la culture, en prenant pour objet la figure de la « femme auteur », au XIX^e siècle, « cet être composite [qui] restera à jamais une mauvaise femme et un mauvais auteur »². La difficulté qui accompagne la prétention d'écrire pour une femme, la négation des hommes qui en découle, le difficile rapport à soi et les stratégies que les femmes usent pour exister, malgré tout, comme auteures, furent très bien analysées par Planté qui a ainsi ouvert un chemin important en France. Très fondamentalement, c'est la question « comment être une femme-auteur », c'est-à-dire une *contradiction*, que son travail pose. Cet examen sera poursuivi dans les années 2000, bien que dans une perspective cette fois-ci sociologique, plus attentive aux

et qui s'est livrée à ce travail d'historiographie, d'abord dans l'ouvrage *Écrire l'histoire des femmes*, (Lyon, ENS Editions, 1998), complété et réédité sous le titre *Écrire l'histoire des femmes et du genre* en 2007. Relater la constitution de cette histoire des femmes et du genre, c'était déjà en soi réaliser un travail d'histoire intellectuelle du domaine de recherche.

¹ Michèle Riot-Sarcey et Eleni Varikas, « Réflexions sur la notion d'exceptionnalité », *Les Cahiers du Grif, Le genre de l'histoire*, n°37-38, 1988 p. 86.

² Christine Planté, *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Paris, Seuil, coll. Libre à elles, 1989, p. 28.

logiques institutionnelles, avec les travaux de Delphine Naudier sur les écrivaines¹, ou de Séverine Sofio sur les artistes femmes².

Le devenir sujet fut aussi au cœur du questionnement de philosophes féministes. Geneviève Fraisse regroupe au début des années 1990 ses réflexions dans *La raison des femmes*, comprise comme « l'invention de croisements imprévus et de déductions inédites dans le rapport disjoint des savoirs et des pouvoirs [dans laquelle] les femmes deviennent sujets [...] »³. Du point de vue de la tradition philosophique, l'examen est d'autant plus intéressant qu'il s'inscrit dans une concordance historique que l'on pourrait qualifier d'ironique, mise en avant par Françoise Collin, entre l'affirmation de la mort du sujet et la volonté des femmes d'exister et d'être reconnue comme tel⁴. Le devenir sujet problématique apparaît alors également comme celui de ces femmes qui viennent à la recherche féministe et qui font éclater cette distinction entre sujet et objet. C'est ainsi que Michèle Le Doeuff thématise la difficulté des femmes philosophes – parmi lesquelles elle s'inclut comme sujet-objet d'analyse – d'entrer dans des traditions masculines et où elles occupent la position de l'autre :

« [être femme et philosophe représente] dans le rapport plus intrinsèque à la discipline, une impossibilité à adhérer à ce qu'il y a de phallogentrique dans le projet philosophique ordinairement reçu, donc une impossibilité à se sentir directement 'chez soi' dans le travail philosophique lui-même »⁵.

Ainsi, la recherche collective qui se met en place autour de Racine et Trébitsch semble bien articuler deux perspectives jusque-là tenues éloignées, l'histoire des femmes, au sens large, et l'histoire des intellectuels, en prenant au sérieux les formes d'expérience des femmes et en portant une attention plus spécifique, liée à l'histoire des intellectuels telle qu'elle se pratique en France, à la catégorie d' « intellectuelle ». Bien que les maîtres d'ouvrage affirment qu'il ne s'agit pas pour eux de « poser *a priori* qu'il s'agit d'une quelconque revalorisation des femmes »⁶, rhétorique que l'on peut lire comme visant à se prémunir d'un éventuel soupçon de féminisme, il s'agit d'insister sur l'existence des femmes comme sujets pensants, sujets de

¹ Delphine Naudier, *La cause littéraire des femmes. Modes d'accès et modalités de consécration des femmes dans le champ littéraire (1970-1998)*, thèse de doctorat de sociologie, sous la direction de Rose-Marie Lagrave, EHESS, 2000.

² Séverine Sofio, La vocation comme subversion. Artistes femmes et anti-académisme dans la France Révolutionnaire, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°168, juin 2007, p. 34-49 ; *L'art ne s'apprend pas aux dépens des mœurs ! Construction du champ de l'art, genre et professionnalisation des artistes (1789-1848)*, thèse de doctorat de sociologie, sous la direction de Frédérique Matonti, EHESS, 2009.

³ Jacques Rancière, « Préface », in Geneviève Fraisse, *La raison des femmes*, Paris, Plon, 1992, p. 15.

⁴ Françoise Collin, « Praxis de la différence. Notes sur le tragique du sujet », *Les Cahiers du Grif*, n°46, 1992, p. 125-141

⁵ Michèle Le Doeuff, *L'étude et le rouet*, Paris, Seuil, Gallimard, 1989, p. 39.

⁶ Nicole Racine et Michel Trébitsch (dir.), *Intellectuelles*, op.cit., p.15.

connaissance, et sujets politiques. Or, la capacité même de penser a tellement été refusée aux femmes que cette utilisation de la catégorie d'intellectuelle est importante et peut même se révéler éminemment critique – particulièrement quand le sujet féminin est également racialisé, comme on le verra, ce que l'histoire intellectuelle des femmes que l'on expose ici n'a jamais considéré. Elle ouvre plus généralement aux différentes configurations de l'expérience intellectuelle féminine, dans des contextes historiques et selon des modalités variés. C'est ainsi que, par exemple, Éliane Viennot, interroge l'émergence, les enjeux et les conflits autour des « intellectuelles de la Renaissance »¹, Michelle Perrot « les intellectuelles dans les limbes du XIX^e siècle², Françoise Blum des « itinéraires d'intellectuelles pacifistes »³. Une difficulté apparaît néanmoins dans ce que l'usage de la catégorie d'intellectuelle révèle des rapports de cette histoire intellectuelle à des formes d'historiographie traditionnelles et dominantes. Pour la comprendre, il faut saisir et restituer la dynamique qui se met plus largement en place dans ces années autour des figures d'intellectuelles.

D'autres entreprises s'attachant à l'intellectuelle – que les auteurs ne manquent pas de rappeler dans leurs introductions – voient en effet le jour au même moment, animées par des ambitions similaires ; on ne s'étonne ainsi pas d'y retrouver les mêmes spécialistes. Ces recherches soulèvent néanmoins plusieurs questions. En 1998, la revue *Mil Neuf Cent* consacre un numéro à des « figures d'intellectuelles » (historiennes, artistes, poétesses, psychanalystes, avocates), présentant là aussi l'intérêt apparent de prendre au sérieux le terme d'intellectuelles (et de dépasser le seul cadre français). Cette entreprise présente néanmoins des difficultés. L'une d'entre elles réside dans la manière dont c'est le modèle historiographique usuel qui fait figure de point de référence, et dont le caractère genré est alors passé sous silence. Jacques Julliard qui signe la préface mentionne en effet l'Affaire Dreyfus, là où Geneviève Fraisse, qui, à sa suite, introduit l'ensemble, insistant sur la singularité et l'exceptionnalité de ces pionnières, figures plurielles, exprime en creux et par contraste la référence au modèle – singulier – de l'engagement en évoquant que ces femmes n'ont pas encore « conquis le statut de l'intellectuel reconnu pour son engagement personnel et visible »⁴. Si elle n'est pas explicitée, on peut néanmoins lire l'utilisation du pluriel, marquant la diversité des figures, comme une forme de mise à mal de la singularité de la figure de l'intellectuel, qui domine une certaine historiographie

¹ Éliane Viennot, « Les intellectuelles de la Renaissance : enjeux et conflits d'une émergence », in *Intellectuelles*, *op.cit.*, p. 43-56.

² Michelle Perrot, « les intellectuelles dans les limbes du XIX^e siècle », in *Intellectuelles*, *op.cit.*, p.101-114.

³ Françoise Blum, « D'une guerre à l'autre : itinéraires d'intellectuelles pacifistes », in *Intellectuelles*, *op.cit.*, p. 229-244.

⁴ Geneviève Fraisse, « Pionnières », *Mil Neuf Cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n°16, 1998, p. 6.

française en particulier. Mais au même moment, non sans paradoxe, ce qui peut être lu comme un éloignement par rapport à une historiographie traditionnelle s'accompagne alors d'une référence, en creux, à cette même tradition, par rapport à laquelle la situation des femmes intellectuelles est décrite du point de vue du défaut.

En 2001, le numéro « Intellectuelles » de la revue *Clio* prétend également assumer cette historiographie en donnant une version féminisée de la définition de l'intellectuel d'Ory et de Sirinelli, sous la plume de Florence Rochefort :

[Il s'agit d'] analyser le parcours de femmes qui, non seulement, ont eu accès au savoir, mais ont pris publiquement position dans les débats de leur époque (ou les ont impulsés) et ont mis leurs capacités au service d'une idée ou d'une cause ».

« Il ne s'agit en aucun cas de poser cette définition comme un postulat de recherche définitif » ajoute aussitôt Florence Rochefort, qui poursuit en expliquant notamment avoir conscience de son caractère restrictif dans le sens où elle exclut celles qui n'ont pas eu accès « à la notoriété ou à la publication »¹. En outre, elle précise que ce n'est pas une contribution en termes de genre, mais d'éclairage d'une « histoire des intellectuelles » qui est proposée. En ce sens, les contributions se situent dans une perspective féministe comme l'atteste la citation de la littéraire Marcelle Marini selon laquelle « la tâche de la critique féministe est bien de socialiser les textes des femmes pour changer l'ensemble de la culture »². Trébitsch et Racine la mentionne également mais précisément comme perspective repoussoir ; de même plus généralement de l'optique « histoire des intellectuelles ». Ainsi les limites de l'entreprise ne sont pas ignorées et appellent donc à être corrigées par de futurs travaux qui complèteront le récit de cette histoire ; et la perspective est affichée.

En réalité, et pour compliquer les choses, la définition de Rochefort n'est pas reprise dans les articles. Des féministes, qui ne se situent pas dans cette historiographie, y signent des textes majeurs à l'image de Nicole Loraux, spécialiste de l'histoire politique de la Grèce antique et de l'histoire du genre qui livre un article sur Aspasia, compagne de Périclès³. Cette présence-absence révèle en ce sens toute la tension existant entre l'histoire des femmes et du genre et l'histoire des intellectuels telle qu'elle s'est constituée, dont on voit, à côté de l'apparente nécessité – car référence à l'historiographie dominante se doit d'être faite –, la difficile

¹ Florence Rochefort, « À la découverte des intellectuelles », *Clio HFS*, n°13, 2001, p. 5-16.

² Marcelle Marini, « D'une création minoritaire à une création universelle », *Les Cahiers du Griffon*, n°45, 1990, p. 51-66.

³ Nicole Loraux, « Aspasia, l'étrangère, l'intellectuelle », *Clio HFS*, *op.cit.*, p. 17-42.

articulation. C'est en réalité également ce qui caractérise l'entreprise de Racine et de Trébitsch. D'un point de vue méthodologique, elle va plus loin que Rochefort en ce qu'elle se caractérise d'emblée par une absence de définition abstraite et normative de l'intellectuelle, ne prenant pas pour point de départ une version féminisée de celle donnée par Pascal Ory et Jean-François Sirinelli. L'approche de Racine et Trébitsch s'inscrit de ce point de vue – même si les auteurs ne font pas le lien – dans une perspective similaire à celle d'une autre figure majeure de l'histoire des intellectuels à la française, plus proche d'une approche bourdieusienne, Christophe Charle, invitant à « rompre avec le cercle sans fin des définitions abstraites ou normatives qui forment le point de départ de tout essai [sur les intellectuels] »¹.

Mais l'introduction du point de vue du genre éloigne encore de la démarche de l'historien, qui continue quant à lui à se situer par rapport à l'Affaire Dreyfus comme moment fondateur de la « naissance des intellectuels ». Charle analyse en effet le passage de l'intellectuel, au sens sociologique courant, à « l'intellectuel » – notons l'usage de guillemets visant à marquer la distinction – comme catégorie politique, émergeant à la fin du XIX^e siècle, au moment de l'Affaire Dreyfus. Or, Trébitsch et Racine soutiennent que l'introduction d'une perspective de genre permet de jeter un doute sur ce moment fondateur :

« l'histoire des intellectuels envisagée du point de vue du genre enseigne que l'Affaire Dreyfus est une date décisive dans l'histoire politique mais infiniment plus contestable dans l'histoire intellectuelle [...] Car comment présenter comme nouveauté radicale un engagement des intellectuels que tout le XIX^e siècle a connu, notamment au moment de la révolution de 1848 [...] et dont nombre d'intellectuelles sont pleinement partie prenante ? »².

On pourrait d'ailleurs relayer et compléter cette critique de Trébitsch et Racine en interrogeant du point de vue du genre le passage chez Charle de l'intellectuel-l-e à « l'intellectuel-l-e » : quelle peut en être la pertinence quand il s'agit, plus largement pour des femmes, de pouvoir s'affirmer comme sujets de pensée ? Que peut signifier s'engager quand être une femme et une intellectuelle renvoie *a priori* et *a minima* à une contradiction ? Et dans quelle mesure « vouloir connaître par soi-même » pourrait-il constituer « une forme d'insubordination » susceptible de permettre de repenser les formes et les modalités de la subjectivation politique³ ?

¹ Christophe Charle, *Naissance des intellectuels, 1880-1900*, Paris, Editions de Minuit, 1990.

² Nicole Racine et Michel Trébitsch (dir.), *Intellectuelles, op.cit.*, p. 24

³ Michèle Le Doeuff, *Le sexe du savoir*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1998, p.68.

Mais revenons à la démarche des historiens. Parce qu'elle évite les embûches de l'historiographie dominante appliquée aux femmes intellectuelles – définition abstraite et normative première et référence à l'Affaire Dreyfus –, au profit de la compréhension de ce que peut signifier être une intellectuelle dans un contexte donné, elle fournit à la fois une inspiration et un souffle essentiels, à travers la confrontation des domaines de l'historiographie et des disciplines mêmes. Néanmoins, elle présente d'autres difficultés – qui sont en réalité similaires à celles des autres démarches. Si contrairement à l'entreprise de la revue *Clio*, il ne s'agit pas, selon Racine et Trébitsch, de contribuer à une histoire des intellectuelles mais « d'introduire la problématique genre en histoire des intellectuels »¹, la tension dans laquelle se place l'entreprise entre les deux perspectives d'histoire du genre et d'histoire des intellectuels rend difficile une démarche cohérente. Cette difficulté, commune, comme on le voit, révèle en réalité le problème méthodologique majeur que constitue le poids de l'historiographie dominante, qui peut sans doute expliquer pourquoi l'histoire des intellectuelles ou une histoire intellectuelle féministe n'a pu se constituer comme sous-champ de recherche autonome². Sans doute faut-il alors faire le deuil d'une simple inclusion d'une histoire intellectuelle genrée au sein de l'historiographie traditionnelle.

Ce deuil est en outre peut-être d'autant plus à faire que cette histoire intellectuelle n'a jamais considéré le sujet féminin autre que blanc, là où, comme on le verra, la racialisation renforce la volonté de conquérir la reconnaissance comme sujet de pensée. Mais que faire alors de la catégorie d'« intellectuelle » ? Faut-il simplement l'abandonner ? Sa prise au sérieux a jusqu'ici permis de révéler tout à la fois sa nécessité en tant que potentialité critique, le poids d'une histoire prédominante qui tout en l'ayant exclue, en a déterminé les contours et la manière dont cette catégorie ne saurait permettre pleinement, en tant que préalablement définie, de saisir les formes de subjectivité et d'expérience des femmes. Elle se révèle en ce sens à la fois impossible et nécessaire. C'est la raison pour laquelle, tout en ne l'éluant pas, je ne proposerai pas de définition *a priori* de l'intellectuelle, qui, comme on le voit, pourrait conduire à une impasse. Il faut alors la considérer comme un lieu vide qui met fondamentalement en jeu la pensée et l'engagement, dont on ne présuppose pas d'emblée les formes qu'ils peuvent prendre.

¹ *Ibid.*, Quatrième de couverture.

² Je laisse ici de côté les logiques institutionnelles.

II- Quelle histoire intellectuelle des femmes et du genre ?

A- Trois femmes

Explicitons maintenant quelles vont être les principales protagonistes de notre histoire. J'ai choisi d'étudier trois femmes, nées vers 1900. Elles se situent dans une génération qui, bien que très minoritaire, peut accéder aux études supérieures. Toutes trois vont en effet à l'université et passent par la Sorbonne. La période historique dans laquelle elles s'insèrent est communément décisive pour leur devenir intellectuelle. Elles viennent à la pensée et à la création en particulier dans l'entre-deux-guerres. Elles vont ainsi être directement confrontées aux grands enjeux de ce siècle, le colonialisme, l'antisémitisme, le racisme, qui renvoient à leur propre expérience de l'altérité. Nardal est en effet sujet colonial, Cahun et Klein juives. Si leurs trajectoires présentent des similitudes, elles sont aussi relativement contrastées, tant par leurs formes de production que d'engagement respectives. Bien qu'elles partagent une activité créatrice – au sens large – communément plurielle, Cahun est avant tout auteure, Nardal journaliste, Klein sociologue. La première s'engage en usant de différents répertoires d'action avec les surréalistes, là où la seconde milite dans des univers sociaux différents, et où la troisième prend position avant tout au nom de sa compétence scientifique. Ce choix d'étude repose sur la volonté de cerner les modalités à la fois communes et différenciées, universalisables au sujet féminin et spécifiques à chacune de ces femmes, d'un devenir intellectuelle intrinsèquement problématique. D'où la nécessité, comme on sera amenée à l'explicitier, d'une pensée par cas. Ces figures permettent enfin d'interroger les logiques de construction d'intellectuelles comme telles, c'est-à-dire de reconnaissance, dans leur postérité. Différemment étudiées, revisibilisées parallèlement à l'étude même que l'on menait, elles n'ont pas été réinscrites dans l'histoire intellectuelle dans la perspective qui est la nôtre, soucieuse de s'attacher au plus près à la compréhension de leur itinéraire et de leur production.

Ces femmes ne se sont à ma connaissance jamais rencontrées. Nardal et Cahun sont à Paris dans les mêmes années et partagent un engagement commun contre le fascisme, prenant position au même moment contre la guerre d'Éthiopie, grand enjeu de l'année 1935. Les surréalistes vont par exemple dénoncer l'exposition coloniale, par rapport à laquelle Nardal prend ses distances bien que sur un ton moins virulent¹. Ces communautés et ces contrastes, ces rencontres manquées, s'inscrivent alors dans des configurations que l'on peut ici tenter de

¹ La rencontre entre le surréalisme et la Négritude sera réalisée plus tard par leurs chefs de file respectifs, Breton et Césaire.

mettre en dialogue, en faisant en outre le pari que l'inclusion de leurs formes d'expérience et de subjectivité pourrait éclairer d'une manière nouvelle des enjeux de l'histoire intellectuelle mais aussi politique et sociale largement commentés.

Issue de la bourgeoisie intellectuelle, Claude Cahun (1894-1954) est une héritière. Elle a tôt accès à des espaces de publication, y compris prestigieux, comme *Le Mercure de France* dont son oncle Marcel Schwob, auteur symboliste majeur, est un familier. Dans les années 1920, elle côtoie différents cercles littéraires, notamment avant-gardistes, comme l'atteste par exemple sa proximité avec Henri Michaux, qui publie une de ses « méditations » dans sa revue *Le Disque vert*, qui inaugure en 1925 une amitié précieuse, ou avec Robert Desnos, cette même année, alors qu'il est exclu du mouvement surréaliste. Dès 1912, elle se livre également, avec sa compagne Suzanne Malherbe/Marcel Moore, à une pratique de la photographie à travers des autoportraits questionnant l'identité de genre qui vont particulièrement favoriser sa redécouverte et sa popularisation dans les années 1990 auprès des mondes artistique et intellectuel, en particulier *queer*. Elle endosse même la casquette d'actrice, dans le cadre du théâtre ésotérique, puis entre mars et juin 1929 de l'éphémère Plateau de Pierre Albert-Birot. Sa rencontre avec le surréalisme au début des années 1930 est alors l'occasion d'une participation active et pluridisciplinaire aux activités du mouvement. En 1937, juive dans une France antisémite et ne parvenant manifestement pas à exister comme elle le souhaiterait comme artiste et intellectuelle, elle quitte avec Malherbe la France pour Jersey, où elle fait de fréquents séjours depuis les années 1920. Elle y maintient des liens avec le surréalisme comme l'atteste sa participation à la FIARI (Fédération Internationale de l'Art Révolutionnaire Indépendant) initiée par Breton et Trotski. Mais la guerre les dénoue. Cahun s'engage à sa manière – spécifique : elle mène une activité de résistance contre l'occupant nazi, articulant art et politique de manière à actualiser les potentialités du surréalisme, qui repose en même temps sur une esthétique de l'existence dans laquelle l'imagination est le moteur d'une vie pensée comme un théâtre et recherche de l'altérité. Elle compose en effet notamment des photomontages et des tracts¹, en allemand, signés « le(s) soldat(s) sans nom », qui procèdent du détournement, de l'humour noir, de manière à mobiliser la population, à faire croire à l'existence d'insurgés parmi les occupants et à provoquer le trouble dans l'armée allemande. Les deux femmes sont arrêtées, tentent de se suicider en prison, sont condamnées à mort avant d'être finalement libérées. Cahun rédige alors des notes et carnets sur leur activité, revient aussi

¹ Près de 6000 documents ont été réalisés mais peu nous sont parvenus.

sur son itinéraire, et entretient une correspondance importante¹. Elle meurt en 1954. Elle est par la suite très largement oubliée, jusqu'au milieu des années 1980.

Paulette Nardal (1896-1985) arrive à Paris de la Martinique dans le milieu des années 1920. Issue d'une famille favorisant une transmission de valeurs qui vont se révéler déterminantes dans la capacité de se penser et de s'affirmer, avec fierté, comme femme et comme noire, elle est la première étudiante martiniquaise à s'inscrire à la Sorbonne. Diplômée en anglais, elle devient journaliste et rend compte de l'expérience des Noirs dans la métropole du Paris colonial à travers sa participation à différents journaux (*La Dépêche Africaine*, *La Revue du Monde Noir*, bilingue, fruit du salon de Clamart qui met en contact auteurs et artistes noirs américains et francophones, qu'elle contribue à créer avec le Docteur Sajous, le quotidien *Le Soir*). Secrétaire parlementaire de Joseph Lagrosillière, député de la Martinique, puis de Galandou Diouf, député du Sénégal, très engagée sur divers fronts (avec les catholiques comme les communistes) contre la guerre d'Éthiopie en 1935, Paulette Nardal s'affirme comme une figure majeure du « Paris noir »². Contrainte de revenir à la Martinique en 1939, après un accident survenu lors du torpillage du bateau qui devait la ramener à Paris par les Allemands, qui la laissera handicapée à vie, Paulette Nardal crée en 1944 le Rassemblement féminin, branche martiniquaise de l'Union Féminine Civique et Sociale et son journal, *La Femme dans la cité*. Ces actions témoignent de son idéal d'« humanisme chrétien » et de « justice sociale » – expressions qu'elle utilise elle-même de manière diffuse – et entendent, d'un point de vue plus pratique que dans ses contributions parisiennes, améliorer le sort des femmes de la Martinique. En 1946, elle embarque pour dix-huit mois à New York où elle est assistante du délégué français pour les questions antillaises à l'ONU. Musicienne accomplie et chanteuse de talent, elle crée en 1954 une chorale, La Joie de chanter, introduit les *negro spirituals* à la Martinique et continue de favoriser la promotion de la culture noire qui lui a toujours tenu à cœur.

Viola Klein (1907-1973) appartient à cette génération d'intellectuel-l-e-s juif-ve-s exilé-e-s qui quittent l'Europe confronté-e-s au nazisme³. Contrairement à beaucoup d'eux, ce n'est pas les États-Unis qu'elle gagne mais l'Angleterre. Elle y trouve un autre exilé qui va

¹ Un certain nombre de ces textes ont été rassemblés et publiés dans Claude Cahun, *Écrits*, Paris, Jean-Michel Place, 2002. Cf. aussi Charlotte Maria, *Correspondances de Claude Cahun. La lettre et l'œuvre*, thèse de doctorat en littérature, sous la direction de Marie-Paule Béranger, Université de Caen Basse-Normandie, 2013.

² Selon l'expression de Tyler Stovall, *Paris Noir, African Americans in The City of Light*, New York, Houghton Mifflin, 1996.

³ Sur ce point, on pourra notamment se référer aux travaux fondamentaux d'Enzo Traverso, *La pensée dispersée. Figures de l'exil judéo-allemand*, Paris, ed. Léo Scheer, 2004; Siegfried Kracauer, *Itinéraire d'un intellectuel nomade* (1994), Paris, La Découverte, 2006.

devenir son directeur de recherches, le sociologue Karl Mannheim. Sa thèse, soutenue en 1944, fondatrice du féminisme moderne – on notera que l’ouvrage paraît avant celui de Simone de Beauvoir – et de ce que l’on nommera plus tard le genre, est publiée en 1946 sous le titre *The Feminine Character. History of an ideology*, dans un contexte où le féminisme connaît une mise en sommeil et a particulièrement mauvaise presse. À la fin des années 1960, Klein revêt une casquette de précurseuse dans un autre domaine de recherche, la sociologie du travail, notamment en publiant avec Alva Myrdal, sociologue et femme politique suédoise influente, un ouvrage intitulé *Women’s Two Roles*. Ce travail se révèle tout aussi pionnier dans sa conceptualisation précoce du double rôle des femmes, en tant que mère de famille et aspirant néanmoins à se réaliser sur le marché du travail. Klein poursuit cette investigation dans les années 1960, seule cette fois, publiant des ouvrages importants comme *Working wives* (1960), *Employing married women* (1961), deux enquêtes rassemblées dans *Britain’s Married Women Workers* (1965), s’imposant comme une précurseuse de la sociologie des femmes. Elle défend également ses positions dans des journaux de l’époque mais aussi ponctuellement à la télévision et à la radio britanniques. Ce n’est qu’en 1964 qu’elle trouve enfin un poste permanent à l’université de Reading où elle reste seulement quelques années jusqu’à sa retraite en 1973. Elle meurt subitement deux semaines après l’avoir prise.

B- La trame du devenir intellectuelle

Explications maintenant plus précisément le questionnement qui va ici être le nôtre. Pour ce faire, il convient au préalable de revenir sur les recherches dont ces femmes ont fait l’objet. Claude Cahun, Paulette Nardal et Viola Klein ont différemment été étudiées. L’œuvre de Claude Cahun a donné naissance à de nombreux travaux ces dernières années, au point que François Leperlier, son premier et principal biographe, ayant également permis la redécouverte de ses écrits dont il a assuré la publication, écrivait en 2006, dans *L’Exotisme intérieur* qu’en « expansion continue elle a[vait] déjà atteint le seuil où elle défie l’inventaire... »¹. Paulette

¹ François Leperlier, *Claude Cahun. L’Exotisme intérieur*, Paris, Fayard, 2006, p.459. Une seconde biographie a depuis été publiée, Anne Egger, *Claude Cahun, l’anti-muse*, Paris, Les Hauts-Fonds, 2015. Plutôt que de dresser un inventaire fastidieux, on peut présenter les grandes tendances de lecture de l’œuvre de Cahun. L’une, « française », dont le chef de file est son biographe François Leperlier, qui tend à considérer Cahun dans son extrême singularité, tendant à mettre entre parenthèses les rapports de pouvoir auxquels elle se confronte ; la seconde, « américaine », qui les considère au contraire et met en avant le couple formé par Cahun et Moore et leur rôle commun dans la production, dont la représentante la plus significative est l’historienne de l’art Tirza True Latimer ; une troisième se situant davantage entre ces deux perspectives, particulièrement représentés par les travaux anglais et canadiens, soucieuse d’un travail de contextualisation, que les travaux de l’historienne de l’art Gen Doy et de la professeure de littérature à l’université de Montréal Andréa Oberhuber, donnent particulièrement à voir. Par « française », « américaine » et « anglaise et canadienne », il ne faut pas entendre des oppositions

Nardal est moins connue que Claude Cahun mais a également fait l'objet, depuis quelques années, dans les études diasporiques et postcoloniales en particulier, d'une redécouverte¹. Viola Klein a quant à elle fait l'objet de très peu de recherches². Néanmoins elles ont communément, comme on l'a déjà souligné, très peu été étudiées du point de vue de ce que leurs formes d'expérience et de subjectivité pouvaient faire à l'histoire intellectuelle.

On pose ici l'hypothèse selon laquelle la féminité constitue nécessairement une donnée à partir de laquelle toute intellectuelle doit se positionner. Que signifie en ce sens, pour ces femmes prétendant exister comme sujet de pensée, être un sujet féminin ? Le fait qu'elles soient différemment soumises à des processus de racialisation complexifie, en outre, la question du genre. L'imbrication des rapports de pouvoir renvoie alors plus généralement à la manière dont la pensée est, pour ces femmes, inséparable de l'expérience. Ce lien ne signifie pas pour autant que cette dernière soit investie de la même manière dans la production. En ce sens, par exemple, est-ce qu'être une femme juive revêt le même sens dans le devenir intellectuelle de Cahun et celui de Klein ? Le thématisent-elles de la même manière dans leurs écrits et cela appelle-t-il des formes d'engagement similaires ? Que signifie être une femme noire pour Nardal ? Dans quelle mesure le positionnement de ces femmes, par rapport à des traditions, des disciplines et des penseurs différemment concernés par les formes d'altérité, fait-il écho à la manière spécifique dont celle-ci est vécue par chacune ? On peut en effet supposer que ce n'est pas la même chose que de s'inscrire, pour Cahun, en tant que femme juive dans un mouvement

strictement nationales qui regrouperaient l'ensemble des chercheur-e-s mais des tendances qui correspondent à des types de questionnement particuliers qui révèlent des formes différenciées de production du savoir. On aura largement l'occasion d'y revenir.

¹ Le travail le plus complet à ce jour sur Nardal est la thèse d'Emily Musil Church, *La Marianne noire. How Gender and race in the Twentieth Century Atlantic World Reshaped the debate about Human Rights*, PHD diss., UCLA, 2007. Il faut aussi mentionner le travail pionnier et majeur de Brent Edwards, *The Practice of Diaspora. Literature, Translation and the Rise of Black internationalism*, Harvard University Press, 2003; T. Denean Sharpley-Whiting, *Negritude Women*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002; Jennifer Anne Boittin, *Colonial Metropolis. The Urban Grounds of Imperialism and Feminism in Interwar Paris*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2010; Shireen K. Lewis, *Race, culture and identity, Francophone West African and Caribbean Literature and Theory from Négritude to Creolité*, Lanham, MD, Lexington Books, 2006.

² David Kettler et Volker Meja, « Their 'Own Peculiar Way': Karl Mannheim and The Rise of Women », *International Sociology*, vol.8, n°1, 1993, p.5-55. L'article a été repris sous une version légèrement modifiée dans *Karl Mannheim and the Crisis of Liberalism. The Secret of these New Times*, New Brunswick, New Jersey, Transaction Publishers, 1995. La politiste Shira Tarrant a consacré un chapitre à Klein dans un ouvrage qui rend compte des formes de conceptualisation pionnières du genre dans une période couramment présentée comme creuse du féminisme, celle de l'après deuxième guerre mondiale, Shira Tarrant, *When Sex became Gender*, Routledge, 2005. La sociologue E. Stina Lyon a également consacré deux articles à Klein, « Viola Klein, Forgotten Emigré Intellectual, Public Sociologist and Advocate of Women, *Sociology* », 2007, 41, p. 829-842; « Karl Mannheim and Viola Klein : Refugee sociologists in Search of Democratic Practice », in Shula Marks, Paul Weidling and Laura Wintour (ed.), *In Defence of Learning. The Plight, Persecution and Placement of Academic Refugees, 1933-1980*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

masculin comme le surréalisme, composé d'hommes blancs, qui exalte l'altérité¹, que d'investir en tant que femme noire pour Nardal avec des hommes noirs, comme Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor, couramment présentés comme les pères fondateurs de la négritude, les effets de l'expérience du colonialisme et du racisme sur la constitution de soi comme sujet en général et sujet de connaissance en particulier.

Si différent-e-s chercheur-e-s ont analysé l'expérience de l'altérité à laquelle est renvoyée Cahun en se différenciant de celles et ceux qui s'attardaient sur sa singularité et son idiosyncrasie, indépendamment de la considération de tout rapport de pouvoir², il semble néanmoins qu'ils/elles les ont rejoint dans une forme de promotion de l'exceptionnalité de Cahun, en tant que sujet lesbien, assumant et défiant les formes de racialisation et questionnant de manière critique et plurielle les normes de genre et de sexualité, tant dans son travail littéraire que photographique. Pourtant, on peut se demander si cet examen ne vient pas limiter la compréhension de son rapport à de telles normes et la manière dont elles sont constitutives de son devenir intellectuelle. Par exemple, si l'on admet qu'une remise en cause des normes de genre présuppose une conscience aigüe des limites imposées au sujet féminin, préalable à son investissement en termes critiques, cela suppose de porter attention aux ressorts et aux manifestations de cette conscience de genre minimale, ce à quoi peu de chercheur-e-s se sont véritablement employé-e-s. Le défi aux normes de genre que l'on a abondamment commenté concernant Cahun ne s'incarne peut-être pas simplement dans sa neutralisation, la masculinisation du corps, ou la féminité / masculinité mascarade³ articulées à son itinéraire biographique et sa sexualité en tant que lesbienne ; il pourrait davantage résider dans la manière dont Cahun s'emploie à une (re)valorisation de soi comme sujet féminin de pensée et de création, que ce soit à travers une revalorisation du sujet féminin en tant que tel – on pense notamment à sa série de portraits littéraires « Héroïnes » qui prend pour objet des figures réelles ou mythiques, qu'elle réécrit – et/ou des autoportraits « masculins » ou indéterminés du point

¹ Voir notamment sur ce point Whitney Chadwick, *Les femmes et le mouvement surréaliste*, Paris, Editions du Chêne, 1986. Alice Gambrell, *Women Intellectuals, modernism and difference. Transatlantic Culture 1919-1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

² Michelle Sara Gewurtz, *Three Women/Three Margins: Political Engagement and the Art of Claude Cahun, Jeanne Mammen, and Paraskeva Clark*, PHD, History of Art and Cultural Studies, University of Leeds, 2010; Roger Pilgrim, « *Que me veux-tu?* » *Claude Cahun's photomontages*, Devon, Majaro Publications, 2012.

³ L'idée de la « féminité mascarade », thématisée par la psychanalyste Joan Rivière dans un célèbre article contemporain de Cahun, daté de 1929, selon laquelle les femmes entrées dans des univers masculins doivent compenser cette transgression en se comportant de manière féminine, est présente dans quasiment tous les écrits publiés sur Cahun aux États-Unis. Elle renvoie chez elle, pour ses commentateurs, à la révélation de la nature construite du genre à travers un jeu sur des codes culturels, des performances de féminité et/ou de masculinité, réalisées à travers ses autoportraits photographiques. Cf Joan Rivière, « *Womanliness as a masquerade* », *International Journal of psychology*, n°10, 1929, repris dans Victor Burgin, James Donald et Cora Kaplan, *Formations of Fantasy*, London, Routledge, 1986, p.35-44.

de vue du genre visant alors à contrecarrer la présence « impensable ou indicible [dans les traditions de pensée et de création] d'un sujet féminin »¹.

L'une des rares commentatrices de Cahun à avoir posé en des termes similaires cette question de la féminité est la critique d'art et artiste américaine Laura Cottingham qui explique que « tout en refusant d'être 'féminisée' (et par conséquent d'admettre que le corps des femmes soit à la disposition sexuelle des hommes), Cahun revendiquait consciemment sa position politique de femme dans ses œuvres »². Le cas de Cahun pourrait ainsi donner à voir la pluralité de sens de ce que pourrait signifier être un sujet féminin, c'est-à-dire assumer comme refuser le statut de femme dans la production, en jouant sur une déstabilisation même du sens que l'on peut donner à une telle expression.

Les études littéraires et historiques portant sur Nardal, si elles ne l'ont pas ignoré, n'ont pas rendu précisément compte de la manière dont sa constitution comme intellectuelle est inséparable d'un devenir noire. On voudrait restituer le processus de noircissement de celle qui, avant l'exil parisien, se prend pour « une occidentale à peau blanche, une demoiselle Nardal, une bourgeoise noire », qui ne « prend conscience de [sa] différence qu'après »³ ; unique témoignage élaboré par un « je » explicité dont on dispose de Nardal, qui, bien qu'ayant thématiquement précocement la naissance d'une conscience de race genrée dans le Paris colonial, s'est révélée très peu encline à formuler directement son expérience du racisme, pour des raisons qu'il faudra alors expliciter.

Aucune enquête n'a à ce jour rendu compte de manière précise de l'itinéraire et de la production de Viola Klein. L'étude la plus complète la concernant est celle de la politiste Shira Tarrant, qui, dans *When Sex became gender*, enquête sur les pionnières du genre dans cette période communément présentée comme mise en sommeil du féminisme, entre les deux « vagues », plus précisément entre l'après Seconde Guerre mondiale et le renouveau des années 1970, consacre un chapitre à Viola Klein. Si son analyse des deux ouvrages pionniers de la sociologue en particulier, *The Feminine Character* et *Women's Two Roles*, rend compte de l'importance qu'ils constituent en termes d'idées féministes, le positionnement de Klein par rapport au féminisme, ce que les formes de son expérience font à sa production – question d'autant plus importante que Klein est une spécialiste de sociologie de la connaissance, qui vise à penser l'articulation entre les deux –, ne sont pas suffisamment exploitées. Comment

¹ Eleni Varikas, « Inscire... », *loc.cit.*

² Laura Cottingham, *Cherchez Claude Cahun*, Lyon, Editions Carobella ex natura, 2002. Bien que judicieuse, la question de la « position politique » dans l'œuvre doit à mon sens être davantage problématisée, j'y reviendrai.

³ Paulette Nardal, citée dans Jil Servant, « Paulette Nardal, la fierté d'être négresse », Paris, Editions de la lanterne, 2005. Ce film constitue ainsi une source précieuse sur Paulette Nardal.

expliquer que Klein ait choisi de se pencher sur cette « crise » spécifique de la féminité, et comment son devenir intellectuelle s'enracine-t-il plus largement dans un devenir féministe ? Voici deux questions centrales que l'on se propose d'examiner.

L'expérience de l'altérité se joue aussi, à un autre niveau, à travers la question, elle-même plurielle, des voyages et de l'exil que toutes ces femmes ont en commun. Cette thématique, largement investie par l'histoire intellectuelle au sens large¹, si elle constitue aujourd'hui une dimension commune des études de genre², l'a longtemps très peu été. Cette absence reposait sur l'idée que les femmes n'étaient pas sujettes à la mobilité. Elle a, en outre, très peu été soulignée concernant la période dans laquelle Cahun, Nardal et Klein s'inscrivent en général³, ainsi que dans leur itinéraire en particulier, dans lequel elle apparaît au mieux comme un élément de changement. Or il se pourrait que non seulement cette dimension soit importante mais pleinement constitutive du devenir intellectuelle de ces femmes. Cahun quitte en effet Paris pour Jersey, dans laquelle elle fait de fréquents séjours depuis des années, juste avant la guerre, en 1938. Or, Jersey sera le lieu d'un redéploiement de son activité intellectuelle mais aussi – et les deux ne sont pas sans lien – de la résistance très originale qu'elle va mener contre l'occupant nazi. Avec son jeune frère, Klein quitte Prague également en 1938, avant son invasion par l'armée allemande, pour l'Angleterre, où après avoir travaillé comme domestique, elle obtient une bourse du gouvernement tchèque en exil et ainsi la possibilité d'étudier à la *London School of Economics* les sciences sociales. Elle sera très mobile, voyageant en Europe de l'Est, en Turquie, pour son activité professionnelle dans les années 1960. Nardal arrive en

¹ Parmi une lecture abondante, sur l'exil comme formateur de la pensée, cf notamment Paul Gilroy (1993), *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, traduit de l'anglais par Charlotte Nordmann, Paris, Editions Amsterdam, 2010 ; Enzo Traverso, *La pensée dispersée*, *op.cit.* ; Siegfried Kracauer, *Itinéraire d'un intellectuel nomade*, *op.cit.* ; Richard Bodek et Simon Lewis (ed.), *The fruits of exile : central european migration to America in the Age of fascism*, Columbia, S.C, University of South California Press, 2010; Emmanuelle Loyer, *Paris à New York. Intellectuels et artistes français en exil 1940-1947*, Paris, Grasset, 2005 ; Nicole Racine, *Pensons ailleurs*, Paris, Stock, coll. « un ordre d'idées », 2004 ; réed. Folio, coll. « Essais », 2011. À partir du cas de Lévi-Strauss, on lira avec intérêt les deux articles qu'y consacrent Vincent Debaene et Laurent Jeanpierre dans un numéro de *French Politics, Culture and Society* : Vincent Debaene, « Like Alice Through The Looking Glass : Claude Lévi-Strauss in New York », *French Politics, Culture and Society*, vol. 28, n°1, spring 2010, p. 46-55 ; Laurent Jeanpierre, « Les structures d'une pensée d'exilé. La formation du structuralisme de Claude Lévi-Strauss », *French Politics, Culture and Society*, vol. 28, n°1, spring 2010, p.58-76.

² Sur la migration, dans une perspective de genre, je pense notamment aux travaux de Françoise Lionnet, par exemple avec Shu-meih Shih, *Minor Transnationalism*, Duke, 2005 ; Sandra Ponzanesi and Daniella Merolla (eds.), *Migrant cartographies : New Cultural and Literary Spaces in Post-Colonial Europe*, Lanham, MD and Oxford, 2005. Sur la dimension transnationale en tant que formatrice de la pensée, Rosi Braidotti, *Nomadic Subjects*, Columbia University Press, 1994; Inderpal Grewal and Caren Kaplan (ed.), *Scattered Hegemonies : Postmodernity and Transnational Feminist Practices*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1994 ; Susan Stanford Friedman, *Mappings : Feminisms and the Cultural Geography of Encounters*, Princeton, Princeton University Press, 1998 ; Alice Gambrell, *Women intellectuals, Modernism and Difference, Transatlantic Culture, 1919-1945*, *op.cit.*

³ Brent Edwards souligne cette difficulté concernant les intellectuelles africaines américaines par exemple (*The Practice of Diaspora*, *op.cit.*).

métropole au milieu des années 1920. De manière significative, elle y écrira une nouvelle intitulée, « en exil », relatant l'histoire douloureuse d'une femme Martiniquaise à Paris, avant de le thématiser¹, d'un point de vue théorique, comme fondamental dans « l'éveil de la conscience de race »². Après une tentative ratée de retour en Martinique probablement en 1927 – elle ne s'y fait guère et revient alors en métropole – elle sera contrainte d'y rentrer après que son bateau a été torpillé par les nazis, alors qu'elle regagnait Paris, en 1939. Elle se fracturera les deux rotules en sautant du navire, ce qui la laissera handicapée à vie. Elle travaillera auprès de l'ONU avant de revenir à la Martinique, notamment en raison de son handicap. Avant cela, elle voyagera en Europe dans les années 1930 pour son activité intellectuelle. Comment les voyages et l'exil en particulier créent-ils et renforcent-ils des situations d'étrangeté ? Que font-ils à la production ?

Cette dernière question pourrait alors laisser entendre que ce ne sont pas seulement les hommes et les traditions de pensée qu'ils constituent qui pourraient agir sur les femmes qui y entrent, mais que, réciproquement, ces femmes pourraient agir sur eux. Si le positionnement dedans/dehors que ces intellectuelles occupent est susceptible, comme on l'a thématisé au début de ce chapitre, d'être propice à la création et à l'engagement, quels en sont les effets ? Le rapport susceptible d'être distancié de Cahun au surréalisme, telle qu'il est par exemple formulé par François Leperlier, le ramène à une forme d'exceptionnalité qui élude la question d'un rapport fondamentalement problématique en tant que sujet féminin. D'autres travaux, notamment portés par des féministes, ont inversement de plus en plus tendance à affranchir Cahun du surréalisme³, pour la réintroduire dans une configuration intellectuelle plus large. Or, il faut à la fois tenir compte de ce que Cahun en dit, se définissant elle-même comme surréaliste alors qu'elle ne cesse de rejeter dans le discours toute forme de catégorisation, expliquant que « les étiquettes sont méprisables »⁴, tout en ne se limitant pas à ses propos, en considérant la tension que sa production révèle. Une perspective comparative avec d'autres travaux de femmes surréalistes pourrait ici être judicieuse.

Paulette Nardal a fait l'objet d'une réintroduction dans la Négritude à travers l'ouvrage de Sharpley-Whiting, *Negritude Women*. Brent Edwards, Jennifer Anne Boittin, et Emily Musil Church ont également bien rendu compte de son activité plurielle dans le Paris noir et de ses

¹ Paulette Nardal, « En exil », *La Dépêche africaine*, 2, n°19, décembre 1929, p. 6.

² Paulette Nardal, « L'éveil de la conscience de race », *La Revue du Monde Noir*, n°6, avril 1932, p. 25-31.

³ Les nombreux articles de la professeure de littérature Andrea Oberhuber consacrés à Claude Cahun en témoignent. Voir notamment « Aimer, s'aimer à s'y perdre ? Les jeux spéculaires de Cahun-Moore, *Intermédialités*, n°4, automne 2004, p.87-114 ; Charlotte Maria, *Correspondances de Claude Cahun, op.cit.*

⁴ Claude Cahun, *Aveux non avenues*, in *Écrits, op.cit.*

engagements féministes. Musil et Sharpley Whiting ont également interrogé son activité théorique et militante à son retour à la Martinique. Néanmoins, ces travaux n'ont pas donné toute la mesure à l'étendue de la subjectivation gnoséologique et politique de Nardal. Ces formes peuvent en effet être interrogées à travers ses positionnements interstitiels tant dans le Paris colonial qu'à son retour à la Martinique et à travers le rapport entre culture et politique que seule une confrontation réelle entre ses écrits et ses formes d'engagement permet d'appréhender. Un tel examen pourrait éclairer le rapport de Nardal non seulement à la Négritude comme mouvement spécifique constitué par Césaire, Senghor et Damas mais également à la négritude comme configuration intellectuelle plus globale, transnationale, rapport fondamental qui n'a pas fait l'objet d'une thématization particulière.

Seuls les sociologues David Kettler et Volker Meja, dans leur travail sur Mannheim et ses étudiantes, incluant donc Klein, se sont en réalité penchés sur ce type de questionnement. Ils interrogent en effet ce que la sociologie de la connaissance de Klein, à travers son exploration de la construction de la féminité par différents penseurs¹, fait à celle de Mannheim et plus généralement la manière dont, en tant que femme, elle parvient à poser des questions pas – ou plus – posées par le sociologue qui a en réalité, à ce moment de sa vie, et pour des raisons que l'on analysera, abandonné ce type d'exploration sociologique. Néanmoins, ils peinent à penser pleinement le positionnement de Klein par rapport à cette sociologie. En outre, ils ne la réintroduisent pas dans le questionnement plus général sur le genre qui caractérise la sociologie allemande, présent chez Simmel et Weber, qui, parce qu'ils thématisent en outre le rapport entre positions marginales et connaissance, sont susceptibles de s'inscrire dans une discussion plus large de la sociologie de Klein.

Les formes de production et d'engagement de ces intellectuelles pourraient bien également permettre d'examiner de manière renouvelée la question du politique. L'histoire et la sociologie des intellectuels l'appréhendent à travers des répertoires d'action identifiables, manifestes, pétitions, œuvre mais en tant que celle-ci est explicitement utilisée comme engagée, c'est-à-dire « entre engagement du nom et engagement de l'œuvre »². Mais une telle appréhension du politique risque d'emblée de limiter la compréhension des formes et des modalités de la subjectivation politique, que l'on peut supposer plurielles. La tendance opposée,

⁵⁷ Klein étudie des représentants de différentes disciplines et approches : Havelock Ellis pour la biologie, Otto Weininger pour la philosophie, Sigmund Freud pour la psychanalyse, Hélène Thompson pour la psychologie expérimentale, les tests psychométriques de Terman et Miles, Mathilde et Mathias Vaerting pour l'histoire, Margaret Mead pour l'anthropologie et W.I. Thomas pour la sociologie.

² Frédérique Matonti, « Arts, culture et intellectuels de gauche au XX^e siècle », in Jean-Jacques Becker et Gilles Candar, *Histoire des gauches en France*, vol. 2, Paris, La découverte, coll. « Poche/Science humaines et sociales, 2005, p. 695.

particulièrement affirmée dans l'histoire littéraire et l'histoire de l'art, à considérer comme politique toute production dans laquelle on débusquerait une thématization des rapports de pouvoir, est encline à l'écueil inverse de réduction de cette même pluralité. La manière dont l'œuvre et l'engagement de Cahun sont pensés comme consubstantiels l'atteste en particulier, comme on le verra. Il me semble ainsi que l'on gagnerait à considérer les formes variées de la subjectivation politique selon cette double exigence de distinction et d'articulation¹. Comment, en investissant une pluralité d'activités et de formes d'expression, ces femmes donnent-elles à voir différents supports des idées politiques ? Comment nous permettent-elles d'enrichir notre appréhension même du politique ? *In fine* c'est le rapport entre connaissance, création et politique, et les différentes modalités qui caractérisent chacun de ces domaines pluriels qui se trouvent en jeu. Un tel examen pourrait alors déboucher sur une remise en cause même des typologies des intellectuels forgés dans une histoire aveugle au genre, révélant ce que ces femmes sont susceptibles de faire à ces formes de catégorisation.

Si la formation de la connaissance est en elle-même étroitement liée à l'histoire des migrations, les personnes ne sont pas les seules à être concernées ; le sont également leurs idées. On peut alors considérer qu'une autre dimension du genre, comme principe d'invisibilisation des idées des femmes et les logiques de redécouverte qui viennent le mettre à mal, en les réinsérant dans leurs contextes historiques, intellectuels, sociaux et politiques, participent à la constitution des femmes comme intellectuelles. Si les travaux en matière de réception abondent dans diverses disciplines², il semble que très peu d'études se soient véritablement intéressées à son caractère genré en général³. De fait, la réception de ces femmes et de leurs idées, à l'époque en particulier, est limitée. Mais d'une part, elle est encore significative par rapport à

¹ Les travaux respectifs de Michael Löwy et de Gayle Zachmann, s'ils ne se situent pas en tant que tels dans cette logique, prennent de manière intéressante la mesure des formes d'engagement politique de Cahun. Cf. notamment Michael Löwy, Claude Cahun, « Franc-tireur surréaliste », *Europe solidaire sans frontière*, septembre 2004 [en ligne] <http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article2486>; « Claude Cahun, The extreme point of the needle, in *Morning Star, surrealism, marxism, anarchism, situationism, utopia* », Austin, University of Texas Press, coll. « The surrealist revolution series », 2009, p. 65-80; Gayle Zachmann, « Claude Cahun and the Politics of Culture: Resistance, Journalism, and Performative Engagement », *Contemporary French Civilization*, vol.35, n°2, janvier 2011, p.19-46.

² Pour n'en citer que deux, très différentes et chacune particulièrement importante dans leur domaine respectif, Edward Said, « Travelling theory », *the World, the Text, and the Critic*, Cambridge, Harvard University Press, 1983, p. 226-247 ; Pierre Bourdieu, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *ARSS*, vol.145, décembre 2002, p. 3-8 ; pour une synthèse, cf Isabelle Charpentier, *Comment sont reçues les œuvres. Actualités des recherches en sociologie de la réception et des publics*, Paris, créaphis éditions, 2006.

³ On peut citer de ce point de vue les travaux fondateurs de Dale Spender, notamment, *Women of ideas and what men have done to them. From Aphra Benn to Adrienne Rich*, Boston, Routledge and Kegan Paul, 1982. Elle y consacre – elle est sans doute la première à la ressortir de l'oubli – quelques pages à Viola Klein (dont le caractère fort méconnu à l'époque va jusqu'à se manifester dans un point d'interrogation donné en guise de date de naissance); Toril Moi, *Simone de Beauvoir, The making of an intellectual woman*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2nd edition, 2008.

l'invisibilisation qu'elles vont ensuite connaître. Il existe de ce point de vue une inversion quant à la visibilité de ces femmes : les réseaux internationaux de Klein font d'elle la plus reçue des trois protagonistes de son vivant, bien que la critique soit souvent au rendez-vous, là où l'œuvre tant photographique que littéraire de Cahun, qui, rappelons-le, a très peu publié de son vivant, a en conséquence très peu été commentée. D'autre part, si communément le diagnostic a été porté sur l'oubli des idées de ces femmes, les conditions de cette invisibilisation ont très peu fait l'objet d'études¹. Par exemple, comment comprendre qu'un ouvrage fondamental comme *The Feminine character. History of an ideology*, alors qu'il annonce dès 1946 la problématique du genre comme construction sociale et rapport de pouvoir par la critique de différentes traditions de pensée, c'est-à-dire très tôt, ait été si marginalisé, mais aussi, ce qui apparaît plus troublant encore, qu'il demeure relativement méconnu à en juger par le peu de références qui y sont faites et plus généralement le peu d'études sur Klein, y compris dans les études féministes ? Une comparaison avec le contenu et la réception du *Deuxième sexe*, paru en 1949, pourrait se révéler ici judicieuse. Inversement, qu'est-ce qui peut expliquer que ses contributions en matière de sociologie du travail aient néanmoins bénéficié d'une assez large réception, à un niveau international, dans les années 1960, puis aient été, à leur tour, largement invisibilisées ? On voit ici l'autre forme d'éclairage qu'un tel examen serait susceptible d'apporter à l'histoire intellectuelle. Faire cette histoire revient en effet à contribuer à la compréhension des idées qui parviennent à s'imposer en donnant à voir notamment le rôle joué par le genre dans ce processus et d'éclairer *a contrario* les logiques de l'invisibilisation. C'est également en ce sens celles de la méconnaissance et de l'oubli perpétuées non seulement par les homologues masculins mais aussi par des générations de femmes et de féministes qui méritent d'être examinées. En outre, la réception, en tant que reconnaissance et mode de constitution *a posteriori* de ces femmes comme intellectuelles, pourrait permettre d'examiner l'hypothèse d'une tension dans cette promotion entre la dimension transnationale, à travers la circulation des idées, et des formes de nationalisme méthodologique², c'est-à-dire de culturalisme, donnant ainsi à voir des logiques concurrentielles de reconnaissance. Ces dernières pourraient alors permettre plus largement de thématiser des modes de production du savoir eux-mêmes différenciés (révélés par le devenir intellectuelle).

¹ Concernant Cahun, une étude a été entreprise et si la perspective est proche de la mienne, elle demeure davantage au stade de la thématisation que de l'explication. Astrid Peterle, « Visible-Invisible-Hypervisibile. The reception of Claude Cahun and Marcel Moore » Institute for Human Sciences [en ligne], http://www.iwm.at/index.php?option=com_contextandtask=view&id=146&Itemid=125.

² Je n'emploie pas ce terme dans le sens qui lui est communément donné, c'est-à-dire en tant que l'Etat-nation demeurerait le cadre de référence des recherches mais pour signifier comment des manières de penser nationales, sont susceptibles d'influencer le type de questionnement posé.

III- Penser les formes de subjectivité

A- Le devenir intellectuelle et les différentes formes de subjectivité

On a jusqu'ici présenté les grandes notions qui allaient alimenter notre réflexion, celles d'altérité et de liminalité. On a également souligné l'importance de la catégorie d'intellectuelle, sans pour autant qu'elle puisse être définie *a priori*. Il reste maintenant à élaborer plus précisément le cadre théorique dans lequel on entend évoluer. La catégorie à la fois impossible et nécessaire de l'intellectuelle nous amène à tenter de définir un cadre global permettant d'appréhender et de restituer les processus de constitution de figures d'altérité en tant que sujets. Je propose de partir de celui de « devenir intellectuelle ». Par devenir intellectuelle, j'entends ainsi, d'un point de vue général, la constitution – qui ne se comprend pas indépendamment des rapports aux autres et à l'histoire, donc d'un point de vue synchronique et diachronique – de ces femmes comme sujets de pensée, de connaissance, de création, et politique. Le devenir intellectuelle met donc en jeu la manière dont les rapports de pouvoir – et de genre en particulier – interviennent dans des prises de conscience qui accompagnent la constitution de soi comme sujet de pensée, en tant que, tout à la fois ils façonnent ces femmes et sont objet de questionnement ; l'entreprise de confrontation aux – voire de redéfinition des – traditions, disciplines, et mouvements et des figures de l'intellectuel – masculines ; enfin le processus de production, de diffusion et de réception des idées, dans lequel les logiques d'invisibilisation et d'oubli, mais aussi de redécouverte, jouent un rôle fondamental. Le devenir intellectuelle est ainsi un processus complexe, non linéaire, qui ne peut se comprendre qu'à travers l'analyse conjointe de la trajectoire et de la production culturelle de chacune de ces femmes, qui, si elle en est solidaire, trouve aussi une existence en tant que postérité. Pour le dire autrement le devenir intellectuelle de ces femmes se caractérise par sa dimension problématique : il est la trame complexe des rapports de rejet, d'affirmation et de reconnaissance dans laquelle se constituent les formes de subjectivité de ces femmes en tant qu'intellectuelles.

La question de la subjectivité, centrale, peut être appréhendée de différentes manières. Parce que c'est la question du processus qui nous intéresse en particulier, c'est plus précisément la question de la subjectivation, que nous comprenons ici comme celle du devenir sujet, qui importe. Les travaux de Michel Foucault peuvent être utiles à notre analyse. Foucault permet en effet de penser la manière dont la subjectivité, comme effet du processus de subjectivation, se construit dans un rapport au dispositif savoir/pouvoir. Ainsi le sujet ne peut se penser d'abord

que comme sujet assujetti, fondamentalement comme sujet divisé¹. Néanmoins, Foucault est plus attentif dans ses derniers travaux aux formes de subjectivation qui mettent en jeu l'appropriation ou la réappropriation d'un rapport à soi². Cette tension finalement visible chez Foucault entre assujettissement, résistance et émancipation nous aide à penser un sujet que l'on qualifiera comme renvoyé à l'altérité, et qui ne se constitue jamais seul mais dans un rapport au social.

Pour autant, l'analyse foucauldienne présente pour notre analyse plusieurs limites. On ne se situe pas, contrairement à lui, dans une logique visant à comprendre la subjectivation comme effet d'un processus d'objectivation – qui intervient chez Foucault, bien que de manière différente, aussi bien dans le rapport du sujet au pouvoir que comme effet d'un rapport à soi par lequel le sujet se révèle toujours résultat de son action, et non celui qui agit. Une autre difficulté majeure réside dans la manière dont sa conceptualisation de la subjectivation tend à penser des processus historiques sans sujets. Si Foucault présente l'intérêt de rompre avec les philosophies du sujet, qui le postule comme unifié et anhistorique, en affirmant une conception de la subjectivité non comme donnée première mais résultat d'un processus historique, et de permettre d'appréhender la pluralité des formes du devenir sujet (comme sujet moral, politique, pensant), la méthode généalogique qu'il utilise peine à penser le processus de constitution de soi de sujets minorés singuliers. Plus précisément, la formulation foucauldienne de la subjectivation – et avec elle d'autres penseurs s'inscrivant dans cette rupture avec la philosophie du sujet – parce qu'elle s'intéresse avant tout à l'historicité et aux effets de discours rend difficilement appréhendable la manière dont le sujet se constitue comme acteur singulier de sa propre existence. Certes, Foucault est attentif à la singularité à travers son attention au parricide de Pierre Rivière³, à la figure hermaphrodite d'Herculine Barbin⁴, à « la vie des hommes infâmes »⁵. Mais il n'inclut pas spécifiquement ces « existences réelles »⁶ dans son analyse de la subjectivation et reste toujours dans le cadre d'un certain ordre du discours, en relation avec le pouvoir, inséré en outre dans une économie globale, tendant à ramener ces vies redécouvertes à des existences discursives. Les « mots » ne désignent pas chez lui « les instruments »

¹ Cf. Michel Foucault, « le sujet et le pouvoir », in *Dits et écrits*, IV, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », p. 222-243.

² Cf. notamment Michel Foucault, *L'Herméneutique du sujet, cours au collège de France, 1981-1982*, Paris, Gallimard/Seuil, coll. « Hautes études », 2001 ; *Histoire de la sexualité 3, Le souci de soi*, Paris, Gallimard, nrf, 1984.

³ Michel Foucault, *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur, et mon frère... un cas de parricide au XIXe siècle*, Paris, Folio, coll. Histoire, 1972.

⁴ Michel Foucault, *Herculine Barbin dite Alexina B.*, Paris, Gallimard 1978.

⁵ Michel Foucault, « La vie des hommes infâmes », in *Dits et Écrits III*, Paris, Gallimard, nrf, p.237-253.

⁶ *Ibid.*, p.239.

permettant de dresser un « portrait » mais « des pièges, des armes, des cris, des gestes, des attitudes, des ruses »¹. En outre, Foucault se refuse au travail d'interprétation par rapport à ces vies, pour ne pas « impose[r] ce rapport de force » dont il voulait montrer « l'effet de réduction », et en être « à [s]on tour victime »². Le statut de ce discours et son rapport à lui est en outre ambigu puisque tantôt Foucault peut donner à voir un mémoire, une forme auto-reflexive d'un rapport à soi dans le cas de Pierre Rivière ou d'Herculine Barbin, tout en le refusant radicalement dans la présentation de la vie des hommes infâmes :

« [...] J'ai banni tous les textes qui pouvaient être mémoires, souvenirs, tableaux, tous ceux qui racontaient bien la réalité mais en gardant à elle la distance du regard, de la mémoire, de la curiosité ou de l'amusement »³.

Cette totalité et cette ambiguïté par rapport au discours débouchent sur un autre problème fondamental posé par la lecture foucauldienne : celui du rejet de l'herméneutique de soi. Il permet de préciser ce qui intéresse fondamentalement Foucault dans l'écriture de soi. Comme l'a montré Martine Leibovici dans son effort visant à penser une forme de subjectivation narrative, Foucault n'est pas en tant que tel intéressé par le discours autobiographique qu'il juge, dans la tradition de la confession chrétienne, comme impératif du « dire vrai sur soi », correspondant à une « renonciation à soi »⁴, alors à « une désobjectivation »⁵. Ce qui l'intéresse davantage du point de vue de « l'écriture de soi » ce sont les *hupomnêmata*, qui précèdent l'ère chrétienne, ces carnets de notes qui constituent une « mémoire matérielle des choses lues, entendues ou pensées »⁶, qui doivent pouvoir être utilisés dans l'action mais qui n'impliquent pas un récit de soi-même, qui engagent davantage un rapport différent « au dire vrai », ainsi opposé à une herméneutique de soi⁷. Il ne s'agit en effet pas à travers eux « de débusquer de l'intérieur de l'âme les mouvements cachés de manière à pouvoir s'en affranchir », mais « de se constituer soi-même comme sujet d'action rationnelle par l'appropriation, l'unification et la fragmentation d'un déjà-dit fragmentaire et choisi »⁸. Or,

¹ *Id.*

² Michel Foucault, *Moi, Pierre Rivière*, *op.cit.*, p.20.

³ Michel Foucault, *La vie des hommes infâmes*, *loc.cit.*, p.237.

⁴ Michel Foucault, *L'Herméneutique du sujet*, *op.cit.*, p. 317.

⁵ Martine Leibovici, « De Ricoeur à Foucault : en finir avec l'herméneutique de soi ? Quand transfuges et parias racontent leur vie », *Tumultes*, n°43, vol.2, 2014, p. 115. Foucault radicalise ce propos dans le résumé de son cours au collège de France « Du gouvernement des vivants » : ce qu'on attend de ce rapport à soi exigé dans la tradition chrétienne, « c'est l'humilité de la mortification, le détachement à l'égard de soi et la constitution d'un rapport à soi qui tend à la destruction de la forme du soi » (« Du gouvernement des vivants », in *Dits et Écrits, IV, op.cit.*, p. 129).

⁶ Michel Foucault, « L'écriture de soi », in *Dits et Écrits, IV, op.cit.*, p.418.

⁷ Martine Leibovici, « De Ricoeur à Foucault... », *loc.cit.*, p. 107-121.

⁸ Michel Foucault, « L'écriture de soi », *loc.cit.*, p.430.

il nous semble que quelque chose mérite d'être préservé, dans la compréhension des formes de subjectivité, de l'herméneutique de soi, non comme impératif du dire vrai mais mise en sens d'une expérience à la fois singulière et partageable. C'est la raison pour laquelle il nous faut sortir pour notre examen du cadre strict élaboré par Foucault.

L'un des intérêts du concept de subjectivation tel qu'il a pu être formulé par une philosophie rompant avec la vision cartésienne réside dans sa capacité à conserver une dimension du sujet affranchi de son statut originel et (auto)fondateur :

« la notion de subjectivation retenait quelque chose du sujet sans y faire retour : faisant entendre une idée de construction, de constitution, elle ne présupposait désormais aucun substrat fondateur identique à soi tout en préservant sa capacité d'initiative et de novation »¹.

Une seconde dimension fondamentale par rapport à la définition foucauldienne apparaît dans cette définition. À l'absence de fixité qui serait contenue au départ, dans le processus lui-même, ou dans la finalité visée, s'ajoute une capacité à inventer. C'est ce double mouvement de constitution permanente et d'invention qui m'intéresse ici. Il faut ajouter à cela, comme on l'a précédemment souligné, que le sujet féminin à l'œuvre dans le processus de subjectivation est celui renvoyé à l'altérité et se trouve toujours en rapport avec le social. On peut préciser ce rapport en soulignant les modalités d'expression : la parole, l'écriture, et l'action.

Ne relevant ni d'un sujet premier et essentiel, ni de l'effet d'un processus d'objectivation, la subjectivation doit alors se comprendre comme processus de constitution de formes de subjectivité qui sont à la fois celle d'un sujet singulier constitué comme altérité et se tissant dans des relations sociales, qui intervient dans le monde par la parole, l'écriture et l'action, n'étant plus constitué comme enjeu ou objet de la connaissance mais bien comme sujet, et dont on présuppose alors que l'expérience renvoie à des formes universalisables en tant que celle d'un devenir sujet féminin quand la pensée, la création et l'engagement se trouvent en jeu. C'est ce double rapport aux formes de détermination et à l'inédit qui tissent la trame des existences qui sous-tend le type d'approche biographique que l'on se propose d'adopter.

¹ Claudia Girola, Martine Leibovici, Numa Murard, Étienne Tassin, « Présentation », *Tumultes, op.cit.*, p. 5-13.

B- Constituer une archive dans un va-et-vient entre expérience et formes multiples de la production

L'approche biographique que l'on entend utiliser repose sur une exploration conjointe peu utilisée dans l'histoire intellectuelle : celle de la trajectoire de ces femmes et de leur production. Précisons d'abord l'objectif de cette articulation et comment ce va-et-vient s'est opéré. Ce travail a ainsi combiné différentes approches et différentes sources. À l'image des trajectoires de ces femmes, ce sont donc des voyages en Europe, aux États-Unis et en Martinique qui ont rythmé ma recherche. Un tel rapport à des écrits divers témoigne d'une volonté d'articulation de différents discours rendus possibles dans un contexte particulier, qui peut alors viser à constituer une archive intellectuelle féminine. L'archive consiste en la collecte, par-delà des formes établies et circonscrites, d'une diversité de sources dans laquelle peuvent se manifester les formes plurielles de la subjectivation. L'usage qu'on en fait s'inspire alors, là aussi, du travail de Foucault, tout en n'entendant pas se circonscrire à l'ensemble des discours produits à une époque donnée qui continuent d'exister à travers l'histoire mais à rendre compte des conditions de dicibilité spécifique d'une parole féminine. En ce sens, notre conception de l'archive rejoint plutôt ce que la confrontation du Foucault de *L'Archéologie du savoir* et celui de « La vie des hommes infâmes » – malgré les limites précédemment évoquées – permet de penser : à la fois une production discursive et une « trace d'existence »¹.

Il importait d'abord de pouvoir retrouver le plus d'éléments biographiques possible pour reconstituer l'itinéraire de ces femmes et de rassembler la production de chacune. Les sources de ce point de vue variaient considérablement d'une intellectuelle à l'autre. Par exemple, concernant Cahun, un travail important de reconstitution de la trajectoire avait déjà été réalisé par un biographe, ce qui n'était pas le cas pour Nardal et Klein sur lesquelles des sources nécessitaient d'être explorées et même trouvées pour certaines. Il est rapidement apparu dans le cas de Cahun qu'une correspondance très riche, constituant en elle-même un objet d'études majeur², dont on peut s'interroger sur l'œuvre qu'elle est susceptible de constituer en tant que telle, abondamment citée dans les travaux de Leperlier, et dont certains extraits avaient été publiés dans une édition de ses œuvres³, constituait une source précieuse. Néanmoins, ce travail

¹ Judith Revel, *Dictionnaire Foucault*, Paris, Ellipses, 2007, p.16.

² Ce travail a fait l'objet au même moment d'une thèse en littérature, *Charlotte Maria, Correspondances de Claude Cahun. La lettre et l'œuvre*, sous la direction de Marie-Paule Béranger, Université de Caen Basse-Normandie, 2013. Je remercie Charlotte Maria d'avoir bien voulu partager avec moi, pour beaucoup avant que je ne puisse moi-même le faire, les lettres qu'elle avait pu rassembler.

³ Claude Cahun, *Écrits, op.cit.*

d'édition soulève des questions. Si, comme tout effort de ce type, il relève nécessairement d'une forme d'arbitraire, en partie liée à la subjectivité de l'éditeur, il est susceptible de donner un effet de contrôle important de ce dernier sur l'auteur-e, dans la discrimination entre le discours qu'il rend audible et celui qu'il est en même temps susceptible de taire. En témoigne par exemple la manière dont Leperlier incorpore des lettres à d'autres notes biographiques de Cahun, elles-mêmes rassemblées sous des titres qui sont établis *a posteriori*, bien qu'ils semblent correspondre à la volonté de l'auteur. Il s'agit là d'une mise en cohérence du récit qui n'est pas sans poser difficulté. D'où non seulement l'intérêt mais la nécessité de consulter soi-même, dans leur état d'origine, l'ensemble de ces documents. La correspondance demeurait pour lors dispersée entre quelques bibliothèques et les ayants-droits de Cahun, ces derniers disposant néanmoins de la grande majorité des nombreuses lettres. Elle restait alors à être regroupée. Une partie d'entre elles était également disponible au *Jersey Heritage Museum*, disposant d'un fonds important sur Claude Cahun (lettres mais aussi notes, tracts réalisés pendant la guerre, dessins, photographie). Le musée des Beaux-Arts et la bibliothèque municipale de Nantes – ville de laquelle Cahun était originaire – disposaient de même de ces sources. La redécouverte et la visibilisation de ces femmes se faisant aussi parallèlement à mon travail, je découvrais notamment lors de l'exposition réalisée à la médiathèque de Nantes à l'été 2015 des documents inédits (parmi lesquels des tracts de guerre et papillons surréalistes), notamment acquis en 2010 et jusqu'alors non exposés.

Aucune correspondance n'avait à ce jour été trouvée concernant Nardal, si l'on excepte celle qu'elle a bien voulu entretenir avec Jacques Louis Hymans, biographe de Senghor, extrêmement précieuse en ce qu'elle y thématise une conscience de son rôle méconnue comme précurseuse de la Négritude¹, de manière rétrospective. Un article de Robert P. Smith Jr a fait état de l'incendie de la maison familiale à la Martinique dans lequel un certain nombre de documents avaient sans doute disparu². Paulette Nardal a également perdu une partie significative de ses écrits lors de l'accident de bateau dont elle fut victime. Néanmoins, je découvrais tardivement une correspondance, suite à mes échanges avec des membres de la famille de Nardal, regroupée par des parents, une de ses nièces et petite-nièce en particulier, dont le contenu de certaines, pour des raisons de pudeur, m'a simplement été rapporté, que je n'ai donc malheureusement pu directement consulter. Une autre partie avait alors été transférée aux archives départementales de la Martinique mais n'était pas encore accessible au public.

¹ On y reviendra bien sûr plus précisément.

² Robert P. Smith Jr, « Black like that. Paulette Nardal and the negritude salon », *CLA journal* 45, 1, 2001, p. 53-68.

J'essayais de pallier à ces manques à travers mes échanges avec les divers protagonistes y ayant eu accès et notamment les membres de la famille. Des notes de Nardal là aussi inédites, des coupures de presse, notamment disponibles aux archives départementales de la Martinique ainsi que des textes peu diffusés parus dans des revues – que Brent Edwards, ayant été l'un des premiers et des plus originaux chercheurs à travailler sur Nardal, avait bien voulu me donner au préalable –, m'ont aidée à constituer un matériau pour reconstituer le devenir intellectuelle de Paulette Nardal.

En ce qui concerne Viola Klein, des archives avaient été rassemblées à l'Université de Reading dans laquelle elle enseigna dans les dernières années de sa vie. Je m'y rendis et trouvai des correspondances, coupures de presse, articles et communication, pour certains publiés dans des ouvrages, pour d'autres inédits, projets de recherches, notes de travail, constituant alors une entrée rare et précieuse dans l'univers de Klein. J'aurais aimé pouvoir donner sens à ces archives en échangeant avec des personnes l'ayant connue, mais à la rareté des travaux lui ayant été consacrés répondait celle des témoins potentiels. Je contactai par exemple la professeure de psychologie Janet Sayers ayant préfacé la troisième et dernière édition de *The Feminine Character*, datée de 1989, dans laquelle elle fournit des informations biographiques précieuses récoltées auprès de la belle-sœur de Klein et d'un ancien collègue mais celle-ci m'avouait s'être dépossédée de ses notes de travail au moment de sa retraite. Quant à m'adresser alors directement à ces protagonistes, cela n'était plus possible, ceux-ci étant décédés.

Mon enquête a ainsi combiné travail sur des archives et entretiens de nature diverse. Reste à rendre compte plus précisément de la méthode que j'ai utilisée pour exploiter ces sources et la manière dont j'entends restituer cette histoire. Commençons par ce dernier point. La méthode utilisée relève, plus que d'une perspective comparative *stricto sensu*, d'une pensée par cas. Un tel procédé permet de combiner le souci de singularité, afin de donner à voir la complexité de ces vies intellectuelles, de poursuivre leur arrachement à l'oubli – dont Klein n'est pas vraiment sortie et Nardal de façon encore très timide, en France en particulier, comparées à Cahun – et une possibilité de généralisation en tant que leurs modalités problématiques d'existence comme intellectuelles pourrait dire quelque chose plus largement de la difficulté à exister comme sujet féminin pensant. Reste à présenter la manière dont on entend exploiter cette archive intellectuelle féminine. Il s'agit d'abord de prendre au sérieux le vaste matériau textuel dont on dispose. La lecture que propose Quentin Skinner peut ici se révéler utile à notre analyse. Dans l'explicitation de sa méthode d'histoire intellectuelle, Skinner explique qu'il faut considérer l'intention qui préside à l'élaboration d'un texte, inséparable du contexte dans lequel il s'élabore, et en particulier des possibilités discursives qui s'offrent à

l'auteur¹. L'approche de Skinner invite ainsi à élargir le champ de la textualité. Il ne s'agit pas seulement de la limiter à un corpus écrit mais de considérer toute production, y compris non scripturale, comme par exemple la photographie dans le cas de Cahun en particulier, comme un texte, refusant la distinction entre actions discursives et actions non discursives. La démarche de Dominick LaCapra, qui rejoint sous certains aspects l'approche contextualiste de Skinner, favorise en outre une attention à la manière dont la mise en relation d'un texte avec le corpus de l'auteur, permet d'appréhender l'absence de stratégie unifiée du premier, pour penser les déplacements qu'un va-et-vient entre les deux peut donner plus largement à voir².

Reste à préciser ce choix d'adopter une démarche particulièrement soucieuse de considérer à la fois la trajectoire et la production de Claude Cahun, Paulette Nardal et Viola Klein. L'importance donnée à la production se justifie par le fait que le travail intellectuel, quelle que soit la forme qu'il prenne, qu'il s'agisse d'un ouvrage universitaire, d'un article ou d'une fiction – dont les frontières mêmes ne sont pas toujours si assurées – donne communément à voir des modalités de subjectivation de ces femmes. Mon hypothèse est que ce n'est nullement un hasard que des formes de restitution de l'expérience apparaissent de manière fragmentaire et à travers différents supports d'expression – dimension qui a pu être perçue mais fut rarement analysée en tant que telle³. Ces intellectuelles permettent alors de thématiser de manières très différentes la façon dont la production, en tant que liée à l'expérience, peut renvoyer aux modalités problématiques de la constitution de soi comme sujet en général et sujet de pensée, de connaissance et de création en particulier. Or, elle importe très fondamentalement car elle permet à la fois non seulement de combler mais peut-être également d'expliquer les silences biographiques, décelables chez chacune.

Cahun publie en 1930 un ouvrage qu'elle qualifiera d' « anti-autobiographie », intitulé *Aveux non avendus*. Ce texte constitue une réponse suite à un conseil donné par Adrienne Monnier, figure importante du Paris intellectuel, éditrice, qui détenait une librairie « Aux amis des livres », lieu de socialisation majeur des écrivains, d'écrire ses confessions. Cahun y répond de manière détournée, en produisant une œuvre en outre inclassable d'un point de vue littéraire car combinant différents genres (aphorismes, fragments, poèmes, contes, extraits de lettres elles-mêmes au statut indéfini). Ce détournement peut être appréhendé, différemment, à travers

¹ Quentin Skinner, *Visions of Politics. Regarding Methods, vol. I*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002; *La vérité de l'historien*, Editions de l'EHESS, 2010.

² Dominick LaCapra, « Rethinking Intellectual History and Reading Texts », *History and Theory*, vol.19, n°3, octobre 1980, p.245-276.

³ A titre d'exemple le numéro de *Tumultes* « Ecritures de soi entre les mondes. Décrypter la domination » (n°36, 2011/1) donne bien à voir ces formes fragmentaires d'expression sans questionner à proprement parler les logiques qui les sous-tendent.

les mises en scène de soi photographiques où Cahun utilise son corps, pouvant alors ici être lu comme un « texte », comme objet d'exploration des stéréotypes et de l'identité de genre, ou des processus de racialisation. Or, ces médias recourent des types d'œuvres qui constituent des formulations d'expérience, indicibles sous un autre support, à travers la transparence d'un « je », fondamentaux pour interroger non seulement un rapport de soi à soi mais quant à ce qu'il révèle d'un devenir intellectuelle intrinsèquement problématique.

La production de Nardal se fait essentiellement sous la forme d'articles de journaux, lesquels constituent eux-mêmes des espaces différenciés. Par exemple, elle écrit des Actualités coloniales dans le quotidien *Le Soir* dans les années 1930, auprès duquel elle a sa carte de presse, type d'écriture journalistique qui ne correspond pas à celui visible dans le journal qu'elle contribue à créer à la Martinique, issu d'une organisation féminine, *La femme dans la cité*, dans lequel elle traite de la situation des femmes sur l'île en particulier. Pourtant, la forme journalistique correspond bien en même temps à l'ethos professionnel de Nardal et à sa subjectivation comme sujet féminin. Elle porte fondamentalement la trace éclatée d'une expérience que Nardal a peu formulée en tant que telle et qui ne nous est pas parvenue, ce pourquoi elle importe d'autant plus : la prétention d'exister comme intellectuelle et les difficultés qui l'accompagnent liées au renvoi à l'altérité, les mises en partage et les formes de rejet de l'expérience collective en tant que sujet racialisé. Elles s'insèrent et s'expriment dans des frontières parfois floues entre réalité et fiction, expérience et théorisation qu'il faudra alors prendre au sérieux.

Enfin, Klein offre un exemple paradigmatique de formes de subjectivation qui s'opèrent à travers un travail universitaire. Sa thématization de l'expérience des femmes et de leur difficulté particulière à créer, en conclusion de son ouvrage *The Feminine Character*, exprime l'identification à une expérience problématique en tant qu'intellectuelle qu'elle formule en même temps. Par exemple, la façon ironique dont Klein parle des concessions faites par Freud aux femmes dont la nature se révélerait sur certains points plus masculine que féminine, – ce qui expliquerait par exemple que certaines d'entre elles puissent avoir accès à la capacité de sublimation qui leur est communément refusé, c'est-à-dire qu'elles puissent exister comme créatrices –, témoigne du devenir intellectuelle à l'œuvre. Comme chez Nardal, ce type d'expression pallie également en partie l'absence d'un « je » explicité qui formulerait la difficulté à être reconnue comme sujet de connaissance. En ce sens, des silences biographiques, que l'on retrouve différemment chez ces trois femmes, peuvent à la fois être expliqués et mis à mal par des formes indirectes d'expression qui constituent en même temps des opérations de

constitution de soi comme sujet pensant et de création et des formes d'impossibilité qui l'accompagne.

Le dispositif d'enquête donne à voir des points délicats dont le questionnement peut en même temps aider à leur résolution. Le travail sur les archives et des entretiens de nature diverse – tous les protagonistes de notre histoire n'ayant pas le même rapport au sujet étudié –, permet de thématiser une difficulté commune qui inclut dans un jeu de relations complexe sujet analysant, sujet analysé, commentateurs et témoins. Prenons pour cela l'exemple le plus évident, car le plus travaillé, celui sur lequel on bénéficie aussi du plus de sources, Claude Cahun. Comment entrer dans l'exploration de l'itinéraire et de la production d'une femme bénéficiant non seulement d'un très haut niveau d'autoréflexivité, dont témoignent ses écrits autobiographiques, et dont le caractère singulier, inclassable, exceptionnel, affirmé par elle-même parfois, non sans ironie, est alors d'autant plus susceptible d'être rejoué par des protagonistes parmi lesquels un biographe qui, comme tout biographe s'identifie et « se retrouve même largement »¹, dans son investissement de l'objet Cahun et est susceptible de fortement imprégner la lecture que l'on en fait ? Plusieurs questions apparaissent ici : celle de « l'illusion biographique » qui donne au récit de vie la forme d'une reconstruction selon un sens unifié et cohérent – une signification et une direction –², qui se joue entre la personne qui narre et celle qui restitue sa parole, quelle que soit la relation entre les deux et la forme que le récit prenne alors (autobiographie, biographie, entretien, etc). À celle-ci peut s'ajouter la question de l'attachement, que soi-même en tant que collecteur et narrateur de ce récit, on est susceptible d'éprouver face au sujet. Enfin les enjeux relevant des formes de production du savoir.

Penser les formes de subjectivation permet d'éviter l'écueil de l'illusion biographique. Ce processus offre en effet un regard sur les sources qui ne reprend pas les questionnements méthodologiques classiques sur la « vérité » ou « l'authenticité » du discours sur soi³, par ailleurs, on l'aura compris inégal, chez ces femmes et qui invite à porter attention aux formes (auto)biographiques plus qu'à l'(auto)biographie à proprement parler, qui évoque un mode

¹ François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, *op.cit.*

² Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *ARSS*, n°62-63, p. 69-72.

³ Cf l'étude devenue classique de Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1975 ; Jean Starobinski, « Les problèmes de l'autobiographie », in *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976. Martine Leibovici l'exprime également dans son étude sur Richard Wright, Albert Memmi et Assia Djebar : « le texte qui émerge de ce combat [avec soi-même] n'est jamais quitte de la résistance que rencontre l'intention d'« honnêteté » présidant à la décision d'écrire, c'est pourquoi il construit non pas le vrai Richard Wright ou le vrai Albert Memmi mais leurs figures qui ne sont pas mensongères ou fausses pour autant ». (Martine Leibovici, « Le verstehen narratif du transfuge. Incursions chez Richard Wright, Albert Memmi et Assia Djebar », *Tumultes*, vol.1, n°36, 2011, p. 109).

d'écriture non circonscrit à un genre potentiellement limitatif¹, susceptible de permettre d'appréhender plus largement des formes d'expérience de vie et de subjectivité.

Il me semble en réalité que, non sans paradoxe, le second enjeu annoncé, l'attitude empathique peut permettre de confondre les pièges de l'illusion biographique. À mon sens, elle peut ne pas représenter un danger mais acquérir une valeur heuristique. Elle est en effet susceptible de constituer un « défi féministe face à l'objectivisme des sciences sociales et de l'histoire »², acquérant alors un « statut cognitif », en permettant la formulation de questions que les disciplines peinent en tant que telles à poser. En outre, et fondamentalement, elle n'abolit pas la distance entre le sujet connaissant et le sujet analysé, puisque l'enjeu de la recherche est bien de pouvoir traduire les expériences personnelles de ce dernier en des termes généraux, c'est-à-dire universalisables. L'empathie permet alors de penser « la tension permanente entre notre volonté de respecter l'expérience subjective de notre sujet et le besoin de la lier à un processus ou à des structures qui dépassent l'univers immédiat de cette expérience »³. C'est en ce sens, et en ce sens seulement que je peux faire cette « confession impersonnelle »⁴ selon laquelle mon travail comporte une bonne dose d'empathie.

Ce sont enfin, plus généralement, les enjeux relevant des formes de production du savoir qui apparaissent ici. Je veux d'autant plus le souligner que cette question de la bonne vision et de la bonne lecture de l'objet me semble assez peu thématifiée en général et qu'elle s'est pleinement inscrite dans mon expérience de recherche, où ce n'est pas le sujet investi mais les commentateurs en général, voire le biographe en particulier, qui ont pu adopter la posture qui aurait pu être celle d'une enquêtée refusant le travail d'objectivation, fort probable dans le cas de Cahun, chose banale en sociologie⁵, mais dont le déplacement du point de vue de l'émetteur de la critique me semble particulièrement notable. « Pourquoi appréhender Cahun comme intellectuelle ? » « Pourquoi parler de sujet ? » Voici à titre d'exemple deux questions qui me furent posées. Ce qui m'intéresse est ce qui sous-tend ces interrogations : la représentation d'une Claude Cahun exceptionnelle, défiant par là même toute catégorisation et délégitimant potentiellement alors tout ce qui pourrait être perçu comme tentative de s'y prêter. L'intérêt de ces questions réside dans la manière dont elles révèlent ce que des lectures concurrentes sont

¹ Jacques Lecarme et Eliane Lecarme-Tabone, *L'autobiographie*, Paris, Armand Collin, coll. « U », 1997, p. 22.

² Eleni Varikas, « L'approche biographique dans l'histoire des femmes », *Les cahiers du Griff*, n°37-38, 1988, p. 48.

³ *Ibid.*

⁴ Expression aussi utilisée par Bourdieu dans un post-scriptum des *Méditations pascaliennes*, Paris, Points, « Essais », 1997, p.53.

⁵ Pour un exemple relativement récent, sur la protestation par l'auteure Victoria Thérèse suite à un article de Delphine Naudier, cf Alain Desrosières, « Quand une enquêtée se rebiffe : de la diversité des effets libérateurs ou des arguments des trois châtions », *Genèses*, n°71, 2008, p. 148-159.

susceptibles de faire à l'objet étudié : la manière dont elles appellent à une prise en compte du « destin biographique » de Claude Cahun¹, qui, à l'instar de Rahel Verhagen, étudié par Hannah Arendt, comme l'a rappelé Eleni Varikas, se révèle particulièrement intéressant en tant que tel. Ce seul exemple – auquel il faut néanmoins ajouter une volonté de mise à mal de l'oubli – explique ma volonté d'inclure dans la compréhension du devenir intellectuelle de ces femmes les formes de reconnaissance de la postérité, qui permettent plus largement de questionner les modalités de production du savoir.

Ces logiques s'inscrivent toujours dans une vision partielle et partiale. C'est la conscience de cette limitation qui est susceptible de rendre l'analyse la plus éclairante possible. La mienne relève de la considération de ces femmes comme intellectuelles, c'est-à-dire comme sujets de pensée, de connaissance, de création et politique. Ce travail se compose de trois parties. Son architecture même renvoie aux impératifs de la pensée par cas, c'est-à-dire à un souci de compréhension de la singularité de l'itinéraire et de la production de ces femmes et des enjeux complexes qui nécessite de consacrer, dans chacun des grands temps, un chapitre spécifique à chacune de ces femmes. La première partie vise à interroger le devenir intellectuelle comme devenir sujet. Le chapitre 1 « Claude Cahun ou la constitution d'une subjectivité altérisée » vise à rendre compte de la manière dont le devenir intellectuelle de Cahun s'inaugure dans une négociation entre neutralisation des normes de genre et réappropriation d'une forme de subjectivité susceptible de permettre d'appréhender autrement ce que peut signifier être un sujet féminin et racialisé. Le second chapitre « La rupture de l'innocence : Paulette Nardal ou la naissance d'une conscience de race genrée », interroge la manière dont le devenir intellectuelle de Nardal s'enracine dans un devenir noire favorisé par les ressorts de l'émancipation trouvés dans sa famille et dans son exil parisien, qui correspond en même temps à l'expérience du colonialisme et du racisme transformant le regard sur soi comme sujet féminin racialisé. Le troisième chapitre « Viola Klein : la constitution d'un sujet féministe » analyse plus spécifiquement la congruence entre le devenir intellectuelle de Viola Klein et sa constitution comme féministe, particulièrement intéressante quant à ce que les contextes et leur évolution révèlent des formes de subjectivation possible.

La seconde partie « Dedans/dehors : positionnements interstitiels et pluralité des formes de pensée, de création et d'engagement » questionne plus spécifiquement la manière dont ces intellectuelles entrent et existent dans des traditions, disciplines et mouvements dans lesquels elles occupent la position de l'autre. Le quatrième chapitre « Claude Cahun l'anti-muse-sujet »

¹ Eleni Varikas, « L'approche biographique », *loc.cit.*, p. 50.

visé à interroger l'entrée de Cahun dans le surréalisme et la manière dont elle se joue dans une négociation complexe entre mise au service du mouvement, mise entre parenthèses et redéploiement de l'activité subjective et les formes plurielles de son engagement entre Paris et Jersey. Il s'agit de comprendre la manière dont l'exil favorise des formes de continuité et de rupture avec Claude Cahun, pour redonner à voir Lucy Schwob dans l'activité de résistance, dans une logique qui révèle là encore toute la tension qui anime un rapport à soi visible dans l'expérience créatrice et ce qu'elle dit de son rapport au surréalisme dans un contexte d'éloignement et de guerre. Le chapitre 5 « Paulette Nardal, négritude, culture et politique » entend questionner les formes de positionnement fondamentalement ambivalentes de Nardal, au croisement de différents univers, dans le Paris noir des années 1920, quand le mouvement de la Négritude se constitue, et les formes plurielles de promotion de l'expérience noire et d'émancipation qu'elle promeut dans la Martinique d'après-guerre, entre écriture, musique et action sociale. Enfin, le sixième chapitre « Le souci des femmes et du genre » examine le positionnement de Klein au sein de la tradition sociologique allemande, de Simmel à Mannheim en passant par Weber, figures pionnières de l'investigation de l'objet « femme » et ce qu'elle y apporte avant de s'intéresser plus spécifiquement au rapport entre science et politique que ses écrits et activités donnent à voir.

La troisième partie « Idées et figures : Logiques de production du savoir entre voyages, réappropriations et revisibilisation » vise à questionner la manière dont la réception des œuvres et des idées de ces femmes met en jeu des lectures concurrentielles et situées qui favorisent leur constitution largement posthume comme intellectuelles. Le chapitre 7 « Claude Cahun ou les voies de la (re)connaissance » examine son destin biographique et en particulier, après sa marginalisation relative puis son invisibilisation dans l'histoire du surréalisme, l'opposition structurante entre des lectures « française », c'est-à-dire universaliste, et « américaine », décriée par la première comme communautariste, en montrant comme *in fine*, elles se rejoignent néanmoins dans une même promotion de Cahun comme figure exceptionnelle et subversive. Le chapitre 8 « Paulette Nardal : de la réintroduction dans la généalogie de la négritude au(x) tournant(s) féministe(s) » interroge une marginalisation, dont, à la différence de ses consœurs, Nardal a pu prendre conscience en tant que telle au sein de sa propre tradition, la Négritude, et les logiques ayant permis sa revisibilisation, entre les États-Unis et la France, donnant à voir une autre forme de contraste et de dialogue entre les deux côtés de l'Atlantique. Enfin, le chapitre 9 « Viola Klein ou la visibilité relative d'une pionnière » analyse les formes d'invisibilisation de cette précurseuse en revenant largement sur la question du féminisme, qui, bien que dans des logiques différentes, cristallise des formes de rejet commun des féministes et

antiféministes, et tente de la réintroduire dans une généalogie, notamment celle des épistémologies du point de vue, qui tout en l'ayant exclue en est sans le savoir redevable.

À travers ces vies intellectuelles féminines, il s'agit donc de retrouver cette *pensée conquise*, et ainsi de contribuer à une histoire intellectuelle des femmes et du genre.

PREMIÈRE PARTIE : LE DEVENIR INTELLECTUELLE COMME DEVENIR SUJET

Chapitre 1 : Claude Cahun : la constitution d'une subjectivité altérisée

Cette première partie entend rendre compte des formes de constitution de Claude Cahun, Paulette Nardal et Viola Klein comme sujets de pensée, de connaissance et de création, à partir de la manière dont elles peuvent négocier le renvoi à l'altérité auquel elles sont confrontées. Il s'agit en particulier d'interroger les ressorts de l'émancipation favorisés dans le contexte familial et les premières formes d'inscription dans le monde de la culture de ces femmes, en mettant en avant pour certaines d'entre elles leur évolution. Cette restitution n'adopte ainsi pas le même cadrage historique pour chacune de ces intellectuelles. Là où le devenir intellectuelle de Klein se joue dans un rapport complexe au féminisme qui peut ainsi être appréhendé tout au long de son itinéraire et à travers sa production, celui de Nardal invite à se limiter dans un premier temps aux années de formation intellectuelle et de prise de conscience de soi comme sujet renvoyé à l'altérité, avant et au seuil de son « entrée » dans le courant de la Négritude. De même, le cas Cahun, particulièrement riche et complexe, dimension renforcée par l'abondance des sources dont on dispose, invite à tenter de saisir et de restituer les formes premières et plurielles de la constitution d'une subjectivité altérisée qui précèdent et orientent celles de sa venue au surréalisme.

Quelles peuvent être les modalités de constitution de soi comme sujet de pensée, de connaissance et de création lorsque l'on est tout à la fois une femme, juive, issue de la bourgeoisie intellectuelle et dont le rapport au genre s'enracine dans une sexualité alors particulièrement considérée comme déviante? Voici une question que permettent de poser l'itinéraire et la production de Claude Cahun. Cahun a globalement été appréhendée à partir de deux tendances qui ont tendu à s'opposer. La première s'est caractérisée par la volonté de la présenter comme un sujet dans son universalité par-delà – ou à côté – de la question des rapports de pouvoir et de celle du genre en particulier, faisant valoir son individualité en tant que telle. Cette orientation est incarnée en France, et son représentant le plus éminent est le premier biographe de Cahun, François Leperlier¹. La seconde s'est attachée à la mettre en avant comme sujet *queer*, c'est-à-dire défiant les normes de genre et plus récemment des chercheurs

¹ Voir en particulier les deux monographies que Leperlier a consacrées à Cahun, *Claude Cahun. L'écart et la métamorphose*, Paris, Jean-Michel Place, 1992 ; *Claude Cahun, L'Exotisme intérieur*, Paris, Fayard, 2006 [maintenant *L'Exotisme intérieur*].

se sont efforcés d'interroger sa judéité. Ces différentes approches présentent des difficultés, à la fois communes et différenciées. Ces analyses, si elles diffèrent, se rejoignent en réalité dans un examen qui ne prend pas assez au sérieux la constitution et les formes d'affirmation d'un sujet, qui est bien née femme et qui en tant que tel, doit composer avec sa féminité pour exister comme sujet en général et sujet de connaissance et de création en particulier. Parler de « sujet féminin » renvoie ici à la fois à une donnée et à une catégorie vide – ne présument donc en rien d'emblée quant au contenu de cette féminité. Mais elle ne peut elle-même se comprendre indépendamment de la judéité de Cahun, de son lesbianisme, et dans une moindre mesure de son appartenance de classe, qui déterminent des formes d'entrée à la fois du point de vue de son itinéraire et de sa production dans des traditions intellectuelles et artistiques en particulier et le monde de la culture en général. Pour autant, les rapports de pouvoir n'interviennent pas de la même manière dans le devenir intellectuelle de Cahun : là où la neutralisation des normes de genre y apparaît nécessaire, sa judéité et son homosexualité constituent davantage une modalité du devenir intellectuelle : en d'autres termes le genre préexiste à la subjectivation, là où l'homosexualité comme position d'énonciation y participe et où la racialisation peut être réappropriée et contrecarrée dans les formes d'affirmation.

Ainsi, le devenir intellectuelle de Cahun se joue dans une négociation entre neutralisation des normes de genre et réappropriation d'une forme de subjectivité susceptible de permettre d'appréhender autrement ce que peut signifier être un sujet féminin, dont il s'agit précisément de comprendre les ressorts et les manifestations. Il se joue d'abord entre positionnement particulier par rapport à l'héritage familial et inscription de soi et de la production, multiforme, dans le Paris des années 1920.

I- L'héritage familial : entre neutralisation des normes du genre, contrainte et émancipation

Claude Cahun, de son vrai nom Lucy Renée Mathilde Schwob, naît à Nantes en 1894. Elle est la fille de Maurice Schwob, journaliste reconnu, directeur du journal nantais *Le Phare de la Loire*, et de Marie-Antoinette Courbebaisse. Le cadre familial, complexe, permet de comprendre les ressorts de l'autonomisation, entre rejet et émancipation, qui participent à la constitution de soi comme sujet féminin.

A- Des figures d'identification féminines contradictoires

Née dans la bourgeoisie intellectuelle, Cahun a une éducation privilégiée. Outre son père, sa grand-mère paternelle, Mathilde Schwob, y joue un rôle fondamental. Elle se substitue comme figure féminine parentale et autoritaire à la mère absente¹. Entre 1898 et 1904, Cahun vit parfois chez Mathilde. Elle lui parle de la Bible, de l'Antiquité et de la mythologie grecques, d'Homère et de Socrate, « derniers sujets surtout », qui « mett[ent] [Cahun] sous le charme »².

Issue d'une vieille famille juive, comptant de nombreux rabbins, parmi lesquels son père, Anselme Cahun, Mathilde Cahun, naît en 1829. C'est une femme intelligente et autoritaire, à en juger par le portrait qu'en dresse sa nièce Marguerite :

« D'une intelligence rare, masculine, de grande culture, l'orgueil sauvage. [...] Grande, altièrre, massive après la soixantaine, le cher masque oblong des Cahun aux courbes orientales flétri après dix ans de séjour en Egypte [...], tante Mathilde qui était belle sous l'Empire était encore vers 1892 crainte pour son mordant et nommée pour son allure : l'imposante Madame George Schwob »³.

Dans ses écrits biographiques, Cahun évoque « l'influence » qu'a cette grand-mère sur elle⁴. En retour, la vision par Mathilde Cahun de sa petite-fille nous est donnée par une correspondance entretenue avec son fils Marcel Schwob, figure importante du symbolisme qui va également jouer indirectement un rôle dans le devenir intellectuelle de Cahun – j'y reviendrai. En 1901, alors qu'elle est âgée de 7 ans, la grand-mère décrit l'enfant comme dotée « d'une intelligence surprenante » :

« Lucette voyant que je me dispose à t'écrire m'a tourmentée tellement que j'ai consenti à lui laisser commencer ma lettre. C'est une enfant étonnante d'intelligence : si on ne l'arrêtait pas elle écrirait des pages sans faire de fautes, pour ainsi dire »⁵.

¹ Claude Cahun, *Confidences au miroir*, in François Leperlier (ed.), Claude Cahun, *Écrits*, Paris, Jean-Michel Place, 2002, p. 618.

² Lettre à Charles-Henri Barbier, 21 janvier 1951, coll.part. : « je regarde l'Aveugle... elle sait à présent que je suis là. C'est pour moi qu'elle parle de la Grèce... Homère avait-il aussi le blanc des yeux mordoré ? (Claude Cahun, *Confidences au miroir*, op.cit., p. 619). Cahun aura elle-même de graves problèmes de vue dans les dernières années de sa vie, ce pourquoi elle y revient sans doute d'autant plus dans ces notes autobiographiques datées de 1945-1946.

³ Marguerite Cahun, *Une jeunesse quai de Conty (1895-1900)*, inédit. Médiathèque de Nantes (cité dans François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, op.cit., p. 18).

⁴ « [...] mon asile de paix chez ma grand-mère aveugle – seule avec elle –, son influence sur moi » (Claude Cahun, *Confidences au miroir*, in *Écrits*, op.cit., p.585).

⁵ Mathilde Schwob, Lettre à Marcel Schwob, 8 juillet 1901, médiathèque de Nantes (citée dans François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, op.cit., p. 52).

La grand-mère participe ainsi d'emblée directement à la formation intellectuelle de Cahun mais aussi à une possible neutralisation des normes de genre à travers l'association rendue possible de la féminité et de la culture.

Mathilde Cahun meurt en 1907, deux ans après son fils Marcel dont la mort l'avait beaucoup éprouvée. Claude Cahun y revient significativement dans ses écrits d'après-guerre, et se rappelle notamment lui faire alors à son tour, alors qu'elle est presque aveugle, comme pour lui rendre ce qu'elle lui a donné, la lecture de ces auteurs grecs qui l'ont passionnée, et que l'on retrouve ainsi dans ses écrits :

« Ma grand-mère aveugle y ajoutait la lecture que je lui faisais d'extraits de Sénèque et le récit qu'elle me faisait de la mort de Socrate, des œuvres d'Homère, de Sophocle, de légende spartiate, celle de la « mère » patriote, celle de l'enfant se laissant dévorer sans mot dire les entrailles par un renard »¹.

Dès 1898, la mère de Cahun, Marie-Antoinette Courbebaisse, fait de fréquents séjours en maison de repos, jusqu'à son internement définitif dans une clinique parisienne. L'absence de cette mère a logiquement un impact sur l'itinéraire de Cahun, à la fois comme femme et comme intellectuelle². Dans un double geste d'érection en mystère, et de pardon, rapportée à l'inadaptabilité de « Toinette », à la vie d'épouse et de mère, et à une incapacité à supporter les épreuves de l'existence³, elle va jusqu'à la présenter sous l'angle de la subversion :

« Toinette lisait des comptes⁴... Et Ibsen. Et ses annotations subjectives étaient révélatrices [...] Elle aspirait à la culture, à l'indépendance véritable et ne pouvant les conquérir devenait un objet de scandale. Elle ne s'en doutait même pas. Impulsive, subversive sans le savoir, elle s'aliénait aisément son milieu et n'en trouvait pas d'autre... hormis la maison de santé »⁵.

¹ Claude Cahun, Lettre à Paul Lévy, in Claude Cahun, *Écrits*, op.cit., p.717.

² Elle évoque ainsi, rétrospectivement, enfant, le « déchirement » de la séparation (*Confidences au miroir*, op.cit., p. 585) ou encore « l'obsédante absence » (*Ibid.*); en avoir « trop sur le cœur » (*Confidences au miroir*, op.cit., p. 606).

³ [...] Mary-Antoinette était mal adaptée, sinon inadaptée, au mariage, quel qu'il fût. Son premier enfant fut une épreuve. Sept ans passèrent. Je sais qu'elle eût préféré en rester là. A la nouvelle épreuve de ma naissance, l'affaire Dreyfus, ses répercussions dans le milieu mondain, les soucis de mon père, son surmenage, la nécessité d'économiser, de rester chez soi, les récriminations de la famille catholique... mal reçues de Mathilde, firent pencher la balance. Déchirée, mais encore plus dressée contre les siens. Son père n'était plus là pour prendre son parti, le nôtre. Toinette sombra dans la « folie ». En sortit. Se convertit au protestantisme, qui ne parvint pas à la réconcilier à son foyer qui n'était plus qu'un devoir sans charme. Elle y préférerait l'internement ! » (*Confidences au miroir*, op.cit., p. 606).

⁴ En référence aux occupations de la grand-mère maternelle, Marie, jugée « plus extravagante » mais peu appréciée de Cahun : « Seulement la vieille avec son sens des affaires et de positions sociales s'en tirait. Une excentrique. Elle avait une bibliothèque héritée du grand-père. Jamais je ne la vis ouvrir un livre. Les papiers timbrés suffisaient » (*Ibid.*, p.611).

⁵ *Ibid.*

L’empreinte surréaliste – qui participe à permettre rétrospectivement un tel jugement – amène Cahun à remettre en cause, la folie de sa mère, rétablie en valeur positive¹. Ainsi, elle la présente comme « atteinte d’aliénation mentale, selon les psychiatres, internée », ou encore « traitée en ‘aliénée’, considérée par les siens – par sa mère et sa sœur – comme une honte qu’il convient de cacher au ‘monde’ », et évoque le « merveilleux et consternant mystère de ce que les adultes nommaient ses crises »².

Néanmoins, les figures féminines structurent également une certaine représentation et un rejet de la féminité. Il peut s’opérer par des formes d’identification, par exemple avec une mère dont l’inadaptation au mariage sera rejouée par Cahun – qui ne se mariera pas. Mais les femmes sont en outre, de manière symptomatique, toujours associées à des formes de violence. Cahun dépeint les crises de la mère :

« Je sens venir ses crises. Ça commence par le ‘petit cochon’ plus tendre et plus fréquent ; ça continue par le refus de m’embrasser, de me voir... Il y a des cris, des larmes, de grands gestes... Dans le corridor de notre appartement, rue du Calvaire, je m’enfuis, poursuivie par une grande et forte fantôme, une diablesse blanche... Elle m’allonge un coup de pied aux reins. Je tombe. J’ai beau me taire ; elle voit qu’elle m’a fait mal ; elle tombe à genoux près de moi et se met à hurler... On arrive. On nous sépare »³.

Mais aussi les colères de la grand-mère :

« Homère avait-il aussi le blanc des yeux mordorés ?... et le masque de rides et de colère qui rend Mathilde si terrible⁴ ? »

Sans oublier l’inquiétante tante Marguerite⁵ :

« Les ‘crises’ de maman n’était rien à côté de Marguerite. Des épouvantables rires aux larmes qu’elle avait ! »

C’est une image stéréotypiquement hystérisée des femmes que font ressortir les propos de Cahun. Les figures féminines favorisent alors un rapport ambigu à la féminité ; mais cette

¹ Les surréalistes ont une fascination pour la folie, qu’ils considèrent largement comme le produit de la société et qu’il s’agit pour eux de rétablir en valeur positive. Elle permet en effet le déploiement de l’imagination et l’accès à une réalité intérieure. L’œuvre de Breton, *Nadja*, est l’illustration la plus connue de cette réhabilitation. Cf Fabienne Hulak (dir.), *Folie et psychanalyse dans l’expérience surréaliste*, Nice, Z’édicions, coll. « Le singleton », 1992.

² *Ibid.*, p. 585.

³ *Ibid.*, p. 619.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Id.*

complexité renvoie également à des possibilités de réélaboration des normes de genre, qui trouvent aussi pour ressort les figures masculines.

B- La figure paternelle

La manière dont Cahun présente son père dans ses écrits autobiographiques est particulièrement révélatrice de son rôle ambigu quant à l'émancipation de sa fille, qu'il permet et freine à la fois. Son autonomisation se joue ainsi beaucoup par rapport à cette figure paternelle. Maurice Schwob naît en 1859. Il fait ses études au Lycée de Nantes, puis à Paris, à Louis-Le-Grand avant d'entrer à l'école Polytechnique. En 1892, à la mort de son père Georges Isaac¹, tantôt qualifié de libéral², « radical et libre penseur », il reprend le journal familial, acheté par ce dernier en 1876, qu'il développe rapidement et se pose bientôt plus généralement comme patron de presse³. De son père, Maurice Schwob hérite ainsi d'un solide attachement républicain mais aussi d'un certain goût du mysticisme, comme l'atteste sa participation au cercle créé par son père Le Clou, société fantaisiste et anti-conformiste, dans l'esprit du « Chat noir » de Rodolphe Salis⁴. Les ambiguïtés du père, réelles bien que peu visibles, le sont par Cahun elle-même : elle s'y retrouve aussi, adulte, sans surprise.

Ce rapport complexe, qui semble déboucher sur des formes possibles d'affirmation de soi, s'enracine d'abord dans une expérience douloureuse de l'enfance. Cahun insiste en effet sur le frein à la réalisation de soi que son père constitue alors :

« Mon père, je le répète, m'avait dès la première enfance barré toutes les voies. – Le mariage ? Il n'y fallait pas songer, à cause des enfants auxquels j'eusse transmis l'aliénation mentale qu'il croyait héréditaire »⁵.

Cahun peut également souligner la manière dont cette limitation s'opère sur un terrain intellectuel – ce qui, contrairement à la proscription de la carrière familiale, lui pose problème, comme l'atteste sa restitution :

¹ Claude Cahun ne connaîtra pas son grand-père paternel et en parlera peu.

² François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, op.cit., p.18.

³ Maurice Schwob crée des suppléments au *Phare* (*Le Phare illustré*, *Le Petit Phare*, *Le Gars Breton*) et des périodiques. En 1920, il crée un magazine féminin illustré, *Eve* (dirigé par Charles Malexis) et en 1924 *Le Journal littéraire*.

⁴ François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, op.cit., p. 20.

⁵ Claude Cahun, Lettre à Charles-Henri Barbier, 21 janvier 1951. Elle a déjà dans cette même lettre fait une mention similaire : « tout avenir m'était barré dans son esprit : je courais trop de risque de malheur, selon lui, par suite de mon hérité funeste ».

« Il n'en alla pas de même lorsque je me vis (sous prétexte du danger d'un surmenage mental) cantonnée dans des études hors-programmes, ne pouvant m'offrir aucune carrière professionnelle... Et lorsqu'enfin mon père alla jusqu'à m'interdire la musique (sous prétexte que ma tante musicienne avait mal tourné), la poésie (Marcel avait horriblement souffert) je me révoltais à la manière des faibles, la seule à ma disposition... »¹

La capacité d'affirmation de Cahun, non aisée comme on le verra, c'est-à-dire qui ne va pas sans d'importants mécanismes d'autocensure, a lieu après une « révolte ». Mais encore fallait-il précisément que cette possibilité, pour l'enfant fragile qu'elle déclare être², existe. Le rapport au père y participe.

Cahun décrit son père, dans son enfance, comme figure à la fois absente – « surmené de travail »³ – et éprouvant un fort sentiment de culpabilité par rapport à une fille dont la folie de la mère le fait craindre qu'elle ne soit héréditaire. Ainsi une possibilité de neutralisation des normes de genre est d'abord offerte à Cahun à travers le rapport ambigu du père à la féminité – pris entre une mère autoritaire vénérée et une épouse malade⁴. Comme on l'a vu, il ne l'encourage pas à se marier ni à avoir d'enfants⁵. La jeune Lucy ne suit également, à son retour de la pension anglaise de *Parson's mead*, dans le Surrey où elle est scolarisée pour une courte durée dans le contexte agité de l'Affaire Dreyfus⁶, que les enseignements qui l'intéressent le plus et a la possibilité de se voir dispenser des cours à la maison par des professeurs du lycée de garçons, parmi lesquels le latin, le français, l'allemand et la philosophie à laquelle elle semble attachée. Son père prend lui-même part à cet enseignement :

Je retournai au Lycée – en secondaire – papa stipulant que je n'y suivrai pas tous les cours ; seulement ceux qui m'intéressaient le plus. Il préférait me faire donner à la maison des leçons particulières par des professeurs du lycée de garçons qu'il estimait (latin, français, allemand et... si j'y tenais tant que ça... philosophie ; lui-même se chargera de m'enseigner les mathématiques... »⁷

¹ *Ibid.*

² « J'étais timide, n'ayant vécu que dans un monde imaginaire ou dans la crainte, le respect, l'abnégation » (Lettre à Charles Henri Barbier, 21 janvier 1951).

³ Claude Cahun, *Confidences au miroir, op.cit.*, p.585.

⁴ On pourrait même souligner que ces relations parentales conflictuelles participent à la vision d'une certaine égalité dans le couple pour l'enfant : « Concessions mutuelles. Un soir il bat sa femme. Le soir suivant elle bat son mari ». (Claude Cahun, *Aveux non avenues*, Paris, Editions du Carrefour, 1930, p. 140 ; reproduit dans Claude Cahun, *Écrits, op.cit.*, p.310).

⁵ Elle devra subir une intervention chirurgicale en raison notamment de règles douloureuses et de kystes aux ovaires qui la rendra stérile (Lettre à Charles-Henri Barbier, 21 janvier 1951).

⁶ Cf infra. Cette expérience anglaise a fait l'objet d'un travail, Marcus Williamson, *Claude Cahun at school in England*, First edition, 2011.

⁷ Claude Cahun, Lettre à Charles-Henri Barbier, 21 janvier 1951.

Cette éducation, hors programme, n'est donc pas seulement handicapante pour une carrière : elle est aussi non genrée, ce qui constitue un terreau très favorable au développement intellectuel de Cahun. Les matières qu'elle suit ne sont en effet pas offertes à l'enseignement dans les écoles de filles, en dépit de leur scolarisation accrue, ce qui empêche les filles des classes favorisées en particulier qui pourraient y avoir accès de passer par exemple le baccalauréat. De plus, dans cette restitution apparaît de manière significative l'ambiguïté du père par rapport à l'éducation de sa fille, entre neutralisation des normes de genre et émancipation d'un côté et forme de reproduction réelle de ces mêmes freins de l'autre. Le cas de la philosophie illustre ce dernier point. Il s'agit en effet d'une discipline particulièrement difficile d'accès pour les femmes et d'un enjeu majeur en raison du sens particulier qu'elle revêt comme forme d'accès à la subjectivité et de la place privilégiée qu'elle occupe dans la hiérarchie des disciplines¹. Cette reproduction s'explique néanmoins sans doute moins par une intériorisation par le père des normes de genre que par les dangers, explicités par Cahun elle-même, qu'il perçoit dans certaines formes de pensée et de création. On y reviendra.

La politisation de Cahun, relativement tardive, s'inscrit à la fois dans l'opposition à, et dans le prolongement de, celle de son père. Elle le présente comme « théoriquement pacifiste-internationaliste », que la guerre de 1870 a conduit à un « sentiment unilatéral du 'danger allemand'². Elle explique également qu'il « n'admettait pas la lutte des classes »³, et se faisait à l'écoute de ses salariés. Si elle se présente elle-même comme ni communiste, ni même « révolutionnaire au sens social du mot »⁴, elle affirme en même temps que ce qui l'anime, au moment de son action de résistance entamée en 1940⁵, c'est « précisément la pensée de gauche, la pensée pacifiste, surréaliste, et même communiste (la dialectique matérialiste) ». La précision qui accompagne ce commentaire a à voir avec le destinataire, Paul Lévy, ami de son père, avec lequel il partage l'opposition farouche à ce type de pensée – « ce que vous avez toujours – comme mon père – ignoré ou calomnié », lui écrit-elle⁶ – mais il est néanmoins notable qu'elle le mentionne, dans une parenthèse, procédé typique de l'écriture cahunienne, dès lors particulièrement significative :

¹ Sur le rapport des femmes à la philosophie, cf les travaux pionniers de Michèle Le Doeuff, *L'étude et le rouet*, Paris, Seuil, 1989; *Le sexe du savoir*, Paris, Alto/Aubier, 1998. Pour une analyse sociologique de la philosophie comme discipline reine, cf Jean-Louis Fabiani, *Les philosophes de la République*, Paris Minuit, 1988.

² Claude Cahun, *Confidences au miroir*, *op.cit.*, p. 599-600 ; elle le qualifie même d' « anti-allemand extrême » (Lettre à Paul Lévy, in *Écrits*, *op.cit.*, p.704).

³ Claude Cahun, *Confidences au miroir*, *op.cit.*, p.599.

⁴ Claude Cahun, Lettre à Paul Lévy, in *Écrits*, *op.cit.* p.716.

⁵ On va largement y revenir.

⁶ *Ibid.*, p.714.

Et ce qui m'animait (ce qui me permit de concevoir cette activité patriotique, ce qui me donne les moyens de la pratiquer).

Le vocabulaire du patriotisme fait écho aux positions de son père – aussi plus largement à celles de ses grands-parents paternels. Cahun fait encore dans une autre correspondance, dans un même mouvement consistant à affirmer la filiation, tout en la mettant aussitôt à mal, néanmoins écho à cette influence paternelle, qu'elle perçoit elle-même et dont la reconstruction en est encore une marque. Juste après avoir évoqué ses parents, elle revient à son arrestation par les nazis, et aux motifs qu'ils ont essayé de trouver à l'action de résistance menée avec Suzanne¹, et mentionne dans une nouvelle parenthèse une filiation avec le père :

L'étiquette patriotique (ne convenait-il pas d'en perpétuer la tradition ?), ils l'accolèrent à nous [...]².

Le lien entre le père et la fille du point de vue de la politisation fait également apparaître le rôle joué par la judéité. La reconnaissance des origines juives qui s'accompagne d'un attachement à la République participe selon Cahun à l'engagement du père lors de l'affaire Dreyfus³ – que Maurice Schwob rencontre à Polytechnique – vue sous « l'angle national ». De son père, Cahun semble conserver cette conscience de ses origines juives, d'un point de vue culturel. L'affaire Dreyfus constitue une épreuve spécifique pour la famille. Cahun rapporte qu'elle est alors exposée aux persécutions de ses camarades :

« Un jour, liée avec des cordes à sauter à un arbre de la cour de récréation, je fus lapidée avec du gravier. Rien de grave ! Une surveillante intervint presque aussitôt, attirée, par les cris des autres [...] Du motif de haine de mes compagnes (ou plutôt du prétexte), je comprenais juste assez à leurs insultes pour savoir que je ne devais – surtout pas – parler de l'incident chez moi »⁴.

Si cette évocation de Cahun indique que cet acharnement haineux trouve davantage comme prétexte l'antisémitisme latent plus que ce dernier ne constitue un motif en tant que tel, ce qui peut notamment s'expliquer par le fait que Cahun est une élève brillante, ce qui suscite la jalousie de ses camarades, et que sa timidité malade l'isole d'elles, le contexte est si difficile que son père la retire du lycée nantais et l'envoie en pension en Angleterre.

¹ Cf chapitre 5.

² Claude Cahun, *Confidences au miroir, op.cit.*, p. 604.

³ Le frère Marcel Schwob en prend également la défense, ce qui n'est pas sans effet sur sa réputation littéraire.

⁴ Claude Cahun, Lettre à Charles-Henri Barbier, 21 janvier 1951.

Malgré le fait que son arrière-grand-père paternel fût rabbin, la présentation de soi de Cahun comme juive est rapportée à l'absence de confession¹. Plus généralement, Cahun éprouve un intérêt culturel pour la religion. Elle évoque fréquemment l'origine israélite et athée de sa famille paternelle par opposition à son « autre » famille, la catholique, ou la protestante, altérisation qui marque le rejet de Cahun². Cette double dénomination s'explique par le fait que sa mère (des membres de sa famille maternelle plus généralement) s'est convertie au protestantisme. De ce fait, la jeune Lucy fréquente pendant quelques mois, quand sa mère est présente, « l'école du dimanche » au temple protestant³. Si elle affirme ne pas être croyante, la Bible constitue un objet souvent invoqué dans ses écrits autobiographiques. Ainsi, elle en réclame une en prison, expliquant que « l'on peut désirer la Bible comme n'importe quelle autre mythologie »⁴. Elle évoquera également un tract anti-nazi, dissimulé dans une Bible et laissé dans une église de Saint-Héliier lors de son action de résistance. Enfin, l'œuvre de Cahun procède aussi largement d'une forme de sécularisation de la foi, qui atteste encore de son importance⁵.

Comme on l'a souligné, le père n'approuve pas l'ambition littéraire de sa fille, en raison de la crainte, à laquelle la grand-mère Mathilde participe⁶, de la voir s'y perdre, à l'image de l'oncle Marcel. Cependant, il ne s'y oppose pas :

« La fille jouissait après le frère d'un perpétuel sursis ; d'insuffisants crédits – mais inconditionnels ». [...] Il me l'avait déconseillé. Il ne m'avait pas demandé de prendre un pseudonyme. Il n'objecta rien à mon intention de traduire et de signer un livre de sociologie (d'Havelock Ellis) qu'il réprouvait en tous points »⁷.

On peut noter le glissement entre l'interdiction de la petite enfance quant à l'ambition poétique et le caractère simplement déconseillé quant à l'activité intellectuelle de la jeune adulte. S'il est difficile de savoir dans quelle mesure le père réussit vraiment à comprendre la fille, il est progressivement, notamment grâce à sa belle-mère, la mère de Suzanne Malherbe⁸,

¹ Claude Cahun, Lettre à Gaston Ferdière, in *Écrits, op. cit.* p. 696 ; 704

² « Famille ! Non point la protestante... l'athée » (Claude Cahun, *Confidences au miroir, op.cit.*, p. 605) ; « Famille ! L'autre : la catholique. J'ai beau me dire : c'est leur éducation, leur classe sociale... ses préjugés, sa rapacité "normale". *Ils ne savent pas ce qu'ils font* ». C'est elle qui souligne. (Claude Cahun, *Confidences au miroir, op.cit.*, p. 612).

³ Claude Cahun, Lettre à Paul Lévy, in *Écrits, op. cit.*, p. 750.

⁴ *Ibid*

⁵ « Derrière chaque œuvre, il y a la foi. Peu m'importe laquelle, il m'en faut une. Sans elle tout se tait, tout se nie, les bouchent se rétractent ». (Claude Cahun, *Aveux non avendus* in *Écrits, op.cit.*, p. 214).

⁶ Claude Cahun, *Confidences au miroir, op.cit.*, p. 600.

⁷ *Ibid.*, p. 602.

⁸ [...] la guerre, l'influence que Mme Malherbe exerçait sur lui ou ses réflexions avaient quelque peu modifié les préjugés de mon père à mon sujet, son attitude à mon égard. J'étais plus libre d'« exister » ». (Claude Cahun, Lettre à Charles-Henri Barbier, 21 janvier 1951).

la compagne de Cahun tout au long de sa vie, de moins en moins une figure handicapante pour sa fille :

« Personnellement il eût volontiers exclu de la République tous ceux (prêtres, prosateurs, peintres, architectes, musiciens) dont l'expression n'était pas conforme à ses notions de vertu et de clarté ; mais il eût fallu exclure du coup un grand nombre de « gloires nationales »... alors il préférerait avouer « ne rien comprendre » en ce domaine et s'abstenait volontiers de s'y aventurer. Je mis un jour entre ses mains un paquet de manuscrits de moi, m'attendant au pire. Il me les rendit l'air buté, sans commentaires. Il préférerait ne pas savoir. Il n'eut jamais ouvert une revue « littéraire ». Il fallait que les mots LA FRANCE eussent « crevé » ses yeux d'autruche. S'il eût rencontré mon pseudonyme en pareille compagnie, j'imagine qu'il se fût encore plus hâté d'oublier l'incident... M'en eût-il jamais soufflé mot ? Nous étions libres »¹.

Cette liberté commune, bien que s'exerçant différemment, qui assure le lien familial est permise par le récit autobiographique, qui favorise en même temps une prise de distance que Cahun a en réalité du mal à réaliser dans la relation à son père, et qui semble ainsi trouver comme réelle possibilité la mort de ce dernier. Néanmoins des gestes forts de sa part la précèdent, comme l'ouverture des colonnes du journal familial, *Le phare de la Loire*, à Claude et à Suzanne – qui est devenue sa belle-fille puisqu'il a épousé sa mère en 1913 – à travers des chroniques communes rédigées par la première et illustrées par la seconde².

Fonctionnant ainsi comme figure d'identification, qui ne freine pas ses ambitions, sans pour autant pleinement les encourager, mais aussi de rejet, le père favorise une capacité de révolte déterminante dans le devenir intellectuelle de Cahun, dont la neutralisation des normes de genre et une conscience de ses origines juives constituent des modalités. L'importance de la mort symbolique de ce dernier qui suit sa mort physique, pour se dépendre tout à fait de lui et exister comme intellectuelle, est néanmoins attestée par une série de photographies où la figure paternelle prend la forme d'un petit pantin couché sur le sable ; dans l'une d'elles, la présence surimposée de Cahun, qui trouble l'image de ce dernier, et dont on ne voit que les jambes recouvertes d'algues et à leur commencement les mains qui se tiennent visiblement déployées, vient entériner l'affranchissement d'une figure nourrissant les scrupules cahuniens.

¹ *Ibid.*, p. 603. Les familles Schwob et Malherbe se connaissent : les frères de Claude et Suzanne sont amis. Maurice Schwob, divorcé, épouse en 1917 Marie Eugénie Rondet, veuve Malherbe. Il est aussi difficile de savoir ce qu'il a pensé de l'homosexualité de sa fille, s'il a pu la reconnaître comme telle mais la relation avec Suzanne était acceptée dans la mesure où elle pouvait être comprise.

² Cf infra.

C- Le fils préféré

L’ambiguïté du cercle familial du point de vue de l’émancipation de Cahun semble encore bien illustrée par la relation au frère. Georges Schwob naît en 1888, soit six ans avant Lucy. L’éducation non genrée semble en partie contrebalancée par la préférence qui est accordée au fils, explicitée par la grand-mère Mathilde¹, et le fait que son père semble en attendre davantage. Nulle tare quant à l’hérédité – disposition toute féminine –, semble crainte par le père en ce qui le concerne, et contrairement à Cahun, les talents littéraires de Georges sont portés à l’attention de l’oncle Marcel comme l’atteste ce courrier que Maurice Schwob lui fait parvenir :

« Ci-inclus, deux compositions de Georges et la lettre où sur ma demande, il m’explique comment elles se font. Comme il n’a pas une mémoire littérale extraordinaire, il n’a pas pu transcrire le texte lu, je trouve donc la forme très remarquable de sobriété, de pureté & et de rigueur. Qu’en penses-tu ? »²

Si les différences ont dû peser sur l’éducation des enfants, que des scrupules à écrire et un manque de confiance en elle de Cahun peuvent en partie s’expliquer par ce décalage, il faut encore néanmoins souligner qu’elle n’est pas élevée comme une petite fille de la bourgeoisie, et qu’elle trouve à la fois dans son éducation et dans la capacité de révolte que son mal-être même engendre, un terreau déterminant dans sa constitution³. Cette préférence est en outre amenuïse – à moins que Cahun, qui n’en fait jamais mention explicitement, préfère la penser telle – par la plus grande complicité qu’elle semble nouer avec son père, éloigné de son fils quant à lui davantage proche de sa mère – il la voit bien davantage que Cahun a l’hôpital, l’en fait sortir et c’est chez lui qu’elle meurt quelques semaines plus tard⁴.

À la fin de sa vie, Cahun va même jusqu’à inverser le schéma héréditaire du point de vue du genre en faisant de son frère, alors inclus dans « l’autre famille », « la catholique », le faible, par hérédité :

¹ Ainsi Mathilde Schwob ajoute-t-elle aussitôt dans sa lettre adressée à son fils Marcel précédemment citée : « elle est très jolie mais elle n’a pas le charme captivant, enveloppant [mot illisible] de tendresse qu’à notre Georges aimé ».

² Maurice Schwob, Lettre à Marcel Schwob, 29 mars 1903, bibliothèque municipale de Nantes.

³ Il faut encore souligner par exemple l’opposition entre Caïn et Abel (manière dont elle nomme son frère) présente dans ses écrits. L’opposition fratricide entre les frères est très intéressante en ce que Cahun « s’identifie » significativement à un homme, ce qui n’est pas anodin, et atteste de ce dépassement rendu possible, et exercé par la suite, des normes de genre.

⁴ Cahun suggère également que son frère a pu jouer un rôle, avec les médecins, dans le fait de l’empêcher de voir sa mère (Lettre à Charles-Henri Barbier, citée dans Leperlier, *L’Exotisme intérieur*, op.cit., p. 24).

« j'ai beau trouver des excuses à celui (renégat) que, par humour, je surnomme Abel ; m'efforcer de croire que sa faiblesse de caractère – héréditaire – est à l'origine de tout ce qui m'a révolté chez lui dès ma jeunesse... et qu'ensuite il s'est laissé manœuvrer... à son détriment – une fois au moins, et qui lui a fait pousser les hauts cris ! Plus que moi (...)»¹. »

D- Le choix du nom

D'un point de vue global, la famille offre ainsi à Cahun la possibilité de se constituer comme sujet pensant, tout en enracinant certains des scrupules qui vont peser sur son existence comme femme et comme intellectuelle. C'est précisément dans ce cadre que se structure aussi sa capacité de rejet de l'héritage, qui va se manifester de plusieurs manières. D'abord, dans ce cadre familial même, par le choix, comme marque de son existence comme sujet pensant, d'une « autre » filiation, à travers le pseudonyme de Cahun. Elle revendique en effet, par le choix du nom de sa grand-mère, non seulement la volonté de ne pas être associée à son père et à son oncle, mais une filiation autre :

« Celui de mon père – alors, en 1912, en 1914-1918, au début de l'entre-deux-guerres, estimé d'un assez large public – et de mon oncle, encore apprécié d'une élite, même parmi les générations montantes, j'y substituai n'importe quoi. Mais je signalais de préférence du nom de jeune fille de ma grand-mère, *nom* qu'à vrai dire je tenais pour illustre mais savais inconnu de tous ceux que je pourrais jamais espérer avoir pour amis ou lecteurs »².

Il faut ici noter la volonté radicale d'affranchissement contenue, avant l'explicitation du choix du nom de sa grand-mère, dans la locution « n'importe quoi ». Il convient également d'y lire la volonté d'une autre filiation qui, si elle est aussi littéraire, est pensée par Cahun comme méconnue, ce qui n'est pas négligeable. Cette méconnaissance prend alors tout à fait la forme d'une revendication, comme s'en désole Paul Léautaud, qui, après s'être plaint de la publication d'un texte « abracadabrant » dans le *Mercure de France*, souligne cette volonté de Claude Cahun de se déprendre de l'héritage familial :

Dumur me disait : « Si encore elle signait Schwob. Le nom ferait passer la chose. Mais : Cahun ! Claude Cahun ? Qui connaît cela ? » (C'est le nom de l'oncle de Marcel Schwob, qui était bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine). Il paraît que cette demoiselle ne veut justement pas signer Schwob, qu'elle ne veut pas être écrasée en quelque sorte par le nom qu'a illustré Marcel Schwob et auquel Maurice Schwob donne encore quelque notoriété,

¹ Claude Cahun, *Confidences au miroir*, op.cit., p. 612.

² Elle poursuit : « je me trompais. Il y eut une exception : Pierre Mac Orlan. L'auteur de La Cavalière Elsa se devait d'avoir lu *La tueuse* de Léon Cahun. En tout cas il approuva le choix de mon pseudonyme, devinant et me laissant deviner qu'il appréciait le paradoxal motif... » (CC, *Confidences au miroir*, op.cit., p. 593).

qu'elle ne veut pas davantage en tirer avantage, qu'elle veut se faire un nom à elle et être appréciée pour elle-même »¹.

L'autre filiation familiale pose également la question d'une subjectivité féminine autre. Le choix du nom de Cahun se comprend en effet également relativement à l'importance de sa grand-mère, même si elle ne semble rétablir et revendiquer la filiation directe, de manière définitive, qu'en 1951, justifiant le choix du nom par son admiration pour elle. L'abandon du prénom de Lucy pour celui de René(e) témoigne également de cette double volonté : il a d'abord à voir avec cette revendication de choix de filiation et d'éloignement de la famille directe. Claude Cahun choisit en premier lieu l'orthographe française de Lucie, qui apparaîtra encore dans quelques publications, traduction et correspondance, par exemple dans celle entretenue avec Breton. En outre, le choix du prénom de René(e), son second prénom, comme signature à ses dissertations lycéennes, donne déjà à voir un jeu sur le genre qui marque la volonté de constitution d'un « je » féminin affranchi de ses contraintes :

« Je signalais mes 'dissertations françaises' » de mon second prénom ; « Renée » (ma répugnance de Lucy pour les uns, de Lucie pour les autres, de servir de litige familial, jusque en ce nom – prénom, choisi – avec l'y – par ma mère, mais choisi à contrecœur car elle avait d'abord souhaité « Fanette »)... Mon goût (encore sans objet) de l'androgynat (ma plume de lycéenne se faisait un jeu d'escamoter l'E muet de René...), enfin mon cousin René (fils de mon grand-oncle Léon Cahun) y étant aussi – avec le René de Chateaubriand – pour quelque chose² ».

On retrouve là aussi la trace familiale indirecte puisqu'elle va jusqu'à faire de ce cousin, rencontré deux fois seulement, qui l'avait courtisée, et dont elle s'interroge encore en 1951 sur les raisons de l'importance qu'elle lui accorde, une autre raison de cette adoption du nom de Cahun. Mais si celui du prénom de René (e) se justifie dans l'indéfinition du point de vue du genre qu'il permet, le neutre ne se révèle pas encore suffisamment prononcé. Le choix ne se fixe pas d'abord sur Claude. Avant d'adopter la pseudonyme de Claude Cahun³, elle en invente en effet d'autres, M, dans *Le Phare de la Loire* ou Claude Courlis⁴. Elle peut, après cette fixation définitive, encore user d'autres pseudonymes, comme l'atteste sa signature sous le nom de

¹ Paul Léautaud, *Journal littéraire*, tome V, Mercure de France, 1958.

² Claude Cahun, Lettre à Charles-Henri Barbier, 21 janvier 1951. Elle exprime également son rejet de l'y choisi par sa mère dans une lettre adressée à Jean Schuster, 19 février 1953, coll. part.

³ Je reviendrai sur cet usage du prénom neutre du point de vue du genre.

⁴ Le courlis est un oiseau marin, qu'elle a dû souvent voir près de Nantes. Elle y fait une allusion dans *Aveux non avenues* : « [...] Il faut trancher tant de becs de courlis » (*Aveux non avenues*, Paris, Editions du carrefour, 1930, p. 30 ; reproduit dans Claude Cahun, *Écrits*, op.cit, p.210).

Daniel Douglas¹, voire de Claude Schwob dans sa correspondance avec Robert Desnos. À l'image de ce dernier exemple, le choix du prénom semble néanmoins se faire avant celui du nom. Il est très intéressant qu'elle passe par des pseudonymes masculins – le M de Monsieur², Daniel Douglas, sans s'y fixer, pour revenir à une ambigüité fondamentale : pas simplement donc, un usage masculin, comme beaucoup de femmes écrivains avant et après elle, mais la marque d'une volonté de s' « indéfinir »³, du point de vue du genre. La composition du nom entérine en même temps le choix d'une propre filiation littéraire : Claude Cahun se veut alors aussi la marque d'un auto-engendrement, d'une constitution de soi comme écrivain, qui relève déjà en tant que tel d'un positionnement réélaboré par rapport à la subjectivité féminine.

En outre, le choix du nom de Cahun renvoie également à affirmation de soi comme juive. L'histoire familiale telle qu'elle est notamment exposée par Léon Cahun dans son ouvrage *La vie juive*⁴. Frère de la grand-mère de Cahun, figure importante et rapidement oubliée de la fin du XIX^e siècle, orientaliste reconnu de l'époque, philologue, voyageur romancier, journaliste, conservateur de la bibliothèque Mazarine en 1875 puis de l'Institut, Léon Cahun partage avec sa sœur un attachement à ses origines, qui, s'il n'est pas relayé par George et Maurice Schwob, et essentiellement d'un point de vue culturel par Cahun, ne marque pas moins une conscience et une forme de revendication d'autant plus intéressantes : elle prend chez Cahun celle d'un sujet conscient d'un renvoi à l'altérité qu'il s'agit alors d'autant plus pour elle d'assumer. En effet, Cahun revendique en 1950 dans une lettre adressée à Paul Lévy, journaliste influent et collaborateur de son père, son choix littéraire d'affiliation à ces « obscurs parents juifs »⁵. Cette affirmation se combine à un rejet du catholicisme, dualité qui manifeste un rejet de la famille maternelle – car celle-ci est aussi antisémite⁶ :

« Nom qui plus est incontestablement 'youtre'... et pour comble *discrédité* dans la Bible, dans la Genèse même »⁷.

On comprend alors qu'elle puisse, *in fine*, affirmer que Claude Cahun « représente à [ses] yeux son véritable nom plutôt qu'un pseudonyme »⁸.

¹ Référence, comme le rappelle Leperlier, à l'amant d'Oscar Wilde, Lord Alfred Douglas (*L'Exotisme intérieur*, *op. cit.*, p. 41). Son oncle Marcel Schwob et Oscar Wilde étaient amis.

² Leperlier l'identifie quant à lui à Mathilde. Si cela pourrait expliquer un lien à la grand-mère, dans la mesure où il intervient dans des chroniques où l'énonciateur est un homme, la lecture que je propose me paraît plus plausible.

³ Claude Cahun, *Aveux non avendus*, *op.cit.*

⁴ Léon Cahun, *La vie juive*, Paris, E. Monnier de Brunhoff et Cie, 1886.

⁵ Claude Cahun, Lettre à Paul Lévy, in *Écrits*, *op.cit.*, p. 771.

⁶ Claude Cahun, Lettre à Charles Henri Barbier, 21 janvier 1951.

⁷ C'est elle qui souligne.

⁸ Claude Cahun, Lettre à C-H. Barbier, 21 janvier 1951.

E- Des contradictions à l'image des ressorts de l'émancipation

Il y a en réalité une ambivalence dans les justifications de Cahun, qui oscille entre le choix et le rejet de la famille. Revenant sur son parcours, et tentant ainsi de le rationaliser, trois ans avant sa mort, Cahun pointe les tares de son héritage, vaincues par elle-même :

« Elle [la vertu] m'a permis de m'affranchir, au cours de quarante et un ans de vie commune, des sentiments de culpabilité et d'infériorité auxquels ma petite enfance semblait me prédestiner tout particulièrement : une mère 'aryenne'... obèse... atteinte d'aliénation mentale, selon les psychiatres, internée... un père juif... l'affaire Dreyfus... une éducation idéaliste... toute velléité de relations et d'activité normale causant l'effroi parmi les miens qui, pour me protéger d'un monde qu'ils me savaient *a priori* hostile et d'une hérédité qu'ils jugeaient *a priori* fatale ne trouvaient pas mieux de m'offrir, pour l'anniversaire de mes sept ans, que ceci : 'je te demande pardon de t'avoir mise au monde'... avec de vraies larmes dans les yeux (c'était le pire !)... [...] le sentiment de culpabilité à mon égard de mon père, le sentiment qu'il me donnait ainsi d'être de trop en cette 'vallée de larmes' »¹.

Elle en conclut, malgré tout ce qu'elle lui devait, s'être affranchie de cette famille :

« Ces parents, je les aimais, je sais qu'ils furent parmi les meilleurs de leurs temps, et leurs fantômes familiaux m'inspirent d'autant moins d'amertume que leur influence sur moi s'est trouvée contrecarrée par d'autres... Sitôt annihilée ».

Mais les restitutions de Cahun par rapport à sa famille ne sont pas exemptes de contradictions. Cette annihilation est par exemple contrecarrée par « l'influence » qu'elle déclare par ailleurs de sa grand-mère², selon son propre terme, comme on l'a vu, jusque dans son choix du nom Claude Cahun; de son père, qu'elle invoque par exemple pour justifier qu'elle n'aurait « pu ni voulu publier *Aveux non avenues* [de son] vivant... ni faire partie du groupe surréaliste qu'il exécrait »³ ; « scrupule » affirmé, bien qu'en même temps relativisé ailleurs, lorsqu'elle déclare qu'il « n'était qu'une entrave, et d'ordre sentimental, parmi d'autres – évidentes mais indéfinissables⁴ ».

Cette rhétorique contradictoire est à l'image de cette famille elle-même, émancipatrice et freinante – que renforce le travail de reconstruction, qui est ici, comme souvent, une rationalisation imparfaite. Plus qu'elle ne la renie, elle se fait alors, dans ses ambivalences

¹ Claude Cahun, Lettre à Paul Lévy, in *Écrits, op.cit.*, p. 717.

² Claude Cahun, *Confidences au miroir, op.cit.*, p. 585.

³ Claude Cahun, Lettre à C-H Barbier, 21 janvier 1951.

⁴ Claude Cahun, *Confidences au miroir, op.cit.*, p. 603.

mêmes, tout à fait membre de cette famille : fondamentalement, au-delà de la socialisation primaire, la rhétorique, plus générale, de l'affirmation de soi, découle précisément des mécanismes de l'émancipation favorisés dans ce cadre familial, dès l'enfance, qui lui permettent encore de poursuivre le propos en ces termes :

« J'ai ainsi appris à résister aux conformismes religieux, même païens ou laïques. Je ne m'engage qu'à conquérir ma liberté ».

Cette capacité de révolte qui trouve comme ressort le cadre familial lui permet d'aller jusqu'à inverser le schéma biographique, se déclarer mort née en guise d'ouverture à ses *Confidences au miroir*. Mais si Cahun pourra exister comme sujet, avec toutes les ambivalences que cela implique, c'est précisément grâce aux ressorts eux-mêmes contradictoires de l'émancipation.

F- L'oncle Marcel Schwob

Il reste enfin à préciser l'importance d'une personne dans ce cadre familial, celle de l'oncle Marcel Schwob. Il est difficile de mesurer son rôle dans la formation intellectuelle de Cahun, mais il est, de par son œuvre, plus que sa connaissance directe – elle n'a que 11 ans lorsqu'il meurt, en 1905 –, un auteur apprécié. L'usage qu'elle fait de cette référence participe sans doute à l'ambiguïté de l'héritage familial, à la fois nié et revendiqué, assumé comme filiation mais précisément, du point de vue imaginaire, et non biologique. Ce double jeu de distanciation et de reconnaissance prend d'autant plus de signification quand on sait qu'elle est très fréquemment renvoyée à sa qualité de « nièce de Marcel Schwob », dont il s'agit alors pour elle d'autant plus de se déprendre.

Né en 1867, Marcel Schwob devient une des figures majeures du symbolisme, se liant à Paris avec Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Alfred Jarry (qui lui dédie *Ubu Roi*), Oscar Wilde, André Gide, Paul Valéry. Il « influence » Guillaume Apollinaire ou Antonin Artaud et est porté en haute estime par André Breton. En 1890, il participe à la fondation du *Mercur de France*, collabore à *L'Echo de Paris* et tient une rubrique dans *Le Phare de la Loire*. Il publie des ouvrages majeurs, dont *Cœur double* en 1892, *Mimes* et *Vies imaginaires*, en 1894, *Le Livre*

de Monelle en 1895. En 1900, il épouse l'actrice Marguerite Moreno, grande amie de Colette¹, que Cahun fréquente à Paris et qui sans doute aide à sa propre éphémère carrière d'actrice².

On trouve dans les correspondances des traces d'échanges, très souvent médiatisés par la grand-mère, comme l'illustrent les remerciements de Marcel adressés indirectement à son frère pour la photographie envoyée de Lucette³, ou cette intervention affectueuse de Lucy Schwob dans un courrier de Mathilde Cahun :

« Petite lucette qui vient me voir me demande de t'écrire : 'Mon cher oncle Marcel, Georges viendra te voir j'en suis bien contente parce que cela te fera plaisir et que je t'aime de tout mon cœur. Ta petite Lucette' »⁴.

Malgré le caractère peu opératoire à mon sens de la notion d'« influence »⁵, les rapprochements que l'on peut faire entre l'œuvre de l'oncle et celle la nièce sont nombreux. On peut mentionner que *Les Héroïnes* de Cahun, figures réelles ou mythiques qu'elles s'emploie à déconstruire⁶, ne sont certainement pas sans lien avec la lecture des *Vies imaginaires* de Marcel Schwob : la présentation des titres est similaire, dotés d'un nom propre accompagné d'un qualificatif ; tous deux défient le genre biographique en donnant d'autres histoires que celles coutumières des illustres modèles qu'ils présentent ; enfin la tonalité communément tragique de ces destins réécrits va encore dans ce sens. Le rapprochement vient aussi à l'esprit avec « Les sœurs de Monelle », du *Livre de Monelle*⁷. C'est la manière dont Cahun évoque son oncle qui permet encore le mieux de faire des rapprochements significatifs.

¹ Si Cahun a probablement rencontré Colette, on ne dispose malheureusement pas d'éléments permettant d'en parler.

² Sur Claude Cahun et le théâtre on pourra se référer en particulier à Miranda Welby-Everard, « Imaging the actor : the theatre of Claude Cahun », *Oxford Art Journal*, 29.1, 2006, p. 1-24.

³ La famille appelle fréquemment Lucy Lucette. « Dis-lui combien je le remercie pour la photographie de Lucette qui est ravissante, même sur fond de dragons » (Marcel Schwob, Lettre à Mathilde Schwob, 10 juillet 1899, Marcel Schwob BYU Harold B. Lee Library Digital collections [en ligne]). Les membres de la famille sont très proches, comme l'atteste la chaleureuse correspondance.

⁴ Mathilde Schwob, Lettre à Marcel Schwob, 23 juin 1901, médiathèque de Nantes (citée dans F. Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, op.cit., p.52).

⁵ Cf. Quentin Skinner, *Visions of politics*, op.cit., Brent Edwards a également rappelé, dans un étude sur Césaire la difficulté que posait cette notion: « one cannot 'presuppose 'influence' to be an overwhelming force, a model so defining and definitive that everything that follows is written under its shadow and its debt. The invocation of 'influence' may have more to do with political strategy and historical framing [...] than with the contextual pressures and reading habits that may have informed a particular scene of writing » (Brent Edwards, « Aimé Césaire and the Syntax of influence », *Research in African Literatures*, vol.36, n°2, summer 2005, p. 3).

⁶ Cf infra.

⁷ Ce n'est sans doute pas non plus un hasard si Cahun cite cet adage de Monelle, comme pour résumer l'œuvre et la perception de Schwob, qui est aussi révélateur de son propre état d'esprit : « toute pensée qui dure est contradiction » (Claude Cahun, « Marcel Schwob », *La Gerbe*, n°20, mai 1920, republié dans Claude Cahun, *Écrits*, op.cit., p. 473).

Claude Cahun a écrit un texte sur son oncle, simplement intitulé « Marcel Schwob », paru en 1920 dans le journal nantais dans lequel elle collabore régulièrement entre 1918 et 1921, *La Gerbe*¹. Le ton est d'emblée donné, dans un mouvement qui tout en rétablissant le génie de l'artiste, paraît nier celui de la filiation : « Il y a certains hommes dont la véritable vie nous échappe ». Le récit entier est néanmoins celui d'une identification, mais qui se fait sous une forme particulière : celle de la négation de la possibilité même à la fois de connaître l'auteur, *in fine*, et de se connaître soi-même. Ainsi Cahun cite *Le Livre de Monelle*, et l'inversion de l'impératif socratique : « ne te connais pas toi-même ». Elle décrit alors Marcel Schwob comme un visionnaire, « celui qui voit [mais] avec les yeux de l'imagination », ce pourquoi même il fait preuve de réalisme. Il se caractérise aussi par « l'individualisme altruiste », subjectivisme, qui l'amène à se transposer, comme « le plus égoïste des égoïstes », « à la manière des acteurs, dans chacun de ses héros ». Apparaît ici le thème du théâtre, au sens propre et figuré, que Schwob affectionnait en particulier et que la nièce, elle-même actrice, là aussi dans les deux sens – la théâtralité, au-delà de l'activité, résumant à la fois sa vie et son œuvre, qu'elle lie précisément –, aura l'occasion de perpétuer². Ici on peut lire, que Claude Cahun, à travers la restitution de son oncle, parle aussi d'elle-même. Elle porte la marque de la critique littéraire, à laquelle s'est aussi essayé Marcel Schwob, pointant que « comme toute philosophie, [elle] est l'expression d'un tempérament ». Puis vient le thème du masque, très présent dans l'œuvre de Marcel Schwob³, comme chez plusieurs symbolistes, et leitmotiv de l'œuvre aussi bien littéraire que photographique de Cahun, qui renforce encore l'identification ; enfin, l'évocation de l'idée selon laquelle Marcel Schwob « a subi et aurait pu subir bien d'autres métamorphoses », achève la métaphore théâtrale et est rétrospectivement tout à fait significative d'une évolution dont l'envie est déjà présente ici – Cahun commence à publier et à photographier au tout début des années 1910.

¹ Claude Cahun, « Marcel Schwob », *La Gerbe*, n°20, mai 1920, republié dans Claude Cahun, *Écrits, op.cit.*, p. 473-475. Les citations qui suivent en sont extraites.

² Je reviendrai plus précisément sur cette question.

³ Marcel Schwob écrit en 1892 un recueil de contes fantastiques portant le titre *Le Roi au masque d'or*, qui comprend également la nouvelle « Les Faulx-visaiges ».

II- Les premières formes d'affirmation et les modalités de rejet de la féminité

A- Entre expérience, écriture et photographie

Comment Cahun en vient-elle à pouvoir se poser comme sujet féminin? Les grandes figures d'indentification sont masculines – le père, l'oncle, le grand-oncle Léon, le cousin René. Malgré la figure autoritaire et respectée de la grand-mère, on trouve également cette curieuse – mais manifestement structurante – note, selon laquelle les hommes de sa famille considèrent l'opinion des femmes comme étant de peu d'importance¹. Pour exister comme sujet, il faut donc d'abord en passer par des formes de masculinisation et de rejet de la féminité, qui sont également permises par une conscience du genre comme rapport de pouvoir. On comprend alors mieux que Cahun puisse, rétrospectivement, expliquer son « goût [précoce, mais] (alors sans objet), pour l'androgynat ». Le goût du travestissement s'enracine dans son enfance et s'affirme dans son adolescence :

« Ayant couru les champs, 'échelé' les barrières avec les gamines du pays – l'une portait à ravir le charmant prénom : Justine – nous leur faisons jouer les rôles de femmes dans les comédies que nous composions (que j'écrivais), que nous mettions en scène – nous réservant les rôles masculins en pantalons et vestons. Costumes et accessoires expédiés de Nantes par les parents (de Suzanne) et mon père »².

Cette restitution indique que la famille ne semble pas freiner cette volonté de Cahun. Le travestissement s'enracine significativement dans la petite enfance et dans l'association à la masculinité, comme en témoigne cette restitution de Cahun d'une activité enfantine moins anodine qu'il n'y paraît, non seulement en raison de son évocation tardive dans un récit autobiographique mais aussi à la lumière de son itinéraire. On peut également lire cette reconstruction comme faisant implicitement référence à son homosexualité, lisible dans son évocation homoérotique d'une des « gamines », portant « à ravir le charmant prénom de Justine ».

La masculinisation se retrouve significativement, dans son association précoce à l'écriture et l'usage de formes de travestissement littéraire. Elle est d'abord visible dans les œuvres de jeunesse réalisées en collaboration avec Suzanne Malherbe, qui prend quant à elle le

¹ Cité par Gen Doy in *Claude Cahun: A Sensual Politics of Photography*, London, I.B. Tauris, 2007, p. 30.

² Claude Cahun, *Confidences au miroir*, op.cit., p.606.

pseudonyme de Marcel Moore. Toutes deux publient d'abord dans le journal familial *Le Phare de La Loire* où elles tiennent des chroniques de mode, signées M, qu'on peut lire, comme je l'ai souligné, comme signifiant « Monsieur »¹. Bien que la marque du genre ne soit pas parfaitement claire dans ces textes, en particulier à partir du moment où on tente de lire son absence comme ne renvoyant pas simplement à une neutralité relevant d'une présence masculine², le chroniqueur se présente parfois explicitement comme un homme :

« Figurez-vous qu'on voudrait lancer à Paris les pyjamas pour dame. Etes-vous féministe ?

Moi ça m'est éga

Mettez mes pyjamas, fumez ma pipe et faites mes articles.

Mais passez-moi votre kimono.

Je servirai le thé, je mangerai les gâteaux, on me fera la cour...

Non. Je suis généreux :

Gardez votre part, Madame, c'est la meilleure »³.

Le refus de l'identification avec les femmes qui s'affirme dès le début de l'écriture, et plus généralement de l'œuvre, s'accompagne d'une certaine ironie distillée que l'on peut qualifier de féministe :

« Vous recevez trois fois par mois ? C'est nécessaire : votre mari a des obligations que vous devez remplir. Vous vous morfondrez trois fois par mois, au bas mot ? C'est, madame, inévitable. Vous faites votre devoir. Pour le parfaire, mettez une jolie robe : alors, vous mirant, vous connaîtrez, peut-être, la satisfaction du devoir accompli »⁴.

À l'idée de jeu sur le genre, qui s'affirme d'un point de vue formel à travers la signature masculine, se joint aussi déjà un traitement de la question, qui préfigure les écrits à venir de Cahun. En réalité, il faut prendre la mesure de la manière dont, à travers un sujet apparemment anodin, comme la mode, Cahun met en avant non seulement sa conscience du genre comme rapport de pouvoir mais invite précisément les femmes à s'affranchir de leur confinement bien représenté par le vêtement féminin. Il est en effet symptomatique d'une forme de contrainte que Cahun cherche à contourner en mettant en avant la liberté de mouvement :

¹ « Je collaborais à une petite revue nantaise et même au *Phare* (articles de mode illustrés par Suzanne) » (Claude Cahun, Lettre à Charles-Henri Barbier, 21 janvier 1951).

² J'aurai l'occasion de revenir sur ce point et sur la manière dont cette neutralité a pu participer à un auto-effacement de Cahun de l'histoire du surréalisme.

³ M, « Les négligés », *Le Phare de la Loire*, 24 novembre 1913, reproduit dans Claude Cahun, *Écrits*, op.cit., p.440.

⁴ Cité par François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, op.cit., p. 37.

« Costumes tailleurs, vestes et gilets – Continuez, Madame, c'est bien vous qu'il s'agit d'habiller [...]

[...] Vous ne devez sous aucun prétexte vous laisser entraver : l'embarras de votre démarche attirera l'attention. Exigez la liberté de vos pas : le tailleur est l'uniforme du footing. Fendez-le par devant. Vous êtes à l'aise et cela ne fait pas un pli ; ou bien sur chaque couture de côté, ménagez un pli fermé qui s'ouvre pendant la marche. Vous pourrez, pour les jours de boue – pour tous les jours – retrousser à demeure par quelques points invisibles le drap fragile d'une jupe courte.

- Mais c'est la jupe-culotte !...

Eh bien ! Madame, vous me croirez, si vous voulez, mais c'est la déformation des modes masculines qui féminise vos tailleurs »¹.

Ce texte significativement intitulé « sans entraves » éclaire une forme d'entrée genrée dans l'écriture sous la forme d'un travestissement textuel masculinisé ou du moins en partie neutralisé du point de vue de la féminité de l'auteure. C'est en tant que sujet né femme, que Cahun entend précisément non seulement mettre à mal les stéréotypes accolés à la féminité mais s'en affranchir elle-même. À travers ce geste, Cahun s'affirme alors comme un sujet de connaissance et témoigne d'un potentiel critique qui non seulement favorisera sa politisation dans les années 1930 mais permet également rétrospectivement de lire sa production comme une des modalités d'une subjectivation politique plus large².

On retrouve également cette posture scripturale d'adoption d'un « je » masculin dans un texte que Cahun publie d'abord en 1914 au *Mercure de France* et sous la forme enrichie d'illustrations de Moore en tant qu'ouvrage chez Georges Crès en 1919, intitulé *Vues et Visions*. Ce texte, suite de 22 scènes, au genre littéraire flou mais qui s'apparente à des poèmes en prose, procède selon un jeu de dédoublement multiple, (entre les époques historiques, contemporaine et antique, et les formes de réécriture que cette dualité permet), visible dans la forme même de l'ouvrage – chaque période occupant, face à l'autre, une demi-page –, à partir duquel le narrateur présente des observations dont la forme fait également écho au journal intime³. Cette utilisation d'un « je » masculin, est ainsi consubstantielle pour Cahun d'une manière de se poser d'emblée comme auteure.

Cependant, ce rejet de la féminité établie et conventionnelle ne prend pas seulement la forme de la masculinisation. On peut, pour le montrer, prendre comme exemple un autoportrait de 1915.

¹ Claude Cahun, « Sans entraves », *Le phare de la Loire*, reproduit dans *Écrits*, op.cit., p. 439.

² Cf chapitre 4.

³ Pour une analyse de *Vues et Visions*, voir notamment Rolf Lohse, « Genre double – le poème en prose ambigu de *Vues et Visions* », in Andréa Oberhuber (dir.), *Claude Cahun : contexte, posture, filiation. Pour une esthétique de l'entre-deux*, Montreal, Paragraphes, 2007, p. 97-112.



Fig. 1: Portrait de Claude Cahun

Cahun a alors 21 ans. Elle y apparaît au bureau, crayon en main, parcourant l'un des volumes d'une œuvre intitulée *L'image de la femme* d'Armand Dayot. L'ouvrage fut publié en 1899. Dayot est alors un auteur prolifique, critique et historien d'art, qui exercera également de hautes fonctions administratives. C'est d'abord, à travers cette image, une représentation de la subjectivité féminine qui est présentée ; mais d'un type bien particulier, d'une représentation de soi comme sujet féminin, mais précisément de connaissance. L'affirmation de soi passe ainsi par une mise à mal des normes de genre particulièrement significative qui se joue dans un double mouvement de représentation de soi, et de mise à distance par rapport aux stéréotypes traditionnels de la féminité. Le livre parcouru est en effet un catalogue de modèles féminins, présentés sous l'angle de la beauté, dans la tonalité des ouvrages du XIX^e siècle.

Cette représentation d'une dimension particulière de la subjectivité féminine est en outre portée par une ambiguïté du point de vue du genre, si l'on considère la manière dont Cahun apparaît dans cet autoportrait. Elle y porte en effet une veste de type marin avec un pantalon. Cet habillement revient dans son travail photographique. L'ensemble veste-pantalon évoque une masculinisation de Cahun qui par ailleurs échoue dans la représentation, tant il tend davantage à la rajeunir qu'à la masculiniser. Mais il faut ajouter à cela la symbolique présente autour du vêtement marin dans ces années¹. Certes, le fait que Cahun porte ce type de vêtement peut être rapporté à sa fréquentation de la mer, qu'elle affectionne : du Croizic, non loin de Nantes, son lieu de naissance et de résidence, où elle fait de fréquents voyages, à Jersey où elle passera une partie importante de sa vie, la mer est présente. On ne s'étonne ainsi pas non plus de la retrouver plus généralement comme décor dans l'œuvre photographique de Cahun. Mais

¹ Elle le porte dans d'autres autoportraits en 1915 et 1920.

le vêtement marin a aussi une connotation particulière dans la culture gay et lesbienne, dès cette époque et aussi depuis lors, en particulier dans le premier cas¹. La diffusion du thème de marin et son appropriation en particulier par la culture homosexuelle masculine, comme figure pouvant être investie de représentations contradictoires, entre liberté et déracinement, masculinisation et féminisation, demeure néanmoins une figure attachée à l'univers masculin. En ce sens, en se réappropriant cette dimension à travers le vêtement et dans une configuration qui met en scène son devenir intellectuelle, Cahun se donne à voir comme sujet féminin autre, c'est-à-dire revendiquant un affranchissement des normes de genre. L'affirmation de cette forme de subjectivité passe en effet par la mise à mal des stéréotypes de la féminité selon un processus montrant déjà l'enjeu du genre, au sens où cette représentation féminine introduit en même temps un doute quant à l'identité sexuelle du sujet qui l'incarne : que penser de cette femme-enfant vêtue de manière unisexe ? Exprime-t-elle une conscience et une volonté de se poser dans la culture gaie et lesbienne ? Si on ne peut apporter une réponse définitive à ces questions, on peut néanmoins diagnostiquer une disparition de l'image traditionnelle de la femme, qui s'opère dans un geste d'affirmation quant à lui non traditionnel d'une forme de subjectivité féminine où la pensée et la connaissance sont d'emblée en jeu.

De l'ironie est perceptible dans la manière dont Cahun présente de manière visible cet ouvrage. L'étude se caractérise en effet par des perspectives genrées et très conventionnelles par rapport à l'art et à la féminité – l'auteur le qualifie ainsi d'ouvrage « d'art et de beauté », poursuivant en précisant que toutes les femmes ici étudiées, telle Cléopâtre, ne sont pas des « beautés reconnues » et que si néanmoins le travail peut également rendre compte, « dans des cas rares justifiés par l'importance historique du sujet », de ces femmes qui « manquaient indéniablement de charme », il s'est astreint à « l'agréable imposition de ne donner la place qu'à des figures attractives »². Mais cette photographie peut également se lire comme annonçant l'exploration personnelle par Cahun des figures de la féminité, autre donc, comme l'atteste sa réécriture de figures féminines connues, mythiques ou réelles, rebaptisées *Héroïnes*, fonctionnant ainsi comme un écho visant à désavouer.

Précisément, l'appareil photo présent sur la table est là pour le signaler. Il est le signe de l'exploration à laquelle Cahun commence à se livrer et qu'elle va poursuivre. Au devenir

¹ Gen Doy évoque la manière dont Suzy Solidor, artiste lesbienne médiatisée du Paris de l'entre-deux-guerres incorpore cette dimension présente dans la culture gay (mais aussi plus largement diffusée dans la culture populaire) comme élément d'une sous-culture lesbienne (Gen Doy, *Claude Cahun : a Sensual Politics of Photography*, op.cit., p. 24). Ce dernier point est également bien mis en avant par Tirza True Latimer (Tirza T. Latimer, *Women Together, Women Apart: Portraits of Lesbian Paris*, New Brunswick, NJ, Rutgers University Press, 2005).

² Armand Dayot, *L'image de la femme*, Paris, Hachette et Cie, 1899, p. IV-V.

sujet de pensée et de connaissance vient se greffer celui du devenir créateur. C'est alors un rapport sujet/objet complexe qui peut être lu à travers cette photographie. Cahun se fait objet de l'objectif duquel elle se détourne pour se faire elle-même investigatrice : elle est à la fois celle qui est vue, qui se voit¹, et par là même s'affirme. Son statut d'objet fait ici directement écho au statut de sujet qu'elle revendique dans l'autoportrait. Le fait qu'il s'agisse précisément d'un autoportrait est aussi la marque d'un regard porté sur soi, qui échappe quoi qu'il en soit au statut objectivé de la femme car c'est un autre type de sujet féminin – elle-même et Suzanne qui prend la photographie –, qui y intervient. Si on lit de manière volontairement rétrospective, et donc anachronique, cet autoportrait, à partir de l'œuvre multiforme de Cahun, il apparaît alors comme particulièrement représentatif : scruter l'image de la femme en se prenant « soi-même », comme objet de cette exploration, enracinant ainsi le corps même dans l'absence de fixité, quelle qu'elle soit, le rendant ainsi disponible à l'investissement et à la multiplicité, c'est l'entreprise à laquelle Cahun va se livrer. Une telle analyse de cet autoportrait est ainsi particulièrement intéressante car elle fournit une grille de lecture opérante de ce devenir sujet très subtil qui s'inaugure. En d'autres termes, cet autoportrait peut être lu comme particulièrement représentatif du devenir intellectuelle de Claude Cahun, en tant que devenir sujet de pensée, de connaissance et de création.

Durant ces années nantaises, Cahun, qui fait de fréquents séjours à Paris, commence à tisser les réseaux qui vont favoriser la publication de ses écrits, comme l'atteste la parution en 1918 dans le prestigieux *Mercur de France* de son article portant sur le procès Billig et la Salomé d'Oscar Wilde². Elle contribue également à la revue nantaise *La Gerbe*. Mais 1920 annonce la venue à Paris, qui va donner une autre dimension au devenir intellectuelle de Cahun. Avec Suzanne Malherbe/Moore, elle s'installe d'abord rue de Grenelle, alors que toutes deux continuent à faire des allers-retours entre Paris et Nantes, avant de s'établir rue Notre-Dame des champs en 1922. On dispose en réalité de peu d'informations sur les fréquentations des années 20 – la grande partie de la correspondance retrouvée de Cahun se situant, pour la période parisienne, dans les années 30. Ce qui m'intéresse ici plus spécifiquement, du point de vue

¹ La photographie, comme les autres, est sans doute prise par Suzanne Malherbe/ Marcel Moore. C'est néanmoins vraisemblablement Cahun qui participe à l'orchestration, qui la prend. Sur la technique photographique de Claude Cahun, cf James Stevenson, « Claude Cahun : An analysis of her photographic technique », in Louise Downie (ed.), *Don't kiss me. The art of Claude Cahun and Marcel Moore*, Tate Publishing/ Jersey Heritage Museum, London/Jersey, 2006, p.46-55. On reviendra largement sur cette question de la collaboration et des lectures divergentes auxquelles elle a donné naissance.

² Claude Cahun, « La 'Salomé' d'Oscar Wilde. Le procès Billing et les 47000 pervertis du livre noir », *Le Mercur de France*, n°406, mai 1914, reproduit dans Claude Cahun, *Écrits, op.cit.*, p. 451-459.

d'une possible remise en cause des stéréotypes accolés à la féminité, est d'interroger dans quelle mesure Cahun s'insère dans un Paris lesbien.

B- Le « Paris lesbien »

Cahun côtoie des figures féminines lesbiennes influentes à son arrivée à Paris. La sculptrice Chana Orloff réalise une sculpture d'elle en bronze en 1920-1921. Elle fréquente le salon de l'actrice Grace Counstance Lounsbury – qu'elle nomme significativement dans ses correspondances Constant Lounsbury –, dans son hôtel particulier, à l'origine lieu d'accueil de L'Union des Amis des Arts Esotériques entre 1924 et 1928, qui, selon François Leperlier concurrence progressivement le salon de Nathalie Barney¹. C'est sans doute dans ce cadre qu'elle se lie notamment avec le couple formé par Georgette Leblanc, actrice et écrivaine, et Margaret Anderson et rencontre Jane Heap, ces deux dernières étant co-fondatrices de *The Little Review*, très importante dans la littérature anglophone moderne². Sylvia Beach et Adrienne Monnier, propriétaires respectives des librairies *Shakespeare and co* et de La Maison des amis des livres, lieux de socialisation majeurs des écrivains de ce Paris de l'entre-deux-guerres, sont connues dès ces années. Elle commence également à entretenir une longue relation, qui se poursuivra dans les années 1930, avec la danseuse Beatrice Wanger³, dite « Nadja » – nom suffisamment répandu dans Paris pour en venir à désigner l'héroïne du roman de Breton –, connue au théâtre ésotérique.

Tirza True Latimer a réalisé une étude importante sur Cahun et mis à jour l'impact de son lesbianisme dans un travail de production qu'elle a redéfini comme un travail de collaboration de Cahun avec sa compagne Malherbe/Moore. Elle l'a réinséré parmi des artistes « lesbiennes parisiennes » tendant à donner à voir une configuration dans laquelle ces femmes évolueraient. On voudrait analyser la pertinence d'une telle entreprise en tentant d'évaluer l'impact que peut avoir le lesbianisme de Cahun sur sa production. On peut d'abord tenter d'évaluer les liens qui pourraient soutenir l'idée d'un Paris lesbien. On est en réalité assez peu informé sur les rapports entretenus par Cahun avec ses consœurs mais quelques éléments nous

¹ François Leperlier, *L'Exotisme intérieur, op.cit.*, p.144.

² François Leperlier souligne qu'elles participent – peut-être également avec Beatrice Wanger et Counstant Lounsbury –, aux activités spiritualistes et métaphysiques, où la danse joue un rôle important, qui se développent autour de Gurdjieff, mage, et que Cahun a pu être tentée même s'il est peu probable qu'elle ait eu avec le « mage » des contacts suivis (F. Leperlier, *L'Exotisme intérieur, op.cit.*, p. 146).

³ François Leperlier qualifie cette relation de « vraisemblablement amoureuse, vraisemblablement platonique » (F. Leperlier, *L'Exotisme intérieur, op.cit.*, p. 149). On notera au passage ce que cette superposition entre l'amour et le caractère platonique est susceptible de signifier quant à la représentation de Leperlier des amours féminines. On y reviendra.

permettent de poser des hypothèses. Il existe par exemple une correspondance entre Monnier et Cahun. Elle révèle que c'est la libraire et éditrice qui l'encourage à écrire une autobiographie, invitation à laquelle Cahun répond avec ses *Aveux non avenues*, ouvrage complexe qui mêle différents genres, défi aux conventions même de l'autobiographie, qu'elle qualifie dans une de ses lettres d' « expérience psychologique et morale sur [elle]-même »¹. On est peu renseigné sur les relations de Cahun avec Sylvia Beach. Mais il reste significativement un portrait photographique réalisé par Cahun, daté de 1919, et dont on peut penser qu'il atteste de leur amitié, car Cahun n'a réalisé pour l'essentiel de portraits que de personnes qui lui importaient². Va encore dans ce sens la dédicace amicale que Cahun adresse à la libraire en 1930, dans un exemplaire de ses *Aveux* – alors que Monnier, sollicitée par Cahun, aura refusé de publier l'ouvrage³ :

To Sylvia Beach, in memories of old days and in hopes of no worse ones. I throw our friendship as a bridge, where on I hope we may meet again many times⁴.

Sans doute n'est-il pas excessif, même si l'on ne dispose que de ces traces pour soutenir ce propos, de penser que Cahun a pu reconnaître dans le couple formé par Beach et Monnier, un écho au sien, formé avec Suzanne, et que les femmes aient pu trouver à échanger en fonction de leurs intérêts littéraires et artistiques. Que cette forme de reconnaissance ait pu être mutuelle peut être signifiée par le fait que Beach évoque ensemble les deux femmes, parmi les deux premières, volontaires, à avoir aidé à la librairie *Shakespeare and co* :

« [...] Someone was always coming along to be the assistant at Shakespeare and co. The first two helpers were volunteers, Lucie Schwoff et Suzanne Malherbe⁵.

Néanmoins, les limites à la reconnaissance du couple sont de plusieurs manières apparentes. D'une part, comme je le préciserai, la relation avec Monnier semble complexe et inégale. Il est également significatif que ce soit Cahun seule qui signe la dédicace d'*Aveux non avenues* à Beach, en dépit du travail de collaboration avec Moore. Par ailleurs, cette idée est renforcée par la manière dont Cahun est nommée dans le commentaire de Beach: si le nom de

¹ Claude Cahun, Lettre à Adrienne Monnier, bibliothèque littéraire Jacques Doucet, 20 juin 1928.

² Robert Desnos, Henri Michaux, André Breton, Jacqueline Lamba, Béatrice Wanger dite Nadja, Pierre Albert-Birot et Vanna Vanni, Suzanne Malherbe, sans surprise, sont ainsi photographiés.

³ Claude Cahun, *Confidences au miroir*, *op.cit.* Dans la mesure où l'ouvrage et l'échange avec Monnier sont particulièrement révélateurs du rapport complexe de Cahun à l'écriture, on y reviendra plus précisément dans une seconde partie.

⁴ François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, *op.cit.*, p. 66.

⁵ Sylvia Beach, *Shakespeare and Company*, New York, Harcourt, Brace, 1959, p. 209.

naissance peut être la marque d'une amitié, on peut néanmoins s'interroger sur cette erreur quant à son nom de famille – Beach écrivant Schwoff au lieu de Schwob.

La configuration de « Paris lesbien » semble alors problématique, tant précisément les relations sont difficiles à évaluer, ce qui en soi peut-être pensé comme révélateur. Plus fondamentalement, ces femmes ne constituent pas un groupe qui produit autour de leur condition d'« intellectuelles ou d'artistes lesbiennes », c'est-à-dire selon un type de subjectivité communément partagée. C'est une incompréhension mutuelle qui explique la défection de Monnier quant à la publication des *Aveux* alors qu'en tant que projet autobiographique, ils illustrent bien la mise en récit d'une forme de subjectivité que Monnier aurait au moins pu reconnaître sans pour autant valider le projet, ce qui ne semble pas avoir été le cas¹. Et, contrairement à Beach, elle ne prendra pas même la peine de citer Cahun dans ses écrits.

Cette absence d'évocation est d'autant plus notable qu'une autre figure, plus emblématique encore de ce Paris littéraire, Gertrude Stein, prend la peine de mentionner, dans une évocation de la fréquentation de cette librairie, « la nièce de Marcel Schwob »². La référence, datée de 1933, qui ramène à la fois Cahun à son héritage et l'insère dans une restitution plutôt obscure, sans même la nommer, ne semble pas suggérer d'affinités particulières entre les deux femmes. Les contacts ont dû néanmoins être un peu moins distants que cela, comme l'atteste le fait que l'adresse de Stein est répertoriée dans le carnet d'adresses de Cahun. Toutes deux résidaient sur la rive gauche, au cœur de ce Paris foisonnant, elles se sont certainement vues plus que les matériaux dont on dispose permettent de le montrer. Néanmoins, Stein était non seulement l'aînée de Cahun de vingt ans, ce qui marque un décalage considérable en général mais aussi pour quelqu'un comme Cahun en particulier³, mais son prestige dépassait largement ce à quoi beaucoup, parmi lesquels Cahun, pouvait prétendre. La relation de Stein aux autres et à l'écriture était en outre totalement différente : ses grandes

¹ On peut d'ailleurs lire une forme d'ironie historique symptomatique de cet écart entre les deux femmes dans le fait que seules les lettres de Cahun, disponibles dans le fond Adrienne Monnier de la Bibliothèque Jacques Doucet aient été retrouvées : le fait de ne disposer que des réponses de Cahun, dont la tonalité marque une forme d'humilité typique de son écriture, renforce la perception inégalitaire de la relation.

² « La petite boutique se trouvait dans une petite rue près de l'École de Médecine. Elle n'était pas alors très fréquentée des Américains. On n'y trouvait guère que l'auteur de *Beebie le Bebeist* et la nièce de Marcel Schwob, avec quelques vagues poètes irlandais (Gertrude Stein, *Autobiographie de Alice Toklas*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1980, p.206).

³ Cahun se comporte avec déférence envers des personnes de son âge ou plus jeune qu'elle – comme les surréalistes – ce qui n'est pas inintéressant et traduit bien des difficultés à s'imposer. Elle ne sait pas non plus en faire un atout, comme l'atteste sa manière de parler de jeunes hommes (différence dont on ne conçoit alors l'écart qu'en raison du travail de recherche) dans sa politisation et sa formation au marxisme. J'aurai l'occasion d'y revenir plus en détail.

ambitions s’opposaient aux « multiples et faibles » de Cahun¹ ; elle n’avait pas ses scrupules. Elle entendait se mesurer aux plus grands auteurs, parmi lesquels James Joyce, l’ennemi juré. L’exceptionnalité revendiquée prenait chez elle la forme d’un renvoi des autres femmes à leur genre – y compris de sa compagne, Alice Toklas, qui pouvait partager la cuisine avec ses comparses féminines, à la demande de la romancière qui ne souhaitait pas que les épouses et conjointes participent à la conversation, pendant que les artistes (c’est-à-dire Stein et les hommes) s’y livraient. Elle ne fréquentait pas les salons autre que le sien, mis à part quand ils lui étaient consacrés, à l’exemple d’une apparition dans celui de Natalie Barney. De grands artistes comme Picasso et Matisse et écrivains comme ceux qu’elle nommera la génération perdue (Hemingway, Fitzgerald) lui doivent beaucoup, ce qui n’est évidemment pas le cas de Cahun. Elle a prétendu s’opposer au modernisme et définir sa propre tradition littéraire.

Outre l’exception radicale qu’incarne Stein, il semble tout autant problématique de réinscrire plus largement Cahun dans un Paris lesbien. Prenons par exemple le cas de Natalie Barney, autre célèbre salonnière de Paris pendant près de soixante ans. Elle aussi apparaît bien dans le carnet d’adresses, mais tout comme avec Stein, on dispose de peu de renseignements sur leurs relations². Il est fort probable qu’elles se soient elles aussi rencontrées à plusieurs reprises mais là encore rien ne permet d’établir une relation « amicale » entre les deux femmes et moins encore de sensibilités réelles communes à partir d’une subjectivité féminine et lesbienne. À la promotion féminine de l’écriture des femmes, visible notamment à travers la création de l’Académie des femmes, et le refus, malgré une réputation de lesbianisme particulièrement visible et revendiqué durant ces années, de prôner une quelconque forme de séparatisme, s’opposait celui de Cahun de mettre en avant, de quelque manière que ce soit, une identité et des revendications féminines d’un tel type dans son écriture. Contrairement à Barney, elle cultivait en outre un goût pour le travestissement qui la laissait apparaître en public vêtue en homme, avec Suzanne Malherbe/Marcel Moore, crâne rasé, cheveux très courts dorés, argentés, ou teints en rose³.

Cette absence de « Paris lesbien » au sens de configuration ne signifie néanmoins pas que la présence de ces femmes n’a pas dû jouer un certain rôle dans la subjectivation de Cahun en tant que lesbienne et en tant qu’artiste et intellectuelle. Son « Paris lesbien » n’était tout simplement pas composé de ces éminentes figures mais incarné par les conversations avec des

¹ Claude Cahun, Lettre à Roger Roussot, 19 avril 1931, coll.part. (citée dans François Leperlier, *CC. L’Exotisme intérieur, op.cit.*, p. 139.

² On sait que Marcel Schwob a pu fréquenter son salon.

³ Henri Pastoureau, Lettre à François Leperlier, 23 novembre 1984, citée dans *L’Exotisme intérieur, op.cit.*, p. 169.

femmes comme Georgette Leblanc, Jane Heap, qui portaient un intérêt partagé par Cahun au travestissement, ou Béatrice Wanger dite Nadja – même si ses écrits autobiographiques ne nous disent rien là-dessus. Plus fondamentalement, il faut considérer ce que Paris, comme lieu de rencontres de femmes et de subjectivités lesbiennes, permet alors. Quand Latimer souligne que le salon de Nathalie Barney incarne davantage un désir de communauté qu'une communauté réelle¹, c'est en effet l'importance de la possibilité même de cet espace-temps qu'elle cherche à mettre en avant. Si l'on revient à Cahun, le seul fait qu'elle n'ignore pas ces femmes, quand bien même *in fine* elle ne se serait pas ou peu rendue dans leur salon, témoigne d'une motivation qui, en tant que telle, doit être prise au sérieux. Il faut alors considérer cet espace-temps dans ce qu'il permet, c'est-à-dire le rapport à soi et la formulation d'expériences difficilement pensables ou dicibles ailleurs. On peut à partir de là sensiblement déplacer le questionnement : dans quelle mesure cette inscription dans cet espace-temps particulier et le regard permis sur soi comme sujet lesbien ont-ils alors pu participer à la formulation d'un point de vue lesbien ? D'un côté, l'homosexualité de Cahun favorise bien une attention aux problématiques de genre et l'amène précisément à investir autrement la féminité en tant que mode de subjectivation. De l'autre, il est très difficile de lire une revendication lesbienne à proprement parler dans sa production². Le point de vue lesbien de Cahun doit alors être appréhendé comme condition de possibilité d'un regard décentré, participant à la conscience et la construction de soi comme sujet altérisé mais pas à partir d'une énonciation spécifique. Ainsi, si Cahun a pu trouver dans le Paris des années 1920 un cadre favorisant une forme de subjectivité en tant que femme émancipée des contraintes de genre et lesbienne, il joue un rôle significatif mais ni premier et donc encore moins exclusif dans sa démarche intellectuelle et artistique. Les ressorts de la capacité de subversion et de l'affirmation de soi comme sujet doivent alors être également cherchés ailleurs.

¹ Tirza T. Latimer, *Women Together, Women Apart*, *op.cit.*, p. 40 sq.

² Les travaux de Michel Carassou (notamment *Inversions suivi de L'Amitié. Une autre histoire de la première revue « gay » française*, Editions Non Lieu, 2016) ont récemment mis à jour la manière dont l'investissement de Cahun pour la cause homosexuelle était bien plus significative que celle qu'aucun-e commentateur/trice, y compris se réclamant d'une perspective *queer*, avaient pu le montrer. Là où tou-te-s avaient communément établi que Cahun n'avait pris position publiquement, de manière directe (et assez timide) sur la question de l'homosexualité qu'une seule fois, en réponse à une enquête sur la vision de l'homosexualité conduite par la revue *Inversions*, il explique en effet qu'elle a joué un rôle actif dans la formation de cette première revue « gay », fondée par Gustave Beyria et Gaston Lestrade, participant à son financement et signant des textes sous le pseudonyme de « Clarens ». Si cette analyse est susceptible d'appuyer l'investissement de Cahun de la question homosexuelle, elle ne constituerait néanmoins qu'une étape temporaire voire transitoire vers son affirmation comme artiste et intellectuelle dans la mesure où ce type d'initiative semble être resté exceptionnel.

III- L'affirmation comme auteure et sujet féminin pensant

A- Des personnages aux Héroïnes

La seconde décennie des années 1920, particulièrement riche, donne à voir l'investissement à la fois littéraire, théâtral – et rétrospectivement photographique¹ – de Cahun. Parallèlement à l'union des Amis des Arts ésotériques, entre 1925 et 1928, elle est d'abord liée au théâtre ésotérique, créé à la fin de 1923 par le couple de comédiens Paul Castan et Berthe d'Yd. Puis elle participe entre mars et juin 1929 au Plateau de Pierre Albert-Birot². Le théâtre permet d'appréhender les différents registres qui se jouent du point de vue de la « performance de genre », entre neutralisation, masculinisation et subjectivité féminine autre. Cahun monte sur les planches, « Melle Claude Cahen » (sic) incarnant « une femme », selon la manière dont le programme la présente, dans *Judith*, pièce de Couston Lounsbury, traduite par Jean Ryeul, dans laquelle on retrouve également Nadja ; « Elle », la femme de Barbe-Bleue – autre écho au *Livre de Monelle* de Marcel Schwob où la figure y est représentée – ; un homme, « Monsieur » dans la pièce intitulée *Banlieue* ; enfin Le Diable, figure éminemment ambiguë, comme les anges ici sans sexe, dans *Les Mystères d'Adam*³.

Il faut noter la mobilisation dans l'œuvre, qui parfois se répète, de personnages féminins, qui eux-mêmes entretiennent un rapport complexe à l'histoire et au mythe : soit car ces femmes ont existé mais leur vie a été construite comme un mythe, ayant une fonction, plus qu'une réalité historique⁴ ; soit parce qu'elles incarnent cette symbiose même entre le mythe et l'histoire, tels les personnages féminins bibliques. On trouve ainsi Judith, qui, avant de devenir la pièce dans laquelle joue Cahun, est déjà apparue comme une de ses héroïnes en 1925, dans *Le Mercure de*

¹ Étant donné que la photographie reste très largement un projet non publié, ce n'est en effet que la mesure de l'œuvre prise au moment de la redécouverte de Cahun qui permet pleinement de la qualifier comme telle. On y reviendra.

² Le théâtre ésotérique rassemblait différentes formes d'expression artistique (théâtre, chant, musique, mouvement) reposant sur une perspective spiritualiste. C'est probablement Constant Lounsbury, actrice et écrivaine spécialiste des philosophies orientales et du bouddhisme, qui y a amené Cahun. Le Plateau fut fondé par Pierre Albert-Birot qui se représentait le théâtre comme étant d'essence poétique, se réclamait de l'Esprit nouveau et rejoignait Cahun dans un goût de l'affranchissement du réalisme.

³ Pour une analyse de ces pratiques théâtrales en termes de performance de genre, cf Eve Gianoncelli, « Claude Cahun and the Practice(s) of Cross-dressing, Drag and Passing. Gender, Eroticism and the Process of Becoming Subject », in Nina Kane and June Woods (ed.), *Female and Trans Masculinities*, Cambridge University Press, 2016, à paraître.

⁴ Inversement et similairement certains de ces personnages fictifs paraissent réels, tant ils ont une fonction dans l'imaginaire social.

France. La figure de Salomé est également récurrente. Après avoir pris la défense de la version de Wilde, comme elle la caractérise, dans son article du *Mercure de France* déjà mentionné, elle l'incarne dans un autoportrait, avant d'en faire également une héroïne, à travers la nouvelle « Salomé la sceptique », précisément dédiée à Oscar Wilde, également parue dans *Le Mercure*. On la retrouve encore dans *Aveux non avendus*¹.

Or, ces personnages féminins procèdent d'une entrée genrée dans l'écriture, déjà visible dans les articles cahuniens du *Phare*, mais qui s'opère cette fois significativement dans des revues prestigieuses, ainsi d'un positionnement de Cahun par rapport à la subjectivité féminine tout à fait notable. Parallèlement à son activité théâtrale des années 20, Cahun s'affirme comme écrivaine et sujet pensant. 1925 est l'année la plus significative en termes de production, à la fois en raison de la qualité des textes publiés, des revues qui les accueillent et de la fréquence de la publication. Il y a d'abord la publication de sept contes des *Héroïnes* au *Mercure de France*², puis de deux autres au *Journal littéraire*, les neuf étant publiés en février 1925³.

Quelle que soit la place de ces personnages féminins dans l'imaginaire social, leur rapport au mythe et / ou à l'histoire, Cahun ajoute sa propre déconstruction et reconstruction mythiques, à travers ses portraits relatant « la psychologie » de ces figures féminines « classiques »⁴. Ainsi, Eve n'est plus la tentatrice mais, « ingénue », une sorte de ménagère qui, répondant à la logique consumériste, cuisine une pomme mal digérée par le père, ce qui entraîne sa chasse avec Adam hors du Paradis ; Dalila, « femme entre toutes les femmes », et Salomé « la sceptique » sont des actrices : la fillette est transformée en « une esthète pour qui « l'art, la vie : ça se vaut »⁵. Judith et Cendrillon sont des masochistes : la première, « la sadique », acclamée par son peuple, le rejette et s'éprend de son ennemi, Holopherne, dont elle regrette qu'il n'ait pas su l'humilier ; la seconde, « l'enfant humble et hautaine », aime ses demi-sœurs cruelles, a une marraine perverse et fait semblant de se soumettre à un prince fétichiste ; « Sophie la symboliste », l'enfant sortie des contes de la Comtesse de Ségur, partage également avec Judith le goût de la cruauté, de sa poupée, à son cousin, qu'elle torture ; Marguerite est une « sœur incestueuse », qui aime les hommes, et tue l'enfant que lui a fait son

¹ Claude Cahun, *Aveux non avendus*, *op.cit.*, p. 166.

² « Héroïnes : Eve la trop crédule ; Dalila femme entre toutes les femmes ; la Sadique Judith ; Hélène la rebelle ; Sapho l'incomprise ; Marguerite, sœur incestueuse ; Salomé la sceptique », *Mercure de France*, n°639, février 1925.

³ « Héroïnes : Sophie la symboliste ; La Belle (ou le goût de la bête) », *Le Journal littéraire*, n°45, 28 février 1925.

⁴ Préambule au texte de Cahun (*Ibid.*) Ce terme de « psychologie » est ainsi repris par la grande majorité des commentateurs. Je me contente de le reproduire.

⁵ Claude Cahun, « Salomé la sceptique », in *Héroïnes*, (CC, *Écrits*, *op.cit.*), p. 149. Salomé, fille d'Hérodiade et princesse juive du 1^{er} siècle, obtint en retour d'une danse accordée à son beau-père le tétrarque Hérode d'Antipas une faveur de son choix : ce sera la tête de Jean-Baptiste, qu'il lui apporte sur un plateau.

frère ; Sapho subit les assauts des femmes, dont ceux de sa fille adoptive, et rêve de tomber enceinte ; Marie est déçue par la manière dont son fils Jésus a choisi de mener sa vie ; « La Belle » n'est intéressée que par la bête, et non le prince, qu'elle finit par congédier quand se révèle sa véritable nature ; « Pénélope l'allumeuse », et de « Hélène la rebelle », personnages homériques, sont échangés : la seconde, prostituée par Ménélas, aspire à la vie domestique, là où Pénélope, heureuse, convoite ses différents prétendants, défaisant chaque nuit son travail de tissage, parce qu'elle ne sait lequel choisir, et ne se réjouit ainsi pas du retour d'Ulysse – qu'elle laissera, dit-elle, pour se donner au seul survivant du massacre¹ ; Salmacis se rend volontairement stérile en se faisant retirer les ovaires², participe de tous les genres et s'accouple *in fine* avec elle-même.

L'investissement littéraire, théâtral et photographique des personnages féminins participe ainsi d'une exploration de la subjectivité féminine qui constitue également une affirmation de soi comme sujet féminin.

B- Une inscription dans le champ des revues

La publication a également comme ressort des rencontres qui vont se traduire par des amitiés significatives. Par l'intermédiaire de son ami Jacques Viot, auteur et ami connu à Nantes, homosexuel, Cahun fait la connaissance d'Henri Michaux³. Ce dernier, ayant lu des extraits des « Héroïnes » de Cahun chez Viot, lui propose de la rencontrer et de publier les rêves qu'elle voudra bien lui adresser⁴. Il souligne le talent de Cahun, en se référant de manière un peu étonnante – mais qui semble correspondre au tempérament de Michaux – à sa judéité, écrivant à son ami Franz Hellens, qui a fondé *Le disque vert* et avec lequel Michaux assure alors la co-direction : « C'est un nouvel espoir français... et juif »⁵. Entre 1925 et 1938, date du

¹ L'image de la vertu de Pénélope dans l'imaginaire social est par exemple attestée par sa reprise dans la culture populaire, près de 40 ans encore après le texte de Cahun, à l'image des vers cinglants de Brassens, évoquant ses maîtresses : « si je publie des noms combien de Pénélopes / Passeront illico pour de fieffées salopes » (« Trompettes de la renommée », 1962).

² Cahun elle-même a recours à une opération gynécologique importante qui la rend stérile.

³ Cahun écrit d'ailleurs, Henry Michaux, avec un y et non un i. Cahun, qui elle-même troque le y de Lucy pour l'orthographe française, écrivant Lucie, prénom qu'elle échange même pour celui de Claude, était trop attentive à ce genre de marques pour avoir reproduit intentionnellement une orthographe dont Michaux ne voulait pas ce qui laisse alors apparaître deux options : soit le changement s'est fait sans que Cahun puisse le savoir (donc soit après 1938, soit après 1945) ; soit elle se trompe tout simplement lorsqu'elle écrit, ce qui paraît étonnant mais constitue une hypothèse. Je n'ai pas pu identifier d'usage de cette orthographe par quelqu'un d'autre qu'elle.

⁴ « Mademoiselle, j'ai lu chez mon ami Viot, de vos pages qui sont extrêmement indépendantes. Si vos rêves sont à l'avenant et que vous les mettez sur le papier, je serais glorieux de les publier. Croyez-moi par ailleurs attentif à tout ce que vous écrivez et cordialement désireux de vous mieux connaître » (Henri Michaux, Lettre à Claude Cahun, 19 janvier 1925).

⁵ Henri Michaux, *Sitôt lus : Lettres à Franz Hellens. 1922-1952*, Paris, Fayard, 1999.

départ à Jersey, Cahun et Michaux se voient régulièrement. Elle lui apprend l'anglais, ils se donnent respectivement des conseils par rapport à leurs œuvres, et Cahun tente de faire valoir ses contacts auprès des éditions Bifur pour la publication de *Plume*. Michaux rend également visite à Claude et Suzanne à Jersey. En 1941, Cahun décide même d'en faire son légataire par testament, au cas où Suzanne mourrait avant elle. En 1952, Cahun reprend sa correspondance avec Michaux après des années de silence dues à la guerre.

La publication dans *Le Disque vert* consiste en une série de neuf récits de rêves, très courtes proses particulièrement travaillées, qui se déclinent selon les différentes périodes de la vie (« Enfance » ; « Puberté » ; « Nuits adultes » ; « Vieillesse »). Ces textes sont révélateurs de la thématique de l'onirisme très présente dans l'œuvre de Cahun, et qui participent encore de cette volonté de confusion entre le rêve et la réalité :

« Mes désirs, s'ils ne sont pas réalisables dans la vie, s'épanouissent – ou durcissent et s'allongent en des rêves éveillés »¹.

Cahun participe également à la Revue *Philosophies* qui publie la « Méditation de M^{elle} Lucie Schwob ». Le fait qu'elle reprenne ici son nom – qu'elle personnalise néanmoins par l'usage de l'orthographe française – s'éclaire à la lumière de l'admiration que le groupe portait à Marcel Schwob, auquel il envisageait de consacrer un dossier. *Philosophies* est une revue animée par de jeunes intellectuels sorbonnards, Pierre Morhange, Henri Lefebvre, Norbert Guterman, Georges Politzer, Georges Friedmann, puis plus tard Charles-Henri Barbier, Gabriel Beauroy et Jean Caves². Écrivant un compte-rendu sur la revue avant d'y publier, dans *Aux Ecoutes* en mai 1924³, Cahun présente la revue :

« *Philosophies* sera le berceau du nouveau système métaphysique de ses collaborateurs qui par l'intermédiaire de M. Morhange, commencent par 'réhabiliter Dieu' ».

Précisément, le numéro auquel elle participe porte sur le thème de Dieu⁴. De manière intéressante, elle se place dans une posture de femme, non seulement en assumant son nom de

¹ Claude Cahun, « Récits de rêves », *Le Disque vert, Des rêves*, n°2, 1925 (reproduit dans Claude Cahun, *Écrits*, *op.cit.*, p. 483-484).

² Elle sera remplacée en 1926 par la revue *L'Esprit*, puis en 1929 par *La Revue marxiste*. Sur *Philosophie*, cf Michel Trébitsch, « Le groupe *Philosophies* et les surréalistes », *Mélusine*, XI, 1990, p. 63-86.

³ Claude Cahun, « Une conférence mouvementée », *Aux Ecoutes*, 25 mai 1924.

⁴ « En somme nous vous demandons tout à coup de nous révéler une méditation que vous feriez sur le thème : Dieu... » (*Philosophies*, n°5/6, mars 1925).

naissance mais, en reproduisant, de manière ironique, des normes de genre en présentant sa réponse comme relevant « d'une façon que vous jugerez très sotté, très féminine »¹.

Cahun répond à cette enquête de manière toute personnelle. Elle admet la nécessité du mot « Dieu », à partir d'une reformulation subjective. Ce thème est ainsi significativement, au même moment, également investi dans la rédaction d'*Aveux non avenues*. Elle le personnalise en réalité à partir d'une curieuse équation : « Je suis (le je est²) un résultat de Dieu multiplié par Dieu divisé par Dieu ».

L'expérience de Dieu est en réalité la marque de l'expérience de soi, de l'idéal du moi posé à partir de l'altérité radicale inhérente à toute subjectivité³. Ainsi, après avoir déclaré que Dieu était pour elle, d'abord l'homme, puis le surhomme, Cahun fait intervenir le moi :

Dieu est pour moi : [...] 3° MOI – Non pas telle que je suis évidemment mais telle que je voudrais être, si vous le préférez. Bovarysme⁴.

L'homme, le surhomme et le moi sont les composantes d'une trinité qu'elle déclare elle-même factice et dans laquelle c'est la définition propre qui importe. Dieu est précisément la marque d'une altérité vécue par le moi, qui aspire à se ressaisir lui-même dans un mouvement de dépassement de soi. Ainsi, quand elle parle de Dieu, Cahun (ne) parle encore (que) d'« elle » : l'absolu relève encore du sujet et de sa projection, c'est-à-dire de ce qu'il aspire à être – aspiration qui se caractérise par une exploration de soi dont l'œuvre multiforme constitue une marque.

Il est précisément à noter que la quête de l'expérience propre est doublement associée à un endossement et à un rejet du point de vue du genre, à travers la double caractérisation du nom et du « sot jugement » féminins. Ces deux dimensions renvoient ainsi, là encore, à une

¹ « Méditation de M^{elle} Lucie Schwob », *Philosophies, op.cit.*, reproduit dans Claude Cahun, *Écrits, op.cit.*, p.479-480.

² Il faut ici noter la prétention à validité universelle de cette proposition théorique qui renforce l'importance de l'exploration subjective pour Cahun. Elle ne renvoie en effet pas uniquement à son expérience singulière mais à la nécessité de faire advenir le sujet en général. La réflexion sur la subjectivité s'inscrit alors dans une quête pas seulement biographique mais, si l'on peut dire, métaphysique.

³ Pour ne prendre qu'une référence explicite de cette correspondance entre Dieu et le Moi, qui traverse l'ouvrage *Aveux non avenues*, on peut citer conjointement l'inscription sur la planche X « OTEZ DIEU IL RESTE DIEU », qui intervient précisément dans la peinture du roman familial, et le titre des derniers fragments de l'ouvrage : « OTEZ DIEU IL RESTE MOI » (*Aveux non avenues, op.cit.*, p 233).

⁴ Le bovarysme est un concept forgé à partir du roman de Flaubert par Jules de Gaultier. Il renvoie à la manière dont tout être qui se conçoit se conçoit nécessairement autre qu'il n'est et comprend deux versants, la dépossession de soi et l'individuation. Selon Leperlier, le « devenir Claude Cahun » correspond à la version enrichie de ce bovarysme que Victor Segalen a défini sous la formule de L'exotisme (Victor Segalen, *Essai sur l'Exotisme*, Fata Morgana, 1978 ; d'où le titre de l'essai biographique remanié de 2006 de Leperlier. *L'Exotisme intérieur, op.cit.*, p. 163).

forme d'expression de soi comme sujet féminin – la féminité étant neutralisée dans son versant négatif, et réappropriée à partir d'une volonté d'affirmation singulière.

C- Les autoportraits : de la nature construite des catégories à l'affirmation de soi comme sujet de pensée et de création

Jusqu'à la parution des *Aveux non avenues* en 1930, Cahun multiplie les registres artistiques et intellectuels. Outre l'expérience théâtrale, elle se consacre significativement à la photographie. Ces activités peuvent se recouper, comme l'attestent par exemple les « autoportraits » qui se retrouvent dans des planches d'*Aveux non avenues*, servant aussi de matière à l'écriture, et dont des extraits sont publiés dans le programme-revue du Plateau. S'il est, comme on l'a dit, difficile d'évaluer la quantité des photographies perdues durant la guerre, il semble que ces années soient les plus riches également du point de vue de l'exploration photographique. Le thème de la mascarade, qu'elle inclut la question du genre ou plus largement la représentation, est particulièrement investi¹. Les autoportraits révèlent ainsi la nature construite de la féminité et de la masculinité, à travers ce que bien plus tard, dans les années 1990, on nommera la performance de genre². On peut s'attacher rapidement à quelques exemples, particulièrement significatifs.

En 1927, Cahun « se » photographie sous les traits d'une haltérophile, aux poids nommés « Totor et Popol » et « Castor et Pollux ».



Fig. 2: Claude Cahun, *I am in training. Don't kiss me*

¹ Sur la mascarade dans une perspective de genre, cf Joan Rivière, « la Féminité en tant que mascarade », in Marie-Christine Hamon (dir.), *Féminité mascarade. Etudes psychanalytiques*, Paris Seuil, 1994.

² Judith Butler (1990), *Trouble dans le genre*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2005 ; (1993), *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, traduit de l'anglais (États-Unis), par Charlotte Nordmann, Paris, Amsterdam, 2009.

L'accentuation des joues et la moue de Cahun relèvent d'une performance de la féminité. Elle est également éclairée par l'inscription sur le tee-shirt : « I am in training don't kiss me ». Cette nature très féminine est d'abord contrebalancée de plusieurs manières par le short porté et les tétons dessinés sur le torse qui renvoient à une dimension pré-pubère. Précisément, se mêle tout à la fois une forme d'infantilisation et d'objectification du corps présenté par Cahun. La femme-enfant-marionnette constitue une remarquable révélation de la nature construite et imitative du genre. Claude Cahun joue à être femme, de manière telle qu'elle en vient précisément à jeter un doute sur la nature féminine du sujet¹, doute renforcé par les accentuations des autres attributs qui neutralisent cette féminité. La performance échoue nécessairement, révélant par là même le caractère imitatif du genre². Ce doute prend une nouvelle dimension avec la manière dont, dans une série proche, Cahun le neutralise en troquant son déguisement, contre un nouveau masque, que Leperlier qualifie de « faune inversi »³.



Fig. 3: Claude Cahun, *Le diable*

Ce que révèle ainsi le devenir Claude Cahun, à travers la malléabilité du corps, c'est la nature socialement construite des catégories de la masculinité et de la féminité et la possibilité, pour un corps, d'en incarner les multiples significations.

¹ Welby souligne également à juste titre que cette performance peut être lue dans la tradition du théâtre avant-gardiste de l'époque, notamment du théâtre de l'absurde de Jarry qui met en avant l'acteur comme marionnette, en vue de marquer une nouvelle fonction dans le théâtre, ne se contentant pas simplement d'imiter le réel. Elle lit également l'artifice comme s'inscrivant dans la tradition du théâtre de guignol (M. Welby, « Imaging the actor », *loc.cit.*, p. 8-9).

² J. Butler, « Imitation and Gender Insubordination », in Diana Fuss (ed.), *Inside/Out: Lesbian Theories, Gay Theories*, Routledge, New York, 1991, p. 21.

³ François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, *op.cit.*, p. 352.

Cette volonté de mettre à mal les catégories s'incarne de manière radicale dans un « autoportrait », le seul publié en tant que tel (si l'on met donc de côté les photomontages d'*Aveux non avendus*), paru en 1930 dans la revue *Bifur*, dirigée par Ribemont-Dessaignes, sous le titre « frontière humaine »¹.



Fig. 4: Claude Cahun, *Frontière humaine*

Le sujet de la photographie est d'abord difficile à évaluer du point de vue du genre. La seule trace véritablement genrée est le vêtement, qui semble féminin et cacher un corps qui l'est lui-même. Le crâne rasé va dans le sens d'une neutralisation. Mais sa forme allongée introduit une nouvelle déstabilisation, ne se situant plus seulement du point de vue du genre mais de la nature humaine même du sujet – comme l'indique le titre de la photographie. Le regard fuyant du personnage, son expression traumatique, renforcent encore le trouble. Précisément, il s'agit de remettre en cause à la fois la nature stable du sujet comme sexué – Cahun refuse une identification à l'un ou l'autre et joue au contraire des signes culturels qui correspondent à la masculinité et à la féminité – mais aussi la pertinence de toute forme de catégorisation². Si les catégories peuvent être renvoyées à ce qu'elles sont, c'est-à-dire des constructions culturelles, alors la normativité qui leur est inhérente peut être remise en cause.

¹ *Bifur*, n°5, 1930.

² On pourrait en ce sens rapprocher cette expression du concept de l'informe développé par Bataille – à ceci près peut-être que, comme le souligne Katherine Conley, l'informe est encore une catégorie, et en tant que telle, peut-être problématique du point de vue de la démarche de Cahun. Pour une lecture, plus largement, de cet autoportrait dans la tradition surréaliste, cf Katherine Conley, « Claude Cahun's Iconic Heads. From the 'Sadistic Judith' to Human Frontier », *Papers of surrealism*, issue 2, summer 2004 [en ligne] http://www.surrealismcentre.ac.uk/papersofsurrealism/journal2/acrobat_files/conley_article.pdf

Le jeu sur le genre s'accompagne de la représentation d'une certaine forme de subjectivité, relevant de la pensée et de la création – que l'on a déjà observée en 1914. En 1928, Cahun publie un autoportrait très important à cet égard. Elle apparaît de profil, dans une position méditative.



Fig. 5: Claude Cahun, Autoportrait

Au premier abord, cette posture paraît éminemment masculine. Cette lecture est d'abord renforcée par le fait que cet autoportrait fait écho à un portrait de son père, daté de 1917, où il apparaît également de profil, les bras croisés. La correspondance semble d'autant plus probante que cette photographie est réalisée l'année du décès de son père. Elle est également ethnicisée, dans la mesure où Cahun met en avant sa judéité de par sa posture, qui donne à voir une représentation voulue de la physionomie¹.

Ces portraits parallèles s'inscrivent dans une tradition de représentation de l'artiste et de l'intellectuel – qui elle-même à la fois genrée et racialisée. Whitney Chadwick rappelle en effet que la position de profil est bien moins usuelle dans le portrait féminin traditionnel² ; précisément parce que les femmes sont tendanciellement exclues d'une telle position et que leur représentation rare, comme artiste *et* femme, opère donc selon des normes de la féminité,

¹ Cette dimension est encore attestée par les écrits autobiographiques de Cahun : « maman me nommait 'mon petit crochon' ! Elle me retroussait le bout du nez. Elle s'attristait de constater que, malgré tout, je n'avais pas le nez grec. Mes oreilles un petit peu décollées la désolaient. C'était comme pour le nez : il est petit ; il serait tout à fait joli si... Elles seront parfaites tes oreilles, mon petit crochon, si tu veux bien... » Je la laissais faire. Elle me faisait porter un béguin... qui disparut avec elle... » (Claude Cahun, *Confidences au miroir*, *op.cit.*, p. 618).

² Whitney Chadwick, « Claude Cahun et Lee Miller: Problematizing the surrealist territories of gender and ethnicity », *loc. cit.*, p. 153.

qu'illustre par exemple le portrait de face, où le regard du sujet féminin est orienté vers l'objectif ou le spectateur. La présentation de soi comme sujet pensant s'opère donc ici à travers une forme de masculinisation qui vise à se réinsérer, en tant que sujet féminin, dans une tradition patriarcale qui a exclu les femmes de la pensée et de la création. Cette confrontation non seulement vise alors la culture en général mais représente une réponse au père et au poids de l'héritage familial qui va si durablement peser sur ses épaules et compliquer son devenir intellectuelle. Ce portrait peut alors être lu comme caractéristique du devenir sujet d'un corps : à la fois masculinisé et indéchiffrable, il est aussi et avant tout le corps d'une femme qui, échappant aux codes traditionnels de la féminité et adoptant une posture masculinisée sans simplement l'incarner, met davantage en avant sa masculinité inauthentique et affirme sa position de sujet de connaissance, de pensée et de création. Or, le geste est d'autant plus remarquable et singulier qu'il se réapproprie les logiques d'altérisation que subit Cahun non seulement en tant que femme mais aussi juive et lesbienne – dernière dimension qui se joue dans la masculinisation, même si à proprement parler Cahun ne se pose pas ici comme un sujet lesbien – pour en faire la marque d'une affirmation subjective.

D- *Aveux non avenues*

Aveux non avenues est à la hauteur de l'ambition plurielle, artistique, théorique, littéraire et réflexive, et de la volonté de subjectivation de Cahun. Cet « essai-poème » comme le qualifie Pierre Mac Orlan dans sa préface de l'ouvrage, relève de différents genres littéraires, (poèmes en prose, aphorismes, récits de rêve, extraits de lettres, « essais »). Il est composé de dix héliogravures réalisées par sa compagne Suzanne Malherbe/ Marcel Moore, « d'après les projets de l'auteur »¹. Il est extrêmement complexe. Comme l'indique le titre, jouant sur la contradiction, il s'agit d'un récit qui met en scène le moi mais qui prétend échapper aux codes de l'autobiographie. La raison ne semble pas en être que « stratégique », mais témoigne d'une conception de soi que l'on a déjà vue dans son traitement de l'oncle Marcel, à savoir, une forme d'impossibilité, ultimement, d'accéder à la connaissance de soi². Cependant, Cahun considère, ou du moins le déclare-t-elle, qu'on est encore celui qui peut le mieux se définir lui-même³ ;

¹ Claude Cahun, *Aveux non avenues*, *op.cit.*. L'ouvrage a été republié en 2002 dans Claude Cahun, *Écrits* (*op.cit.*) ainsi qu'en 2009 aux Editions Mille et une nuits (coll. « Littérature). Il a également paru en version anglaise, sous le titre *Disavowals (or cancelled confessions)*, Cambridge, Mass., MIT Press, 2007.

² En attendant d'y voir clair, je veux me traquer, me débattre [...] C'est faux, c'est peu, mais ça exerce l'œil (*Aveux non avenues*, *op.cit.*, p. 2) ; « Non. Je ne tracerai que des ébauches. Quand on a fini de démonter la mécanique, le mystère reste entier » (*Ibid.*, p. 59).

³ Ce qu'elle présente encore sous le registre de la contradiction (*Ibid.*, p. 60).

qu'on ne peut, de toutes façons, « toucher, transformer que [s]oi-même¹. Adrienne Monnier semble avoir été l'inspiratrice de la rédaction de cet ouvrage, mais elle avait suggéré précisément l'inverse de ce que Cahun produira, à savoir une véritable confession.

Aveux non avenues est sans doute la manifestation la plus élaborée de l'existence de Cahun comme sujet altérisé. L'ouvrage présente la forme la plus poussée de la subversion du point de vue du genre qui s'incarne dans l'adoption de « je » multiples, masculins et féminins, là encore entretenant un rapport complexe au mythe et à la réalité, et volontairement neutralisés du point du genre. Un aphorisme résume parfaitement le positionnement de Cahun :

« Brouiller les cartes.

Masculin ? féminin ? mais ça dépend des cas. Neutre est le seul genre qui me convienne toujours. S'il existait dans notre langue on n'observerait pas ce flottement de ma pensée. Je serais pour de bon l'abeille ouvrière² ».

Cet ouvrage n'atteste pas simplement d'une entrée genrée dans l'écriture, comme précédemment mais place le genre au cœur du dispositif d'une affirmation qui est bien celle d'un sujet qui se pose comme pensant. La posture de Cahun est précisément celle d'une compréhension de ce qu'est la littérature, qui révèle quand elle dissimule, et inversement trompe quand elle paraît correspondre à la réalité. D'où sans doute l'une des clés de lecture du titre contradictoire même de l'ouvrage. Parce que ma démarche n'est pas littéraire, je n'y insisterai pas.

On a ici tenté de mettre à jour les ressorts qui permettent de comprendre la constitution de Cahun comme sujet à partir des rapports de pouvoir avec lesquels elle se constitue et qui participent alors à la définition d'une subjectivité singulière. La féminité vis-à-vis de laquelle Cahun doit se définir se développe à partir d'une conscience du genre comme rapport de pouvoir et d'une possibilité de le neutraliser. Cette capacité s'enracine, comme on l'a vu, dans une socialisation primaire et plus généralement un rapport complexe à l'héritage familial, entre acceptation et rejet, constamment renégocié.

Progressivement se met en place dans l'œuvre multiforme un jeu complexe entre endossement de postures féminines, masculines, « neutres », qui souvent se recoupent en réalité, accompagné d'une mise en scène des logiques plus générales de l'altérisation qu'en tant que femme, juive, lesbienne, elle expérimente et qui débouchent ainsi sur la définition et

¹ *Ibid.*, p. 233.

² Claude Cahun, *Aveux non avenues*, *op.cit.*, p. 176.

l'affirmation d'une subjectivité propre. Cette subjectivation sera prolongée et reconfigurée dans les années 1930 avec l'entrée dans le surréalisme.

Chapitre 2. Paulette Nardal : La rupture de l'innocence. Naissance d'une conscience noire genrée

Comment une femme antillaise, sujet colonial, arrivée en métropole dans le Paris des années 1920, peut-elle exister comme intellectuelle ? Quelles sont les formes que peut prendre cette prétention ? Comme on l'a souligné, l'existence comme sujet pensant ne peut d'abord se négocier que dans ce renvoi à l'altérité. Le devenir intellectuelle de Nardal, en tant que part d'un devenir sujet, se joue ainsi en premier lieu dans une prise de conscience et une affirmation progressives de soi comme femme noire, qui s'enracinent d'abord dans une capacité de révolte favorisée dans la socialisation primaire, puis se développent grâce à l'exil à Paris. Ces processus sont complexes et il s'agit d'abord ici de démêler la manière dont ils se mettent en place afin de comprendre comment Nardal peut se constituer comme intellectuelle. Dans son cas, le monde des revues, important dans la capitale, offre un observatoire privilégié pour analyser ce processus: il rend compte de la création d'un espace où les questions de genre et de race sont à la fois intégrées et combattues, ce qui favorise la naissance de types de conscience, de genre, de race et féministe. C'est cette genèse, dans ses différentes formes, et les tensions qui la caractérisent et qui marquent ainsi le devenir intellectuelle problématique de Nardal, jusqu'à 1935, qui constitue, à mon sens, le moment de formulation achevée de cette conscience noire genrée naissante, que je voudrais d'abord examiner ici.

I- Une socialisation primaire favorable à la révolution subjective

A- La fierté d'être noire

Jusqu'à une période très récente, les travaux sur Nardal ont assez peu insisté sur le rôle de sa famille alors qu'elle est particulièrement importante pour comprendre son itinéraire¹. Née en 1896 au François, à la Martinique, Paulette Nardal est l'aînée d'une famille de sept filles. Le cadre familial explique d'abord la transmission de valeurs émancipatrices. Son père, prénommé Paul, est le premier ingénieur (en ponts et chaussées) noir de la Martinique. Il fut également le premier, après l'abolition de l'esclavage, à obtenir une bourse pour étudier en métropole. Il est

¹ Emily Musil Church, dans un article de 2013, a narré cette histoire familiale. Cf « In search of seven sisters: A Biography of the Nardal Sisters of Martinique », *Callaloo*, vol. 36, n°2, printemps 2013, p. 375-390.

le fils de Joachim Nardal et d'Alexandrine Avane, tous deux anciens esclaves, respectivement affranchis en 1854, à l'âge de 15 ans et en 1849, à l'âge de 14 ans. Des doutes subsistent quant à sa date de naissance. D'abord enregistré par sa mère sous le nom Paul Avane, comme étant né le 12 juin 1867 de père inconnu, il est reconnu par son père en 1878, apparaissant alors sous le nom Paul Nardal et dont la date de naissance mentionnée est le 14 mars 1864.

La mère de Paulette Nardal, Louise, née Achille, est enseignante et professeure de piano. Elle vient d'une famille métisse (son arrière-arrière-grand père était européen). Elle fut également engagée dans la vie publique de la Martinique, co-fondatrice et présidente d'un des premiers groupes mutualistes de femmes, la Société Saint-Louis des Dames¹, qui dans un contexte de décès liés à la procréation, visait à prendre en charge les femmes. Elle sensibilisa plus largement à la question sur l'île, intervenant dans les dispensaires.

C'est d'abord au sein de cette famille que Paulette Nardal peut développer une conscience valorisante d'être noire. Christiane Eda-Pierre², sa nièce, fille d'Alice Eda-Pierre, qui est, par ordre de naissance, la troisième fille des Nardal, explique par exemple dans différents entretiens ce rôle important joué par le père, figure dominante qui a toujours porté ses filles – et ses petits-enfants – à se réaliser et à être fier-e-s de leur couleur de peau. Il faut d'abord noter le caractère tout à fait singulier d'une telle figure paternelle, dans le contexte martiniquais. Non seulement il ne reproduit pas le modèle patriarcal, mais plus encore, il est également une figure présente et émancipatrice. Christiane Eda-Pierre va jusqu'à souligner que c'était lui qui « faisait marcher la maison », là où cela passait « au-dessus de [l]a tête [de la mère] », « beaucoup tournée vers les autres ». Elle explique ainsi que c'est son grand-père qui a élevé les filles Nardal³. Le large sourire qu'arbore Annie Ramin en entretien à la seule évocation du nom de son grand-père va dans le sens de cette présentation hautement positive. Elle exprime également son tempérament joyeux, sa largesse, dont témoigne l'accueil coutumier dans la demeure familiale de personnes venant de toute la Caraïbe, qui favorise une circulation d'idées culturelles, que l'on pourrait qualifier de progressistes, favorables à une affirmation noire⁴.

¹ Annie Ramin, « je ne suis pas assez disciplinée pour faire de la politique », entretien avec Ghislaine Burac et Adams Kwateh, *France-Antilles Martinique*, mis en ligne le 3 mars 2010 ; Gilbert Pago, « Les sociétés de secours mutuels de femmes à la Martinique au XIXe siècle », in Michel Dreyfus Bernard Gibaud et André Gueslin (ed), *Démocratie, Solidarité et mutualité*, Paris, Economica, 1999, p. 64-76.

² Christiane Eda-Pierre fut une cantatrice de renommée internationale, ce qui s'explique notamment par le rôle prépondérant joué par la musique dans sa famille, qui lui est tôt transmise. La musique est aussi essentielle dans la promotion de la culture noire de Paulette Nardal, comme on le verra.

³ Entretien avec Christiane Eda-Pierre, 15 janvier 2016.

⁴ Entretien avec Annie Ramin, 2 octobre 2015.

Cette présentation du père encourageant un regard positif sur soi en tant que noir-e se retrouve dans le portrait que dresse en 1936, Eslanda Goode Robeson, anthropologue, auteure et activiste noire américaine – l'épouse de Paul Robeson, lui-même athlète, acteur, chanteur et écrivain américain, fils d'ancien esclave et figure majeure du parti communiste et du mouvement des droits civiques – de Nardal et dans lequel elle évoque son père. Elle donne cependant à voir Elle explique d'abord que malgré ses talents, et la reconnaissance de ses qualités d'ingénieur à la Martinique, étant un pur noir [« a pure Negro »], il a souffert de préjugés raciaux qui ont handicapé sa carrière : recruté comme ingénieur en ponts et chaussées, chargé de la totalité de l'île, il ne fut néanmoins jamais officiellement reconnu comme ayant exercé une telle position :

« it is said, had he been a mulatto, the Government would probably have appointed him ; but being a pure Negro, they considered it bad policy for him to hold such a position »¹.

Robeson ajoute un peu plus loin, par opposition au processus d'aspiration des mulâtres à devenir blancs, la manière dont les « purs noirs », groupe auquel le père Nardal semble donc s'identifier, sont « très fiers et éprouvent du ressentiment par rapport à [ce sujet] ».

Cette fierté d'être noir-e, qui caractérise le père, est transmise aux filles Nardal. Il participe alors à la mise en place, dès la socialisation primaire, d'un terreau favorable au processus d'auto-noircissement, qui caractérise par la suite l'itinéraire de Paulette Nardal.

Pour comprendre la singularité de ce schéma familial et les effets qu'il peut avoir sur Nardal, il faut réinscrire cette socialisation dans le contexte de la Martinique du début du XX^e siècle. L'écrivain martiniquais Joseph Zobel permet par exemple d'appréhender ce climat et l'inscription particulière des Nardal². La « fierté de race »³ est alors quelque chose de peu porté dans le contexte martiniquais. Comme l'article de Robeson le souligne déjà, le blanchiment social, « pour compenser la noirceur de son teint »⁴, en particulier par l'instruction, constitue un moteur. Zobel explique de manière très intéressante que ce processus s'opère de manière inverse chez les Nardal, qui, investissant beaucoup dans les études et l'éducation, obtenant ainsi les privilèges sociaux matériels et symboliques qui en découlent, restent quant à eux, au contraire, noirs :

¹ Eslanda Goode Robeson, « Black Paris », *Challenge*, vol.1, n°5, juin 1936, p. 9-12.

² Joseph Zobel, *Et si la mer n'était pas bleue*, Paris, Editions caribéennes, 1982.

³ Je reprends en partie une dénomination tirée du film de Jil Servant consacré à Paulette Nardal, *Paulette Nardal, La fierté d'être négresse*, Paris, Editions de la Lanterne, 2004.

⁴ Joseph Zobel, *Et si la mer n'était pas bleue*, *op.cit.*, p.81.

« On ne peut jamais dire que M. Nardal ou Paulette Nardal avaient paru, fut-ce une seconde, éclaircis ou un peu moins noirs. Ils restaient noirs, comme on ne pouvait pas se le permettre à Fort-de-France »¹.

Le contraste entre l'affirmation des Nardal comme noir-e-s et les formes de rejet des Martiniquais apparaît d'autant plus saisissant dans la vision de Zobel qu'il ne s'agit pas pour eux, selon lui, de se poser dans « la bonne société », comme les autres blanchis, mais précisément de s'affirmer singulièrement, à contre-courant des logiques de promotion sociale que décrivent les mécanismes de (dé)racialisation. L'insistance sur la noirceur de la couleur de peau des sœurs Nardal, présente dans plusieurs commentaires et restitutions, doit de ce point de vue être soulignée. Comme Shireen K. Lewis l'a rappelé avec insistance, et de manière juste, afin de corriger les erreurs d'autres commentateurs, les Nardal n'étaient pas mulâtres, mais noirs². Eslanda Goode Robeson, qui a fourni l'article le plus fourni sur Nardal de son vivant et dans les années 1930, insiste sur ce point. Considérons par exemple la manière dont elle commence son portrait de la journaliste. Cette présentation relève d'une puissance d'affirmation qui, en prenant la couleur comme enjeu, au sens strict, se réapproprie les désignations racistes, de manière à retourner le stigmate, pour en faire la marque du processus de subjectivation :

« Paulette Nardal is beautiful. Her lovely clear dark-brown skin has bronze lights in it [...] She carries herself with quiet unselfconscious dignity like some magnificent dusky queen ».

Christiane Eda-Pierre a également montré l'enjeu que la couleur constitue dans la capacité de s'affirmer, insistant sur le fait que sa tante était « très noire ». Plus largement, les sœurs Nardal sont évoquées par différents interlocuteurs, dans Fort-de-France, de manière tout à fait singulière, dont la conscience et la fierté d'être noires sont précisément nourries par leur éducation. La vision romantique et partielle de leur perception, telle que l'illustre bien Zobel, n'en témoigne pas moins de la réalité et de la singularité d'un processus, par contraste avec la perception négative de soi qui caractérise beaucoup de Martiniquais. Mais précisément, cette intériorisation de l'infériorité raciale n'est pas sans effet sur la famille Nardal elle-même, qui non seulement n'est pas toujours appréciée, mais peut alors également, comme le souligne Zobel, faire l'objet de moqueries. À cet égard, la restitution par Christine Eda-Pierre, à plusieurs

¹ *Ibid.*, p.83.

² Shireen K. Lewis, « Gendering Negritude: Paulette Nardal's contribution to the birth of modern francophone literature », *Romance Languages Annual XI*, 2000, p.68. On peut précisément penser que cette erreur s'explique par le système hiérarchique de la Martinique, le rang social élevé des Nardal amenant « intuitivement » à les ranger du côté des mulâtres.

reprises, d'une histoire familiale, définit bien la manière dont la famille pouvait être renvoyée à son statut de noire. Elle raconte ainsi comment un jeune homme, qu'elle présente comme mulâtre, très épris d'Andrée, la benjamine¹, avait manifesté auprès de sa mère son attirance pour la jeune fille ; sa mère lui aurait alors répondu : « je suis dans le salon, tu ne me feras pas retourner à la cuisine »². Cette histoire met bien en scène les oppositions entre les différents groupes racialisés, au sein de la société martiniquaise, et ainsi la posture rejetée du Noir, supposé moins doué et assimilable que le mulâtre, candidat privilégié au blanchiment, comme on l'a dit. Eda-Pierre ajoute l'impossibilité familiale d'oublier cette histoire.

Il faut alors insister sur le caractère tout à fait exceptionnel de cette famille, et la possibilité qui en découle de dépasser ces formes de rejet. Selon Zobel, « ils restaient indifférents à leur propre légende, et se souciaient peu d'être taxés d'extravagance »³. Si, là encore, cette restitution participe d'une vision héroïque de la famille Nardal, elle n'en est pas moins significative. Elle révèle notamment la manière dont l'éducation permet d'échapper à une structure sociale hiérarchisée et de jeter un regard positif sur soi autonomisé des normes qui y président.

Cette présentation familiale permet de comprendre ce qui se met en place dans l'itinéraire de Nardal : les conditions de possibilité d'une résistance à l'auto-dévalorisation de soi comme sujet féminin racialisé – qui va se muer en capacité d'auto-noircissement dans le contexte du renvoi à l'altérité en métropole – favorisées par l'inculcation de schémas d'émancipation en raison de sa position tout à fait singulière dans la Martinique du début du XX^e siècle.

B- La place dans la fratrie

Dans ces différentes restitutions, la question du genre n'est pas soulignée – si l'on veut bien excepter la mise en avant de la féminité des sœurs Nardal. On peut supposer que la transmission des valeurs émancipatrices, favorisée en particulier par le père, neutralise la spécificité du genre, comme si celle-ci était contenue dans la possibilité plus large de s'affirmer comme noir-e, qui ainsi la subsumerait. Il est tout à fait révélateur en ce sens que ces formes d'injonction à la réalisation de soi soient adressées à ses filles dans une rhétorique genrée : « Je

¹ Christine Eda-Pierre ne donne pas d'indication quant à la date, mais dans la mesure où Andrée meurt en France, en 1935, on peut imaginer que la scène se situe dans les années 20.

² Cf notamment Joseph Confavreux, « Paulette Nardal, femme pionnière de la cause noire », nos histoires, 2009 ; Entretien avec Christiane Eda-Pierre, 15 janvier 2016.

³ Joseph Zobel, *Et si la mer n'était pas bleue*, op.cit.,

n'ai rien à vous léguer à part une maison, c'est votre devoir de travailler comme sept garçons »¹. Ce vocabulaire genré vise en réalité à neutraliser la question du genre : il a une valeur féministe. C'est ainsi la réalisation en tant qu'individu qui est ici en jeu, favorisée par le fait que les Nardal sont toutes des filles².

Il faut encore, en ce sens, souligner l'importance de la place de Paulette Nardal dans la fratrie. Elle est en effet l'aînée. Les représentations particulières d'une telle position s'illustrent d'abord très certainement dans le choix de son prénom : Paulette dérive de Paul, le nom du père, et assoit ainsi ce rôle particulier qui incombe aux aîné-e-s dans la structure familiale³. Cette place dans la famille se retrouve par exemple tout à fait dans l'installation des sœurs à Paris. Dans la période de l'entre-deux-guerres, et en particulier dans les années 30 où quatre des sept sœurs résident dans la région parisienne, la figure tutélaire de Paulette Nardal joue un rôle non négligeable notamment dans l'organisation du salon ou « cercle d'amis », selon l'appellation que Nardal lui préfère⁴, qui se tient chez elles, à Clamart, et qui va constituer un lieu important de socialisation et de constitution comme intellectuels pour un certain nombre de penseurs noirs⁵. Le cousin des Nardal, Louis-Thomas Achille, est revenu sur cette expérience, dans la préface de l'édition complète de *La Revue du Monde Noir* et sur ce rôle de l'aînée des Nardal dans ce cadre :

« Très vite la vie de famille reprit son cours sous la tutelle vigilante de la journaliste Paulette, aidée par d'efficaces femmes de ménage du quartier [...] Un dernier trait souligne le caractère familial de ces dimanches de Clamart : la coexistence des générations. Entre l'aînée, Paulette, née en 1896, et la benjamine, Andrée, née en 1910, il y a près d'une génération, et en tout cas toute la distance qu'il peut y avoir entre l'adulte chargée de responsabilités et la jeune étudiante tout en devenir. »

Ce propos, qui oppose deux générations, et les traits qui peuvent les caractériser respectivement, radicalise encore le rôle de Paulette Nardal, qui apparaît véritablement comme la cheffe de cette fratrie qui reconfigure la famille en métropole – et dont on note alors le caractère très féminin. Plus largement, l'expérience à Paris va se révéler particulièrement importante dans le devenir intellectuelle de Nardal : c'est là qu'elle va se retrouver confrontée

¹ Il s'agit de la traduction de l'anglais d'archives que l'on a pas encore pu consulter. « Le décès de Paulette Nardal », Archives départementales de la Martinique, 25J5/10.

² De manière que l'on pourrait presque voir comme ironique, du point de vue du genre, la mère a été enceinte d'un huitième enfant qui était un petit garçon mais qu'elle perdit.

³ Son nom de Baptême est en réalité Felise Jeanne Paule Nardal.

⁴ Michel Fabre, *La Rive Noire. De Harlem à la Seine*, Paris, Lieu commun, 1985, p.143.

⁵ Je reviendrai bien sûr, plus en détail, sur ce « cercle d'amis ».

au racisme, qui entraîne alors une autre forme de regard sur soi comme femme noire, ainsi de constitution de soi comme sujet de connaissance.

II- *La Dépêche Africaine* et l'entrée genrée dans l'écriture

Après avoir été formée à l'université coloniale de Fort-de-France et aux Antilles britanniques, où elle s'est rendue pour perfectionner son Anglais, Nardal arrive à Paris en 1920. Elle est la première étudiante noire martiniquaise à intégrer la Sorbonne. Le fait de quitter les Antilles pour étudier en métropole constitue un schéma répandu, pour les familles qui peuvent se le permettre. Il s'agit, la plupart du temps, une fois les études terminées, de regagner l'île. Le père de Nardal lui-même a fait ses études en région parisienne, à Challons-sur-Marne, avant de revenir au François. Néanmoins, à la distribution sociale très inégalitaire de cette capacité migratoire¹, s'ajoute sa dimension genrée. Ce sont en effet essentiellement les garçons qui ont la possibilité d'aller étudier en métropole². La situation d'exil – puisqu'elle peut ainsi être nommée en raison de la manière dont Nardal la perçoit et des effets qu'elle a sur elle – est donc tout à fait singulière, car elle est celle d'une femme noire, dans un contexte où, en outre, les représentations de la féminité noire s'accordent mal avec la reconnaissance de l'aspiration intellectuelle qui peut caractériser ces femmes.

A- L'entre soi féminin de *La Dépêche Africaine*

Après avoir consacré son diplôme d'études supérieures d'anglais à Harriet Beecher Stowe³, activiste blanche américaine ayant milité pour l'abolition de l'esclavage, Nardal décide de se tourner vers le journalisme. C'est ainsi qu'en juin 1928, elle rejoint la rubrique littéraire de la revue *La Dépêche Africaine*, à laquelle sa sœur, Jane, contribue depuis février, dans la rubrique « La Dépêche politique ». Elle y est alors présentée comme professeure d'anglais et dont la contribution au journal consistera à « écrire une série d'articles sur l'évolution économique et littéraire des noirs américains ». Nardal y publiera douze textes. Ce lieu va se

¹ Je me situe ici dans le cadre spécifique de la migration en vue de la formation universitaire mais il faut aussi mentionner que peu de femmes noires travailleuses, pauvres migrent dans ces années, mais on est malheureusement peu renseigné sur cette catégorie de migrantes.

² Musil explique ainsi qu'en 1934, sur 325 Martiniquais, on trouve moins de 50 femmes (Emily Musil Church, *La Marienne noire : How Gender and Race in Twentieth Century Atlantic World Reshaped the Debate about Human Rights*, thèse de doctorat en histoire, UCLA, 2007, p. 176).

³ Michel Fabre, *La rive noire*, *op.cit.*, p. 152. Nardal mentionne également ce travail – sans pour autant indiquer qu'il s'agit du sien, ce qui est intéressant en termes de comportement genré, j'y reviendrai – dans un texte intitulé « L'éveil de la conscience de race » (*La Revue du Monde Noir*, n°6, 1932).

révéler important dans sa constitution comme intellectuelle. Pour le comprendre, Il faut d'abord restituer le contexte de ce journal et du Paris dans lequel il s'insère.

Fondé en février 1928 par le Guadeloupéen Maurice Satineau, ce journal est celui d'une organisation modérée, le Comité de Défense des Intérêts de la Race Noire (CDIRN)¹. Il se situe dans une tendance réformiste – donc pas anti-colonialiste – et bénéficie d'une audience importante par rapport aux autres journaux, plus politiques et radicaux de ces années comme *Le Cri des nègres*, organe de l'Union des Travailleurs Nègres (UTN), et *La Race Nègre*, journal de la Ligue de Défense de la Race Nègre (LDRN). Il existe ainsi à Paris dans ces années, un certain nombre d'organisations noires, qui expriment leurs idées via des journaux, et qui diffèrent sensiblement quant aux stratégies à mettre en place pour promouvoir les intérêts des Noirs². Cherchant à atteindre un public plus large que les journaux plus radicaux, *La Dépêche Africaine* s'en démarque à la fois en raison de son point de vue plus « modéré »³, davantage tourné vers les questions du rapport de la métropole aux colonies et vers Paris comme métropole coloniale, et de l'articulation qui y est rendue possible entre les questions de genre et de race. Ceci s'explique d'abord par une autre des particularités de ce journal, son ouverture aux femmes, qui constituent une voix significative dans l'équipe rédactionnelle. Si Jane et Paulette Nardal sont les seules femmes noires du journal, elles se retrouvent autour de préoccupations communes, avec les journalistes féministes blanches Marguerite Martin, Marcelle Besson, Carly Boussard, ou encore Madame Winter Frappier de Montbenoît.

À l'image du journal, ces femmes, auxquelles on peut ajouter les sœurs Nardal, ne partagent pas de ligne commune et fixe et ont des préoccupations différentes. Elles se rejoignent néanmoins dans un souci commun de répondre aux problèmes coloniaux, à partir de leur position de femme. Nardal fait même écho assez spécifiquement, notamment dans *Le Soir*, un

¹ A ne pas confondre avec le Comité de Défense de la Race Nègre (CDRN). Celui-ci fut fondé en 1927 par Lamine Senghor, qui quitte en mars le parti communiste réalisant le manque d'attention porté aux problèmes des Antilles et de l'Afrique noire (en comparaison avec les situations au Maroc et en Indochine). Après deux numéros du journal de l'organe *La voix des nègres*, parus en janvier et mars 1927, la branche plus radicale, conduite par Senghor (qui meurt quelques mois plus tard) et Kouyaté fait scission pour fonder la Ligue de Défense de la Race Noire (LDRN), qui crée alors un nouveau périodique, *La Race Nègre*, là où la vogue réformiste se restructure autour de Maurice Satineau, et du CDRN, qui un an après fonde *La Dépêche Africaine*. En 1931, la LDRN fait à son tour scission et la frange menée par Kouyaté, fonde l'UTN, qui se dote d'une nouvelle revue, *Le Cri des nègres*.

² Pour un approfondissement de la question cf. Philippe Dewitte, *Les mouvements nègres en France 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, 1985.

³ Cette modération n'empêche pas le journal d'être, comme les autres, surveillé de près par les autorités et suspecté de propagande anti-française, en particulier en raison de ses liens avec Marcus Garvey, leader noir d'origine jamaïcaine alors lui aussi surveillé, accueilli pour quelques jours en octobre 1928 à l'adresse du journal et avec lequel Satineau restera en contact. Le climat avec les autorités s'apaise dès l'été 1928 et le journal paraît jusqu'en 1932. Il paraît à nouveau brièvement en 1938. Comme les autres journaux, il sera finalement interdit par les autorités.

peu plus tard en 1930, aux points de vue de certaines de ces femmes, usant du même langage. Parmi elles, on trouve Marguerite Martin, militante socialiste suffragiste. Elle s'illustre tant par des textes de promotion d'une conscience de genre de type internationaliste, usant du vocabulaire de la sororité, par exemple dans un texte intitulé « à Mes sœurs »¹, que par la dénonciation de certaines expositions coloniales, comme celle ayant eu lieu en 1928 au jardin d'acclimatation, dans un texte intitulé « Promenade du dimanche. Impressions d'un village nègre »². On peut également y lire Marcelle Besson, qui, après avoir défini le problème colonial comme un problème social, prône dans une rhétorique typique de ces années, mettant en avant les qualités spécifiques des femmes, leur possibilité de faire « œuvre sociale »³. C'est leur capacité à agir indirectement sur la politique des gouvernants qui constitue le moteur de cet appel. Elle considère qu'aider les Noirs⁴ relève d'une responsabilité liée à leur sacrifice pour la nation durant la guerre et va ainsi proposer la mise en place de différents services, aux colonies comme en métropole, comme une inspection du travail pour la protection des travailleurs noirs, ou un élargissement du « service spécial 'des affaires indigènes' », assistance au logement et au travail, et prenant en charge la santé, qui existe déjà à Paris. Dans une visée plus spécifique et ouvertement colonialiste, Madame Winter Frappier de Montbenoît, réunionnaise, fondatrice du groupe « la Française Créole »⁵, s'intéresse aux problèmes du métisse dans les colonies et propose ainsi, en vue de dépasser la discrimination dont elle considère qu'il fait l'objet, de mettre en place une descendance et un héritage familial matrilineaire, gommant ainsi l'absence du père blanc. Son souhait repose sur l'idée selon laquelle le Noir dans les colonies françaises – qu'elle oppose aux colonies anglaises et aux États-Unis – a toujours été bien traité, et que cette reconnaissance lui permettra donc de jouir d'un traitement égal par rapport aux autres sujets coloniaux⁶.

Sans tenir compte du cas de Nardal auquel on va plus précisément s'attacher, on peut désigner les stratégies de ces femmes comme féministes à partir du moment où l'on a en tête la définition du féminisme français qu'en a donnée Joan Scott, selon laquelle tout en critiquant les discours relatifs aux droits, à la citoyenneté et à l'individualité qui avait naturalisé la différence

¹ Marguerite Martin, « Mes sœurs », *La Dépêche Africaine*, n°1, février 1928.

² Marguerite Martin, « Promenade du dimanche. Impressions d'un village nègre », *La Dépêche Africaine*, n°2, février 1928.

³ Marcelle Besson, « La femme et l'action coloniale », *La Dépêche Africaine*, n°6, août 1938.

⁴ Elle écrit « noirs » avec une minuscule, ce qui peut être lu comme révélateur d'une absence de conscience raciale. Je vais revenir sur cet enjeu, important chez Nardal.

⁵ Le terme créole est en réalité ambigu. Il peut renvoyer aux blancs descendants de colons nés aux colonies, comme c'est le cas ici, comme aux enfants dits métisses. Cf. notamment Christophe L. Miller, *Blank Darkness: Africanist discourse in French*, Chicago, University of Chicago Press, 1985.

⁶ Madame Winter Frappier de Montbenoît, « Les métis des colonies », *La Dépêche Africaine*, n°25, juin 1930.

des sexes, les féministes ont pu s'appuyer sur cette différence pour s'en affranchir, revendiquant ainsi en tant que femmes (c'est-à-dire en mettant en avant des « qualités » féminines) les mêmes droits que les hommes¹. Autrement dit, le rejet des catégories naturalisées d'homme et de femme peut néanmoins déboucher sur l'usage de cette catégorie « universalisée » de femme. Brent Edwards, dans son ouvrage majeur, *The Practice of Diaspora*, a également utilisé cette définition du féminisme de Joan Scott qui s'exprime dans la différence, voyant le courant comme l'héritage pluriel et changeant de ce paradoxe². Il déduit cette analyse de la pluralité des positions exprimées dans *La Dépêche Africaine*. Il ajoute que ce travail féministe multi-facettes, permet de lire la manière dont en réalité, comme Étienne Balibar l'a exprimé, le racisme présuppose toujours le sexisme, ce qui permet de souligner deux idées. D'une part, que dans l'histoire du féminisme, la race ne se contente pas de compliquer le genre – pas plus que le genre n'est venu simplement troubler les doctrines universelles de l'humanisme libéral de l'ouest ou du marxisme. D'autre part, cela permet d'appuyer la pertinence du genre dans la venue à une conscience de race – ce que Paulette Nardal, qui considère le rôle particulier que les femmes intellectuelles ont joué dans sa naissance, exprime dans un texte important, « L'éveil de la conscience de race »³.

Mais on peut alors se demander s'il ne convient pas davantage de faire de ce paradoxe pour ce qui nous intéresse ici, le point de départ de l'analyse, plutôt que celui d'arrivée. En effet, la pluralité des postures exprimées, si elles se recoupent sous un féminisme qui se comprend dans cette richesse et cette contradiction, n'en signifie pas moins, précisément, que les positions en présence diffèrent. De plus, à cet égard, et quand bien même la proposition de Balibar serait admise – ce qui au fond importe peu ici – précisément le racisme ne constitue pas le même enjeu dans le devenir sujet de chacune. Considérer les différences entre ces femmes permet alors de faire ressortir la singularité de celle de Nardal, son positionnement par rapport au féminisme sur lequel on ne statue pas d'emblée et ce que tout cela nous dit de sa constitution et de ses premières formes d'affirmation comme sujet féminin racialisé et comme intellectuelle.

Si on ne dispose malheureusement d'aucun témoignage direct de Nardal sur son expérience à *La Dépêche Africaine*, ses textes nous permettent néanmoins d'en prendre la mesure. Ils visent, pour la majorité d'entre eux, à rendre compte des activités culturelles qui ont lieu dans la capitale. C'est l'occasion pour Nardal d'exprimer, en tant que femme noire, ce

¹ Joan Scott, *La citoyenne paradoxale. Les féministes françaises et les droits de l'homme*, traduit de l'américain par Marie Bourdé et Colette Pratt, Paris, Albin Michel, 1998.

² Brent Edwards, *The Practice of Diaspora. Literature, Translation and The Rise of Black Internationalism*, Harvard University Press, Cambridge Mass. And London, England, Harvard University Press, 2003, p. 151.

³ Cf. infra.

qu'elle perçoit comme les singularités artistiques des Noirs. Sur les douze textes qu'elle publie, huit évoquent la culture noire, à travers la musique et la danse, de la biguine aux *Spirituals*¹, en passant par la sculpture², ou encore le théâtre³. C'est l'attachement à la culture antillaise en particulier qui en ressort, la possibilité d'évasion que les lieux non mixtes (d'un point de vue « racial »), où les Noirs dansent au son d'un orchestre, comme le bal de la glacière, célèbre dans ces années, offrent. Dans ce rapport à la tradition, Nardal regrette par exemple, dans un article intitulé « Musique nègre. Antilles et Afraamérique », l'oubli des danses d'anciens esclaves dont il ne reste que la laguia⁴, et l'absence de musique traditionnelle chez les Antillais. Elle considère inversement que la souffrance s'exprime encore dans les *Spirituals* des Noirs américains. La musique et la danse sont particulièrement encouragées dans ces années, y compris par la revue *La Dépêche Africaine*, qui est par exemple à l'origine de l'organisation du concert du 6 octobre de la salle Hoche⁵.

B- Les formes de la subjectivation entre identification et mise à distance par rapport aux autres femmes

La représentation des femmes dans les textes de Nardal, qui y sont très présentes, est particulièrement intéressante. Réinsérons d'abord la question dans un contexte général. Malgré la présence de quelques femmes, dans les cercles noirs parisiens naissants, comme les romancières Jessie Fauset et Gwendolyn Bennett, les figures noires de la pensée sont néanmoins essentiellement masculines, comme en témoignent Alain Locke, Claude Mc Kay, Langston Hughes, ou encore W.E.B Du Bois – sur lesquels nous allons bien sûr revenir. C'est en une Joséphine Baker que s'incarne, de manière paradoxale, la féminité noire. Les représentations qui lui sont liées sont inséparables des stéréotypes sexistes et racistes véhiculés depuis le XIX^e siècle à travers la figure de la doudou⁶. Elle est en effet l'expression de l'exotisation du corps

¹ Paulette Nardal, « Le concert du 6 octobre à la salle Hoche, *La Dépêche Africaine*, n°9, novembre 1928 ; Le Nouveau Bal Nègre de la Glacière, *La Dépêche Africaine*, n°14, 30 mai 1929 ; « Musique nègre. Antilles et Afraamérique, *La Dépêche Africaine*, n°25, juin 1930.

² Paulette Nardal, « Une femme sculpteur noire [Augusta Savage] », *La Dépêche Africaine*, n°27-28, août-septembre 1930.

³ Paulette Nardal, « Le nègre et l'art dramatique », *La Dépêche Africaine*, n°3, mai 1928.

⁴ Il s'agit d'une danse proche des danses de guerre, qui mime un combat entre deux hommes.

⁵ Paulette Nardal, « Le concert du 6 octobre de la salle Hoche », *loc.cit.* La musique est plus généralement une dimension fondamentale chez Nardal, on y reviendra plus particulièrement à travers l'évocation de son parcours à son retour à la Martinique.

⁶ Cf. par exemple, Jacqueline Couti, « La doudou contre-attaque. Féminisme noir, sexualisation et doudouisme en question dans l'entre-deux-guerres », traduit de l'anglais par Michele Greer, *Comment s'en sortir*, n°1, 2015, p.111-139 ; [en ligne] https://commentensortir.files.wordpress.com/2015/06/css-1_2015_couti_la-doudou-contre-attaque.pdf.

féminin qui est diffusée en particulier dans la littérature depuis la fin du XIX^e siècle. Dans un texte paru en octobre 1928 dans *La Dépêche Africaine*, intitulé « Pantins exotiques », Jane Nardal évoque cette assignation des femmes noires. Elle rend d'abord compte de la tradition littéraire qui a imprégné l'imaginaire de la femme des colonies – de Bernardin de Saint-Pierre aux romantiques comme Victor Hugo, Alphonse de Lamartine, et Jules Michelet, et même Harriet Beecher Stowe. Joséphine Baker est d'abord présentée comme ayant bouleversé ces cadres du doudouisme du XIX^e siècle :

« Mais Joséphine vint. Joséphine Baker s'entend, et troua le décor de toile peinte à la Bernardin. Voilà que bondit en scène une femme de couleur, aux cheveux laqués, à l'étincelant sourire ; elle est bien encore vêtue de plumes ou de feuilles de bananes, mais elle apporte aux Parisiens les derniers produits de Broadway [...]. La transition entre le passé et le présent, la soudure entre la forêt vierge et le modernisme, ce sont les noirs américains qui l'accomplissent et la rendent tangibles [...]¹.

Nardal reconnaît dans les performances de Baker un potentiel subversif. Mais si elles reconfigurent cette réception de la doudou, qui, avec la vogue nègre, s'éloigne des visions « romantiques » de cette littérature exotique, la représentation des Noirs et des femmes en particulier n'en demeure pas moins toujours problématique. Cette reconfiguration est précisément le creuset de toute une nouvelle littérature, d'avant-garde, incarnée par *Le Nègre* de Philippe Soupault², ou Carl Van Vechten, figure (blanche) de la *Harlem Renaissance*, et dans le prolongement de laquelle se situe aussi Paul Morand, écrivain et diplomate dont le racisme sera confirmé par son rôle sous Vichy, et que Nardal vise principalement dans cet article. Il faut alors noter la qualité de la lecture par Jane Nardal de Baker, dont elle salue à la fois l'importance des performances en termes de subjectivation et l'impossibilité qui les caractérise de dépasser les stéréotypes pour une pleine reconnaissance des Noires comme sujets.

La critique de l'exotisme qu'elle mène plus largement dans ce texte renvoie à l'impossibilité pour les Noirs et pour les femmes en particulier, d'exister hors de ces stéréotypes et d'être pleinement reconnu-e-s comme des sujets en général et des sujets de connaissance en particulier. C'est cette impossibilité et les manières de la contourner qui nous intéressent.

¹ Jane Nardal, « Pantins exotiques », *La Dépêche Africaine*, n°8, octobre 1928.

² Le jugement, vif, mérite d'être cité : « Et les artistes, les snobs blasés trouvent en eux [les noirs américains] ce qu'ils cherchaient : le contraste savoureux, pimenté, d'êtres primitifs dans un cadre ultra-moderne de la frénésie africaine se déployant dans le décor cubiste d'une boîte de nuit [...] A entendre leurs danses et rauques mélodies au concert, au music-hall, au phonographe, ces derniers reconstituent une étrange atmosphère où l'on entend encore quelque chose du gémissement des pauvres esclaves avec un arrière-goût de naïveté et parfois de sauvagerie » (Jane Nardal, « Pantins exotiques », *loc. cit.*).

À travers leur participation même au journal, l'acte d'écriture, les sœurs Nardal mettent à mal la vision stéréotypée de la féminité noire et s'affirment comme sujets pensants. Maryse Condé a parfaitement résumé, dans un film consacré à Paulette Nardal, cette volonté d'existence comme intellectuelles :

« Elles ont voulu être des intellectuelles. C'était en fait un domaine réservé aux hommes. Alors on ne leur permettait pas d'entrer dans ce terrain qui les fascinait »¹.

Pour comprendre la manière dont cette affirmation est rendue possible, et les paradoxes qu'elle peut prendre, il faut en réalité poursuivre notre examen des possibilités et des manifestations de l'affirmation de soi comme sujet féminin racialisé. La prise de conscience de soi comme femme – en tant qu'être social soumis à des contraintes – et la possibilité d'exister comme intellectuelle sont en effet étroitement liés, comme je l'ai d'emblée souligné. C'est la prise de conscience de la contradiction que représente la catégorie de « femme intellectuelle » qui détermine les conditions de possibilité de son propre dépassement. Mais dans le cas de Nardal, c'est une contrainte spécifique attachée à la féminité, sa racialisation, qui pèse sur sa prétention d'exister comme intellectuelle. Cet enjeu est encore bien défini par Maryse Condé qui poursuit :

« Le fait de vivre en tant que femme c'est un problème qu'il fallait résoudre avant même de faire communiquer ses idées. Donc je pense qu'elles ont eu une bataille tellement rude sur tellement de fronts que ça les a un peu pénalisées ».

Il y a dans le diagnostic porté par Maryse Condé une réalité quant à la difficulté pour les Nardal d'exister comme sujet en général et sujet pensant en particulier. Il me semble néanmoins, précisément, que cette lutte pour exister comme femme noire et intellectuelle ne se mène pas simplement sur des fronts différents, mais que la prétention d'exister comme intellectuelle est inséparable, pour Nardal, de la prise de conscience et de l'affirmation de soi comme sujet féminin racialisé, qui passe par le rejet des constructions stéréotypées.

Jane Nardal pointe l'enjeu avant sa sœur aînée, en soulignant, avec ironie, l'illégitimité de la mise à mal des stéréotypes associés à la féminité noire :

« Quelle déception pour celui qui évoque en votre honneur des princesses exotiques, si vous alliez lui dire que, tout comme une petite bourgeoise française, vous poursuivez à Paris des études commencées là bas, sous les tropiques, au Lycée »².

¹ Maryse Condé, in Jil Servant, *Paulette Nardal. La fierté d'être négresse*, Paris, Editions de la Lanterne, 2004.

² Jane Nardal, « Pantins exotiques », *loc.cit.*

Sa critique de Paul Morand lui fait dire¹, non sans ironie toujours, comment à cette période, la vogue nègre a permis aux Noirs la conquête d'une reconnaissance esthétique. Mais précisément, elle souligne en même temps que celle de leurs qualités intellectuelles reste encore à faire :

« tout le mal vient de ce que la vogue des nègres en ces dernières années les a surtout fait considérer comme des gens destinés à servir à l'amusement, voire au plaisir artistique et sensuel du blanc, et là-dessus P. Morand rend un juste hommage à la plasticité des nègres, mais lorsqu'il s'agit de qualités intellectuelles, ou morales, lorsqu'il s'agit de ne plus être leur bouffon, mais leur égal par l'intelligence, cela dérange le plan de la nature et les vues de la providence »².

Si elle ne l'affirme pas d'un point de vue genré, Nardal entend bien faire valoir plus spécifiquement les femmes comme sujets de connaissance :

« Avant 1914, écrit Paul Morand, un noir c'était quelque chose de risible et d'exotique ». Maintenant du point de vue de la plastique, ce qui est déjà beaucoup, il a partie gagnée : l'Européen l'admire ainsi qu'un bel animal dont il a, comme la danseuse Congo (alias Joséphine Baker), la souplesse, la joie, « l'élan vital immédiatement transmissible » (p.81). La conquête de l'artiste faite, il lui reste maintenant à faire celle du bourgeois, de l'intellectuel »³.

C'est la mobilisation de Baker par Nardal qui permet un tel diagnostic : le propos témoigne de cette conscience de l'enjeu que constitue pour une femme noire en particulier la reconnaissance comme sujet pensant et de la volonté de l'affirmer, que sa sœur Paulette, plus prolifique, va encore davantage illustrer.

L'aînée des Nardal voit notamment dans les bals nègres, à travers la musique et les danses traditionnelles martiniquaises qui s'y déploient, comme la biguine, la possibilité pour les Noirs de se retrouver entre eux et pour les femmes de s'exprimer, à travers la danse, sans craindre d'être ramenées au stéréotype du doudouisme. « Le nouveau bal nègre de la glacière » constitue à cet égard un récit intéressant⁴. D'abord du point de vue de la forme. La manière qu'a Nardal de décrire le bal l'apparente à une petite nouvelle, plus qu'à un compte-rendu. La

¹ Morand fait l'objet dans cette perspective d'un certain nombre de critiques par les intellectuels noirs. Paulette Nardal elle-même s'y livre également à deux reprises dans *Le Soir*.

² *Ibid.*

³ Le renvoi à l'animalité des Noirs, que d'un point de vue contemporain on pourrait encore mal interpréter, est fréquent dans la rhétorique d'affirmation de la subjectivité des Noirs de ces années, comme l'illustrent Paulette Nardal, Aimé Césaire ou Claude McKay. On peut considérer qu'il marque la volonté de retournement du stigmaté, un peu à la manière d'une antiparastase.

⁴ Paulette Nardal, « Le nouveau bal nègre de la glacière », *La Dépêche Africaine*, 30 mai 1929. Les citations qui suivent en sont extraits.

journaliste nous amène alors dans un hangar. Il est présenté comme un lieu rappelant les Antilles, favorisant ainsi l'entre-soi :

« Dans ce cadre, les noirs se sentent bien chez eux. Aucune opposition choquante, comme dans d'autres dancings, entre leurs types et un cadre violemment européen. Rien dans cette salle qui rappelle la France, sinon quelques rares Parisiens, égarés dans la foule des coloureds ».

La manière dont Nardal dépeint les participants, si elle peut d'abord paraître étonnante pour un regard contemporain, est en réalité une manière de se poser contre l'idéologie raciste qui regroupe de manière indifférenciée les Noirs. Du Bois en offrait déjà un exemple dans *Les âmes du peuple noir*¹, et on a noté son utilisation dans la description même de Nardal par Robeson. C'est dans cette perspective qu'il faut appréhender la description de la journaliste des différentes « gammes de tons » du Noir :

« Dans cette salle s'offre à l'observation de l'artiste toute la gamme des tons qui rend le teint des noirs si difficile à reproduire. Elle va de la blanche carnation de la mulâtresse aux cheveux plats, au noir mat de la négresse à toison épaisse et si parfaitement frisée, en passant par l'aigre blondeur de la chabine, la brune couleur de cannelle, tous les tons roches de bois précieux et la capresse couleur de sapotille ».

Ce qui est particulièrement intéressant dans cette description est en outre la manière dont elle se révèle en réalité genrée. Ce sont en particulier les femmes qui font l'objet de commentaires :

« Une femme vient d'entrer, au teint du brun rouge, que l'on sent douce au toucher comme de la soie ».

Ce propos pourrait être lu comme une forme de renvoi à l'exotisme s'il n'était pas émis par Nardal. Mais le fait qu'il s'agisse d'elle doit nous amener à saisir davantage l'enjeu qu'il est susceptible de constituer. En effet, à travers la description du bal se joue également, et avant tout, une affirmation de la subjectivité féminine. Elle ne peut précisément se réaliser que dans cette tension entre un corps assigné et un corps revendiqué, qui constitue une des seules stratégies de subjectivation disponibles. Dans le contexte de la vogue nègre, cette possibilité d'existence et d'affirmation de soi pour une femme, dans ce lieu situé à la fois dans et hors du Paris colonial, passe alors par la danse :

¹ W.E.B Du Bois, *Les âmes du peuple noir*, traduit de l'anglais par Magali Bessone, Paris, La Découverte, 2007.

« Voilà une femme qui ne semble pas voir trouvé de cavalier ‘à la hauteur’, car elle s’est lancée toute seule dans la danse, bras levés, hanches roulantes, en une sorte de galop rythmé qui rappelle les évolutions de la foule des masques antillais, descendant en ‘vidé’ les rues de Fort-de-France, musique en tête, par un dimanche de carnaval ».

Mais il faut encore aller plus loin, et tâcher d’examiner ce que ses propos peuvent signifier quant à la constitution de Nardal elle-même comme sujet de connaissance. Dans ce texte apparaissent en réalité plusieurs éléments très importants pour comprendre les représentations de Nardal. Il n’y a d’abord pas d’identification directe entre elle et les femmes qu’elle dépeint. L’absence d’utilisation d’un « nous » – présente au contraire chez Jane par exemple – constitue de ce point de vue la forme la plus directement identifiable de cette distance. Mais plus encore, celle-ci est signifiée par la posture que Nardal adopte dans ce texte, celle d’une observatrice. Elle est d’abord celle qui nous emmène au bal, puis nous le fait observer, ce qu’elle affirme elle-même. Ainsi, juste avant d’introduire la femme « au teint du brun rouge » que j’ai précédemment évoquée, elle écrit : « Que ces types sont intéressants à observer ! ». Si Nardal ne prétend pas renvoyer les femmes à leur statut d’objet, il faut néanmoins pointer la manière dont sa posture ethnographique, permise par son statut de journaliste¹, exprime une distanciation avec les autres femmes noires. Cette relation sujet/objet est importante : en réalité, ce geste va être reproduit, ce pourquoi il est particulièrement significatif. Le « nous » que Nardal peut néanmoins affirmer à la fin du texte, s’il n’est pas spécifiquement celui des femmes noires, renvoie à la réalité d’une situation vécue par tous, celle de l’exil : « toutes les classes se trouvent ici mêlées dans le commun désir de retrouver un peu de l’atmosphère du pays ». La fin du bal sonne le retour en France – « c’est la fin du bal qui nous ramènera brutalement en France, sur le boulevard Blanqui ». Ce sentiment d’exil, et le rapport complexe de distance et d’identification qui l’accompagne, se jouant en particulier du point de vue du genre, se retrouve dans d’autres textes de Nardal parmi lesquels un second publié dans *La Dépêche Africaine*.

En décembre 1929, Nardal signe une courte « nouvelle », significativement intitulée « en exil »². Ce texte exprime la difficulté de la situation d’exil à travers le récit de la vie éprouvante d’une « vieille négresse », selon les mots que Nardal fait dire à la protagoniste de son histoire, Elisa, résolument inadaptée au pays dans lequel elle se trouve et qui aspire à rentrer

¹ On analysera plus précisément l’articulation entre les postures journalistique et ethnographique dans la production de Nardal dans l’analyse des formes d’exploration interdisciplinaires dans une seconde partie.

² Paulette Nardal, « En exil », *La Dépêche Africaine*, décembre 1929. Les citations qui suivent en sont extraites.

dans son pays d'origine, la Martinique¹. C'est d'abord le racisme ordinaire que met en scène le quotidien de cette femme, à travers son interpellation par une bande de jeunes étudiants, présentée comme coutumière. Alors qu'Elisa se livre à une introspection, relative à cet « ennemi cruel et implacable qu'est l'hiver », celle-ci se voit en effet interrompue :

« 'Oh la belle blonde !' – Indifférente au rire d'une bande d'étudiants enchantés de leur spirituelle remarque, elle poursuivait son monologue intérieur ».

Nardal dépeint alors une opposition entre deux styles de vie, celui des Européens, dont la vie se caractérise par « une effroyable régularité », que seul le café, « son triomphe », avec le punch du dimanche, viennent mettre à mal. On y trouve également le témoignage d'une réalité socio-économique difficile. On comprend qu'Elisa fait des ménages. Sur le chemin du retour, Elisa rêve que son fils, parti tenter sa chance en Amérique du Sud, revienne la chercher avec un peu d'argent et la ramène à la Martinique. Au milieu de la nouvelle, Nardal nous plonge dans la rêverie d'Elisa, qui revoit sa ville natale, Sainte-Marie, et relate une soirée qui met en scène le folklore martiniquais, « les récits africains adaptés à l'âme antillaise », la musique, là encore. Et Nardal de conclure ce tableau : « c'est toute l'âme de la vieille Afrique qui passe dans ce tamtam antillais, évoquant une vague émotion parmi les parleurs soudains attentifs ». Seconde interruption : « rue de Rennes », et, comme à la fin du bal, Elisa se voit ramenée à Paris. La nouvelle se termine sur la réception d'une lettre de son fils lui annonçant sa réussite et son intention de la ramener chez eux.

Ce texte constitue la première forme d'expression par Nardal de la signification particulière que peut revêtir l'exil pour une femme noire. Il est notable qu'il mette en scène une femme pauvre, ce qui en soi lui confère, par-delà la fiction, une valeur historique d'autant plus intéressante en ce que l'on dispose de très peu de témoignages de et sur les femmes noires migrantes pauvres dans ces années.

Ce récit témoigne également de la manière dont le travail intellectuel fait écho à des conditions de possibilité qui s'inscrivent dans l'existence même des sujets pensants. Nardal n'est pas Elisa, et bien que sa situation financière et matérielle soit inconfortable, elle n'est pas soumise à une telle précarité. Mais une condition similaire caractérise les deux femmes, celle de l'exil. Si l'on retrouve une forme d'éloignement qui fait écho à celle des femmes dansant dans les bals nègres, il n'est pas anodin que ce soit, là encore, une femme que Nardal choisisse

¹ J'utilise ici le mot de pays, comme le fait Nardal elle-même. Si ce langage peut renvoyer à une opposition avec la métropole, il ne recoupe pas une opposition stricte à la France. L'usage est sans doute également assez proche de celui que l'on utilisait également il y a encore peu pour parler de régions, qui renvoie certes à une différence donc mais n'a pas pour autant valeur de simple rejet.

de dépeindre. Plus généralement, la superposition des deux textes que nous venons de voir révèle ainsi la manière dont malgré les distances avec ces femmes, Nardal se constitue comme sujet de connaissance en entrant de manière genrée dans l'écriture. Or celle-ci s'inscrit également dans une histoire. On a souligné que Nardal avait réalisé avant son entrée dans *La Dépêche Africaine* un travail de DEA sur Beecher Stowe : ce choix marquait déjà une forme d'entrée genrée tout à fait singulière. Elle trouve ici une autre forme d'incarnation conséquente, précisément à travers l'attention plus spécifique de Nardal aux femmes noires. Et cette histoire va se poursuivre avec le travail postérieur de Nardal, qui va prolonger cette formulation de l'articulation entre le genre, la race, et l'exil, à travers une forme plus théorique, dans *La Revue du Monde Noir* qu'elle va co-fonder avec un Haïtien, le Docteur Sajous.

Avec *La Dépêche Africaine* s'inaugure dans un espace public la possibilité pour Nardal de s'affirmer comme intellectuelle à partir des rapports de pouvoir qu'elle intègre et dépasse pour se constituer comme sujet féminin racialisé. Il faut maintenant prolonger notre examen au-delà de la revue.

III- Le « cercle d'amis » de Clamart et *La Revue du Monde Noir* : entre conscience de race et difficulté à se poser comme un « je » féminin pensant.

A- « Créer entre les noirs [...] un lien »

La théorisation du lien entre genre, race et exil intervient dans un texte publié en 1932 dans *La Revue du Monde Noir*, intitulé « l'éveil de la conscience de race parmi les étudiants noirs ». *La Revue du Monde Noir* est co-fondée en 1931 par Paulette Nardal et le docteur Sajous¹. Elle naît d'un salon, réuni à Clamart chez les sœurs. Brent Edwards, après Paulette Nardal elle-même citée par Michel Fabre, a souligné la manière dont cette caractérisation pouvait être rejetée, si l'on considère le salon selon le modèle bourgeois français et la représentation de Nardal elle-même². La désignation de salon renvoie en fait à différentes réalités historiques et sociologiques, qui, si elles se recoupent, doivent néanmoins être soulignées en vue de bien mesurer la spécificité de ce « cercle d'amis ».

¹ Léo Sajous est médecin. Originaire d'Haïti, il fut une figure importante et encore assez méconnue du Paris noir. Il participa à des organisations aussi diverses que la Ligue de la Défense de la Race Nègre de Lamine Senghor et *La Dépêche africaine* de Satineau et l'Union des Travailleurs Nègres. Il publie dans *La Revue du Monde Noir* plusieurs études sur le Libéria où il deviendra diplomate.

² Brent Edwards, *The Practice of diaspora*, op.cit., p.155.

D'abord, présentant Clamart, Louis Thomas Achille, cousin des Nardal, qui est revenu sur cette expérience¹, s'éloigne des représentations traditionnelles du salon hérité de l'Ancien Régime :

« Toute référence aux célèbres ruelles du grand Siècle aurait semblé aussi prétentieuse que ridicule à ces Antillaises confusément conscientes de descendre de lointains ancêtres africains asservis sur les plantations du Nouveau Monde »².

Il conclut néanmoins sa préface en soulignant la manière dont Clamart récrée les formes de sociabilité de ce modèle :

« Grâce à ces animatrices, le fameux « salon » de Clamart reprenait sur un mode contemporain, exotique³, international et interracial, cette fonction récréative et humanisante des salons français de l'Ancien Régime qui développèrent en Europe, non plus la rhétorique universitaire, mais l'art de la conversation au sens dialectique et convivial du terme »⁴.

C'est donc en tant qu'espace de rencontre et d'exercice possible de la raison, où la discussion devient possible, dans sa fonction sociale et intellectuelle, que Clamart fait écho aux représentations traditionnelles des salons. On peut alors comparer ce cercle à ceux qui se tiennent à la même période dans Paris. Ce lieu est interracial et animé par des femmes noires ce qui constitue une articulation tout à fait singulière dans la capitale. Ces dernières sont en effet majoritairement absentes des salons, tels ceux de Gertrude Stein ou de Nathalie Barney, à l'exception d'intellectuelles comme Gwendolyn Bennett⁵. La rhétorique très féminine qu'Achille utilise pour présenter le lieu, y compris plus de soixante ans après, marque bien une forme de reproduction de rôles genrés qui y sont présents. Il évoque ainsi

« l'exercice raffiné d'une hospitalité élégante, autant qu'intelligente, toujours imprégnée de la légendaire 'gentillesse' créole, et d'une joyeuse vitalité tropicale »⁶.

¹ Louis-Thomas Achille, « Préface », *La Revue du Monde Noir*, Jean-Michel Place, 1993, p.VII-XVII.

² *Ibid.*, p.XIV.

³ On notera au passage l'utilisation de ce terme d' « exotisme », qui, s'il ne vise nullement, bien sûr, à reproduire des clichés racistes, n'est pas moins marqueur de formes d'incorporation de différences culturelles qui se maintiennent – Achille écrivant plus de 60 ans après.

⁴ *Ibid.*, p.XVI. Sur le rôle des salons dans la constitution de l'espace public, on pourra se référer à Jürgen Habermas (1962), *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, coll. « critique de la politique », 2007.

⁵ Sharpley-Whiting émet un jugement sévère, qui mériterait sans doute d'être nuancé, mais bien révélateur de l'absence des femmes noires des salons: « Barney set up a formal essentially white feminist colony that transcended class, and Stein preferred to cultivate relations with a predominantly male French and American expatriate community... black women were generally excluded on both counts » (Tracy Denean Sharpley-Whiting, *Negritude Women*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002, p. 53).

⁶ Louis Thomas Achille, « Préface », *La Revue du Monde Noir*, *op.cit.*, p.XV.

Puis poursuit quelques lignes plus loin :

« Une dominante féminine réglait le ton et les rites de ces après-midis conviviaux à l’opposé d’un cercle corporatif ou d’un club masculin »¹.

Le salon n’en constitue pas moins un espace singulier, en termes de prises de conscience, de race, de genre, et féministe. La manière même dont Achille évoque que les Nardal étaient « confusément conscientes » de « descendre de lointains ancêtres africains » va d’abord dans le sens d’une conscience de race non encore pleinement acquise², en puissance, qu’il s’agit précisément d’éveiller, de faire exister en acte – éveil dont Nardal va entreprendre de rendre compte. En outre, que des femmes noires, de différentes générations³, puissent se retrouver, y compris dans un espace doublement mixte, favorise la constitution de soi comme sujet, de connaissance et de création, dans un contexte où, comme on l’a dit, l’image de la femme des colonies est attachée à la figure de la doudou.

La pluralité, tant du point de vue des personnes – on y retrouve les écrivains noirs américains Langston Hughes et Claude Mc Kay, l’administrateur colonial Felix Eboué, le jeune Léopold Senghor, l’écrivain et journaliste Louis-Jean Finot, la sculptrice noire américaine Augusta Savage, pour n’en nommer que quelques-un(e)s⁴ –, que des sujets traités ressort de cette expérience :

« On évoquait là l’actualité parisienne ou mondiale, en évitant d’éventuels choix politiques personnels ; on réfléchissait sur les problèmes coloniaux et interraciaux, sur la place croissante prise par les hommes et les femmes de couleur dans la vie française, on s’alarmait de toute manifestation de racisme pour aller la combattre ailleurs, avec des moyens appropriés ».

La dimension politique n’est pas absente de cet espace et des discussions qui y ont lieu ; Je reviendrai largement sur cette question. Je veux simplement signaler pour lors l’ambiguïté lisible dans ce passage puisque l’évitement des « choix politiques personnels » est en effet contrebalancé par le vocabulaire de combat contre « toute manifestation de racisme ». Tyler

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Cf. supra.*

⁴ On n’a malheureusement pas de détails précis quant aux rencontres qui ont pu s’y produire et à la fréquence des échanges. Si la réhabilitation de Nardal a pu passer par le rôle de pont qu’elle a joué entre les auteurs de la Négritude, Césaire et Senghor, et ceux de la *Harlem Renaissance* comme Hughes et McKay, il est néanmoins peu probable que des échanges précis et renouvelés aient eu lieu dans ce cadre. Précisément, ceci permet de penser le rôle spécifique que Nardal a joué avec ses sœurs : par la création de cet espace transnational, qui a pu favoriser la mise en place de l’internationalisme noir, elle a donné les moyens effectifs et symboliques de l’échange des idées, qui ne s’incarnaient pas nécessairement dans l’échange direct entre des protagonistes.

Stovall et Brent Edwards surtout ont bien mis en avant la manière dont la singularité de ce salon pouvait en outre résider dans la « variété des formes expressives noires », qui va plus loin que les débats et les interactions qui caractérisent les salons américains, de Jessie Fauset par exemple, autre figure féminine noire américaine majeure¹. Achille le restitue :

« Alternant avec le piano, lectures ou récitations des poèmes antillais de Daniel Thaly, E. Flavia Léopold ou ceux de Gilbert Gratiant, écrits en créole, apportaient un intermède littéraire. Il arrivait aussi qu'il se formât une chorale improvisée pour déchiffrer 'spirituals' ou 'blues' noirs américains ».

La diversité des personnes et des formes d'expression dans ce salon renvoie à l'expérience à la fois plurielle et commune des Noirs. De même que la revue qui en découle. Bilingue (français-anglais), accueillant différentes nationalités, allemande, suédoise, éthiopienne, *La Revue du Monde Noir* paraît entre 1931 et 1932 à hauteur de six numéros. Elle se compose d'essais, de comptes-rendus d'événements et d'ouvrages, de poèmes et de nouvelles, pluralité des registres qui va dans le sens de celle des formes d'exploration et d'expression. Ainsi, on y traite des sujets aussi divers que « le problème du travail en Haïti », présenté par le sénateur Price-Mars ; Haïti qui revient dans plusieurs articles, notamment celui du philosophe et essayiste martiniquais, figure majeure de l'anticolonialisme, alors jeune étudiant, René Ménéil qui la peint sous le titre « l'île magique » (n°4) ou dans une « histoire de la famille et de la descendance de Toussaint Louverture », ancien esclave ayant œuvré à la révolution haïtienne, figure emblématique de l'émancipation des Noirs, restitution inachevée en raison de la fin de la revue (Colonel Nemours, n°6). Le Dr Sajous fait le point sur la situation au Libéria (n°1-3-4). L'Éthiopie, autre grand symbole de l'émancipation qui va devenir un enjeu fondamental en 1935, comme on le verra, apparaît dans le texte « La Renaissance éthiopienne », où elle est présentée comme « nation de l'avenir » (par Guetatcheou Zaougha, mettant en lumière la modernisation permise par l'empereur Menelick II, puis Haïlé Selassié, n°4) ; une analyse de la situation des Noirs à Cuba, en contraste avec la situation états-unienne est présentée par l'américaine Margaret Rose Martin. Ces considérations sont, comme cette ébauche le donne à voir, à la fois historiques et politiques.

¹ Jessie Fauset fut une figure majeure de la *Harlem Renaissance*. Elle fut notamment l'éditrice entre 1921 et 1926 de la revue *The Crisis*, fondée notamment par Du Bois, qui l'embaucha. Elle joua ainsi un rôle majeur dans la publication d'auteurs comme Countee Cullen, Langston Hughes, Claude McKay, ou les poétesses Anne Spencer et Georgia Douglas Johnson. Elle publie quatre romans entre 1924 et 1933, relatant la vie de Noirs des classes moyennes. Cf notamment Cheryl A. Wall, *Women of the Harlem Renaissance*, Bloomington, Indiana University Press, 1995 ; pour un aperçu de la poésie de Fauset, *Harlem's Glory. Black Women Writing 1900-1950*, Cambridge, Harvard University Press, 1995.

Du point de vue de la culture, on peut mentionner « L'art et les noirs », étude en deux temps menée par Louis-Thomas Achille, le cousin des Nardal, qui met en avant « le sens artistique inné de la race » (n° 1 et 2) ; « l'art nègre, ses inspirations, son apport à l'Occident » de Pierre Baye-Salzman pour qui il se traduit par « la sensibilité intuitive » et « la ferveur religieuse » et dont il pointe l'inspiration pour Picasso, Apollinaire, Éluard ou Breton ; une étude sur la biguine créole par Andrée Nardal, jeune sœur de Paulette (n°2) ; « la musique et le langage des banda », extrait d'un mémoire de Felix Eboué, administrateur en chef des colonies, présenté à l'exposition coloniale internationale de Paris ; ou encore une étude sur « le langage tambouriné des peuples d'Afrique » de Mme Grall.

La religion est discutée dans les « réflexions sur l'Islam » (mal considéré) de C. Renaud-Molinet dont le simplisme est pointé de manière acerbe par P. Baye-Salzman, dans l'article « Islam ? Christ ? » (n°6). Le racisme scientifique est dénoncé à travers l'article de l'anthropologue E. Grégoire-Micheli, « la mentalité des noirs est-elle inférieure ? » ; sont également retranscrites des notes du Dr Léo Frobenius, qui va beaucoup influencer Senghor, sur « le spiritisme dans l'intérieur de l'Afrique » (n°5). Clara Shepard, enseignante noire américaine qui aide notamment Nardal dans le travail de traduction, présente deux études sur les étudiants noirs américains (n°2 et 4). Le journal lance également une enquête sur la manière dont les Noirs en Europe doivent s'habiller (n°3-4).

On y trouve également des poèmes du prix Goncourt René Maran (« Othello », n°3), des Américains Langston Hughes (« Moi Aussi » : « Moi aussi je chante l'Amérique [...] Moi aussi je suis l'Amérique », écrit-il manifestant la fierté de race, n°3) et Claude McKay (« A l'Amérique, n°1 ; « Printemps en New Hampshire, n°3) ; d'Étienne Lero (« Fumées, n°2) et de Jules Monnerot, jeunes Martiniquais, futurs fondateurs avec René Méné de *Légitime Défense*, revue plus radicale d'inspiration surréaliste qui rejette tout à fait le colonialisme ; de Gilbert Gratiant, auteur martiniquais également (« Pleine mer », n°4) ; ou encore d'Emmanuel Flavia Léopold (« la vagabond », n°6) ; de Jane Nardal qui publie sous le nom de Yadhé (« Le soleil tombe sur Karukera », n°4) ; des « poèmes haïtiens » (de Philippe Hoby-Marcelin, Marcel Boucard, Jacques Augarde, n°5) ; un conte d'esclave, Cugo Lewis, emmené de Côte d'Ivoire en Alabama en 1859, recueilli dans le sud de la France en 1925 est également livré, ainsi que des nouvelles : l'une encore d'Étienne Lero, qui relate en deux temps une histoire d'amour jamais vécue avec une femme blanche (« Evelyne », n°2-3) ; un épisode de « l'étincelle » du poète américain Walter White, qui exprime la volonté de résistance d'un jeune noir, qui se destine à un brillant avenir, brisé par le viol de sa sœur par de jeunes blancs, qu'il venge en les tuant, avant de se suicider, pour ne pas être pris.

Sur les quarante-trois auteurs d'articles (exception faite des réponses de lecteurs), on trouve huit femmes, parmi lesquelles Paulette, Jane et Andrée Nardal, deux Africaines-Américaines, Clara Shepard, et Margaret Rose Martin, Roberte Horth, d'origine guyanaise, et deux sur lesquelles on ne dispose pas d'informations, Magdeleine Raney¹, puis Mme Grall. On voit ainsi que la revue reproduit, comme dans *La Dépêche Africaine*, une présence féminine significative bien que limitée, et qu'en revanche, la majorité d'entre elles (indépendamment des deux sur lesquelles on n'a pas d'information), ce dont il faut mesurer le caractère singulier, sont noires. Ce nombre limité d'auteures contraste d'ailleurs avec la présence majoritaire de femmes dans l'équipe éditoriale, si on en croit la photographie de l'équipe reproduite par Brent Edwards dans son ouvrage². En outre, la diversité d'origine témoigne bien de cette volonté d'un échange transnational entre femmes noires en particulier qui anime les sœurs Nardal. Le genre n'apparaît pas pour toutes ici comme un enjeu d'exploration mais sans doute cette possibilité d'échanger entre femmes s'est révélée déterminante pour chacune. La capacité de problématisation pour certaines, comme Paulette Nardal, du rôle joué par le genre dans l'expérience noire, en témoigne particulièrement.

Le salon de Clamart et la revue qui en découlent peuvent être lus comme une première forme d'articulation et d'incarnation de la nécessité d'une expression large de ce que signifie être noir-e, qui renvoie en même temps à ce que peut signifier, pour Nardal, être une intellectuelle. Sa contribution à *La Revue du Monde Noir* lui offre les moyens d'analyser ces significations et ainsi de poursuivre son devenir intellectuelle.

B- Entre affirmation et neutralisation du point de vue du genre

1) *La généalogie genrée de l'éveil de la conscience de race*

Après Augusta Savage, c'est une autre artiste, mise en position d'intellectuelle, que présente Nardal dans son premier article dans la revue, Grace Walker, « la première noire qui ait parlé à Cambridge »³. Dans le sixième et dernier numéro de *La Revue du Monde Noir*, Nardal publie un court essai intitulé « L'éveil de la conscience de race »⁴. Ce texte évoque dans une

¹ J'ai d'abord pensé que ce nom pouvait être un pseudonyme de Marie-Magdeleine Carbet, poétesse et auteure martiniquaise née en 1902, très prolifique en particulier dans les années 1970, s'essayant en réalité à de multiples genres (y compris la chanson) et qui a dédié un poème intitulé « greffe » à Nardal dans un de ses recueils ; mais je n'ai pas pu valider cette hypothèse.

² Brent Edwards, *The Practice of Diaspora*, op.cit., p. 120.

³ Paulette Nardal, « Une Noire parle à Cambridge et à Genève », *La Revue du Monde Noir*, n°1, 1931, p. 37.

⁴ Paulette Nardal, « L'éveil de la conscience de race », *La Revue du Monde Noir*, n°6, p. 25-31.

perspective comparative entre la France et les États-Unis la manière dont les Noirs viennent à la conscience de race, appelée de ses vœux par Nardal. Sa conscience raciale peut d'abord être lue dans l'utilisation de la majuscule au nom « Noirs » qu'elle inaugure ici et qui rompt ainsi avec ses écrits précédents. L'auteure commence par analyser l'incapacité de certains Antillais à extérioriser cette conscience pourtant naissante, permise par l'exil (« l'éloignement de leur petite patrie »). Elle la rapporte à la politique d'assimilation menée, qui développe une culture latine, chez les Noirs. Elle présente à travers l'évocation d'un livre de Friedrich Siegburg, *Dieu est-il Français*¹, l'enjeu qui consiste pour les Blancs à faire des Noirs – des Antillais des « deux races » – des Français, qui vise ainsi à gommer leur histoire spécifique, en tant que Noirs. Ce processus d'assimilation est d'autant plus favorisé que l'histoire des Noirs est ignorée et que les Antillais, issus des deux races, se sont alors portés vers celle « qui leur faisait le plus honneur »².

Nardal introduit alors une comparaison avec les États-Unis où la situation est présentée comme inverse en raison du mépris affiché par l'Amérique blanche, qui amène les Noirs à rechercher leur histoire. Cette comparaison lui permet d'abord de restituer la généalogie de l'éveil à cette conscience de race chez les Noirs américains à travers une attention à la littérature « afroaméricaine ». Elle restitue les différentes phases par lesquelles celle-ci passe : à l'imitation de la littérature blanche en raison du processus seulement amorcé de reconquête de la culture noire des premiers temps de l'esclavage succède le développement d'une littérature de controverse pendant la lutte contre ce dernier, caractérisée par l'oralité et le genre poétique. À partir des années 1880 et l'accès pour les Noirs à la « culture réelle »³, Nardal explique que deux tendances sont en présence, l'une incarnée par Paul Laurence Dunbar, poète et romancier qui combine l'anglais et le patois, représentant le « réalisme racial », l'autre par W. E. Du Bois poursuivant la littérature de protestation sociale pour des demandes de droits politiques et culturels égaux. Mais c'est, dans le prolongement de Braithwaite, à partir de 1912, la tendance incarnée par les auteurs modernes, Claude McKay et Langston Hughes, qui constitue un véritable tournant : ceux-ci articulent l'expression de leurs souffrances, qui constituent un point de départ, d'un point de vue universalisable à des formes de représentation de littérature traditionnelle, n'usant alors plus de « moyens d'expression spécifiquement nègres »⁴, mais

¹ Friedrich Siegburg, *Dieu est-il français ?*, traduit de l'allemand par Maurice Betz, Paris, Grasset, 1930 [rééd. 1991].

² Paulette Nardal, « L'éveil de la conscience de race », *loc.cit.*, p.26.

³ *Ibid.*, p.27.

⁴ *Ibid.*

trouvant dans cette articulation la possibilité d'exprimer leur « être individuel à la peau noire, sans crainte et sans honte », selon les mots de Langston Hughes¹.

Nardal soutient alors que l'absence d'une littérature portant les préoccupations raciales des « frères antillais » – on notera au passage la dimension genrée dans cette évocation fraternelle – dans la période post-esclavagiste s'explique par leur souci de la bataille pour l'obtention des droits et libertés politiques. Il existe à côté des écrivains de génie, marquant l'idée selon laquelle si l'évolution des Noirs américains a été rapide, celle des noirs Antillais, dans ce contexte, « semble tenir du prodige »². Mais les auteurs demeurent du côté de la peinture amoureuse de leurs îles, et s'ils n'ont rien à envier à leur compatriotes français, peuvent même se révéler dépasser par un « étranger [qui] les célébrait avec plus de bonheur encore » (comme Lafcadio Hearn et ses *Esquisses Martiniquaises*)³ ; et ils moulent bien leurs productions sur les modèles métropolitains.

Ainsi, la généalogie de la production littéraire et intellectuelle française et antillaise – je reprends la distinction que fait Nardal – se solde par le diagnostic d'une absence de « l'étude de la question noire en elle-même »⁴. Parmi les œuvres majeures et les éminentes figures de la littérature que sont Dumas ou José Maria de Hérédia, le *Batouala* de Maran, prix Goncourt en 1920, ou encore des revues comme *Les Continents*, du même auteur, *La Dépêche Africaine* de Satineau, les travaux de Monnerot père, elle explique que rien ne se manifeste cependant « qui ressemble à la fierté de race ». Tout imprégnés de culture latine, « aucun d'entre eux n'exprime la foi en l'avenir de la race, et la nécessité de créer un sentiment de solidarité entre les différents groupements noirs disséminés à travers le monde »⁵.

Nardal fait alors contraster ce manquement avec la conscience née de manière précoce parmi un groupe d'étudiantes martiniquaises exilées à Paris:

« Pourtant [...] s'affirmaient chez un groupe d'étudiantes antillaises à Paris les aspirations qui devaient se cristalliser autour de la revue du Monde noir. Les femmes de couleur vivant seules dans la métropole moins favorisées jusqu'à l'exposition coloniale que leurs congénères masculins aux faciles succès, ont ressenti bien avant eux le besoin d'une solidarité raciale qui ne serait pas seulement d'ordre matériel : c'est ainsi qu'elles se sont éveillées à la conscience de race. Le sentiment de déracinement qu'a exprimé avec tant de bonheur « L'Histoire sans importance » de Robert Horth⁶, parue dans le n°2 de la *Revue du Monde Noir*, aura été le point de départ de leur évolution ».

¹ *Id.*

² *Ibid.*, p.28.

³ *Ibid.*

⁴ *Id.*

⁵ *Ibid.*, p.29.

⁶ L'erreur quant au prénom, auquel manque la marque du féminin est de Nardal. Cf.infra.

L'affirmation de la fierté de race relève ainsi pour Nardal d'une spécificité féminine. Le moteur que constitue l'exil dans la venue à une conscience noire apparaît en effet comme genré : parce que les femmes noires ont fait dans la capitale une expérience plus douloureuse que celle des hommes, Nardal nous dit qu'elles « se sont éveillées à la conscience de race »¹. Cette spécificité s'inscrit alors, sans que Nardal n'utilise par ailleurs ici le vocabulaire, dans une perspective de sororité et dans une vision internationaliste qui en est solidaire². Elle s'illustre en effet par cette mobilisation de Roberte Horth, qui n'est pas Antillaise mais Guyanaise et dont l'identification au groupe atteste d'une vive communauté d'expérience.

Mais que signifie plus précisément cette mobilisation de ce que l'on ne nomme pas encore « le genre » dans la conscience noire ? Nardal n'utilise pas davantage d'expressions relevant d'un type de conscience en tant que sujet féminin racialisé ou d'une conscience féministe. C'est une lecture contemporaine qui permet de qualifier en ces termes ses représentations, pour les uns alors de parler simultanément de conscience de genre et de conscience raciale³, pour les autres de manière imbriquée de conscience de genre racialisée⁴, ou encore d'un féminisme, dans ses ambiguïtés définies à partir du paradoxe qu'a énoncé Joan Scott, que sous-tend déjà la compréhension de l'imbrication des logiques du sexisme et du racisme et qui précède et conduit à une conscience noire internationaliste. Plus généralement, la mise en avant de Nardal comme féministe opère, que ces contradictions soient restituées⁵, ou non⁶. La manière dont cette question tend de plus en plus à être tranchée de manière aisée par les commentateurs de Nardal, mérite en réalité, et d'autant plus, qu'on s'y arrête davantage. La naissance d'une conscience de race liée au fait d'être une femme est en réalité, dans l'écriture, un processus assez identifiable, dont on va retracer l'évolution. Mais la caractérisation même de ce qui se joue dans cette prise de conscience du renvoi à l'altérité qui découle du fait d'être femme et noire, qui sont indissociables, est en réalité complexe. En d'autres termes, il est très difficile de savoir quand s'opère véritablement, chez Nardal, le passage d'une conscience de genre à une conscience féministe en tant que sujet féminin racialisé. Repartons d'un travail de

¹ *Ibid.*, p.29.

² On reviendra en particulier sur cette articulation entre sororité et internationalisme dans une seconde partie.

³ Shireen K. Lewis, « Gendering Negritude. Paulette Nardal's contribution to the birth of modern francophone literature », *Romance Languages Annual XI*, 2000, p. 68.

⁴ T. Denean Sharpley Whiting, *Negritude women*, Minneapolis, University of Minnesota, 2002.

⁵ Jennifer Anne Boittin, *Colonial Metropolis. The Urban Grounds of Internationalism and Feminism in Interwar Paris*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2010. Elle parle, comme Brent Edwards, de *La DA* comme lieu féministe et d'une conscience de race féministe chez Nardal.

⁶ Shireen K. Lewis, *Race, culture and identity: Francophone West African and Caribbean Literature and Theory from Negritude to Créolité*, Lanham, MD, Lexington Books, 2006.

définition, en vue de tenter de clarifier ces enjeux. La conscience de genre relève d'un sentiment d'identification et d'appartenance au groupe des femmes en tant qu'il est opprimé, sentiment susceptible de se traduire politiquement en « conscience féministe »¹. Ainsi c'est le passage à l'action qui détermine celui de la conscience de genre à la conscience féministe. Ceci ne permet alors que de poser le problème : car que signifie l'action dans ce contexte ? Où la situer ? Est-elle visible ici, dans cette explicitation par Nardal d'un éveil des femmes noires, en tant que femmes, à la conscience de race ? Répondre de manière affirmative à cette question ne nous permet pas de pleinement comprendre ce qui se joue dans le devenir intellectuelle de Nardal. Le passage en tant que tel d'une forme de conscience à une autre semble renvoyer à une aporie. On gagnerait alors à considérer qu'il y a bien quelque chose ici qui relève de l'indécidabilité et qui doit donc en tant que tel non pas être ignoré mais être pris au sérieux. C'est la posture complexe de Nardal qui rend peu aisée la caractérisation, comme ceci va apparaître, ce pourquoi la difficulté ne peut ni ne doit être contournée. Elle renvoie ici spécifiquement au fait que, même une fois affirmée d'un point de vue collectif, la conscience des rapports de pouvoir ne signifie pas simplement, pour Nardal, la possibilité de s'affirmer aisément comme un « je » féminin pensant. Si l'usage du pronom n'est pas une condition suffisante, ni même peut-être une condition nécessaire, à l'affirmation subjective, c'est le positionnement même de Nardal qui rend son absence problématique. Ainsi on peut d'abord, en prolongeant la lecture de ce texte même, thématiser cette difficulté de l'affirmation de soi comme sujet féminin racialisé et sujet de connaissance, à partir des ambiguïtés, du point de vue du genre précisément, qui accompagnent la mise en avant du rôle spécifique joué par les femmes noires dans l'éveil de la conscience de race.

2) *Des logiques de l'effacement féminin*

Si Nardal ne le dit pas explicitement, elle témoigne dans cet article de sa propre expérience. Première étudiante noire des Antilles à la Sorbonne, elle fait en effet partie de ce groupe d'étudiantes noires martiniquaises. La cristallisation des aspirations autour de *la Revue du Monde Noir* qu'elle évoque est en partie son œuvre, puisqu'elle en est à l'origine avec le docteur Sajous. Elle mentionne même, en présentant son caractère inédit, un travail de mémoire que Michel Fabre, l'un des premiers chercheurs à avoir travaillé sur Nardal, et les

¹ Eleni Varikas a analysé ces processus pour les femmes grecques au XIX^e siècle, « Subjectivité et identité de genre. L'univers de l'éducation féminine dans la Grèce du XIX^e siècle », *Genèses*, 1991, vol. 6, n°1, p. 29-51.

commentateurs de cette dernière dans son prolongement, ont diagnostiqué comme étant le sien¹ :

« Pour la première fois, au diplôme d'études supérieures d'anglais, l'une d'elles [des étudiantes] opta pour l'œuvre de Mrs Beecher Stowe (1° La case de l'oncle Tom ; 2° Le puritanisme dans la Nouvelle Angleterre) »².

Comment comprendre, alors que les propos de Nardal traduisent une conscience de son caractère pionnier, ce relatif effacement de soi ? En réalité, ce texte est particulièrement intéressant du point de vue du devenir intellectuelle de Nardal car il met bien en jeu la manière dont le genre intervient néanmoins dans le processus d'affirmation de soi comme sujet pensant. Il révèle alors une tension entre affirmation subjective et effacement de soi. La comparaison des textes français et anglais – puisque, rappelons-le, la revue est bilingue et les deux textes présentés, sur une même page dans deux colonnes jumelles – fournit un cadre intéressant pour examiner cela. Au tout début du texte, Nardal évoque un changement d'attitude dans la mentalité des Antillais, et la possibilité maintenant ouverte de parler de questions de race, qui jusqu'alors représentaient un tabou. Le texte français laisse apparaître une marque de genre explicite, ainsi l'énonciation d'un sujet féminin, qui est alors aussi l'expression de Nardal elle-même :

« On ne pouvait parler d'esclavage ni mentionner sa fierté d'être descendante de Noirs Africains sans faire figure d'exaltée ou tout au moins d'originale ».

Or dans la traduction anglaise, cette énonciation féminine est effacée :

« One could not speak about slavery or proclaim *his* pride of being of African descent without being considered as an overexcited or at least *an odd person* »³.

Les traductions anglaises étaient effectuées par Nardal en collaboration avec Clara Shepard, enseignante africaine-américaine vivant alors à Paris, ce qui rend cet effacement d'autant plus troublant. On peut supposer que la volonté d'universaliser son message, et de provoquer une prise de conscience chez tous les Antillais amène à cet usage neutralisé. Mais un tel effacement n'en demeure pas moins saisissant, quand Nardal a souligné le caractère

¹ Michel Fabre, *Rive Noire*, *op.cit.*, p. 142.

² *Ibid.*, p. 30. L'article se clôt sur une espérance de voir de nombreux travaux allant dans le sens de la restitution de cette histoire se développer. Le peu d'écho qu'a malheureusement trouvé cet appel pendant des années, jusqu'à aujourd'hui, fait ressortir sa pertinence.

³ C'est moi qui souligne.

précurseur des femmes, en exil, dans cet éveil à la conscience de race, faisant même contraster largement leur comportement, plus mature, avec celui des hommes :

« Après s'être docilement mises à l'école de leurs modèles blancs, peut-être ont-elles passé, comme leurs frères noirs américains, par une période de révolte. Mais, plus mûres, elles sont devenues moins sévères, moins intransigeantes, puisque tout est relatif. Leur position actuelle est le juste milieu »¹.

Il faut en outre insister sur le fait que ce n'est pas de n'importe quels hommes dont Nardal parle ici. Ce n'est en effet pas rien que de relayer tour à tour Du Bois – pensé comme moins radical que Hughes et McKay – et le Maran du *Batouala*, parmi d'autres importants auteurs noirs, à un degré moindre de formulation de l'éveil de la conscience de race auquel de jeunes étudiantes, à Paris, semblent quant à elles davantage parvenir. La caractérisation genrée de Nardal est non seulement subtile mais en réalité radicale bien qu'euphémisée dans un discours policé. Une forme d'ironie est également perceptible dans la manière dont elle évoque la docilité première des femmes « à l'école de leurs modèles blancs », et davantage de sagesse ; elle ne culmine pas moins dans une « position actuelle » qu'en qualifiant de « juste milieu », Nardal pointe comme étant la bonne, ce qui témoigne d'une affirmation féminine. Elle est d'autant plus notable que cette posture du « juste milieu » évoque une référence philosophique classique excluant par définition le sujet renvoyé à l'altérité. Le « juste milieu » est en effet chez Aristote, dans *L'Éthique à Nicomaque*, la position occupée idéale de l'homme se tenant à distance des excès. Nardal renvoie ici dos-à-dos deux types de virilité, celle des hommes blancs comme celle des hommes noirs, par rapport auxquels c'est la position médiane des femmes qui est considérée comme étant la bonne. Cependant, tout autant que l'affirmation est appuyée et singulière, elle demeure encore inachevée du point de vue de celle spécifique de Nardal en tant que sujet féminin.

Tracy Denean Sharpley-Whiting a reproché à Nardal une forme de « masculinisme théorique », visible plus généralement dans son usage du langage. Ayant regroupé et retraduit (en collaboration avec Georges Van den Abbeele), certains des textes de Nardal paru dans ces années, elle a expliqué que cette rhétorique semblait dominer les formes d'écriture de cette période. Sans s'interroger davantage sur ce qu'elle a nommé « ce langage masculiniste », elle a expliqué le choix d'opter pour des traductions neutres du point de vue du genre, passant à côté de cet enjeu fondamental². Dans une critique adressée à Brent Edwards, quelques années plus

¹ *Ibid.*, p. 29-30.

² T. Denean Sharpley-Whiting, *Negritude Women*, *op.cit.*, p. 155.

tard, elle reprend cette idée de masculinisme en allant jusqu'à remettre en cause le féminisme de Nardal¹, visible dans son effacement, qui s'illustre dans cet extrait, de la production culturelle, intellectuelle et politique des femmes noires américaines – aucune n'étant citée par Nardal et la comparaison se jouant entre les femmes antillaises et les écrivains noirs américains hommes. Brent Edwards a rétorqué trouver limité l'argument selon lequel, dans ce contexte, « toutes les femmes sont Antillaises, tous les Africains-Américains sont des hommes »². On peut lire ce relatif oubli des auteures africaines américaines – outre le fait qu'elle n'avait peut-être alors qu'une connaissance vague des femmes auteurs de la *Harlem Renaissance* dans ces années³ – comme s'inscrivant dans la logique, qu'elle vient doubler, d'un effacement relatif de soi comme sujet féminin, dont Nardal doit avoir d'autant moins conscience que ce texte vise également et fondamentalement à mettre en avant le rôle joué par les femmes. Si on observe les références littéraires et journalistiques de Nardal, à part le nom de Beecher Stowe, on ne trouve (en effet) que celui de Roberte Horth, que Nardal écrit d'ailleurs Robert dans le texte français, marquant sans doute l'intériorisation d'une généalogie masculine qui se reproduit, même inconsciemment. Nardal se trouve donc dans une situation de tension entre deux ambitions : celle de donner à voir les femmes – parmi lesquelles elle figure – comme importantes dans la venue à une conscience de race d'un côté et, de l'autre, celle de rendre compte d'une histoire afin de déboucher sur sa promotion plus large dans laquelle s'opère une forme de neutralisation des femmes voire d'effacement de soi comme sujet féminin pensant. Cette tension est encore attestée par la manière dont Nardal, dans le mouvement visant à donner à voir les étudiantes – elle en tête comme on l'a souligné – qui ont choisi d'étudier l'histoire des Noirs, inclut alors entre deux mentions féminines celle « d'un autre étudiant d'anglais » (qui devait étudier l'œuvre antillaise de Lafcadio Hearn). Cette insistance féminine est ensuite à nouveau simplement remplacée par la mention générale de l'éveil de « l'intérêt des étudiants antillais pour leur propre race ». On en oublierait presque le rôle premier joué par les filles. Ce mouvement est parachevé par la mention des précurseurs, qui ne peuvent être que des hommes, de tous ces nouveaux étudiants, Felix Eboué et Grégoire Micheli.

¹ Sharpley-Whiting parle ainsi, de manière troublante – point également relevé par Brent Edwards, dont le livre fait l'objet de sa critique – de « féminisme masculiniste » [« nascent masculinist, diasporic feminism »], sans vraiment élaborer ce concept (TS Denean Sharpley-Whiting, « Erasures and the Practice of Diaspora Feminism », *Small Axe*, vol. 9, n°17, mars 2005, p.132). Néanmoins, elle affirme dans un ouvrage suivant le féminisme de Nardal à la Martinique, sans reprendre ce problème. En réalité ces enjeux ne renvoient pas seulement à Nardal elle-même mais à des logiques propres à la production du savoir, sur lesquelles je reviendrai.

² Brent Edwards, « Pebbles of Consonance. A Reply to Critics », *Small Axe*, n°17, vol. 9, mars 2005, p.132.

³ Si l'on sait que Jessie Fauset ou Gwendolyn Bennett ont vécu à Paris dans les années 1920, on n'a aucune trace de rencontres entre l'une ou l'autre et Paulette Nardal. L'absence de références aux unes ou aux autres dans les textes est mutuelle.

Que les femmes mentionnées soient présentées comme étudiantes, permet également de formuler cet inachèvement quant à l'affirmation du sujet féminin. On l'a dit, il s'agit d'un geste tout à fait singulier que de mettre en avant la conscience plus éclairée de femmes en devenir en tant qu'intellectuelles par rapport à des penseurs plus établis. Mais précisément, Nardal, s'incluant parmi les étudiantes, tout en se posant comme sujet de connaissance, ne le fait pas en des termes équivalents par rapport aux hommes. Parce que Maran est un de ces amis, le geste est particulièrement intéressant : tout autant que la marque d'une affirmation individuelle et collective, il traduit également une difficulté pour les femmes à se placer au même niveau que les hommes.

Enfin, ce texte commence par un « je » (« j'étudierai plus particulièrement cet éveil »), jamais repris en tant que tel. A la fin de son texte, Nardal pointe un « nous », qui, s'il prend dans un premier temps la forme d'un nous de majesté, glisse, sans que ce passage puisse être clairement établi, vers un « nous » plus général. Cette confusion ne permet que de diagnostiquer un « nous » – équivalent d'un « je » – féminin encore lacunaire, subsumé sous l'identification plus générale – « nous les Noirs », sans qu'il ne soit alors possible d'identifier la place spécifique d'un nous féminin collectif¹.

Ces hésitations du « nous » qui sont autant de formes d'affirmation singulières renvoient à cette difficulté pour Nardal de se poser comme un « je » féminin. On en trouve une autre formulation sous la plume de Roberte Horth, dans son article publié dans *la Revue du Monde Noir* que Nardal affirme comme fondateur de l'éveil de la conscience de race parmi les antillaises exilées. Le texte de Roberte Horth exprime la difficulté qui découle de la prétention à exister comme sujet pensant pour une femme noire. La mention de ce texte dans ce numéro n'est sans doute pas étrangère à une volonté de rendre hommage à la jeune intellectuelle d'origine guyanaise, décédée à 26 ans des suites d'une pneumonie, qui se destinait à la philosophie et à la narration de cette histoire des Noirs à laquelle Nardal appelle². Elle opère ici, comme Nardal l'a fait et le fera encore plus tard, par la fiction, qui constitue une forme privilégiée pour rendre dicible l'expérience subjective, à la fois singulière et partagée. L'héroïne du texte de Horth, Léa, est une jeune femme qui a laissé « une petite maison à volets verts sur la grèves sauvage » pour gagner « un pays lointain et policé, courtois », et dont « le peuple qui l'habite accueille tous les bons esprits »³. Elle se dévoue à l'apprentissage et à la culture. Mais

¹ Cette volonté d'inclusion la plus large possible est d'ailleurs renforcée par l'inclusion possible des Blancs dans cette quête historique visant à dépasser le cadre de la culture blanche.

² On trouve un « in Memoriam », collectif dans ce numéro.

³ Roberte Horth, « Une histoire sans importance / A Thing of no importance », *La Revue du Monde Noir/The Review of The Black World*, n°2, p.48.

« l'âme virile » qu'elle acquiert au cours de son périple, grâce à « des femmes de grand cœur », façonnée par les « littératures occidentales » ne peut alors trouver qu'un « bonheur tout intellectuel »¹. Quand elle « entre dans la grande maison dont l'unique souci est de faire progresser les esprits sans aucune distinction de classe et de race », elle découvre également les plaisirs de femmes: elle s'intéresse à la mode, se rend aux bals qui lui rappellent ses origines. Si en la voyant, « les vues courtes » peinent ainsi à « concevoir que dans une gaine si charmante se cache une lame polie et tranchante »² ; pour d'autres, « elle est bien faite et de bonne éducation ; on la recherche »³. Mais en réalité, Léa n'est qu'un objet curieux, « un fétiche » qui ne sera jamais accepté. Elle constate ainsi que « les meilleurs lui ouvrant toutes grandes les portes de leur trésor spirituel gardent bien fermées celles de leur cœur »⁴. Le paradoxe réside ici dans la manière dont le dépassement de l'assignation au corps qui incombe aux femmes noires, par la pensée, a pour effet de la renvoyer, malgré tout, à sa couleur, alors même que sa prétendue acceptation dans un univers cultivé aurait pu signifier le dépassement de l'« exotisation » :

« Elle ne sera jamais dans ce pays une femme comme toutes les autres femmes ayant droit à un bonheur de femme car elle ne pourra jamais effacer pour les autres le non-sens de son âme occidentale vêtue d'une peau scandaleuse »⁵.

Ce texte, à l'absence de marqueurs spatiaux et temporels clairement établis, peut être lu comme l'universalisation de l'expérience du sujet féminin racialisé. Il révèle la manière dont une double contrainte ou impossibilité pèse sur lui. En tant que corps noir, il est ramené à l'exotisme et au rang d'objet. La femme noire est un « non-sens » dans sa prétention à exister comme femme parce qu'elle prétend exister comme sujet. La place que tient ici la dimension intellectuelle renvoie à un niveau particulier à une impossibilité à exister comme sujet de pensée et de connaissance. Ce que révèle cette « histoire sans importance » est l'éveil à une double conscience, pour reprendre le concept de Du Bois, ici en y introduisant le genre, le fait d'être une « sang-mêlée »⁶, marque d'un métissage culturel, renvoyant à l'impossibilité d'être à la fois femme et noire – la féminité étant associée à la blancheur –, qui renvoie aussi plus spécifiquement à l'impossibilité d'être un sujet de connaissance. Mais cette impossibilité ne se

¹ *Ibid.*, p.49.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p.50.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Id.*

⁶ *Ibid.*

comprend pas ici comme ce qui s'oppose au possible mais précisément comme ce qui, alors qu'elle est à la fois *a priori* impensable et demeure un interdit, parvient néanmoins à advenir puisque sa formulation même la fait échouer. En d'autres termes, l'énonciation de l'impossibilité d'exister comme sujet constitue en même temps sa mise à mal. C'est à un tel dépassement que parvient également Nardal.

IV- Conscience de race, double conscience, affirmation de soi comme sujet féminin pensant

La thématique de la double conscience permise par l'exil, ici présentée par Roberte Horth, va être reprise par Paulette Nardal. En effet, dans des propos retranscrits dans le film de Jil Servant, elle s'exprime en ces termes proches :

« J'ai souvent souffert [...] En réalité je me considérais comme une occidentale à peau blanche, une demoiselle Nardal, une bourgeoise noire. J'ai seulement pris conscience de ma différence après, quand on me l'a fait sentir. Mais à mon arrivée c'était une telle innocence ...»¹.

Ce que Nardal thématise ici, dans l'expérience de l'exil, c'est le caractère douloureux d'une prise de conscience de soi comme femme noire, c'est-à-dire ici soumise au sexisme et au racisme. Examinons donc à présent tout à fait cette question. La première partie du propos est en réalité difficile à comprendre. On peut lire la juxtaposition entre le fait de se sentir à la fois « occidentale à peau blanche » et « bourgeoise noire » comme témoignant confusément, mais de manière tout aussi notable, d'une possibilité d'être à la fois noire et blanche ou occidentale. L'expression d'une image valorisante de soi à la fois comme blanche, occidentale et noire, est précisément soutenue par cette médiation singulière de « demoiselle Nardal », qui rend l'appréciation de soi intelligible. Ce que révèle l'exil, de manière rétrospective, c'est précisément l'impossibilité de cette coexistence, l'affrontement de la double conscience, c'est-à-dire « ce sentiment de constamment se regarder par les yeux d'un autre, de mesurer son âme à l'aune d'un monde qui vous considère comme un spectacle avec un amusement teinté de pitié méprisante »². Cette double conscience est la conscience malheureuse d'être scindé en deux identités antagoniques, qui aspire, mais ne parvient pas, à se muer en authentique conscience de soi, c'est-à-dire à la réconciliation de ces deux âmes, deux pensées, deux idéaux, enfermés

¹ Jil Servant, *Paulette Nardal, La fierté d'être négresse, op.cit.*

² W.E.B Du Bois, *Les âmes du peuple noir, op.cit.*, p.12

dans un même corps – noir¹. Ce que révèle cette rétrospection est précisément la manière dont l’articulation bienheureuse ne peut pas simplement être le fruit d’un processus linéaire qui conduirait à la formulation arrêtée et définitive, à un moment donné, de la fusion de « son moi double en un seul moi meilleur et vrai » – tonalité tragique que Nardal ici, comme Du Bois, semble percevoir : car cette douleur, Nardal ne l’exprimera pas directement en 1930 mais par une voix collective et celle de l’écriture en vue de tenter à la fois de la comprendre et de la dépasser.

A- En amont de « L’Eveil » : prise de conscience et expression dans les articles du *Soir*

1) *De l’étudiante antillaise à la constitution de soi comme sujet féminin racialisé*

En réalité, Nardal a déjà formulé, dès 1930, cet antagonisme à travers la situation de « L’Antillaise étudiante à Paris » dans *Le Soir*². Elle y constate déjà ce décalage entre une perception de soi comme Française, et le regard des métropolitains, qui voient l’Antillaise, à travers ce voile dont a parlé Du Bois :

« Par la formation reçue dans la colonie, l’étudiante antillaise est latine. Au fond, elle se sent aussi française que ses camarades métropolitains. On le lui a tellement répété chez elle ! Mais elle est trop fine pour ne pas discerner chez des Français, trop nombreux hélas ! le dédain que, suivant leur éducation, ils cachent plus ou moins. Il faut bien le dire, elle arrive à constater que le fait de sa couleur passe avant sa qualité de Française ».

Dans ce petit paragraphe apparaissent à la fois les logiques de l’assimilation, composante de l’éducation – on lui a répété qu’elle était Française – et la prise de conscience, en métropole, de ne pas tout à fait l’être, en raison de la couleur qui passe avant « la qualité de Française ». On trouve déjà ici les prémisses qui amèneront Nardal à la formulation de « l’éveil de la conscience de race ». Précisément, cette révélation des conflits qui se jouent, pour elle³,

¹ W.E.B Du Bois décrit selon cette dualité déchirante, appelée à être dépassée, l’expérience du Noir américain : « L’histoire du Noir américain est l’histoire de cette lutte – de cette aspiration à être un homme conscient de lui-même, de cette volonté de fondre son moi double en un seul moi meilleur et plus vrai. Dans cette fusion, il ne veut perdre aucun de ses anciens moi. Il ne voudrait pas africaniser l’Amérique, car l’Amérique a trop à enseigner au monde et à l’Afrique. Il ne voudrait pas décolorer son âme noire dans un flot d’américanisme blanc, car il sait qu’il y a dans le sang noir un message pour le monde. Il voudrait simplement qu’il soit possible à un homme d’être à la fois un Noir et un Américain, sans être maudit par ses semblables (*Ibid.*).

² Il s’agit d’un des volets d’une série de quatre textes consacrée à différents profils de l’Antillaise (*Le Soir*, 30 juin 1930).

³ On peut d’autant plus considérer que Nardal renvoie ici à sa propre expérience qu’elle ne voit pas les logiques genrées et de classe qui font, comme je l’ai déjà signalé, de l’étude à Paris davantage le privilège de quelques-unes, parmi lesquelles elle figure. Ceci s’éclaire en outre à la lumière de l’article d’Eslanda Goode Robeson qui rappelle que les sœurs Nardal furent les premières à venir en France pour étudier et qui explique qu’elles ont

entre l'identité noire et l'identité française, est le fruit d'un processus dans lequel le regard sur soi en tant que femme noire, prenant conscience de son renvoi à l'altérité, change et amène au co-développement d'une conscience de race et d'une conscience de genre, ainsi à se poser comme sujet féminin racialisé. Le texte de 1932 n'est que la formulation, qui plus est encore imparfaite du point de vue du sujet, donc encore transitoire, bien que fondamentale car relevant de l'articulation d'une expérience partagée, d'un éveil dont on voit qu'il se constitue également ailleurs et avant.

Les articles publiés dans le journal *Le Soir* offrent en réalité plus largement un espace significatif pour appréhender cette prise de conscience progressive. Ils expriment une considération de l'expérience noire américaine et une remise en cause de formes de colonialisme. À des niveaux différents, ces deux éléments sont fondamentaux pour comprendre la venue de Nardal à une conscience de race genrée : d'une part car l'expérience des Noirs américains constitue un moteur pour sa prise de conscience raciale ; d'autre part car la formulation des travers de l'impérialisme donne à voir la reconnaissance par Nardal de la volonté d'affranchissement du joug colonial qui, bien qu'elle ne participe pas directement à sa formulation, ne peut pas être ignorée dans la genèse d'une conscience de race dépassant les frontières de nation. Cette remise en cause de l'impérialisme dépassant la cause noire permet en outre une prise en compte du rôle joué plus généralement par les femmes de couleur.

2) *L'expérience noire américaine*

La considération de l'expérience noire américaine, qui s'élargit dans les articles de Nardal dans les années 1930, permet d'observer cette prise de conscience progressive qui s'exprime tout à fait en 1932. Déjà dans ses articles du *Soir* mature l'idée d'une généalogie de la littérature noire qui apparaît dans « L'éveil de la conscience de race » et un intérêt pour l'Amérique. Elle mentionne elle-même à la fin d'un article consacré au *New Negro* du philosophe Alain Locke, figure pionnière de la *Harlem Renaissance*¹, intitulé « Les noirs dans l'Amérique blanche »², qu'elle parlera « bientôt de l'évolution littéraire du noir américain ».

souffert à Paris, en faisant ressortir la spécificité de l'expérience des femmes noires de milieu bourgeois : «The Negro boys often have great success, and are sometimes lionized by the French girls; the mulatto is often successful, too. But the Negro girls of the better class, often proud and sensitive, have a difficult time; their own boys are much more interested in the new field, and leave them sadly alone; and French boys are not interested in them, except as friends ». (Eslanda Goode Robeson, « Black Paris », *loc.cit.*, p.10).

¹ On va revenir plus précisément sur Nardal et ses échanges avec les auteurs de la *Harlem Renaissance* dans le chapitre 5.

² *Le soir*, 28 avril 1930.

Cette maturation est particulièrement attestée par la manière dont quelques semaines plus tard, Nardal va jusqu'à condamner l'Amérique blanche dans un article titré « Civilisation américaine »¹, dénonçant le lynchage au Texas d'un Noir accusé d'avoir violé une blanche. C'est en effet de cette haine que Nardal diagnostique la naissance d'une conscience de race chez les Noirs américains :

« Les descendants des esclaves africains ont jugé ces puritains hypocrites qui s'efforçaient de les convertir à leur idéal chrétien, sans vouloir jamais les traiter en 'êtres humains'. Les souffrances subies, les humiliations l'ostracisme dont on les a frappés n'ont pas réussi à leur enlever l'orgueil d'être noirs.

Au contraire, ils n'ont fait qu'exalter en eux la conscience de race ».

Nardal commence en ce sens à pointer cette évolution littéraire du Noir américain dont elle soulignait l'examen à venir dans son compte-rendu de Locke, en citant la « douleur virilement contenue » de l'un des poètes les plus importants de ces années, Claude McKay², dans son poème « Maisons blanches » :

« Votre porte s'est refermée sur mes traits durcis – et le mécontentement me rend aigu comme une lame. Mais, tête haute, je porte fièrement ma colère, car, pour cela, je possède le courage et la grâce nécessaires. Les pavés déchaussés brûlent sous mes pas. Sauvage en fureur je descends votre rue distinguée et la rage me déchire les flancs quand je passe devant vos vitres closes qui brillent d'un éclat provoquant.

Oh ! il me faut, à chaque heure, chercher la sagesse au plus profond de ma poitrine courroucée, douloureuse et malgré la blessure qui saigne, afin d'y trouver le courage surhumain d'obéir à vos lois !

O que mon cœur reste inviolé par le puissant poison de votre haine »³.

Bien que le caractère encore limité de l'affirmation du « je » féminin soit visible dans le texte de 1932, l'expérience noire américaine participe d'un mouvement qui a permis, à Nardal elle-même, d'arriver à cette subjectivation, de la considération de l'expérience noire américaine, exprimée par les poètes et écrivains américains, à celle, française.

¹ Paulette Nardal, « Civilisation américaine », *Le Soir*, 19 mai 1930.

² Sur Claude McKay on pourra notamment se référer au chapitre que lui consacre Brent Edwards in *The Practice of Diaspora, op.cit.*

³ Claude McKay, cité par Paulette Nardal, *Ibid.*

3) Les formes de l'impérialisme

La formulation de 1932 trouve également comme ressort la dénonciation de l'impérialisme. Traitant des États-Unis, Nardal lui joint un compagnon de circonstances critiqué, l'Angleterre :

« Au moment où une certaine presse préconise l'union de tous les peuples blancs contre le triomphe de l'insécurité et de la barbarie, que représenterait la défaite des Anglais dans l'Inde, les Américains du Texas¹ (et les autres sans doute), viennent nous prouver que la civilisation mondiale court des dangers au moins égaux pour le nouveau continent² ».

L'utilisation du conditionnel (« représenterait ») marque les doutes de Nardal quant à la pertinence d'un tel diagnostic. Cette lecture s'éclaire en réalité si on réintroduit plus largement ce propos dans la vision de l'Inde de Nardal, qu'elle évoque à plusieurs reprises. Dans les « Actualités coloniales » du 3 mars 1930, elle mentionne ainsi l'ouvrage de la figure indépendantiste Lala Lajpat Rai, *L'Inde malheureuse*³, décrit comme « la nécessaire contrepartie de la tendancieuse enquête de Miss Mayo, *Mother India* [...] où l'auteur s'efforce de démontrer au monde les bienfaits de l'impérialisme anglais et de l'impérialisme américain (les Philippines) ». Dans un texte en apparence anecdotique mais en réalité tout à fait étonnant, « Gandhi prévu par Kipling », Nardal livre la vision par l'auteur du *Livre de la jungle* d'une possible fin de la domination anglaise en Inde⁴. Elle évoque un Kipling convaincu du « fardeau de l'homme blanc », qui, à la fin de son poème « Five nations » s'en remet à une transcendance divine pour lui permettre de maintenir sa domination. Et Nardal de commenter : [d]ans ce poème passe, comme une prémonition, le sentiment de l'instabilité de la puissance qui ne s'appuierait pas sur Dieu...». Que Nardal, très catholique par ailleurs, exprime cette vision prémonitoire – et le terme est à noter –, de cette manière, et en ayant recours à des points de suspension, marque de l'innommable, est tout à fait significatif. D'autant plus que le geste est répété. Elle lit en effet une nouvelle de Kipling, « The miracle of Pryn Baghat », extraite du *Second Livre de la jungle*, comme mettant en scène un personnage présentant une très forte ressemblance avec Gandhi. Ce protagoniste, nommé Baghat se met en effet « à la tête de son peuple pour le sauver, non du glissement d'une montagne mais de la domination anglaise...

¹ Où s'est déroulé le lynchage dont elle rend compte juste avant.

² Paulette Nardal, « Civilisation américaine », *Ibid.*

³ Lajpat Rai, *L'Inde malheureuse*, préface de Romain Rolland, Paris, Rieder, 1930. Elle évoque également en fin d'article l'hommage fait par Romain Rolland à Lajpat Rai, tombé sous les coups de la police anglaise.

⁴ Paulette Nardal, « Gandhi prévu par Kipling », *Le Soir*, 14 avril 1930. Les citations qui suivent en sont extraites.

[...] Il nous reste à savoir si Gandhi pourra réaliser son rêve... ». Et Nardal de conclure : « Et faut-il ajouter aux qualités de l'artiste qu'est Kipling, celle du poète visionnaire, du voyant qui nous est ici révélé... ».

La manière dont Nardal recourt à Kipling est particulièrement notable. Elle lit en effet ce chantre du colonialisme comme susceptible de porter une vision contraire, pour l'émancipation des peuples colonisés. Cette lecture duelle fait alors apparaître l'auteur anglais comme occupant une position complexe par rapport à l'impérialisme qui fait écho à la sienne, en ce qu'elle ne condamnera jamais à proprement parler le colonialisme français. Néanmoins, on peut également lire dans ces lignes presque l'aveu d'une croyance en – voire le souhait de ? – l'Indépendance de l'Inde formulées par Nardal. Si l'Inde n'est pas la Martinique et que jamais Nardal ne prendra pas une telle position contre le colonialisme français, sa lucidité quant au rapport colonial, bien qu'il soit appréhendé de différentes manières, ne peut pas pour autant être ignorée ou le modèle anglais simplement considéré comme une figure repoussoir par rapport au cas français : il éclaire la vision aigüe d'une femme bien consciente des méfaits du colonialisme et aide ainsi à comprendre une prise de conscience de soi en tant qu' « indigène », comme elle se désigne elle-même¹.

4) *La sororité*

Cette proximité est d'autant plus probante que Nardal rend compte dans sa réflexion sur le mouvement d'indépendance indien du rôle joué par les femmes. Ainsi évoque-t-elle en avril 1930 les femmes hindoues qui « par leur puissance d'enthousiasme forment un élément actif de ce mouvement de révolte ». En outre, cette mise en avant s'opère dans un article portant plus généralement sur « les femmes de couleur dans l'ordre social »². En plus de l'Inde, Nardal évoque globalement l'Asie, dans laquelle est annoncée la prochaine tenue d'une conférence féminine ; la Turquie, où les revendications féministes battent leur plein alors que les femmes obtiennent cette année-là le droit de vote, ce qui conduit Nardal à parler d'« émancipation » – vocabulaire tout à fait significatif ; enfin la France, où, Nardal explique que les jeunes filles antillaises « toujours plus nombreuses [...] viennent dans des facultés françaises conquérir des diplômes supérieurs ». La diversité des régions évoquées, et la mise en avant de l'Orient atteste d'un souci internationaliste féminin dans lequel peuvent se lire, malgré les différences, des formes de communauté d'expérience, anticipant encore sur les affirmations futures de Nardal

¹ Paulette Nardal, « La femme française aux colonies », *Le Soir*, 7 avril 1930.

² Paulette Nardal, « Les femmes de couleur dans l'ordre social », *Le Soir*, 21 avril 1930.

du point de vue d'une conscience de genre internationaliste, qui commence à se formuler en 1932¹.

5) *Le cas français*

Reste alors à évoquer le cas français. Les autres formes d'impérialisme sont d'abord présentées en opposition avec la France. Mais le cas de l'Indochine permet également de relever le positionnement critique de Nardal. Par exemple, les 10 et 17 mars 1930, au moment du soulèvement de Yen-Bay², elle relaie les propos d'un ancien résident français en Indochine, Charles Bellan, qui s'indigne contre l'absence de justice dans le pays où la dénonciation par un indigène d'un fonctionnaire s'étant rendu coupable de méfaits, et même de torture, est passible de cinq ans d'emprisonnement, lois secrètes auxquelles s'ajoute l'emprisonnement des indigènes ayant dénoncé ces méthodes. Le 26 mai 1930, dans « Pas de Sénégalais en Indochine », elle prend position contre l'envoi de tirailleurs sénégalais dans la région évoquant le risque de création « d'une nouvelle haine de race dont les noirs seraient les seules victimes »³.

Cette conscience de race progressive s'accompagne également de remises en cause des stéréotypes des Noirs dans le cadre de la colonie française. Ainsi Nardal, à partir d'un propos d'un ancien gouverneur général de Madagascar, critique les expositions coloniales d'avant mars 1930 en raison de la « part trop grande [faite] au côté spectaculaire et pittoresque ». Nardal pointe en ce sens une opposition entre l'indigène éduqué et le métropolitain qui ne l'est pas, d'un point de vue colonial :

« C'est une vérité que les indigènes des colonies séjournant dans la métropole ont eu maintes fois l'occasion de vérifier. L'éducation coloniale du Français moyen est, pour ainsi dire, inexistante. L'indigène qui arrive dans la métropole avec un honnête bagage intellectuel ne tarde pas à s'étonner et même à s'indigner de s'entendre poser les questions les plus étranges sur sa vie, ses coutumes, etc [...] En effet, chez l'homme du peuple, et même chez le Français moyen, le mot « colonie » évoque presque toujours la vision de tams-tams, de « bamboulas », de quelque attraction frénétique et colorée de foire ou de music-hall »⁴.

Ce renvoi à l'exotisation n'est pas sans rappeler les formulations de sa sœur Jane en particulier dans *La Dépêche Africaine*. Il faut, en outre, là encore, prendre conscience de la

¹ On va y revenir.

² Il s'agit d'une mutinerie organisée par le parti nationaliste vietnamien à laquelle prennent part des soldats de l'armée coloniale française.

³ Paulette Nardal, « Pas de Sénégalais en Indochine ! », *Le Soir*, 26 mai 1930.

⁴ Paulette Nardal, « Actualités coloniales », *Le Soir*, 3 mars 1930.

valeur du geste d'une « indigène coloniale éduquée », qui pointe l'absence d'éducation – certes coloniale – de « l'homme du peuple » et du « Français moyen ». L'opposition prend ici presque la forme d'une inversion dans le rapport de pouvoir qui régit la relation entre l'indigène et le colonial : c'est en effet le premier qui est valorisé comme sujet pensant.

Nardal réédite en outre cette affirmation de la conscience raciale du renvoi à l'altérité quelques semaines plus tard en dénonçant le relai par un entrefilet des *Annales Coloniales*, de tableaux dessinés par l'illustrateur et humoriste Marcel Arnac pour les Galeries Lafayette :

« On s'étonnera peut-être que de telles manifestations artistiques, si elles amusent les Parisiens, ne soulèvent pas chez les noirs qui en font les frais un enthousiasme irrésistible. Ils savent bien que l'image toujours ridicule qu'on offre d'eux aux métropolitains entretient chez ces derniers, trop souvent ignorants des choses coloniales, un très regrettable esprit de condescendance moqueuse nuancé de mépris et tout à fait nuisible à la bonne entente des deux races »¹.

B- *L'Etudiant noir* ou la formulation d'une conscience féministe

C'est cette même forme de rejet des Noirs, servant à l'amusement du public français, que Nardal considère notamment, de manière très subtile, dans un texte important publié dans le premier numéro de *L'Etudiant noir* en 1935. Cette publication est aussi et surtout fondamentale car elle est celle dans laquelle Nardal, thématise de manière la plus aboutie le conflit de la double conscience, la possibilité néanmoins de le dépasser au moins partiellement et, une conscience féministe identifiable comme telle, en tant que sujet féminin racialisé. On y assiste ainsi à l'affirmation de soi de Nardal comme sujet, à travers une interaction qui met subtilement en jeu les catégories de genre, de race, de classe, de nation.

1) *Une parole masculine*

Le court périodique, qui suit *L'Etudiant Martiniquais*, rassemble les premières formulations de ce qui deviendra le mouvement de la Négritude, à travers des textes d'Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor, Gilbert Gratiant, et de Paulette Nardal notamment. Edward Ako et Martin Steins ont été parmi les premiers à mettre à mal l'idée qui a prévalu selon laquelle *L'Etudiant noir* était la première formulation articulée de la Négritude². Comme le sous-titre

¹ Paulette Nardal, « Actualités coloniales », *Le Soir*, 24 mars 1930.

² Edward O. Ako, « L'Etudiant noir and the Myth of the Genesis of the Negritude Movement », *Research in African Literatures*, vol. 15, n°3, 1984, p. 341-353; Martin Steins, « Jeunesse noire », *Neohelicon*, vol.4, n°1-2, 1976, p. 91-21.

l'indique, « Journal de l'Association des Etudiants Martiniquais en France », et à l'exception de Senghor, Sénégalais, la revue se concentre autour des Martiniquais, et différentes générations en signent les textes principaux. Elle est de ce point de vue bien moins éclectique que *La Revue du Monde Noir*, qui avait manifesté comme peu de journaux une volonté de promotion d'un internationalisme noir.

Ce numéro de huit pages se compose de trois parties : « Questions corporatives », « les idées et les lettres » et « avez-vous lu ceci ? ». Onze articles de fond (exception faite de la dernière partie) en forment le contenu. La première partie pose ainsi des questions relatives à l'association et notamment au financement des études, à travers les articles de Aristide Maugée « La Question des Bourses », d'André Charpentier « Puisse-t-on nous entendre !... », d'André Miran « A propos de l'association » qui salue sa résurrection, incarnée par de jeunes « nerveux, libres de tout préjugé et contempteur de toute routine », qui « honnissent la politique et se défendent de se laisser guider par elle dans leur activité corporative »¹. On y trouve enfin un texte signé R. Nauphaxor, appelant à un délégué qui puisse aider aux orientations des étudiants. Les textes publiés dans la seconde partie donnent à voir les différences de génération et de perception de l'expérience noire entre les auteurs. Césaire y publie ces « nègreries. Jeunesse noire et assimilation ». L'opposition qu'il présente entre les générations repose sur le diagnostic d'une assimilation ne permettant pas la réalisation de soi, conduisant au contraire au mépris et à la haine. Césaire prétend porter, face à cela, la réponse de la jeunesse noire : « la tribu des vieux dit 'assimilation', nous répondons : résurrection » ; à l'asservissement que fut l'assimilation répond l'émancipation².

En réalité le message de Césaire ici n'a pas seulement vocation d'opposition et fait également appel à l'universalité. Cette participation est la marque du relai – et sans doute de l'entente – du message adressée par Paulette Nardal en 1932 :

« La jeunesse noire veut agir et créer. Elle veut avoir ses poètes, ses romanciers, qui lui diront à elle, ses malheurs à elle, et ses grandeurs à elle : elle veut contribuer à la vie universelle, à l'humanisation de l'humanité : et pour cela, encore une fois, il faut se conserver ou se retrouver : c'est le primat du soi.

¹ Outre le lien aux autorités, il y a donc également une certaine représentation de la politique qui structure les méfiances à son égard et justifie aussi la rhétorique d'éloignement, double dimension que l'on retrouve chez Nardal et que l'on analysera.

² Aimé Césaire, « nègreries. Jeunesse noire et assimilation », *L'Etudiant noir. Journal de l'Association des Etudiants Martiniquais en France*, n°1, mars 1935, p. 3. Les citations qui suivent en sont extraites.

Césaire exprime ici la manière dont l'universalité doit découler de l'affirmation de soi, spécifique. Ce rapport ne débouche pas nécessairement sur le rejet total de l'Occident, mais peut conduire à une promotion de l'humanisme, comme Senghor et Nardal le pointent dans leurs contributions respectives, bien que de manière très différente.

Le texte de Senghor « L'humanisme et nous. René Maran » contraste en effet de manière saisissante avec celui de Césaire¹. L'écart est d'abord visible, non sans ironie, dans la même rhétorique utilisée, mais pour une analyse et une promotion différentes. Ainsi Senghor n'entend pas « faire mourir le 'vieil homme' en nous mais [...] le ressusciter ». Par humanisme noir, il entend « un mouvement culturel qui a l'homme noir pour but, la raison occidentale et l'âme nègre comme instruments de recherches : car il y faut raison et intuition ». Le choix de René Maran est également à cet égard tout à fait significatif. Il s'agit d'abord de trouver un grand auteur noir, dont l'humanisme s'est réalisé de manière progressive, non dans *Batouala*, couronné du prix Goncourt, mais dans *Le livre de la Brousse*, le chef d'œuvre, le « véritable roman nègre ». En prenant cet exemple, Senghor entend également rester de ce côté de l'Atlantique. Il valorise l'objectivisme de Maran – qualité que l'on peut également conférer à Nardal – dans la mesure où, précisément, il est permis par « l'âme nègre », nécessaire « pour avoir une telle intuition de l'âme de la Brousse, dont l'homme noir est, en quelque sorte l'émanation ». Senghor présente ainsi Maran comme l'incarnation de la symbiose entre « Raison et Imagination, Esprit et Ame, Blanc et Noir », reprenant ici les mots de Césaire lui-même mais pour une valorisation de la coexistence rendue possible. L'humanisme noir, chez Senghor, c'est ainsi en termes duboisien, le dépassement de la double conscience malheureuse, à travers une articulation entre l'Occident et l'Afrique.

Le long texte de Gilbert Gratiant, qui occupe deux pages et demi, « Mulâtres... pour le bien et le mal » est aussi une réponse de la part d'un « ancien » à l'idéologie raciale des jeunes², incarnés par Césaire, mais aussi Jules Monnerot, René Menil et Étienne Léro dans *Légitime Défense*³. Il n'est pas possible selon l'auteur de retrouver cette « âme purement africaine », la Martinique faisant du Noir toujours déjà un créole, un mulâtre. C'est en d'autres termes que Gratiant présente alors le drame mal identifié selon lui par Césaire. Il rappelle aussi

¹ Léopold Sédar Senghor, « L'humanisme et nous. 'René Maran' », *L'Étudiant noir*, *op.cit.*, p. 4. Les citations qui suivent en sont extraites.

² Gilbert Gratiant, « Mulâtres... pour le bien et le mal », *L'Étudiant noir*, *op.cit.*, p. 5-7. Les citations qui suivent en sont extraites.

³ Il s'agit d'une revue, qui paraît pour un seul numéro en 1932, qui se situe dans une logique marxiste, redevable au surréalisme et à la psychanalyse, qui dénonce vigoureusement l'assimilation. La réponse de Gratiant se comprend en ce que Léro, Monnerot, et Ménil avaient en outre attaqué Gratiant comme « l'un des derniers représentants d'une littérature de classe, condamnée ».

subtilement au passage la manière dont ce dernier est nourri de cette culture occidentale qu'il rejette, dont le papier « révèle une assimilation parfaite de certaine manière 'khâgneuse' » :

« Mais ce faisant il ne parle peut-être pas du vrai drame : celui d'être ensemble, pour l'homme de couleur, sincèrement, *complètement* (c'est là le mystère) français de pensée d'âme et de culture, celui d'être sincèrement mais *confusément*, quoi qu'avec une plénitude émouvante parfois, noir, nègre, africain ».

L'opposition entre les adverbes « complètement » et « confusément » qui qualifient respectivement les qualités de « français » et de « nègre », montre bien la manière dont, pour Gratiant, d'une part l'assimilation est structurante chez le Noir, et dont le mystère évoqué renvoie également à autre chose qu'une imposition ; d'autre part, le caractère impossible d'un simple retour à l'âme noire : « revenir à l'état naturel, qu'est-ce que cela peut bien être pour nous ? » La revendication finale du fait d'être noir ne peut alors être exprimée qu'avec la conscience qu'aucune fondation ne peut y prévaloir, qu'elle s'inscrit au contraire dans la pluralité de l'expérience individuelle – tout en débouchant sur une solidarité avec les autres Noirs :

« [...] [s]i le fait de proclamer : je suis nègre ! est la constatation du fait historique délimité que j'ai essayé d'analyser, je le proclame mais cela n'a aucune valeur par ailleurs. Que si l'on veut entendre par là que, reconnaissant ce qui subsiste en moi d'âme nègre, sous sa forme créole ou confusément, sous ses formes non éveillées¹, je rends hommage publiquement à ce fait magnifique, je crie avec un émerveillement joyeux : je suis nègre, mais le cri n'est pas exclusif et j'ai autant de plénitude dans ma joie à me sentir mulâtre martiniquais ou tout bonnement Français en Vendômois, le Vendômois du doux Val de Loire, celui de mon enfance, de mes amis, des filles de mon frère. Que si, par ce cri lancé en défi on veut comprendre qu'il est donné courageuse et véhémement adhésion à la cause des persécutés, mes frères dans l'opprobre, qui sont noirs de peau, des martyrs de la haine de race, des martyrs des impérialismes scélérats : je me solidarise et je hurle : je suis nègre ! »

Ces différentes formes d'affirmation de la conscience de race peuvent-elles être lues du point de vue du genre ? Il est intéressant de noter que c'est à la fois une conscience subjective d'homme noir, et un renvoi plus large à une expérience masculine que pointent Césaire, Senghor et Gratiant. C'est l'expérience de l'homme noir assimilé que Césaire dénonce d'abord :

¹ On notera au passage le même vocabulaire utilisé par Achille quant à l'hésitation de la conscience raciale. Cf supra.

« Un jour le nègre s'empara de la cravate du Blanc, se saisit d'un chapeau melon, s'en affubla et partit en riant. Ce n'était qu'un jeu mais le nègre se laissa prendre au jeu »¹.

La rhétorique genrée fonctionne également à partir de la passivité à laquelle l'asservissement et l'assimilation sont associées, là où l'émancipation recouvre à la fois cette nouvelle masculinité prônée, l'action et la créativité :

« 'Des hommes' dira-t-on, car seul l'homme marche sans précepteur sur les grands chemins de la pensée. Asservissement et assimilation se ressemblent : ce sont deux formes de passivité [...] Emancipation est au contraire action et création ».

L'humanisme de Senghor, va encore dans ce même sens du point de vue de la rhétorique :

[...] Etre nègre, c'est retrouver l'humain sous la rouille de l'artificiel et des 'conventions inhumaines', ou plutôt c'est être humain car l'homme noir est resté homme.

Le mépris de Senghor pour la production des « singes littéraires » qui imitent les Noirs est exprimé en des termes encore genrés :

« les productions des singes littéraires ne dépassent guère les petits salons de couleur, où seule les lit encore quelque 'jeune fille en serre chaude ».

Il faut ici noter, plus largement, que cette rhétorique genrée sera présente dans la poésie de Senghor : il célébrera par la suite la « femme noire », pour sa beauté et son incarnation de la nature². Elle fonctionnera comme un trope, à la fois codée comme figure maternelle et comme symbole de l'Afrique, « terre nourricière », non spoliée par le colonialisme et fonctionnant par contraste avec lui³.

Le texte de Gratiant, qui tente d'abord d'explorer comment est né le mulâtre est très intéressant en termes de genre. La femme y apparaît à la fois comme une marchandise, niée dans son individualité et ce qui la constitue, tout autant, dans cette dénégation même, qu'à l'origine de la race, des mulâtres :

« Il y a deux cents à trois cents ans, un Blanc, propriétaire d'esclave, maître tout puissant a eu envie d'une jeune négresse et a cédé à son caprice – avec ou sans consentement de sa partenaire – qui n'était point 'personne' mais 'objet légalement vénal'. [...] La femme avait sa race évidemment... mais allait la perdre, sinon en elle-même du moins en sa descendance : elle n'avait plus sa religion mais une nouvelle imposée par la force et la

¹ Aimé Césaire, « nègreries », *loc.cit.*

² Léopold Sédar Senghor, « Femme noire », *Chants d'ombre*, Paris, Seuil, 1945.

³ Sur ce point, cf Omofolabo Ajayi, « Negritude, Feminism and the Quest for Identity: Re-Reading Marianna Bâ's *So long a letter* », *Women's Studies Quarterly*, 25:3/4, 1997, p. 25-52.

ruse ; elle n'avait plus sa langue, mais une nouvelle imposée par la nécessité, le créole ; elle n'avait plus sa civilisation mais une nouvelle imposée par la nécessité, civilisation de compromis entre celle du maître et la civilisation africaine déjà vaincue et pratiquement éliminée [...] ».

Matrice de la race, la femme noire l'est ici doublement: en tant que figure reproductrice et en tant que celle par laquelle la race noire se dévoie. La réduction au corps de la femme noire est encore signifiée à un niveau un peu différent par l'exotisation que Gratiant présente, se livrant à la fin de son analyse à une introspection sur son identité, formulée en premier lieu en termes d'attrance physique :

« D'une femme à plateau ou de telle femme réputée belle, comme la Vénus Hottentote et d'une jolie Française ou une belle mulâtresse, laquelle m'attirera ? Les formes du corps noir ou mieux de la sang-mêlé seront plus attrayantes, la figure incontestablement, des deux premières femmes ne m'attirera pas ».

La formulation de ce que signifie pour Gratiant être mulâtre passe donc par un renvoi des femmes noires au corps, au sens d'autant plus strict ici, qu'il fait une distinction entre « les formes du corps noir » qui seules l'attireront, et le visage de ces femmes. Gratiant livre ainsi un portrait tout personnel et masculin de ce que signifie être mulâtre.

2) *Nardal, l'unique voix féminine par-delà les frontières de genre, de race, de classe, de nation*

Dans ce contexte, la contribution de Nardal, seule voix féminine, et appartenant à l'ancienne génération, est particulièrement intéressante. Son texte « Guignol Ouolof » répond tout à fait à ce traitement genré, car il met en scène l'affirmation de soi de Nardal¹. « Guignol Ouolof » relate la confrontation de Nardal avec un Noir, vendeur de cacahouètes, vêtu d'un « costume de général d'opérette ». Par-delà l'accoutrement incongru, que porte à son paroxysme le monocle à cordonnnet noir qu'il porte, Nardal met d'abord en avant la noblesse de son futur interlocuteur :

« Ce détail incongru, dans ce costume absurde n'arrive pas à donner au long visage ouolof², l'effet de grotesque recherché. Pris en lui-même, il me rappelle curieusement certain visage blanc, au sourire grave et à l'air infiniment noble ».

¹ Paulette Nardal, « Guignol Ouolof », *L'Etudiant noir*, loc.cit., p. 4-5. Les citations qui suivent en sont extraites.

² Peuple (et langue) du Sénégal.

Pourtant cette remarque est aussitôt contrebalancée par la mise en avant du ridicule du vendeur de cacahouètes :

« Mais l'ensemble est indéniablement comique, et quand passe à côté de notre chasseur noir, vendeur de cacahouètes, son collègue métropolitain, éphèbe blond à la sobre livrée marron, le contraste est révoltant ».

Cette affirmation est explicitée par Nardal comme relevant d'une forme de double conscience dépassant sa tension malheureuse, qui s'accompagne d'un regard sur soi en tant que femme noire, exigé par ce spectacle dégradant :

« Révoltant ? Du point de vue d'une Noire antillaise trop occidentalisée, peut-être. Mais ce Noir caricatural est là pour la plus grande joie des consommateurs blancs [...] »

La révolte s'exprime significativement dans une capacité de regard sur sa propre posture, que Nardal tente d'explicitier. Elle n'utilise pour cela pas de « je » direct, mais une mise en avant subtile d'un schéma introspectif. L'expression de « Noire antillaise trop occidentalisée » est capitale et difficile à comprendre en réalité. S'agit-il de pointer les bienfaits de l'assimilation ? Nardal porte-t-elle, au contraire, un regard ironique sur elle, contenu dans l'adverbe « trop » ? L'ironie est en effet visible dans la mise en scène scandaleuse, précisément coloniale et française, dont c'est justement la qualité d' « occidentale » qui permet à Nardal de la faire apparaître comme telle. Si lui est caricatural, en tant que Noir, c'est parce qu'elle ne l'est pas en tant que Noire et Française. Pourtant, ils se retrouvent tous deux réunis par l'audience. A l'approche du Noir de la table de Nardal, elle explicitie sa conscience de l'attente des Blancs quant à leur réaction et s'interroge ainsi sur la conduite à adopter. Cette lucidité exprimée par Nardal renvoie pour les deux personnages – et il faut donc ici entendre ce terme au sens théâtral – au « spectacle colonial » qu'ils sont amenés à jouer¹. Cette lecture est corroborée par le fait que la scène se produit avant que Nardal se rende au théâtre. En termes de subjectivité, ceci renvoie pour Nardal à une conscience, en tant que femme noire, dans le contexte de la vogue nègre, d'être renvoyée au domaine du spectacle. Elle se voit contrainte à « se mettre en scène comme figure d'altérité genrée devant une audience métropolitaine »². Cette prise de conscience passe en même temps par la distanciation alors introduite par Nardal,

¹ Brent Edwards, *The Practice of Diaspora, op.cit.*, p. 186.

² *Ibid.*, p. 184.

qui, imaginant les *scénarii* qui s'offrent à elle, utilise, dans un même mouvement, un « nous » de majesté et la troisième personne :

« Tous les yeux sont braqués sur nous. Allons-nous contribuer nous aussi, à amuser un moment les Blancs désœuvrés ? Ou allons-nous, comme telle mulâtresse antillaise, nous enfuir à la vue de ce Noir grotesque, le cœur plein de ressentiment contre ce congénère sans dignité et son employeur blanc ? »

Le fait que Nardal invoque dans ce cadre une mulâtresse est à noter. Cette évocation peut d'abord signifier la réaction d'une femme présente dans l'assistance. Mais elle peut aussi renvoyer à un type de comportement socialement attendu auquel Nardal elle-même, dans ce cadre, pourrait se livrer ; elle qui, comme on l'a souligné, n'est pas mulâtre mais noire. Ce comportement renvoie ainsi à ceux que Nardal nomme « ces Noirs assimilés qui se prennent au sérieux ». Il s'agit alors aussi de jeter un regard ironique sur soi, qui passe par une logique de blanchiment ou plutôt de décoloration – la couleur étant évacuée comme signe d'une hiérarchie sociale, dans le regard que Nardal porte sur elle-même. Ce processus permet à Nardal de formuler, d'abord, la distance de classe qui la sépare objectivement du vendeur de cacahouètes. Mais elle la dépasse *in fine*, en tranchant le dilemme par la mise en avant d'une solidarité qui existe entre eux, à travers une forme de recoloration se faisant signe d'une conscience raciale :

« Il y a cependant, entre nous et lui, à défaut de solidarité réelle, celle apparente de la couleur ».

Usant de la rhétorique républicaine, elle évoque immédiatement après la fraternité qui les unit :

« Et puis rejetant cette mauvaise gêne, pour ne penser qu'à la fraternité réelle qui nous unit aussi bien à ce Noir qu'à ces Blancs pleins d'illusions, nous répondons gentiment au vendeur de cacahouètes ».

La conscience de race, désormais bien ancrée, qui permet à Nardal de se comporter sans mépris, sans gêne, sans ressentiment, face au vendeur de cacahouètes, s'accompagne également d'une solidarité plus large, dans une perspective humaniste, qui dépasse en même temps l'opposition de race, puisque Nardal joint dans son mouvement Noirs et Blancs. Cette union s'accompagne néanmoins d'une forme d'inversion dans la désignation négative puisque ce n'est plus le ridicule du Noir qui est pointé, mais l'égarement de « ces Blancs pleins d'illusions », qui ne sont pas parvenus à la conscience de l'égalité. Mais il s'agit, précisément,

de la faire advenir, en d'autres termes de dépasser les clivages de race, de classe, de nation, ce qui s'exprime chez Nardal par une affirmation républicaine et chrétienne qui va se faire de plus en plus visible à partir de cette période.

Il faut en outre se tourner vers les metteurs en scène de ce spectacle colonial. Brent Edwards a montré la manière dont « cette fraternité réelle » renvoyait également à la « 'réelle' culture raciste métropolitaine qui unit la narratrice, le vendeur africain, et les « Blancs plein d'illusion ». Il analyse alors, dans la lignée de Joan Scott là encore, le propos de Nardal comme « un geste féministe dans la mesure où il expose les 'symptômes' des 'contradictions constitutives' de la 'fraternité' impériale, la manière dont elle repose sur certaines exclusions genrées et raciales »¹. On peut ajouter que ce geste féministe constitue alors un geste remarquable d'affirmation de soi comme sujet féminin racialisé qui s'exprime dans l'acte même de réflexivité, d'écriture et de conscience de soi.

La forme même de ce texte offre une manière très intéressante d'observer ce processus de subjectivation. C'est par l'usage d'un « je » que Nardal commence et termine son récit. On pourrait objecter à cela que cette narration s'enracine également, du moins partiellement, dans une fiction. Mais sa forme même n'est en réalité pas étrangère à une volonté de s'affirmer : c'est précisément la fiction qui rend le « je » possible et lui confère dès lors d'autant plus de signification². Le « jeu » entre le « je » et le « nous » montre en effet la manière dont ce texte, pour peu qu'on y soit véritablement attentif, gagne en opacité. C'est alors la nature même du sujet qui s'y exprime qui se trouve questionnée. Le « nous » de majesté qui apparaît dans le processus qui décrit la mise en scène coloniale à laquelle Nardal accepte de participer permet en effet de s'interroger sur la nature de ce « je » qui commence et termine le récit. Le sujet de l'énonciation se tient en réalité comme hors de l'épisode relaté à proprement parler. Il est d'abord celui qui plante le décor de la scène coloniale, et enfin celui qui la clôt et la réenracine dans la « réalité » de par le geste autobiographique qu'il constitue – Nardal faisant allusion à son métier de journaliste en mentionnant la « curiosité professionnelle » qui l'amène une fois qu'elle a décidé de répondre au vendeur de cacahouètes, à lui poser une question : « ne trouve-t-il pas pénible de porter ce costume ridicule et de faire rire les gens »? Mais précisément ce « je », ambigu est rendu possible par ce processus d'objectivation de Nardal qui se joue dans la mise en scène coloniale. Le va-et-vient entre le « je » et le « nous » laisse ainsi place à une forme d'indétermination textuelle, entre fiction et autobiographie, mais nous révèle aussi la

¹ *Ibid.*, p. 185.

² Je reviendrai sur ce rapport entre fiction et autobiographie comme condition de possibilité d'un « je » dans la seconde partie de ce travail. Cf. chapitre 6.

manière dont la subjectivation peut intervenir : c'est précisément ce recours à la fiction et la confusion des genres qu'elle amène qui rend l'affirmation subjective possible. Ceci semble d'autant plus manifeste qu'il s'agit d'un texte unique quant à la formulation par Nardal de sa propre expérience du racisme et qui révèle le questionnement le plus critique du colonialisme (français).

En outre, l'affirmation subjective est d'autant plus significative qu'elle se joue dans un geste plus général de réévaluation de la subjectivité noire. Brent Edwards souligne à juste titre le caractère fragile de cette fraternité qui s'instaure dans ce spectacle, dans lequel entre les deux protagonistes noirs il n'est pas question de simple solidarité raciale, mais bien plutôt de « la reconnaissance mutuelle de la cohabitation d'un espace métropolitain particulier dans toutes ces contradictions ». Il en déduit que l'internationalisme noir, « n'est pas une 'solidarité' prédéterminée, mais un projet difficile à gagner, seulement pratiqué à travers la différence, seulement parlé dans des espaces éphémères »¹. Le caractère ancré de la conscience de race ne signifie donc pas simplement une solidarité s'exerçant spontanément. Mais c'est précisément, comme dans la forme même, son caractère incertain qui lui confère en même temps sa valeur, la fragilité qui témoigne de la réalité et permet ainsi cette réévaluation à la fois singulière et collective de la subjectivité noire. Interrogé par Nardal le vendeur de cacahouètes se révèle conscient de l'amusement qu'il représente, mais semble le mettre entre parenthèses, pour peu que cela lui permette de se nourrir. Nardal lui laisse alors le dernier mot :

« [...] avec un sourire d'une inimitable finesse : « les Blancs veulent qu'on les fasse rire ; moi je veux bien... Au moins je peux manger... ».

Ce texte de Nardal commence en coin, en bas d'une page, et se termine en coin, en haut de la page suivante. A la fois paradoxalement et de manière significative, ce geste fondamental de subjectivation de Nardal intervient ainsi dans un espace dans lequel il est minimisé, et qui non seulement symbolise mais inaugure même, en réalité, son renvoi, précisément dans le mouvement qui la constitue, hors de la généalogie de la négritude.

L'exil parisien se révèle donc particulièrement révélateur du devenir intellectuelle problématique de Nardal: il témoigne de la manière dont il s'enracine dans un passage d'une existence comme femme noire à une affirmation comme sujet féminin racialisé permis par un processus d'auto-noircissement découlant de sa confrontation au racisme et renvoyant à des

¹ Brent Edwards, *The Practice of Diaspora, op.cit.*, p. 186.

processus de prises de conscience complexes. Dans un univers comme celui du Paris noir, aux frontières culturelles, intellectuelles et militantes relativement perméables, Nardal peut poursuivre sa constitution de soi comme sujet de pensée et de connaissance, mais aussi politique, en intégrant un univers militant radical que ne favorise *a priori* nullement son processus de socialisation, tout en promouvant un engagement de type social et chrétien qui se poursuit et se reconfigure à la Martinique, comme on le verra.

Chapitre 3 - Viola Klein : la constitution d'un sujet féministe

L'itinéraire et la production de Viola Klein permettent de poser la question du rapport entre la constitution de soi comme sujet pensant et le devenir féministe de manière particulièrement intéressante. Pour le thématiser, je choisis de commencer ce chapitre en présentant une photographie de la sociologue.



Fig. 6: Portrait de Viola Klein

Cette photographie, dont on ignore la datation précise mais dont il semble vraisemblable qu'elle ait été prise à la fin des années 1950, ou au début des années 1960, montre bien l'enjeu de ce chapitre et de l'itinéraire de Klein. Pourquoi l'avoir choisie plus précisément ? D'abord, parce qu'elle apparaît à plusieurs reprises, dans des journaux allemands évoquant la sociologue à cette période. Ensuite, si elle vise à poser Klein comme sujet pensant, son utilisation révèle en même temps une ambiguïté fondamentale la caractérisant : son rapport au féminisme. En effet, cette photographie, dans des articles portant sur le parcours de Klein et sur son travail, sert dans deux cas à illustrer qu'elle n'est pas féministe. L'un de ses propos, repris dans au moins deux papiers, sert même dans un cas de légende à ce cliché : "Um Himmelswillen, stempeln Sie mich nicht zu einer Feministin..."¹/ « Pour l'amour du ciel, ne m'étiquetez pas comme féministe ». D'après cette citation, la question du devenir intellectuelle de Klein s'opposerait donc à celle du devenir féministe. Pourtant, il n'en est rien. Il existe au contraire une solidarité, même une inextricabilité entre ces deux processus. Néanmoins, il existe bien une opposition entre les deux dans la façon dont Klein se présente et est présentée, qui met en jeu la manière dont son positionnement par rapport à la revendication féministe n'est pas aisé ;

¹ Quotidien non identifié, 30 juin 1961, Archives Viola Klein (maintenant AVK), Université de Reading, Reading, Angleterre. Les renseignements qui suivent, sauf mention contraire, en sont extraits.

précisément dans un contexte où le féminisme est relativement mis en sommeil, très mal vu, et où l'exploration par Klein de la question de la féminité, très précoce, précédant même l'ouvrage pionnier *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, qui va se poursuivre et se reconfigurer avec une attention plus précise notamment portée au travail des femmes, ne favorise sans doute pas sa carrière. C'est cette position complexe, et la manière dont elle se traduit néanmoins par l'affirmation progressive et sans équivoque *in fine* du féminisme, à l'aune des autres rapports de pouvoir expérimentés et thématés par Klein, que je voudrais explorer dans ce chapitre.

I- Les ressorts de l'émancipation

A- Une famille aimante et handicapante

Peu d'éléments sont connus concernant l'enfance de Klein. Néanmoins, les quelques renseignements dont on dispose aident à cerner les ressorts de l'émancipation favorisés dans sa socialisation primaire. Klein naît à Vienne en 1908. En 1917, la famille quitte la ville pour s'installer à Bilina, petite ville du nord de la Bohême¹. Son père possède, avec son frère, une entreprise de tapis. On sait que sa mère était chanteuse, sans plus d'indication². Elle a un frère, Henri. Ce cadre familial est présenté comme non seulement stimulant mais parfait, ce qui structure également un manque d'ambition³ :

« But, I, myself, lack initiative. This is the outcome of a model education which was without any of the textbook mistakes: no repression, no authoritative father, nothing but love, encouragement, perfect harmony and friendship all round. There was not even occasion to rebel politically or intellectually. The parents were politically progressive. The "Fackel" and "Weltbunne" and all the books which children normally read clandestinely were on the family shelves and open to everyone, Hugo Wolf's (and not Richard Wagner) picture stood on the piano, etc. etc. With the result that both my brother and I turned out to be happy, well balanced persons, contended with whatever their lot may be but absolutely lacking in ambition or self-assertion and unfit for a competitive society ».

Cet extrait d'une lettre adressée à Gertrud M. Kurth est exceptionnel à plusieurs titres, ce qui justifie cette large citation. Il est d'abord le seul témoignage de Klein, dont on dispose, sur sa famille et la manière dont elle perçoit son éducation et ses effets. Il témoigne en ce sens d'une forme de structuration qui dit beaucoup de choses fondamentales sur Klein. Il faut en

¹ Janet Sayers, « Introduction », in Viola Klein (1946), *The Feminine Character. History of an Ideology*, London, Routledge, 3ème édition, 1989, p. IX.

² *Ibid.*

³ Viola Klein, lettre à Gertrud M. Kurth, 5 mai 1950, AVK, 23/1.

effet comprendre ce que peut signifier une telle présentation de soi pour une femme, intellectuelle, exilée, juive, dont les parents sont morts en déportation¹, qui, comme elle y insiste aussi dans cette lettre, n'a alors pas d'emploi, et ne manifeste néanmoins aucune colère, aucun ressentiment. Elle donne d'abord des éléments très significatifs sur son enfance, qui permettent en même temps de cerner sa posture. On y trouve des indications quant aux possibilités de naissance d'une conscience de genre et d'une conscience féministe. La manière dont Klein évoque son père permet d'y lire une figure s'opposant au modèle autoritaire et patriarcal du chef de famille. Le fait qu'elle ait eu un frère, avec lequel elle souligne une éducation similaire dans ses effets, donc on peut l'imaginer, également dans ses formes, ou du moins perçue comme telle, ce qui est tout aussi important, est là aussi révélateur d'un schème favorable à l'éloignement des contraintes de la féminité. La façon dont les dimensions intellectuelle et politique sont affranchies des normes de genre, est tout aussi fondamentale. Si Klein porte le diagnostic d'une incapacité à « se rebeller intellectuellement ou politiquement », elle s'appuie sur une famille – et notamment un père – présentée comme aimante, progressiste d'un point de vue politique, dont la grande ouverture s'incarne jusque dans la mise à disposition de livres d'ordinaire interdits aux enfants. Ce cadre intellectuel et politique permet ainsi déjà d'appréhender les ressorts de l'émancipation de Klein, et notamment son intérêt pour le féminisme. Comme on le précisera plus tard, son féminisme s'inscrit en effet précisément dans une volonté de promotion de l'individu, en tant qu'être humain, dont on voit ici le possible enracinement².

B- De l'autoanalyse à l'affirmation de soi

Le fait que Klein écrive cela à ce moment est étroitement corrélé à ce qu'elle perçoit comme une incapacité à dépasser la situation pénible dans laquelle elle se trouve, notamment d'un point de vue professionnel. L'absence de possible « ambition ou affirmation de soi » appelées par le type de « société compétitive » est plus étroitement liée au handicap que ce défaut induit sur un marché du travail où Klein ne trouve pas sa place. Elle explique également, au début de sa lettre, ne jamais avoir eu à se battre dans son parcours universitaire, avoir toujours tout reçu, presque malgré elle. C'est une impossibilité à pouvoir vivre aux États-Unis,

¹ Ses parents furent d'abord envoyés dans le camp de Theresienstadt, en Bohême. Son père y meurt. Sa mère est alors déportée à Auschwitz (Janet Sayers, « Introduction », in Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. XI. Elle tire vraisemblablement ces informations de la belle-sœur de Klein, l'épouse de son frère. Elle adresse en effet ses remerciements à une dénommée Lisa Klein (*Ibid.*, p. XXXI).

² Cf. chapitre 6.

(re)présentés comme nécessitant cet esprit de compétition, alors qu'elle pense qu'elle y pourrait davantage sortir de sa situation professionnelle (et donc aussi financière) difficile en Angleterre, qui permet ce développement :

« As for coming over for good, where, of course, the chances for a sociologist are infinitely better than here I, frankly, have not got the courage. I feel very happy here and the mental climate of this country fits me very well. I don't think I am temperamentally suited to life in the USA. I have not enough push and energy to do well over there. Whatever I have achieved in my life was always thrust upon me not hard earned ».

La mention de l'environnement et du bonheur qu'elle trouve en Angleterre doit aussi se lire à l'aune de l'exil qu'elle a connu¹. Mais il est intéressant que cette évocation laisse place à une mise en avant de la chance qu'elle dit avoir eue, ne faisant alors nulle référence aux difficultés qu'elle a pu rencontrer et se posant au contraire comme une privilégiée. A titre d'exemple, elle cite qu'on lui a *offert* (elle souligne) la bourse ayant permis le financement d'une première thèse, soutenue à Prague en 1937 ; que Mannheim, qui a dirigé sa seconde thèse, lui a *offert* de publier son livre ; qu'elle fut invitée à écrire un article sur l'émancipation des femmes, publié dans une série qui comptait parmi ses autres contributeurs, de prestigieux noms comme le philosophe Bertrand Russell, le linguiste Gilbert Murray, l'historien G.M. Trevelyan.

Dans cette lettre, c'est ainsi sans doute une prise de conscience progressive de la fin de privilèges perçus sur le plan intellectuel, que pointe Klein. Et face auquel, en dépit des difficultés et des drames de son existence, elle se déclare démunie. On pourrait s'étonner de ce discours. Comment comprendre une telle mise en avant d'un parcours intellectuel et d'une émancipation favorisés, à la lumière de son contexte personnel et professionnel ? Elle s'éclaire en réalité si l'on considère la posture que Klein adopte dans cette lettre : celle d'une sociologue (et d'une psychologue sociale²). C'est un sujet de connaissance, qui s'affirme comme tel, tout en se déclarant alors inadapté, qu'incarne Klein – paradoxe qui est d'autant plus remarquable. Cette posture s'éclaire encore par la justification que Klein donne elle-même à l'évocation de son parcours personnel. Il faut d'abord s'intéresser au destinataire de cette lettre : Gertrud M. Kurth. Il s'agit d'une psychanalyste, universitaire, née en 1904, d'origine autrichienne, comme Klein, exilée aux États-Unis à la veille de la Première Guerre mondiale. Comme Klein encore, après néanmoins de plus nombreuses années d'éloignement, elle vient de regagner les bords de l'université, ceux de Columbia, en vue d'obtenir, 26 ans après le premier soutenu à l'Université de Vienne en Anthropologie en 1931, un second doctorat en psychologie clinique. Entre 1945

¹ Cf. infra.

² Je reviendrai sur cette distinction disciplinaire et ses effets sur le travail de Klein dans une seconde partie.

et 1950, elle est éditrice des *International Universities Press*, qui ont fait paraître en 1949, pour l'édition américaine, l'ouvrage issu de la thèse de Klein, soutenue en 1944, *The Feminine Character*. Klein rejette l'hypothèse qui vient alors logiquement à l'esprit selon laquelle elle se confie à son interlocutrice comme le ferait un patient, mais pointe qu'elle s'adresse bien à elle en tant qu'universitaire et psychanalyste relativement à une question que son itinéraire lui semble poser, là où elle ne l'est pas par la discipline. La profession s'intéresse en effet, selon Klein, à la manière dont les difficultés de l'enfance ont un impact sur la construction de l'individu ; mais qu'en est-il alors, de celles et ceux pour lequel-le-s cette enfance n'a pas été problématique en ce sens : « what happens when all these mistakes are happily avoided? ». Cette formulation lui permet même de proposer alors une piste d'article, qu'un-e « psychologue social-e » – on comprend qu'il pourrait s'agir d'elle-même – serait à même de mener : « I feel the victim of a perfect education might also be a fit subject for an article. What do you think about it? »

Cet exemple témoigne d'un intérêt plus général qui va caractériser le devenir intellectuelle de Klein, c'est-à-dire la manière dont la connaissance est déterminée par les conditions de vie des individus. La solidarité de l'existence et de l'œuvre en constitue ainsi un élément fondamental, qui permet de comprendre et d'amoindrir les silences biographiques ; on y reviendra.

C- Entre le monde des revues et l'université : les années de la formation

Klein suit des études plurielles et poussées, et s'inscrit dans les cercles intellectuels de son temps. Elle étudie dans différentes prestigieuses universités européennes principalement la sociologie, la psychologie et la philosophie¹ ; à la Sorbonne probablement en 1928-1929, puis à Vienne. Elle y est confrontée au nazisme qui a un impact sur sa scolarité. Au moment où elle y arrive, un affrontement a en effet lieu entre des étudiants nazis et des étudiants socialistes : en conséquence, l'université de Vienne ferme ses portes pendant six mois. Klein travaille alors dans des journaux d'émigrés dans la capitale tchèque, alors culturellement effervescente. Dans les années 1930, elle est pendant un an assistante éditoriale du *Prager Tagblatt*, journal libéral démocrate publié en Allemand, parmi les plus influents de Bohême. Puis elle participe à l'édition des *Europäische Hefte* (« cahiers européens »), périodique d'Allemands émigrés, qui

¹ Viola Klein, « CV », AVK, 3/1.

traite de la politique, de l'économie et de la littérature¹. On n'a malheureusement pas d'informations sur les personnes qu'elle a pu rencontrer et fréquenter alors, mais on peut penser qu'elle a dû être en contact avec des figures intellectuelles. Elle a également été en relation avec le monde diplomatique. Ces différents éléments relevant des processus de socialisation primaire et secondaire ont dû favoriser les ressorts de l'émancipation et une conscience progressive de soi comme femme, juive, émigrée, et intellectuelle.

En 1937, Klein obtient un doctorat de l'université de Prague, en littérature et langues modernes, portant sur le langage de Louis-Ferdinand Céline². Comment expliquer un tel choix de sujet ? À sa sortie en 1932, *Voyage au bout de la nuit* est salué par la critique pour son réalisme et la question de la nature et du rôle du langage qu'il pose. Céline use en effet de formes langagières particulières et peint de manière clinique, extrêmement vive, au plus proche de la réalité, la misère sociale et morale qui suit la Première Guerre mondiale. Malgré son cynisme et la vision de l'homme qui y est véhiculée, des intellectuels « de gauche » comme Beauvoir et Sartre, ou Paul Nizan, saluent l'ouvrage, que ce dernier fait par exemple contraster avec la littérature bourgeoise³. Cette reconnaissance peut s'expliquer par sa mise à mal des valeurs comme le patriotisme, des systèmes comme le capitalisme, sa peinture – qui n'est pas une dénonciation pour autant – de la nature vaine du colonialisme, sa revendication de l'anarchisme⁴. Ces éléments peuvent susciter l'intérêt de Klein. Mais c'est l'attention plus spécifique à l'idéologie que permet l'utilisation du langage qui en est le corollaire qui l'explique sans doute plus particulièrement.

Klein et Céline ont été en correspondance. Ce dernier s'y présente à l'image de son œuvre. Dans un courrier daté du 16 juillet 1936, il lui propose de la rencontrer, jugeant peu opportun de répondre à ces trop nombreuses questions par lettre. Mais apparemment aucune rencontre n'a eu lieu. La volonté de Klein d'obtenir au plus tôt réponse à ses questions peut contribuer à l'expliquer. Mais ce rendez-vous manqué renvoie certainement à une volonté de se dérober plus générale : il semble en réalité vraisemblable que Céline n'ait jamais eu l'intention de rencontrer Klein. Cette fuite, sur la nature de laquelle on ne peut tout à fait trancher, est attestée par un nouveau bref courrier de Céline daté du 3 août 1936. L'écrivain y

¹ Klaus Mann y a notamment publié un article important, sur l'homosexualité et le fascisme en 1934, qui dénonce une loi répressive adoptée par l'Union soviétique, qu'il considère comme signe d'une tendance en Europe à associer homosexualité, en raison d'une aversion pour l'homoérotisme, que l'on retrouve dans les milieux de gauche (Klaus Mann, « Homosexualität und Faschismus », *Europäische Hefte/Aufruf*, Prague, 24 décembre 1934).

² Viola Klein, *Stil und Sprache des Louis Ferdinand Céline*, thèse de doctorat, Université de Prague (AVK, 7/4).

³ Paul Nizan, « L-F Céline : Voyage au bout de la nuit », *L'Humanité*, 9 décembre 1932, p.4.

⁴ « Je suis foncièrement, absolument, radicalement anarchiste » (LF Céline, Lettre à Viola Klein, 3 août 1936, AVK, 7/4).

évoque, comme dans sa première lettre, son incapacité à commenter la littérature, seulement à la produire, y ajoutant une dose d'auto-dévaluation : je ne suis qu'un poète, un peintre, et un musicien raté, tout ceci à la fois... Je fais ce que je peux... »¹.

L'intérêt de Klein pour Céline suppose une attention au rôle de l'émotion dans sa production :

« Je ne m'intéresse qu'aux rendus émotifs, avec un centre sensible... et chantant... organique »².

Mais si Klein semble ne pas simplement lire chez Céline la description cynique et haineuse de l'humanité, celui-ci insiste sur son rejet non seulement d'une certaine forme de littérature – celle de James Joyce, de Marcel Proust – mais aussi de l'humain, considéré comme odieux :

« Je ne reconnais que des devoirs d'Harmonie. Point de devoirs sociaux...[...] Si l'homme a besoin de chois³, il mérite aussi de crever le plus vite possible... dans les conditions les plus atroces possibles. C'est l'Harmonie ».

Ces accès de violence sont visibles, dans la manière genrée dont il parle de la langue, et qui n'a pas dû échapper à Klein :

« La langue suite des idées... La langue est putain, elle jouit quand on la viole, les caresses la laissent froide... »

Rétrospectivement ce travail et la lecture que Klein fait de Céline sont d'autant plus ironiques : c'est en 1937, qu'il publie son premier pamphlet ouvertement raciste et antisémite. Ces différents éléments et l'antisémitisme de Céline en particulier expliquent vraisemblablement pourquoi elle ne fera plus référence à ce travail de thèse, ne mentionnant que l'obtention du diplôme, sans spécifier le sujet, dans son CV. Pourtant, l'intérêt pour Céline relève déjà de préoccupations sur les effets sociaux de l'idéologie qui façonne les discours politiques et scientifiques et détermine l'expérience vécue. L'examen de la nature construite de la féminité à laquelle elle va se livrer est en effet une spécification d'un intérêt tôt présent.

¹ *Ibid.*

² Je restitue les soulignements tels qu'on les trouve dans la thèse de Klein. On ignore si ceux-ci sont de la main de Klein ou de celle de Céline.

³ L'orthographe est de Céline.

II- *The Feminine Character*

En 1938, alors qu'elle est âgée de 30 ans, Klein quitte Prague pour se rendre en Angleterre. Cet exil a lieu quelques jours avant l'invasion des Sudètes par l'armée hitlérienne. Son frère l'accompagne. Elle est alors une réfugiée. Elle travaille d'abord en tant que domestique¹, puis parvient à obtenir une bourse du gouvernement tchèque en exil, pour étudier les sciences sociales à la *London School of Economics*. En 1941, elle écrit alors à Karl Mannheim, en poste dans l'institution, et lui demande d'être son directeur de thèse ; celui-ci accepte immédiatement. Son accord peut d'abord s'expliquer par des inclinations communes². Ils partagent une croyance dans l'idéal de la raison des Lumières, la culture, l'approche multidisciplinaire nécessaire à la compréhension des problèmes sociaux, un intérêt pour la littérature – que l'on retrouve notamment dans la forme essayiste qui imprègne leurs écrits scientifiques³. Ils ont voyagé et habité différents lieux culturels et universitaires. Ils ont aussi affronté les événements politiques de leur temps, qui les a amenés à s'exiler, et en particulier à fuir le nazisme, Klein en 1938, comme on l'a dit, Mannheim en 1933 après qu'il s'est fait retirer sa chaire à Francfort en raison de sa judéité. Ils partagent également une même représentation du travail de recherche, indissociablement scientifique et politique. Dans le prolongement de Mannheim, Klein va utiliser la sociologie de la connaissance et, bien qu'elle en souligne le caractère secondaire, la méthode de la « recherche intégrante » [integrative research] en vue de donner le point de vue le plus complet sur son objet, à partir de perspectives obéissant à des domaines de recherche différents. En outre, la connaissance même de la société doit déboucher sur une transformation possible de celle-ci, ce que Mannheim pense alors sous la forme de la planification, très en vogue dans ces années⁴. Dès sa proposition de thèse, Klein s'exprime, sans surprise, au sociologue, en des termes déjà très mannheimiens :

« The social development having reached a stage where it is obvious to everybody that, if humanity is to survive, a fundamental reconstruction of almost all our social institutions seems to be necessary, I think it essential to examine the democratic ideals and their realization, as far as it has been carried out, one by one in order to find out what is valuable

¹ Ce dont elle ne se plaint pas, revenant sur son parcours, conformément à une attitude que l'on a déjà notée : « I was lucky, I had two very pleasant domestic jobs » (*The Scotsman*, 13 janvier 1960).

² Je reviendrai plus précisément sur les rapports entre Klein et Mannheim.

³ Sur l'essai, on pourra se référer à l'étude d'Adorno écrite entre le milieu et la fin des années 1950, « L'essai comme forme », in *Notes sur la littérature*, traduit de l'allemand par Sibylle Müller, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2009, p. 5-29.

⁴ On va y revenir.

enough to be preserved and what changes have to be performed to adopt those ideals to the needs of the present day society »¹.

Parmi les multiples sujets de recherche possibles, Klein explique que son choix s'est porté sur « l'émancipation des femmes ». La situation de la femme représente en effet bien cette contradiction entre d'un côté les besoins pratiques de la société², de l'autre les besoins psychologiques des individus. Significativement, elle prend comme point de départ à cette contradiction le nazisme : comment comprendre que les nazis, dans un contexte porté depuis deux siècles par l'émancipation des femmes, aient pu triompher, parmi les femmes elles-mêmes, avec un discours plaidant pour leur retour au foyer ? Et comment comprendre qu'une fois au pouvoir ils n'aient pu rendre effectives leurs mesures ? Elle le résume par la contradiction entre les besoins de la société et ceux de l'individu :

« [...]it is impossible to dispense with woman's labour whereas woman's emancipation, such as it has hitherto been known, does not satisfy psychological need ».

Bien sûr, le travail de recherche va considérablement reconfigurer cette intuition et cette volonté premières. Mannheim invite d'emblée Klein à lire un projet multidisciplinaire sur l'antisémitisme alors rédigé par d'autres chercheurs allemands juifs exilés, pour leur part aux États-Unis, regroupés à l'Institut de recherche sociale à New York, sous l'égide de Max Horkheimer³. Écoutant les conseils de Mannheim, Klein va d'abord tenter d'appliquer cette recherche à son propre travail. Elle considère néanmoins l'application comme ne pouvant être tout à fait menée, comme elle le rappelle dans une lettre qu'elle lui adresse à laquelle elle joint⁴, malgré tout, la fin de son traitement de l'application de la méthode de Horkheimer à sa propre recherche. En réalité, ces limites sont visibles dès le compte-rendu qu'elle effectue du projet. Or elles sont fondamentales pour comprendre le rapport de Klein à la judéité et à la féminité.

¹ Viola Klein, Lettre à Karl Mannheim, 16 septembre 1941, AVK, 5/4. On notera au passage que Klein et Mannheim se parlent en anglais, après une première lettre adressée par Mannheim en allemand. Cet usage commun de la langue du pays d'accueil est aussi une manière de signifier la situation commune de l'exil, qui sans avoir valeur de reniement du passé, exprime l'acceptation de la situation.

² J'utilise la dénomination « femme » au singulier comme le fait Klein.

³ « Report on a Research Project on Antisemitism published in *Studies in Philosophy and Social Sciences*, vol.IX, n°1, 1941 », AVK, 24/1. Les citations qui suivent en sont extraites.

⁴ Viola Klein, Lettre à Karl Mannheim, 15 mai 1942.

A- Quelle imbrication des rapports de pouvoir ?

Klein explique que la méthode ici utilisée pour étudier l'antisémitisme pourrait être adoptée, avec des modifications, dans une recherche sur le féminisme, les deux étant des attitudes sociales à l'égard d'une partie significative mais faible de la population et jouant un rôle certain dans le façonnement mental de presque tout un chacun. Selon la lecture que Klein en fait, la démarche repose sur l'idée que l'antisémitisme est un phénomène psychologique profondément enraciné et un danger inhérent à toute culture moderne. Cette persécution des minorités, dont l'antisémitisme est une déclinaison, résulte de l'ambivalence dans la pensée moderne progressiste par rapport au concept de droits humains. L'étude relate les traits de caractères accolés aux Juifs et leur lien aux réactions antisémites. Klein passe en revue les étapes de la démonstration : les différentes théories de l'antisémitisme ; leur traduction à travers des exemples historiques ; l'ancrage de cette attitude y compris chez des penseurs éclairés ; les idéaux-types de l'antisémite ; le rapport entre les caractéristiques et l'origine historique et sociale des Juifs et ses conséquences à la fois sur la manière dont les Juifs sont perçus et le développement d'une mentalité juive ; les racines idéologiques, économiques et politiques du national-socialisme.

La comparaison entre le groupe des femmes et celui des Juifs permet à Klein de formuler deux différences théoriques majeures. D'une part, que la société n'a pas besoin des Juifs, et que leur fonction sociale pourrait théoriquement être assurée par un autre groupe. Klein soutient en effet que, pour des raisons biologiques, les femmes ont une fonction sociale qu'aucun autre groupe ne peut exercer : elles constituent « essentiellement, et pas simplement numériquement, la moitié de l'humanité ». D'autre part – et cet argument est corrélé, selon elle, au premier –, l'indifférence, que recherchent les Juifs, afin d'être considérés comme une « catégorie humaine », n'est pas non plus possible pour les femmes qui, elles, demeurent potentiellement des partenaires des hommes, et veulent donc être « objet d'affection, non d'indifférence ». Ce n'est donc pas le même enjeu qui apparaît pour les deux catégories, la question du changement social appelé par la situation des Juifs se traduisant dans le cas des femmes par celle de savoir si son avènement rendrait « l'humanité plus riche, les hommes et les femmes plus heureux et la vie plus belle ». Elle conclut ainsi en pointant une différence de nature entre les deux cas :

« The feminine question thus is a problem of valuation; whereas the Jewish problem is that of realisation (i.e. of methods – the abolishing of the particular Jewish position being agreed upon) ».

Cette distinction entre les deux catégories donne déjà des éléments permettant de comprendre la manière dont intervient dans le travail de thèse de Klein la comparaison entre les femmes et d'autres groupes minorés – les Juifs mais aussi les esclaves, les immigrants, les Noirs américains, ou encore la classe ouvrière. Restons pour le moment sur la question de la judéité. En réalité, pour des raisons qui viennent d'être soulignées, Klein ne fait pas de comparaison explicite entre les femmes et les Juifs. Les différences fondamentales entre les deux catégories qu'elle perçoit et explique dans le compte-rendu permettent ainsi de comprendre cette simple mention et l'absence d'examen comparatif poussé. Néanmoins, si Klein ne fait jamais référence, ni dans son œuvre, ni dans ses lettres, à sa judéité, la manière dont elle structure sa pensée est visible dans son évocation de l'antisémitisme, du nazisme, son intérêt pour les penseurs juifs, ainsi que, plus généralement, et, comme on le va le voir plus précisément, la question de la marginalité. Le type d'humanisme qu'elle déploie, composante essentielle de sa visée et de sa philosophie politique, a sans doute un lien avec sa judéité. L'exil qu'elle a connu a pu favoriser une conscience diasporique éprouvée à la fois en tant que membre d'un groupe, et expérience singulière. C'est ainsi un renvoi multiforme à l'altérité qui permet à Klein de penser dans un même mouvement les différents groupes opprimés. À défaut de pouvoir se référer à un « je », on peut reprendre son propre raisonnement pour soutenir ce propos, à partir de la comparaison qu'elle évoque dans le chapitre conclusif de *The Feminine Character*, entre les traits de personnalité des femmes et ceux des autres groupes qui occupent une position similaire, les immigrants, les Juifs, les convertis, les peuples conquis, les Noirs américains, les indigènes occidentalisés et les intellectuels¹. L'attention portée à ces groupes s'explique selon Klein par un intérêt sociologique de plus en plus prégnant pour la figure de « l'homme marginal » qui fait de plus en plus l'objet d'enquêtes sociologiques. Klein explique l'intérêt commun de ces groupes en raison de leur position :

« tous ces groupes ont un intérêt vital dans la promotion d'une vision humanitaire, universaliste, dans l'abolition de la discrimination en raison de leur race, de leur croyance, de leur sexe, ou de leur nationalité, et dans un ordre légal qui transformerait place le droit au-dessus du pouvoir »².

¹ On voit dans cette mobilisation du groupe des intellectuels l'intérêt pour la sociologie de Mannheim sensible à l'étude de groupes partageant des formes de minoration et de tension qui rendent leur existence problématique et dont il appelle précisément à la résolution.

² *Ibid.*, p. 174.

Il faut mesurer ce que peut signifier ce propos pour une femme qui se trouve dans plusieurs de ces groupes, et dont la conscience ne peut être qu'exacerbée par son inscription dans la sociologie mannheimienne. L'articulation entre expérience et connaissance y est en effet fondamentale. Le projet sociologique de Mannheim se conçoit comme un projet d'éducation politique. Les notes laissées par Mannheim attestent sa conception du rôle primordial de l'enseignement dans sa capacité à amener les étudiant-e-s à une conscience d'eux et d'elles-mêmes, premier pas vers leur propre devenir intellectuel-l-e conçu comme éclairage et perpétuation d'une pensée sociale vive. Selon la manière dont Mannheim la définit, la méthode sociologique doit ainsi refléter la crise expérimentée par le sujet, générer une analyse structurelle et déboucher sur une maîtrise et une connaissance de soi¹, marquant en d'autres termes la proximité entre le sujet et l'objet d'études. Ainsi, à un niveau individuel, la recherche s'appuie sur le point de vue de l'auteur et met fondamentalement en jeu un rapport de soi à soi à la fois de distanciation et de réflexivité. La mise en avant de types d'homme marginal relève alors de ce processus. Klein restitue par la suite le déchirement qui caractérise celui « qui vit simultanément dans deux mondes différents », « deux systèmes culturels dont l'un, en raison de normes prédominantes, est considéré comme supérieur par rapport à l'autre ». Cette acuité est exprimée par sa mobilisation de Everett Stonequist, auteur de *The Marginal Man* et plus encore du sociologue pragmatiste Charles Horton Cooley dont la métaphore du « double miroir » n'est pas sans rappeler la formulation par Du Bois de la « double conscience ». L'homme marginal est en effet celui qui « voit son moi reflété à travers deux miroirs différents », celui de son propre groupe et celui du groupe dominant, ce qui « *renforce son sentiment d'appartenir à un groupe extérieur* »²; celui ou celle qui voit ainsi son individualité niée. Ceci peut alors conduire à la haine de soi, qui caractérise les femmes et les Juifs, auxquels, selon les termes du philosophe Otto Weininger, que Klein étudie dans son ouvrage, « le sens de leur propre valeur » fait défaut³.

Cette façon de penser de manière analogique les rapports de pouvoir est en elle-même, dans le contexte, non seulement théoriquement fondamentale mais du point de vue du sujet tout à fait singulière. Il faut encore préciser la signification particulière que prend ce raisonnement

²⁸ David Kettler et Volker Meja, « Their 'Own Peculiar Way': Karl Mannheim and the Rise of Women, *International Sociology*, vol. 8, n°1, 1993, p. 5-55; David Kettler, « Self - Knowledge and sociology, Nina Ribinstein Studies in exile », in Edward Timms and Jon Hughes (ed.), *Intellectual Migration and Cultural Transformation: Refugees from National Socialism in the English Speaking World*, Vienna and New York, Springer, 2003, p. 195-206.

² Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. 172.

³ Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. 53-70. Cf infra.

à la lumière de la position de celle qui l'énonce. La conscience qu'elle a elle-même d'être un sujet renvoyé à l'altérité est exprimée dans la conclusion de *The Feminine Character*, dans une formule lapidaire, dont le caractère à la fois personnalisé et universalisable est représenté par un obscur usage de guillemets, ne renvoyant à aucun sujet d'énonciation particulier et ainsi à Klein elle-même :

« They think that because you are a foreigner (a Jew, a woman, etc), they can treat you like dirt »¹.

Cette identification est également exprimée dans des passages de la correspondance de Klein où elle s'identifie en tant qu'exilée et marginale. Dans une lettre adressée à Mannheim, après avoir relaté les difficultés financières qu'elle rencontre, liées à l'absence de versement de sa bourse par le gouvernement tchèque, elle évoque par exemple sa crainte de redevenir sans statut et d'être renvoyée en Tchécoslovaquie :

« I am afraid I sound a bit bitter. It is because the danger of becoming an "Untertan" [un sujet] again has been brought so unpleasantly near to me this morning when I got a scrap of duplicate paper (about 6 square inches, unaddressed, unsigned) from the Czech Ministry of Education with the laconic imperative: 'do report at this office on May 5th at 2.15 for an important discussion of your future employment'. All my hopes for a future career have been shaken. In my apprehension I may exaggerate the danger of being sent back to Czechoslovakia in a teacher's job or the like. But I wished I had started before looking for a suitable job as an alternative to the proposition the Czechoslovak authorities are likely to make »².

La peur du renvoi à la masse anonyme des assujettis se signifie, dans l'emploi d'une parenthèse, hautement significative, comme chez Cahun, dans un courrier qu'elle reçoit, sans destinataire mentionné et sans signataire. Klein poursuit son propos en sollicitant une rencontre avec Mannheim, en se plaçant du point de vue de la recherche et à travers la formulation d'un intérêt pour les problèmes des marginalisés et la situation des exilés :

« The work which I would like best would probably be with the I.L.O. Being, as you know, particularly interested in the problem of the 'marginal man' I think work in connection with 'displaced populations' would give me scope for further investigations. After so many years of struggle to put into practice my keen interest in sociological research, I am not inclined to give it up so easily when it just seemed to be within easy reach ».

¹ Klein utilise elle-même ses guillemets (*Ibid.*, p.173).

² Viola Klein, Lettre à Karl Mannheim, 25 avril 1944, AVK 5/4.

Cette double présentation de soi comme exilée et sociologue intéressée par les problèmes des marginaux – qui s’y articulent donc – revient dans ses CV ou dans ses notices biographiques visant à introduire les auteurs dans les revues. On peut alors également noter la manière dont ces formes d’exposition contrastent largement avec l’image de facilité qu’elle nous présente quelques années après. En témoigne par exemple de manière paradigmatique la parenthèse révélant le doute quant à une assise géographique présente dans une notice publiée dans le *Pl Lambda Theta Journal*, en 1947, qui évoque d’abord les années de Klein à Prague :

« After some excursions in journalism, she settled down (or thought she did) to teaching in a secondary school. When Hitler invaded Czechoslovakia, she escaped to England where she started her career as a domestic servant. Later she won a scholarship and took a PHD in Sociology at the London School of Economics. She is the author of a book, *The Feminine Character*, published in the International Library of Sociology and Social Reconstruction (London, 1946). For the last three years, she has been employed by the British Foreign Office in the Prisoner of War Directorate »¹.

Le début de cet extrait est d’autant plus intéressant si on le lit à la lumière de la peur de Klein de se voir renvoyée à Prague – là où il apparaît plutôt rétrospectivement comme lieu potentiel de fixation. La rhétorique de l’exil est encore particulièrement prolongée par l’évocation de la fuite du nazisme, qui la conduit en Angleterre. C’est alors, comme si c’était la sociologie qui avait permis une prise de conscience d’une autre vie à vivre. Précisément, il est très intéressant de noter la manière dont l’évocation de sa situation personnelle renvoie immédiatement, là encore, à ses intérêts de recherche : parlant de la vie, c’est toujours à la sociologie que le discours de Klein est ramené. Et cela n’est pas réductible au fait qu’elle s’adresse à Mannheim, mais marque bien la manière dont elle est tout imprégnée de la méthode mannheimienne². La seule fois où elle explicite directement pour son propre cas la manière dont l’expérience détermine le point de vue apparaît dans un projet jamais réalisé, qu’elle envisageait après sa thèse, s’intéressant cette fois à un autre type de caractère, national. Ainsi dans son synopsis qui vise à décliner la question « qu’est-ce que le caractère national », Klein explicite le choix de son sujet :

« Experiences of the soldier in foreign countries, of the P/W [prisoner of war] for a long time detained abroad; the lecturer shares to some extent this experience which, at the

¹ *Pl Lambda Theta Journal*, décembre 1947, p. 124 (AVK, 23/1).

² Méthode de la sociologie de la connaissance que Mannheim lui-même a en réalité à ce moment laissée de côté. On y reviendra dans une seconde partie.

present time, is typical for millions of men and women torn for their native soil. Opportunities for observation and comparison »¹.

Si Klein nous parle de différentes situations de marginalité, il faut néanmoins tenir compte de la place particulière qu'occupe dans son œuvre celui qu'elle qualifie elle-même, parmi les classes subordonnées, de groupe « le plus large et le plus universel »², à savoir celui des femmes.

B- Un sujet féminin

Si, comme on le voit, le positionnement de Klein l'amène à être particulièrement attentive à la situation d'autres groupes marginaux, c'est une « crise spécifique », pour reprendre la terminologie de Mannheim, à savoir la féminité, qu'elle va choisir d'explorer. Parler de « sujet féminin » ne signifie toujours pas ici qu'il s'agit de donner un contenu à la féminité, mais précisément que le genre constitue le rapport de pouvoir à partir duquel Klein se positionne. Alors qu'elle se caractérise par une prise de conscience de l'imbrication des rapports de pouvoir, en tant que femme, juive, exilée, prétendant exister dans l'univers académique, le problème de Klein est avant tout celui de la constitution d'une subjectivité féminine. « *Feminism and Antifeminism. A Study in Ideologies and Social Attitudes* », intitulé de la thèse de Klein soutenue en 1944, qui paraît en 1946, d'après les recommandations de Mannheim sous le titre *The Feminine Character. History of an Ideology*, permet tout d'abord de rendre compte de ce processus.

Klein entreprend d'élucider ce que pourrait être le caractère féminin. Pour ce faire, elle propose d'examiner différents discours portant sur la féminité. En appliquant la méthode de la sociologie de la connaissance, elle examine ainsi les idées de Havelock Ellis pour la biologie, Otto Weininger pour la philosophie, Sigmund Freud pour la psychanalyse, Helen Thompson pour la psychologie expérimentale, L.M Terman et C.C. Miles pour la psychométrie, Mathias et Mathilde Vaerting pour l'histoire, Margaret Mead pour l'anthropologie, W.I. Thomas pour la sociologie.

Dans un premier chapitre, Klein entreprend d'abord de rappeler le cadre historique afin de montrer l'évolution de la place des femmes dans la société. Il s'agit donc à la fois d'examiner la manière dont on en est arrivé à ce conflit actuel, c'est-à-dire au décalage qui existe entre les nouvelles conditions de la femme et la prévalence des anciennes idéologies qui constitue un

¹ Viola Klein, « What is national character », Synopsis, pièce jointe à lettre à M. Taylor, 15 mai 1948 (AVK, 23/3).

² Viola Klein, *The Feminine Character*, op.cit., p. 114.

frein à l'émancipation, et de comprendre comment la féminité en est venue à constituer un objet d'étude scientifique – les deux étant solidaires. Klein explique que c'est l'industrialisation qui a entraîné un changement dans les attitudes et les rôles des femmes. Transportant le travail de la famille à l'extérieur, elle a privé les femmes des classes moyennes et supérieures de leur utilité économique, tout en les engageant dans la carrière du mariage¹. L'homme devenant le pourvoyeur économique, dans un contexte de développement du capitalisme, la compétition se joue pour les femmes se trouvant dans une situation de prospérité et d'oisiveté. En même temps, ces femmes ont alors pu investir le terrain du social, non lucratif, et ainsi se réaliser. Le problème est qu'au moment où en se montrant capables d'activités exercées dans le domaine public, elles se sont rendues visibles, est alors né un nouveau type féminin, différent de l'idéal victorien. C'est alors que la femme devient objet d'investigation pour philosophes, sociologues, etc. La femme célibataire devient particulièrement un problème en raison de ces bouleversements économiques et sociaux nés de la révolution industrielle. Là où l'éducation est demandée par les femmes des classes moyennes et supérieures pour asseoir leur rôle de bonne épouse et de mère, l'éventualité de devoir recourir à soi-même en cas d'échec sur le marché matrimonial entraîne plus largement sa revendication. Enfin, la guerre met particulièrement à mal la division sexuelle du travail. Les femmes participent en effet de manière grandissante à l'activité économique. Si, quand les hommes reviennent, elles sont prêtes à les laisser reprendre leur place de pourvoyeur économique, Klein conclut que beaucoup de choses ont été réalisées en termes d'égalité, la différence demeurant entre la loi et la pratique. Les femmes ont néanmoins pris goût au développement de qualités sur le marché du travail, qui rentrent en contradiction avec la sphère émotionnelle de la famille, d'où le dilemme actuel, entre le changement social et le maintien des anciennes idéologies et traditions.

Néanmoins, Klein note un autre effet de cette évolution sur les femmes. Dans ce conflit entre sphère domestique et sphère publique, elle prend également acte de l'absence de changement qui caractérise « la sphère des émotions », à laquelle la femme se voit alors non seulement ramenée en raison des normes qui définissent la féminité mais dont elle n'est alors elle-même pas affranchie. En ce sens, Klein explique que les valeurs d'indépendance qu'elle a gagnées dans le domaine public, par exemple, le travail, peuvent rentrer en opposition avec les valeurs de la féminité jusqu'alors prévalent (la beauté, la sensibilité, l'adaptabilité, la bonne

¹ On note au passage que cette privation de l'utilité économique et l'engagement dans la carrière du mariage ne concernent pas les femmes du prolétariat, qui, elles, au contraire, continuent de travailler et demandent pour cela une protection, au nom de la différence, ce qui donne déjà à voir une forme du conflit qui se joue dans la compréhension de l'égalité.

humeur, etc) et ainsi conduire à un sentiment de frustration, pouvant prendre la forme d'un rejet de « 'l'émancipation' qui l'a privée du bonheur simple d'un mari, d'un enfant, et d'un foyer »¹. Ceci peut même déboucher sur un sentiment d'infériorité et de superfluité, qui s'oppose donc à toute possible réalisation de soi. Parce que Klein mesure l'effet désastreux que cela peut avoir sur les femmes et sur la société elle-même, elle en appelle ainsi à un ajustement, synonyme de changement social.

On comprend alors la posture que Klein adopte par rapport à la féminité. Elle ne rejette en effet pas d'emblée qu'elle puisse être constituée par des déterminations autres qu'historiques et sociologiques. Progressivement, son enquête s'oriente précisément vers la compréhension de ces formes possibles de détermination afin de pouvoir faire émerger ce qu'elle nomme « le sexe psychologique ».

Klein commence son examen de la féminité avec le biologiste Havelock Ellis. Elle explique d'abord la manière dont celui qui voyait le sexe comme « le problème central de la vie »², a une conception dynamique de la masculinité et de la féminité et essaie de découvrir les traits biologiques de l'évolution qui se posent comme des invariants. Ceci lui permet de mettre à mal des visions de la différence des sexes, et par exemple, significativement, la craniométrie qui fondait l'infériorité des femmes. Ainsi, ce qui intéresse particulièrement Klein, est que l'impact du positivisme et du darwinisme sur la pensée d'Ellis s'accompagne néanmoins d'une capacité à traquer et mettre à mal les idéologies qui fondent l'infériorité féminine, ce qui en soi est un changement majeur. Grand admirateur de la nature, Ellis porte également une vision platonicienne de l'univers qui participe à fonder une vision de l'humanité binaire et complémentaire – hommes et femmes, formant un tout – ce que Klein explique quant à elle par l'influence probable sur le biologiste de modèles féminins de réalisation (parmi lesquels Olive Schreiner, grande amie d'Ellis). Mais le biologiste sait aussi penser la manière dont la culture accompagne les croyances. Par exemple, il considère que la dimension de réceptivité et de soumission de la femme trouve des racines biologiques mais qu'elle a aussi été renforcée par les conventions sociales. Il donne finalement comme caractéristiques aux femmes : une plus grande résistance, bien qu'elles soient plus sensibles aux changements mineurs ; une plus grande permanence, qui explique qu'elles produisent moins d'anormalités : moins de génies mais aussi moins d'idiots ; un conservatisme biologique et une forme d'infantilité qui rendent la femme en réalité plus proche de l'enfant que de l'adulte et qui est synonyme de progrès car

¹ Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. 34.

² Havelock Ellis, *Studies in the Psychology of Sex*, F.A.Davis Co., Philadelphia, 1897, cité par Viola Klein (*Ibid.*, p. 40).

il est le plus avancé parmi les espèces. Il considère donc que la féminisation doit être le modèle d'évolution à suivre, le moteur de la société.

L'approche du philosophe Otto Weininger donne à voir la manière dont la femme est le sexe¹. Deux idéaux types la définissent, orientés communément et différemment vers cette finalité : la mère, orientée vers la reproduction, et la courtisane, cherchant la jouissance pour elle-même. Weininger considère que la femme n'a pas de pensée distincte, un jugement incertain, pas de mémoire, pas de désir d'immortalité, seulement de propagation de la race : elle est amorale, n'a pas de conscience intellectuelle. Elle est sentimentale, mais incapable de réelles émotions.

À côté de ce portrait haineux de la féminité, Klein est en même temps attentive à la manière dont Weininger développe une théorie originale de la bisexualité, à partir d'une vision, similaire à celle que l'on trouve chez Ellis, platonicienne de l'homme et de la femme dont les attributs se répartissent communément chez les individus. Pour autant, la sociologue explique que cette théorie débouche – sans qu'on comprenne bien d'ailleurs comment Weininger passe de l'un à l'autre – sur une essentialisation de la femme, qui se voit ainsi renvoyée à toutes les caractéristiques que l'on a évoquées. Comme le suggère à juste titre Klein, l'opposition entre hommes et femmes se structure alors en réalité entre génie et femme au point que, une femme géniale apparaît comme une contradiction. C'est ici qu'intervient la sociologie de la connaissance : Klein soutient en effet que cette explication est due à l'intervention de l'émotion dans le raisonnement, et à un désir de rationalisation qui révèle en même temps sa propre inconsistance, relevant davantage d'une volonté de l'auteur de justifier sa conception *a priori*. La sociologue indique néanmoins que s'il doit y avoir des « raisons très personnelles » qui justifient son attitude vis-à-vis de la femme, faute de pouvoir précisément s'y appuyer, il convient d'en chercher l'explication dans son système philosophique. Elle peut néanmoins mettre en lumière la manière dont la conception de Weininger est due à son positionnement en tant qu'intellectuel juif, qui reproduit la théorie de son milieu. À ce moment elle joint Freud dans ce mouvement, considérant qu'il occupe la même position : en tant qu'intellectuels juifs nés dans un milieu hostile, celui de la Vienne antisémite de la fin du XIX^e siècle, tous deux peuvent développer leur esprit critique ; mais le contexte n'est pas assez antisémite pour les empêcher de prendre part aux reproductions de l'idéologie dominante (ni pour les aliéner ou les frustrer). Si Weininger, comme Freud, peut ainsi développer une conscience révolutionnaire,

¹ Otto Weininger est une figure majeure de la Vienne fin de siècle dont l'ouvrage *Sex Temperament*, initialement publié en 1903 influence considérablement ses contemporains. Sur Weininger, on pourra consulter l'ouvrage de Jacques Le Rider, *Le cas Otto Weininger. Racines de l'antiféminisme et de l'antisémitisme*, Paris, Puf, 1982.

c'est-à-dire ici désireuse de dévoiler les processus inconscients et de briser les tabous sur le sexe, il accepte en même temps les normes d'une société bourgeoise qui reproduit les logiques de supériorité masculine et d'infériorité féminine.

Les comparaisons que Weininger fait entre les femmes et les Juifs, qui font alors l'objet d'un processus d'effémination, vont dans le sens d'une intériorisation de l'idéologie qui conduit à la haine de soi¹, dont il ne voit pas qu'elle ne résulte pas d'un ordre naturel mais d'une subordination sociale. Ce pourquoi, au lieu d'appeler au changement social, il préfère porter une idéologie en perdition, ce qu'il pressent mais ne peut accepter, et ne pouvant se confronter à ce dilemme, y échappe en se mettant, à 23 ans, une balle dans la tête.

Selon la lecture, comme la précédente à charge, qu'en fait Klein, Freud rapporte également la féminité à la passivité. L'ensemble de ses caractéristiques découle d'une anomalie première : l'absence de pénis. C'est « l'anatomie en tant que destin » qui structure ainsi la féminité² : la modestie, la vanité, l'envie, le manque de conscience ou de justice sociales, un sens moral inférieur, une capacité moindre à la sublimation (c'est-à-dire aux intérêts culturels), une rigidité, une opposition à la civilisation. Klein note comment la théorie de la bisexualité chez Freud, qui permet dans « un geste amusant de courtoisie » de reconnaître poliment aux dames, qui prétendraient exister comme sujet, qu'elles sont « plus masculines que féminines »³, est en réalité associée à la masculinité. Freud explique que la période de l'enfance est particulièrement marquée par une bisexualité qui se caractérise par l'activité et l'agressivité et une sexualité portée sur les organes sexuels « masculins » (le pénis et le clitoris, « substitut inadéquat », comme le qualifie la disciple de Freud Hélène Deutsch, mais substitut quand même pour la petite fille⁴). De même pour la libido, présente chez l'homme comme chez la femme, qui renvoie à l'activité, donc à la masculinité, à laquelle elle est identifiée. Elle sera toujours appelée masculine, qu'elle se trouve chez l'homme ou la femme et quand bien même elle se

¹ Cf Théodore Lessing (1930), *La haine de soi ou le refus d'être juif*, traduit de l'allemand par Maurice-Ruben Hayoun, Agora, coll. « Pocket », 2011. Klein cite Lessing parmi d'autres penseurs qui ont porté un intérêt à la question de l'évolution historique en raison du développement social dont ils étaient témoins mais pas cet ouvrage. Lessing y traite de Weininger.

² Sigmund Freud, « Some Psychological Consequences of the Anatomical Distinction Between the Sexes », *International Journal of Psychoanalysis* London, 1927, p. 281-296, cité par Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. 72.

³ Klein cite ce passage depuis très connu de Freud, et que l'on retrouve très fréquemment dans les discussions féministes de l'auteur: « whenever a comparison was made which seemed to be unfavourable to their sex, the ladies were able to express a suspicion that we, the men analysts, had never overcome certain deep-rooted prejudices against the feminine, and that consequently our investigation suffered from bias. On the other hand, on the basis of bisexuality, we found it easy to avoid any impoliteness. We had only to say: 'this does not apply to you. You are an exception, in this respect you are more masculine than feminine' » (Freud (1930), *The Psychology of women*, cité dans Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. 80).

⁴ Hélène Deutsch, « The Psychology of Women in Relation to the Functions of Reproduction », *International Journal of Psychoanalysis*, vol. VI, 1925, p. 405-418.

trouverait dirigée vers la passivité. Klein y lit alors une identification du masculin avec la norme absolue qui lui semble être, dans le prolongement de celui de Simmel, le geste allant le plus loin dans cette adéquation :

« This identification of the masculine with an absolute norm is a remarkable example of the way in which, in a masculine culture, standards of the one sex are generalized and represented as neutral – here called bisexual – and taken as valid for mankind, irrespective of sex. Georg Simmel, the German sociologist, has pointed out that the same is true of all the values of our culture: the historical development has been such that all categories of our thinking, all norms of our ethics, all artistic forms and social institutions are based on this equation of masculine and ‘objective’ which transforms a psychological superiority, resulting from a superior power position, into a logical one »¹.

La manière dont chez Freud la femme, par opposition à la norme dominante, est caractérisée comme ayant une déficience organique, compensée par sa capacité à avoir des enfants, témoigne, selon le psychanalyste et son école, d'une raison biologique pour la moitié de l'humanité de se sentir lésée. Les opposantes, au sein de la tradition psychanalytique, parmi lesquelles Karen Horney, peuvent alors faire valoir cette capacité d'enfanter des femmes comme la marque de la revendication égalitaire, sans aller aussi loin que de trouver l'équivalent féminin de la pulsion sexuelle². Klein restitue alors les idées du psychologue Alfred Adler, centrées sur les sentiments d'infériorité et ce qu'il appelle « une protestation masculine ». Cette mobilisation lui permet d'aller plus loin dans l'élaboration de ce que l'on ne nomme pas encore le genre puisque les termes « masculin » et « féminin » apparaissent alors comme deux systèmes de valeur différenciés et hiérarchisés – les attributs considérés comme « masculins » étant valorisés au contraire de ceux catégorisés comme « féminins ». Cette analogie ne repose ainsi pas, contre ce que soutient la psychanalyse, sur une différence biologique mais relève selon Adler, cité (et approuvé) par Klein, d'« un jugement erroné mais intensément alimenté par notre vie sociale »³.

Klein conclut ainsi à la mise en avant, selon la théorie psychanalytique, de deux instincts différents présents chez les hommes et les femmes, un instinct sexuel masculin et un instinct de procréation féminin – qui reproduit l'idéologie victorienne. Malgré une opposition visible de Klein aux thèses de Freud, cette dernière reconnaît néanmoins l'apport du père fondateur de la psychanalyse, qui a eu un impact profond sur la scientificité, et même l'opinion ;

¹ Viola Klein, *The Feminine Character*, op.cit., p. 82.

² La comparaison entre Freud et Horney permet à Klein de formuler l'existence de deux points de vue qui préfigure les épistémologies du point de vue. On y reviendra.

³ Alfred Adler, *The Practice and Theory of Individual Psychology* (Kegan Paul, London, 1924), cité par Viola Klein, *The Feminine Character*, op.cit., p. 87.

mais tout autant que son point de vue nécessite, précisément, d'être complété par une approche sociologique, pensant l'influence de l'environnement, le pouvoir des traditions, de l'histoire et des institutions.

Le chapitre consacré à la psychologue Hélène Thompson livre les conclusions d'une enquête menée à partir de tests sur des étudiant-e-s de l'université de Chicago entre 1898 et 1900 visant à les évaluer dans différents domaines. Les femmes sont alors décrites comme ayant une meilleure mémoire, moins de conscience sociale que les hommes mais plus de conscience religieuse. Peu de différences et de spécificités féminines sont observées – en particulier pas de différences notables d'un point de vue intellectuel. Ce sont les influences sociales qui en réalité en constituent la marque la plus visible et jouent sur le développement individuel, ceci se manifestant par exemple par le fait que les filles ont plus tendance à inhiber leurs émotions et sont encouragées à consacrer leur attention de manière différente. Klein juge cette méthode peu fiable. De même que celle de Terman et Miles, traitée dans le chapitre suivant, qui furent les premiers à adopter des tests psychométriques en vue de mesurer ces différences, à partir d'une échelle MF destinée à mesurer les comportements à partir d'hypothèses sur la masculinité et la féminité. Bien qu'elle juge l'entreprise intéressante, Klein considère qu'il ne s'agit que d'un baromètre qui enregistre des faits à un moment donné mais qui ne nous permet pas parmi ces traits de différencier ceux qui relèvent du social et ceux qui relèvent d'une « nature ».

Le chapitre suivant vise à interroger la démarche des historiens Mathilde et Mathias Vaerting qui, en vue de comprendre les différences permanentes et celles socialement instituées, entreprennent de se pencher sur des sociétés matriarcales. L'idée est que le rôle des femmes étant variable selon les sociétés, ce qui en montre l'origine sociale, il convient de comparer des différences culturelles pour étudier le caractère féminin et ainsi comprendre ce qui relève respectivement de la nature et de la culture. Ce type d'investigation permet de faire véritablement des comparaisons entre des sujets de rangs égaux, selon leur place respective dans la société, d'où une comparaison dominants / dominés qui recoupe la distinction hommes / femmes – les hommes et les femmes dominants étant comparés d'un côté, les hommes et femmes dominés de l'autre. Les Vaerting en concluent que les qualités que l'on considère comme féminines « ici », correspondent à celles du sexe subordonné « là-bas », en l'occurrence masculin. La féminité n'existe donc pas, mais dans une société où règne l'inégalité des sexes, les rôles et les fonctions sont distribués selon la position sociale, dominante ou dominée.

Ce schéma d'une domination monosexuelle est pensé par Klein comme aussi simpliste que celui de Weininger, reposant sur des idéaux types binaires très problématiques. Elle admet néanmoins également l'importance théorique de la démarche qui permet de se rendre compte

de la manière dont les traits psychologiques occupent une fonction dans la société ainsi que la fonction dynamique des sociétés humaines. Elle en souligne même le caractère « ultra-révolutionnaire », en semblant en reconnaître la validité, dans un appendice supprimé de la troisième édition de *The Feminine Character*¹. Mais une société sans sexe apparaît tout autant un leurre qu'une société sans classe². Elle souligne de même que cette enquête, qui relève plus d'un manifeste égalitaire que d'une approche scientifique, ne laisse plus de place aux éventuels traits physiologiques.

Le chapitre sur Margaret Mead relève d'une approche culturaliste qui permet de déterminer la manière dont le sexe et le tempérament relèvent du social et non de la nature. La démarche de Mead est d'autant plus intéressante qu'elle pensait au départ trouver un noyau biologique qui déterminerait le sexe avant de conclure à son impossibilité. En réalité, le traitement de Mead permet à Klein d'introduire des questions majeures pour elle, parmi lesquelles la question de la planification sociale, du rapport des femmes à la culture, et d'autres types de marginaux et *outsiders*. C'est d'abord une articulation explicite entre science et politique que Klein investit ainsi. Elle explique en effet que la forme de promotion de l'individu que préconise Mead afin de pouvoir encourager le développement de chacun, annihilé par l'assignation à des catégories, notamment de sexe et de race, relève « de l'idéalisme dans le meilleur de la tradition libérale »³. La compréhension du fait que les attitudes et les traits de personnalité sont socialement produits est une formule magique pour quiconque attendant une société planifiée. Mais tout dépend de qui l'utilise et à quelles fins. Pour Mead, il s'agit de promouvoir le bonheur du plus grand nombre, pour la variété, et la démocratie. À partir de là, Klein note néanmoins deux mauvais types d'organisation pour les femmes. La première consiste à perpétuer le dualisme, sur lequel a reposé jusqu'à présent l'organisation sociale. La seconde relève de l'abolition de ces distinctions. Elle serait tout autant problématique, car l'entrée grandissante des femmes dans une société façonnée par les hommes risquerait de conduire à « l'adoption d'un modèle universel, le modèle masculin »⁴, ce qui ne profiterait nullement à la société. Pour le bénéfice de ses membres, il faudrait donc qu'autant d'attitudes minoritaires puissent s'exprimer. C'est ici que Klein fournit à Mead une compagne de circonstance, Virginia Woolf, qui a formulé le problème d'être une femme dans la littérature et

¹ Viola Klein, « Appendix. 'The Rebel Generation', novel by Jo V. Amers-Kuller », in *The Feminine Character* (1946), London, Routledge, 1971, p.206.

² On voit ici une forme d'éloignement de Klein par rapport au marxisme. Elle est encore plus vive par rapport au communisme, on y reviendra.

³ Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. 135.

⁴ *Ibid.*, p. 136.

la nécessité de dépasser le dualisme sclérosant pour faire valoir une individualité, qui est aussi le moteur de la revendication de tous les groupes minorés¹.

Klein considère cette posture, dont on voit qu'elle veut lui apporter son crédit, à la fois comme très intéressante mais présentant aussi des limites car relevant d'une forme de sécularisation problématique, en raison d'un acte de foi porté dans la culture qui semble pouvoir tout expliquer : « Mais la culture est un phénomène trop complexe pour être pris comme *prima causa*. Le problème demeure : qui a créé le créateur ? »². Il semble alors probable à Klein que certaines situations, répétées pendant des générations, puissent conduire au développement de certaines caractéristiques psychologiques définitives.

Klein conclut son enquête avec la démarche qui lui semble la plus aboutie, « la moins teintée de biais partisan »³, en la personne du sociologue William Isaac Thomas, un des fondateurs de l'école de Chicago. Elle salue une méthode qui s'inscrit dans une logique de cumulativité en sciences, contre une conception qui lui semble erronée de rivalités entre d'anciennes et de nouvelles théories. L'analyse de Thomas dans son ouvrage *Sex and Society : Studies in the Social Psychology of Sex*⁴, consiste à essayer de remonter à l'origine, c'est-à-dire à la préhistoire, afin de tenter de cerner ce qui relève de l'inné et de l'acquis. Le sociologue considère ainsi que les femmes se caractérisent par une certaine passivité, de la stabilité, de l'endurance, moins de vulnérabilité et plus de ténacité, une qualité maternelle transférable à n'importe quelle être (même une poupée), une certaine réticence au changement mais une plus grande adaptabilité aux conditions nouvelles, un code de moralité particulier qui entraîne une limitation d'intérêts et des formes d'introspection. Mais Thomas estime que ces caractéristiques sont dues à des conditions à la fois organiques et relevant de l'histoire et de la tradition.

Thomas explique que dans les sociétés préhistoriques, les femmes ne sont pas inférieures aux hommes mais constituent au contraire un fondement de l'organisation sociale, dans des sociétés stables. La division sexuelle du travail résultant des différences morphologiques fait que l'homme dépend économiquement de la femme. C'est elle qui assure en effet la richesse du foyer : elle prend en charge la majorité des activités lui permettant de fonctionner, la provision de nourriture, de vêtements, et de l'ensemble des éléments nécessaires à l'existence. Klein ne manque pas de relever que cette pluralité d'activités a persisté dans la société actuelle et souligne la manière dont elle peut freiner la concentration et donc la

¹ Cf infra.

² Viola Klein, *The Feminine Character*, op.cit., p. 139.

³ *Ibid.*, p.144.

⁴ W.I. Thomas, *Sex and Society: Studies in the Social Psychology of Sex*, London, Chicago University Press and T. Fisher Unwin, 1907.

réalisation de soi, par exemple à travers la création. L'assujettissement des femmes est inauguré par un changement dans la division du travail lié à des besoins alimentaires supplémentaires qui entraînent des formes de migration. Il résulte alors de la lutte pour la survie qui amène l'homme, dans des situations d'affrontement, à déployer un esprit guerrier et une technicité militaire, de laquelle émerge une nouvelle forme d'organisation du travail – une reconfiguration technique de l'agriculture – et dès lors de structure sociale. La qualité du travail qui est alors attribuée à l'homme dans ce type de société, d'un point de vue émotionnel – il lutte pour la vie –, lui confère plus d'attention sociale et une moindre monotonie dans les tâches. Ces formes de valorisation se retrouvent aujourd'hui dans la position sociale supérieure des hommes. Thomas y voit donc bien la permanence de sentiments et d'attitudes intériorisés par les hommes et les femmes – ce que Klein qualifie de « moments psychologiques »¹ – qui se sont reconfigurés.

C'est ainsi que les hommes sont devenus le groupe dominant, qui a pu s'imposer aux femmes. Thomas introduit néanmoins une variable intéressante, celle de la classe, expliquant que cette forme d'imposition des normes de la féminité et des fonctions qui en découlent ne caractérise pas toutes les femmes, mais celles des classes moyennes et supérieures – les femmes de la classe ouvrière continuant de travailler et n'étant pas choisies sur le marché matrimonial pour les mêmes critères que celles appartenant aux autres classes. Pour ces dernières, les institutions émotionnelles (l'église, la famille) exercent ainsi cette influence sur les règles de conduite, et « rendent la révolte presque impossible »². Comme pour les autres groupes minorés, la ruse est alors l'outil majeur dont les femmes disposent.

Cette étude présente l'intérêt pour Klein de s'inscrire plus généralement dans une réflexion sur la personnalité et la culture – la personnalité étant conçue, à partir d'une adéquation entre les valeurs et les « attitudes », que Thomas définit comme « la prédisposition acquise à agir », comme l'aspect subjectif de la culture sans être réduite à une explication monocausale (comme c'est le cas chez Mead et chez les Vaerting). Klein reprend dans sa conclusion de l'ouvrage le propos de Thomas en soulignant que, sous des conditions égalitaires, les femmes seront ainsi capables d'achever des travaux comparables à ceux des hommes.

À sa question de départ – la féminité existe-t-elle et en quoi consiste-t-elle ? – Klein ne peut donc pas apporter de réponse. La conclusion qu'elle peut tirer est qu'il existe un concept de féminité qui définit quelques traits psychologiques différenciés ; mais il dépend largement des biais personnels, des valeurs, et du point de vue socio-historique de l'observateur. Elle ajoute que beaucoup de traits définis comme féminins apparaissent en réalité comme résultant

¹ *Ibid.*, p.149.

² *Ibid.*, p. 154.

des conditions sociales et sont ainsi susceptibles de changement¹. Klein détermine finalement trois phases dans le développement du concept. La première dominée par des arguments de type métaphysique et religieux dans laquelle les femmes sont considérées du point de vue du défaut, sans âme, comme manquant des caractéristiques essentielles qui définissent l'humanité ; la seconde qui s'appuie sur la différence existant entre hommes et femmes, dualisme qui triomphe dans les sciences biologiques mais aussi chez certains philosophes, comme Nietzsche ; la troisième et dernière dans laquelle le sexe n'apparaît plus que comme un trait de personnalité parmi d'autres. Dans la période historique dans laquelle elle s'inscrit, tout à la fois de transition et dans laquelle la tradition impose encore sa marque, le développement de qualités autrefois considérées comme « masculines » par les femmes révèle le caractère socialement construit du sexe. Si les conditions sociales définissent des traits comme « féminins » et « masculins », ils sont ainsi susceptibles de changement.

Klein prolonge son examen dans un article publié en 1950 dans un numéro spécial du *Journal of Social Issues* consacré aux femmes qui travaillent dans la société moderne², « The stereotype of femininity »³. La substitution du terme de « stéréotype » – même si celui-ci apparaît déjà dans la conclusion de l'ouvrage de 1946 – à celui de « caractère » dans le titre principal témoigne d'une formulation plus affirmée et critique de la nature construite de la féminité. Klein montre précisément comment le stéréotype renvoie à un idéal féminin – et uniquement, c'est-à-dire qu'on ne s'interroge pas sur les éventuelles caractéristiques masculines – marquant ainsi une logique d'altérisation. Elle revient aussi sur deux idéaux-types de la féminité, la mère et la courtisane, et la manière dont ils définissent néanmoins communément une caractérisation de la femme seulement par rapport à l'homme, indiquant que les femmes n'ont pas de personnalité propre. On sent ici que Klein affine sa réflexion dans le prolongement des conclusions qu'elle a tirées en 1946.

La sociologue définit également l'enjeu comme consistant à se demander si les femmes ont pu se réaliser et si leur but, et celui de l'humanité, est mieux accompli en allant dans la direction de « l'égalitarisme »⁴, permis par l'emploi féminin. La question du travail des femmes renvoie à un problème de psychologie féminine, celui de *The Feminine Character*, visant à examiner si les femmes, en tant que groupe, partagent bien des traits psychologiques communs :

¹ *Ibid.*, p. 177.

² On voit au passage que le thème est en réalité relativement éloigné des intérêts de Klein alors ce qui montre une tendance à placer tout ce qui concerne les femmes sous une dénomination commune réductrice.

³ Viola Klein, « The Stereotype of femininity », *The Journal of Social Issues*, vol. VI, n°3, 1950, p. 1-12.

⁴ *Ibid.*, p. 6.

«It hinges on the question whether women, as a group, show distinctive and mental or temperamental traits that fit them better for one type of work than for another. As a group, they have, of old, been excluded from remunerative work; as a group, they tried to enter the economic field. Do they also, as a group, show psychological characteristics that collectively mark them off from the rest of humanity?»¹ »

Même si une réponse affirmative est apportée à la question, il s'agit pour Klein, qui reprend ici l'interrogation de *The Feminine Character*, de savoir si, « comme la classe et les caractéristiques nationales »², les traits psychologiques communs rapportés au groupe des femmes résultent de conditions historiques, sociales ou économiques et dès lors si ils sont susceptibles de changement, ou si ils relèvent d'une spécificité féminine biologique.

Klein thématise à la fois la difficulté de répondre à la question et les ambivalences qui peuvent surgir quant à ce qui relèverait du « naturel » et du « culturel », en repartant de Margaret Mead – dont elle modifie donc sa lecture. Ce changement de perspective s'explique par le fait qu'entretiens, Mead a fait paraître un nouvel ouvrage, *Male and Female*, en 1949³, dans lequel Klein considère que l'anthropologue penche du côté d'« une théorie qui explique la psychologie féminine en termes de fonction biologique des femmes »⁴. Ce qui structure la féminité, dès le départ est en effet, selon la nouvelle lecture que Klein fait de Mead, la maternité potentielle. Elle en déduit une différence fondamentale entre les filles et les garçons : il doit devenir, là où la fille a simplement à être. Klein souligne la manière dont le schéma de l'identification de la petite fille à la mère, qui n'a qu'à se perpétuer et s'assurer de sa réalité jusqu'à la fin de l'existence de la femme, est en contradiction avec les idées auparavant avancées par Mead, notamment dans *Sex and Temperament in Three Primitive Societies*⁵. Elle cite longuement ses propos antérieurs et la limitation de l'humanité qu'impliquait celle des activités selon le sexe. Comment comprendre un tel changement ? Klein le rapporte à l'influence de la psychanalyse :

« Thus, as a social anthropologist, Margaret Mead stresses the variety of culture patterns and the purely conventional coincidences of psychological traits with sex: under the influence of psycho-analytical theory, she links the two »⁶.

¹ *Ibid.*, p.6-7.

² *Ibid.*, p.7

³ Margaret Mead, *Male and Female*, Morrow, New York and Gollancz, London, 1949.

⁴ Viola Klein, « *The Stereotype...* », *loc.cit.*, p. 7.

⁵ Margaret Mead, *Sex and Temperament in Three Primitive Societies*, Routledge, London, 1935.

⁶ Viola Klein, « *The Stereotype...* », *loc.cit.*, p. 8.

Klein ne tranche toujours pas ici quant à la féminité, mais de cette opposition dans le même esprit, pour la paraphraser, qu'incarne Mead, elle conclut deux choses : d'une part que le stéréotype de la féminité à une réalité pratique et qui façonne les comportements féminins ; d'autre part que, dans notre culture, la féminité et la masculinité apparaissent comme deux types de traits de personnalité opposés, dont la dichotomie est clairement établie malgré le fait que ces deux notions ne sont pas définies¹. La plus grande insistance sur la dichotomie et la déconnexion du féminin et du masculin des sexes féminin et masculin témoignent de la formulation même par Klein de ce que l'on ne nomme pas encore le genre :

« It is customary to refer to some characters of quality and behavior as 'feminine' and to others as 'masculine', though these terms do *not* mean as the dictionary states 'of female sex, of women' and 'of male sex', respectively »².

La plus grande élaboration du genre ici est encore attestée par une forme de renversement dans la présentation des références, par rapport de *The Feminine Character*. Klein mobilise en effet Terman et Miles, examinés dans l'ouvrage avant Mead, et de manière signifiant la moindre pertinence de leur approche quant à ce que signifie la féminité, pour appuyer l'idée selon laquelle chaque individu possède des qualités à la fois masculines et féminines. Si finalement la masculinité et la féminité sont des termes « trop vagues et indéfinis pour être utiles »³, à quoi leur usage sert-il sinon à limiter la réalisation de soi ? Car là est alors, pour Klein, l'enjeu, dont découle la nécessité de se concevoir d'abord comme être humain, *puis* comme femme ou comme homme, en vue d'œuvrer à une humanité commune⁴.

L'exploration de la féminité débouche ainsi sur celle du genre qui se formule de manière évolutive. Cette formulation permet de mieux éclairer rétrospectivement la manière dont, dès *The Feminine Character*, Klein met en avant une pensée attentive à la construction sociale de la différence sexuelle ainsi qu'au rapport de pouvoir qu'elle constitue. Le processus d'altérisation vécue par les femmes que formule tout à fait Klein en 1950, dans des termes

¹ Mead a lu le texte de Klein puisqu'elle réalise la synthèse des articles parus dans le numéro dans un article nommé « Towards mutual responsibility » (*JSI*, p. 45-56). Elle se contente néanmoins simplement d'évoquer dans une note de bas de page le problème soulevé par Klein et de renvoyer pour la discussion de son travail à une réponse précédente. Elle explique ne pas voir de changement dans sa perspective théorique à propos de la différence sexuelle. Symboliquement, ce rejet d'une discussion réelle avec Klein est fort et atteste de la différence de position entre les deux femmes, présente dans l'architecture même du journal. Klein attire néanmoins elle-même l'attention sur ce commentaire, renvoyant à son tour en note à celle de Mead. Significativement, elle le fait en maintenant son argument, puisque les mots qui précèdent ce renvoi précisent que bien d'autres passages semblables à celui de Mead qu'elle a choisis pourraient être cités pour justifier la même idée.

² *Ibid.*, p.9.

³ *Ibid.*, p. 10.

⁴ Je reviendrai sur cette mise en avant de la subjectivité et de l'individu dans une seconde partie.

proches de Beauvoir au même moment, – en ce qu'elle exprime la manière dont la femme est définie par rapport à l'homme et pas eu égard à ses propres caractéristiques, ainsi pas comme un individu à part entière¹ –, est présent bien que sous une forme pas définie en tant que telle dans *The Feminine Character* où la différence sexuelle, en tant que rapport donc, est très peu formulée dans l'analyse des stéréotypes féminins. Par exemple, si chez Ellis la femme apparaît comme toujours décrite du point de vue du manque, c'est sous-entendu par rapport à l'homme mais sans qu'il ne soit nécessaire de le nommer lui, précisément parce qu'il représente la norme universelle, le général, qui ne se définit pas, par opposition au spécifique qu'est le féminin. Cela s'illustre de manière différente chez Weininger dont la théorie de la bisexualité débouche sur une essentialisation de la femme. La manière dont les penseurs examinés permettent d'analyser la non-équivalence des caractéristiques de la féminité contemporaines de Klein et de l'individu-femme et le rapport de pouvoir qu'induit la féminité caractérisée du point de vue du défaut – qui de fait est le plus souvent bien associée aux femmes – participe en tant que telle à la formulation par Klein du genre. La conscience de genre qui accompagne cette explicitation l'amène en particulier à considérer une dimension, qui lui importe en toute logique spécifiquement, à savoir le rapport des femmes à la culture et à la pensée.

C- Les femmes, la culture et la pensée

Klein considère que la venue des femmes à l'écriture, dont témoignent les noms de Jane Austen, les trois sœurs Brontë, George Eliott, Olive Schreiner, a participé à faire des femmes un objet de sciences. Elle revient sur cette thématisation plus spécifique du rapport des femmes à la culture. Dans son chapitre consacré à Margaret Mead, la sociologue mobilise un passage depuis fréquemment cité d'*Une chambre à soi* pour évoquer le « conflit » de celle « dont on dit qu'elle a écrit la prose la plus intelligente de son époque », né de la tension entre le fait d'être une femme et d'avoir une « 'âme masculine' ». Et pourtant, Woolf appelait à le dépasser:

« It is fatal for anyone who writes to think of their sex. It is fatal to be a man or woman pure and simple; one must be woman-manly or man-womanly. It is fatal for a woman to lay the least stress on any grievance; to plead even in justice any cause; in any way to speak consciously as a woman. And fatal is no figure of speech. For anything written with that conscious bias is doomed to death »².

¹ « [...] her relationship to the opposite sex is the focal point from which her personality is viewed and both types [The 'Mother' and the 'Courtesan'] are characterized exclusively with reference to their attitude to men, not in regard of any mental or temperamental traits. Thus woman is seen as an appendage to man – on whom, in fact, she was socially and economically, as well as emotionally dependent – not as a personality in her own right » (« The stereotype of sex », *loc.cit.* p.4).

² Virginia Woolf (1929), *A Room of One's Own*, citée par Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. 137.

Il est très révélateur que Klein cite cet extrait fondamental de l'écriture et de la pensée devant dépasser la binarité sexuelle, qui plus est de cette manière, dans un mouvement qui souligne la nécessité de la mise à mal d'un conflit interne et social qui semble impossible. Quand elle évoque le dilemme féminin et cette fatalité de la binarité sexuelle, Klein nous parle en réalité également d'elle-même. C'est encore une manière à la fois de s'appréhender et de s'exprimer comme un sujet de connaissance. Va encore dans ce sens un autre papier de Woolf présent dans les archives de Klein et qu'elle évoque simplement en passant dans *The Feminine Character*, « The angel of the house »¹. Il s'agit d'un extrait d'un discours intitulé « Professions for women » prononcé en 1931 devant la *Women's Service League*, dans lequel Woolf évoque de manière métaphorique – qui lui confère d'autant plus de puissance – l'impossibilité féminine d'être un sujet pensant. L'ange de la maison, c'est la femme pure dont le dévouement prend la forme du sacrifice. C'est la voix qui, alors que Woolf s'apprête à écrire un compte rendu d'ouvrage, qui ne peut être que celui d'un homme, vient nier son individualité en la renvoyant à son sexe. Ce n'est alors plus simplement la nécessité d'avoir une chambre à soi mais l'impossibilité d'avoir une voix propre, pour une femme, que Woolf exprime ici :

« In those days – the last of Queen Victoria – every house had its angel. And when I came to write I encountered her with the very first words. The shadow of her wings fell on my page; I heard the rustling of her skirts in the room. Directly, that is to say, I took my pen in my hand to review that novel by a famous man, she slipped behind me and whispered: 'My dear, you are a young woman. You are writing about a book that has been written by a man. Be sympathetic; be tender; flatter; deceive; use all the arts and wiles of your sex. Never let anyone guess that you have a mind of your own. Above all, be pure ».

Il est plus difficile de tuer un fantôme qu'une réalité. Seulement, Woolf, qui explique qu'il en allait de sa propre vie, parvient à se débarrasser de cet ange, qui, contrairement à ce que véhicule la mythologie, a bien ici un sexe. Et c'est la tâche qui incombe à toute femme qui écrit ; quel que soit son domaine, il faut ajouter, message ainsi à la fois entendu et relayé par Klein. L'écriture doit ainsi être la marque d'une fidélité à soi : « aussi longtemps que vous écrivez ce que vous souhaitez écrire, c'est tout ce qui importe », poursuit Klein avec Woolf. « La plus abjecte trahison » consiste à « sacrifier la moindre parcelle de sa vision », par déférence pour « un professeur armé d'un mètre »².

¹ Il s'agit à l'origine d'un poème de Coventry Patmore, composé entre 1854 et 1862, devenu très populaire à la fin du XIX^e siècle dans lequel le poète célèbre un idéal féminin victorien qui a, donc, été très critiqué par Woolf.

² Virginia Woolf (1929), *Une chambre à soi*, traduit de l'anglais par Clara Malraux, Paris, 10/18, 2001, p.107.

La conclusion de l'ouvrage de Klein prolonge et renforce ces propos. Dressant la liste de tous les attributs, négatifs, associés à la féminité, par les différents penseurs sur lesquels elle se penche, elle donne à voir la manière dont certains sont partagés. Or la capacité intellectuelle, dans ses différentes déclinaisons, que Klein met en avant avec l'individualité et le caractère comme « qualités essentielles de l'humanité »¹, mais aussi artistique, revient souvent. La dénégaration commune d'une capacité de pensée pour les femmes devient alors un élément déterminant du processus de subjectivation – qui se révèle féministe. Si l'idée peut sembler banale, ce qui est particulièrement intéressant ici est précisément la manière dont la posture de Klein en est une incarnation, dans la mesure où elle se pose comme un sujet pensant, qui a fait de cette forme de subjectivation l'une des marques spécifiques de son existence même puisqu'elle est une intellectuelle.

Ainsi, il est tout aussi significatif que les figures de l'auteure, de la poétesse, de la femme peintre, soient mobilisées. C'est même sur la créativité, et les effets que peut avoir sur elle le découragement que Klein clôt son ouvrage, sujet qu'elle propose comme piste de réflexion pour de futurs travaux. Elle donne alors des exemples d'inhibitions du talent de femmes : la fille de Thomas Moore, Margaret, qui aida Erasme, ami de son père, dans une traduction latine du Nouveau testament, mais qui, après que l'auteur anglais l'a trouvée un jour en larmes alors qu'elle s'attelle à la tâche, décide de la lui retirer, arguant, preuve en était, que ce travail n'était pas pour une femme. Klein soutient alors que c'est l'histoire de celles qui, malgré un environnement hostile, sont parvenues à produire qu'il faudrait pouvoir narrer. Elle évoque Lady Winchilsea, citée par Virginia Woolf dans *Une chambre à soi*, qui a exprimé dans la deuxième moitié du XVII^e siècle cette difficulté d'être une femme, dont l'exercice de l'art est renvoyé à la domesticité ; ou encore le « cynisme rafraichissant », de la poétesse britannique contemporaine Stevie Smith qui écrit : « Girls ! Although I am a woman / I always try to appear human »².

Retrouver ces histoires invisibilisées n'est pas difficile, explique Viola Klein, car les femmes auteurs échouent rarement à exprimer d'une manière ou d'une autre ces difficultés :

« There is an infinite variety of reactions against the experience of having to struggle against obstruction. In some form it can almost always be traced »³.

¹ Viola Klein, *The Feminine Character*, op.cit., p. 169.

² Viola Klein, *The Feminine Character*, op.cit., p. 179.

³ *Ibid.*

Ces manières de résister à l’annihilation, que l’on peut déterrer, n’appellent en réalité pas seulement à une histoire féministe à venir : Klein y contribue, par cette évocation même. Il faut alors appliquer cette citation à la sociologue elle-même. Les figures mentionnées, les citations choisies, le vocabulaire même utilisé, dont atteste au mieux l’évocation du « cynisme rafraichissant » d’une « poétesse » – et il faut noter l’importance particulière de cette féminisation – concourent à marquer une forme de subjectivation fondamentale de Klein. Dans ce geste final, c’est bien d’une certaine manière, pour reprendre ces termes, une réhabilitation de la créativité féminine en générale, et avec elle de son existence comme femme intellectuelle en particulier, qu’elle réalise à ce moment même, qu’elle nous livre.

Cette subjectivation gnoséologique et féministe gagne en visibilité au fur et à mesure de la conclusion. Comme l’illustre la (re)mobilisation finale par Klein d’une figure plus largement présente dans l’ouvrage, celle de la sociologue, économiste et socialiste Beatrice Webb. Klein relate un épisode décrit dans son ouvrage autobiographique, *My Apprenticeship*, dans lequel sa consœur évoque sa confrontation avec le professeur Alfred Marshall, économiste influent de l’époque, à propos d’un travail de recherche qu’elle souhaitait entreprendre. Klein reprend ce récit en vue de signifier les formes de mépris contemporain déployé par les hommes pour signifier aux femmes l’impossibilité qui est la leur de se mesurer à eux d’un point de vue intellectuel : « vous trouverez tout l’attirail de la technique dans cet argument »¹.

Webb, alors qu’elle a déjà réalisé de nombreux travaux, explique la manière dont elle se voit bien renvoyée à la place qui est la sienne, c’est-à-dire « hors du domaine masculin de l’intellect »². Mais elle pointe également un argument, que Klein relaie mais sans le formuler en ces termes, à savoir la déféminisation des femmes qui prétendent exercer l’activité de pensée et de connaissance. Webb évoque en effet ce propos de Marshall : « si vous entrez en compétition avec nous, nous ne vous épouserons pas »³, renvoyant chaque sexe à sa place dans l’ordre social. Klein développe cet argument en évoquant également un manuel de conseils aux jeunes filles dévaluant largement le travail intellectuel des femmes, le renvoyant à « un intérêt valable pour les célibataires repoussantes »⁴. Elle en tire alors le caractère très problématique pour les jeunes filles : « qui serait dans de telles circonstances assez téméraire pour porter la disgrâce ?⁵ »

¹ *Ibid.*, p. 180.

² *Ibid.* Sur Béatrice Webb, on pourra se référer à Wolf Lepenies, *Les Trois cultures. Entre science et littérature, l’avènement de la sociologie*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l’Homme, 1997.

³ *Id.*

⁴ *Ibid.*, p. 181.

⁵ Viola Klein, *The Feminine Character, op.cit.*, p. 181.

Cette mobilisation de Webb – qui revient dans l'introduction de *Britain's Married Women Workers*, paru en 1965 – est d'abord éclairante du point de vue de l'itinéraire de Klein elle-même, en tant que sociologue. L'argument final du célibat renvoie également à sa propre situation, en ce qu'elle est alors, et restera, toute sa vie durant, célibataire¹, ce qu'elle justifiera par la volonté de garder son indépendance.

On trouve encore des incursions significatives de Klein dans un appendice présent dans les deux premières versions de *The Feminine Character*. La sociologue y commente un ouvrage littéraire publié en 1932 par Jo Van Amers-Küller, auteure hollandaise réputée dans l'entre-deux-guerres, *The Rebel Generation* (1925) afin de donner une autre vision de la féminité et de ses transformations à travers le portrait de trois générations de femmes d'une même famille. Après avoir étudié à travers des théories scientifiques « le côté objectif de la culture », il s'agit ainsi d'étudier son « aspect subjectif »². Klein reprend les trois phases historiques présentes dans son analyse, réinscrites dans le contexte hollandais (l'aube de la révolution industrielle en 1840, son apogée en 1872 et la période d'après-guerre en 1923), auxquelles elle fait correspondre trois types de femmes : la femme assujettie, la femme émancipatrice, et la femme émancipée. Ce commentaire offre l'occasion à Klein de donner son point de vue de la manière la plus poussée. Il apparaît en particulier dans un discours que l'on peut qualifier de résolument anti-woolfien qui intervient dans le traitement de la seconde génération de femmes, celle qui joue un rôle majeur dans l'émancipation. L'auteur en est le théologien, écrivain et poète hollandais Nicolas Beets, qui produit en 1872 un discours intitulé « l'émancipation des femmes », devant L'Institut littéraire de Leyden. S'il traite de ce sujet, c'est en réalité pour témoigner de sa virulente opposition, que Klein décrit de manière générale comme une forme de rationalisation de la peur de l'homme de perdre le monopole du pouvoir. La critique de Klein est acerbe et mordante. Reprenant de manière ironique l'argument de supériorité féminine invoqué par Beets qui fait du travail un domaine impropre aux femmes, Klein use d'une parenthèse, comme dans l'écriture cahunienne hautement significative :

« (why, however, they should not be too good to do the even more prosaic work of mending and dusting, cooking and scrubbing, is not to be seen) »³.

Klein poursuit en évoquant le caractère difficilement intelligible du propos général de Beets, par l'utilisation d'un « nous » féminin :

¹ Elle a néanmoins un compagnon pendant de nombreuses années, travaillant également dans les sciences sociales.

² Viola Klein, *The Feminine Character*, Routledge, London/ New York, 1971, p. 183.

³ *Ibid.*, p.196.

« We want, no less than you, the progress of mankind. Why, then, state your own case separately? »¹

Puis elle évoque, une nouvelle fois dans une parenthèse notable, le rejet par Beets de l'idée selon laquelle les hommes craindraient d'entrer en compétition avec les femmes :

« There is the boasting assurance that the competition of women is not feared (who would ever admit to be afraid of the big bad wolf ?)

Klein pointe également, dans un écho là encore woolfien, l'appel au patriotisme present dans l'allocution de Beets et le rôle que les femmes doivent alors y jouer :

« The appeal to patriotism is, of course, not missing : every Dutchman is a willing slave of duty. Ladies, have your share too! »²

Enfin, sa critique est particulièrement signifiée par une vision presque blasphématoire. Ainsi, la sociologue reprend de façon ironique l'argument invoqué par Beets selon lequel l'ordre des choses – c'est-à-dire l'inégalité entre hommes et femmes – est naturel et voulu par Dieu, dans une comparaison entre les pauvres et les femmes :

« The woman question is tackled in a way similar to the problem of poverty. Let us mitigate the hard lot of the poor with as much kind sentiment as possible and let it be imbued with sentimentality. There can never be enough charity! But to abolish poverty? Why, it has always existed and will always exist, and it is God's will that it be so. God likes the poor ³ ».

Cet appendice a été ôté de la dernière édition de *The Feminine Character*. Avec son retrait, c'est un peu la subjectivité de Klein elle-même qui a été effacée, et l'oubli de l'activité artistique des femmes qui a été perpétué, puisque cet effacement vient doubler celui de l'auteure de l'ouvrage, Jo Van Amers Küller, connue en son temps et comme beaucoup de femmes largement oubliée depuis.

Si *The Feminine Character* révèle ainsi une subjectivation féministe, la restitution de son itinéraire ne peut faire l'économie de la posture assez ambiguë qu'elle donne à voir par rapport au sujet, dont témoigne sa production académique ultérieure.

¹ *Ibid.*

² *Id.*

³ *Ibid.*, p. 197.

III- *Women's Two Roles*

A- La collaboration avec Myrdal

Après avoir travaillé pour *The British Foreign Office* pour lequel elle fait notamment des traductions d'archives allemandes, et fait une incursion du côté du monde journalistique et tout à fait à la marge de l'académie¹, Klein peut entreprendre, au début des années 1950, une nouvelle enquête sociologique, et se lancer dans un domaine de recherche que plus tard on nommera la sociologie du travail. Comme on l'a vu, la question du travail des femmes, et de la difficulté à l'articuler à la sphère personnelle en vue de parvenir à la réalisation de soi, est une préoccupation de Klein dès son travail de thèse. On peut en outre suggérer que le choix de ce type de sociologie, plus positiviste, apparaît pour Klein plus légitimante. On comprend ainsi pourquoi elle accepte la proposition d'Alva Myrdal, auteur de *Nation and Family*², alors directrice du département de science sociales de l'Unesco, et à la renommée internationale, de l'aider à mettre en forme une recherche dont l'origine remonte à une sollicitation par *The International Federation of University Women*. Le travail commun se réalise essentiellement par correspondance et l'implication de Klein est colossale en réalité, faisant bien plus qu'un travail d'assistante, et ce que le mot introductif de Myrdal dans la première édition laisse apparaître. Elle réalise en effet, comme elle n'hésite pas à le dire à Myrdal elle-même, la plus grande partie du travail d'écriture et de recherche³. La correspondance entre les deux femmes donne à voir son investissement, ses prises d'initiative, aussi bien que, parfois, son malaise et la conscience, malgré le respect et l'amitié, de la différence de statut. L'enjeu est considérablement plus important pour Klein, alors à la recherche d'un emploi. On saisit alors pourquoi elle insiste pour que son nom figure sur l'ouvrage à côté de celui de Myrdal⁴. Elle obtient gain de cause même s'il est notable que le nom de Myrdal, qui intervient après d'un point de vue alphabétique, apparaisse devant le sien.

S'il est difficile de distinguer véritablement ce qui relève plus précisément de l'impact de chacune dans l'ouvrage, il existe néanmoins des correspondances avec les travaux respectifs

¹ Je traiterai cette question, qui met particulièrement en jeu la question de la philosophie et de l'engagement politiques de Klein dans une seconde partie. En 1948, elle sensibilise également, dans le cadre d'un programme éducatif non identifié, destiné à de jeunes Allemands, à la question du vote des femmes (AVK, 23/1).

² Alva Myrdal, *Nation and Family. The Swedish Experiment in Democratic Family and Population Policy*, Harper and Brothers, 1941.

³ Viola Klein, Lettre à Alva Myrdal, 27 mai 1952, AVK, 15/4.

⁴ *Ibid.*

passés, mais aussi la posture occupée, ainsi que des indications dans les échanges écrits qui permettent dans les grandes lignes de restituer des éléments importants concernant la répartition du travail. Il est également non aisé de savoir si le fait que l'on dispose de bien plus de lettres de Klein que de Myrdal révèle une structure inégalitaire de la collaboration et de l'échange mais on peut penser, selon les différents éléments précédemment soulignés, qu'elle en est bien significative, au moins à un certain degré. Ainsi Klein, qui s'occupe des statistiques à partir des données fournies par Myrdal, pose davantage les problèmes là où les suggestions pratiques relèvent plus particulièrement de la compétence de cette dernière. En tant que sociologue et experte, Myrdal a exprimé, notamment dans *Nation and Family*, son positionnement dans la perspective des politiques cherchant à remettre dans le giron de la nation la famille traditionnelle dans la période d'après-guerre. Myrdal s'inscrit dans cette promotion d'un point de vue théorique mais aussi politique et stratégique qui ne peut donc pas être mise de côté dans l'ouvrage. Klein a auparavant insisté sur l'importance de la « sphère des émotions », dont la maternité peut-être une des composantes, comme on l'a vu dans *The Feminine Character*. Or il faut tenir compte du contexte dans lequel leur réflexion s'insère : non seulement l'articulation entre travail et famille apparaît de plus en plus, y compris du point de vue de l'Etat, comme une nécessité économique, mais il convient en même temps de la faire tenir avec une primauté accordée à la maternité, louée comme un travail vertueux. En Angleterre, où doit d'abord paraître l'ouvrage, Beveridge, qui a œuvré à la mise en place de l'État-providence, prône en effet la capacité des femmes à assurer « la continuité adéquate de la race britannique et des idéaux britanniques dans le monde », appuyé par exemple par un pédiatre comme J. C. Spence qui promeut la maternité à temps plein, ou encore John Newson qui valorise une éducation séparée pour les filles, dans la lignée des eugénistes du début du siècle¹.

Le contexte dont Myrdal et Klein partagent au moins partiellement les vues et auquel elles ne peuvent échapper a des effets sur la forme que prend la promotion du double rôle des femmes. Ainsi, la thèse affichée de l'ouvrage est celle selon laquelle l'enfant doit être la priorité de sa mère, ce que pas même les plus ardentes féministes remettraient en cause, expliquent-elles². Myrdal et Klein proposent globalement un modèle séquentiel comme solution à la conciliation entre les deux rôles de la femme. Il ne s'agit en d'autres termes pas de combiner travail et vie familiale en même temps mais de distinguer dans différentes phases de la vie des

¹ Jane Lewis, « Myrdal, Klein, Women's Two Roles, and Postwar Feminism 1945-1960 », in Harold L. Smith (ed.), *British Feminism in the Twentieth Century*, London, Edward Elgar, 1990, p. 179.

² « De nos jours pas même les plus ardentes féministes nieraient que les sollicitations de l'enfant quant à l'attention et au temps de sa mère arrivent en première place dans l'ordre des priorités » (Myrdal et Klein, *Women's two roles : home and work*, London, Routledge and Kegan Paul, 1956, p. 116).

femmes, celles qui peuvent respectivement être consacrées aux rôles de mère et de travailleuse. Les auteures expliquent qu'après s'être occupées à temps plein de l'enfant durant les premières années de sa vie, les femmes pourraient reprendre un travail à temps partiel.

L'argument de Klein et de Myrdal repose non seulement sur une nécessité économique mais aussi sur une réalité démographique, selon laquelle, l'espérance de vie s'allongeant, et les femmes ayant de moins en moins d'enfants, la maternité ne représente plus que quinze années de la vie d'une femme. Ainsi est-il possible pour la mère de (re)commencer à travailler à temps plein – elle a pu le faire avant la naissance des enfants – à 40 ans. L'argument est également facilité par une autre réalité contextuelle : les effets négatifs de la mère surprotectrice sur le développement des enfants, plaidant ainsi pour les deux rôles. Myrdal et Klein expliquent également qu'il n'existe pas assez d'études de médecins relatives aux liens nécessaires entre la mère et l'enfant permettant de s'opposer au travail des femmes, alors qu'il s'agit d'un argument couramment mobilisé à l'époque pour s'y opposer. Elles s'appuient une nouvelle fois sur les travaux de Margaret Mead, qui considère que toute opposition à la moindre séparation, fût-elle de quelques jours, relève d'une « nouvelle et subtile forme d'antiféminisme »¹. Elles remettent ainsi en cause les idées alors très influentes de John Bowlby, sur la « privation maternelle », qui ne relève que de cas de séparation totale, considérant que, si on l'écoutait, aucune femme ne travaillerait².

Par rapport à leur production passée et le féminisme qu'on pouvait y lire, la thèse principale défendue dans ce livre apparaît moins radicale. L'un des reproches que d'autres féministes feront à Myrdal et Klein est notamment une incapacité, malgré le fait qu'elles montrent l'éloignement par rapport au modèle de famille patriarcal, de ne pas en tirer toutes les conséquences et notamment de ne pas considérer la nécessité de l'implication paternelle, que Myrdal semblait davantage prendre en compte, à travers son modèle de la famille conçu comme à la fois nécessaire et volontaire dans *Nation and Family*. Elles expliquent en effet que l'homme ne peut être le seul pourvoyeur économique et la femme la seule responsable de la maison, et que le foyer est « la responsabilité conjointe des hommes et des femmes », sans néanmoins tirer le raisonnement jusqu'au bout. L'analyse se situe encore bien davantage du côté des femmes, et pas du genre en tant que tel qui n'apparaît que dans des remarques ponctuelles visant à la symétrisation des rôles. Néanmoins, si l'on replace précisément l'ouvrage dans le contexte, et

¹ Margaret Mead, « Some Theoretical Considerations on the Problem of Mother-Child Separation », *American Journal of Orthopsychiatry*, 1954, cité par Viola Klein et Alva Myrdal, *Women's Two Roles. Home and Work*, London, Routledge and Kegan Paul, 1956, p. 129.

² Klein va revenir sur ces travaux. Cf. infra.

qu'on le lit très attentivement, on voit en réalité que si le défaut de radicalité peut-être soulevé, et de plus en plus, avec l'égalisation des rôles qui accompagne la progression des sociétés contemporaines, le geste de Klein et Myrdal est fondamental et relève néanmoins bien d'une posture féministe. On reviendra sur la réception de cet ouvrage, que l'on analysera de près, dans un mouvement plus général¹. Ce qu'il importe ici de souligner est la manière dont l'ouvrage ne correspond en effet pas à un geste de subjectivation de Klein tel qu'on peut le lire dans *The Feminine Character* : sans enfant et chercheuse, elle ne nous parle pas d'elle². Myrdal, si elle est mère, n'aurait quant à elle, comme le confie sa fille elle-même, Sissela Bok, dans un ouvrage qu'elle lui consacre³, jamais accepté les contraintes du modèle séquentiel, que sa vie même dément. Mais précisément, *Women's Two Roles* révèle bien les contraintes à la fois objectives et intériorisées qui pèsent sur Myrdal et Klein – dont on peut imaginer qu'elles ne sont chez Klein, pas indépendantes de son statut de femme, parlant dans un certain contexte, sociologue alors sans emploi –, et la possibilité voire la nécessité de ne pas réduire le propos, pour cette raison même, à la thèse la plus directement apparente.

B- L'imposition académique

Klein va poursuivre seule cette exploration dans les années 1960 en publiant deux enquêtes, *Working wives* (1960) et *Employing married women* (1961), toutes deux reprises ensemble et mises en perspective dans *Britain's Married Women Workers* (1965). Elle publie également plusieurs articles parmi lesquels « Married women in Employment », dans *The International Journal of Comparative Sociology*, dont elle est l'un des membres fondateurs, « The demand for Professional Womanpower », dans *The British Journal of Sociology*. Cette production témoigne d'abord de l'accélération qu'a véritablement constitué le travail avec Myrdal dans sa carrière. En 1961, elle se présente comme « sociologue indépendante », ayant travaillé en collaboration avec l'*Institute of Personal Management*, qui a publié les deux enquêtes de 1960 et 1961, affilié à La *London School of Economics*⁴. Entre 1962 et 1964, elle bénéficie de la bourse Simon, est *Senior Research Assistant* à l'Université de Manchester et mène un projet collectif intitulé « The sources of professional womanpower available or potentially available for employment as industrial auxiliaries »⁵. Surtout, enfin, en 1964, elle

¹ Cf. chapitre 9.

² Mis à part dans le fait qu'elle considère, que « la vie commence à 40 ans », autre thème très en vogue à l'époque (Viola Klein, Lettre à Alva Myrdal, 14 novembre 1951, AVK 15/4).

³ Sissela Bok, *Alva Myrdal. A Daughter's memoir*, Reading Mass., Addison-Wesley Pub.Co., 1991.

⁴ Viola Klein, Lettre à M. Turner, 13 décembre 1961, AVK, 9.

⁵ AVK, 11-12.

obtient un poste permanent de maîtresse de conférences au département de sociologie de l'Université de Reading, où elle reste jusqu'à sa retraite en 1973. Elle s'insère également, plus largement, dans les réseaux professionnels, en tant que membre de l'association britannique de sociologie, de l'association internationale de sociologie et du séminaire international de recherche sur la famille sous l'égide de l'Unesco.

Working Wives est une enquête réalisée auprès de 2000 personnes (1068 femmes et 962 hommes) de différentes classes sociales, portant sur la perception des femmes qui travaillent. Les résultats de cette recherche permettent d'abord de montrer que plus de femmes mariées qu'on ne le pensait sont employées et que bien plus encore souhaiteraient pouvoir travailler, en particulier à temps partiel. Les raisons sont à la fois économiques et personnelles : d'une part, elles aimeraient pouvoir ainsi augmenter leur train de vie (ceci allant de la possibilité de consommer davantage à celle de donner une meilleure éducation à leurs enfants) et personnelles, les femmes se sentant seules et isolées chez elles. Les femmes qui n'ont pas d'enfants travaillent en vue de pouvoir fonder un foyer. La question de l'âge des enfants intervient à nouveau, très peu de femmes exerçant une activité professionnelle avec des enfants en bas âge et lorsque c'est le cas, en raison de réelles contraintes économiques. Klein explique également que les hommes sont favorables au travail des femmes, pour les mêmes motifs qu'elles : il permet de ramener de l'argent et se révèle épanouissant pour elles. Le rétrécissement des familles ne permet pas de remplir les journées des femmes et elles souffrent d'isolement en raison de l'éloignement des parents et des amis et de la difficulté à se faire de nouvelles relations autrement que par le travail.

Employing Married Women vient compléter cette enquête en se plaçant cette fois du point de vue des employeurs. Les questionnaires sont envoyés à un échantillon des membres de l'*Institute of Personal Management*. Les questions posées sont relatives à l'absentéisme, au rendement, au traitement différentiel, au travail à temps partiel. D'un point de vue général, les réponses suggèrent que la main-d'œuvre féminine semble être considérée comme une main-d'œuvre d'appoint nécessaire et temporaire. Les employeurs n'envisagent pas ce recrutement comme durable. En ce sens, ni la formation, ni la promotion ne sont encouragées et le travail à temps partiel, plus coûteux, est relativement mal vu. Les femmes mariées ne bénéficient pas de traitement spécifique qui pourrait assurer le développement de leurs capacités – elles sont en outre souvent employées en deçà de leurs compétences – et favoriser la compatibilité entre leur vie professionnelle et leur vie familiale. Klein note néanmoins quelques différences parmi les réponses. L'absentéisme féminin est davantage mentionné dans les entreprises comptant plus de 500 employés et les femmes plus âgées voient leur compétences davantage valorisées – en

particulier par rapport aux femmes plus jeunes ayant des enfants en bas âge, non seulement moins expérimentées mais travaillant à la fois plus à temps partiel et étant plus absentes.

Britain's Married Working Wives, publiée dans la même collection que la première version de *The Feminine Character*, reprend et prolonge les deux enquêtes précédentes, en ajoutant une introduction historique (« l'industrialisation et le rôle changeant des femmes) ainsi qu'une mise en perspective quant à l'avenir (« Dans le futur »). Ici, Klein affirme clairement que l'évolution économique et sociale ne laisse plus de choix aux employeurs : l'embauche des femmes ne peut plus être considérée comme un inconvénient temporaire et ces dernières constituent, avec les travailleurs immigrés, le seul vivier de recrutement disponible. Les perspectives de la sociologue se modifient par rapport à l'ouvrage co-écrit avec Myrdal : elle ne préconise plus simplement un modèle de travail séquentiel, mais se demande si les femmes ne doivent pas travailler de manière continue. Cette considération naît précisément de la question alors débattue relative aux effets négatifs du travail de la mère sur les enfants, que Klein reprend ici. Elle estime que cette question étant à la fois liée à d'autres considérations sociales et à la propre situation de la mère, il est difficile d'y apporter une réponse unique mais que rien ne permet en tout cas de prouver de tels impacts négatifs, contrairement à ce que des enquêtes de psychologues ont prétendu révéler. Le travail des femmes donne en effet naissance à des interrogations sur ces effets possibles sur les troubles comportementaux des enfants.

Avant la publication de ces ouvrages, Klein est déjà amenée à se positionner sur la question, interrogée par des journalistes. Dans « When mum goes out to work », publiée dans la revue médicale *Family Doctor*¹, elle explique en effet que l'on ne dispose pas d'éléments permettant, toute chose égale par ailleurs, de faire le lien entre le travail des femmes et la délinquance des enfants. La sociologue souligne que le taux d'enfants délinquants est le même aux États-Unis qu'en Angleterre, indépendamment du critère du travail et que, si néanmoins des enfants amenés devant la cour ont le plus souvent des mères qui travaillent, elles le font pour des raisons de nécessité économique, ce qui induit donc la question de la classe. Klein reprend et précise cet argument, en 1965, et rejette le lien entre la « privation maternelle » théorisée par John Bowlby², – c'est-à-dire le choc de la séparation brutale d'avec la mère pour le jeune enfant due à l'hospitalisation, l'abandon ou la mort, déjà questionnée en 1954 –, et l'absence des mères qui travaillent. Elle s'oppose par là même aux idées de Sheldon et Eleanor

¹ Viola Klein « When mum goes out to work », *Family Doctor*, mars 1961, p. 155-157.

² « Maternal Deprivation and Mental Health », W.H.O Monograph Series, n°2, Genève, 1951.

Gleuck sur le rapport de causalité entre la délinquance et le travail des mères¹. Elle soutient que ce travail repose sur un biais, en ce que les enfants concernés sont seulement ceux issus de la classe ouvrière. Elle explique également que l'incapacité du père à assumer le rôle de seul pourvoyeur économique peut tout aussi bien avoir des conséquences désastreuses sur les enfants. Klein considère que le temps pendant lequel la mère est absente, le substitut à la mère, l'âge de l'enfant, la manière dont le père accepte le travail de sa femme et leur contribution économique commune à la famille, comme, à un autre niveau, la manière dont la mère s'épanouit dans son travail et dont l'enfant le ressent, constituent des éléments déterminants.

L'importance de la dimension subjective s'affirme de plus en plus dans la recherche de Klein sur le travail des femmes, ne marquant de ce point de vue pas simplement une rupture avec *The Feminine Character*. Néanmoins, cette sociologie plus pratique et malgré tout, moins susceptible de faire l'objet de controverses, marque bien une forme, si ce n'est de retrait, du moins de prudence de Klein. Le ton est relativement audible et les appels à un changement réel peu fréquents. L'analyse peut aussi fonctionner comme une forme de dissimulation de tout type de prescription « révolutionnaire » : en tranchant peu, Klein peut aussi, d'une certaine manière, se mettre à l'abri. Et, sans surprise alors, son inscription dans l'académie et les réseaux de sociologues est rendue de plus en plus possible.

C- *Towards Women's triple role*

Grâce à ses différents travaux, Klein apparaît alors comme une autorité sur la question des femmes. À ce titre, elle participe à une série d'émissions, sur le travail féminin, diffusées sur le BBC, dès 1954. Elle devient également de plus en plus présente dans les organisations internationales, faisant des conférences en Yougoslavie dans le cadre du séminaire de sociologie de la famille en 1961, en Turquie où elle intervient lors d'une conférence portant sur le nouveau rôle des femmes, en Allemagne, auprès de différentes organisations de femmes et de structures éducatives, en 1962. La conférence de 1961 à Istanbul est particulièrement intéressante car elle permet de noter un nouveau passage chez Klein : de la conception du double au triple rôle des femmes. La conférence s'intitule en effet « Women's three roles: home work and public life ». Le fait que Klein ajoute la question de la vie publique suggère bien un niveau d'analyse supplémentaire, mettant l'accent sur la multiplicité des rôles et donc des possibilités qui s'ouvrent aux femmes dans le contexte de la vie moderne. Klein appelle dans

¹ Eleanor et Sheldon Gleuck, « Working Mothers and Delinquency », *Mental Hygiene*, vol. XII, n°3, New York, 1957.

ce cadre à considérer aussi bien les difficultés que les bénéfices de cette nouvelle situation ainsi que l'idée selon laquelle ces obligations ne concernent plus seulement la communauté et la famille mais également la femme elle-même en tant qu'individu à part entière. Si l'on ne dispose que de notes sur cette communication, la trame que l'on peut restituer à partir d'elles vise bien à montrer comment le triple rôle engage une responsabilité envers soi-même, dans la réalisation de soi. Il y va également, souligne Klein, ici encore, de la réalisation d'une humanité, formant un tout, à laquelle il s'agit d'œuvrer. Dans cette intervention, Klein commence par des remarques introductives personnelles. Elle évoque l'importance des rencontres internationales pour quelqu'un comme elle, qui a trois nationalités « autrichienne de naissance, Tchèque grâce au traité de Saint-Germain, et anglaise d'adoption »¹. Elle salue également le lieu de rencontre privilégié qu'incarne Istanbul, ville-frontière :

« There could be no more suitable place for such a meeting than this lovely and ancient city on the crossroads between East and West – this meeting point of Christian and Muslim, Europe and Asia ».

Abordant en fin de conférence l'attente des jeunes femmes quant au futur, Klein souligne le potentiel libérateur des sciences sociales et ce que l'on peut apprendre « de la dure école de l'expérience ». Et, là encore, en faisant cette conférence, en se posant comme sujet de connaissance et d'énonciation, Klein se positionne, sans l'affirmer, comme une chercheuse féministe.

Cependant, Klein ne développe pas ces intuitions et ne travaillera pas précisément sur le triple rôle des femmes². Cette analyse de la production et de l'itinéraire de Klein laisse apparaître à la fois une évolution quant à son positionnement par rapport aux rôles des femmes ainsi que des ambiguïtés par rapport au féminisme, qu'il convient à ce stade de tout à fait poser et clarifier.

¹ AVK, 2/2. Les citations qui suivent en sont extraites.

² D'autres projets semblent être restés à l'état de (relatif) inachèvement. On trouve par exemple dans les papiers de Klein un certain nombre de notes rédigées sur le statut des femmes datant de la fin des années 1960, et concernant notamment les différences entre filles et garçons, semblant renouer avec un type d'approche présent dans *The Feminine Character*, ainsi qu'un projet s'inscrivant dans une perspective plus théorique sur l'âge, quelques semaines avant sa mort. Un certain nombre d'autres notes sont plus ou moins réintroduites dans des articles et il est difficile de savoir quel statut leur accorder.

IV- Le rapport au féminisme

A- Un contexte peu favorable

Pour comprendre le rapport de Klein au féminisme, il faut d'abord réinsérer la question dans le contexte historique. Comme le rappelle Shira Tarrant, le climat politique et social des années 1940, 1950 et du début des années 1960, est peu favorable aux initiatives portant les droits des femmes. Le qualificatif de « féministe » est très péjorativement connoté et les féministes sont considérées comme « une farce, ou des folles »¹. Aux États-Unis, Lundberg et Farnham, en 1947, portraitistes influents de la psychologie de la femme moderne, influencés par Freud, considèrent les féministes comme la source des problèmes sociaux du pays², dans un contexte où, ils estiment qu'en réalité, les femmes occupent une position enviable. Aux États-Unis mais aussi en Angleterre, le féminisme est associé à des images de militance, de pudibonderie, et d'égoïsme. La tendance est plus généralement à la reproduction de l'idéologie, comme en témoigne de manière paradigmatique la sociologie de Parsons – auquel de manière révélatrice Klein refuse d'être identifiée³ –, père du fonctionnalisme, défendant le modèle de la complémentarité des sexes, renvoyant la femme à la maison⁴.

Essayons de considérer plus spécifiquement le cas anglais. Le rejet du féminisme y est également visible chez des femmes, par exemple communistes, qui, si elles entendent promouvoir l'émancipation, entendent alors le faire dans des logiques soumises aux doctrines et au parti, rejetant à la fois le qualificatif de féministe et les mouvements de droits des femmes considérés comme « petits bourgeois ». En outre, le parti communiste a tendance à annihiler les revendications portées par les femmes, qui se voient rappelées que leur émancipation viendra avec celle, plus générale, des travailleurs. En réalité, dans les années 1950, il se caractérise par une image plutôt conservatrice et stéréotypée de la féminité, renvoyant les femmes à leur fonction d'épouse et de mère. On trouve ainsi dès ces années des conflits structurants autour de l'émancipation qui se poursuivent ici et dans d'autres pays dans les années 1960. Au sein du

¹ Ellen DuBois, « Eleanor Flexner and The History of American Feminism », *Gender and History*, vol.3, 1991, p. 84 citée par Shira Tarrant, *When Sex became gender*, op.cit., p.29.

² Ferdinand Lundberg et Marynia F. Farnham, *Modern Woman. The Lost Sex*, New York, Harper and Brothers, 1947.

³ Viola Klein, Lettre à Janet Giele, 12 février 1972, AVK, 4/1.

⁴ Talcott Parsons, « The Social Structure of the Family », in Ruth Anshen (ed.), *The family. Its Function and its Destiny*, New York, Harper and Row, 1949.

parti travailliste, si on trouve une participation significative des femmes, portant le droit des femmes, c'est un point de vue plutôt traditionnaliste sur la question qui domine également. Le débat existe néanmoins mais il est modéré et tend à se structurer autour des partisans de l'égalité des droits et de ceux des droits spécifiques des femmes. Il existe encore une autre organisation assez active à la fin des années 1940, « *the British Housewives League* », partageant les idées des conservateurs et porté par une femme très à droite, antisémite, Dorothy Crisp, également auteure et éditrice, notamment connue pour ses virulents articles dans le *Sunday Dispatch*. Le cadre général est donc, on le voit, peu propice à la revendication féministe explicite.

Mais c'est aussi un point de vue théorique (et politique) qui amène d'abord Klein à prendre ses distances par rapport au féminisme. Pour comprendre sa posture, il faut d'abord considérer, d'un point de vue analytique, la manière dont le féminisme est mobilisé dans *The Feminine Character*. La sociologue reproche d'abord à une certaine propagande féministe [« ill feminist propaganda »] sa méconnaissance de l'histoire : par exemple, elle explique que dans la phase pré-industrielle, les femmes (comme les enfants) travaillaient – ce qui va à l'encontre de l'idée contemporaine selon laquelle l'enjeu, pour les femmes, consistent aujourd'hui à pouvoir investir la sphère – masculine – du travail. On a déjà relaté l'histoire du travail des femmes et la manière dont est né le conflit, actuel, je ne reprends donc pas le raisonnement. Je rappelle simplement que Klein considère la question de la classe, et la manière dont les revendications entre les femmes diffèrent selon ce paramètre – les femmes des classes moyennes et supérieures, engagées dans la carrière du mariage réclamant des droits en matière d'éducation, là où les travailleuses demandent protection. Or dans ce contexte, Klein s'en prend encore à celles qu'elles qualifient de « féministes doctrinaires » et qui sont les seules avec les économistes du libre-échange, à ne pas juger bon ce traitement différenciel.

Klein semble partager la mauvaise vision par la société des féministes, qui rejette leur présentation de la femme comme « une créature sans sexe », « une pure abstraction sans chair ni sang »¹. L'exhibition de méthodes militantes, l'exaltation de la rationalité de la femme condamnant tout instinct, la haine par les féministes de l'homme, leur mépris de la sensualité, sont considérés par Klein comme des points particulièrement faibles dans leurs théories. Elle explique que ces postures les ont conduites à se ridiculiser et à se mettre à dos la sympathie des jeunes femmes, qui, dans le dilemme entre droits et émotions, étaient toujours prêtes à sacrifier les premiers aux seconds, ce que ces féministes n'ont su comprendre. La présentation de cette mauvaise lecture sert en même temps à la mise en avant d'un impératif théorique et politique

¹ Viola Klein, *The Feminine Character*, op.cit., p. 24.

qui montre bien la volonté de changement de Klein. En réalité, elle soutient qu'une bonne partie du programme féministe a pu être réalisé. Mais précisément, selon elle, non pas, principalement, grâce au combat des féministes mais de l'impératif social que cela représentait. Elle considère en effet que le féminisme s'inscrivait dans une nécessité pratique et que ses revendications se trouvaient en accord avec la tendance générale du développement socialiste – le féminisme étant né de ce mouvement plus global de l'idéologie démocratique, façonnée par une philosophie individualiste et la promotion de l'égalité des droits en nature, débouchant sur la possibilité pour chacun d'un développement en tant qu'individu libre.

Reste néanmoins, là encore, toujours le dilemme, présenté sous la forme d'un contraste, entre les nouvelles conditions matérielles des femmes et la permanence des anciennes idéologies et des attitudes – auquel il s'agit donc de répondre. Les critiques adressées par Klein à l'égard du féminisme relèvent fondamentalement de son incapacité à percevoir l'importance de la dimension émotionnelle, qui, si elle résulte sans doute de formes sociales de conditionnement, ne peuvent pour Klein pas seulement être écartées. Le tiraillement de la subjectivité féminine constitue en ce sens le grand enjeu de son rapport au féminisme. C'est en ce sens également que l'on peut comprendre les réserves émises par la sociologue par rapport à un schéma partiel selon elle de l'émancipation féminine dans ses travaux ultérieurs. Dans *Women's Two Roles*, Myrdal et Klein considèrent, tout autant que l'insuffisance d'un schéma de type « mariée deux enfants », le danger d'une insistance trop grande sur le travail – on a vu la manière dont la maternité était valorisée et pensée comme indispensable dans la petite enfance – que, de manière significative, elles font ressortir en soulignant la concession féministe sur ce point :

« Even to the most ardent feminists it is clear to-day that work is not an end in itself and that the past over-emphasis on careers at the expense of marriage and family has done great damage to the women's cause »¹.

B- Féminité vs féminisme

La perception du féminisme, les formes de promotion possibles du droit des femmes et l'idéologie de la féminité nous permettent alors de comprendre pourquoi Klein prend elle-même par la suite, et plus explicitement, ses distances avec la qualification de « féministe ». Cet éloignement peut être aisément relayé par des commentateurs de Klein la renvoyant en partie à

¹ Myrdal et Klein, *Women's Two Roles*, *op.cit.*, p. 11.

sa féminité. L'atteste un article du *Times*, paru en janvier 1960, au titre évocateur « A woman's woman ». Présentant l'itinéraire biographique et intellectuel de Klein, l'auteur – sur lequel on n'a pas d'indication – commence par marquer la manière dont Klein incarne une possible articulation entre la féminité et l'intellectualité :

« If the legend dies hard that it is not possible to be at the same time a doctor of Philosophy and Sociology and an attractive woman, a visit to Dr. Viola Klein would quickly deal it its coup-de-grâce ».

Klein, après avoir évoqué son ouvrage *The Feminine Character*, se défend aussitôt, selon l'auteur, du qualificatif de féministe :

« 'But you really must not write me down as a militant feminist', she protest smilingly. 'An accidental, - or even, incidental – one would be nearer the mark ».

Le parti pris de l'auteur laisse peu de doute. La manière, là encore, de souligner la posture de Klein – « elle proteste » mais « en souriant » – témoigne non seulement d'une vision genrée mais aussi sans doute d'une appréciation stigmatisante du féminisme. Néanmoins, que le féminisme soit accompagné du qualificatif de « militant » et l'opposition relayée avec tout autant d'insistance par le rédacteur de l'article, dit sans doute également quelque chose de la façon dont Klein entend se démarquer. Significativement, on retrouve cette posture féminine et non féministe dans d'autres publications, notamment allemandes, à la même période :

« eine zierliche (gracile, delicate) charmante sehr weibliche Frau, gestand mir lächelnd, dass sie in Grunde gar keine ‚Frauenrechtlerin‘ sei und sich auch gar nicht bewogen fühle, den Frauen zu irgendwelchen Rechten zu verhelfen »¹.

Sous la plume d'un journaliste du *Scotsman* est formulé de manière encore plus radicale et presque confondante, un éloignement de Klein par rapport à la question des femmes, qui intervient juste après une mise en avant de l'étonnement de Klein de voir tant d'intérêt suscité par son travail :

« Dr Viola Klein [...] feels a little puzzled by the widespread interest aroused. She is at present engaged in research at the LSE, and when I met her at her office in the Strand, she was anxious to emphasise gently that she had approached the subject not because of

¹ L'article rédigé par une journaliste nommée Annelles Knost, paraît au moins dans deux journaux allemands, dont le *Westfälische Rundschau*, 17 janvier 1962. Cf annexe 18

ant paramount interest in matters affecting women, but because she feels that something like a social revolution is going on »¹.

Le rejet du féminisme est même rapporté à travers des propos prêtés à Klein elle-même :

« Um Himmelswillen, stempeln Sie mich nicht zu einer Feministin... »

Il est d'autant plus frappant que cette phrase ait été choisie comme légende à la photographie de Klein, avec laquelle on a ouvert ce chapitre, où elle apparaît, à son bureau, crayon en main, dans une position réflexive, tout en regardant l'appareil en souriant, c'est-à-dire en posture d'intellectuelle. L'absence de correspondance entre le féminisme et la possibilité de se poser comme un sujet de connaissance ici visible ne doit néanmoins pas masquer cette volonté de s'affirmer comme une intellectuelle². Mais dans quelle mesure cette forme d'éloignement du féminisme pourrait-elle ici être rapportée à une auto-dévaluation qui caractérise les membres des groupes minorés et que, malgré une conscience aigüe des rapports de pouvoir, Klein reproduirait ? S'il est difficile de répondre à une telle question, on peut considérer les présentations de soi possibles de Klein dans le contexte dans lequel elle se trouve. L'inaudibilité relative du féminisme n'est pas seulement générale mais a pu être éprouvée par Klein dans son propre itinéraire intellectuel. L'atteste en particulier la réception de *The Feminine Character*, au moment de ses sorties anglaise (1946) et américaine (1949). Il faut d'abord noter que l'ouvrage passe alors assez largement inaperçu. Mais la réception est également assez timorée, voire négative. Or pour ce qui nous intéresse ici, le soupçon de féminisme peut fonctionner comme un argument de rejet. En 1950, on trouve par exemple dans la revue *Man*, un court compte-rendu de l'ouvrage par un dénommé C.B.S. Hodson, qui qualifie en ces termes l'ouvrage : « Le féminisme, disons le féminisme militant, est la base de cette étude »³. En réalité, ici, l'argument ne vise pas au sens strict à dénoncer le point de vue de Klein, qui est également qualifié de « téméraire ». Mais il fournit une grille de lecture possible de sa volonté de démarcation.

¹ *The Scotsman*, 13 janvier 1960.

² A titre anecdotique, mais révélateur, un courrier de Klein laisse apparaître son attachement à des photographies qu'elle pouvait confier en guise d'illustration à des journaux, et dans la mesure où l'on retrouve cette photographie dans au moins un autre article, on peut imaginer, qu'elle relevait bien d'une volonté de présentation de soi, dès lors significative.

³ C.B.S. Hodson, sans titre, *Man*, vol.50, mai 1950, p. 63.

C- Intellectuelle (et) féministe

Inversement, la manière dont, plus de vingt ans après, au début de la « renaissance » du féminisme, que l'on nommera de la « seconde vague », Klein saisit la possibilité de se voir associée au féminisme, quand les conditions historiques rendent l'usage, et donc l'auto-identification possibles, permet d'expliquer la posture passée et présente, presque inverse. La seconde édition de *The Feminine Character* paraît en 1971 pour l'édition anglaise et en 1972 pour l'édition américaine. C'est d'abord l'occasion de mesurer enfin le caractère très innovant de cet ouvrage, publié la première fois en Angleterre vingt-cinq ans auparavant :

« The most surprising thing about this book is that it could have originally been published in 1946...It has tremendous potential for becoming one of the source books for the women's liberation movement ».

Ces propos de Jo Freeman, qui paraissent dans la *New York Review of Books*, et qui vont servir plus généralement de promotion de l'ouvrage, montrent la manière dont la mise en valeur du travail de Klein participe tout à fait d'un contexte : selon l'auteur, *The Feminine Character* pourra ainsi devenir « un livre de référence pour le mouvement de libération des femmes »¹. Un tel parallèle fait alors directement de Klein, une figure du féminisme. On retrouve par exemple le même étonnement quant à la précocité de l'ouvrage et sa signification dans le contexte du mouvement des femmes dans la présentation de Samuel Whitman, que lui adresse également l'éditeur.

Mais quelle est l'opinion de Klein sur le sujet ? Le travail qui précède la réédition du livre permet de le mesurer. L'ouvrage bénéficie alors d'une nouvelle introduction, rédigée par Janet Zollinger Giele, alors *Fellow* à Harvard, au *Radcliffe Institute for Advanced Studies*². Klein va être en échange avec l'auteure et l'éditeur à propos de cette entreprise de réédition. Ils discutent par exemple de la place que peut trouver l'ouvrage dans des cours portant sur les femmes qui se mettent alors en place aux États-Unis. Klein, se montrant très soucieuse de la réception de son livre, souligne le problème de son épuisement, dont se plaignent alors les

¹ L'ouvrage apparaît entre un de Langston Hughes et un de Charlotte Perkins.

² Janet Giele est aujourd'hui professeure émérite de sociologie à Brandeis University, dans la *Heller School for Social Policy and Management*, qu'elle a intégrée en 1976. Elle a consacré sa carrière à la question des femmes.

enseignantes-chercheuses, comme Nancy Reeves auteur de *Womankind*¹. Allant dans ce sens, Giele relate un échange avec la sociologue américaine Alice Rossi, sur la nécessité de le rendre accessible, notamment aux littéraires qui investissent grandement les cours qui se mettent alors en place, aux États-Unis².

Klein n'hésite pas à exprimer ses désaccords et à considérablement recadrer le travail d'écriture, dans le fond et la forme, inséparables, jusqu'à insister sur la place que doit avoir l'essai de Giele dans l'architecture de l'ouvrage. Elle donne également de véritables leçons de sociologie à sa jeune consœur, et s'attarde sur la question de la sociologie des femmes. Je voudrais ici souligner la manière dont les reproches théoriques que Klein adresse à Giele permettent particulièrement d'éclairer une représentation féministe de la pensée, déjà présente dans *The Feminine Character*, qui trouve là matière à explicitation. Elle lui reproche en effet, par exemple, de manière virulente, d'évoquer la « dimension féminine de l'écriture »³ :

« Now, really the final - but strong objection⁴, namely to your section on WOMEN AND LITERATURE. This is absolutely unacceptable, (1) in a book the upshot of which is that it is, to put it mildly, very doubtful what is meant by 'feminine', one cannot write about the 'feminine nature of the writing of some women authors, (2) Women authors are themselves extremely sensitive about this label and often resent it vehemently (cf *Feminine Character*, pp. 137-138). (3) You would certainly have the members of the Women's Lib. Red-hot on your trail if you let that sentence pass. I, personally, object mainly because of the internal inconsistency ».

Certes, l'opposition de Klein, comme elle le souligne, est principalement de nature théorique. Mais l'affirmation de ce point de vue témoigne précisément d'un positionnement non seulement sur le terrain du féminisme mais sur le type de féminisme porté. En 1970, ce propos laisse ainsi transparaître que Klein est une intellectuelle féministe.

L'engagement théorique et la mise en avant de soi comme sujet féminin de connaissance, est significativement, l'une des toutes dernières affirmations dont on dispose sur Klein. Si en 1960, elle justifiait le fait qu'elle n'était pas mariée parce qu'elle aimait son indépendance, un tournant féministe est visible dans la présentation de soi qu'elle fait, dans un

¹ Nancy Reeves, *Womankind*, Aldine, Atherton, Chicago, 1970; Viola Klein, Lettre à Frank O. Williams. Elle le souligne à nouveau dans sa réponse à la lettre de Giele (cf infra), expliquant que c'est même sollicité par cette femme que Routledge avait accepté une nouvelle édition et que les Presses de l'Université de l'Illinois en avaient racheté les droits américains., Reading, 12 février 1972, AVK, 4/1.

² Janet Giele, Lettre à Viola Klein, Cambridge Mass., 8 février 1972, AVK, 4/1.

³ Viola Klein, Lettre à Janet Giele, Reading, 18-19 Avril 1972, AVK.

⁴ Elle écrit, puis raye, « but really strong objection », ce qui atteste encore de l'importance de l'opposition.

courrier adressé à une éditrice, dans lequel elle souligne souhaiter qu'on se réfère à elle comme « Dr » et non comme « Ms » :

« On the last page you sent me [...] there was an entry under BETTER PAPERBACKS concerning 'The Feminine Character' in which I was referred to as Ms. Klein. I don't know whether this item was an advertisement issued by your office or originated in the editorial offices of the MINN. TRIBUNE. If the former, I should be glad if you would kindly notice that I don't want to be referred to as Ms (I am not a Manuscript after all) »¹.

Ce qui est remarquable dans ce passage est, là encore, la manière dont il s'agit pour Klein non seulement de se déprendre d'un code de la féminité mais de se poser comme une intellectuelle : lorsque Klein écrit « je ne suis pas un manuscrit » – elle joue ici sur le terme « ms », qui, outre sa qualification civile des femmes est aussi fréquemment utilisé comme abréviation du terme –, elle marque une représentation de la féminité comme chosifiée, face à laquelle elle oppose son titre universitaire, dans un geste de subjectivation ainsi notable. Le féminisme vient alors même spécifier ce geste, à travers l'utilisation finale du vocabulaire de la sororité particulièrement révélateur d'une auto-identification :

« For those sisters who don't like the discrimination between 'Miss' and 'Mrs', I am fortunately in the position to hide my marital status identity under the title 'Dr' ».

On peut ainsi considérer que le devenir intellectuelle de Klein est ici étroitement lié à un devenir féministe. À titre anecdotique mais révélateur, cette correspondance est encore signifiée par le fait que Klein pouvait écrire en 1946 « Miss » et même « Mrs » Mead en évoquant l'anthropologue, ce qu'elle ne ferait, on peut le supposer, plus alors. Mais le contraste entre l'acceptation précédente de cette appellation de « Mademoiselle », pour elle-même, et son utilisation pour d'autres femmes, et sa volonté d'être référée non à son genre mais à son statut universitaire est tout à fait révélateur d'un changement d'attitude, fruit de formes de prises de conscience et d'une affirmation progressives comme féministe, inséparable de son affirmation comme intellectuelle. À la fin de sa carrière, qui est aussi la fin de sa vie, Klein se positionne comme une intellectuelle et une féministe ; une intellectuelle féministe.

L'itinéraire et la production de Klein révèlent ainsi ce que peut signifier, pour une femme, en outre douée d'une conscience aigüe des rapports de pouvoir, être une intellectuelle. La prise de conscience féministe de Klein s'accompagne précisément d'un type de féminisme

¹ Viola Klein, Lettre à Christie Schuetz, Reading, 12 septembre 1973.

visant à promouvoir l'individu et l'humanité, auquel s'articule la conscience des autres rapports de pouvoir qu'en tant que femme, juive, exilée, elle peut à la fois expérimenter et thématiser. Ces enjeux fondamentaux seront examinés plus précisément à travers la philosophie et l'engagement politiques de Klein – qu'on a aperçus seulement à grands traits ici – à partir du rapport entre science et politique, susceptible d'être appréhendé à la fois à travers l'incursion de Klein dans le monde journalistique (au sens large), et par une attention plus spécifique à la conception qu'elle se fait de la sociologie, à laquelle une réinscription dans l'histoire de la discipline permettra de donner tout son sens.

Cahun, Nardal et Klein révèlent ainsi à la fois communément et de manière spécifique la manière dont le devenir intellectuelle est inséparable d'un processus de subjectivation qui s'enracine dans un renvoi à l'altérité. Il existe ainsi une solidarité entre l'itinéraire de ces femmes et les formes de leur production. Cahun se constitue comme sujet de pensée, de connaissance et de création à partir d'un rapport renégocié avec un héritage familial contraignant, et les formes d'entrée dans le monde de la culture qu'il permet et freine à la fois, en prenant conscience de son altérité comme femme, juive, lesbienne, laquelle constitue un moteur de sa subjectivation. Nardal perçoit les limites de la fierté d'être négresse, permise par un cadre familial favorable, au moment de sa confrontation au racisme dans la métropole coloniale qui favorise en même temps « l'autonomisation du regard sur soi »¹ et une constitution comme sujet féminin racialisé. C'est grâce aux ressorts familiaux et intellectuels de l'émancipation et en particulier à sa rencontre avec la sociologie, qu'elle pratique sous des formes diverses, mais avec ce souci constant de l'objet « femmes », qu'elle laisse l'interroger, dans des contextes tour à tour hostiles et favorables à la conscience féministe, que Klein se constitue comme un sujet féministe. Ces formes de constitution donnent déjà à voir des rapports ambigus aux traditions, disciplines et courants de pensée dans lesquelles chacune de ces femmes s'inscrit. C'est à ce positionnement dedans/dehors et aux formes plurielles de leur expression et de leur engagement qu'il convient dès lors de se consacrer.

¹ Catherine Achin et Delphine Naudier, « Les féminismes en pratiques », in Dominique Damamme, Boris Gobille, Frédérique Matonti, Bernard Pudal (dir.), *Mai Juin 68*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2008, p. 384.

DEUXIÈME PARTIE : DEDANS/DEHORS. POSITIONNEMENTS INTERSTICIELS ET PLURALITÉ DES FORMES DE PENSÉE, DE CRÉATION ET D ENGAGEMENT

Chapitre 4: Claude Cahun ou les conflits de la création et de l'engagement

On a jusqu'à présent examiné les processus de subjectivation de Claude Cahun, Paulette Nardal et Viola Klein du point de vue des formes de prises de conscience de soi comme sujet renvoyé à l'altérité, selon différentes modalités, c'est-à-dire à partir de différents rapports de pouvoir. Il s'agit maintenant d'analyser plus précisément comment ces femmes se constituent comme sujets de pensée, de connaissance, de création et politique dans le positionnement dedans/dehors qu'elles occupent par rapport aux traditions de pensée et aux mouvements « dans » lesquels elles s'inscrivent et les formes de pensée et d'engagement qui les caractérisent. Commençons cet examen avec Claude Cahun.

Cahun occupe, en tant que femme, une position originale dans le surréalisme. Néanmoins, Cette singularité ne signifie pas qu'elle peut s'affirmer comme un sujet de connaissance et de création indépendamment du fait qu'elle est une femme. Je voudrais ici montrer comment il existe en réalité une tension complexe dans l'œuvre cahunienne dans le cadre du surréalisme, entre mise au service du mouvement et mise entre parenthèses de l'affirmation subjective telle qu'elle a avant son entrée dans le mouvement été menée. Pour autant, cette tension est encore compliquée par le fait qu'une manière particulière de se situer dans le surréalisme favorise également différentes modalités de subjectivation politique qui peuvent rejoindre un redéploiement d'une exploration subjective spécifique (mais qui se joue alors autrement). Ce processus peut être étudié à partir du moment où Cahun rejoint le surréalisme dans les années 1930, jusqu'à l'activité de résistance extrêmement originale qu'elle va mener contre l'occupant nazi sur l'île de Jersey durant la Seconde guerre mondiale. Il s'agit ainsi d'examiner dans ce chapitre la pluralité des formes de subjectivation politique et artistique de Claude Cahun, le lien qui les unit, à partir de son positionnement liminal par rapport au surréalisme.

I- Quelle femme surréaliste ? Claude Cahun, l'anti muse-sujet

Pour comprendre le rôle joué par Cahun dans le surréalisme, il faut d'abord restituer la place occupée par les femmes dans le mouvement. Il convient d'abord de noter que « la »

femme – et le singulier doit être considéré – constitue un objet d’investigation important du surréalisme. Le mouvement – et donc les hommes qui l’incarnent – se caractérise par une représentation idéale de la femme, conçue comme objet de connaissance et en tant que « principe abstrait, universel et idéal »¹. Dans ce contexte, comme l’a tôt souligné l’historienne de l’art spécialiste du surréalisme Whitney Chadwick, elle apparaît alors comme le complément de l’homme, qui doit permettre sa réalisation dans l’œuvre :

« la femme agissait comme un aiguillon dans cette recherche d’une désorientation convulsive des sens qui devait amener la conscience à une surréalité révolutionnaire. Elle revêtait alors plusieurs formes : d’un côté la vierge, l’enfant, la créature céleste, de l’autre la sorcière, l’objet érotique, et la « femme fatale ». Dans chacun de ces rôles elle était là pour aider l’homme à achever son cycle créatif »².

Comment cette représentation idéale se confronte-t-elle à l’expérience ? Précisément, les femmes réelles sont en partie prisonnières de ces représentations, qui déterminent leurs formes d’entrée dans le mouvement. Inscrites dans la logique du désir de l’homme, elles deviennent la plupart du temps soit des muses, des modèles, des compagnes, ou encore, quand elles se refusent, des fantasmes. Un panorama rapide présentant des femmes venues au surréalisme à partir de la date charnière de 1935 permet d’en prendre la mesure. Ce moment commence en effet à marquer significativement l’arrivée des femmes dans le mouvement et est en même temps susceptible d’être présenté comme marquant la fin du surréalisme comme mouvement d’avant-garde ; c’est notamment le diagnostic porté par l’éditeur et historien du surréalisme Maurice Nadeau. Ce dernier explique en effet que la grande phase d’exploration et d’invention du surréalisme couvre la période des années 1925-1934 et que c’est à partir du moment où il cesse d’être un véritable mouvement d’avant-garde, qu’il s’ouvre aux femmes³. Si cette idée se veut relever simplement d’un constat, elle n’en est pas moins évidemment tout à fait problématique d’un point de vue féministe. Cet échange des femmes peut être explicité. Par exemple, dans la génération de femmes qui arrivent dans le mouvement avant 1935, l’écrivaine et plasticienne Valentine Penrose est la femme de Robert Penrose, lequel épouse en deuxièmes noces la photographe Lee Miller, qui elle-même fréquente Man Ray, qui participe à sa formation artistique, à la fin des années 1920, au début des années 1930; l’auteure Lise Deharme fait succomber André Breton, qui l’a fait apparaître dans *Nadja*, mais dont il s’éprend sans retour; l’entrée de la photographe et peintre Dora Maar dans le surréalisme correspond à

¹ Whitney Chadwick, *Les femmes dans le mouvement surréaliste*, Paris, Chêne, 1986.

² *Ibid.*

³ Maurice Nadeau, *Histoire du surréalisme*, Paris, Seuil, 1964.

sa rencontre avec Éluard puis Picasso, dont elle devient la maîtresse. Parmi les femmes qui rejoignent le mouvement après 1935, il y a la romancière et peintre Leonora Carrington qui est présentée aux surréalistes par Max Ernst, qu'elle rencontre en 1937 ; la peintre Remedios Varo qui épouse Benjamin Péret en 1937 avant de participer aux activités du groupe.

L'entrée des femmes dans le mouvement correspond progressivement à une forme d'inversion dans laquelle d'objet, la femme, se mue en des femmes, non plus objectifiées mais réels, qui demandent à exister comme sujets, de pensée, et de création. Leur venue au surréalisme même s'explique par une volonté de se poser en général contre les conventions de la société, ce que prône le surréalisme, et comme femme artiste en particulier. Le mouvement incarne ainsi assez logiquement un moyen de donner forme à la révolte. Il reste que la représentation idéale de la femme par les surréalistes rend difficile pour les femmes l'affirmation comme sujets. Dans une étude pionnière, Susan Suleiman a mis à jour le caractère problématique de la représentation féminine dans le surréalisme à partir de l'étude d'une célèbre photographie de Man Ray, datée de 1924, représentant le groupe, intitulée « La Centrale Surréaliste »¹. Suleiman y commente la fonction occupée par les deux seules femmes présentes sur la photographie, qui sont toutes deux des épouses, Simone Breton et Mick Soupault². Il est ici particulièrement intéressant que ce soit les femmes des fondateurs du mouvement qui soient présentes, renforçant symboliquement le rôle prépondérant de leurs époux. Suleiman les considère certes comme des sujets mais des sujets aliénés, qui s'inscrivent dans la représentation masculine de la subjectivité féminine. Elles sont ainsi lues comme incarnant deux types de féminité : « l'épouse et la mère chaste et asexuelle » (Mick) et « la putain au regard de braise » (Simone)³. Elles témoignent alors plus largement du positionnement problématique occupé par les femmes dans le surréalisme, en tant que mouvement d'hommes. Ce qu'il me semble peut-être plus important de noter ici est la manière dont ces femmes, ne sont pas simplement des sujets aliénés : elles ne sont pas des artistes. Elles sont des épouses, assignées à une représentation de la féminité et renvoyées à une fonction inspiratrice⁴.

¹ Cf.annexe 1.

² Dans une autre version de la photographie, on voit au plafond la figure d'un mannequin, représentant une femme, sans tête, dont il ne reste que les pieds dans la version la plus connue, et qui accentue l'idée d'objectification de la féminité.

³ Susan Suleiman, « A double margin: Reflections on Women Writers and the Avant-Garde in France », *Yale French Studies*, n°75, 1988, p. 159.

⁴ Elles peuvent également constituer des figures médiatrices, symbolisant un accès au rêve et sa fonction de retranscription. On peut par exemple mentionner une photographie du groupe surréaliste autour de Simone Breton, au cours d'une séance de rêve éveillé. Elle a certes une fonction importante mais secondaire comparée à celle de l'homme, de retranscription. Comme le souligne Rudolf Kuenzli dans un article publié dans une anthologie consacrée aux femmes surréalistes, elle « devient le médium à travers lequel les rêves des surréalistes sont

Il existe une autre photographie célèbre du groupe où la seule femme présente est Gala. Son cas illustre tout particulièrement ce statut marqué par l'altérisation. Cette désignation même est d'abord tout à fait révélatrice d'un traitement genré, dans le sens où seules les femmes peuvent être nommées simplement par leur prénom. Et précisément, quand Gala porte un nom de famille, c'est celui de l'époux, Éluard, Ernst et Dali qu'elle fréquente tour à tour. La longue présence de Gala dans le groupe surréaliste l'amène à participer aux activités dont le caractère collectif est particulièrement affirmé, comme les cadavres exquis, ou la confection d'objets. Cette deuxième activité témoigne néanmoins d'une insertion sur le plan plus créatif tardive. Elle n'altère en outre pas sa fonction essentielle de muse¹.

Dans ce contexte, la posture de muse-sujet qui s'inaugure au début des années 1930 et surtout après 1935 semble constituer tant un progrès qu'un passage obligé pour les femmes qui rejoignent le mouvement. La position de muse occupée peut en effet favoriser les formes de subjectivation en tant qu'artiste. Lee Miller constitue historiquement le premier exemple paradigmatique de ce modèle : muse de Man Ray dont elle a immortalisé certains clichés, elle collabore activement en tant qu'artiste avec lui entre 1929 et 1932, au point qu'elle déclare elle-même ne plus se souvenir lequel d'entre eux avait alors réalisé telle ou telle image². Valentine Hugo, si elle est connue avant sa rencontre avec les surréalistes, se voit dédier un poème, « l'heure exacte » par Éluard³, apparaît dans *Nadja*, est photographiée par Man Ray, et se met un peu différemment au service du groupe en illustrant les ouvrages de ses membres et en rendant hommage, par exemple, à travers sa série *Constellations* (1932-1938), à Breton, Éluard, Tzara et Crevel. Meret Oppenheim est la première à incarner les qualités de la femme-enfant célébrée par l'imagination des hommes : amie de Man Ray, il la photographie à travers des nus comme *Érotique voilée* en 1933, sur laquelle nous allons revenir.

Dans l'étude pionnière de Whitney Chadwick, *Les femmes dans le mouvement surréaliste*, ces artistes apparaissent toutes comme des figures de la muse, confrontées à la représentation idéale des surréalistes, dont elles s'éloignent pour certaines significativement. Chadwick explique la manière dont ces femmes sont en réalité plus « aimées pour la qualité de leur imagination que pour leurs buts artistiques »⁴. La primauté de cette fonction féminine

préservés sur le papier » ; mais elle n'est alors qu'une « machine enregistreuse » (Rudolf Kuenzli, « Surrealism and Misogyny » in Mary Ann Caws (ed.), *Surrealism and Women*, MIT Press, 1991, p. 19).

¹ À cet égard, le titre même du deuxième ouvrage, biographie romancée, que lui consacre l'académicienne Dominique Bona est révélateur : *Gala, La muse redoutable* (Paris, Flammarion, coll. « Grandes biographies », 2004).

² Whitney Chadwick, *Les femmes dans le mouvement surréaliste*, op.cit., p. 39.

³ Hugo et Éluard collaborent également à une édition de *Les poètes de sept ans* de Rimbaud. Elle a également une aventure avec Éluard, puis avec Breton.

⁴ Whitney Chadwick, *Les femmes dans le mouvement surréaliste*, op.cit., p.11.

inspiratrice est également révélée par l'éphémère galerie d'art baptisée Gradiva, dont la gestion est confiée par Louis Bomsel à Breton en 1937. Cette appellation fait référence à la nouvelle de Wilhelm Jensen qui relate la recherche par un homme tombé en adoration devant une femme sculptée devant le Musée national d'archéologie de Naples. Elle fut également commentée par Freud¹. Breton se la réapproprie de manière à ce qu'elle signifie l'initiale de prénoms de femmes symboles du mouvement (G comme Gisèle, R comme Rosine, A comme Alice, D comme Dora, I comme Ines, V comme Violette, A comme Alice). Si le fait de mettre en avant différentes figures féminines peut être lu comme une forme d'hommage, qu'elles soient regroupées de manière indifférenciée alors qu'elles n'occupent pas du tout la même fonction dans le mouvement – certaines comme Violette Leduc étant purement des symboles, là où d'autres comme Gisèle Prassinos ou Dora Maar sont des créatrices –, renvoient précisément à la fonction inspiratrice que, très fondamentalement, ces femmes sont censées assurer.

Cahun ne s'inscrit d'abord pas dans cette configuration du désir. Elle n'est pas la seule à ne pas occuper la place de sujet féminin renvoyé à une fonction inspiratrice et érotique. On peut également, pour cette période, par exemple, citer Frida Kahlo – même si la manière dont Breton la célèbre relève d'une exotisation marquant également un renvoi à l'altérité². Mais si on ajoute à cette configuration la période à laquelle Cahun intervient et sa propre pratique artistique et intellectuelle, on peut établir qu'elle occupe néanmoins une position tout à fait singulière. D'abord, elle arrive au mouvement en 1932, c'est-à-dire relativement tôt. Les seules autres femmes à faire ou à avoir fait partie de l'aventure surréaliste à ce moment sont Valentine Hugo et Lise Deharme, toutes deux dès les années 1920. Avec la première, qui a 39 ans quand elle rencontre Breton – qui lui en a près de dix de moins – elle est la femme la plus âgée, étant de deux ans l'aînée du fondateur du surréalisme. Elle a en effet 38 ans, ce qui contraste avec le plus jeune âge des futures entrantes. Cahun n'est en outre pas découverte par les hommes du mouvement, contrairement, par exemple, à Meret Oppenheim, qui alors une relation avec Max Ernst. Elle sollicite en effet elle-même un rendez-vous auprès d'André Breton, par l'intermédiaire de Jacques Viot. Son amitié avec ce dernier, qui fréquente les surréalistes, mais aussi avec Robert Desnos, connu vraisemblablement vers 1931, ancien surréaliste, alors qu'il est, donc, déjà exclu du mouvement, renforce cette particularité. C'est ainsi une femme avec sa trajectoire et ses expériences qui se présente à Breton, ce qui est tout à fait atypique dans

¹ Sigmund Freud (1907), *Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen*, in *OC, Psychanalyse (1906-1908)*, vol. VIII, Paris, Puf, 2007.

² André Breton, « Frida Kahlo de Rivera », dans *Le surréalisme et la peinture*, in André Breton, *O.C.IV*, Paris, Gallimard, « La pléiade » ; Pour une analyse de Kahlo et de son rapport à Breton, on pourra notamment se référer à Alice Gambrell, *Women intellectuals, op.cit.*, p. 40-73.

l'histoire du surréalisme d'avant-guerre. Elle déclare en outre dans des notes autobiographiques écrites après-guerre avoir eu des occasions de rencontre, manquées, avec les surréalistes, comme l'illustre la proposition de Philippe Soupault de participer à la revue *Littérature* qu'elle avait déclinée, à regret¹ ; un épisode qui suggère que ce ne sont pas les rencontres en tant que telles qui sont décisives, mais la capacité à les négocier de manière à les rendre telles. Tout ceci n'est pas sans conséquence, sur, à la fois, ses aspirations, son comportement et la manière dont elle est perçue, en particulier par Breton. Ce décalage par rapport aux autres femmes surréalistes n'est pas absent de leur rencontre². Ainsi, dans une lettre qu'il lui adresse suite à leur rendez-vous, Breton manifeste une forme de gêne, relevant de la perception de son caractère, et qu'il fait contraster avec le sien :

« Si quelque chose dans ce que je viens brusquement d'apprendre de vous me laisse sur une attitude de défense, attitude qu'encore une fois je suis loin de croire irréductible, c'est une certaine manière cavalière (désarçonnée) que vous avez de prendre les êtres, manière dont s'accommode mal l'espèce de 'candeur' qui demeure en moi et qui ne laisse humainement disposer que d'un jeu de réaction très élémentaires : comme vous disiez la brutalité... »³.

Breton déclare également s'étonner de l'intérêt de Cahun pour lui – « qu'ai-je fait qui vaille cette attention que vous m'accordez », poursuit-il –, de sa demande de collaboration à ses projets, de ses *Aveux non avendus*, qui le laissent extrêmement perplexe – on y reviendra – avant de lui signifier néanmoins avoir été « très profondément ému en [sa] présence »⁴.

La singularité de Cahun s'incarne également dans sa posture d'écrivain et son statut inédit, pour une femme, de théoricienne politique du mouvement.

¹ Claude Cahun, *Confidences au miroir*, in *Écrits*, *op.cit.*, p. 593 ; Lettre à André Breton, 23 novembre 1954.

² Jacqueline Lamba, proche de Cahun sollicite également Breton. Mais la communauté d'audace peut être relativisée par le fait que, compagne de Breton, elle obéira aux mêmes logiques que la grande majorité des autres femmes surréalistes, en particulier dans ces années. L'éloignement de ce schéma devient de fait opérant avec l'entrée de jeunes femmes au moment où les éminents représentants sont en fin de vie et la relève « masculine » pas assurée en des termes comparables à ceux qui ont construit le mouvement.

³ André Breton, Lettre à Claude Cahun 17 avril 1932, collection particulière.

⁴ La question de la relation entre Cahun et Breton fait partie d'un débat opposant Leperlier à plusieurs féministes. Celui-ci soutient en effet, que « Claude Cahun a aimé André Breton, d'un amour manifestement impossible comme tous ses amours, si l'on veut bien excepter Suzanne, mais plus impossible, plus secret, plus désespérément fou que tous ces amours réels ou fictifs ». Il donne à l'appui de sa thèse le fait que cette intuition a été confirmée par Jacqueline Lamba, évoquant une « grande passion » entre les deux, que Leperlier définit en des termes complexes et déséquilibrés, faisant de Breton le poète-héros, figure idéalisée à la fois hypersensible et dominante (François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, *op.cit.*, p. 240-241)

II- Écriture, poésie et politique

L'entrée de Cahun dans le surréalisme est atypique à la fois du point de vue du contexte, des formes d'entrée en général dans le mouvement, de celles des femmes en particulier et de son propre itinéraire. Elle correspond en effet d'abord à sa politisation. En 1932, Claude Cahun et Suzanne Malherbe rejoignent l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (A.E.A.R)¹, y étant introduites par la libraire Yolande Oliviéro, amie de Georges Bernier, futur journaliste et fondateur de la revue d'art européenne *L'œil*, lui-même proche des surréalistes. Le groupe, hostile au contrôle de la culture par la politique tel qu'il est mené à Moscou, n'y est alors pas représenté. La constitution de l'AEAR s'inscrit plus largement dans l'histoire complexe des rapports entre le PC et le surréalisme dont on se contentera ici de rendre compte à travers quelques exemples significatifs dans les années 1930². L'AEAR est emblématique de la volonté de rapprochement que les surréalistes cherchent auprès du parti communiste depuis le milieu des années 1920, tout autant que de l'impossibilité de leur inscription en son sein. En 1930 a lieu le congrès international des Écrivains révolutionnaires à Kharkov. De cette rencontre ressort la création de l'Union Internationale des Écrivains Révolutionnaires (UIER), dont la section française est réclamée par Jean Fréville, directeur littéraire de *L'humanité*, en 1931. Elle repose sur l'adoption du matérialisme dialectique et s'appuie sur un groupe d'ouvriers créateurs en lien avec le parti et les autres organisations ouvrières. Une revue, *Littérature de la révolution mondiale*, est également créée.

Une association des écrivains et artistes révolutionnaires voit le jour en 1932, qui rejette un nombre important d'intellectuels de gauche et d'extrême gauche, et les organes où ils expriment leurs idées, parmi lesquels les revues *Monde*, alors dirigée par Henri Barbusse, le *Nouvel Age*, de Henri Poulaille, et les surréalistes. Pourtant, ceux-ci avaient tenté de se rapprocher du PC à travers un manifeste signé par Breton et André Thirion qui en appelait à la création d'une Association des Artistes et Écrivains Révolutionnaires (AAER), allant loin dans la reconnaissance du PC comme guide de la lutte et de « l'organisation du prolétariat conscient »³. Cette entreprise reposait sur une lecture erronée de Kharkov, à l'occasion de laquelle Louis

¹ Sur l'AEAR, on pourra notamment se référer à Nicole Racine, « L'Association des Écrivains et des Artistes Révolutionnaires (A.E.A.R.), La revue Commune et la lutte idéologique contre le fascisme (1932-1936) », *Le mouvement social*, n°54, janv-mars 1966, p. 29-47.

² Sur le rapport entre le PC et les surréalistes, cf. Carole Reynaud-Paligot, *Parcours politique des surréalistes (1919-1969)*, Paris, CNRS Editions, 1995 ; rééd. 2001.

³ André Thirion, *Révolutionnaires sans révolution*, Paris, Laffont, 1972, p.290.

Aragon, présent avec Georges Soudou, avait entamé un rapprochement avec le parti et en réalité une rupture avec le surréalisme. Finalement, l'adhésion des surréalistes à l'AEAR sollicitée par Breton est rejetée par l'organisation, dirigée par Paul Vaillant-Couturier, Léon Moussinac, Jean Fréville et Paul Nizan. Le premier texte de l'association, paru le 10 mars, dénonce *Misère de la Poésie*, rédigé par André Breton en 1932 en défense d'Aragon – tout en pointant sa dérive d'un point de vue poétique et révolutionnaire – suite à son inculpation pour la parution de son poème « Front Rouge », publié dans la revue *Littérature de la révolution mondiale*. La publication du texte de Breton, qui prolonge une réflexion entamée et explicitée par exemple dans l'essai *Légitime Défense* daté de 1926, et fondamentale pour le surréalisme sur le rapport entre poésie et politique, appelle le désaveu d'Aragon de ses anciens camarades, à la demande du parti.

Néanmoins, en 1932, la politique culturelle des partis communistes prend une nouvelle dimension et, soucieuse d'une union la plus large possible en raison de la situation internationale, permet l'entrée des surréalistes dans l'AEAR en octobre 1932, et de Breton au bureau. Cahun, qui vient enfin de rencontrer André Breton a plaidé pour l'acceptation des surréalistes dans l'association. Elle se traduit par la signature commune des déclarations collectives contre le fascisme et l'impérialisme¹.

A- La défense de l'autonomie de l'écriture

La politisation de Cahun, qui correspond à sa participation au groupe surréaliste, s'incarne en particulier dans sa conception de l'écriture et de la poésie. Après avoir proposé une « section de poésie » non retenue dans le cadre de l'association, elle livre un rapport sur la poésie révolutionnaire à la section littéraire, qui va être enrichi et donner lieu à une publication majeure, *Les paris sont ouverts*, en 1934. Elle marque ainsi une entrée dans le surréalisme qui va se jouer dans l'opposition à un de ses anciens éminents représentants, qui se mue peu à peu en un de ses plus violents détracteurs, Aragon.

En réalité, les divergences entre Cahun et Aragon et leur expression précèdent *Les paris sont ouverts*. En 1933, Cahun répond à une enquête parue dans la revue *Commune*, organe de l'AEAR, alors animée par Louis Aragon et Paul Nizan, intitulée « Pour qui écrivez-vous »². Cette enquête reprend la question proposée à un panel d'écrivains par la revue proto-surréaliste *Littérature*, en 1919, « Pourquoi écrivez-vous », visant à en prendre l'exact contrepied, manière

¹ « Protestez », *Feuille rouge*, n°2, mars 1933 ; « Contre le fascisme mais aussi contre l'impérialisme français » (reproduit dans Claude Cahun, *Écrits, op.cit.*, p. 545-547). Dans le second manifeste, sont aussi dénoncés les États-Unis qui mènent « la guerre des races contre les nègres ».

² *Commune*, n°4, décembre 1933.

subtile pour Aragon d'affirmer son opposition à ses anciens camarades surréalistes. Aragon commente les réponses livrées. Il donne d'emblée le ton en affirmant que « toute enquête est mal posée au gré de ceux qui y répondent ». Il rejette les auteurs qui se situent dans cette logique, significativement renvoyés du côté de leur appartenance supposée de classe et souligne qu'ils ne cernent pas l'enjeu de la nécessité d'écrire pour le prolétariat – qui constitue la réponse attendue¹. Peu d'auteurs de premier plan dans ces années se sont livrés à l'exercice, percevant probablement l'exigence implicite que sous-tend la question².

Tout en ayant bien cerné l'enjeu, Cahun se livre à un véritable questionnement de la question. Elle va s'employer à la détourner pour donner son avis. « Votre question est mal posée »³, affirme-t-elle ainsi d'emblée. Elle explicite alors les deux options qui se présentent, à travers les deux types d'écrivains que l'interrogation appelle : d'un côté les écrivains professionnels, de l'autre les écrivains révolutionnaires. Les premiers sont dépendants de ceux pour qui ils écrivent, contrairement aux seconds, qui, eux, le font « pour que la révolution arrive ». De manière significative, la réponse des seconds, se fait avec la substitution de la question de 1919 (« pourquoi écrivez-vous ? ») à celle posée, que Cahun précède de la mention « avec plus ou moins d'illusions sur leur pouvoir d'action ou de détachement ». Elle propose alors sa propre reformulation de la question de 1933 : « ne leur faudrait-il pas la modifier ainsi : contre qui écrivez-vous ? ». Elle le justifie par le caractère prématuré de l'interrogation, qui, selon l'attente des enquêteurs, correspond en réalité à une période post-révolutionnaire, non encore advenue, de la société sans classe : car écrire pour tous ceux qui savent lire, comme l'appelle la question, c'est nécessairement écrire pour la bourgeoisie, car « cela revient à écrire pour ceux qui ont un certain loisir et qui peuvent payer, si peu que ce soit, livres, revues, journaux...Marx et Lénine eux-mêmes en furent réduits là ». Néanmoins, pas même l'avènement de la société sans classe ne saurait la faire se ranger du côté de ceux qui savent lire : « j'ajoute que cette réponse (et par la suite la question qui la provoque) continuerait à me paraître insuffisante pendant la dictature du prolétariat. Même après. En tout temps ».

Ici, Cahun se positionne en réalité dans le surréalisme, selon une posture intellectuelle qui rejoint celle de Breton : le caractère impossible de la réponse a trait à une conception de

¹ André Ulmann, de la revue *Esprit*, cerne bien cet état d'esprit et livre une réponse qui mérite d'être citée : « Je vois bien comment il faudrait répondre à Commune : 'nous n'avons plus le temps de nous livrer aux jeux de l'Art et de l'Esprit. Nous écrivons pour les prolétaires, pan pan, nous nous mettons à leur service, ran tan plan, nous devons leur traduire leurs propres pensées et leurs propres tendances, boum. Littérature militante, littérature de classe. Boum'. Mais la réponse serait plus simple encore si on la voulait tout à fait bien pensante: 'j'écris pour le parti communiste et ses nouveaux 'soutiens' intellectuels'» (*Ibid.*, p. 338).

² Louis-Ferdinand Céline fait partie des exceptions.

³ Claude Cahun, réponse à l'enquête « pour qui écrivez-vous, *Commune*, *op.cit.* ; reproduit dans Claude Cahun, *Écrits*, *op.cit.*, p. 538. Les citations qui suivent en sont extraites.

l'autonomie de la littérature, sur laquelle nous allons revenir, que l'enquête, qui attend une réponse toute réaliste à la question, n'appelle pas. L'écriture n'a ainsi, selon Cahun, de valeur qu'oppositionnelle :

« C'est *contre tous ceux qui savent lire* qu'il faut écrire, car j'estime qu'un progrès n'est jamais obtenu que par opposition. Aux lecteurs de tirer profit de ce que l'écrivain a pensé contre leur passé, contre le sien propre. C'est assez dire que j'écris, que je souhaite écrire avant tout *contre moi* ».

Ramenant finalement la question à elle-même, Cahun témoigne d'une indétermination de l'écriture qui trouve dans la mise à mal de soi – qui peut aussi se comprendre dialectiquement comme salutaire – comme des autres qui peut s'y opérer, sa propre raison d'être. Il s'agit en définitive pour Cahun de faire valoir la valeur « dégagée »¹, de l'écriture, seule forme sous laquelle elle est précisément à même de pouvoir agir :

« En fin de compte, le choix de la personne, de la collectivité à qui l'on s'adresse a bien peu d'importance. C'est comme un remède, un poison, qu'on a soigneusement préparé pour un proche et qui tue ou guérit l'inconnu à l'autre bout du monde. L'essentiel est de ne pas s'entretenir avec des morts et de ne pas faire de chèque sans provision ».

Le jugement d'Aragon, en guise de commentaire à la réponse accompagnant la publication, dénonce, non étonnamment, l'impasse faite par Cahun sur la distinction fondamentale entre les classes, née de sa « pure présomption » selon laquelle la seule réponse des écrivains révolutionnaires serait « nous écrivons pour tous ceux qui savent lire ». Il nie ainsi la question qu'elle substitue :

« aucune formule ne peut permettre de mettre sur le même plan exploités et exploités, même à la lueur d'une faculté commune, comme celle de lire ». Il souligne « la proposition extérieurement différente de celle [...] retrouvée dans le plus grand nombre des réponses : *j'écris pour moi* ».

La camarade Cahun, en raison de sa « négation des classes », se voit ainsi renvoyée du côté de « l'individualisme bourgeois »².

Les termes du débat sur l'écriture entre le surréalisme et les communistes que recourent les postures respectives de Cahun et d'Aragon sont ainsi posés ; ce sont eux qui vont être repris et développés dans *Les paris sont ouverts*.

¹ On peut noter au passage qu'on trouve déjà ici une forme d'opposition à la littérature engagée que Cahun reprendra. On y reviendra.

² « Pour qui écrivez-vous. Réponse à l'enquête », *Commune, op.cit.*, p. 342

B- *Les paris sont ouverts* ou la première mise au service du surréalisme

La naissance du rapport de Cahun dans l'AEAR en 1933, puis de l'ouvrage qui enrichit son propos en 1934, doit d'abord être rapportée à sa rencontre au sein de l'association avec un petit groupe de jeunes intellectuels, le « groupe Brunet » (en référence à la porte Brunet, située dans le X^e arrondissement parisien), sympathisant des surréalistes, composé notamment de Jean Legrand, Pierre Caminade et Néoclès Coutouzis. Ce dernier se révèle particulièrement important dans la formation de Cahun au marxisme, laquelle lui permet de rédiger son pamphlet¹. Reprenant le rapport destiné à l'AEAR, il est enrichi de notes et d'une seconde partie qui constitue précisément un réquisitoire contre Aragon. Le travail de Cahun offre ainsi une possibilité d'analyse plus précise de son rapport à l'écriture, à la poésie et à la politique, dans un contexte où la question de la relation entre poésie et politique est non seulement cruciale pour le mouvement mais aussi plus généralement débattue dans le champ intellectuel.

La question des rapports entre la poésie et la politique constitue un enjeu majeur, au moins depuis le romantisme, de Hölderlin à Baudelaire. L'ouvrage de Cahun s'inscrit plus spécifiquement dans un contexte intellectuel et politique effervescent, sur le rôle de la poésie, auquel participent les surréalistes, leurs sympathisants, comme Walter Benjamin ou Pierre Reverdy, mais aussi des figures plus éloignées comme Paul Valéry. D'emblée, le ton de l'ouvrage est donné, avec sur la première de couverture un propos tiré de « Misère de la poésie » d'André Breton, auquel fait écho, en quatrième de couverture, deux citations qui s'opposent d'Aragon datées de juillet et d'octobre 1933. L'enjeu du débat est de savoir ce que peut la poésie dans le contexte politique actuel, question majeure investie dès le départ par le surréalisme, en tant que projet esthétique-politique, et qui reposait sur la croyance en la nature subversive de la poésie elle-même. La question de l'ambivalence – qui la caractérise particulièrement – est exprimée par Cahun par la mobilisation des deux sous-titres qui traversent chaque partie de l'essai « la poésie garde son secret » ; « la poésie livre son secret ». En réalité, l'ambivalence, posée comme exigence, est signifiée dans chacune des parties et mise en avant par la typographie. Les deux propositions se joignent d'une manière condensée, reprise, continue et décalée, puis étendue dans chaque partie : la proposition première « livresonsecretgardesonsecr/etlivresonsecretgardesonse » se décline au fur et à mesure des

¹ Claude Cahun, *Les paris sont ouverts*, Paris José Corti, 1934 ; republié dans Claude Cahun, *Écrits*, *op.cit.* p. 501-534.

pages, jusqu'à ce que le rétrécissement, accompli, donne place à un étirement du texte (S O N S E C R E T L I V R E S / O N S E C R E T G A R D E, etc). Dans la seconde partie, l'ambivalence est plus précisément placée au cœur de la réflexion, l'affirmation de départ « la poésie livre son secret » étant relayée par son opposée, « elle le garde » sur les sept pages suivantes, avant de devenir « elle le livre », de s'opposer à nouveau à « elle le garde », puis de se poser, sous cette opposition, sous la forme d'un questionnement « elle le livre ? » ; « elle le garde ? » ; la dernière page laisse place à la seule affirmation « elle ». Ce rapide aperçu de l'architecture même du texte, donne le ton de l'ouvrage, son inscription dans la dialectique comme toute théorie surréaliste, et l'enjeu que constitue la poésie elle-même, dont c'est la valeur propre qui fait bien l'objet du questionnement.

Par opposition à ceux qui jugeraient que l'activité poétique se caractérise par un manque d'utilité pratique qui rend sa place dans la société à venir, c'est-à-dire révolutionnaire, obsolète, Cahun répond en affirmant d'emblée sa valeur, comme relevant de la nature humaine, par là-même de l'universalité :

« [...] la poésie ayant existé historiquement en tous temps et lieux semble indéniablement un besoin lié à la nature humaine, voire animale, besoin lié sans doute à l'instinct sexuel »¹.

Cahun retranscrit ici en note la citation de Lautréamont, érigée en mot d'ordre par les surréalistes, selon laquelle « la poésie doit être faite par tous »². La disparition de la spécialisation poétique n'est pas la marque de celle de la poésie, mais au contraire de son universalité, fondée de manière anthropologique et même ontologique. L'existence de la poésie étant acquise, il s'agit, poursuit Cahun, d'« enregistrer et [de] hâter les transformations de ses diverses manifestations »³. Il convient alors de se demander s'il existe une poésie de type « réactionnaire ou contre-révolutionnaire », qui serait à combattre, étant entendu que « l'évolution poétique » et « l'évolution sociale » sont liées l'une à l'autre, dans un mouvement que, significativement, Cahun affirme de manière dialogique:

« Ne l'oublions pas, nous n'avons pas à examiner deux questions tout à tour, mais un réseau mouvant de liens et d'absence de liens, un faisceau constant de rapports

¹ Claude Cahun, *Les paris sont ouverts*, in *Écrits*, op.cit., p. 507.

² Nous reviendrons sur cette perspective fondamentale dans une élucidation plus précise de ce qu'est la poésie pour les surréalistes et la manière dont cette conception permet de poser des questions intéressantes quant à la place occupée par chacun-e dans l'activité – nécessairement plurielle – surréaliste (*Ibid.*).

³ *Id.*

inconstants entre l'évolution poétique et l'évolution sociale, questions que nous estimons subordonnées l'une à l'autre »¹.

La question du caractère révolutionnaire d'un poème est d'abord examinée par Cahun à travers l'exemple du concours de littérature prolétarienne. Elle rejette d'emblée les « trucs idéologiques » et les « recettes techniques » qui pourraient donner à voir la dimension révolutionnaire d'un poème en leur opposant le poète lui-même censé s'y représenter, et à partir de là, en faisant une distinction entre celui qui s'impose un sujet et celui auquel un sujet s'impose. L'histoire ne peut certes pas être absente de la composition, ainsi tous les poèmes sont des poèmes de circonstance, concède Cahun, mais il y a une différence fondamentale entre le sujet que le poète s'impose et qui le rend semblable à un acteur et « le poème qui s'impose au poète par la force d'émotion instantanée d'un moment quelconque de sa vie intime ou collective »². Ici Cahun a recours à la distinction faite par Tzara entre le contenu manifeste et le contenu latent d'un poème : le premier, dont le contenu idéologique apparaît au premier plan, ne peut pas être révolutionnaire. Si le dépassement du formalisme peut favoriser cette poésie faite par tous appelée par les surréalistes, « par contre l'exigence des conformismes idéologiques serait la négation même de toute poésie »³. Non seulement, le contenu manifeste, qui recoupe l'affirmation idéologique, n'est pas souhaitable en poésie, mais, précise Cahun, il n'est pas non plus possible, la conscience ne pouvant se révéler transparente dans l'expression, ne pouvant « esquiver des absences, des relâchements de surveillance, et par suite un contenu latent »⁴. Le contenu manifeste, qui correspond au « poème moyen d'expression », se révèle ainsi inconséquent, tant dans sa nature, qui n'est jamais transparente contrairement à ce que le poète croit, que dans sa visée.

Cahun introduit alors, par opposition – on le comprend même si cela aurait gagné à être mieux amené –, le poème comme « activité d'esprit », qui lui-même échappe à la « pureté idéologique ». Elle prend pour exemple la photographie d'un homme imaginant photographier les cheveux mêlés de paille de la femme qu'il aime endormie dans un champ qui, une fois le cliché révélé, apparaît comme une émeute. Cahun fait ici allusion, sans le mentionner, à la méthode paranoïa-critique de Dalí⁵, qui permet à l'observateur, à partir de la puissance active

¹ *Ibid.*, p.508 [8].

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 509. [9]

⁴ *Ibid.*

⁵ Cahun explique rétrospectivement dans un texte autobiographique le caractère volontaire de cette absence de mention de Dalí, difficile en réalité à comprendre en ce qu'elle la rapporte aux « interprétations différentes » relevant de son « idéologie paranoïaque », auxquelles, bien qu'« incarnation parfaite du marxisme *vivant* selon ses camarades », il prête : « [e]ntre nous, de la « Porte Rouquine », je soutins la thèse que Dalí, s'il était à leurs yeux l'incarnation parfaite du marxisme *vivant*, prêtait à des interprétations différentes. Son idéologie étant pour

de son imagination, de voir autre chose dans l'image que ce qu'elle donne à voir à premier abord¹.

Quelle serait alors la valeur de propagande, c'est-à-dire l'action, d'un tel poème ? Cahun soutient qu'il est impossible de répondre à une telle question, seule l'émotion et l'intensité produites par un poème pouvant être appréhendées, non ses effets psychologiques.

Cahun définit à partir de là « trois sortes d'action auxquelles un poème peut prétendre ». Elle évoque d'abord la poésie comme « action directe par affirmation et répétition », c'est-à-dire moyen d'expression qui privilégie le contenu manifeste, véhiculant de manière brute l'idéologie et ainsi soumise aux impératifs du présentisme et de l'action immédiate. Elle donne comme exemples emblématiques les chants partisans (*La Marseillaise*, *L'Internationale*), la publicité commerciale et idéologique, du « toute femme élégante est cliente du Printemps », au « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » – on notera la mise sur le même plan de ses deux slogans, ironique et significative. Si, dans un contexte immédiat, cette forme peut se révéler efficace, s'attardant elle tombe vite dans deux écueils symétriques et inverses, le déclenchement d'une action devenue inopportune, ou aucune action du tout, ne donnant alors naissance qu'à l'épuisement de l'énergie des masses « par une sorte de masturbation révolutionnaire »². Elle n'a pour Cahun, comme l'atteste l'usage des guillemets, de « poésie » que le nom.

Cahun présente en second lieu la poésie comme « action directe à contre-sens, par provocation » qui, si elle joue de la contradiction, n'aboutit qu'aux mêmes effets que la première, puisque l'intention, bien que détournée, est visible et par là-même également soumise à la propagande, qui apparaît alors tout autant comme une « méthode de crétinisation »³.

Enfin, Cahun définit la poésie comme « action indirecte ». Celle-ci engage le lecteur ou le spectateur à tirer ses propres conclusions : « laisser à désirer », comme l'écrit Breton, que Cahun cite⁴, pour assurer à l'imagination, l'invention et à la liberté des représentations, une capacité de déploiement, seule garante de l'efficacité de la poésie, donc de sa valeur subversive. L'action indirecte peut également fonctionner à partir de l'exemple de la contradiction indirecte, qui s'appuie elle-même sur une vérité non posée en tant que telle mais suggérée.

le moins paranoïaque, selon moi, je refusais de le nommer dans la brochure (Claude Cahun, « Confidences au miroir », in *Écrits*, *op.cit.*, p. 595).

¹ La première formulation de la méthode paranoïaque-critique se trouve dans Salvador Dali, « L'âne pourri », *Le surréalisme au service de la révolution*, n°1, juillet 1930.

² *Ibid.*, p. 512 [12].

³ Cette expression est également utilisée par Breton dans *Légitime Défense* ou encore visant directement Aragon, par Crével, rédacteur du tract « la mobilisation contre la guerre n'est pas la paix », daté de juin 1933 et signé par les surréalistes – emprunts probables que Cahun n'évoque pas dans ce contexte.

⁴ *Ibid.*, p. 514 [14].

Cahun cite à l'appui un extrait du manifeste de Marx¹ son apparent éloge de la bourgeoisie, ainsi que les symboles associés par Rimbaud à la démocratie dans ses *Illuminations*. C'est cette forme qui révèle son véritable pouvoir subversif ou révolutionnaire.

Cahun inaugure le second temps de son analyse avec une citation de Marx, extraite de *Misère de la Philosophie*, en réponse à *philosophie de la misère* de Proudhon, dont il pointe l'incapacité de répondre à la méthode dialectique. Elle commence son réquisitoire contre Aragon en repartant de son article « la technique décide de tout », parue sous le titre général « l'actualité poétique » dans lequel Aragon précise ses positions². Il repart d'un épisode du Faust de Goethe, au moment où le héros abandonne la jeune fille avec laquelle il danse, parce qu'une souris rouge lui sort de la bouche. La jeune fille est interprétée comme une allégorie de la poésie, et la souris rouge de la poésie « qui n'admet pas de qualificatif », c'est-à-dire qui ne peut être qualifiée de révolutionnaire, et qui correspond en réalité à celle dont Aragon vient de se défaire, la poésie surréaliste. Aragon adresse un message d'adieu à ses anciens camarades, cité par Cahun : « je quitterai la chanteuse de Brocken pour *redescendre* avec la souris rouge vers des fumées qui ne sont pas les vôtres, vers un monde où les cris qui vous émeuvent *risquent* d'être à jamais perdus »³. Cahun explicite alors l'inconséquence d'Aragon et la ruine – négative – de la poésie qui ne peut qu'être amenée. Car, d'une part, Aragon rejette la poésie surréaliste en condamnant une position visant à « défendre une *abstraction* qui peut aux mains de n'importe qui (sic) devenir piège⁴, mitrailleuse ou poison, pour le service de la classe dominante ». Mais, d'autre part, il considère qu'« il n'est pas vraisemblable que les révolutions soient le produit de la poésie révolutionnaire ». Si alors, comme le dit Cahun, la poésie « ne peut vraisemblablement qu'enregistrer la lutte de classes, qu'exprimer les revendications du prolétariat », le poète militant révolutionnaire qu'est Aragon, s'il ne produit pas la révolution⁵, dessert tout autant la poésie, ce qui ne l'empêche néanmoins pas de poursuivre « sa carrière *lyrique* de journaliste et de poète »⁶. C'est un marxisme vidé de sa substance que propose ainsi, pour Cahun, Aragon. Si, certes, l'emploi contre-révolutionnaire peut caractériser toute

¹ On notera la référence théorique et politique, et non poétique à proprement parler. Elle est l'une des traductions de la déspecialisation de la poésie portée par les surréalistes, même s'il est difficile de savoir ici si l'usage de Cahun relève véritablement d'une telle posture.

² Louis Aragon, « L'actualité poétique. La souris rouge », *Commune*, octobre 1933.

³ Louis Aragon cité par Claude Cahun, *Les paris sont ouverts, op.cit.*, p. 520 [20]. Les citations qui suivent sont d'Aragon.

⁴ La parenthèse est de Cahun.

⁵ Tout en ne remettant pas en cause simplement cette absence de lien entre poésie et révolution, Cahun ne manque pas de citer Lénine, en majuscule « SANS THEORIE REVOLUTIONNAIRE PAS D'ACTION REVOLUTIONNAIRE ».

⁶ *Ibid.* C'est elle qui souligne.

réappropriation, il peut être neutralisé par une vigilance et une appropriation de l'abstraction décriée qui puisse en soi avoir valeur poétique et donc révolutionnaire.

Dans ce contexte de « défense d'une certaine poésie », celle qui « fait partie de la lutte des classes révolutionnaires », « tout ce qui n'a pas de visa bureaucratique est suspect », taxé de fascisme. Les poètes – comprenons les véritables pour Cahun – se voient renvoyés hors des préoccupations révolutionnaires, politiques et sociales (URSS, répression aux colonies). Cahun s'emploie alors à rejeter cette accusation, en invoquant, à titre comparatif, des poèmes de 1933 d'Aragon opposés à ceux de Péret, extraits de *La révolution surréaliste*, publiés en 1926 et du *Surréalisme au service de la révolution* datés de 1930, de Crevel dans *Les pieds dans le plat*, parus en 1933 et de Breton dans *les vases communicants* de 1932, et en opposant Aragon à lui-même, à travers des extraits parus dans *La Révolution surréaliste* en 1925 et 1928.

Enfin, Cahun entreprend, dans son entreprise de réévaluation de la poésie surréaliste, de se confronter au problème soulevé par Aragon du « mécanisme de classe de l'inspiration poétique ». Elle commence d'abord en ironisant sur ceux-là seuls pour lesquels la question se pose :

« ces Messieurs, qui, entrés dans la carrière et nourris des applaudissements auxquels leur vanité et leur intérêt les poussent à faire un perpétuel appel, vivent directement ou indirectement de leur prostitution au prolétariat »¹.

Ceux qui renvoient leurs adversaires à leurs origines bourgeoises, qui ne s'incluent pas dans la critique de classe qu'ils mettent en avant :

« ces parasites de la révolution, ces exploiters d'une interprétation primaire du marxisme, d'une interprétation de commande (utopique et réactionnaire), du jour où ils ont adhéré à un *Credo*, se donnent, contre toute vérité matérialiste, pour des enfants du miracle, échappant à leur origine, à toutes leurs déterminations passées, à leurs tics bourgeois, cessant de relever de la critique même qu'ils affectaient d'instituer ».

Pas plus que de nier ce mécanisme, il ne s'agit, une fois « passé dans le camp prolétarien », de « l'affirmer à tort et à travers » ; mais il n'est possible de le réduire pour les poètes qu'en « accueillant leur inspiration d'où qu'elle vienne, mais en l'accueillant sans le moindre aveuglement »². Cahun prend à cet égard un exemple posé comme subjectif, et éminemment surréaliste : l'expérience de son propre corps imaginé ou rêvé, parmi d'autres, qui se situent par rapport à lui, expérience singulière et spécifique qui s'inscrit plus généralement

¹ *Ibid.*, p. 526 [26].

² *Ibid.*, n. p. 527 [27].

dans une configuration du rêve et de l'imagination mais sur laquelle elle s'attarde, qui lui semble relever de l'espace et non du temps, et qui participe d'une mythologie propre : comment le relier à un mécanisme de classe, quand l'expérience, au-delà du caractère non pertinent qu'une telle élucidation pourrait avoir pour ses détracteurs, pourrait être celle d'« une particularité qui ne m'est pas particulière sans doute, que je puis fort avoir en commun, subir en commun, avec des ouvriers, mêmes conscients ? »¹. On voit ici la volonté de Cahun de dépasser l'antagonisme de classe.

La poésie se caractérise par une ambivalence qu'il s'agit précisément de mettre à jour, et qui constitue son « déterminisme 'spécifique' »². De manière très intéressante, Cahun peut alors souligner le caractère vain du rapport présenté par Aragon entre théorie et pratique sous la forme spécifique du rapport entre poésie et époque révolutionnaires, le débusquant à partir de la nature même de la poésie :

« [q]ue la poésie révolutionnaire 'soit le produit de l'époque révolutionnaire', c'est une lapalissade qui ne nous renseigne point sur la nature, sur les particularités de la poésie en question »³.

Il faudrait, pour le savoir, pouvoir déterminer « quels éléments contradictoires » se retrouvent dans les poèmes, quels sont les poètes, pour cette raison même les plus représentatifs, chez lesquels ces « communes-divergences », sont « le plus manifestes ».

La poésie se caractérise en réalité par son caractère indéterminable, qui ne peut être que sondé, investi, mais toujours provisoirement et jamais établi de manière définitive. Si la poésie agit, elle ne se réduit pas à un rôle, que la poésie de propagande voudrait lui faire jouer.

Cahun termine son essai en mobilisant le « point de vue 'historique' » de ces camarades, faisant allusion au groupe Brunet, que « la question n'intéresse qu'incidemment », qu'elle situe comme appelé à être prolongé par eux et par d'autres et dont elle se décharge en expliquant son manque de connaissances marxistes. Le propos promeut « l'expérience dada-surréaliste », comme ayant été la plus achevée du point de vue de l'expérience révolutionnaire. Cahun relate comment elle a permis la destruction des mythes, comprise comme condition de possibilité des développements propres du prolétariat. Néanmoins, elle prend soin ici en notes de s'éloigner de cette conception : elle explique ainsi que « toute culture repose sur des mythes » dont il s'agit pour les poètes révolutionnaires de « dénoncer par l'expression des rapports dialectiques »,

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 528.

³ *Ibid.*

lesquels sont révolus. Avant d'arriver au terme de l'évolution dialectique, « des mythes nouveaux s'incorporeront à notre conscience de l'univers ». La négation du mécanisme général de l'inspiration poétique est présentée comme expérience négative-positive, dans une logique dialectique, dans la mesure où elle est la marque de la réalisation de la poésie, qui, après avoir parcouru « le chemin de la négation d'un mécanisme général et de l'affirmation du mécanisme de classe de l'inspiration poétique », sera arrivée à cet état où « la poésie cessera d'avoir une détermination spécifique, autrement dit cessera d'exister PARCE QUE LA POESIE SERA FAITE HOMME ».

Si « le débat reste ouvert », comme l'affirme Cahun dans le post-scriptum qui conclut son essai, « l'extension et l'intensité de l'action poétique » trouveraient où s'exercer sur le terrain nouvellement ouvert de la liberté.

Au moment où Cahun fait paraître sa brochure, les surréalistes, quelques mois après leur admission, ont été exclus de l'AEAR, et Cahun, Malherbe et le groupe Brunet ont alors à leur tour quitté l'organisation, dénoncée comme stalinisante. Des divergences idéologiques majeures structurent le rapport des surréalistes au PC.

Il faut prendre la mesure de ce positionnement de Cahun dans le surréalisme. En citant le panthéon surréaliste – Lénine, Marx, Lautréamont, Rimbaud – et quelques-unes de ces figures majeures, – Breton, Crevel, Péret –, dans un mouvement général où elle s'oppose à Aragon, Cahun se positionne comme une théoricienne du surréalisme. L'ambition, si elle ne peut s'affirmer comme telle, n'en est pas moins réelle et d'autant plus notable. L'opposition à Aragon, figure intellectuelle majeure et en plein essor, traduit un paradoxe cahunien majeur : l'assurance intellectuelle d'une femme qui prend soin de sans cesse affirmer sa banalité et son manque d'ambition¹. L'ironie avec laquelle elle traite Aragon illustre tout à fait cette idée. On en trouve d'abord un exemple significatif dans la dédicace que Cahun adresse à Breton sur un « exemplaire inachevé », de son « essai polémique », qu'elle lui fait porter, ainsi avant sa parution, le 3 juin 1934. Il relate un échange de l'auteure avec Aragon, qui souligne sa conception dogmatique de la poésie :

« A André Breton, ce souvenir de l'aear – séance du 13 juin 1933 :

Aragon : Il n'existe pas en URSS d'écrivains qui écrivent ce qui leur passe par la tête. On écrit une chose parce qu'elle est utile ; sans quoi elle n'est pas publiée.

¹ Si cette posture traduit en partie un manque de confiance, si l'absence d'ambition est aussi une rhétorique très présente chez les surréalistes et que l'attitude de Cahun doit aussi être examinée de ce point de vue, le fait qu'elle soit un sujet renvoyé à l'altérité y joue également un rôle significatif. On y reviendra.

Cahun : Comment juge-t-on qu'elle sera utile ou non ? – Par exemple quand il s'agit de poésie ?

Aragon : A l'enthousiasme qu'elle provoque pour la construction du socialisme.

Cahun : Comment peut-on se rendre compte qu'elle provoque cet enthousiasme ?

Aragon : C'est bien simple : quand Mayakowsky lisait ses poèmes il attirait des foules ; on était obligé de refuser du monde.

Aragon expose ce qu'on a fait pour les peuples sibériens les plus arriérés qui n'avaient pas d'alphabet, dont certains (selon lui) n'avaient pas de poésie, pas même de chants.

Aragon : Eh bien camarades, on leur a chanté l'Internationale. Et maintenant ils sont tous poètes¹.

La qualité de Cahun est du reste reconnue par Aragon lui-même. Ainsi l'évoque-t-elle implicitement dans plusieurs sources autobiographiques en mettant en avant un jugement d'affiliation politique d'Aragon à son égard qu'elle considère en partie :

« Aragon pareillement n'a-t-il pas dit de moi quel dommage qu'elle soit trotskyste ! A tous égards une surestimation. Par contre « donquichottisme ! » c'était visé. Du premier coup. Plus qu'aucune de mes flèches »².

On notera au passage la manière dont le jugement défaillant d'Aragon sur la poésie et la politique, aussi condamné par Cahun qu'il soit, ne signifie pas une vision globale erronée ; au moins ne se fait-il pas un avis sur Cahun que celle-ci ne sait reconnaître comme valable.

Breton, affaibli par cette affaire, auxquels s'ajoutent d'autres déboires amicaux et sentimentaux, trouve significativement en Cahun un relai qu'il ne manque pas de lui exprimer. Il lui écrit ainsi le 7 juin 1934 :

« J'ai lu et relu avec un agrément incomparable la plaquette que vous m'aviez fait parvenir et qui laisse si loin tout ce qui avait été entrepris dans le même sens avant elle. Rien ne me paraît plus lucide, plus inexorable, plus émouvant que ce témoignage. Il me paraît mettre fin avec éclat à un débat absurde. Ce que nous défendons n'a jamais été mieux dégagé, n'a jamais été mis plus haut ».

La réponse de Breton exprime d'abord la pleine réussite de l'inclusion de Cahun au sein du surréalisme : la valeur du « nous », dans la mise en avant de la conception du surréalisme,

¹ Claude Cahun, Dédicace à André Breton, 3 juin 1934 (cité dans François Leperlier, *CC, L'exotisme intérieur*, *op.cit.*, p. 289)

² Claude Cahun, *Confidences au miroir*, *op.cit.*, p. 605.

se faisant en outre dans un vocabulaire combatif – « nous défendons » –, marque une reconnaissance significative de Cahun comme membre et théoricienne du mouvement. Le compliment n'est en outre pas mince de la part de Breton : souligner que le pamphlet dépasse toute entreprise qui l'a précédé, c'est considérer que la brochure apporte un surplus par rapport à ses propres analyses. Or il ne le témoigne pas qu'à Cahun elle-même mais également de manière publique, dans des gestes visant à affirmer la position politique du surréalisme :

« Une camarade, Claude Cahun, dans une brochure marquante qui vient de paraître : *Les paris sont ouverts*, brochure qui s'attache à supputer le destin de la poésie en faisant la part de sa nécessité propre et des données sociales de son existence, prend à partie Aragon sur le manque de rigueur de sa position actuelle [...]. Les conclusions irréfutables de cette brochure corroborent et renforcent au-delà de toute attente celles que j'ai cru devoir formuler en 1932 dans *Misère de la poésie*, quant à l'impossibilité de résoudre aussi élémentairement qu'Aragon a tenté de le faire, le conflit qui met aux prises la pensée consciente de l'homme et son expression lyrique, conflit suffisant à passionner au plus haut degré le drame poétique qui nous a voulu pour acteurs »¹.

Le renforcement des thèses de Breton, comme il le soutient « au-delà de toute attente » montre tout autant le caractère inespéré que nécessaire de ce pamphlet pour le leader du surréalisme. Un an après, dans « La grande actualité poétique », il insère significativement Cahun dans la généalogie du surréalisme, la citant à la suite d'Éluard et de Tzara :

« À la fin d'une polémique récente avec Aragon, Claude Cahun me paraît, en ce sens, avoir déposé les conclusions qui resteront longtemps les plus valables »².

Enfin, l'expression la plus manifeste, du point de vue de Breton, de l'appartenance de Cahun à l'histoire du surréalisme apparaît dans sa mention en 1952 dans ses entretiens avec André Parinaud :

« Qui serait à la recherche d'une image vraiment évocatrice de cette époque la trouverait dans une brochure publiée en 1934 par Claude Cahun sous le titre *Les paris sont ouverts* »³.

L'ouvrage trouve une telle résonance dès le départ que l'on peut se demander si Cahun n'a pas pris soin, dans les moindres détails, de satisfaire le mouvement et Breton en particulier.

¹ André Breton, « Qu'est-ce que le surréalisme » (1934), in *OC, II*, Paris, Editions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 260.

² André Breton, « La grande actualité poétique », archives André Breton <http://www.andrebreton.fr/work/56600100415120>.

³ André Breton, *Entretiens (1913-1952)*, avec André Parinaud, Paris, « Le point du jour », 1952.

Sa forme est en effet un écho dont on trouve difficilement une marque plus significative dans la théorie surréaliste¹. Breton va significativement jusqu'à saluer la forme de l'ouvrage, qui lui plaît tout à fait :

« je vous remercie de m'avoir gardé cet exemplaire, car j'ai été aussi sensible à l'étonnante présentation de ce petit livre : la couverture, le titre courant (vraiment courant), les moindres espaces. Tout lui assure de rester unique comme ton »².

Si Cahun a laissé échapper auparavant, comme elle le souligne, une possibilité d'inclusion dans le groupe, elle négocie dans un contexte qui la rend particulièrement favorable, son entrée de manière tout à fait significative. Son chemin dans le mouvement à partir de là confirme sa volonté d'inscription.

III- Entre (ré)affirmation du surréalisme et contradiction d'un point de vue esthétique-politique

L'histoire du rapport entre poésie et politique s'inscrit historiquement dans celle, plus large, des liens entre le PC et le surréalisme, et façonne l'existence du groupe. La période à laquelle Cahun peut – à la fois parce qu'elle se l'autorise et qu'elle y est autorisée – participer au mouvement, traduit en réalité les contradictions du surréalisme comme projet esthétique-politique. D'emblée, c'est la valeur de la poésie, comprise au double sens déspecialisé de devant être réalisée par tous et incluant différents genres littéraires et formes artistiques, affirmée comme elle-même révolutionnaire, qui est au cœur du projet surréaliste. Mais le rapport au politique que le surréalisme, comme tout mouvement intellectuel, induit, est complexe. Il y a d'abord l'ambition politique générale de changement de société que l'application du marxisme-léninisme à travers l'exemple de l'URSS appelle. Mais il y a aussi les infléchissements relevant des nécessités conjoncturelles ou des événements qui se produisent et qui amènent à s'engager en utilisant des répertoires d'action spécifiques.

A- « Transformer le monde et changer la vie »

D'un point de vue théorique, le surréalisme prétend maintenir la distinction entre la poésie et l'intervention politique en ne confondant pas les deux domaines. Ainsi se situe au cœur du projet surréaliste d'un côté l'affirmation d'une autonomie de l'art, qui permet

¹ André Breton, Lettre à Claude Cahun, 7 juin 1934, coll.part.

² *Ibid.*

précisément sa valeur révolutionnaire, de l'autre, une volonté d'intervention dans le domaine politique qui s'illustre notamment par l'usage de répertoires d'action traditionnels des intellectuels, comme les tracts et les manifestes¹. Quand Breton déclare « transformer le monde a dit Marx, changer la vie a dit Rimbaud », ces deux mots d'ordre pour nous n'en font qu'un »², il n'entend pas en réalité poser comme équivalentes la révolution dans le domaine du politique et celle qui s'exerce dans celui du poétique. Ces objectifs sont simultanés, mais non confondus, en raison de moyens d'action et de finalités qui diffèrent : la politique ne contient pas sa finalité en elle-même – la révolution n'étant elle-même que transitoire, pour l'établissement de la société sans classe à venir – au contraire de la poésie qui vise à sa propre réalisation. Mais elle est également vouée à disparaître à travers son achèvement puisqu'elle doit correspondre au moment où le sujet et l'objet coïncideront, ou, pour reprendre les termes de Cahun, où « la poésie sera faite homme ». D'un point de vue théorique et philosophique, l'ambivalence peut être justifiée. C'est cette même absence de confusion entre poétique et politique que Péret souligne dans son pamphlet *Le déshonneur des poètes* :

« Le poète lutte contre toutes les oppressions : celle de l'homme par l'homme d'abord et l'oppression de sa pensée par les dogmes religieux, philosophiques ou sociaux. Il combat pour que l'homme atteigne une connaissance à jamais perfectible de lui-même et de l'univers. Il ne s'ensuit pas qu'il désire mettre la poésie au service d'une action politique, même révolutionnaire. Mais sa qualité de poète en fait un révolutionnaire qui doit combattre sur tous les terrains : celui de la poésie propre par les moyens propres à celle-ci et sur le terrain de l'action sociale sans jamais confondre les deux champs d'action sous peine de rétablir la confusion qu'il s'agit de dissiper et, par suite, de cesser d'être poète, c'est-à-dire révolutionnaire »³.

Mais il est très difficile, d'un point de vue pratique, de se conformer au discours. Si le surréalisme n'a pas vocation à agir directement dans la politique, mais à porter un potentiel révolutionnaire permanent, les surréalistes interviennent également dans ce domaine en tant qu'intellectuels révolutionnaires, par exemple à travers des tracts et des manifestes. Dans ce cadre, la catégorie d'« intellectuel » peut fonctionner comme une catégorie d'auto-identification pour les surréalistes ; et ici apparaît une déclinaison significative de la contradiction du projet esthétique-politique : car là où l'ambition surréaliste de déspecialisation doit amener à la disparition des catégories, d'intellectuel mais aussi d'artiste, cette ambition

¹ José Pierre, *Tracts surréalistes et déclarations collectives 1922-1969*, deux tomes, Paris, Eric Losfeld, 1980 ; 1982.

² André Breton, « Discours au congrès des écrivains », in *Position politique du surréalisme*, in *Œuvres complètes II*, édition établie par Marguerite Bonnet, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1992, p. 459.

³ Benjamin Péret (1945), *Le déshonneur des poètes*, in *Œuvres Complètes*, tome 7, Paris, José Corti, 1995, p.7.

n'est pas tenable dans l'intervention politique où c'est bien en tant qu'intellectuels que les surréalistes interviennent. Le mot d'ordre du caractère révolutionnaire permettant de séparer les moyens d'action poétiques et les moyens d'action politiques se trouve confronté à une double difficulté : il ne peut ainsi faire l'économie ni des différentes déclinaisons du et de la politique du point de vue du surréalisme – qui distingue l'engagement de l'homme de celui du poète – ni de la contradiction qui accompagne nécessairement l'ambition ; précisément car le projet esthétique-politique du surréalisme ne se formule pas de manière autonome, sans devoir répondre aux exigences à la fois du champ intellectuel et du champ politique par rapport auxquels il entretient une position fort complexe. C'est précisément ce double positionnement qui rend, au regard de l'ambition du surréalisme, impossible de tenir tout à fait le projet, c'est-à-dire d'être révolutionnaire en maintenant la distinction entre la révolution poétique et la révolution politique. Et si cela n'est en réalité pas absent de l'esprit des surréalistes eux-mêmes¹, la question n'en mérite pas moins d'être posée.

Les contradictions du surréalisme sont rendues surmontables par une fidélité à leur éthique. Celle-ci révèle également un autre souci du politique, loin des logiques partisans, qui vise précisément à mettre à mal les valeurs bourgeoises, capitalistes et racistes. En d'autres termes, la vision éthico-politique permet de dépasser les contradictions potentielles qu'appelle le projet esthétique-politique. Mais alors, cela ne peut précisément passer que par une rupture avec le PC. Là encore les choses doivent être précisées. On ne peut sous-estimer dans cette rupture l'échec de la stratégie artistique du surréalisme visant à influencer sur la politique culturelle du PC et à être reconnu comme le seul mouvement véritablement révolutionnaire. Ainsi, il y a bien des logiques autres que politiques au sens d'une discordance idéologique fondamentale dans la rupture progressive des surréalistes avec le PC². Néanmoins, cette incompatibilité est également bien présente et essentielle à la compréhension de l'impossibilité de l'adhésion du surréalisme à la politique communiste et soviétique : d'abord du point de vue des rapports entre l'art et la politique tel que le PC les définit ; ensuite de celui de la direction même de la politique générale progressivement mise en place par l'URSS.

¹ Breton à cet égard revendique, dans la lignée de Baudelaire, un droit à la contradiction. Néanmoins, par rapport à la question révolutionnaire, il se justifie souvent en affirmant l'inverse, à savoir la clarté de la position surréaliste. Il reconnaît par exemple cette confusion après-guerre, par exemple dans son « Ode à Charles Fourier », qu'il présente, y compris dans sa correspondance avec Cahun, comme « un poème de combat » (Lettre à Claude Cahun, 18 janvier 1946).

² Sur la question des enjeux littéraires et non politiques dans l'intervention politique, on pourra se référer à Gisèle Sapiro, *La guerre des écrivains (1940-1953)*, Paris, Fayard, 1996 ; Carole Reynaud-Paligot, *Parcours politique des surréalistes, op.cit.* ; « la poésie surréaliste entre révolte et révolution », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, n°26, vol.2, 2007, p. 123-131.

Avant que cette rupture ne soit consommée, *Les paris sont ouverts* permet précisément de réaffirmer l'autonomie de la poésie de laquelle découle le véritable potentiel révolutionnaire. Cette contribution est alors très importante dans le contexte en ce qu'elle est la réaffirmation même du projet surréaliste. Mais la position cahunienne, plus largement, ne rejoue pas les contradictions du surréalisme dans son rapport à l'art et au politique que d'autres formes d'engagement illustrent.

B- Contre-attaque : le primat de l'action politique et la réaffirmation surréaliste cahunienne

L'année 1935, marquée par le désaveu officiel d'Aragon par Breton, voit également la naissance du groupe Contre-Attaque¹, réuni sous l'égide de Roger Caillois et de Georges Bataille, conçu comme une « union de lutte des intellectuels révolutionnaires ». C'est en réalité le premier qui impulse l'initiative et la communique au second, lequel va engager les contacts avec les surréalistes. Breton y répond favorablement, Cahun et Malherbe y participent². Les deux femmes vont accueillir des réunions du groupe. Cahun signe – elle est la seule femme – le manifeste inaugural du 7 octobre 1935, qui présente en deux temps la « résolution » et les « positions de l'union sur des points essentiels » qui consistent en l'accord avec les données fondamentales du marxisme³. Dans cette conjoncture, Cahun semble intégrée au groupe surréaliste.

Comment expliquer le rapprochement entre Bataille et Breton en 1935 ? Il faut d'abord rappeler que Bataille, proche des surréalistes dans les années 1920, s'en désolidarise et crée sa propre revue *Documents*. Mais Bataille et Breton, malgré une rivalité qui perdure, et des oppositions certaines, se rejoignent autour de préoccupations communes⁴. Tous deux sont hostiles dès les années 1920 au matérialisme historique tel qu'il est prôné par le PC, qu'il s'agit selon eux de réélaborer de manière à faire valoir l'importance de l'inconscient, s'attirant ainsi communément les critiques et la suspicion du parti. C'est précisément la rupture des surréalistes

¹ Sur Contre-Attaque, cf. Michel Surya, *Contre-Attaque, Union des intellectuels révolutionnaires (1935-1936)*, Paris, éditions Ypsilon, 2013.

² C'est à ce moment que Caillois et Cahun se rencontrent. Elle lui dédie un exemplaire des *paris sont ouverts*, lui de son *Procès intellectuel de l'art* (F. Leperlier, CC, *L'exotisme intérieur, op.cit.*, p. 301).

³ Le manifeste semble en réalité avoir été anti-daté, les signatures ne seront en effet récoltées que quelques jours après. Il existe en outre deux tirages de ce manifeste, le premier recoupant 13 signataires, le second 39 et parmi lesquels on trouve outre Breton, Cahun et Péret parmi les surréalistes, notamment Dora Maar, Léo Malet, Suzanne Malherbe, Henri Pastoureau, Yves Tanguy.

⁴ Pour plus de renseignements, on pourra se référer à Christophe Halsberghe, « L'affrontement Bataille-Breton », in Laurent Ferri et Christophe Gauthier (dir.), *L'Histoire Bataille. L'écriture de l'histoire dans l'œuvre de Georges Bataille*, Paris, Librairie Droz, coll. « études et rencontres de l'École des Chartes, 2006, p.71-84.

avec le PC en 1935 qui constitue une occasion de rapprochement avec Bataille, qui lui était demeuré plus éloigné que Breton¹. Ce qui les relie dans ce contexte, c'est-à-dire une volonté d'agir en particulier face à la montée des extrêmes-droites en Europe, à partir d'une praxis politique difficile à trouver, révèle les ambiguïtés du surréalisme sur la non-coïncidence des questions poétiques et politiques ; mais paradoxalement, il éclaire alors différents enjeux qui se posent pour le mouvement.

Si la participation de Cahun à Contre-Attaque exprime bien son appartenance au surréalisme, elle traduit également les propres contradictions de ses représentants, du point de vue politique. En effet, l'adhésion de Breton et des surréalistes à Contre-Attaque recoupe tout à fait la difficulté à tenir l'action indirecte par la poésie. Le manifeste inaugural de Contre-Attaque, va ainsi dans le sens de la promotion directe de l'action, reposant sur des « considérations réalistes »². Contre-Attaque s'inscrit dans la volonté de répondre à un contexte national et international particulièrement tendu. L'organisation se fonde précisément du point de vue national sur le rejet du front populaire, la dénonciation du nationalisme et du colonialisme qui caractérisent la France, et la volonté de se mobiliser face à un fascisme grandissant, en France et ailleurs.

Le ton utilisé dans les interventions est bien celui de Bataille, et non des surréalistes, promouvant face aux institutions politiques et bourgeoises inutiles que « la constitution d'un gouvernement du peuple, d'une direction de salut public exige une intraitable dictature du peuple armé ». La volonté de précipitation de l'histoire s'accompagne ainsi d'une virulence et d'un jacobinisme radical, promu par « la création d'une vaste composition de forces, disciplinée, fanatique, capable d'exercer le jour venu une autorité impitoyable ». L'agressivité, du point de vue de la révolution, est promue en dernier point, de manière totale : « sans aucune réserve, la révolution doit être tout entière agressive, ne peut être que tout entière agressive ».

Si l'ensemble des participants peut se retrouver autour d'une doctrine qu'il s'agit d'élaborer, en accord avec « les données fondamentales du marxisme » (contradiction à terme du capitalisme, socialisation des moyens de production comme terme du processus historique actuel, lutte de classe comme facteur historique et source de valeurs morales essentielles), on trouve des éléments que l'on peut rétrospectivement lire comme annonciateurs de la rupture entre les surréalistes et l'autre tendance, du groupe, avec à sa tête Bataille, les « Souvariniens »³.

¹ Roger Caillois a quant à lui pris part aux activités surréalistes entre 1929 et 1933. Il s'éloigne rapidement de Contre-Attaque.

² On trouve une reproduction de ce manifeste dans Claude Cahun, *Écrits, op.cit.*, p. 548-550. Les citations qui suivent en sont extraites.

³ Il s'agit des intellectuels regroupés autour de Boris Souvarine et de la revue *La Critique Sociale*.

Mais alors ce divorce même se joue dans une rhétorique que les surréalistes, et Breton en particulier, adoptent eux-mêmes au départ. La rupture affichée par les surréalistes se fait en effet au nom de la dénonciation de tendances « dites ‘surfascistes’, dont le caractère purement fasciste s’est montré de plus en plus fragrant »¹, au sein de Contre-Attaque. Ce surenchérissement s’inscrit en effet bien dans une rhétorique que les surréalistes, et Breton en particulier, a lui-même soutenu.

Repartons d’abord du manifeste inaugural de Contre-Attaque. Dans ce texte figure une promotion de l’exaltation qui entend récupérer la force créatrice dont ont su user le nationalisme et le fascisme en particulier :

« Nous constatons que la réaction nationaliste a su mettre à profit dans d’autres pays les armes politiques créées par le mouvement ouvrier : nous entendons à notre tour nous servir des armes créées par le fascisme qui a su utiliser l’aspiration fondamentale des hommes à l’exaltation affective et au fanatisme ».

Si le vocabulaire ici utilisé est typique de Bataille, et moins de Breton, ce dernier non seulement y souscrit mais plus fondamentalement use de cette rhétorique de l’exaltation, du fanatisme, présentés comme des armes utilisées par le fascisme qu’il s’agit de se réapproprier dans une finalité contraire – révolutionnaire. Certes des désaccords entre les deux chefs de file sont en réalité d’emblée affirmés. On peut pour le montrer prendre l’exemple du tract daté de mars 1936 « sous le feu des canons français... »², signé par Breton et Cahun. Cette prise de position dénonce la politique en général et la politique communiste en particulier qui « a rompu définitivement avec la révolution », en se trompant d’attitude face au national-socialisme, portant la « qualification » du monde tel qu’il est, face à Hitler, eu lieu de la « disqualification », seule attitude qui vaille. Néanmoins, on peut encore lire à la fin du texte une mention troublante à l’Allemagne nazie : contre les négociations diplomatiques, tour à tour qualifiées, toujours selon ce même vocabulaire virulent, de « chiffons de papier », de « prose d’esclave des chancelleries », le texte stipule la préférence « *en tout état de cause* [de] la brutalité antidiplomatique de Hitler, plus pacifique, en fait, que l’excitation baveuse des diplomates et des politiciens »³. Cette mention, due à Jean Dautry, rédacteur du tract, entraîna la colère de Breton qui n’avait pas lu le manifeste. Une deuxième version fut alors réécrite. La phrase devint : « nous leur préférons, en tout état de cause, et sans être dupes, la brutalité antidiplomatique de Hitler, moins sûrement mortelle pour la paix que l’excitation baveuse des

¹ « Rupture avec Contre-Attaque », L’œuvre, 24 mars 1936 ; reproduit dans Claude Cahun, *Écrits, op.cit.*, p. 553.

² « Sous le feu des canons français... et alliés », *Contre-Attaque*, mars 1936.

³ Ce sont eux qui soulignent.

diplomates et des politiciens ». Comme on le voit, la modification, tout en étant notable, n'est pas substantielle, les signataires déclarant « ne pas être dupes » et « la brutalité », « plus pacifique » de Hitler se voyant euphémisée, qualifiée dès lors de « moins sûrement mortelle ». En définitive, comme le note Robert Stuart Short dans son entretien sur le surréalisme¹, si Breton qualifia le texte de « fasciste », cela ne l'empêcha pas de le signer après des modifications mineures².

José Pierre considère que c'est l'initiative suivante, la déclaration « travailleurs vous êtes trahis » qui entraîne la rupture entre Bataille et les surréalistes. Si la paternité de ce texte est discutée – comme relevant exclusivement de Bataille ou étant davantage collective –, elle marque la volonté de démarcation du petit groupe qu'il conduit dans lequel on retrouve Jean Bernier, Lucie Colliard, Jean Dautry, Gaston Ferdière, Georges Michon. Ces personnes composent le bureau provisoire d'un « comité contre l'union sacrée », qui ne porte déjà plus la marque Contre-Attaque³, et semble ainsi manifester, si ce n'est le passage accompli à une nouvelle forme d'organisation, du moins un éloignement avec les surréalistes. De sorte que la rupture affirmée par les surréalistes en mars 1936 ne viendrait en fait que prendre acte d'une séparation déjà réalisée. Quelle que soit la version retenue, il y a bien des divergences idéologiques fondamentales entre les deux groupes qui permettent d'expliquer la séparation finale.

Breton finit en effet par prendre ses distances avec cette mise en avant maladroite du fascisme, vers laquelle la rhétorique de Bataille, bien qu'elle ne soit pas synonyme d'adhésion, penche⁴. Cette tonalité va en effet culminer dans la création du terme de « surfascisme » par Jean Dautry pour désigner la ligne de l'union⁵. Fin mars 1936, c'est précisément au nom de la dénonciation de tendances « dites 'surfascistes', dont le caractère purement fasciste s'est

¹ Robert Stuart Short, « Contre-Attaque », in Ferdinand Alquié (dir.), *Le surréalisme*, Paris, Mouton and co, 1968.

² Il est également notable que Breton fasse figurer le manifeste inaugural à la fin du recueil *Position politique du surréalisme* – mention qui elle-même va dans le sens de cette contradiction du surréalisme du point de vue poétique et politique que l'on analyse ici. Sans doute peut-on y lire à la fois la marque de la séduction qu'exercent sur lui alors les thèses de Bataille, sa volonté de les affirmer, et celle de se poser comme l'un des leaders de l'entreprise.

³ Ce comité annonce l'entreprise qu'impulse Bataille par la suite, à travers la revue *Acéphale*, qui paraît entre 1936 et 1939.

⁴ Michel Surya explique en ce sens que la position de Bataille ne se caractérise pas par un « surfascisme », comme le dénoncent bientôt les surréalistes, mais un « sur-antifascisme », qu'il lit par exemple dans une autre rhétorique bataillienne violente faisant référence à la « chiennerie fasciste » (« appel à une réunion sur 'la patrie et la famille', tract, cité par Michel Surya, in *Contre-Attaque*, *op.cit.*).

⁵ C'est Henry Dubief qui explique que ce terme est celui de Dautry. Mais comme le souligne Marina Galletti dans son travail d'édition de Bataille, Pierre Dugan alias Pierre Andler, en réclame également la paternité (Georges Bataille, *L'apprenti sorcier*, Editions de la différence, 1999, note 1, p.11). Robert Short, revenant sur l'expérience de Contre-Attaque, explique ainsi que le terme de « surfascisme » « se réfère à l'intention expresse de Contre-Attaque de dépasser et de transcender le fascisme en se servant de l'expérience fasciste et en appliquant certaines de ses méthodes à des buts révolutionnaires (« Contre-Attaque », in Ferdinand Alquié, *Le surréalisme*, *op.cit.*, p. 162).

montré de plus en plus fragrant », au sein de Contre-Attaque, que s'opère la rupture des surréalistes avec l'union. Les signataires, parmi lesquels on trouve Breton et Péret, notamment accompagnés de Cahun et Malherbe, réaffirment alors les principes du surréalisme, à travers « leur attachement inébranlable aux traditions révolutionnaires du mouvement ouvrier international »¹. On peut néanmoins noter que la surenchère autour du vocabulaire du fascisme ne naît précisément pas de rien mais d'un contexte, qui, s'il est bien remis en cause *in fine* par les surréalistes, s'inscrit également dans un accord commun, qui l'a précédé, et qui reposait d'emblée sur un positionnement problématique par rapport au fascisme, à travers la tentative réaffirmée de récupération de ses moyens. Cette adhésion commune, le vocabulaire dans laquelle elle s'opère, mais aussi son échec, sont révélateurs de l'effervescence, voire de l'agitation confuse du moment, tout autant que du besoin impérieux qui s'impose de passer à l'action. Or, la position de Cahun est ici particulièrement intéressante précisément car alors qu'elle souscrit aux actions et aux discours collectifs, elle ne réitère pas l'exaltation fanatique dans ses propres prises de position intellectuelles, contrairement à Breton. On peut pour le montrer comparer sa production dans ce cadre à celle du chef de file du surréalisme.

Le 8 avril 1936², en vue de la préparation de la réunion du lendemain, Cahun rédige une note intitulée « la guerre »³. Procédant comme dans le texte paru dans la revue *Minotaure*, Cahun écarte d'emblée la possibilité d'apporter une réponse univoque, relevant de positions de principe, à la question « êtes-vous pour ou contre la guerre ? ». Son raisonnement est le suivant. Elle rejette tour à tour les fanatismes, ici présentés comme symétriques et inverses, que sont le pacifisme d'une part, qui vise au refoulement de l'expression des « pulsions agressives » nécessaires aux mouvements insurrectionnels, et le patriotisme d'autre part, quand bien même il serait prolétarien ou international. Les hommes qui sont animés par lui ne peuvent en effet être que « tôt ou tard les marionnettes des impérialistes ». Il s'agit pour Cahun de mettre en

¹ *L'Œuvre*, 24 mars 1936 (reproduit dans CC, *Écrits*, *op.cit.*, p. 553).

² En réalité, le groupe surréaliste a alors désavoué toute publication qui pourrait être faite au nom de Contre-Attaque. On peut émettre quelques hypothèses, sans pouvoir trancher la question : s'agit-il d'une erreur quant à la datation ? Faut-il y voir la marque d'un décalage entre une condamnation publique et l'entérinement réel de la séparation ? S'agit-il encore d'une note publiée à l'occasion d'une réunion ne réunissant que les surréalistes et leurs sympathisants ? La mention dans le texte du nom de Dautry, par exemple, renforce encore la difficulté puisque ce dernier est tour à tour mentionné dans une phrase marquant une communauté, sous la mention « les plus 'optimistes' d'entre nous » et renvoyé à une position non partagée, face à laquelle Cahun prône le partage préalable du « pessimiste optimisme » « avant de soutenir la guerre seul agent de révolution (selon eux) ». Cette opposition entre le « nous » et le « eux » est encore marquée d'une ambiguïté dans un même mouvement, quand Cahun évoque « nos divergences qu'il serait temps d'exprimer », ce qui témoigne de désaccords significatifs, sans pour autant renvoyer à une stricte désolidarisation. On laissera ainsi la question ouverte, même si l'on peut mentionner que cette note ne relève assurément pas de la tonalité de la note de rupture.

³ Le texte de la réunion a été reproduit dans Claude Cahun, *Écrits*, *op.cit.*, p. 563-564. Les citations qui suivent en sont extraites.

avant la nécessité des « contradictions psychiques », en vue de mener à une « nouvelle conscience », seule à même de permettre l'édification du socialisme ». Elle y prône le « défaitisme révolutionnaire », conçu comme « pacifisme agressif », présenté comme renouant avec la position du PCF, aujourd'hui abandonné par lui. Cette perspective doit être celle de Contre-Attaque. C'est l'éloge des contradictions, de l'ambivalence, moteurs de la révolution que Cahun propose ici :

« faire surgir les ambivalences et les *valoriser*, c'est encourager les militants à se maintenir dans la pleine disponibilité d'adaptation aux étapes d'une révolution qui sera permanente ou ne sera pas viable, ne sera qu'une forme bientôt ressentie, bientôt reconnue d'oppression – ou qui sera faite par les hommes qui tendent à une libération morale complète, à la conscience plus générale d'une réalité non expurgée à l'usage du peuple et de l'innocence ».

Il s'agit ainsi de faire ressortir la volonté contradictoire au cœur du sujet, mais pour tirer parti de cette nouvelle conscience. Or cette perspective ne se révèle pas seulement conforme au contexte dans lequel elle se déploie mais dans une forme de distanciation par rapport à celui-ci. Cahun use certes de la grammaire politique disponible et se situe dans cette dynamique exprimée par Breton et Bataille, appelant à mobiliser « l'*élan* »¹, le « potentiel de forces vives », dans leurs interventions respectives. Mais des lignes de démarcation sont notables. L'éloignement de Cahun est d'abord visible dans sa mise à distance des postures occupées par Dautry et Aimery, qui selon elle, se contentent de s'en remettre au « réveil », c'est-à-dire à la mobilisation, qui soutiennent la précipitation de la guerre sans tenir compte des « contradictions psychiques », de l'« ambivalence » que Cahun appelle, et qui n'ont su prendre « la précaution de faire partager leur pessimiste optimisme, [l'avoir] fondé sur plus qu'un courage du désespoir peu communicatif ». Elle fait écho à la dénonciation de Georges Bataille qui, au même moment, s'en prend à « ceux qui, sous prétexte de lutter contre le fascisme, prépare une nouvelle croisade des démocraties », ou de Jean Bernier qui met en cause les « croisades antifascistes des états démocratiques alliés à l'URSS² ». Mais si Cahun utilise comme Bataille ce vocabulaire dénonciateur, pointant non sans ironie « les idéales croisades pour la défense de la démocratie colonialiste et de l'U.R.S.S. remilitarisée », auxquelles elle oppose un « pacifisme agressif », son usage du langage et de l'idéologie qui le sous-tend s'éloigne en réalité sensiblement de celui plus largement utilisé par les membres du groupe Contre-Attaque, par les surréalistes et par Breton lui-même.

¹ C'est elle qui souligne.

² Georges Bataille, *L'apprenti sorcier*, *op.cit.*, p.260.

Cahun n'a en effet pas recours au vocabulaire de l' « exaltation » et du « fanatisme » auquel le chef de file du surréalisme succombe. Elle le refuse tout au contraire, renvoyant dos-à-dos le fanatisme pacifiste comme le fanatisme patriote. Or, dans le cadre de Contre-Attaque Breton adopte un ton sensiblement différent de celui qui est habituellement le sien et qui marque la puissance d'attraction intellectuelle de Bataille, porteur le plus éminent dans ce contexte de cette posture¹. Ainsi, Breton appelle dans ses interventions à des formes programmées d'exaltation, par exemple « un *plan d'exaltation générale* », pouvant être « élaboré en commission très fermée », ne pouvant « résulter que de la mise en commun d'un certain nombre de « *plans d'exaltation particulière* »². Les ressources humaines qui s'en dégagent et le fanatisme, utilisés par le fascisme mais qu'il s'agit de se réapproprier contre lui, principes du manifeste inaugural de Contre-Attaque, sont réaffirmés par Breton qui se fait le chantre d'une « révolte qui doit tout submerger » à partir d'une « affirmation créatrice », reposant sur un refus, qu'il s'agit de « faire supporter par les épaules innombrables de la violence »³. Cahun s'emploie quant à elle à un examen dialectique davantage conforme aux données fondamentales du surréalisme. Son recours au vocabulaire de l'exaltation se situe du côté du défaitisme et d'un pacifisme agressif et reconnaît en ce sens, et en ce sens seulement, qu'il convient « d'utiliser à nos fins *la guerre même* »⁴.

La « libération morale » que Cahun appelle et qui doit reposer sur « la pleine disponibilité d'adaptation aux étapes d'une révolution qui sera permanente ou ne sera pas viable », fait également écho au vocabulaire constamment utilisé par Breton, de même que « la conscience plus générale d'une réalité non expurgée à l'usage du peuple et de l'innocence », rappelle la reprise et la mise en avant par Breton du mot d'ordre de Marx « plus de conscience », réaffirmé à plusieurs reprises. Enfin, contrairement à Bataille et Breton dans ce contexte, Cahun ne fait pas appel aux « foules » et aux « masses » sur lesquelles il s'agit de s'appuyer mais parle d' « individus », de « militants », singularisant le vivier révolutionnaire, remplaçant à son cœur la conscience du sujet lui-même. C'est dans cette perspective qu'elle incarne une posture bretonienne, que lui-même semble davantage délaissier au même moment.

¹ On trouve néanmoins des précédents peu subtils dans des prises de position dénonçant l'hypocrisie du pacifisme, avec principalement en ligne de mire Henri Barbusse et Romain Rolland, et appelant à la « guerre civile », contre la « guerre impérialiste », au nom de la « révolution prolétarienne » Cf. par exemple « Déclaration pour la Literaturnia Gazeta à la demande de Romoff », in André Breton, *Œuvres Complètes, II, op.cit.*, p. 507. Il s'agit certes d'un tract, moins favorable au déploiement de la pensée dialectique.

² André Breton « Intervention du 11 novembre 1935 », in Michel Surya (ed.), *Contre-Attaque, op.cit.*, p. 113. C'est lui qui souligne.

³ *Ibid.*, p.114.

⁴ C'est elle qui souligne.

Dans cette prise de position conforme à l'orthodoxie du surréalisme, à un moment où Breton lui-même montre toutes ses difficultés à la tenir, on peut lire à la fois une adhésion très manifeste de Cahun aux principes du mouvement et une possibilité de dépassement des règles du jeu qu'il impose dans une temporalité et une conjoncture spécifiques. La posture de Cahun révèle ainsi un paradoxe entre une adhésion au surréalisme et un possible dépassement des logiques qu'il appelle dans un contexte donné rendu possible par cette adhésion principale même ; une forme d'hyperorthodoxie, qui peut, dans une certaine conjoncture, être retournée « contre » Breton lui-même en particulier. Ce paradoxe témoigne d'un positionnement singulier dedans/dehors de Cahun par rapport au surréalisme, rendu visible par la question complexe de l'autonomie de l'art par rapport au politique. Or ce lien se joue également, dans un autre type de production définissant l'identité de groupe des surréalistes et à laquelle Cahun apporte également sa marque singulière : l'objet.

IV- L'objet, entre art, politique, genre et sexualité

L'objet a une place particulière dans le surréalisme, au moment où il s'impose, dans les années 1930, en ce qu'il permet une renégociation du projet initial entre art et politique. Dans un contexte où beaucoup de membres éminents ont déserté le mouvement, et où il s'est ouvert aux femmes, l'objet permet de réaffirmer la puissance révolutionnaire du surréalisme. S'il donne naissance à des controverses, et notamment à une opposition structurante entre l'automatisme de Breton et la méthode paranoïa-critique de Dali, il renouvelle et incarne la vision d'un art fait par tous, d'une exploration de l'inconscient, ainsi que de la perception et des capacités hallucinatoires. Il se révèle pour Cahun, comme pour d'autres femmes, un outil de subjectivation.

A- Aux origines de l'objet

L'objet permet en outre particulièrement d'introduire une dimension fondamentale dans la tradition surréaliste qui se joint au couple poésie et politique : la sexualité. L'une des premières thématiques de l'objet soutenant une présentation collective apparaît en 1931, dans un numéro du *Surréalisme au service de la révolution*, sous la plume de Salvador Dali. Il y explique la dimension poétique de l'objet dans la mesure où il est identifié avec le pervers, un retour aux sources de l'imagination et au désir inconscient :

« [...] l'objet lui-même et les phantasmes que son fonctionnement peut déclencher constituent toujours une série nouvelle et absolument inconnue de perversions, et par conséquent de faits poétiques »¹.

L'identification de la poésie au désir et à la perversion qui seraient offerts par l'objet constitue en même temps un appel au déploiement de l'imagination amoureuse. Dali présente alors différents objets à origine automatique, qu'il appelle « objets à fonctionnement symbolique », confectionnés par Alberto Giacometti, Valentine Hugo, André Breton, Gala Éluard et lui-même. Il présente comme suit l'objet *boule suspendue* de Giacometti :

« une boule de bois marquée d'un creux féminin est suspendue, par une fine corde à violon au-dessus d'un croissant donc une arête effleure la cavité. Le spectateur se trouve instinctivement forcé de faire glisser la boule sur l'arête, ce que la longueur de la corde ne lui permet de réaliser que partiellement »².

La réalisation partielle de la rencontre entre la boule et l'arête ouvre sur une tension sexuelle, une forme de frustration qui constitue en même temps un appel à une capacité à un renouvellement de l'imagination permanent, à ouvrir d'autres potentialités. Cette tension rend judicieux d'interroger cet objet du point de vue du genre. Cet examen est rendu d'autant plus pertinent que cette dimension apparaît en réalité dans la description même qu'en propose Dali, à travers le « creux féminin » de la « boule » et le « croissant » qui « effleure la cavité ». La boule serait en ce sens féminine et le croissant masculin, reproduisant la dualité sexuelle pénétrant/ pénétré-e. Mais cette assignation respective est-elle si évidente ? L'historienne de l'art spécialiste du surréalisme Rosalind Krauss suggère au contraire une forme d'indécidabilité du genre de la boule et du croissant, signifiée par la manière dont ils sont appelés, par l'imagination qui force à faire glisser la boule sur l'arête, sans pour autant pleinement se rencontrer, à demeurer sexuellement en tension³. On peut ainsi lire cet objet comme marque tout à la fois d'une tension sexuelle et d'une indécidabilité du genre qui se nourrissent mutuellement. D'un point de vue féministe, qui s'oppose donc à la lecture masculine qu'en fait Dali, on peut ainsi voir dans cet objet une capacité de dépasser l'assignation de genre, particulièrement significative dans le sens où elle est le fait d'un homme, dans une réalisation

¹ Salvador Dali, « Objets surréalistes », *Le surréalisme au service de la révolution*, n°3, décembre 1931, p.16.

² *Ibid.*, p.17. Cf. annexe 1.

³ Rosalind Krauss, « No more play », in *The Originality of the Avant-Garde and Other Modernist Myths*, MIT Press, Cambridge Mass., 1985, p. 62-64.

pensée comme fondatrice de l'expérience surréaliste de l'objet. Il s'agit alors d'interroger si cette lecture féministe est applicable à toute production masculine.

Pour ce faire, on peut s'intéresser à l'objet de Dali :

« un soulier de femme à l'intérieur duquel a été placé un verre de lait tiède, au centre d'une pâte ductile de couleur excrémentielle. Le mécanisme consiste à plonger un sucre sur lequel a été peinte l'image d'un soulier afin d'observer la désagrégation du sucre et par conséquent l'image du soulier dans le lait. Plusieurs accessoires (poils du pubis collés à un sucre, petite photo érotique) complètent l'objet qu'accompagnent une boîte de sucre de rechange et une cuiller spéciale qui sert à remuer des grains de plomb à l'intérieur du soulier »¹.

Il est plus difficile de trancher du point de vue du genre cette production. On retrouve le projet d'une certaine indétermination sexuelle à travers une forme d'instabilité contenue dans cet objet emblématique du fétichisme à bien des égards : le morceau de sucre tenu au-dessus du verre de lait menace d'y tomber. Dans cette configuration, comme l'a souligné Emmanuel Guigon, le lait peut être lu comme renvoyant à la fois à l'éjaculation et au lait maternel². Le fait que le morceau, lui aussi suspendu et sur lequel est dessiné un autre soulier, menace d'y tomber, accentue encore cette tension du point de vue du genre.

Mais Dali ne nous a-t-il pas mis en garde lui-même quant à la prégnance de sa vision masculine de l'objet dans sa description de celui de Giacometti ? Et pourquoi le morceau de sucre menace-t-il simplement de tomber dans le lait ? Cette forme de tension ne renverrait-elle pas alors également à une impossibilité de faire se rencontrer, et s'unifier, le féminin et le masculin ? Ces possibles lectures contradictoires témoignent du fait que cet objet peut être lu comme rendant à la fois compte d'une possibilité de dépassement des rôles de genre, tout autant qu'à un inachèvement de ce (même) point de vue. Rencontre manquée en somme. Dans ces deux productions masculines, on peut ainsi lire des formes de frustration et d'incomplétude.

Il paraît alors judicieux d'interroger comment les femmes s'inscrivent dans ce dispositif. Leur confection d'objets révèle-t-elle une spécificité ? Dans ce contexte où, comme on l'a expliqué au début de ce chapitre, l'affirmation des femmes est en grande partie tributaire d'une adoption au moins provisoire de la posture de muse-sujet, et où la réaffirmation collective du surréalisme favorise l'entrée des *outsiders*, parmi lesquels les femmes, l'objet permet de questionner de manière intéressante les formes que peut prendre la subjectivation féminine.

¹ *Ibid.* cf. annexe 1.

² Emmanuel Guigon, « L'objet surréaliste : introduction aux techniciens bénévoles », thèse de doctorat en histoire de l'art, sous la direction de Marc Le Bot, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 1985, p. 86.

Dans le numéro du *surréalisme au service de la révolution* qui nous accompagne dans cette réflexion, on trouve les objets de Valentine Hugo et de Gala Éluard. Penchons-nous sur la production de la première.

L'objet d'Hugo présente, placées sur une table de jeu, deux mains gantées dont le doigt de l'une, de couleur rouge, paume contre sol, pénètre sous le gant de l'autre, blanche, posée de manière à ce que l'on y voie la paume. La main blanche tient entre son index et son annulaire un dé. Les mains sont clouées à la table par des fils, disposés à la manière d'une toile. Comme les très rares précédents commentateurs de cet objet l'ont noté, il peut être lu comme une variation de la formule de Lautréamont, érigé comme un mot d'ordre par les surréalistes, « beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ». L'interprétation sexuelle de cette citation était considérée par les surréalistes comme la seule valable. Cet objet a été décrypté du point de vue du genre et a donné lieu à des commentaires différents. Par exemple, l'historien de l'art Robert Belton le considère comme genré : il y lit la main colorée comme masculine, par opposition à la main blanche, symbole de virginité et de féminité, dualité soutenue par la mise en scène de l'opposition concavité / convexité que le positionnement respectif des mains appelle¹. Un autre historien de l'art, Steven Harris, y perçoit quant à lui, une forme d'indécidabilité du genre, à partir de la fourrure d'hermine présente au poignet de la main « masculine ». Il compare de manière notable cette réalisation à celle de Giacometti, précédemment entrevue : si les deux compositions expriment un frisson de plaisir, à travers le jeu sur le contact, contrairement à l'objet du sculpteur, il considère que celui d'Hugo ne met pas en scène une rencontre frustrée mais au contraire un contact physique conditionné par la toile de fils qui détermine et même immortalise le moment. Il n'est, selon lui, pas question ici de frustration mais de « la plénitude d'une relation érotique entre les éléments qui constituent l'image »². La rencontre de réalités distantes est précisément, dans la conceptualisation de l'image surréaliste, la condition de toute rencontre vraiment fortuite et nécessaire³ qui ici, se joignent et font l'amour.

Cet objet participe-t-il de la spécificité du positionnement genré de Hugo dans le mouvement surréaliste ? Il faut d'abord, pour pouvoir répondre à cette question, y analyser la

¹ Robert J. Belton, « Speaking with Forked Tongues? 'Male' Discourse in 'Female' Surrealism », in Mary Ann Caws, *Surrealism and Women*, *op.cit.*, p. 54.

² Steven Harris, « Sister to the dream: the Surrealist Object between Art and Politics », these de doctorat en histoire de l'art, The University of British Columbia, 1997.

³ Cette idée correspond au « hasard objectif » développé par Breton dans *Nadja* (1928), *Les vases communicants* (1932) et *L'amour fou*. Il correspond à une tentative de synthèse entre Engels et Freud. Dans ce dernier, il est défini de la façon suivante : « le hasard serait la forme de manifestation de la nécessité extérieure qui se fraie un chemin dans l'inconscient humain (André Breton, *L'amour fou*, in *OC, II*, p.690).

manière dont le genre et la sexualité y sont explorés. L'interprétation la plus plausible me semble bien être celle qui consiste à lire dans l'objet une mise en jeu de l'indécidabilité du genre figurée par la main noire pénétrante prolongée par la fourrure apparente au poignet. Cette production ne reproduit donc pas simplement la dualité masculin / féminin du point de vue de la sexualité. En ce sens, contrairement à ce que soutient Belton, cet objet ne relève pas simplement d'une exploration « masculine » de la sexualité féminine. Néanmoins, il semble bien constituer un type de production similaire : l'indécidabilité du genre est en effet aussi présente dans les objets réalisés par les hommes. En ce sens, cet objet s'inscrit dans la tradition surréaliste dans la thématization du point de vue du genre et de la sexualité qui sous-tend ce type de création. Harris le souligne en réalité, sans le dire explicitement, quand il explique que malgré la plénitude présentée par les objets, cette composition s'inscrit dans l'exploration collective surréaliste – sous-entendue masculine – en ce que la main fonctionne comme une métonymie et dont le caractère fétichiste évoque alors le manque. Cependant, Hugo, contrairement à ses homologues masculins, semble mettre en scène, ce qui est hautement significatif, une thématization du désir qui ne repose pas sur la frustration mais sur une forme d'assouvissement – quand bien même elle peut être considérée comme partielle. Cette idée est d'autant plus manifeste si on l'articule à l'itinéraire de Hugo : si l'objet renvoie à la relation avec Breton, contrairement à ce qui apparaît dans la production des hommes, il tente précisément de réaliser ce que la vie elle-même n'a pu, en contrecarrant la perte de l'amour par une forme d'achèvement ici, quand bien même, encore une fois, l'union n'aboutit pas pleinement.

Reste néanmoins à examiner si on retrouve cette problématisation dans la production d'autres femmes en vue d'établir si elle pourrait relever d'une spécificité féminine. En outre, il faut également souligner que cet objet de Hugo demeure bien inachevé du point de vue d'une subjectivation féminine identifiable en tant que marquant une « conscience » des normes de genre¹. Il convient alors de prolonger l'examen en vue d'établir si on peut la trouver ailleurs.

¹ J'emploie ici le terme de « conscience » bien qu'il ne soit pas pleinement satisfaisant. En effet, la difficulté à débusquer ce qu'un auteur peut vouloir signifier à travers une production, si elle est susceptible de caractériser toute tentative d'interprétation, l'est particulièrement dans le cas du surréalisme et de la lecture des objets, en raison notamment du rapport à la psychanalyse et à l'inconscient qui y est revendiqué. Elle l'est sans doute également du fait de la difficulté à lire un objet comme un texte – bien que l'on tâche de le considérer selon cette dimension textuelle large, c'est-à-dire non réduite à l'écriture – pour un(e) chercheur(e) qui n'est pas historien(ne) de l'art. Il s'agit néanmoins ici de tenter de comprendre ce que ces objets peuvent dire quant au processus de subjectivation de femmes, et donc quant au rapport au genre qu'ils peuvent permettre de penser.

B- Désir et subjectivation féminines

1) Les « choses » de Meret Oppenheim

Parmi les femmes surréalistes, Meret Oppenheim est sans doute celle qui partage le plus de points communs avec Cahun. Toutes deux arrivent un peu avant 1935 dans le mouvement. Mais c'est surtout une attention commune à la question du genre, bien que différemment formulée, qui permet de soutenir cette proximité. Le travail d'Oppenheim est très éclectique, mais contrairement à celui de Cahun, il ne forme pas une unité. Si les deux se rejoignent dans une forme d'exploration interdisciplinaire (création d'objets, photographie, peinture, écriture pour Oppenheim), on ne trouve pas chez l'artiste suisse la même continuité dans l'exploration artistique. Oppenheim a surtout été reconnue pour son travail sur les objets, dès 1936, avec l'exposition surréaliste chez Charles Ratton, mais aussi, après des années difficiles où elle ne produit pas ou peu, entre 1937 et 1954, en 1956, avec l'œuvre, *Das Paar*, ou plus tard en 1959 avec *Cannibal Feast*, présenté à l'exposition internationale du surréalisme. L'exposition de 1936 donne lieu à la présentation de l'objet devenu l'un des emblèmes du surréalisme, *Déjeuner en fourrure*. Il s'agit d'une tasse posée sur une coupelle, où se trouve également une cuillère, chaque élément étant recouvert de fourrure. Cette composition laisse peu de doute quant à sa représentation de la sexualité. Indépendamment même des interprétations auxquelles il a donné naissance – dans sa thématisation particulière du fétichisme notamment – il importe de souligner, ce que l'on a moins fait, ce que peut signifier un tel geste artistique pour une femme surréaliste. Pour l'appréhender, il apparaît judicieux de réintroduire cet objet plus largement dans le parcours de Meret Oppenheim. Il convient ainsi d'opérer un petit détour par son entrée dans le surréalisme en 1933, pour comprendre les formes de conscience qu'elle peut avoir et exprimer ici, en 1936.

Lors de son entrée dans le mouvement, Meret Oppenheim incarne par excellence la figure de la femme-enfant. Mais elle assume aussi d'emblée une position ambiguë quant à la représentation de la féminité à travers son statut de modèle pour Man Ray. Pour le saisir, on peut laisser un moment de côté l'objet et prendre l'exemple d'une photographie, *Érotique voilée*, parue dans la revue *Minotaure* en 1933¹. Oppenheim apparaît nue, le bras gauche accoudé à une roue, la main visiblement posée sur le front, paume face caméra, l'avant-bras et la main étant couverts d'encre. Au-dessus du pubis apparaît la fin de la roue qui vient figurer le pénis. Cette représentation est donc à la fois féminine dans la pose d'Oppenheim, le fait qu'elle

¹ Cf. annexe 1.

ait lieu sous le regard de l'homme, Man Ray, et masculine dans cette représentation du membre viril. De manière intéressante, cette photographie a donné lieu à des lectures contradictoires : des féministes comme Mary Ann Caws, proche du surréalisme, ont pu lire ce travail comme étant celui de Meret Oppenheim, dans une logique donc de revalorisation du sujet féminin, là où l'intéressée elle-même, à la fin de sa vie, déclarait que le travail réalisé avec Man Ray appartenait au photographe, assumant donc son rôle de modèle et non d'artiste dans le cas présent.

Néanmoins, cette distanciation n'est pas le seul discours produit par Oppenheim relativement à cette période. Certain-e-s interprètes ont ainsi relevé son ambigüité. L'historienne de l'art Nancy Spector a, en ce sens, souligné les propres contradictions d'Oppenheim évoquant son travail avec Man Ray, en vue de faire ressortir le lien entre la manière dont elle est représentée dans les clichés du photographe et son propre projet esthétique et théorique. Par exemple, dans une interview donnée en 1984 Oppenheim peut déclarer « je ne vois pas ce que mon œuvre a à voir avec ce corps de jeune fille »¹, marquant une distanciation très claire avec sa propre représentation. Or elle pouvait soutenir quelques années auparavant en 1981 que Man Ray était son collègue et qu'elle ne se souvenait plus exactement qui avait pu avoir l'idée de l'encre sur le bras, là où elle soulignait en revanche que le sourire lui était venu « naturellement ». La mise à distance, si elle se signifie dans ces discours, se fait ainsi sous des formes contradictoires qui permettent de diagnostiquer des formes d'ambigüités quant au positionnement d'Oppenheim comme artiste. Néanmoins, la manière dont elle apparaît dans cette photographie comme extension de la machine à imprimer, la complicité sensuelle à la fois avec la machine et l'appareil photographique qui se met en jeu, se conjuguent pour déboucher sur une peinture de Meret comme une artiste en action en vue de porter de manière intime la nature érotique du processus de création si chère aux surréalistes tout en offrant une image de la créativité féminine d'ordinaire éclipsée par le modèle masculin du génie.

Il faut en outre souligner que cette ambigüité s'éclaire en réalité à la lumière de la production d'Oppenheim, en ce qu'elle a précisément beaucoup tenté d'effacer son corps propre et d'ancrer l'exploration identitaire et les formes de subjectivation à travers les objets. C'est précisément ce qui apparaît dès cette confection d'objets en 1936 – le *déjeuner en fourrure* n'étant pas le seul qu'elle présente alors, je vais y revenir. Oppenheim peut à ce moment difficilement ignorer le statut qu'elle occupe dans le surréalisme. Or, ses objets relèvent d'une conscience des formes de subordination des femmes et/ou d'une affirmation de soi comme sujet

¹ Suzanne Pagé et Béatrice Parent, *Meret Oppenheim*, catalogue d'exposition, Paris, Musée d'art moderne de la ville de Paris, 1984, p. 17.

féminin – c'est-à-dire ici conscient des rapports de pouvoir et faisant accéder le féminin à la représentation dans l'ordre culturel, codé comme masculin et patriarcal, notamment à travers la mise en scène de la sexualité féminine. Il ne s'agit donc pas simplement d'une thématique du désir en général mais bien particulière, relevant du geste fondamental d'un sujet créateur, qui se joue du point de vue de l'imaginaire sexuel, mais féminin.

Cette problématisation du genre et de la sexualité apparaît également dans l'autre objet alors présenté en 1936 par Meret Oppenheim, *Ma gouvernante*. Il s'agit d'une paire de chaussures féminines légèrement inclinées de manière à laisser apparaître une fente au milieu, liées par une corde et présentées sur un plateau. Cette production fait écho à l'objet précédent. Néanmoins, cet objet n'est pas tout à fait servi de la même manière et ceci d'une façon tout à fait significative : l'attachement des deux chaussures a en effet communément été interprété – à juste titre – comme un enchaînement des femmes, une figuration de leur subordination. Difficile de ne pas penser que cette idée n'est pas présente dans l'esprit d'Oppenheim.



Fig. 7: Meret Oppenheim, *Ma gouvernante*

La production de l'artiste suisse se révèle en réalité particulièrement heuristique en comparaison avec la production masculine. Ceci nous permet à ce stade de confronter le travail d'Oppenheim par exemple à celui de Dalí. L'historien de l'art Edward Powers a comparé les deux types de représentation fétichiste que constituent *L'objet scatologique à fonctionnement symbolique* de Dalí précédemment évoqué et l'objet d'Oppenheim intitulé *Das Paar* [Le couple] présenté en 1956¹. Il s'agit d'une paire de bottes marron attachées au niveau de la pointe. Powers soutient que Oppenheim va dans cette composition en réalité plus loin que Dalí, en ce qu'elle parvient à y réaliser l'indifférenciation sexuelle à laquelle ce dernier n'arrive pas dans sa composition, dans la mesure où le morceau de sucre tenu au-dessus du verre de lait

¹ Edward D. Powers, « Meret Oppenheim – or These Boots Ain't made for walking », *Art History*, vol.24, n°3, juin 2001, p. 358-378.

menace seulement d'y tomber, ne réalisant ainsi pas l'indifférenciation¹ – interprétation que l'on rejoint comme souligné précédemment. Powers ajoute que les multiples chaussures « réelles » et représentées (l'une étant par exemple dessinée sur le morceau de sucre) ne parviennent pas à se résoudre en une unité, contrairement aux bottes de Meret Oppenheim, dont le doublement genré – narcissique selon Powers, dimension renforcée par le jeu de miroir qui s'instaure dans la confrontation – s'accompagne néanmoins d'une réunification dans un état « étrange, unisexe »². Cette description en termes de genre est d'Oppenheim elle-même et témoigne plus largement de son souci d'androgynisation, que l'on retrouve sous diverses formes dans sa production. Elle ajoute aussitôt qu'il s'agit de « deux chaussures, à l'abri des regards la nuit, faisant des choses 'interdites' ». Cette description renforce la dimension sexuelle, l'appel à l'imagination, la dialectique visible / invisible, dissimulation/ dévoilement. Il y aurait donc un surplus dans la production d'Oppenheim, du point de vue du genre et de l'indifférenciation sexuelle.



Fig. 8: Meret Oppenheim, *Das Paar*

Ainsi, les travaux d'Oppenheim, ces « choses » [« stuff »], appellation qu'elle préférait à celle d' « objets » des surréalistes, jugée « pompeuse »³, offrent une mise scène remarquable de la subjectivité féminine, à travers l'accès du féminin à la représentabilité et dans une exploration spécifique de la question du désir.

¹ *Ibid.*, p.373.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 361. Rester fidèle à cette volonté de qualification d'Oppenheim apparaît d'autant plus souhaitable dans un travail portant sur la subjectivité féminine que le titre le *déjeuner en fourrure* n'est pas d'Oppenheim mais de Breton, chez lequel l'objet a inspiré un double renvoi au *déjeuner sur l'herbe* de Manet, dans lequel il voyait une représentation de la sexualité féminine et à la *Vénus à la fourrure*, considérée comme fétichiste (Robert Belton, « Speaking with Forked Tongues », *loc.cit.*, p. 53).

2) *Une mise en scène corporelle de Claude Cahun*

C'est un processus de subjectivation similaire, mettant en scène les catégories du genre et de la sexualité, qui marque la confection d'objets de Cahun, correspondant à son entrée dans le surréalisme. Considérons par exemple l'objet présenté à l'exposition de 1936 *La marseillaise est un objet révolutionnaire*¹. On y voit sur une tige, rattaché à un socle, élaboré à partir d'une balle de tennis, un œil grand ouvert, posé verticalement, comme une vulve, aux cils probants et aux cheveux dispersés qui renforcent la dimension sexuelle. L'œil est coupé par une fine plaque en forme de nuage face auquel se tient une main dressée, à la manière d'un miroir. Sur le socle figure une mention : « La Marseillaise est un champ révolutionnaire. La loi punit le contrefacteur des travaux forcés ». Cet objet est fort complexe et on peut essayer de restituer quelques éléments d'interprétation.

(photographie supprimée pour raison de droits de diffusion)

En tant que surréaliste, Cahun ne peut pas ignorer la connotation psychanalytique de l'œil, qu'elle a, en outre, déjà mobilisé dans les planches des photomontages d'*Aveux non avendus*. Le problème de la mobilisation de la psychanalyse est double lorsqu'on investit les productions des surréalistes et l'objet en particulier : si elle est nécessaire en raison du lien de ces derniers à la théorie freudienne², on ne peut échapper à la tension que cette référence appelle, entre la connaissance théorique que les surréalistes avaient de Freud et qui est donc « consciemment » présente dans leurs réalisations, et la part d'inconscient que la théorie surréaliste même appelle à débusquer. Ce rapport entre conscient et inconscient rend donc toute tentative d'interprétation aussi nécessaire que problématique : parce qu'indépendamment même d'un recours à l'interprétation psychanalytique pouvant en lui-même être *a priori* considéré comme sujet à caution, on peut considérer qu'ultimement, y compris du point de vue de la psychanalyse, en ce qu'une représentation peut revêtir plusieurs significations, il n'existe pas de vérité interprétative en elle-même. Le recours à la théorie freudienne ne peut néanmoins pas être évité car il est nécessaire en vue de comprendre le positionnement de Cahun, à travers les objets en général et cet objet en particulier, dans le surréalisme. Tâchons alors au mieux de

¹ On peut lire une certaine ironie historique dans le fait que cet objet ne fut alors pas présent dans le catalogue, dès lors pas attribué et qu'il demeure le seul aujourd'hui conservé.

² Pour une étude du rapport entre psychanalyse et surréalisme, voir Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France, tome 2, 1925-1985*, Paris, Fayard, 1994 ; Fabienne Hulak, *Folie et psychanalyse dans l'expérience surréaliste, op.cit.*

comprendre ce qu'elle a pu vouloir – consciemment et peut-être pas simplement – exprimer dans cette production.

L'œil a une symbolique sexuelle particulière que Cahun n'ignore pas puisqu'elle représente elle-même un « œil-sexe ». L'œil est en outre ici ambigu d'un point de vue sexuel : couramment associé au phallus, il peut également renvoyer à la vulve et au féminin¹. Le scindement du « nuage » pourrait en outre représenter la castration. L'objet, dans sa dimension à la fois phallique et vaginal, rejoint l'indétermination sexuelle portée par les surréalistes dans ce type de production. Cahun s'inscrit alors dans la dynamique collective autour de l'objet, qui, d'une part, à travers la symbolique de l'œil, fait appel à une autre façon de voir, prônée par les surréalistes, d'autre part, renvoie à la mise en question de la différence sexuelle, se posant notamment comme un défi face à la théorie freudienne, en appelant à un maintien dans le stade pré-œdipien. Mais, parce qu'il peut être considéré comme élevant le vagin au signifiant de phallus², il porte la marque d'une subjectivation féminine spécifique dans le surréalisme.

La série de renvois à d'autres productions des surréalistes, que donne à voir cet objet, permet de mesurer le positionnement dedans/dehors de Cahun par rapport au mouvement et la spécificité qu'elle y apporte. L'objet fait d'abord référence au film de Dali et de Buñuel *Un chien andalou*, sorti en 1929. Dans la scène d'ouverture, un rasoir vient sectionner, de manière horizontale, l'œil d'une femme, séquence qui se prolonge et se mue avec un nuage qui passe devant la lune. Il est difficile de ne pas penser que l'on retrouve cette séquence dans l'objet de Cahun à travers la planche figurant le nuage qui vient couper l'œil, condensant ainsi les deux temps de la séquence. Ce moment, comme l'objet, renvoie à une peur de la castration, à la fois refusée et exprimée. Si d'un point de vue psychanalytique, l'œil, comme organe de vision, est identifié à un organe masculin, la blessure renvoie en effet à une castration symbolique. Dans les deux séquences du film, le scindement renvoie ainsi à une castration qui se joue dans des termes violents et représentant l'acte sexuel – la pénétration – car c'est en effet significativement l'œil d'une femme qui est violenté, par la main de l'homme.

Mais précisément, l'œil chez Cahun prend ici un autre sens d'un point de vue sexuel. Comme on l'a dit, Cahun condense les deux scènes du film de Dali et Buñuel en créant un œil-lune, œil à la fois phallique et vaginal, qui vient signifier le brouillage de la différence sexuelle. En outre, la vision signifiée par l'œil est ici réappropriée de manière à contrer le statut d'objet de la femme qui apparaît dans le film de Dali et Buñuel : on passe en effet de l'œil féminin

¹ On va y revenir.

² Ma lecture de l'objet est ici redevable à celle de l'historien de l'art Steven Harris, « Coup d'œil », *Oxford Art Journal*, vol. 24, n°1, 2001, p. 89-112.

sectionné, à l'œil sujet, qui peut être lu, comme Lasalle et Solomon-Godeau l'ont aussi suggéré, comme représentant le regard de la femme qui s'inscrit dans la vision de Cahun sur la manière dont une femme s'insère dans la culture patriarcale¹.

François Leperlier estime que l'objet fait également écho à celui de Man Ray publié dans *Minotaure* en 1933 sous le titre « nature morte ». On y voit un bilboquet au pied duquel se tient une main tendue, contenant une ampoule, avec en arrière fond, dominant, la tête de Man Ray lui-même, ayant à sa gauche une main dressée, sortant d'un ballon de foot, dont l'ombre se répercute sur la face droite du visage du photographe et qui vient couper le visage d'une femme, dont on ne voit qu'une partie, les yeux levés au ciel, une larme coulant de chaque œil, au milieu de la face. Il s'agit en fait de la reproduction de la célèbre photographie de Man Ray de 1932 « Larmes de verre ». La composition de Cahun est très semblable à celle de Man Ray. Le bilboquet fait écho à l'œil, composé d'une balle de tennis. Ici aussi le jeu entre la main qui coupe le visage, entre les deux yeux, rappelle le thème de la castration. Harris a directement réintroduit l'intertextualité entre les deux objets en suggérant que Cahun, dans le sien, a réinterprété l'association de Man Ray entre la balle et l'œil, qui elle-même joue sur la castration dans la détachabilité du socle et de la balle, pour rendre explicite le rôle métaphorique de la balle comme œil, se tenant sur le *bâton*, duquel elle peut être détachée à tout moment². La comparaison entre les deux objets peut permettre de poser des hypothèses quant à la subjectivation décelable dans l'œuvre.

Comme Elza Adamowicz l'a suggéré, la présence du buste-visage de Man Ray parmi des objets en détourne l'attention et revient à (n') en faire (qu') un objet parmi d'autres. Bien que le visage, placé au centre, soit celui de Man Ray, l'identité apparaît déplacée dans les objets qui l'entourent ou dans les œuvres de l'artiste. Or, la thématization de l'identité comme se retrouvant dans l'objet permet de thématizer l'objet de Cahun de ce point de vue. D'abord, cette représentation crue de la sexualité féminine, a également un sens en tant qu'elle accède précisément à un statut de représentation relativement inédit, qui plus est dans la tradition – masculine – surréaliste. À cet égard, l'objet de Cahun rejoint *Le déjeuner en fourrure* d'Oppenheim. La présence de l'œil-sexe près duquel se tient la main dressée – motif également très présent dans la tradition surréaliste – pourrait également renvoyer à la masturbation³. On

¹ Honor Lasalle et Abigail Solomon-Godeau, « Surrealist confessions: Claude Cahun's photomontages », *Afterimage*, vol.19, n°8, mars 1992, p. 10-13.

² Steven Harris, « Coup d'œil », *Oxford Art Journal*, vol. 24, n°1, 2001, p.103.

³ Harris suggère que la main renvoie également à la fois à la reconnaissance et au désaveu de la castration en tant qu'elle rappelle précisément ce qu'elle cherche à effacer : elle a une connotation phallique en tant que brandie et castrée dans sa séparation du reste du corps. Il soutient en outre la fonction similaire qu'elle occupe dans *Un chien*

peut considérer qu'il s'agit alors également pour Cahun de thématiser un désir féminin – peut-être plus spécifiquement lesbien.

On peut préciser cette représentation du désir féminin à partir de la thématisation dans l'objet de Cahun du phallus féminin. Comme l'a suggéré Harris, contrairement par exemple aux objets de Dalí, celui de Cahun n'est pas à proprement parler un fétiche précisément car il ne voile pas la représentation du phallus féminin mais, à l'inverse, l'affiche de manière provocante et avec défi¹. Le fétiche fonctionne en effet comme substitut au phallus manquant de la mère, c'est-à-dire qu'il représente à la fois un désaveu de la castration et le rappel de sa potentialité. Harris explique en ce sens que cette virtualité est ignorée dans l'objet de Cahun qui semble précisément demeurer à l'état œdipien et maintenir la croyance – qu'il s'agit normalement de dépasser en vue de dépasser ce stade – en le phallus de la mère. Ce refus d'abandon revient pour Cahun à dire qu'« elle aussi en a un » et ainsi à proposer une image de la sexualité féminine qui est aussi phallique². Ainsi, si la sexualité et la différence sexuelle interviennent dans le projet collectif surréaliste de manière à contrer l'ordre culturel, Cahun y ajoute sa particularité : elle se pose en tant que femme et lesbienne prétendant exister comme sujet dans un univers culturel en général qui la voue doublement à l'irreprésentable et que les surréalistes – hommes – eux-mêmes, même s'ils peuvent tendre à remettre en cause la culture patriarcale, en se posant notamment contre le processus de normalisation de la différence sexuelle, ne peuvent pas amener.

Une troisième correspondance permet de thématiser davantage ce qui se joue dans cette représentation: *L'histoire de l'œil* de Georges Bataille. Cette référence à celui qui écrira plus tard *L'Érotisme* est tout à fait significative: « de l'érotisme il est possible de dire qu'il est l'approbation de la vie jusque dans la mort », tels sont les premiers mots qui ouvrent son ouvrage éponyme³. Son *histoire de l'œil* l'annonce. L'auteur y dépeint une scène particulièrement violente dans laquelle Simone, l'héroïne, étrangle un prêtre pendant leurs ébats et demande à un autre personnage Sir Edmond de lui arracher l'œil. Après avoir joué avec, elle l'insère dans son vagin, à partir duquel l'œil, pleurant des larmes d'urine – que le narrateur croit alors identifier à celui d'une autre protagoniste morte, Marcelle –, le fixe en retour à travers les poils pubiens emmêlés d'urine et de sperme. Harris explique que ce geste représente l'indécidabilité de la différence sexuelle, à la fois le pouvoir phallique et la castration signifiés

andalou – où le motif apparaît à plusieurs reprises – et dans l'objet de Cahun en tant qu'elle a pour enjeu le caractère mouvant des signes de la différence sexuelle (*Ibid.*, p.101).

¹ *Ibid.*, p.98.

² *Ibid.*, p.99.

³ Georges Bataille, *L'Érotisme*, Paris, Editions de Minuit, coll. « Arguments », 1957.

par l'inclusion de l'œil dans le vagin, en ce qu'elle s'opère par le démembrement du corps de l'un, masculin, pour l'incorporation dans le corps de l'autre. Ce geste de Bataille, qui représente un défi au processus de normalisation – c'est-à-dire de différenciation sexuelle – de Freud, est interprété par Harris comme étant également signe du retour du refoulé, c'est-à-dire de la mère phallique. Il explique en effet que chez Bataille comme chez Cahun, l'indétermination du genre qui se situe dans ce regard relève du fait qu'il se situe avant le moment de la différenciation sexuelle, sous la menace de la castration ; à ce moment où on ne peut retourner mais qui revient à nous, ou ce qui est et doit demeuré caché, interdit, est révélé :

« For what we see in Bataille's novel and in Cahun's object is the uncanny gaze of the other, regarding us from the other side of castration. If it is a gaze of undeterminate gender, it is because it is the phallic mother who returns to us in a distorted and somewhat threatening fashion, since she is now seen from castration, from the other side of the mirror [...] Freud designates this experience as the uncanny, 'that class of the frightening which leads back to what is known of old and long familiar'. And that old, familiar place [...] is the mother's genitals [...] It is a place we cannot return to but which has uncannily returned to us [...] What ought to have remained hidden, what is forbidden to see, has now been revealed »¹.

Si, dans les deux cas, l'indétermination sexuelle est en jeu, « à travers cet image articulée et inquiétante-familière de phallus féminin qui nous interroge avec son regard »², il y a précisément dans l'objet de Cahun un processus de subjectivation qui s'opère à la fois comme sujet féminin de désir mais aussi sujet de connaissance et de création, qui vise à la fois à contrer la culture patriarcale et à s'inscrire dans sa spécificité, genrée, sexuelle, humaine, en tant qu'artiste et intellectuelle, dans la tradition surréaliste. Ainsi, le jeu sur le sexe (au sens littéral) et sur le genre, peut être lu comme renvoyant à la remise en cause de la soumission des femmes et de leur caractère irréprésentable dans la culture masculine : l'objet participe ainsi à une affirmation de soi comme sujet créateur.

Il faut maintenant s'intéresser au texte qui sert de légende à cet objet : « La Marseillaise est un chant révolutionnaire. La loi punit le contrefacteur des travaux forcés ». On peut d'abord noter le caractère rare de cet usage de l'écriture dans l'objet, qui plus est à portée politique. Il s'agit d'un texte-collage regroupant deux éléments disparates de manière à interroger le spectateur. Il peut être lu comme faisant écho au texte *Les paris sont ouverts*, dans lequel Cahun

¹ Steven Harris, « Coup d'œil », *loc.cit.*, p. 101-102. On francise ici les références anglaises de Freud, « L'inquiétante étrangeté » (1919), traduit de l'allemand par Marie Bonaparte et Mme E. Marty, Paris, Gallimard, 1933 ; rééd., 1971.

² Steven Harris, « Coup d'œil », *loc.cit.*, p. 102.

explique les contre-usages possibles d'un slogan révolutionnaire, lui faisant alors perdre la signification qu'il est censé contenir¹. Les thèses défendues dans le pamphlet de Calun sont alors susceptibles d'éclairer l'objet. Précisément, cet usage contre-révolutionnaire peut être rapporté à la position alors occupée par le PCF. Harris rappelle en effet la manière dont Jacques Duclos avait utilisé une formule similaire à celle de l'objet de Cahun². Il semble alors tout à fait judicieux de lire cette production dans le contexte des relations particulièrement tendues avec le PC – dont l'entreprise Contre-Attaque, qui vient à se moment de se terminer, avait été la plus radicale dans la dénonciation par les surréalistes de l'entreprise communiste. Mais alors, si l'on tient compte de la théorie de Cahun relative au caractère révolutionnaire de la poésie et du contexte historique, cette dernière semble poser la question suivante : peut-on être sûr que *La marseillaise* est bien un chant révolutionnaire ?

La seconde phrase fait référence à l'inscription que l'on trouve sur les billets de banque, ici spécifiquement belges. La gratuité du (non) lien entre les deux citations n'empêche pas pour autant d'essayer de les mettre en relation : pourquoi référence à la loi est-elle faite ici ? Précisément peut-être pour montrer l'antinomie entre les deux propositions, mais qui ne peut alors naître que de leur confrontation surprenante. Ceci renvoie, comme dans la composition elle-même, à la rencontre de deux réalités disparates, relevant de l'humour objectif³. La confrontation abrupte de ces deux affirmations vise à en défaire la valeur de vérité, en montrant le caractère problématique de leur fixité. Mais on peut également y lire une condamnation du PCF et de sa capacité réelle à permettre de libérer les hommes de la servitude « des travaux forcés ». Or c'est à une telle libération que Cahun appelle ici, à travers une articulation subtile de l'érotique, du psychique, du poétique et du matériel.

On peut enfin tenter de mettre en relation le texte avec l'objet lui-même. La punition évoquée par la loi pourrait renvoyer à l'ordre du symbolique refusant la mise en avant de l'(in)différenciation sexuelle, de l'affirmation du désir féminin, et enfin de soi comme sujet de connaissance et de création. Mais l'objet et le texte ne peuvent être lus comme se répondant simplement, mais plutôt dans une relation dialectique où la puissance révolutionnaire poétique,

¹ Claude Cahun, *Les paris sont ouverts*, op.cit. p. 508[8]. Cahun utilise l'exemple de *La marseillaise* dans sa problématisation des types d'action auxquels peut prétendre un poème en la rangeant dans la catégorie d'action directe par affirmation et réitération. Il s'agit alors précisément pour elle de détourner ici un tel usage.

² Jacques Duclos, *Mémoires 2*, Fayard, 1969, p. 51.

³ La notion d'humour objectif chez Breton reprend la conception hégélienne. Il se comprend comme l'articulation entre la subjectivité de l'artiste et une capacité à saisir l'objet « dans sa forme réelle » (Hegel, *Cours d'Esthétique*, II, 1843, cité par Marguerite Bonnet, in André Breton, *OC*, II, p. 1757). Breton utilise la définition suivante dans son discours abrégé du surréalisme : « Si l'esprit s'absorbe dans la contemplation extérieure, et qu'en même temps l'humour, tout en conservant son caractère subjectif et réfléchi, se laisse captiver par l'objet et sa forme réelle, nous obtenons dans cette pénétration intime un *humour* en quelque sorte *objectif* » (*Dictionnaire abrégé du surréalisme*, in *OC*, II, p. 815-816).

commune aux deux éléments de la composition, s'opère, comme Cahun l'a formulé dans *Les Paris sont ouverts*, de manière indirecte. En d'autres termes, la valeur politique directe du texte de Cahun n'est pas posée au même niveau que celle de l'objet ; la mise en valeur de l'ambiguïté commune à chaque élément, qui est en réalité l'affirmation substantielle qui se cache dans cette composition à la fois simple et extrêmement dense, où texte et représentation demeurent dans une forme de disjonction, est précisément ce qui permet de maintenir la valeur indirecte de la puissance révolutionnaire poétique.

Si cet objet est particulièrement intéressant, c'est parce qu'il semble particulièrement incarner la posture complexe de Cahun en tant que femme surréaliste et la spécificité qu'elle apporte au mouvement. La dimension politique de l'objet permet précisément de thématiser une nouvelle forme de subjectivation politique qui est aussi celle de Cahun comme sujet féminin, c'est-à-dire sujet genré dans un univers masculin.

Sans tomber dans une illusion rétrospective et téléologique, cette forme d'affirmation de Cahun comme sujet féminin en 1936 n'est pas séparable d'un rapport à un mouvement essentiellement masculin, dont une simple mise en avant de l'exceptionnalité de femmes qui seraient admises en tant qu'être humain, rhétorique masculine classique de légitimation, obscurcit largement les relations et les échanges problématiques qui façonnent le devenir sujet féminin. Il est de ce point de vue révélateur que la mise au service du surréalisme de Cahun, si elle n'empêche pas son exploration intellectuelle et créatrice, corresponde néanmoins à une mise entre parenthèses de « l'aventure intérieure »¹.

¹ Claude Cahun, *Aveux non avendus*, in *Écrits*, *op.cit.*

3) *Entre mise au service du mouvement et subjectivation*

Si cet objet permet une forme de subjectivation, il ne peut simplement être lu comme discours paradigmatique d'une inscription problématique d'une femme dans le surréalisme. Il donne en réalité également à voir une tension, plus largement visible dans la production cahunienne, entre mise au service du mouvement et subjectivation.

Cahun qualifie elle-même son entrée dans le surréalisme de mise au service du mouvement, dans une ambiguïté coutumière qui atteste néanmoins d'une volonté et d'un positionnement affirmés rares chez elle :

« J'avais (autant qu'on peut décider de son sort) choisi le mars de 1932 pour me mettre au service du groupe. Parce qu'il me parut alors traverser l'éclipse dominante. Le traverser en désarroi »¹.

L'entrée de Cahun dans le surréalisme correspond à une mise entre parenthèses au moins partielle de l'exploration subjective. Si la quête biographique d'un soi libéré des conventions et des contraintes sociales est au cœur du surréalisme, comme l'atteste par exemple de manière paradigmatique *Nadja* de Breton, qui pose d'emblée cette question, « que suis-je », ou à une même période mais sous une forme différente *Le paysan de Paris* d'Aragon, il faut noter que ce projet, qui est aussi celui de Cahun, est précisément celui qu'elle met entre parenthèses au moment de son entrée dans le mouvement. Un aperçu de sa production multiforme entre 1932, date de sa rencontre avec Breton et 1938, moment où elle quitte définitivement Paris pour s'installer à Jersey, permet d'en rendre compte.

Les années où Cahun participe aux activités surréalistes ne révèlent pas à proprement parler un abandon de la photographie en tant que telle mais très vraisemblablement un caractère moins abondant et surtout un changement significatif. Trois types de photographie caractérisent alors sa production : la mise en scène d'objets, le portrait, et le photomontage. Les deux derniers constituent néanmoins, à en juger par les clichés retrouvés, des travaux beaucoup plus rares. Il semblerait donc que ce soit à la photographie d'objets mis en scène que Cahun se soit alors particulièrement employée à cette période. L'exploration n'est pas nouvelle mais elle gagne une forme de systématisme qui révèle la manière dont elle est inséparable de l'entrée et du positionnement de Cahun dans le surréalisme. La participation aux activités du mouvement

¹ Claude Cahun, *Confidences au miroir*, in *Écrits*, op.cit., p. 594.

donne également à voir la séparation des deux média et la confection spécifique par Cahun d'objets.

C'est d'abord à des formes de mises en scène intimistes que renvoie la mise en scène d'objets. À l'image de l'assemblage réalisé vers 1926 intitulé « Entre nous », dans lequel on retrouve les masques, motifs dominants de l'œuvre, susceptibles de renvoyer à la relation entre Cahun et Moore ; ou la présence renouvelé du « père », en 1932, année où Cahun enterre le sien, sous la forme d'un petit mannequin émasculé, s'apprêtant à être écrasé par une surimposante présence féminine fantasmagorique dans des mises en scène de 1932. La venue au surréalisme articule cette confection d'objets aux préoccupations du mouvement. Dans le cadre de l'exposition surréaliste d'objets qui a lieu à la galerie Charles Ratton, Cahun se met pleinement à contribution du surréalisme. Non seulement elle présente des objets mais elle renoue plus directement dans ce cadre avec la théorisation. En effet, à la demande de Breton¹, elle signe un texte de présentation de l'objet surréaliste, « Prenez garde aux objets domestiques »². Il s'agit pour Cahun, dans ce texte, de définir cet autre regard à porter : elle y présente le potentiel libérateur de l'objet appréhendé de manière surréaliste, dans une alliance entre sensualité et politique, visant non seulement la déstabilisation de l'usage des objets mais aussi des catégories d'art et d'artiste :

« J'insiste sur cette vérité première : il faut découvrir, manier, *apprivoiser*, fabriquer soi-même des objets irrationnels pour apprécier la valeur particulière ou générale de ceux que nous avons sous les yeux. C'est pourquoi, à certains égards, les travailleurs manuels seraient mieux placés que les intellectuels pour en saisir le sens, si tout dans la société capitaliste, y compris la propagande communiste³, ne les en détournait. C'est pourquoi vous commencez à tripoter dans vos poches, et peut-être à les vider sur la table »⁴.

De même que la poésie doit être faite par tous, selon l'adage de Lautréamont érigé en mot d'ordre par les surréalistes, les objets doivent servir à tous. Outre *La Marseillaise est un chant révolutionnaire. La loi punit le contrefacteur des Travaux forcés*, Cahun expose deux

¹ « Vous savez que nous préparons pour le 20 mai une exposition d'objets (surréalistes et para-surréalistes). A cette occasion doit paraître un numéro de *Cahiers d'Art* [...] Il se trouve paradoxalement qu'à l'heure actuelle aucun des textes en question ne concerne à proprement parler les objets surréalistes [...] J'ai pensé que vous seule seriez capable de traiter d'une manière parfaite un pareil sujet. Vous pourriez prendre connaissance à *Cahiers d'Art* de tous les documents photographiques et je ne doute pas que vous sachiez dégager mieux que personne le sens théorique de cette sorte de recherches (André Breton, Lettre à Claude Cahun, 28 avril 1936, coll.part.)

² Claude Cahun, « Prenez garde aux objets domestiques », *Cahiers d'Arts*, I, II, 1936, reproduit dans *Écrits*, *op.cit.*, p. 539-541.

³ On note au passage cette nouvelle dénonciation du communisme, sur laquelle Cahun va revenir. On y reviendra également.

⁴ *Ibid.*

objets, *Souris Valseuses* et *Un air de famille*¹. Leperlier suggère que le premier a connu plusieurs versions photographiques dont deux ont été légendées de la main de Cahun elle-même – ce qui est suffisamment rare pour être noté : « Portrait d’André Gide par Benjamin Péret » et « qui ne craint pas le grand méchant loup remet la barque sur sa quille et vole à la dérive ». L’autre objet répertorié, *Un air de famille*, présente un lit en baldaquin, garni et recouvert d’un voilage sur lequel trône un bouquet. En guise d’avertissement, une pancarte est arborée sur la partie inférieure du baldaquin :

m

m dANGER

manger m ange z

menge je mens

*mange j/g e manje*²



Fig. 9: Claude Cahun, *Un air de famille*

Ce lit enfantin est aussi celui de la contrainte que suggèrent en particulier les impératifs familiaux. Cahun l’évoque de manière subtile en jouant sur le double champ lexical, permis par le jeu orthographique entre le fait de devoir manger et le mensonge qui se voient alors réunis. L’imposition familiale, et en particulier celle du père, est rappelée par le chapeau napoléonien, garni de divers objets, à la cocarde tricolore, renvoyant peut-être à ce patriotisme paternel qu’elle mentionne dans ses écrits. Sur l’oreiller apparaît un objet difficile à identifier mais

¹ Leperlier mentionne également un autre objet décrit par Vitezslav Nezval, poète surréaliste tchèque, mais qui n’a pas été retrouvé ([...] « j’ai reçu de Claude Cahun, en souvenir, la photographie d’un objet composé d’une veste d’escrimeur et d’une tête de marionnette, placé dans une niche sous le plafond de la chambre » (Vitezslav Nezval, *Rue gît-le-cœur*, Paris, Editions de l’Aube, 1988, cité par François Leperlier, *L’Exotisme intérieur*, op.cit., p.300)

² Le j et le g sont condensés dans une même lettre.

représentant la tête, au cœur de laquelle se déploie un bâton, à la place du nez, qui rappelle dans cette thématization de l'enfance et du mensonge celle d'un Pinocchio.

La manière dont ces objets participent à une mise au service du surréalisme est accentuée par leur circulation dans le mouvement. On les retrouve en effet dans la collaboration picturale de Cahun à un ouvrage poétique de Lise Deharme. Cette dernière a d'abord été une collaboratrice-muse du surréalisme de premier plan, que Breton, qui s'en éprend sans retour au milieu des années 1920, comme on l'a déjà souligné, fait apparaître dans *Nadja*. Desnos, le grand ami de Cahun, qui lui a sans doute présenté Lise Deharme, a lui-même publié un ouvrage pour ses enfants¹. Introduit par Paul Éluard, *Le cœur de Pic*, surnom du fils de Lise Deharme, et qui fait également écho au nom de Dame de Pic du portrait sous forme de carte de jeu réalisé par Man Ray, offre l'exemple d'un beau travail de collaboration, qui caractérise le surréalisme², dans lequel le texte et l'illustration se répondent de manière harmonieuse. Cahun compose vingt-deux pièces qui forment des « tableaux photographiques », selon l'heureuse expression de François Leperlier³. Elles sont composées d'éléments naturels (fleurs, herbes, brindilles, insectes), fabriqués comme des figurines, ou d'objets empruntés au propre décor cahunien. Cahun a apporté grand soin à ce travail de confection double, réalisé par ces deux médias que sont l'objet à proprement parler et la photographie. Cette dernière donne l'effet d'une prise sur le vif d'une réalité aussi éphémère que proprement surréaliste dans sa dimension surnaturelle.

À travers la collaboration et le sujet exploré, l'enfance, Cahun s'inscrit dans un souci des surréalistes. Ce travail s'insère aussi dans le type de production auquel elle se livre entre 1935 et 1937, particulièrement tournée vers la mise en scène d'objets. Mais, celle-ci est, là aussi, largement tributaire d'une manière non seulement d'éprouver les thèses du surréalisme mais de s'y conformer. Surtout, le fait que quelqu'un d'aussi individualiste qu'elle, dans la foulée de l'exposition surréaliste d'objets, accepte de se contenter d'illustrer une œuvre écrite qui n'est pas la sienne, révèle bien une mise au service notable⁴. La minutie et la dévotion de Cahun à sa tâche est attestée par le grand nombre d'illustrations qu'elle fournit à Deharme, la

¹ Robert Desnos, « Le Parterre d'Hyacinthe », « La ménagerie de Tristan », in *Destinée Arbitraire*, Paris, Gallimard, coll. « poésie », 1975.

² Sur cette question de la collaboration en particulier entre hommes et femmes, cf René Riese Hubert, *Magnifying Mirrors, Women, Surrealism and Partnership*, University of Nebraska Press, 1994.

³ François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, op.cit., p. 360.

⁴ Cahun souligne, dans un passage de sa correspondance, revenant sur les objets pillés par les nazis lors de son arrestation avec Suzanne Malherbe, sur la collaboration de cette dernière au *cœur de Pic* : « disparurent pour nous des exemplaires rares [...] aussi un exemplaire tout à fait innocent de 'nursery rhymes' français [*Le cœur de Pic*], de Lise Deharme, illustré de photographies, par Suzanne et moi ». (Lettre à Marianne Schwob, 18 août 1948) Cette mention pourrait conforter la thèse du travail de collaboration pictural constant entre Cahun et Moore, revendiqué par plusieurs commentatrices de Cahun. C'est néanmoins bien elle seule qui signe cet ouvrage.

laissant libre de choisir. Une correspondance avec Éluard donne la mesure de l'appréciation des clichés de Cahun, que le poète considère comme « de pures merveilles » :

« Lise est évanouie de bien-être et de chaleur et c'est un grand plaisir pour moi de me mêler de vous écrire. Vos photos sont idéales pour les poèmes de l'Heure des Fleurs. [...] [ce] sont de pures merveilles qui flattent ce qu'il y a encore de très enfantin en nous »¹.

Cahun s'exécute en outre suite aux réserves néanmoins émises par Éluard dans ce même courrier, qui lui demande de reprendre certaines illustrations, jugées « moins accessibles » :

« [...] voulez-vous nous permettre de vous demander de bien vouloir refaire trois illustrations qui nous paraissent moins accessibles à notre public que les autres. Je vous les envoie, poème copié au dos. Malheureusement, ceci est très pressé, très ».

La seule lettre échangée, ou du moins ayant été retrouvée, entre Éluard et Cahun, donne en outre l'effet d'une connivence particulière entre ce dernier et Deharme, qui renvoie précisément Cahun à la position secondaire et soumise qu'elle occupe dans l'ouvrage². L'atteste encore la mention par Éluard en post-scriptum du changement de titre, initialement intitulé *L'Heure des Fleurs*, pour lequel il ne demande, assez logiquement, pas son avis à Cahun³. Ces divergences révèlent la tension que donne à voir la production de ces années, entre mise au service du moment et formes de subjectivation. Elle est encore illustrée par une autre préoccupation cahunienne dans ces années, plus directement orientée vers la question politique.

On trouve, sans surprise, des motifs plus directement politiques dans la confection de photographie d'objets de Cahun à partir de 1936. L'exemple le plus manifeste est une série de poupées réalisée cette année. En colère, le mannequin montre les dents, qui apparaissent au milieu du visage, où l'on peut lire le mot « misère ». Il est selon les versions, debout, coiffé d'une casquette militaire ou d'une fleur et armé d'une lance tendue qui semble percer son pied, avec les épaules également percées par des flèches ; couché, casquette à terre et le bras enchaîné, avec un miroir près du visage lui faisant écho. A la mutilation du corps fait écho de manière scripturale son démembrement, en ce qu'il est confectionné à partir d'extraits de journaux. Ainsi le mot « dent(s) », s'étend verticalement sur la face droite du visage, est répété au niveau des pieds, des épaules, des chevilles ; « tes seins » est inscrit entre l'épaule et la poitrine et les

¹ Paul Éluard, Lettre à Claude Cahun, 15 août 1936. Les citations qui suivent en sont extraites.

² Éluard et Cahun se connaissent peu. Cahun le dit elle-même dans une de ses lettres : « nous avons peu connu Éluard » (Claude Cahun, Lettre à Charles-Henri Barbier, 17 juin 1952).

³ « Nouveau titre : *Le Cœur de Pic*, qu'on mettra en typographie. Ne vous en occupez donc pas ». (*Ibid.*)

mentions « un pied à la ville », « un pied à la campagne » se font écho entre chaque partie supérieure de la jambe. Des gros titres reflétant l'actualité se lisent sur le corps, tels « fascisme hitlérien » sur le bras droit, sous lequel référence est faite à la guerre d'Espagne « sixième journée / liberté espagnole » sur le bras gauche. Le caractère hétéroclite et ambivalent de l'actualité (opposition liberté/ fascisme, signifiée par l'exemple particulier de l'Espagne), qui fait écho à l'éclatement même du corps, est signifié par Cahun dans la mise en avant sur le haut de la poitrine du titre « rassemblement monstre » : il est celui de cette actualité éparse qui se rejoint néanmoins dans son atrocité, qu'incarne précisément le mannequin mutilé et démembré, devenant ainsi figure monstrueuse.



Fig. 10: Claude Cahun, *Poupée*

Ce double démembrement témoigne également d'une condamnation plus directe du Parti communiste lui-même. Il faut en effet noter que Cahun ne choisit pas n'importe quel journal, mais *L'Humanité*, dont le titre abrégé « l'huma » apparaît en grosses lettres sur le torse, ainsi qu'une partie du sous-titre « organe du parti com... ». On peut poser l'hypothèse selon laquelle cette coupure est volontaire, et le jeu de mot ainsi désiré. Donner à voir les contradictions à partir de textes tirés du journal, c'est montrer le caractère complexe de la réalité, mais précisément en tant qu'elle est retranscrite par l'organe du parti communiste qui « ignore » ses propres contradictions, ici mises en lumière par Cahun, au profit de l'affirmation

d'une ligne monolithique et mortifère. La référence militaire portée par la casquette – qui fait écho à « l'URSS remilitarisée » auparavant dénoncée par Cahun –, et les renvois à la guerre civile d'Espagne et à la rébellion fasciste contre le gouvernement républicain, pointent aussi peut-être une analogie entre le fascisme et le communisme. On peut également penser que Cahun vise à donner à voir *in fine* l'inconséquence du PC. Le fait que ce mannequin n'ait pas de sexe – et plus précisément de pénis – vise à montrer son impuissance, son incapacité à répondre à la situation – autre manière de thématiser le genre¹. Ce mannequin participe ainsi à la subjectivation politique de Cahun et à la forme particulière qu'elle prend dans le cadre du surréalisme. Il incarne en outre les thèses développées dans *Les paris sont ouverts*, à travers l'usage de l'action indirecte qui invite le récepteur à en décrypter le sens. Cette subjectivation politique passe par le refus du réalisme dans l'art, qui constitue la meilleure forme de l'affirmation de l'autonomie de la poésie, quel que soit le vecteur qu'elle utilise, et de son potentiel révolutionnaire. Or, cette manière d'éprouver les thèses du surréalisme va pleinement se jouer dans l'activité de résistance que Cahun va mener avec Suzanne Malherbe face à l'occupant nazi, sur l'île de Jersey.

V- L'art de la résistance

En 1938, Cahun quitte Paris pour s'installer définitivement à Jersey avec sa compagne Suzanne Malherbe/Marcel Moore. Ce départ, parfois présenté de manière ambiguë comme un « choix » par Cahun, peut être qualifié d'exil en raison des motifs qui peuvent contribuer à le rendre intelligible. Il peut en effet s'expliquer par le climat idéologique qui règne alors en France, la montée des tensions liées à la guerre, l'antisémitisme ; la santé fragile de Cahun qui rend la vie à la campagne plus salubre ; la rupture des derniers liens familiaux – la mère de Suzanne venant de mourir. Cahun oscille entre des formes d'hésitation et d'affirmation quant au caractère délibéré de ce choix, qui communément ont pour effet de mettre en avant le doute qui y intervient. Ainsi évoque-t-elle en 1946 dans une lettre adressée au psychiatre Gaston Ferdière « le choix (?) rationnel (?) de Jersey », avec des points d'interrogation significatifs donc ; là où dans ses *Confidences au miroir*, le choix est affirmé de manière contradictoire, entre hésitation, instinct et délibération : le « 'choix' – le choix instinctif de quitter Paris pour

¹ L'argument est d'autant plus plausible qu'une autre poupée construite par Cahun en 1932 gisant sur le sable, intitulé *le père*, est dotée d'une ambiguïté sexuelle, une tige figurant un pénis partant du nombril, là où une vulve est à hauteur de l'entre-jambes creusée dans le sable, marquant ainsi *a contrario* une absence volontaire chez le pantin de 1936. Dans une autre version, sa présentation à terre, le bras enchaîné, va également dans le sens de cette idée.

Jersey, le choix délibéré de rester à Jersey au lieu de m'évacuer en Angleterre, en juin 40, ou dès 39, de me réfugier en pays neutre [...] ¹. Revenant sur son parcours néanmoins, dans une lettre adressée à Charles-Henri Barbier à la fin de sa vie, elle explicite les raisons présidant à son départ :

« Après ce que je vous ai dit (des persécutions antisémites, de l'horreur que j'en ai depuis l'enfance), inutile de préciser ce qui me déterminait à quitter la France. Je n'en savais rien moi-même – rien consciemment... ou plutôt rien qui ne parut absurde sitôt formulé [...] » ².

Si une telle affirmation a à voir avec une forme de rationalisation qui accompagne le retour sur soi, son aveu même, qu'indique l'impossibilité de penser comme tel le choix qu'elle fait alors, de plus en mettant en avant de manière explicitée sa judéité, doit être pris en compte. Mais cet exil se justifie également par des raisons aussi amicales qu'artistiques et intellectuelles comme en témoigne la déception qu'elle évoque, dans ses mêmes *Confidences*, quant au « contresens » auquel la lecture de ses *Aveux* a donné naissance ³. L'incompréhension de l'ouvrage, qui correspond à l'absence de reconnaissance et de réalisation de soi comme écrivaine, explique donc également cet exil. Pour autant, celui-ci ne va pas simplement sonner la fin de l'existence de Cahun comme artiste et intellectuelle, mais la reconfigurer, sous une forme très originale et notamment à travers une action de résistance atypique qu'elle mène avec Malherbe contre l'occupant nazi. Elle traduit alors de manière paradigmatique la situation dedans/dehors occupée par Cahun par rapport au surréalisme, les formes renouvelées que prend sa subjectivation politique qui est aussi artistique, et permet de questionner quel type d'intellectuelle Cahun donne finalement à voir au terme de cet engagement qui coïncide aussi presque avec celui de son existence.

A- Un engagement surréaliste

En 1940, les troupes allemandes envahissent l'île de Jersey ⁴. Cette invasion va constituer pour Cahun une manière extrêmement originale de renouer avec des formes plurielles

¹ Claude Cahun, *Confidences au miroir*, in *Écrits*, op.cit., p.581.

² Claude Cahun, Lettre à Charles-Henri Barbier, 21 janvier 1951.

³ Claude Cahun, *Confidences au miroir*, in *Écrits*, op.cit., p. 616.

⁴ Sur l'histoire de l'occupation allemande à Jersey, cf. Madeleine Bunting, *The Model Occupation : The Channel Islands Under German Rule, 1940-1945*, London, Harper Collins, 1995 ; Paul Sanders, *The British Islands Under German Occupation 1940-1945*, Jersey, Jersey Heritage Trust, 2005 ; Gilly Carr, Paul Sanders and Louise Willmot, *Protest, Defiance and Resistance in the Channel Islands*, London/New York, Bloomsbury, 2014. L'activité de résistance de Cahun est soulignée dans les deux derniers ouvrages. Pour une perspective romancée qui donne à voir la vie d'un cercle littéraire pendant l'occupation à Guernesey, dont le déploiement de

d'expression qu'elle présente elle-même, dans ses nombreux textes autobiographiques, comme se situant dans le prolongement de l'expérience surréaliste¹. Cahun a beaucoup détaillé le climat et son « entreprise de folle », qui vise à qualifier son activité de résistance, dans ses écrits. La maison de Cahun et Malherbe se situe en zone militarisée. Près d'elle se tient un cimetière – où elles seront plus tard toutes deux enterrées – qui devient militaire. Leur maison est réquisitionnée en 1941, rendant leur activité de résistance d'autant plus téméraire. Cahun explique dans ses écrits que cette action s'inaugure en juillet 1940 à la lecture d'un numéro du *Crapouillot*, périodique satirique, daté de 1931, consacré à l'Allemagne, qu'elle n'avait jusqu'alors jamais ouvert. Elle y découvre des mots qui la fascinent et s'attarde en particulier sur une phrase présentée comme un slogan des nazis : « Schrecken ohne Ende oder Ende mit Schrecken » [la terreur sans fin ou en finir avec la terreur] :

« L'actualité [...] de ce dilemme était flagrante. Il va sans dire que je ne l'en haïssais que davantage. Il se présentait avec son sens de propagande, d'excitant pour les démocraties, par exemple dans un discours de Churchill, – au vocabulaire près ; mais le contenu, c'était ça en somme... Par contre, les nazis actuels, sûrs de leur victoire, n'y pouvaient rien voir qu'un souvenir historique. Pour moi, c'était tout autre chose. Ce n'était nullement un slogan, mais une vérité, une constatation tragique. Comment amener les Allemands à voir cette vérité (prématurée pour eux), à lire la phrase comme je la lisais ? [...] Je pris un papier, un crayon, j'écrivis : « Sieg ? Nein : Krieg ? Ohne Ende ! »².

L'idée progresse chez Cahun d'inciter les soldats allemands à l'insoumission. Les mots « ohne Ende » vont servir de slogan détourné, apposé sur des cartons de cigarettes vides, puis des emballages, ramassés sur les chemins et déposés sur des talus, des murets, aux abords des bâtiments occupés, des maisons réquisitionnées, des églises, ou directement sur des murs, des barrières, des rochers, ou dans le cimetière de Sainte-Brelade à la veille des cérémonies consacrées aux militaires allemands ; mais ils sont aussi glissés sous, et parfois mêmes aux vitres, des voitures automobiles, ou encore dans des magazines aux étals des marchands. Cahun,

l'imagination n'est pas sans rappeler celui de Cahun, cf. Mary Ann Schaffer et Annie Barrows, *Le Cercle littéraire d'amateurs des épluchures de patates*, traduit de l'anglais par Annie Azoulay, Paris, Nil, 2009.

¹ Si un certain nombre de surréalistes s'exilent de l'autre côté de l'Atlantique lors de la Seconde Guerre mondiale (Breton aux États-Unis, Péret au Mexique) le surréalisme est également mobilisé en France dans l'action de résistance, grâce au groupe La Main à plume qui donne naissance à une publication illustrée du même nom et fait paraître plusieurs oeuvres. Parmi les parutions, on peut citer le recueil d'Éluard *Poésie et vérité* 1942, qui s'ouvre sur son célèbre poème, « Liberté ». S'il rejoint Cahun dans une volonté de résistance, il s'éloigne sensiblement de sa conception de la poésie, en ce qu'il assume dans ce cadre une poésie de circonstance – qui préfigure peut-être son retour, au côté d'Aragon, au PC. Cf. Anne Vernay et Richard Walter (ed.), *La Main à plume. Anthologie du surréalisme sous l'occupation*, Paris, Syllepse, 2008 ; Michel Fauré (1982), *Histoire du surréalisme sous l'occupation*, Paris, Gallimard, coll. La petite vermillon/La Table Ronde, 2003.

² Claude Cahun, Lettre à Gaston Ferdière, mars 1946, in *Écrits, op.cit.*, p. 679.

accompagnée de Malherbe, multiplie les formes d'expression dans cette activité conçue comme propagande. Beaucoup de tracts, qu'elles invitent à faire circuler¹, parfois illustrés, et quelques photomontages, sont d'abord produits. Dès la fin de 1941, et surtout en 1942, s'y ajoutent des affichettes, des installations, des objets, des chansons, la diffusion de vraies et de fausses nouvelles, des pièces de monnaie, des confessions de soldats, un calendrier. Cahun évoque même en 1943 la confection d'un illustré ayant pris des mois de travail – sans qu'on en sache davantage sur sa composition. C'est près de 6000 documents, dont seulement 350 seront présentés lors de leur procès, que les deux femmes produisent et diffusent.

Cahun, dans ses écrits, lie cette action à son activité politique d'avant-guerre en général et au surréalisme en particulier. Cette affiliation est affirmée de manière tout à fait explicite dans des documents où elle présente son action de résistance comme se plaçant directement dans le prolongement de son activité passée. On en reproduit un ici. La typographie, précise, renforce l'affirmation, qui est non seulement celle de la politique mais aussi de soi comme écrivain :

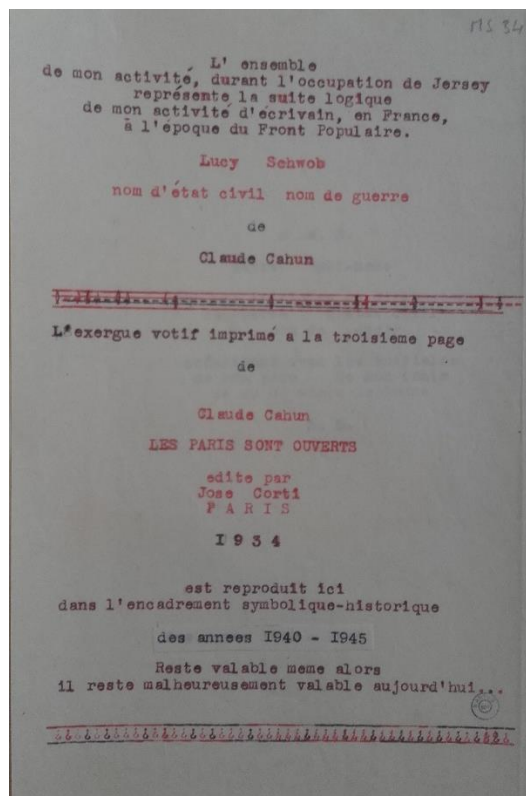


Fig. 11: Claude Cahun, tract

¹ La mention « Bitte verbreiten » est ainsi présente à la fin des tracts.

Cahun souligne l'articulation entre l'action de résistance et les activités du surréalisme de manière tout à fait explicite auprès de Breton lui-même :

« [...] j'oserai vous parler de notre aventure, qui, sur le plan jersiais, ne fut point exempte d'humour noir. Comment vous en exposer la drôlerie ? Il faudrait d'abord que vous sachiez que nous avons eu le privilège de nous livrer pendant quatre ans à une activité surréaliste militante, du genre de celle que j'imaginai à l'époque de Contre-Attaque. Le sacrilège n'y manquait pas, et sous les voûtes de ces déserts de pierre que nous fréquentâmes parfois, non sans bons motifs, la répercussion de nos pas et de nos rires étouffés suffisait à évoquer la présence fraternelle de Benjamin Péret. En d'autres occasions, Jacqueline et vous-même participèrent à nos jeux les plus dangereux. Seul le café où nous retrouver manquait- mais là manquait absolument ! »¹.

La voix de Breton accompagne en effet Cahun et Malherbe puisqu'elles l'entendent à la BBC, qu'elles écoutent avec assiduité – la station diffuse non seulement des informations mais constitue alors un relai de la résistance à travers des messages codés dont elles ne peuvent bien évidemment saisir le sens – alors que les nazis interdisent la possession de radios aux habitants. Certes, le destinataire de la lettre et la manière soignée de mettre en continuité l'activité jersiaise et l'activité « surréaliste militante » passée est presque trop appuyée. De même que sa mention, après qu'elle a fait preuve de scrupules habituels qui lui font hésiter à faire adresser la lettre, à un élément matériel significatif : « Je ne sais où se trouve aujourd'hui l'*Underwood* qui m'était d'autant plus précieuse qu'elle fut jadis un lien de plus entre nous »², poursuit-elle. Mais la volonté même de correspondance est significative et ne témoigne pas moins du lien entre le militantisme politique des surréalistes des années 1930 et la manière dont elle l'actualise dans le contexte de la guerre et de la résistance. En témoigne la réitération de l'affiliation, d'abord auprès d'autres correspondants. Ainsi, Cahun fait encore référence au surréalisme évoquant l'activité de résistance dans une lettre adressée à Liliane Richter datée du 11-12 février 1946 : « [...] je m'efforçais de mettre tout ce que j'avais, à commencer par le surréalisme, et jusqu'à Suzanne »³.

Un infléchissement se lit cependant par rapport aux thèses formulées dans *Les paris sont ouverts*. Là où Cahun y avait simplement rejeté la question de la propagande, elle la réintroduit comme moyen d'action, essayant de penser ce que pourrait être une « bonne propagande » :

¹ Claude Cahun, Lettre à André Breton, 18 janvier 1946.

² *Ibid.*

³ Claude Cahun, Lettre à Lilette Richter, 11-12 février 1946.

« La valeur ‘révolutionnaire’ de la poésie surréaliste opposée à la pieuse poésie de mauvaise propagande étant démontrée à ma satisfaction, il me restait à poser la question de la ‘bonne’ propagande... et je ne m’en aperçus qu’au pied du mur, en 1940. Dans les *Paris*, j’avais vaguement effleuré le sujet. J’étais loin de l’avoir approfondi comme je l’aurais dû »¹.

La guerre offre ainsi à Cahun l’occasion non seulement de reprendre et d’approfondir des thèses formulées en 1935 mais aussi de les éprouver. Voyons comme cela se traduit à partir d’une considération plus précise de l’action et des formes qu’elle prend.

Le contenu de ce que l’on pourrait alors qualifier de matériau de guerre, que confectionnent Cahun et Malherbe, est révélateur d’un esprit dada-surréaliste. La philosophie générale qui préside à son élaboration atteste d’abord de l’usage indirect de la poésie comme efficence révolutionnaire, que Tzara, Breton et Cahun affirment dans leurs écrits des années 1920-1930. Cahun et Malherbe utilisent comme moyen d’action principal les tracts. Ceux-ci sont destinés à l’Organisation Todt – groupe de génie civil et militaire du nom de Fritz Todt, qui commence en 1941 la fortification de l’île, près de la maison des deux femmes, amputant leur jardin, au sein de laquelle les occupants font venir des prisonniers politiques –, ou encore aux étrangers, qui figurent notamment parmi les travailleurs², mais aussi et surtout aux soldats de la *Wechmacht* et de la *Kriegmarine* eux-mêmes. Ces tracts ont pour ambition de provoquer le trouble chez l’ennemi, de le déstabiliser et même de conduire à une insurrection dans les rangs de l’armée. Cahun use pour cela d’une signature à la fois anonyme et qui assume une identité germanique, ainsi susceptible de permettre une identification : « *der Soldat ohne Namen* », le soldat sans nom, qui devient en 1943 « *der Soldat ohne Namen und seine Kamaraden* », le soldat sans nom et ses camarades³. Cette collectivisation imaginaire de l’action vise à susciter de manière accrue l’inquiétude parmi les rangs nazis. Elle se révèle efficace, ces derniers suspectant en effet les leurs. Bien que diffusés dans plusieurs langues pour donner une dimension internationaliste à la figure et permettre de toucher le plus grand nombre possible d’individus, les tracts sont avant tout rédigés en allemand, par les soins de Suzanne Malherbe, qui maîtrise cette langue apprise enfant auprès de sa gouvernante.

¹ Claude Cahun, *Confidences au miroir*, *op.cit.*, p.584.

² Ce projet de construction nécessitait une vaste main-d’œuvre. Les autorités françaises ont elles-mêmes participé à la gonfler. L’organisation Todt obtint l’autorisation de recruter parmi les étrangers dans les camps de réfugiés ou dans les baraquements du Commissariat à la lutte contre le chômage (Rémy Desquesnes, *1940-1944, l’histoire secrète du Mur de l’Atlantique : de l’organisation Todt au débarquement en Normandie*, Editions des Falaises, 2003, p. 32). Cahun évoque également dans sa correspondance l’attitude similaire de l’administration de Jersey (Lettre à Gaston Ferdière, mars 1946).

³ Je vais revenir sur cette création du soldat sans nom.

Cahun et Malherbe procèdent en usant de l'humour, de la moquerie et de la provocation qui font écho aux activités menées avec le surréalisme. Ces registres s'accompagnent d'une théâtralisation que Cahun donne à voir dans ses récits autobiographiques : de l'activité de résistance elle-même, où elle dépeint « le théâtre des opérations », à leur procès qui se clôt par le verdict de leur condamnation à mort où elle se présente avec Malherbe comme étant « au spectacle »¹. Les deux femmes n'hésitent pas à dévoyer l'idéologie nazie en ayant recours à la satire. Par exemple, elle compose un *Lied* qui met en scène un dialogue entre un soldat revenant de guerre, se rendant compte que sa femme est tombée enceinte en son absence, ce que cette dernière justifie par la politique familialiste prônée par l'idéologie nazie. Le *Lied* commence avec la mise en scène d'un retour triomphal des conquérants :

« Wir sind die Helden des Herrenvolks/ Wir sind die deutschen Soldaten/ Wir haben Europa ganz besiegt/Und die küste von England gesehen »².

La déconvenue du soldat face à la rhétorique nazie reprise par sa femme est d'autant plus grinçante :

« Und wenn ich zu Haus auf Urlaub kam, / Meine Frau war schwangen gegangen./ Zank nicht, mein Bübchen, sagte sie,/ Das Vaterland braucht Soldaten »³.

Cahun et Malherbe n'hésitent également pas à tourner en dérision des dirigeants nazis, Hitler en tête, dans une veine qui n'est pas sans rappeler celle de l'artiste John Heartfield, qui s'emploie avant Cahun à déconstruire la propagande nazie, dont elle a dû avoir connaissance des œuvres exposées à Paris en 1935 et qui l'ont sans doute également inspirée dans ses photomontages :

« HITLER fuehrt uns... GOEBBELS spricht fuer uns... GOERING frisst fuer uns... LEY trinkt fuer uns. Himmler ? HIMMLER ERMORDET FUER... aber niemand stirbt fuer uns ! »⁴.

¹ Claude Cahun, Lettre à André Breton, 18 janvier 1946 ; *Confidences au miroir, op.cit.*, p. 609.

² « Nous sommes les héros des Herrenvolks/ Nous sommes les soldats allemands/ Nous avons assiégé l'Europe entière/ Et vu les côtes de l'Angleterre ». Nous reprenons ici la traduction de Diane Gabrysiak et de Nicole Fernandez Ferrer de l'article de Lizzie Thynne, « Action indirecte, politique, identité et subversion chez Claude Cahun et Marcel Moore dans la résistance à l'occupation nazie de Jersey, in Andréa Oberhuber (dir.), *Claude Cahun, contexte, posture, filiation*. Pour une esthétique de l'entre-deux, Montréal, Département des littératures de langue française, coll. « Paragraphe », 2007, p. 85.

³ « Et quand je suis revenu en vacances/ Ma femme était tombée enceinte/ Ne me querelle pas mon gars dit-elle/ La mère patrie a besoin de soldats ! ».

⁴ « HITLER nous guide... GOEBBELS gobe pour nous... LEY boit pour nous... Himmler ?... HIMMLER TUE POUR... Mais personne ne meurt pour nous ».

L'un des gestes les plus spectaculaires, selon Cahun elle-même¹, dans cette raillerie des leaders nazis, réside sans doute dans la confection de pancartes sur lesquelles les résistantes inscrivent, « à l'encre de chine et à l'encre rouge les enluminant de quelques touches d'or »², la mention suivante :

« Jesus ist gross –
aber Hitler ist grösser
Denn Jesus ist für die Menschen gestorben –
Aber die Menschen sterben für Hitler »³.

L'idée est de Suzanne Malherbe. La vision blasphématoire est telle que Claude Cahun, dans un jeu complexe d'identification avec le « soldat sans nom », refuse d'y apposer sa signature :

« Outragé – en ma personne – le « Soldat sans nom » protesta qu'il n'était pas nazi... ni même chrétien. Jamais il ne signerait *ça* »⁴.

Mais la portée de ce message ne tarde pas à produire un trouble important parmi les nazis. Cahun l'évoque longuement, non sans fierté, dans une lettre adressée à Charles Henri-Barbier, dans laquelle elle explique les affrontements auxquels cette action a donné naissance : des SS avaient fini par clouer à l'autel la pancarte et entrepris de la défendre, arme en mains, contre certains de leurs camarades appelés à la déloger par le commandement.

À certains de ces hommes qui meurent, Cahun et Malherbe « rendent hommage », à leur manière. Là encore sur une idée de Suzanne Malherbe, elles confectionnent par exemple des croix qu'elles déposent dans le cimetière se trouvant près de leur demeure. On y lit ses mots : « für Sie ist der Krieg zu Ende »⁵. Le surréalisme est ici encore tout proche ; le révèle en particulier un objet que l'on retrouve embroché sur une des croix : le même crâne de panthère ayant servi à la confection d'un objet présenté à l'exposition de 1936.

La manière dont Cahun rend compte plus précisément de son activité s'inscrit encore dans cette logique de l'engagement telle qu'elle a pu l'incarner avec les surréalistes. Ainsi

¹ Claude Cahun, Lettre à Charles-Henri Barbier, 21 janvier 1951.

² *Ibid.*

³ « Jésus est grand mais Hitler est plus grand encore. Car Jésus est mort pour les hommes alors que les hommes meurent pour Hitler ».

⁴ Claude Cahun, Lettre à Charles-Henri Barbier, 21 janvier 1951.

⁵ « Pour eux / vous la guerre est finie ».

présente-t-elle ses tracts comme des « manifestes »¹, les qualifie, bien qu'usant de guillemets, d' « intellectuels »². Dans les notes autobiographiques éditées par Leperlier sous le titre « Le muet dans la mêlée », elle fait référence à la manière dont la Gestapo suspectait alors comme auteur de ses tracts un « intellectuel allemand internationaliste »³.

Cette façon d'éprouver les thèses du surréalisme dans l'opposition au nazisme est encore visible dans deux textes produits au lendemain de la guerre, « feuilles détachées du scrap book », écrit entre 1948 et 1951 et dédié à Suzanne Malherbe et « as-tu déjà eu affaire aux nazis », notes rédigées en anglais, datées de 1948⁴. Le premier revient sur l'expérience de la guerre, les contacts que les deux femmes ont pu nouer avec des prisonniers anti-nazis durant leur incarcération, et offre une réflexion sur la vie mutilée et plus globalement des bribes d'analyse anthropologique, sur ce qui fait et ce qui défait l'homme. Y apparaît également la notion d' « humour nazi » qu'elle élabore plus précisément dans le second texte : « As-tu déjà eu affaire aux nazis ? As-tu remarqué qu'ils ont un certain sens de l'humour ? Est-il différent du tien ? » Sous le registre d'une théâtralité monstrueuse qu'elle vient elle-même d'expérimenter, Cahun y dépeint l'horreur nazie et les camps de concentration⁵, à laquelle elle est sensibilisée, outre par sa propre expérience, par la lecture de David Rousset⁶, et oppose à cet humour nazi, l'humour objectif ou humour noir. Le lien avec Breton, qui reprend ici un concept hégélien, est manifeste⁷. L'humour noir, ou l'humour objectif est un humour de l'excès, de la critique, de l'imaginaire là où l'humour nazi, humour non objectif, rejette la contradiction, et relève à la fois de l'arbitraire et de la loi, d'une rationalité instrumentale proprement insensée, comme l'illustre l'entreprise de destruction systématique des nazis. Si l'humour noir peut ici être utilisé par Cahun, « c'est que le procès de déréalisation est suffisamment avancé pour libérer l'angoisse et marquer la révolte »⁸. Dans ces pages qui font écho à l'analyse arendienne

¹ Claude Cahun, Lettre à André Breton, 18 janvier 1946 ; « Le muet dans la mêlée », in *Écrits*, *op.cit.*, p. 628.

² Claude Cahun, « Le muet dans la mêlée », in *Écrits*, *op.cit.*, p. 629.

³ *Ibid.*

⁴ Le texte a été traduit par Arlette Birot, et a paru dans CC, *Écrits*, *op.cit.*, p. 761-768.

⁵ « Le commandant du camp donna l'ordre d'une fête dans la grande cour. Présence libre, gratuite et obligatoire. On aura le plaisir d'entendre un excellent orchestre tzigane pendant le spectacle : trois de tes camarades vont être pendus [...] Les humoristes feront durer l'opération aussi longtemps que tu pourras tenir debout. VOUS TOUS, les milliers que vous êtes, vous pouvez presque indéfiniment tenir debout si vous aimez vraiment la musique. Si vos corps sont faibles, les matraques de caoutchouc leur redonneront des forces. Le commandant a choisi le programme. Jusqu'à ton retour, tu n'auras rien d'autre à faire, misérable fainéant, qu'écouter une chanson ; Claude Cahun, « feuilles détachées du scrap book », traduit de l'anglais par Arlette Birot, in *Écrits*, *op.cit.*, p. 761.

⁶ David Rousset, *L'univers concentrationnaire*, Editions du Pavois, 1945 ; *Les jours de notre mort*, Editions du Pavois, 1947.

⁷ André Breton, *Anthologie de l'humour noir*, in *OC II*, *op.cit.*, p. 867-1176.

⁸ François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, *op.cit.*, p. 413.

de la déshumanisation de l'homme entreprise dans les camps¹, Cahun produit une analyse implacable qui aurait pu figurer dans *L'Anthologie de l'humour noir*.

Néanmoins, l'affiliation de l'activité de résistance au surréalisme peut être questionnée. Le jeu entre les différentes identités que Cahun met en avant dans son action en témoigne. Cahun commente l'activité de Lucy Schwob comme une ambition à la fois artistique et politique qui s'inscrit dans le prolongement des activités surréalistes auparavant menées et qui entend réactiver ses principes mêmes. Mais il faut s'intéresser davantage au dédoublement que Cahun opère entre ses deux identités – à laquelle vient s'ajouter une troisième dont il convient de davantage tenter de cerner le sens à présent : celle du soldat sans nom. En réalité, on continue ici de parler de l'activité de résistance de Claude Cahun, à tort. Non simplement parce que son nom de guerre est le « Le soldat sans nom » mais parce que c'est également son identité civile de Lucy Schwob qui constitue son arme de guerre. L'oscillation entre cette double identité du « soldat sans nom » et de Lucy Schwob peut nous aider à interroger la revendication de l'affiliation par rapport au surréalisme, moins aisée qu'elle n'y paraît, dans ce contexte de guerre.

B- « Lutter sans littérature »²

Ce n'est en effet pas sous le nom de Claude Cahun, mais sous celui de Lucy Schwob, que l'activité de résistance est menée. Elle le mentionne explicitement dans la présentation reproduite (*cf. supra*) de ses notes autobiographiques : « Lucy Schwob, nom d'état civil, nom de guerre de Claude Cahun ». L'inversion des identités est signifiée dans cette présentation de soi où le travestissement est rapporté à la personne de Lucy Schwob, là où Claude Cahun apparaît comme l'identité civile. Cahun – ou plutôt devrions-nous maintenant dire Schwob – le souligne dans un passage autobiographique où elle revient sur sa convocation par la *Kommandatur*, qui précède sans doute de peu son arrestation avec Suzanne Malherbe, mais dont elle revient alors sans avoir été inquiétée :

« J'y étais allée – méconnaissable – en Lucy Schwob. Je vivais normalement sous mon aspect Claude Cahun. Les bureaucrates avaient fait leurs excuses à la vieille dame qui avait l'air si malade »³.

¹ Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme 3, Le système totalitaire* (1951), Paris, Seuil, coll. « Essais », nouvelle édition, 2005.

² Je reprends ici, en en modifiant l'orthographe, une expression de Cahun elle-même. *Cf. infra*.

³ Claude cahun, *Le muet dans la mêlée*, *op.cit.*, p. 630.

Le fait que Cahun assume, comme jamais, son identité civile, est particulièrement notable. Elle écrit en effet Lucy, prénom répugné, avec un y, comme le voulait sa mère, endossant ainsi une identité qui ne l'a jamais été jusqu'alors – les seuls textes signés de ce nom auparavant l'ont été avec l'orthographe française de Lucie¹. En outre, la mention de Lucy Schwob dans ce passage, sous la forme du travestissement, alors qu'il s'agit en même temps du « nom de guerre » qu'elle se choisit, témoigne de la manière dont la résistance se fait aussi à ce moment même, dans ce jeu de dissimulation et de tromperie². Mais elle traduit en même temps une forme de rupture par rapport à son identité artistique, et en particulier son héritage symboliste-surréaliste auquel elle s'était alors identifiée, voire dont elle s'était auparavant réclamée.

Cette forme de retour à soi s'illustre également dans la manière dont Cahun assume son identité juive. Une fois arrêtée, pour innocenter Suzanne Malherbe, elle fait croire qu'elle est seule à l'origine de l'action de résistance, et se déclare juive³. La conscience de soi comme juive est aussi présentée significativement dans un dédoublement entre Lucy/ Lucette, prénom qu'on lui prête également dans le cadre familial, qu'elle opère en juin 1952, dans une lettre adressée à Charles-Henri Barbier :

« Le décor : une salle de cinéma. Le milieu : des intellectuels, pour la plupart sans doute de gauche. Paris 1936 [...] Une jeune et jolie jeune femme arrive. On se serre la main, on se connaît. Nusch [Éluard] lui demande : « ça va ? ». Nous savons que ça ne va pas. C'est une Juive allemande – un de ses proches dans les camps. Elle vient d'apprendre la mort de son meilleur ami. Elle ne peut rester chez elle : elle cherche du travail... et n'en trouve pas. Elle tire un mouchoir de sa poche et dit : « Excusez-moi, c'est un rhume ». Nusch : « Moi je ne suis jamais malade. Ça leur ferait trop de plaisir ». Nusch ne connaissait de moi que Claude, auteur de *Les paris sont ouverts* qui n'avait point à s'en excuser. Mais Lucette se connaît et reçut la « gifle » en même temps que la Juive allemande »⁴.

Le dédoublement qu'opère Cahun entre Claude et Lucette renvoie ici à la dimension familiale de la judéité, qui contraste avec la manière dont elle déclare ailleurs avoir choisi son nom d'écrivain à la fois pour rompre avec l'héritage familial et mettre en avant sa judéité⁵.

¹ Comme la traduction de l'ouvrage de Havelock Ellis, *L'hygiène sociale*, *op.cit.*, et ses « méditations » dans la revue *Philosophies*, *loc.cit.*.

² On va revenir sur cette question du travestissement et de ce qu'il peut signifier quant à l'usage du corps chez Cahun, entre art et politique.

³ Claude Cahun, Lettre à Paul Lévy, in *Écrits*, *op.cit.*, p. 747.

⁴ Claude Cahun, Lettre à Charles-Henri Barbier, 17 juin 1952.

⁵ Cf. chapitre 1.

L'autre identité endossée par Cahun dans ce cadre, celle du « soldat sans nom », révèle un même positionnement dedans/dehors par rapport au surréalisme. Le choix d'une signature vise pour Cahun à donner corps à la « réalité » qu'elle entend faire advenir :

« À partir de fin 41 ou début 42, nous avons une signature. Je cherchai ça depuis longtemps. Ce fut : « der Soldat ohne Namen » qui devint en 43 : « der Soldat ohne Namen und Seine Kameraden » [...] Je voulais non seulement donner à ce soldat sans nom que du début j'avais identifié à moi (et moi à lui autant que je pouvais le 'voir', une existence fictive, je voulais lui en fournir une réelle, le susciter – et alors lui passer la main. Il était mieux qualifié que moi pour savoir ce qu'il fallait dire »¹.

Cahun met ainsi elle-même en lumière sa propre identification à ce double en partie indéfini qu'elle se crée. Ce processus théâtralisé est plus large puisque la maison de Cahun et de Malherbe elle-même, théâtre des opérations de guerre, est rebaptisée. Mais au-delà, Cahun tente, là encore, de rationaliser ce choix en l'inscrivant dans la continuité de sa quête de soi passée, de son « bovarysme », cette tendance à s'imaginer autre que l'on est.

Parallèlement, le fait de déclarer vouloir « passer la main » au soldat sans nom, une fois son existence « suscitée », marque l'impératif d'une autonomisation de ce double. Elle y revient à plusieurs reprises dans ses écrits. Outre dans cette lettre adressée à Gaston Ferdière, elle l'exprime dans sa correspondance avec Charles-Henri Barbier :

« 'J'abuserai' de plus en plus du 'Soldat ohne Namen' jusqu'à la victoire : un Allemand se substituant à nous, poursuivant mieux que nous le même dessein (j'en guettais incessamment quelque signe) – ou la défaite : notre mort – ou la capitulation des nazis »².

Comme l'illustre la nouvelle parenthèse significative présente dans ce propos, « quelque signe » que Cahun guette, cette autonomisation prend une forme radicale dans la manière dont elle espère voir son appel à la révolte relayé par des soldats allemands eux-mêmes fonctionner. Elle va en effet jusqu'à faire croire à l'existence de réunions culturelles où se retrouveraient les potentiels insurgés parmi les rangs nazis, qui intriguent beaucoup le commandement et à laquelle, en 1944, il peine encore à ne pas croire.

Cette signature du « soldat sans nom », dans sa dimension à la fois personnelle et collective, rejoint des principes du surréalisme. François Leperlier suggère que l'on y trouve peut-être une illustration des thèses qui avaient pu être soulevées dans le cadre de Contre-

¹ Claude Cahun, Lettre à Gaston Ferdière, in *Écrits, op.cit.*, p.693.

² Claude Cahun, Lettre à Charles-Henri Barbier, 21 janvier 1951.

Attaque, du collège de philosophie, ou par Breton quant à « la fonction sociale du symbole, au développement des mythes personnels et à leur éventuelle infiltration ou reprise collective »¹. Ainsi, si l'on lit cette signature collective à la lumière de la volonté exprimée par Cahun d'avoir voulu mener une entreprise telle que celle qu'elle aurait voulu mener dans le cadre de Contre-Attaque, comme on l'a mentionné plus haut, alors « le soldat sans nom et ses camarades » représentent bien l'actualisation de l'activité intellectuelle et politique du surréalisme.

On peut néanmoins s'interroger sur le fait que cette identification avec le surréalisme intervienne de manière aussi soutenue dans ce cadre. C'est un contexte d'éloignement qui permet en effet à Cahun de mettre en avant sa proximité. Elle culminera dans une lettre qu'elle adresse à Jean Schuster, surréaliste de la jeune génération d'après-guerre dans laquelle elle reconstruit sa trajectoire à l'aune du surréalisme :

« Dans l'ensemble de ma vie, je suis ce que j'ai toujours été (mes plus anciens souvenirs d'enfance en témoignent) : surréaliste. Essentiellement. Autant qu'on le peut sans se tuer ou tomber au pouvoir des aliénistes »².

L'éloignement contribue à la possibilité de se dire proche comme personne, jusqu'à avoir incarné un esprit avant la fondation d'un mouvement, anachronisme qui se révèle forme paroxystique de l'attachement. Mais il faut tout autant prendre la mesure de l'importance de cette volonté d'affiliation que considérer le positionnement particulier par rapport au surréalisme révélé par l'activité et la production de Cahun. La manière dont cette dernière s'inscrit ici dans le surréalisme redonne en réalité à voir des formes de tension déjà appréhendées dans son rapport au mouvement et ses exigences éthiques et politiques, qui se joue ici dans les limites du point de vue artistique perceptibles dans la mise au service d'une cause. L'investissement de la dimension créatrice dans la guerre en général et du surréalisme en particulier s'accompagne d'une relativisation, voire d'une négation, du caractère artistique de l'action menée. Ceci est d'autant plus apparent, non sans paradoxe, dans la manière dont Cahun évoque son rapport à l'écriture dans ce cadre. Son caractère paradoxal est le mieux représenté par une phrase ayant valeur de slogan, dont la construction même témoigne du contexte guerrier dans lequel elle s'élabore :

¹ François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, *op.cit.*, p. 395.

² Claude Cahun, Lettre à Jean Schuster, 19 février 1953, coll. particulière.

« Lutté avec mes armes d'écrivain de circonstance surréaliste. Lutté sans littérature : tout papier, tout poème, toute peinture à détruire, sitôt lu, sitôt vu »¹.

Dans cette restitution, Cahun affirme le rôle de l'écriture dans l'activité de résistance, tout en le mettant aussitôt à mal, en la plaçant à la fois hors de la littérature et en soulignant son caractère précaire, car soumis à la contingence et à l'immédiateté, et dès lors non amené à perdurer. Cette mise en avant de l'éphémère renforce la négation de la valeur artistique de l'activité scripturale de la résistance. Cahun non seulement affirme la nécessité de l'écriture circonstanciée mais dessine également une opposition entre l'écrivain de circonstance qu'elle est dans le cadre de la guerre et l'écrivain qu'elle aspire à être sans jamais y prétendre véritablement plus généralement. Cette différence est par exemple visible dans cette lettre adressée à Lilette Richter après-guerre, dans laquelle Cahun déclare en outre son propre étonnement par rapport à sa posture :

« [...] il est curieux pour moi de remarquer que je n'ai écrit 'pour moi' qu'à partir du moment où notre activité de guerre était en plein rendement (un mns intitulé 'dans la mêlée' – par antithèse – avec en sous-titre : HORS DE SOI... naturellement la Gestapo l'a détruit) »².

On trouve ici l'aveu, plus explicité qu'auparavant bien que pas pleinement, d'autant plus perceptible lorsque l'on a à l'esprit la capacité de Cahun à produire un discours articulé sur son expérience, d'une mise au service d'un impératif politique qui ne correspond pas à la dimension subjective que l'écriture peut appeler et à laquelle elle s'est livrée dans ses écrits antérieurs. L'opposition entre les deux modalités de l'écriture est encore lisible dans ce propos énigmatique adressé à André Breton, là encore typique de l'écriture cahunnienne, qui tout à la fois dénigre le discours même qu'elle est en train de porter et minimise potentiellement son activité de résistance qu'elle relate au même instant :

« Me pardonneriez-vous ce bavardage anachronique, puisqu'il est sans la moindre portée, qu'il pouvait l'être déjà voilà belle lurette ? »³

¹ Claude Cahun, *Confidences au miroir*, *op.cit.*, p. 613. Elle écrit également dans une lettre adressée à Paul Lévy avoir écrit dans le cadre de la résistance « sans la moindre illusion de faire œuvre de poète... des textes 'engagés' (Claude Cahun, Lettre à Paul Lévy, in *Écrits*, *op.cit.*, p.719).

² Claude Cahun, Lettre à Lilette Richter, 11-12 février 1946. Il s'agit en réalité probablement des feuillets retrouvés en partie et dont certains ont été publiés par François Leperlier sous le titre « Le muet dans la mêlée ».

³ Claude Cahun, Lettre à André Breton, 18 janvier 1946.

Cette minimisation renvoie d'abord à un sens fondamental du point de vue de la guerre elle-même. Si Cahun relativise son activité, c'est en réalité parce qu'elle considère sa nécessité même comme la preuve d'un échec « intolérable », auquel il est néanmoins nécessaire de répondre :

« Combattre les nazis, même avec les moyens que nous avons pu employer, constituait à mon sens, à bien des égards, un recul intolérable »¹.

Mais cette minoration s'inscrit, on le voit, dans un mouvement plus général. Elle est en ce sens tout à fait conforme aux discours que Cahun a pu porter auparavant sur sa qualité d'écrivain, ici exprimée dans la lettre à Breton à travers le terme de « bavardage », manifestant ainsi des scrupules dont, malgré sa volonté, elle ne parvient pas à se débarrasser.

Néanmoins, la guerre offre également plus largement à Cahun la possibilité et l'envie d'écrire. Dans ses notes autobiographiques, c'est de nouveau Claude Cahun, l'artiste et intellectuelle, relatant l'action de Lucy Schwob, la résistante, qui l'avait mise en sommeil, qui s'exprime. Ce retour de Claude Cahun est ainsi rendu possible par cette activité de Lucy Schwob. On peut lire en filigrane ce désir de renouer avec l'écriture dans la suite immédiate du propos qu'elle adresse à Breton, évoquant son « bavardage anachronique » : « vous devinerez bien que je ne m'y suis laissée aller qu'en attendant...² ». L'attente énigmatique est celle du retour à l'activité créatrice en tant que telle. Elle la conçoit et la réalise, de manière à la fois directe et indirecte, lors de la guerre et à sa sortie. D'abord, à travers le témoignage qu'elle apporte sur son expérience de guerre dans ses notes et sa correspondance. Mais aussi avec un discours autobiographique qui revient plus largement sur son itinéraire et permet de ce point de vue de renouer avec des formes d'exploration plus subjectives. En prison, Cahun écrit deux poèmes, en 1945, envisage la rédaction d'un « 'conte' » intitulé *Héroïnes* – on retrouve les mêmes motifs d'écriture – qu'elle envisageait de situer au Moyen Age³.

L'écriture constitue toujours un moyen fondamental de résistance, une fois incarcérée, et se révèle également une des conditions de la survie. Cahun et Malherbe poursuivent leur activité de propagande en prison où, ayant été démaquées, elles peuvent alors user de méthodes plus directes. Entre ces murs de granit impénétrables, elles mettent en place un système de communication à l'aide de ficelles passant par les conduits de ventilation, écrivant sur des pages

¹ *Ibid.*

² *Id.*

³ Claude Cahun, Lettre à Lilette Richter, 11-12 février 1946. Elle le formule différemment dans ses « feuilles détachées du scrap-book » : « mon fantôme s'est incarné en des hommes inconnus de nous » (*Écrits, op.cit.*, p.652).

de livres fournis par d'autres prisonniers, ou, le plus souvent, Cahun et Malherbe étant peu enclines à amputer des ouvrages, sur du papier toilette¹. Si les visites sont interdites aux prisonniers politiques, des proches peuvent leur apporter de la nourriture en raison de la pénurie, et en profitent pour dissimuler des crayons, ou des nouvelles glissées dans les ouvrages. C'est ainsi qu'elles disposent des moyens techniques pour faire circuler les nouvelles du journal imprimé en Angleterre et jeté sur l'île par la R.A.F, *Nachrichten fur die Truppen*, que Suzanne Malherbe traduit².

C- Quel engagement?

La multiplicité des répertoires d'action dont Cahun use, qui va jusqu'à pousser la confusion entre la vie et la production, le réel et l'imaginaire, de manière particulièrement avancée, peut nous amener à nous demander comment caractériser cet engagement cahunien. Pour pouvoir y répondre, il nous faut au préalable revenir sur la manière dont elle conçoit l'engagement. Cahun thématise la question de la responsabilité dans ses écrits d'après-guerre. Elle a pour elle avant tout une valeur individuelle :

« J'affirme que *dans la mesure* où chacun est libre d'agir selon sa conscience, il est responsable de ses actes. Devant soi et devant tous. J'affirme qu'il ne s'agit pas de priver les hommes de libertés mais de leur accorder des responsabilités – selon leur conscience et leurs forces »³.

Cependant, cette mise en avant de la responsabilité individuelle, qui pourrait être lue comme un écho aux thèses sartriennes, s'oppose à une vision collective de l'engagement telle que la prône l'existentialisme ou le communisme dans l'après-guerre. Les réticences à parler d' « engagement » s'éclairent d'abord à la lumière du rejet de Cahun de tout art engagé, qui se nie par là même selon elle en tant qu'art en général et sa conception de l'efficacité de la poésie comme méthode indirecte, prônée dès *Les paris sont ouverts* en particulier. Responsabilité

¹ Cahun rédige même un testament sur du papier toilette.

² Des prisonniers d'Europe de l'Est utilisés dans les prisons assurent aussi des possibilités de communication et informent les prisonniers politiques, auxquels toute visite est interdite, de l'évolution de la guerre grâce à la radio présente dans la pièce des gardes à laquelle ils ont accès. Enfin, un système de communication appelé « le télégraphe », se fait avec l'hôpital, où, à l'aide d'un langage de signes, infirmières et patients, de leurs fenêtres, situées en vis-à-vis avec les cellules, envoient des nouvelles aux prisonniers. Cahun déclare découvrir en prison la solidarité à laquelle Suzanne et elle appelaient durant leur propagande. Les deux femmes nouent des liens avec des soldats allemands emprisonnés qui avaient entrepris de désertir. C'est alors l'occasion d'éprouver, pour celles qui se conçoivent « deux Françaises ayant organisé seules la résistance sur l'île », le succès de leur entreprise : « Pour la première fois, nous fûmes (peut-être) en contact avec cette résistance que nous nous étions efforcées de créer (Claude Cahun, Lettre à Marianne Schwob, 13 août 1948, bibliothèque municipale de Nantes).

³ Claude Cahun, « Feuilles détachées du scrap book », in *Écrits, op.cit.*, p. 657.

individuelle et subjectivité constitue ainsi les ressorts et les moyens recherchés d'un engagement qui ne peut être qu'indirect. L'engagement selon Claude Cahun ne peut en ce sens être que dégagé. Elle le souligne dans sa longue lettre adressée à Paul Lévy, qui revient sur l'activité de résistance, en la mettant, là encore, en lien avec son activité politique au sein du surréalisme, dans les années 1930 :

« Cette étude [*Les paris sont ouverts*] devait me servir lorsque j'en vins moi-même, en 1940, à écrire [...] des textes 'engagés'.
... D'ailleurs ils ne l'étaient pas tous ! Et les plus efficaces furent peut-être les plus subjectifs, les plus sincères, les plus romantiques, les plus 'dégagés' »¹.

Un court texte ayant pour titre « Ne protestez pas contre les mots innocents de la langue française »² donne également à voir, en filigrane, cette conception de l'engagement. Cahun met face à face deux figures qui l'incarnent, celle du « sergent recruteur » et celle du « franc-tireur ». C'est le second qui a sa préférence :

« Le franc-tireur qui prend la responsabilité des fins et des moyens, des ordres qu'il se donne, des actes qu'il accomplit sans entraves ni excuses, voilà la ride au front du brouillard des guerres nationales étrangères à l'homme, voilà dans la guerre civile le citoyen de la république humanisant la guerre même, voilà l'homme encore libre »³.

Cette figure du franc-tireur n'est pas nouvelle dans le langage de Cahun puisqu'elle déclare avoir été désignée et condamnée en tant que telle par les nazis, lors du procès du 16 novembre 1944. Sa mention dans la restitution d'un discours argumenté, prononcé à cette occasion par le colonel Sarmsen, qu'elle finit par conclure elle-même va dans le sens de son acceptation :

« 'You are francs-tireurs, even though you have used spirituals arms instead of firearms. It is indeed a more serious crime. With firearms, one knows at once what damage has been done but with spiritual arms one cannot tell how far-reaching it may be'. On ne peut mesurer les répercussions lointaines de ces francs-tireurs là »⁴.

La conception de l'engagement de Cahun met une fois de plus en lumière une forme de paradoxe dans sa pensée, entre l'ambition collective, qu'elle déclare retrouver comme moteur

¹ Claude Cahun, Lettre à Paul Lévy, in *Écrits, op.cit.*, p. 719.

² Claude Cahun, « Ne protestez pas contre les mots innocents de la langue française », in *Écrits, op.cit.*, p.769.

³ *Ibid.*

⁴ Claude Cahun, Lettre à Marianne Schwob, 13 août 1948.

et finalité de son action à Jersey – tant en raison de l'esprit surréaliste qui l'anime, du rôle qu'y joue Suzanne, que de la volonté de voir l'action relayée par d'autres – et la marque individuelle qui y préside résolument :

« ma 'sentimentalité' [...] m'avait – en la circonstance, celle de 40 – engagée en sens unique. Engagée dans la voie du *défaitisme-révolutionnaire*. Cet engagement à Jersey où je me trouvais exposait au danger d'une lutte individuelle à deux : et nous la menions à outrance [...] »¹.

En outre, la manière dont Cahun peut exprimer de manière radicalisée la dimension personnelle de l'engagement renforce son opposition aux logiques d'interventions des intellectuels :

« Je m'étais engagée – engagée envers moi seule – à convaincre les soldats (allemands) de se tourner contre leurs officiers (nazis)².

Engagée déagée, Claude Cahun se pense aussi résolument en héroïne. Le thème du héros est trop présent dans son œuvre pour qu'il ne soit pas appréhendé dans la représentation de l'action. Elle a en effet dépeint ses héroïnes dès les années 1920, autour desquelles elle conçoit un nouveau projet au moment de son emprisonnement. Certes, Cahun se révèle héroïque au sens courant du terme, en tant qu'elle accomplit quelque chose d'extraordinaire. Mais l'héroïsme cahunien rejoint plus spécifiquement une conception de l'agir politique qui la rapproche là encore de la pensée d'Hannah Arendt et de celle d'un des grands lecteurs de cette dernière, Miguel Abensour. Dans un texte intitulé « Le Rouge et le Noir à la lumière de 1793 », Abensour comprend l'héroïsme comme spécifique à la période révolutionnaire, et en des termes arendtiens, comme faisant référence « à un certain mode d'être », « un certain agir politique bien spécifié »³. Il considère en outre que la singularité de la « politique révolutionnaire » qui se constitue alors est informée par « un complexe d'attitudes politiques, éthiques, éthico-politiques, mais aussi esthétiques »⁴. Cette définition rejoint la vision de Cahun qui place également la révolution au cœur de l'enjeu de la résistance⁵. En outre, on peut considérer qu'elle

¹ Claude Cahun, *Confidences au miroir*, in *Écrits*, op.cit., p.580.

² *Ibid.* On notera au passage une fois encore la manière dont Cahun ne confond pas l'Allemagne et le nazisme.

³ Miguel Abensour, « Le Rouge et le Noir à la lumière de 1793 ? », in *Critique de la politique. Autour de Miguel Abensour*, Unesco, 2006, p. 26.

⁴ *Ibid.*, p.27.

⁵ On peut lire la dimension révolutionnaire de la guerre de Cahun *a contrario* dans la façon dont elle justifie dans son testament rédigé en prison son activité de résistance, faite d'une part en raison d'une opposition aux nationalismes, aux séparatismes, qu'elle pense comme consubstantiels à la guerre, d'autre part car la guerre est

incarne plus largement l'héroïsme révolutionnaire. Son action met en jeu la rupture historique, les expériences de la liberté et la pluralité. Cahun découvre en effet à travers la résistance l'action politique dans une conception révolutionnaire, selon une volonté à la fois collective et anonyme, voire énigmatique, notamment à travers la figure du soldat sans nom ainsi que ses camarades, ses « fantômes » qu'elle déclare découvrir en prison. Si Cahun peut être présentée comme une héroïne, c'est ainsi parce qu'elle se pose dans l'action de résistance comme un sujet certes individuel mais aussi pluriel, dans une forme d'individualisation qui est aussi un refus d'individuation¹, dans un contexte qui appelle « le réveil d'une énergie passionnelle »².

La confusion qu'introduit Cahun entre le réel et l'imaginaire peut en recouper une autre, entre sphère privée et sphère publique, qui permet de prolonger cette réflexion sur l'héroïsme et de le scruter au-delà de l'activité de résistance. Dans son texte, Abensour évoque « l'héroïsme de la vie moderne » auquel Baudelaire fait allusion dans son *Salon de 1845* et son *Salon de 1846* et la manière dont il comprend un passage de la sphère publique à la sphère privée qui n'est pas simplement appréhendé comme un signe de décadence :

« Il y a des sujets privés, qui sont bien autrement héroïques. Le spectacle de la vie élégante et des milliers d'existences flottantes qui circulent dans les souterrains d'une grande ville, – criminels et filles entretenues – la *Gazette des tribunaux* et le *Moniteur* nous prouvent que nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour connaître notre héroïsme »³.

Ce déplacement n'implique pas une mise à mal de capacités exceptionnelles, la passion, la force d'âme, une mobilité psychique, qui, dans le cas de Julien Sorel analysé par Miguel Abensour, se caractérise par la capacité de faire preuve de spiritualité tout en ne se soustrayant pas à la possibilité de mourir, en acceptant par exemple un duel⁴. L'héroïsme se situe ainsi au carrefour de l'ordinaire et de l'extraordinaire, du quotidien et de l'événement. Or Cahun, parce qu'elle joue perpétuellement de cette confusion entre le privé et le public, rejoint dans l'ensemble de ses activités esthétiques et de ses engagements politiques et éthiques cet héroïsme de la vie moderne. Mais elle est également susceptible de le faire en maintenant à un haut niveau l'exigence de l'héroïsme révolutionnaire. Le travestissement constitue par exemple ici encore

« la régression la plus drastique de la révolution » (testament, novembre 1944, coll. part, citée par Claire Follain, « Lucy Schwob and Suzanne Malherbe – Résistantes, in *Don't kiss me, the art of Claude Cahun and Marcel Moore*, catalogue, Tate/ Jersey Heritage Trust, 2006, p.83).

¹ Cette posture s'incarne par exemple dans l'affirmation suivante qui rejoint typiquement l'attitude cahunienne : « je m'appelle 'légion' dit le Révolté » (Jean Starobinski, *L'œil vivant, Stendhal pseudonyme*, Paris Gallimard, 161, p. 238, cité par Miguel Abensour, « Le Rouge et le Noir à la lumière de 1793 ? », *loc.cit.*, p. 50

² *Ibid.*, p. 28.

³ *Ibid.*, p. 23.

⁴ *Ibid.*, p. 24-25.

une manière de l’appréhender ; lorsque son intérêt pour le dandysme l’amène tant dans ses clichés que parfois dans la vie quotidienne – et notamment lors des rendez-vous avec les surréalistes, ce qui n’est pas sans provoquer un certain malaise chez certains – à se vêtir en homme, ce qui rappelle la définition baudelairienne – genrée – de l’héroïsme moderne selon laquelle « nous sommes grands et poétiques dans nos cravates et nos bottes vernies »¹. Le travestissement, sous une forme très différente, maintient l’importance de l’héroïsme révolutionnaire dans le cadre de la résistance. Fondu dans le quotidien et revêtant l’apparence d’une « vieille femme malade » de manière à dissimuler le caractère héroïque de l’action de celle qui s’y livre, le travestissement permet à Cahun de se situer à l’intersection de l’héroïsme moderne dans son caractère ordinaire et de l’héroïsme révolutionnaire.

Une telle posture héroïque fait de nouveau intervenir la question du corps qu’il convient à ce stade de tout à fait poser dans son rapport à la question de l’engagement. Premièrement, le travestissement du quotidien dans le Paris des années 1930 témoigne de la manière dont Cahun utilise son corps conformément à l’idée d’héroïsme de la vie moderne. En second lieu, la façon dont elle joue avec, dans ses clichés photographiques, renvoie non seulement à des formes de questionnement mais aussi à des modalités de subversion des stéréotypes de genre et de race. Enfin, le corps est toujours décrit comme un support spécifique de l’activité de résistance à travers le jeu du travestissement. On peut alors se demander si le corps ne fonctionne pas chez Cahun comme un répertoire d’action inédit du point de vue de l’engagement des intellectuels. Disant cela, il ne s’agit pas de mettre au même niveau les différentes formes de production cahunienne quant à leur implication politique mais précisément d’appréhender à travers lui la pluralité des formes de subjectivation politique. La subversion des normes de genre dans le travail photographique et la manière de l’utiliser dans la résistance diffèrent en effet de ce point de vue. Mais les manières plurielles dont Cahun tout à la fois investit et se réclame de l’utilisation de son corps dans ses activités en font bien un vecteur déterminant de son engagement, et par là même de son existence comme intellectuelle.

Quel type d’intellectuelle son itinéraire, sa production et son engagement et le rapport qui existent entre eux donnent-ils alors à voir ? Cahun, peu encline aux qualifications, est susceptible de rejeter par exemple la désignation de « communiste » ou, de manière moins affirmée, de « révolutionnaire »². Elle se présente néanmoins comme pacifiste³, qualifie son

¹ Baudelaire, *Œuvres complètes, tome II*, Paris, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1976, p.407.

² « Je n’ai jamais été communiste. Je n’ai même jamais – parmi mes amis – prétendu passer pour ‘révolutionnaire’ au sens social du mot » (Claude Cahun, Lettre à Paul Lévy, in *Écrits, op.cit.*, p. 716).

³ « mon impuissance de pacifiste » (Lettre à Gaston Ferdière, mars 1946).

activité de propagande d' « anarchiste »¹. Le motif de l'anarchie est présenté par Cahun comme à la fois à l'origine et à la conclusion de l'activité de résistance :

« [...] ces lettres noires du mot de mon juste moment. L'anarchie s'étalait sur la couverture du *Crapouillot*. Je n'avais pas encore ouvert ce numéro. Il était neuf pour moi. Je savais que je ne trouverais à l'intérieur que les amalgames les plus suspects. Il n'en représentait pas moins pour moi, dans ce moment-là, un plaisir considérable. Il représentait aussi un souvenir très proche. Un numéro de la même revue se trouvait tout près, tailladé, sur la table du conseil de guerre. Le numéro spécial sur les Allemands. Tailladé par moi. Je m'en étais servie pour mes photomontages. Il m'avait suggéré le soldat sans nom ; sa première menace aux nazis. 'Krieg ohne Ende ? Jawohl. Shrecken ohne Ende ?' – der Soldat ohne Namen²».

La position de Cahun relève plus précisément d'un anarchisme individualiste, comme l'atteste ce passage de la lettre écrite à Paul Lévy dans laquelle elle présente et dépasse tout à la fois la tension entre les dimensions individuelle et collective qui la caractérise :

« Si j'ai lutté avec des camarades d'extrême gauche, c'est que leur cause, sans être la mienne, me paraît juste, qu'elle était la seule qui s'opposât efficacement au racisme hitlérien, et que le maintien de certaines valeurs, parmi lesquelles *la liberté d'expression* – et, par elle, non seulement le maintien mais *la conquête de la liberté des mœurs, des droits de l'être humain* opprimé par des siècles de superstitions féroces, *m'importaient personnellement*³ ».

La philosophie de Cahun est ainsi libertaire. Le surréalisme concourt à lui donner forme à travers l'impératif révolutionnaire auquel celui-ci prétend se soumettre et dont il se réclame de manière continue dès le premier manifeste du surréalisme⁴. Si, comme on l'a dit, Cahun peut mettre à distance ce qualificatif de « révolutionnaire », son attachement au surréalisme lui permet néanmoins également de l'endosser. L'illustre sa signature en 1938 du manifeste de la FIARI « pour un art révolutionnaire », à l'initiative de Breton et de Trotski. Plus encore, à travers sa participation à Contre-Attaque, elle accepte d'être identifiée à la catégorie d' « intellectuel révolutionnaire ». Cette acceptation est suffisamment rare chez les femmes pour ne pas être relevée. Elle est d'autant plus révélatrice que Cahun explique que Contre-Attaque est le seul parti auquel elle ait jamais adhéré. La mise en avant du défaitisme

¹ « Malgré l'étrangeté de notre 'propagande' et son caractère anarchiste qui crevait les yeux, les Allemands nous accusèrent d'appartenir à l'Int. Serv. (Claude Cahun, Lettre à André Breton, 18 janvier 1946).

² « Guerre sans fin. Oui. Terreur sans fin. Le soldat sans nom » (Claude Cahun, Lettre à Jean Legrand, incomplet, fin 1945, Jersey Heritage Trust).

³ Claude Cahun, Lettre à Paul Lévy, 3 juillet 1950, in *Écrits, op.cit.*, p. 715-716. C'est elle qui souligne.

⁴ Le titre même que la revue se donne entre 1930 et 1933 l'illustre particulièrement : *Le surréalisme au service de la Révolution*

révolutionnaire est en outre constante dans ces écrits, de Contre-Attaque à la narration de son activité de résistance. Son itinéraire et son engagement témoignent d'un refus de distinguer la théorie de la *praxis*, sa production d'un refus de la spécialisation – quand bien même il peut se révéler auto-exclusion pour un sujet altérisé comme elle. Si on y ajoute la manière dont elle joue avec le genre, en déployant le thème du travestissement dans son action de résistance, ces différents éléments concourent à faire de Cahun une incarnation singulière, voire inédite de l'intellectuelle révolutionnaire.

La venue de Cahun au surréalisme donne particulièrement à voir les formes de subjectivation, leur pluralité et la tension avec laquelle elles composent. L'exploration de la production multiforme de Cahun et de son itinéraire permet de rendre compte de la manière dont elle peut se poser dans ce cadre comme sujet, de pensée, de connaissance, de création et politique, dans un positionnement en même temps fondamentalement ambivalent, dedans/dehors par rapport au mouvement.

Chapitre 5 : Négritude, culture et politique

Contrairement à Cahun et à Klein, Nardal présente la particularité d'entrer dans une culture en voie de constitution, dans laquelle elle joue elle-même un rôle primordial. Quand elle commence son activité de journaliste, le mouvement de la Négritude, de la généalogie de laquelle elle va être invisibilisée avant d'y être réinscrite, n'existe pas encore. À travers son rôle de passeuse, visible tant dans sa production que dans les échanges réels et symboliques qu'elle permet grâce au « salon » de Clamart et à *La Revue du Monde Noir*, Nardal participe à la constitution du mouvement. La production de Nardal a pu être caractérisée comme relevant de la protonégritude. Sa réintroduction même dans le courant a pu s'accompagner de formulations paradoxales la situant « au-delà de la négritude »¹. Ce que ces tentatives indiquent en réalité sans tout à fait en prendre la mesure et donc la thématiser, c'est la nature fondamentalement ambivalente de Nardal par rapport au mouvement. Or cette ambivalence se décline et se retrouve plus largement dans la manière dont Nardal s'inscrit dans des univers sociaux pluriels et parfois contrastés. Elle se situe en effet au croisement des mondes intellectuels et militants dans le Paris noir et ce que, par parallèle, on pourrait alors nommer le Paris féminin(iste). Il s'agit donc globalement de comprendre comment Nardal entre, en tant que figure d'altérité, dans des univers sociaux différents et la manière dont elle négocie son rapport à un mouvement – la Négritude – qui, tout en ne l'ignorant pas, l'en exclut en partie. On entend dans un premier temps poursuivre l'examen du devenir sujet entamé dans une première partie en montrant comment les positionnements multiples de Nardal favorisent et expriment de nouvelles formes et modalités de subjectivation gnoséologique et politique. Ce second terme a été refusé par Nardal qui, à l'instar des pères fondateurs de la négritude, s'est toujours réclamée d'un engagement culturel. C'est alors sur une autre forme de tension, entre culture et politique, que l'on se penchera en interrogeant ce que l'on peut nommer la philosophie politique de Nardal et sa vision du monde, saisissables à travers ses écrits mais aussi la musique qui constitue toujours un sujet d'intérêt et même une de ses principales activités à son retour à la Martinique.

¹ Tracy Denean Sharpley-Whiting, *Beyond Negritude: essays from Woman in the City*, Albany, SUNY Press, coll. « Philosophy and Race », 2009.

I- A la croisée des mondes intellectuels et militants

Les lieux et les formes que prennent l'écriture et l'engagement de Nardal révèlent un positionnement pluriel et interstitiel dans les mondes journalistiques et militants qui lui permettent de s'affirmer comme sujet connaissant et sujet politique.

A- Une activité d'écriture protéiforme

1) Paulette Nardal, journaliste

Dans les années 1920-1930, Nardal écrit dans différents journaux. Elle fait, comme on l'a vu, ses premières armes dans le journal réformiste mais non anticolonialiste *La Dépêche Africaine* dans lequel elle est chargée de la rubrique littéraire. Elle obtient une carte de presse en tant que journaliste du quotidien de gauche *Le Soir*¹ auquel elle collabore en 1930. Elle joue un rôle déterminant parallèlement dans la création de *La Revue du Monde Noir/ The Review of the Black World*, bilingue, en 1931. En 1935, elle participe au premier numéro de *L'Étudiant Noir*, adresse une prière d'insérer au *Cri des nègres*, organe de l'union des travailleurs nègres, et écrit un texte contre la guerre d'Éthiopie publié dans *Métromer* et repris dans *Le Périscope africain*². Entre 1936 et 1937, elle fait paraître trois textes dans la revue *Je suis partout*³. A la fin des années 1930, elle participe également ponctuellement à la revue *La femme dans la vie sociale*, liée à l'organisation féminine l'Union féminine civique et sociale – sur laquelle nous allons revenir – et à *Univers, bulletin catholique international*. Sa production la plus significative en termes quantitatifs est sa contribution à un *Guide des colonies françaises : Martinique, Guadeloupe, Guyane, Saint-Pierre Miquelon*, en 1931⁴. A son retour à la Martinique, elle publie quasiment dans chaque numéro du journal qu'elle crée, *La femme dans la cité*. Nous allons bien sûr revenir sur cette production plus en détail.

Si l'activité principale de Nardal dans ses années parisiennes est le journalisme, elle publie néanmoins assez peu. C'est en particulier entre 1928 et 1932 que son activité journalistique est la plus prolifique. On recense ainsi onze textes dans *La Dépêche Africaine*,

¹ C'est ainsi que Jane Nardal le présente dans sa correspondance avec Locke. Je remercie Brent Edwards de m'avoir communiqué cette lettre.

² *Métromer* est l'agence métropolitaine de la presse d'Outre-mer. Son rédacteur en chef est René Maran. Le *périscope africain* assume lui aussi sa dimension politique. Il est dirigé par Galandou Diouf qui exerce des fonctions politiques, étant élu député du Sénégal et dont Nardal est secrétaire parlementaire en 1936.

³ Je vais revenir sur cette participation au journal d'extrême droite.

⁴ Paulette Nardal *et al.*, *Guide des Colonies Françaises : Martinique, Guadeloupe, Guyane, Saint-Pierre Miquelon*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1931.

dix-sept dans *Le Soir*, deux dans *La Revue du Monde Noir* ; cinq textes pour l'année 1935 qui donnent lieu à six publications¹. Trois articles parus dans *Je suis partout*, auxquels s'ajoutent deux autres publiés dans *La femme dans la vie sociale* et un dans *Univers. Bulletin catholique international* élèvent à seulement six articles la production de Nardal entre 1936 et 1939. S'il est quasiment assuré que des textes n'ont pas été retrouvés, on dispose globalement d'une quarantaine d'articles, ce qui est peu pour une journaliste professionnelle. Néanmoins, elle publie dans des espaces différents. Or cette diversité des lieux de publication est doublée par celle des formes mêmes de l'écriture journalistique. On peut d'abord supposer qu'elles sont favorisées par les faibles contraintes en ce domaine qui pèsent dans un espace relativement peu structuré et défini², où l'on apprend sur le tas. Cette pluralité se comprend en ce sens également à la lumière des liens que le journalisme entretient historiquement avec la littérature et que l'on retrouve dans l'écriture de Nardal. Il faut alors s'intéresser plus spécifiquement aux formes variées qu'elle prend chez elle et à l'impact des espaces journalistiques différenciés dans lesquels elle s'inscrit sur sa production.

Cette multiplicité des formes d'écriture est visible dès les parutions de Nardal dans *La Dépêche Africaine*. Elle rend par exemple compte des actualités artistiques qui se tiennent dans la capitale, comme les bals nègres (« Le nouveau bal nègre de la glacière »), les concerts (« Le concert du 6 octobre à la salle Hoche ») ou les pièces de théâtre (« les nègres et l'art dramatique »). Mais elle produit également des récits plus littéraires, mettant en scène son propre ressenti comme évoquant des situations d'exil spécifiques révélatrices d'une expérience féminine plus largement vécue (« En exil »). Ce dernier texte révèle les qualités littéraires et la vision ethnographique de Nardal. L'atteste par exemple cette mise en abîme, la rêverie dans laquelle est plongée Elisa, l'exilée martiniquaise qui regrette « sa douce Martinique qu'elle n'aurait jamais dû échanger contre le mirage de Paris » :

« C'est le soir [...] Après sa journée de repassage, elle s'est assise sur un banc vermoulu de sa maison basse, attirée par le bavardage des amis qui, comme elle, hument l'air salin [...] On se laisse aller à la douceur de vivre dans l'air alanguissant. Là-haut, sur la colline, l'église semble veiller sur le bourg à moitié endormi et lui donner une silencieuse bénédiction. Quelqu'un se met à conter contes [...] Contes africains adaptés à l'âme antillaise. Mais voilà que résonne le tambour dans le lointain. Sur les hauteurs du côté de Fourniolles, quelque « laguia » aura réuni, dans un espace en terre battue, les rudes travailleurs des champs de canne. Deux grands noirs se défient [...] Un autre noir, à

¹ Alors que les chercheurs ont longtemps pensé qu'un seul numéro de *L'Étudiant Noir* avait paru, deux autres numéros sont récemment sortis grâce au chercheur Christian Filostrat, qui les a reçus de la main de Léon Damas. Il les a mis en ligne [<http://www.letudiantnoir.com/>]

² Sur ce point on pourra notamment se référer à Eric Neveu, *Sociologie du journalisme*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », p. 18 sq.

califourchon sur un baril renversé, tape sur le fond fendu d'une peau de mouton, avec ses doigts experts. Il en tire des sonorités qui, dans le lointain, retentissent comme un appel angoissant. C'est toute l'âme de la vieille Afrique qui passe, dans ce tam-tam antillais, éveillant chez les causeurs soudain attentifs une obscure émotion »¹.

La finesse de Nardal s'illustre encore dans la manière dont elle sait attiser la curiosité du lecteur qui, à travers son regard, peut pénétrer au « nouveau bal nègre de la glacière » :

« [...] A une cinquantaine de mètres du métro Glacière, sur le boulevard Auguste Blanqui, on peut voir une porte cochère peinte en bleu qu'éclaire sans prétention un unique bec électrique.

La porte poussée, on se trouve dans une assez longue cour rectangulaire semée de gravier et où s'élèvent trois marronniers. Sur deux côtés, de cette cour, à votre gauche et en face, un grand hangar formant angle, sans ouvertures apparentes. On dirait une maison d'école affectée »².

Cinq paragraphes suivent encore avant que Nardal ne dépeigne à proprement parler la « salle qui s'offre à l'observation de l'artiste ». La métaphore picturale renforce la posture ethnographique que Nardal adopte dans ce texte, attentive tant au cadre dans lequel évoluent les Noirs qui se rendent au bal qu'à leurs attitudes et caractéristiques. Ces exemples, typiques d'une capacité d'observation et de mise en scène du récit, illustrent également les « possibles narratifs » étendus permis par l'écriture journalistique³. Mais si *La Dépêche Africaine* favorise une pluralité des formes d'écriture, et l'expérimentation de divers registres littéraires, l'inscription de Nardal dans la rubrique « La Dépêche Littéraire » l'enjoint néanmoins à un traitement avant tout culturel. Or, son inscription dans d'autres espaces journalistiques lui permet d'enrichir sa vision, son écriture, son existence comme sujet connaissant, mais aussi dès lors également comme sujet politique.

L'inscription journalistique reconfigure également le point de vue de Nardal sur l'actualité et participe ainsi à sa subjectivation politique. Les articles publiés dans *Le Soir* sont, à ce titre, édifiants. Comme dans *La Dépêche Africaine*, Nardal rend compte de l'actualité tout en livrant des récits plus particularisés, à l'image de son étude en quatre temps sur l'antillaise⁴.

¹ Paulette Nardal, « En exil », *La Dépêche Africaine*, décembre 1929. Ce texte présente, certes, également des motifs assimilables à l'exotisme, problématiques pour un regard contemporain et qui sont susceptibles de contraster avec les propres propos de Nardal émis ailleurs. Il faut néanmoins les lire alors dans une volonté de revalorisation de la subjectivité noire qu'on a déjà pointée. En outre, ils traduisent bien une sensibilité ethnographique et littéraire.

² Paulette Nardal, « Le Nouveau Bal Nègre de la Glacière », *La Dépêche Africaine*, n°14, 30 mai 1929.

³ Eric Neveu, *Sociologie du journalisme*, op.cit., p. 73.

⁴ Paulette Nardal, « L'Antillaise », *Le Soir*, 3 juin 1930 ; « L'Antillaise : marchande des rues », *Le Soir*, 19 juin 1930 ; « L'Antillaise : bourgeoise créole », *Le Soir*, 23 juin 1930 ; « L'Antillaise étudiante à Paris », *Le Soir*, 30 juin 1930.

Néanmoins, elle n'est plus cantonnée à l'activité culturelle, ni aux événements qui ont lieu dans le Paris noir, mais porte un regard sur les événements internationaux et notamment sur ce qui se passe dans les colonies. Si sa critique de l'impérialisme français est moins vive que celle de l'impérialisme anglais, elle donne son point de vue sur la politique coloniale française. L'atteste par exemple son article du 26 mai 1930 au titre révélateur « Pas de Sénégalais en Indochine ! »¹. La stratégie argumentative même utilisée par Nardal dans ce texte participe à l'exposition de son point de vue. Nardal commence par évoquer les propos d'un journal colonial favorable à l'envoi de bataillons de tirailleurs sénégalais en Indochine en le justifiant par le loyalisme de ces derniers. Et la journaliste de commenter : « ce raisonnement est très juste, du point de vue colonial français ». Elle renforce cette idée en évoquant juste après l'absence de « contagion révolutionnaire » en raison d'intérêts différents entre les deux peuples, et d'une langue commune. Mais Nardal présente alors une opposition à cette perspective: « du point de vue indigène, la question ne se pose pas tout à fait de la même façon ». Elle explique qu'en tant qu' « instrument[s] de la colonisation », les Sénégalais verraient « se retourner contre eux la haine des Asiatiques ». Cette nouvelle « haine de race » dans un contexte global où « où l'on ne parle que de paix universelle, d'union des races », conduit Nardal à se positionner, certes de manière policée, contre l'envoi de tirailleurs sénégalais en Indochine. Elle présente en effet comme « hasardeux », « de provoquer entre Indochinois et Sénégalais un antagonisme certain ».

L'inscription de Nardal dans un quotidien plus généraliste modifie alors non seulement ses centres d'intérêts explicités mais son analyse du monde. Elle se confronte plus directement à la situation politique nationale et internationale par rapport à laquelle elle exerce un regard critique. Cette ouverture plus globale a également des effets sur le rapport de Nardal au genre et au féminisme. Ses propos donnent en effet à voir les rudiments d'une conscience de genre de type internationaliste, à travers sa promotion du rôle des « femmes de couleur dans l'ordre social ». Dans cet article du 21 avril 1930, la journaliste rend compte de différents événements à l'initiative de femmes ; des hindoues en Inde qui ont entrepris d'organiser une conférence féminine asiatique, aux femmes turques qui accèdent à la citoyenneté et dont Nardal pointe « l'émancipation si rapide », dans une référence littéraire qui rappelle celle formulée par sa sœur, Jane, dans ses « Pantins exotiques » :

¹ Paulette Nardal, « Pas de Sénégalais en Indochine, *Le soir*, 26 mai 1930. Les citations qui suivent en sont extraites.

« Dans quelques années d'ici, Loti fera en face de ces Turques modernes la même figure que Bernardin de Saint-Pierre devant le modernisme des Isles et les enquêtes réalistes »¹.

Ainsi, Nardal acquiert pleinement au *Soir* une forme d'ethos journalistique, permis par un cadre relativement peu défini qui se révèle compatible avec son statut de sujet féminin colonial. Elle y forge une conscience plus grande du monde qui a à la fois des effets sur soi – sur lesquels on ne revient pas ici – et favorise des formes d'engagement dans des espaces militants divers – auxquels nous allons nous intéresser. C'est la relative instabilité des normes du milieu journalistique qui en font un espace ouvert, accessible aux sujets altérisés comme elle, et dans lequel elle peut s'exprimer de différentes manières. Mais l'écriture et la pluralité des formes qui peut l'accompagner ne s'y limite pas.

2) *Entre la France et la Martinique, des allégeances contradictoires : Paulette Nardal, guide*

En 1931, Nardal participe aux *Guides des colonies françaises* dans lequel elle prend en charge la section consacrée à la Martinique ainsi que probablement celle traitant de la Guadeloupe, à la demande du gouvernement. Paru l'année de l'exposition coloniale et de la fondation de *La Revue du Monde Noir*, ce texte, destiné aux touristes blancs, témoigne de la position ambivalente occupée par Nardal en tant que sujet colonial, devant allier mise en avant de la dimension positive de la colonisation française et mise à mal des stéréotypes dont sont victimes les Noirs. Il contient les recommandations pratiques que l'on attend d'un guide (informations de voyage, conseils en matières de visites, d'habillement, etc). Mais la manière dont Nardal présente l'histoire de l'île en dit beaucoup sur son propre positionnement et sa volonté, ici réaffirmée, de donner à voir une autre image des îles que celle portée par les récits exotiques. Portée par son propre regard, sa narration constitue une forme de réappropriation de soi fondamentale. Elle s'inscrit de ce point également dans un processus de subjectivation gnoséologique et politique.

Ce double projet de remise en cause des stéréotypes et de loyauté à la France est visible dès la manière dont Nardal introduit son récit. La première apparaît en ces termes :

« En plein réalisme, voici, sous la plume de romanciers trop pressés, de reporters qui ont voyagé trop vite pour voir juste, une population frondeuse aux atavismes aussi complexes que ses origines, excessive et violente, à peine évoluée »².

¹ Paulette Nardal, « Les femmes de couleur dans l'ordre social », *Le Soir*, 21 avril 1930.

² Paulette Nardal, « Martinique », in *Guides des colonies françaises*, *op.cit.*, p.2.

Quelques lignes plus loin, Nardal ajoute :

« L’histoire de la Martinique, reflet lointain de celle de la France, lui montrera [au touriste] au contraire, chez ces descendants de blancs français et de noirs africains, un loyalisme définitif dont ils ont donné maintes preuves éclatantes »¹.

Ce « loyalisme » est sans cesse réaffirmé dans le texte, où Nardal met en avant la France et les vertus du colonialisme. Elle rend hommage à l’arrivée des Français à la Martinique, après le départ des Espagnols, pour qui les Antilles, « n’étaient plus [...] que de misérables ‘kayes’, c’est-à-dire des blocs de rochers battus par les flots de l’océan » :

« C’est à la France que revient l’honneur d’avoir fait de la Martinique la colonie prospère qu’elle est maintenant. Mais ce ne fut pas sans peine et sans sacrifices de la part des premiers colons, normands, bretons et gascons »².

Non seulement la France est présentée comme ayant rendu la Martinique prospère, mais au prix de « peine » et de « sacrifices » des « premiers colons ». Nardal s’efforce par la suite de ne pas mettre en avant des éléments susceptibles de traduire une opposition entre colonisateurs et colonisés. Ainsi, les événements conflictuels sont minimisés soit par une seule mention des faits, prenant l’apparence de l’objectivité, soit par des formes de mise à distance critique. Nardal évoque notamment la traite mais sans la qualifier, de même que l’abolition de l’esclavage, en 1792, puis le retour « de l’esclavage et même la traite »³, sous Napoléon, en 1803. Quand elles sont évoquées, les résistances noires sont exprimées face aux ambitions colonisatrices d’un autre pays. Par exemple, Nardal relate l’établissement de l’esclavage par le dominicain espagnol Las Casas et à deux reprises dans ce cadre, la résistance du peuple caraïbe qui préfère « la mort à la servitude »⁴. Au début du XIX^e siècle, elle ne mentionne que les rébellions ayant eu lieu face aux Anglais qui tentent à nouveau d’envahir l’île en 1809⁵. La mise à distance critique est particulièrement visible dans la manière dont Nardal relate la participation des Martiniquais à la guerre de 1914 :

« La guerre de 1914 est trop proche pour que nous nous étendions sur l’aide valeureuse apportée par les Martiniquais sur tous les fronts français. La Martinique a adopté comme

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 24.

³ *Ibid.*, p.29.

⁴ *Ibid.* p. 28. Elle écrit juste avant que les Caraïbes « préférèrent l’exil ou la mort à la perte de leur indépendance » (*Ibid.*, p. 24).

⁵ *Ibid.*

filiale la ville d'Étain et lui a envoyé des sommes importantes, en même temps qu'elle dirigeait vers elle la quasi-totalité de sa production de rhum¹ ».

Le refus polémique n'est néanmoins pas exempt d'ambiguïté puisqu'en même temps, Nardal met l'accent sur l'importance de l'implication des Martiniquais « sur tous les fronts français », en ne faisant pas seulement référence au contingent. L'anecdote sur Étain peut dans ce cadre être lue comme condensant la dualité d'un rapport de force pour une fois non à sens unique. En effet, là où l'appropriation de la production de rhum peut être perçue comme une mainmise de la France sur la Martinique, la manière dont le rapport de parrainage est présenté révèle une forme d'inversion du rapport colonial puisque c'est une commune de la France, la « mère-patrie » pour filer la métaphore familialiste, qui est présentée comme soutenue matériellement par la Martinique.

Le caractère non unilatéral de la présentation de Nardal est en réalité plus largement perceptible, donnant à voir l'ambiguïté de sa propre posture en tant que sujet colonial assujéti et femme noire prétendant exister comme sujet. Deux autres dimensions apparaissent également dans le propos presque introductif de Nardal qui présente le loyalisme de la Martinique à la France : le caractère métissé de la population martiniquaise, présenté comme constituée de « descendants de blancs français et de noirs africains » – sur lequel nous allons revenir – et un rapprochement entre la France et la Martinique. Bien qu'il se fasse ici de manière timide, le texte de Nardal est ponctué de références qui visent en réalité à établir cette proximité. En effet, Nardal compare tout au long de son texte la Martinique à la France et donne plus généralement des repères culturels bien connus. Ainsi évoque-t-elle « le Montmartre martiniquais, reproduction réduite, mais exacte de la splendide basilique de Paris² ; ou « les splendides effets de rochers noirs et de vagues écumantes [qui] rappellent à s'y méprendre la Bretagne sauvage »³. Elle donne également des repères culturels partagés avec son lecteur ; à travers la mention de Montaigne ou du Père Goriot.

Nardal présente également des formes d'écriture qui lui sont familières, à travers des descriptions de la population martiniquaise semblables à celles que l'on trouve dans ses articles, peignant « les nuances presque imperceptibles » où passent « toute la richesse des tons de bois précieux »⁴. Ces descriptions, comme on l'a déjà souligné⁵, si elles rejoignent des formes d'exotisation, témoignent avant tout, en tant que mettant à mal l'unicité des Noirs par la mise

¹ *Ibid.*, p.31.

² *Ibid.*, p.42.

³ *Ibid.*, p.50.

⁴ *Ibid.*, p.4.

⁵ Cf. chapitre 2.

en avant de la non-homogénéité et de la complexité, d'une réappropriation subjective. C'est également l'occasion de mettre en avant la difficulté des conditions de travail respectives des femmes et des hommes. Les premières sont évoquées à travers les paniers de charbon qu'elles transportent sur leur tête :

« Des femmes en longues théories, portant sur la tête des paniers plein de charbon, vont les déverser par une écoutille dans la soute du navire. Le spectacle, qu'on peut juger pénible, ne manque pas de pittoresque. Ces femmes, entraînées à ce dur métier, ont gardé des muscles longs, de la souplesse et en même temps du hiératisme »¹.

Les seconds sont présentés, de manière longue et précise, par exemple dans le travail de champs :

« Dès 5h. du matin, les travailleurs noirs peinent dans les champs, sous le frémissement blond et vert des cannes agitées par la brise. Jusqu'au soir, très tard, ils faucheront les cannes avec leurs coutelas aiguisés. Leurs mouvements sont si rapides et si souples que l'on comprend qu'aucune machine ne puisse rivaliser avec eux. Ils ne s'arrêtent que pour manger et boire le rhum et l'eau que leur offre la 'donneuse d'eau'. Ils sont vêtus d'un pantalon bleu que serre autour de leur taille une ceinture de cuir. Un chapeau de paille à larges bords ou encore un foulard rouge leur couvre la terre. Leur buste, nu et bronzé, ruisselle de sueur. Un 'commandeur', à cheval, les surveille »².

Ces descriptions révèlent encore l'acuité de la vision ethnographique de Nardal. Or rendre compte des différents types de la population, c'est en ce sens également redonner à voir une histoire, ce qui passe par la mise en avant de l'héritage africain :

« La population martiniquaise se compose donc d'hommes de couleur dont les ascendants étaient Sénégalais, Ouolofs, Foules, Mandingues, Bambaras, Quimbas, Congolais, ou encore originaires de l'Angola et du Mozambique »³.

Il faut bien avoir à l'esprit le sens de ce geste dans un contexte où les Martiniquais peinent beaucoup à assumer cette ascendance. On notera également au passage la manière dont cette description révèle une connaissance différenciée des pays d'Afrique, puisque Nardal est capable de citer en termes ethniques des populations (les Ouolofs du Sénégal ou les Bambaras du Mali par exemple), alors qu'elle fait référence de manière non précise à des populations

¹ Paulette Nardal, *Guides des colonies*, *op.cit.*, p.10.

² *Ibid.*, p.56.

³ *Ibid.*, p.19.

provenant d'autres pays d'Afrique. Cette familiarité traduit sans doute les réseaux avec lesquels elle a pu être en contact à Paris. Mais Nardal met en avant immédiatement après sur le métissage des habitants de l'île :

« Ces Africains se sont parfois alliés aux colons et engagés. Leurs descendants, les sangs-mêlés, se sont eux aussi croisés avec des blancs. Vers le milieu du siècle dernier, on fit venir, pour le travail de la terre, des Chinois et des Hindous, qui, eux aussi, imprégnèrent à la race nouvelle leurs caractéristiques ethniques »¹.

Cette insistance plus générale sur le métissage, ce qu'elle appelle « la nouvelle race », s'inscrit dans le prolongement des théorisations de sa sœur Jane sur l'afro-latinité. Mais, au-delà, Nardal complexifie même l'héritage de l'« antillanité » formulée par Edouard Glissant². La Martinique n'est pas renvoyée à une Afrique elle-même indifférenciée, mais décrite dans sa pluralité, qui ressort de son histoire, que Nardal fait connaître en même temps à travers ce récit. Certes, on peut considérer que le caractère inachevé de la prise de conscience raciale s'illustre dans la façon dont Nardal utilise les termes « noirs » et « blancs » de manière non catégorielle. Mais c'est aussi l'occasion pour elle de contrer les stéréotypes susceptibles de caractériser son lecteur. Elle exprime cette conscience dans un propos non dénué de mordant :

« [...] point n'est besoin de débarquer aux Antilles avec de hautes bottes et armé, comme telle Européenne qui croyait arriver en pleine brousse et dans un pays infesté de serpents »³.

On notera là encore la prudence de Nardal, visant à ne pas heurter, puisqu'elle n'évoque pas dans ce passage la vision possible des Antilles d'une Française, mais d'une « Européenne ». Néanmoins, la manière la plus subtile et la plus poétique dont Nardal remet en cause l'exotisme intervient à la fin d'une page, que seul le lecteur attentif, et ce n'est pas un hasard, aura pu discerner :

« Le charme de la Martinique est indéniable. Mais ce charme n'est pas l'envoûtement des îles du Pacifique. La beauté des Antilles est plus pure, moins morbide. Leur végétation a

¹ *Ibid.*

² Edouard Glissant, *Le discours antillais*, Paris, Editions du Seuil, 1981. Glissant abandonne ce concept jugé trop étroit par rapport à celui de créolisation, processuel, plus englobant et relationnel, qu'il explore dans *Poétique de la relation. Poétique III* (Paris, Gallimard, 1990). La pensée de Glissant s'inscrit aussi dans la réflexion initiée par trois écrivains martiniquais qui se sont inspirés de ses travaux, Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant, penseurs de la créolité. Voir notamment *Eloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989 ; Maryse Condé, Madeleine Cottenet-Hage (dir), *Penser la créolité*, Paris, Karthala, 1995.

³ *Ibid.*, p.65.

quelque chose de passionné, mais qui reste sauvage est beau. *Elle imprègne l'individu sans dissoudre sa volonté* »¹.

Cette double mise en avant paradoxale du mystère et de la volonté témoigne tout à la fois, là encore, de la restitution d'une complexité contre les discours simplificateurs et d'un souci de donner une autre vision anthropologique de l'individu martiniquais, loin des fantasmes de la passivité qui constitue un stéréotype récurrent.

Ainsi, ce guide donne particulièrement à voir le positionnement ambigu de Nardal, entre fidélité, presque excessive dans la façon dont elle est affirmée, à la France, et volonté de redonner à voir l'histoire de la Martinique de manière à contrer les stéréotypes. Le format même du guide, de ce point de vue, offre un espace privilégié d'expression. D'une part, il permet d'observer, sur un espace plus étendu que les colonnes d'un journal, les qualités littéraires de Nardal, sa fine vision anthropologique et ethnographique et une maîtrise des formes d'écriture qui lui permet d'introduire des éléments subjectifs et de se contenter de traiter de manière factuelle les sujets épineux. En d'autres termes, le type d'écriture qui y est rendu possible permet de contrer les récits exotiques qui instruisent la trame coloniale, sans risquer de heurter le lectorat français. L'enjeu est d'autant plus nécessaire dans un contexte où Nardal crée *La Revue du Monde Noir*, pour laquelle elle a besoin à la fois de financement et d'éviter les suspicions de l'Etat qui pourraient causer son interdiction – qui interviendra en effet. Enfin, la vision ethnographique et anthropologique de Nardal soutient déjà son humanisme, qu'elle va affirmer de manière renforcée par la suite.

« Le touriste ne manquera pas de dégager, sous la variété des types et des coutumes, l'universalité de la nature humaine »².

B- Les lieux et les formes multiples de l'engagement

1) *La guerre d'Éthiopie : entre Révolution et catholicisme*

Un événement favorise la politisation de Nardal, dans des univers *a priori* opposés et contradictoires. En 1935, la France, représentée par son ministre des affaires étrangères Pierre Laval, conclut un traité avec l'Italie mussolinienne : il s'agit pour les premiers de s'assurer de l'aide italienne en cas d'attaque allemande³, en échange de concessions faites par la France en

¹ *Ibid.*, p.4. C'est moi qui souligne.

² *Ibid.*, p.2.

³ On sait que l'effet fut inverse puisqu'il a en réalité débouché sur un renforcement de l'alliance entre l'Italie et l'Allemagne.

Afrique, comme le contrôle d'une partie des Somalies françaises (actuel Djibouti) et d'une possibilité d'action par rapport à l'Éthiopie. C'est ainsi que le 3 octobre 1935, Mussolini envoie 400 000 hommes en Éthiopie. Pour les peuples colonisés, et la conscience noire, le pays a une dimension symbolique très importante: il est en effet le seul à ne pas être tombé sous le joug colonial au XIX^e siècle. Face à cette agression, la mobilisation du Paris noir est alors importante. L'événement amène aussi le soutien d'autres groupes divers, parmi lesquels des intellectuels, mais aussi l'Église.

Paulette Nardal se mobilise sur divers fronts en faveur de l'Éthiopie. Elle participe alors, notamment avec son ami René Maran, à la fondation du comité d'action éthiopienne, qui, « constitué en dehors de tout parti politique », regroupe « en majeure partie des Noirs »¹. Au mois de juin, elle est secrétaire du comité mondial contre la guerre et le fascisme, statut au nom duquel elle écrit alors à la revue de l'UTN, *Le cri des nègres*. Le texte qui y paraît est une « prière d'insérer », le premier écrit par une femme à figurer en première page de la revue. Il s'agit à l'origine d'un texte envoyé à la SDN dans lequel Nardal s'exprime contre l'invasion en Éthiopie, au nom des « groupements de couleur du monde entier, sans distinction de nationalité, de parti ou de classe »².

S'il est difficile d'évaluer les liens de Nardal avec ces organisations, et en particulier les membres qui les composent, les sources policières permettent néanmoins d'en cerner les contours. Une lettre anonyme envoyée à la Préfecture de police indique ainsi que le comité travaille avec la Ligue française contre l'impérialisme et l'oppression coloniale, qui, mentionne l'auteur, comprend beaucoup de membres communistes³. Un rapport de police du 31 août 1935 rend également compte d'un événement co-organisé par le comité d'action éthiopienne et l'UTN à l'hôtel des Sociétés savantes le 29 juin, auquel prennent part une centaine d'individus, parmi lesquels une majorité d'Africains ou des personnes d'origine africaine, en signe de protestation contre la situation en Éthiopie⁴. À l'automne 1935, Nardal se rend au siège de l'UTN pour aider ses membres à distribuer leur journal, remplissant ainsi des dizaines d'enveloppes⁵. L'intellectuelle se livre ainsi au travail de base du militant. Elle est aussi secrétaire du Comité de Défense d'Éthiopie, fondé par Kouyaté, qui fédère différentes

¹ « Pour la défense de l'Éthiopie », *Métromer*, n°5, 1^{er} juin 1935.

² Paulette Nardal, « On nous prie d'insérer », *Le cri des nègres*, 4, n°17, juin 1935, p.1. (Archives Nationales d'Outre Mer, Aix-en Provence, 2MIA/242).

³ Cité par Emily Musil Church, *La Marianne noire*, *op. cit.*, p. 159. Il s'agit de la section française de la Ligue française contre l'impérialisme et l'oppression coloniale, affiliée à l'internationale communiste mais qui regroupe des personnalités diverses (communistes, socialistes, intellectuels, syndicats, etc), fondée à Bruxelles en 1927. En 1935, elle est largement désavouée par les communistes et trouve peu d'écho. Elle s'éteint en 1936.

⁴ « Éthiopie », Archives de police APP, BA 2177, Paris, cité par Emily Musil Church (*Ibid*, p. 159).

⁵ Jennifer Anne Boittin, *Colonial metropolis*, *op.cit.*, p. 133.

organisations parmi lesquelles la LDRN, l'étoile Nord-africaine de Mesali Hadj, la Ligue contre l'impérialisme, le Parti tunisien Destourien, un groupe catholique appelé « Aide-toi, le Ciel t'aidera »¹. Le fait que Nardal parle couramment anglais favorise sans doute également sa position. Elle est ainsi, de manière révélatrice, également le principal relai entre le comité de Défense d'Éthiopie en France et son homologue anglais, formé par C.L.R James², *The International African Friends of Ethiopia* (IAFE).

La guerre d'Éthiopie constitue un enjeu autour duquel se rencontrent des univers sociaux hétérogènes : non seulement le Paris noir, qui regroupe des stratégies et un rapport au colonialisme très différents selon les diverses factions qui l'animent, renforce la perméabilité de ces frontières, mais des acteurs très diversifiés interviennent dans la mobilisation contre l'invasion italienne. L'Église en fait partie. Or Nardal a reçu une éducation catholique dans son enfance et est très croyante. Si là encore tracer des liens précis avec les communautés religieuses est impossible, elle a commencé à mener des formes d'action dans ce cadre, probablement vers 1932. Cette inscription explique pourquoi elle est choisie par l'Église pour informer sur la question. Ainsi, la pluralité des formes de subjectivation politique de Nardal s'incarne dans sa présence à la fois sur des fronts constitués comme politiques et des terrains sociaux, sous l'égide de l'Église. En 1935, avec la militante Amita Very, elle aussi martiniquaise, membre du Comité Mondial des Femmes contre la Guerre et le Fascisme, et dont des propos, proches de ceux de Nardal en termes de féminisme, d'internationalisme et de pacifisme, sont retranscrits dans le journal *Le cri des nègres*³. Nardal est envoyée par l'association universitaire catholique des laïques missionnaires en Belgique pour une série de conférences défendant la cause de l'Éthiopie⁴. Elle est alors introduite à l'Union Féminine Civique et Sociale ainsi qu'à la revue *Le Cerf*, par le père Ducaillon⁵, dans laquelle elle publie une étude sur la situation économique aux Antilles⁶. Cette rencontre avec l'UFCS va se révéler fondamentale, comme on le verra par la suite.

¹ Brent Edwards, *The Practice of Diaspora*, op.cit., p. 298.

² Originaire de Trinidad et Tobago, C.L.R James fut une figure majeure du panafricanisme et un promoteur de la révolution prolétarienne, proche du parti travailliste puis d'obédience plus trotskiste au milieu des années 1930. Sur C.L.R James, on pourra notamment se référer à Mathieu Renault, *C.L.R James. La vie révolutionnaire d'un « Platon noir »*, Paris, La Découverte, 2015.

³ « Une Antillaise ovationnée dans un meeting contre la guerre à Bruxelles », *Le Cri des Nègres*, Nouvelle Série, 4, n°23, décembre 1935, ANOM, 2MIA/242.

⁴ Paulette Nardal, « L'âme de la perfection », *Carib-Hebdo* 199, mai 1979. Elle se rend ainsi à Louvain, Namur, Gand, Liège, Anvers et Bruxelles. Elle a, à ce titre, publié plusieurs articles, non retrouvés, dans la revue de l'Aucam, publiée par les autorités religieuses (*The Journal of Negro History*, vol.21, n°4, oct 1936, pp. 450-461).

⁵ Jacques Louis Hymans, *Léopold Sédar Senghor : an intellectual biography*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1971.

⁶ *Ibid.* On n'a pas pu retrouver cet article.

Nardal est consciente de l'incompatibilité entre sa foi catholique et un engagement radical à ses yeux, de type communiste. Selon Christiane Eda-Pierre, elle l'aurait même explicité en ces termes : « si je n'avais pas été catholique, j'aurais été révolutionnaire »¹. Elle exprime même dans ses écrits un rejet du communisme². Enfin, sa présence au sein de l'UTN est d'autant plus intéressante qu'en tant qu'Antillaise et intellectuelle, elle est *a priori* doublement handicapée pour trouver un écho au sein de l'organisation – l'union recoupant un double clivage entre intellectuels et travailleurs d'une part, Africain et Antillais de l'autre. Comment comprendre alors ce rapprochement avec l'UTN ? Du point de vue des Martiniquais assimilés, il faut d'abord souligner que cela ne fait pas exception. Quelqu'un comme Gilbert Gratiant, qui s'assume comme mulâtre et pointe l'illusion d'un retour à une Afrique ancestrale, reconnaît également l'action qui est menée dans le cadre de l'UTN³. Certes, Gratiant est, contrairement à Nardal, sensible au marxisme⁴. Mais précisément, dans ce contexte de 1935, l'alliance avec des communistes, même pour une fervente catholique, se révèle possible. Il faut en effet considérer la spécificité que constitue la guerre d'Éthiopie : moment de cristallisation de divers protagonistes, elle permet en effet, même à des idéologies peu compatibles, comme le communisme et le catholicisme, de coexister. Là où la défense de l'Éthiopie constitue un enjeu particulièrement important pour les Noirs en raison du symbole qu'il représente, les organisations catholiques dénoncent le racisme qui sous-tend la guerre, et voient en outre la menace d'un conflit européen, dans un contexte où, comme l'Italie, l'Allemagne se fait de plus en plus redoutable⁵. Il faut aussi rappeler que l'Éthiopie est un État chrétien, ce qui contribue aussi à expliquer l'engagement de l'Église en général et de Nardal en particulier.

De cette période reste une trace écrite de Nardal, un texte paru dans *Le Périscope africain*⁶, repris du bulletin d'information de l'agence Métromer. Le texte de Nardal est à l'image de ce journal, qui assume dans son édito sa dimension politique :

« Nous espérons que les braves colons venus dans ce pays pour y gagner leur vie et y implanter leur civilisation, ne manqueront pas de nous aider à la tâche ardue que nous nous imposons. Nous leur serons reconnaissants des sages conseils qu'ils nous donneront,

¹ Entretien avec Christiane Eda-Pierre, 18 janvier 2016.

² On va y revenir.

³ Senghor est également alors proche de l'UTN. Catholique comme Nardal, Senghor, contrairement à cette dernière, ne pense pas qu'il y ait une contradiction dans l'union entre révolutionnaires et catholiques, en raison de l'universalisme du catholicisme.

⁴ Gilbert Gratiant adhère au PCF en 1945.

⁵ Emily Musil Church cite à ce titre un manifeste d'écrivains catholiques, paru dans *Le Journal* (18 octobre 1935), qui dénonce à la fois la manière dont une « nouvelle guerre européenne serait un désastre irréparable » et « le sophisme de l'inégalité des races » (*La Marianne noire, op.cit.*, p. 161.)

⁶ *Le Périscope africain* est édité par Galandou Diouf à Dakar, qui succède à Blaise Diagne comme député du Sénégal en 1934 et dont Nardal sera la secrétaire parlementaire en 1936.

ils seront des collaborateurs écoutés, mieux traités chez nous qu'ailleurs, car, nous ne nous faisons pas passer pour des êtres infailibles. Nous sommes ennemis de la dictature et tant pis pour les blancs et les noirs qui l'acceptent. Nous ne sommes ni des bolcheviks ni des anarchistes. Nous avons une patrie, de la famille, des parents et des amis que nous aimons et défendons [...] Le journal, tout en étant un journal d'idées, d'éducation et de renseignements, est un journal de combat ». Il accusera tous les coups qui seront dirigés contre lui, ses rédacteurs et ses amis. Il livrera une bataille sans merci à tous ses ennemis si puissants qu'ils soient »¹.

Cette rhétorique guerrière est présente six années plus tard dans l'intitulé même du texte de Nardal, « Levée des races »². Elle prolonge et radicalise, avec l'utilisation d'un vocabulaire proche, l'éveil de la conscience de race thématized en 1932. En focalisant son attention sur l'Éthiopie, Nardal en fait le point de convergence d'une communauté noire transnationale. Sans opposer Noirs et Blancs, elle souligne néanmoins l'enjeu particulier pour les Noirs, qui explique cette forme de rassemblement de la diaspora, en ce que l'Éthiopie est « le dernier empire noir vraiment libre ». Nardal définit pour cela l'âme noire commune qui unit les peuples dispersés en usant d'un langage faisant appel à la sensibilité. Elle caractérise ainsi « le mouvement d'enthousiasme qui soulève les noirs du monde entier en faveur de l'Éthiopie », comme « un élan purement sentimental, irraisonné, véritable réflexe racial du semblable vers le semblable ». Il s'accompagne d'un sens inné de la justice mais aussi d'une mobilisation de la rationalité fondée sur la réaction au sentiment d'infériorité inculqué au Noir. Le nationalisme, qui caractérise les peuples blancs, est présenté par Nardal comme pouvant influencer les mouvements noirs. C'est une possible communauté qui dépasse les frontières de race qu'elle appelle. D'abord, en soulignant cette faculté partagée d'un sens de la justice, dans « la conscience moderne », qui compense les logiques économiques « par l'évolution de la colonisation vers des fins plus humaines ». Puis par la mise en avant de cette commune humanité, de « la famille humaine, une », à travers la mobilisation de l'émotion qui, selon Nardal, caractérise tout homme et toute femme. Elle particularise cette dimension par l'usage d'un argument genré, en mettant en avant les souffrances partagées des mères italiennes et éthiopiennes:

Et la douleur d'une mère italienne devant son fils massacré est-elle plus poignante que celle d'une mère éthiopienne ? »

¹ *Le Pèriscope africain*, n°1, 14 septembre 1929.

² Paulette Nardal, « Levée des races », *Le Pèriscope africain*, n°318, 15 octobre 1935. Les citations qui suivent en sont extraites.

Le moment éthiopien est d'autant plus intéressant dans l'engagement intellectuel et politique de Nardal que, dans sa radicalité, il est tout à fait singulier. Cette radicalité s'illustre dans l'utilisation d'un langage qui lui est peu commun, visant à exprimer non seulement la conquête mais la mise à mort des Noirs :

« Ce sentiment [la fierté de race] est-il susceptible de se transformer en un orgueil menaçant pour l'avenir de la race blanche, ainsi que certains voudraient le faire croire? La faute en serait alors par les hitlériens et par les fascistes italiens dont le vœu le plus cher est, à l'heure actuelle, de *'bouffer du nègre'*.¹ »

Cette radicalité s'explique sans doute par les milieux et intellectuels que Nardal fréquente – où sont présents Césaire et Senghor. Pourtant, bien que cela ne soit pas ce qui ressorte principalement de la lecture de son texte, on n'y trouve pas de remise en cause réelle du colonialisme. Nardal n'y distingue pas, comme elle a pu le faire dans ses articles du *Soir*, le colonialisme français du colonialisme anglais, par exemple. On ne trouve pas de positionnement aussi marqué que celui qu'elle a pu tenir, en ce qui concerne le cas français, dans la remise en cause des stéréotypes des Noirs, dans le cadre par exemple des expositions coloniales. La colonisation doit seulement évoluer vers « des fins plus humaines ». Or, l'ambiguïté qui ressort des formes différenciées de thématization de la colonisation, apparaît également dans les productions postérieures de Nardal, oscillant entre promotion lorsqu'elle est abordée dans un cadre féminin et révélant ses limites quand elle est considérée en pratique.

2) *L'action féministe entre sororité et mission civilisatrice*

Le souci des femmes et la foi catholique de Nardal permettent d'expliquer son investissement dans un autre type d'organisation très éloigné du Paris noir, dans la seconde moitié des années 1930, l'Union Féminine Civique et Sociale. L'UFCS est une association relevant de la loi de 1901, qui s'appuie sur le catholicisme social. Elle fut créée en 1925 par Andrée Butillard (1881-1955). Cette dernière milite alors depuis 20 ans à travers une activité syndicale et sociale. Elle est secrétaire générale de l'union entre 1925 et 1940, puis Présidente entre 1940 et 1949. La professionnalisation de l'association, qui perdure jusqu'en 1965, est affichée dans les statuts. Ainsi, l'Union entend « grouper les personnes qui désirent travailler à promouvoir en France l'ordre social chrétien, conformément à la doctrine catholique »².

¹ C'est moi qui souligne.

² La doctrine sociale de l'UFCS s'appuie ainsi sur un texte fondateur, écrit par le cardinal Verdier, sollicité à cette fin. Le préambule est sans équivoque quant à l'importance fondamentale de la foi catholique : « l'UFCS tient à

L'ambition politique se structure également autour du droit de vote des femmes (et plus généralement selon le principe du vote familial, c'est-à-dire où le nombre des voix est proportionnel à la taille de la famille) : « elles [les personnes] veulent dans ce but développer l'éducation sociale des différents milieux et exercer les droits civiques que donneraient à la femme l'électorat et l'éligibilité »¹.

L'UFCS se présente ainsi comme un mouvement féminin, qui, s'il n'est pas absolument hostile au féminisme, en est néanmoins distinct². En effet l'article 11, qui est aussi le dernier du texte fondateur du mouvement, indique la légitimité des revendications féministes, dans la mesure où elle respecte les rôles féminins traditionnels :

« L'UFCS reconnaît que le mouvement féministe, dans un certain nombre de ses revendications, notamment le vote féminin, n'est pas injuste, et peut être opportun, à la condition que soient sauvegardées la hiérarchie familiale et la mission d'épouse et de mère qui est l'honneur de la femme »³.

Andrée Butillard va prendre soin de rappeler que l'UFCS n'est pas un mouvement féministe. Elle fait circuler à cet égard en 1930 une note, portant la mention « à ne pas publier », intitulée « Dangers d'une action féministe areligieuse, tendant à revendiquer l'égalité absolue, l'autonomie et l'indépendance des femmes », dans laquelle elle explique que si certaines revendications, comme le droit au travail, sont légitimes, « d'autres apparaissent comme destructrices des valeurs morales et de toute structure familiale »⁴. Les mouvements visés sont vraisemblablement l'Union Française pour le Suffrage des Femmes de Cécile Brunschvicg⁵, la Ligue française pour le droit des femmes dirigée par Maria Vérone⁶, ou encore le Conseil national des femmes sous l'égide de Avril de Sainte-Croix⁷. La conception spécifique du devoir qui incombe à la femme, en tant que mère, qui conduit le mouvement à encourager les mesures

affirmer que Dieu et la religion sont la base nécessaire de tout ordre social, des familles, des institutions, de la cité ». Les deux premiers articles stipulent que « les droits et les devoirs dont l'exercice constitue la vie sociale et civique ont en Dieu, et en Dieu seul, leur vrai fondement et leur juste sanction » ; « les exemples et les enseignements du Christ, tels que l'Église nous les propose, sont pour la vie sociale et civique la vraie lumière et le plus utile secours » (cité par Thérèse Doneaud et Christian Guérin, *Les femmes agissent, le monde change. Histoire inédite de l'union féminine civique et sociale*, Paris, Cerf, coll. « Histoire », 2005, p. 43).

¹ Cité dans Thérèse Doneaud et Christian Guérin, *Les femmes agissent, le monde change, op.cit.*, p. 37.

² Pour une histoire de ces mouvements, cf Christine Bard, *Les filles de Marianne. Histoire des féminismes 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995.

³ Thérèse Doneaud et Christian Guérin, *Les femmes agissent...*, *op.cit.*, p. 43-44.

⁴ *Ibid.*, p. 45.

⁵ Sur Cécile Brunschvicg, on pourra notamment se référer à Cécile Formaglio, *Féministe d'abord : Cécile Brunschvicg (1877-1946)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2014.

⁶ Cf Laurence Klejman et Florence Rochefort, « Maria Vérone (1874-1938) », in Jacques Julliard et Michel Winock (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, Paris, Seuil, 1996 ; rééd 2002.

⁷ Karen Offen « la plus grande féministe de France. Mais qui est donc Mme Avril de Sainte-Croix ? », *Bulletin Archives du féminisme*, n°9, décembre 2005.

lui permettant de rester au foyer, permet d'expliquer pourquoi, selon Thérèse Doneaud, qui porte la plume qu'elle définit néanmoins comme collective de l'UFCS dans la narration de cette histoire, l'UFCS « a toujours rejeté le qualificatif de 'mouvement féministe' »¹.

La place de l'organisation dans la société française alors, et la manière dont on peut l'appréhender aujourd'hui, sont à l'image du regard ambivalent que l'on peut porter sur le féminisme de Nardal, d'un point de vue contemporain. Comme le pointe René Rémond dans sa préface à l'histoire de l'union féminine civique et sociale², sur certains aspects, et en particulier sur le privilège – voire la consécration – accordée à la mère au foyer, les positions de Butillard paraissent « archaïques » pour un regard contemporain (et féministe). Néanmoins, à l'époque, elle ne s'inscrit pas dans la branche la plus traditionnelle du catholicisme français. De même, Butillard refuse la simple soumission à la hiérarchie de l'Église et prétend ainsi s'éloigner des ligues féminines d'Action catholique. Si Rome regarde avec bienveillance les deux, la seconde est tout simplement mandatée par elle, là où l'UFCS n'est qu'approuvée, manière de situer la ligne de démarcation. Le mouvement tente également de favoriser les changements dans la société, tout comme d'y répondre, comme l'atteste notamment la déconfessionnalisation de 1965, qui, selon la proposition de Guérin, l'un des deux co-auteurs, que Rémond reprend, marque le passage d'un « mouvement catholique de femmes », à un « mouvement de femmes catholiques ouvert à d'autres puis de femmes partageant la même vision du rôle de la femme dans la société »³.

L'UFCS est-elle alors féministe ? Non, si l'on se place du point de vue de la représentation qu'elle s'en fait et qui est portée par les mouvements qui s'en réclament dans ces années :

« les principes fondamentaux qui ont guidé toute l'action de l'UFCS pour valoriser le rôle de la mère au foyer [...] expliquent pourquoi elle a toujours rejeté le qualificatif de 'mouvement féministe' ».

L'Union peut en revanche être considérée comme féministe en ce qu'il s'agit bien pour elle de promouvoir le droit des femmes. Mais elle entend le faire d'une manière particulière, qui ne repose pas seulement sur une stratégie mais sur une véritable ontologie différenciée quant aux natures masculine et féminine. Or les positions de Nardal sont conformes à une telle conception.

¹ *Ibid.*, p. 46.

² René Rémond, « Préface » (*Ibid.*, p. 9-13).

³ René Rémond, citant Christian Guérin, *Ibid.*, p. 12.

En 1937, Nardal publie un rapport – à l’origine présenté au second congrès international de « la mère au foyer, ouvrière de progrès humain », organisé par l’UFCS –, dans *Univers, Bulletin catholique international*, intitulé « L’évolution familiale et sociale des femmes noires »¹. Elle y est présentée comme journaliste antillaise. Nardal y distingue les situations de différents types de femmes : l’Antillaise, la femme noire des deux Amériques, la femme de Madagascar de couleur et l’Africaine. Au nom de ce qu’elle qualifie comme un retard des femmes noires d’Afrique en particulier, privées d’instruction², Nardal livre un regard pétri de morale chrétienne, et d’assimilationnisme ; en un mot un discours civilisateur traditionnel, ici genré :

« L’œuvre à accomplir auprès de la femme indigène demande beaucoup de dévouement et de patience de la part de son aînée en civilisation : je veux dire la femme blanche. Il va sans dire qu’éducatrices et élèves devront se débarrasser de maints préjugés qui rendent difficile tout contact fécond et toute compréhension »³.

Dans ce contexte, Nardal affirme clairement le retard de la femme africaine, dont « la conquête morale [...] reste à faire »⁴. Elle préconise ainsi, pour permettre aux femmes d’être « davantage ‘ouvrières du progrès humain’ », la disparition progressive des « oppositions de races qui ne tiennent pas compte de la dignité de la personne humaine et de sa valeur » ; une collaboration féconde entre femmes – et surtout mères – de races différentes ; une « évolution » qui ne signifie pas l’éradication de la civilisation propre mais le renforcement des « bases nécessaires » qui s’y trouvent ; faire admettre l’idée, chez les peuples de couleur, de « la nécessité de l’évolution raisonnable de la femme »⁵.

Ici, le discours de Nardal montre un fort attachement à la France et à ses valeurs. Ceci explique pourquoi la disparition du racisme dans une perspective humaniste et féministe – en ayant bien à l’esprit, dans ce contexte, le caractère particulier que le féminisme prend – visé *in fine* par Nardal, peut s’affirmer de pair avec la rhétorique de la mission civilisatrice⁶. Ces propos révèlent la manière dont l’humanisme et le féminisme de Nardal se jouent dans des

¹ Paulette Nardal, « L’évolution familiale et sociale des femmes noires », *Univers. Bulletin catholique international*, n°26, septembre 1937, p. 120-122.

² Nardal ajoute le problème de la tradition islamique et du fétichisme dans le maintien dans l’ignorance.

³ *Ibid.*, p.121.

⁴ *Ibid.*, p. 122.

⁵ *Ibid.*, p. 122.

⁶ Sur cette articulation entre féminisme et mission civilisatrice, Voir par exemple Catherine Hall, *Civilizing Subjects: Metropole and Colony in The British Imagination, 1830-1867*, Cambridge, Polity Press, 2000; Ann Stoller, « Making Empire Respectable : The Politics of Race and Sexual Morality in Twentieth Century Colonial Cultures », in H.R.L. Lamphere, P. Zavella (dir.), *Situated Lives. Gender and Culture in Everyday Life*, New York, Routledge, 1997.

formes de contradiction et de tensions spécifiques. La chrétienté confère en particulier un autre visage à l'humanisme de Nardal qui, tout en mettant en avant une solidarité dépassant les frontières ethniques, reproduit des formes de hiérarchisation.

Ces positions de Nardal se retrouvent dans la revue du mouvement. L'UFCS dispose à partir d'avril 1927 d'un journal¹, qui paraît tous les mois, *La femme dans la vie sociale* (sous-titré journal mensuel social féminin), auquel Paulette, mais aussi Jane Nardal, vont apporter leur contribution. Du point de vue de l'empire colonial, il vise à promouvoir « la mission civilisatrice de la France envers les femmes de couleur »². On peut s'interroger sur la signification de la sororité que Nardal commence à porter plus spécifiquement dans *La femme dans la vie sociale*. En réalité, la sororité complexifie encore la tension entre humanisme et formes de reproduction de la domination. L'atteste la manière dont la journaliste est présentée dans un numéro comme ayant « si souvent parlé au nom de ses sœurs de couleur »³. C'est dans un cadre colonial, et alors qu'elle a émis des propos renvoyant à l'inégalité entre femmes de couleur, que Nardal exprime une reconnaissance de ses sœurs d'Afrique, à travers l'usage d'un « je » d'autant plus révélateur, qu'il est, chez elle, fort inhabituel⁴.

« Au nom des femmes d'Afrique noire, mes sœurs, je joins ma voix à celles qui se sont déjà élevées pour demander que l'intégrité du territoire français soit préservé »⁵.

Ces propos ne viennent en réalité pas confirmer les formes de hiérarchisation qu'induit la typologie des femmes noires dont on a rendu compte. Si on resitue cette affirmation dans l'itinéraire et la production de Nardal, elle accentue au contraire, par le double usage de la sororité et de la subjectivité, et malgré une subordination à la défense de la mère-patrie, la volonté d'une communauté de femmes noires transnationale. La forme de légitimation du colonialisme que prend dans ces années le discours de Nardal se caractérise par une forme de tension permanente entre une perception de ses bienfaits, d'un point de vue idéologique, et de ses méfaits, d'un point de vue pratique. On la trouve encore exprimée, non sans ironie au vu du journal dans lequel Nardal publie, dans un article paru dans *Je suis partout* à laquelle Nardal collabore entre juin 1936 et octobre 1937, intitulé « Les communistes profitent de la crise pour

¹ Le journal est précédé d'un bulletin périodique bimestriel entre 1925 et 1927, simplement intitulé *Circulaire*.

² *Ibid.*, p. 60.

³ « Vrai mariage en Afrique noire », *La femme dans la vie sociale*, 12, juillet-août 1939.

⁴ Cf chapitre 2.

⁵ Paulette Nardal, « Les colonies françaises », *La femme dans la vie sociale*, 12, n°117, février 1939. Nardal fait ici référence à la volonté expansionniste nazie.

provoquer des troubles dans nos plus anciennes colonies »¹. Ce papier présente l'intérêt d'éclairer – ou de faire disparaître – un apparent paradoxe, à travers une distinction entre la France et la colonisation, plus précisément entre les valeurs de la France et les méfaits du colonialisme, qui s'incarne ici dans le rejet des colons et de leur exploitation de ceux que Nardal, dans un vocabulaire fort, désigne comme « les anciens esclaves, leurs frères devant le Christ ». L'humanisme chrétien non seulement appuie ici le rejet du racisme mais fait intervenir le rapport de classe ; entre le « riche colon blanc », et le Noir, son « frère », ancien esclave, toujours asservi, mais aussi, et cela est relativement inédit dans le discours de Nardal, entre les colonisés eux-mêmes, puisqu'elle pointe également la bourgeoisie de couleur, dont elle demande (de manière rhétorique) si elle a accompli toutes ses responsabilités sociales envers ses frères de couleur. Ce texte, qui appelle à des réformes sociales concrètes pour maintenir l'ordre social, repose ainsi néanmoins sur les idéaux que Nardal a défendus, défend, et qui vont constituer le cœur de son action à son retour à la Martinique. Nardal dénoncera en effet la situation des femmes, exténuées par le travail, et des enfants, dont les parents sont trop pauvres pour les envoyer à l'école. Il faut donc également, toujours, et malgré le journal dans lequel il paraît, y lire cette volonté de dépassement des frontières de couleur, de classe, de genre, dans une perspective patriotique non aveugle aux dangers du colonialisme et humaniste chrétienne.

Comme l'indique le titre, ce texte est aussi l'expression d'une peur face au communisme. On la retrouve plus largement dans les écrits de Nardal. Elle est d'autant plus intéressante qu'elle témoigne là encore de formes de paradoxe chez elle. Dans l'une de ses « Actualités coloniales » du journal *Le Soir*, Nardal soutient que « le communisme n'existe pas aux Antilles ». Or une telle affirmation a très certainement pour but d'endiguer une dérive, au moins qu'elle perçoit, au pire qu'elle redoute. En effet, en mai 1930, dans un article mettant en avant « le droit d'instruction des jeunes indigènes »², elle soutient que la menace bolchévique est présente dans les colonies, comme en métropole, et que précisément le bon accueil des coloniaux voulant y étudier, en l'occurrence des indigènes annamites en France, est susceptible d'éviter la « contamination » :

« On nous objectera que faire venir l'indigène en France, c'est l'exposer à être contaminé par la propagande communiste. Pas plus en France que chez lui-même. La propagande bolchévique se révèle, en ce moment, universelle. Et ce n'est pas en interdisant l'accès de la métropole aux indigènes qu'on empêchera des idées nouvelles de circuler par le monde. C'est, au contraire, en instruisant un nombre toujours plus grand d'indigènes qu'on leur

¹ Il n'est néanmoins pas impossible que ce titre ne soit pas celui de Nardal. Sa longueur, l'appropriation qu'indique le choix du possessif, « nos » colonies, semblent assez étrangères à son écriture.

² Les questions de l'éducation et de l'instruction constituent un enjeu récurrent dans les textes de Nardal.

apprendra à discerner, dans la lutte des partis et des idées, ce qui représente leur intérêt bien compris ».

La posture critique de Nardal par rapport au communisme ne lui empêche néanmoins pas, comme on l'a noté, d'être en contact avec l'UTN en 1935. Nardal révèle également une capacité à ne pas faire porter à des adversaires idéologiques des maux qui, selon elle, n'ont pas à leur être imputés. Par exemple, dans un texte qui vise à dénoncer les représentations stéréotypées des Noirs par les galeries Lafayette, elle refuse de faire porter au communisme la responsabilité de conflits entre indigènes et coloniaux :

« A cette époque où il est de mode d'attribuer à la propagande bolchéviste tous les conflits qui peuvent s'élever entre indigènes et coloniaux, il n'est pas inutile d'attirer l'attention des artistes sur un tel état de choses »¹.

Ces contradictions révèlent en réalité le décalage susceptible d'exister entre l'idéologie et ce que les enjeux qui se posent dans un contexte donné appellent. L'hostilité de Nardal au communisme peut-être dépassé dans une mobilisation commune en raison de la conception qui prévaut tant idéologiquement que pratiquement pour elle, son humanisme. Pour autant, ces formes d'engagement témoignent d'un positionnement particulier, ambivalent de Nardal, que l'on retrouve plus largement dans son rapport à la négritude.

C- Par rapport à la Négritude : une expérience du décalage

La nature fondamentalement ambivalente de Nardal par rapport à la Négritude s'explique d'abord par le fait qu'elle précède le mouvement. Elle est en effet plus largement au début des années 1930 une figure de l'internationalisme noir. Pour comprendre son lien à la Négritude, en tant que courant qui émerge dans le Paris des années 1930, il faut donc plus largement l'appréhender à partir de la connaissance de Nardal de la culture noire, en particulier états-unienne. Elle rencontre en effet précocement les fondateurs que l'on va réunir sous la bannière de *Harlem Renaissance*², des idées desquels elle va tout à la fois s'imprégner et participer à la diffusion. Retraçons cette histoire. En 1925, Alain Locke, professeur à l'Université d'Howard, creuset de toute une génération d'intellectuels noirs, publie une

¹ Paulette Nardal, « Actualités coloniales », *Le Soir*, 24 mars 1930.

² Parmi une littérature abondante, on pourra se référer à Amritjit Singh, William S. Shiver et Stanley Brodwin, *The Harlem Renaissance, Reevaluations*, New York, Garland, 1989 ; Steven Watson, *The Harlem Renaissance*, New York, Pantheon Books, 1995 ; Georg Hutchinson, *The Harlem Renaissance in Black and White*, New York, Belknap Press, 1997. Sur la *Harlem Renaissance* incluant la perspective du genre Cheryl Wall, *Women of the Harlem Renaissance*, Bloomington Indiana University Press, 1995.

anthologie fondamentale, *The New Negro*, qui regroupe des textes de natures différentes (poèmes, essais), signés par exemple par Claude McKay, Langston Hughes, Countee Cullen ou encore W.E. Du Bois. La contribution de ce dernier « The Negro Mind Reaches Out » s'inscrit dans un cadre plus internationaliste que les autres. C'est en y faisant référence que Jane Nardal écrit à Locke en 1927 afin de lui faire connaître son souhait de traduire avec sa sœur Paulette l'ouvrage en français. Ce dernier lui répond favorablement et propose même de réécrire une introduction pour la parution française¹. L'entreprise ne verra finalement pas le jour. Mais elle atteste de la connaissance précoce par les Nardal des formes de production des Noirs américains et de leur désir de les voir diffuser.

C'est à travers la voix de Jane Nardal que l'on trouve directement évoqués dans ce contexte des années 1920 les noms des auteurs qu'elle et sa soeur ont pu lire. Dans cette même lettre adressée à Locke, Jane reconstruit sa prise de conscience progressive comme sujet féminin racialisé, la découverte, « au fond du creuset [de] l'esprit de race, enseveli sous l'éducation et l'instruction françaises »². Elle est d'abord favorisée par sa présence à la soutenance d'Anna Julia Cooper, première femme noire à avoir soutenu une thèse en Sorbonne, à l'issue de laquelle Nardal déclare avoir été interrogée par une de ses amies quant à sa propre contribution à l'histoire des Noirs³. Si elle pose cet événement comme fondateur d'une prise de conscience progressive, elle évoque par la suite sa difficulté à faire un choix de traduction parmi les différents textes possibles qu'elle présente comme étant « déjà de vieilles connaissances ». Cette proximité est notamment rapportée à sa lecture régulière d'*Opportunity*⁴, que la poétesse et écrivaine Nellie Bright, lui fait envoyer. Sa connaissance d'auteurs noirs américains favorise ainsi son incursion dans des cercles culturels qui participent à l'émergence de l'internationalisme noir.

La connaissance des textes et des idées des Noirs américains a alors un impact fondamental sur la capacité de théorisation par les sœurs Nardal de l'expérience noire et la prise de conscience de soi comme sujet féminin racialisé qui en est solidaire. Là où Jane Nardal évoque la contribution de Du Bois sur l'internationalisme noir dans l'anthologie supervisée par

¹ Alain Locke, Lettre à Jane Nardal, n.d., Alain Locke Papers. Je remercie Brent Edwards de m'avoir fourni cette lettre.

² *Ibid.*

³ Nardal utilise l'expression « my niggers » quand elle restitue à Locke la manière dont elle a été interpellée par une amie d'Anna Cooper. Comme le souligne Brent Edwards, la connotation extrêmement péjorative du terme n'a pas dû manquer d'interpeller le philosophe. L'une des explications de cet usage pourrait être qu'elle n'a en réalité pas compris le propos qui lui était retranscrit, ou voulu plaisanter avec Locke, comme pourrait en attester le ton qu'elle utilise plus largement dans la lettre (Brent Edwards, *The practice of Diaspora, op.cit.*, p. 127-128).

⁴ Publié en 1923 par la *National Urban League*, défenseuse des droits des noirs, *Opportunity : a Journal of Negro life* se caractérise d'abord par une sensibilité sociologique avant de davantage s'ouvrir aux écrivains et de devenir une revue majeure dans le contexte de la *Harlem Renaissance*.

Locke, c'est significativement qu'elle reprend ce concept et forge à partir du néologisme « afro-américain » énoncé par du Bois, celui d' « afro-latin » pour mettre en avant – de manière audible, c'est-à-dire non dénonciatrice par rapport au colonialisme – l'articulation entre deux types de culture susceptible de permettre au Noir d' « affirmer sa personnalité »¹.

Comme on l'a vu, dans son texte de 1932, « l'éveil de la conscience de race », c'est la comparaison entre les littératures antillaise et africaine-américaine qui permet à Nardal de théoriser l'absence de promotion de la fierté de race chez les Antillais, et le rôle majeur joué *a contrario* par les femmes dans cette promotion – dont les sœurs Nardal font partie. Avant cela, dans ses articles du *Soir*, ce sont les discriminations dont sont victimes les Noirs américains et la capacité d'indignation qu'elles suscitent rendues par l'expérience analytique, littéraire et poétique – à travers les exemples de Alain Locke et de Claude McKay en particulier – que Nardal met en avant².

Cet intérêt pour la promotion de la culture noire américaine vise ainsi non seulement à sa diffusion mais aussi à la constitution d'une culture dans le contexte colonial français. Les auteurs tutélaires sont publiés, et leurs idées sont appropriées, non seulement par les sœurs Nardal elles-mêmes mais aussi plus largement, en particulier à travers la diffusion de leurs textes dans *La Revue du Monde Noir*, par des étudiants qui vont eux-mêmes s'en nourrir pour forger leur propre outillage théorique et poétique. C'est en rencontrant physiquement et/ou à travers la lecture de Hughes, Locke et McKay, que les futurs pères fondateurs de la Négritude, Césaire et Senghor, enrichissent leur appréhension d'une autonomisation d'un regard sur soi qui advient avec l'expérience du racisme dans le Paris colonial. Cette appropriation commune montre en même temps la forme de décalage qui existe entre Nardal et les futurs pères fondateurs de la Négritude : elle connaît une expérience du racisme et des moyens de la théoriser à la fois antérieurs et différents par rapport à eux, en tant que femme. De ce point de vue, il est difficile de pouvoir évaluer dans quelle mesure, tout autant qu'elle a pu directement les influencer, ceux-ci ont remodelé son propre regard. Pour autant, le rôle de médiatrice de Nardal est au moins visible dans son « éveil de la conscience de race » et son appel à de futurs travaux, qui, contrairement à ceux jusque-là produits – parmi lesquels ceux de son ami René Maran, pourtant figure déterminante d'une culture noire – sauront exalter la fierté de race. Inversement, des formes de radicalisation de Nardal sont aussi visibles en 1935. Certes, il s'agit d'un contexte particulier où la mobilisation pour l'Éthiopie et sa proximité de cercles plus radicaux peuvent aussi expliquer. Mais à la lumière des formes d'indignation et d'affirmation

¹ Jane Nardal, « L'internationalisme noir », *La Dépêche Africaine*, février 1928.

² Cf chapitre 2.

exprimées par Nardal à ce moment, de sa prise de conscience de l'altérité et de la solidarité raciale dans le spectacle colonial qu'elle dépeint dans *L'Étudiant noir*, à la dénonciation des fascistes et des hitlériens qui veulent « bouffer du nègre », terme d'autant plus fort sous la plume habituellement policée de Nardal, on peut se demander si la fréquentation de plus jeunes hommes – Césaire et Senghor notamment – n'a pas eu des effets sur sa propre capacité de soulèvement.

Césaire et Senghor ont souvent réaffirmé que la Négritude était née aux États-Unis. Senghor présente même Claude McKay comme le véritable inventeur de la négritude, de ses valeurs¹. Considérer l'itinéraire et la production de Nardal permet donc de distinguer la *négritude* comme configuration d'élaboration poétique, littéraire, théorique, culturelle et politique se caractérisant par des expressions variées venant d'horizons multiples bien que trouvant leur siège aux États-Unis, de la *Négritude* comme mouvement spécifique qui se constitue dans le Paris noir. Si Nardal occupe ainsi un positionnement à la marge par rapport au second, elle est incontestablement une figure motrice du premier.

II- Culture, social et politique

L'itinéraire et la production de Nardal donnent ainsi à voir les formes multiples de promotion de la cause noire. Elle se joue dans un rapport à diverses dimensions, intellectuelles, culturelles et politiques qu'il s'agit de davantage approfondir désormais.

A- Une philosophie sociale et politique

On trouve d'abord chez Nardal une philosophie sociale et politique. Elle se comprend de manière générale comme une philosophie humaniste nourrie par la chrétienté. Comme on l'a vu, dans ses articles parisiens, Nardal met en avant les formes de solidarité et de reconnaissance mutuelle qui dépassent les frontières de genre, de race, de classe, de nation. « [...] la famille humaine est une, par-delà les différences ethniques », écrit-elle dans *Levée des races* en 1935, texte qui dénonce l'invasion de l'Éthiopie par les troupes mussoliniennes. S'il ne s'accompagne pas d'une remise en cause radicale dans le cas français, cet humanisme participe d'une critique des impérialismes et des colonialismes. Nardal développe encore sa pensée humaniste dans ses écrits à son retour à la Martinique, à travers le journal qu'elle crée,

¹ Léopold Sédar Senghor, « La poésie negro-américaine », in *Liberté 1, négritude et humanisme*, Paris, Seuil, 1964, p. 104-121.

La femme dans la cité. Comme *La Revue du Monde Noir*, il est issu d'un « salon » réuni dans la maison familiale. Comprenant de 4 à 8 pages¹, tirée à 1100 exemplaires, la revue *La femme dans la cité* paraît de manière mensuelle entre 1945 et 1951. Nardal y publie 24 textes. On peut observer une évolution entre la pensée qu'elle déploie à Paris et celle qui est la sienne à la Martinique. Les rapports de pouvoir, dont le dépassement est au cœur de la vision humaniste de Nardal, interviennent en effet de façon différente selon que Nardal se trouve dans le contexte français ou dans le contexte martiniquais. En Martinique, Nardal place les rapports de genre et de classe plus particulièrement au cœur de son propos. Ils constituent une manière à la fois de se déprendre du paradigme de la race, et de pouvoir l'assumer selon les possibilités offertes par le contexte. On peut l'expliquer de deux manières. D'une part, il y apparaît difficile, d'un point de vue global, et à travers la diffusion directe d'idées, de fédérer un nombre significatif d'individus autour de la fierté de race, que Nardal a su affirmer, comme en témoignent les logiques de blanchiment social². En outre – et cette idée est corrélée à la première –, comme le souligne Tracy Denean Sharpley-Whiting, dans une Martinique coloniale, un discours relevant de la race pouvait alors être pensé comme subversif par rapport à l'idéologie de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, selon laquelle la race n'existe pas, même comme anti-français, voire, en ce sens, comme conduisant à une potentielle résurgence des nationalismes très problématique dans le contexte de l'après Seconde Guerre mondiale dont la mémoire est très vive³. En revanche, la perspective des femmes et du genre, sous le paradigme de la religion – et plus précisément du christianisme très présent en Martinique –, et du dépassement d'un antagonisme de classes, dans un discours humaniste, offre une possibilité directe de dénoncer les problèmes liés à la race et aux injustices et de lutter pour leur éradication.

L'humanisme chrétien de Nardal peut en ce sens également s'incarner dans une philosophie féministe, que l'on peut qualifier de différencialiste. Nardal entend en effet promouvoir à travers *La femme dans la cité* un « devoir social spécifique des femmes, né d'un éveil à la réalité sociale⁴. Cette vision n'est pas nouvelle. Elle avait déjà fait état de ce rôle social, de l'Antillaise en général, dans son texte de 1937 sur « l'évolution sociale des femmes

¹ Les 8 pages correspondent au moment où la revue ne paraît plus qu'en numéros spéciaux, à partir du numéro 44 daté de 1949.

² Cf chapitre 2.

³ TS Denean Sharpley-Whiting, *Beyond Negritude : essays from Woman in the City, Paulette Nardal*, Albany, SUNY Press, 2009, « philosophy and race », p. 9.

⁴ On retrouve dans la revue ce vocabulaire de l'éveil déjà si présent dans les années 1930. Nardal évoque également dans des termes proches en juin 1948 dans un de ces éditoriaux que « les femmes martiniquaises s'éveillent à la conscience sociale ».

noires » évoquant la manière dont « l'éducation chrétienne rend particulièrement accessibles aux nécessités de l'action sociale »¹.

Nardal présente ainsi dès son premier éditorial une vision essentialiste de la féminité et la complémentarité de la différence des sexes. Elle soutient en effet que la femme – comme l'homme – est un « être social » et qu'en tant que telle, elle « doit à la communauté humaine ses services »². Si la femme est « égale à l'homme par nature »³, cette nature détermine également des qualités spécifiques genrées et des rôles différenciés qui incombent d'un côté à l'homme, de l'autre à la femme :

« Mais ce service, du fait des différences d'ordre physique et psychologique qui existent entre l'homme et la femme, sera un service différent, mais pas nécessairement de moindre valeur parce qu'il sera différent. C'est en l'accomplissant qu'elle restera fidèle à sa vocation féminine »⁴.

Cette expression d'une philosophie sociale et politique s'explique par le fait que Nardal tient les commandes de son journal et qu'elle peut alors tout à fait donner libre cours à sa pensée. Mais ses idées s'inscrivent dans le prolongement de celles qu'elle a pu développer à Paris. Elles se révèlent également conformes au message de l'UFCS, dont le Rassemblement féminin et *La femme dans la cité* constituent des extensions, et de ce fait, selon les historiens de l'UFCS, à la vision même de l'Église :

« L'Église affirme l'égalité foncière de nature entre l'homme et la femme mais elle stipule que leurs inégalités personnelles en font deux êtres complémentaires, appelés à s'entraider mutuellement, dans des tâches propres à chacun d'eux, déterminées par leurs aptitudes différentes »⁵.

Nardal évoque en ce sens « la vocation féminine » au plan international, consistant à « œuvrer en faveur de la paix » ; à exercer sur le plan local une « influence apaisante » sur « les passions masculines »⁶. Cette rhétorique essentialiste est même présente sous une forme radicalisée qui fonctionne en même temps comme une stratégie de légitimation puisqu'elle vise à contrer l'infériorité potentielle de la féminité :

¹ Paulette Nardal, L'évolution sociale des femmes noires, *loc.cit.*, p.120.

² Paulette Nardal, « Editorial. La femme dans la cité », *La femme dans la cité* [maintenant *FDC*], n°1, 15 janvier 1945.

³ Paulette Nardal, « Vers la Charte de la mère », *FDC*, n°35, février 1948.

⁴ Paulette Nardal, « La femme dans la cité », *loc.cit.*

⁵ Thérèse Doneaud et Christian Guérin, *Les femmes agissent, le monde change*, *op.cit.*, p. 62-63.

⁶ Paulette Nardal, « Optique électorale », *FDC*, n°5, mars 1945.

« Une conception masculine encore bien vivace [...] limite la femme à des formes plus ou moins modelées autour d'un utérus [...] Et pourtant, cet utérus inconscient dans une faible petite fille est le creuset du genre humain »¹.

Néanmoins, à l'instar de la conscience et de la promotion de Nardal d'une pluralité de la communauté noire, ce différencialisme ne présuppose pas une pensée des femmes comme catégorie homogène. Nardal promeut une communauté d'expérience, une sororité entre femmes, qui dépassent les frontières de race. Mais l'altérité plurielle à laquelle elle est d'emblée renvoyée à Paris en tant que sujet féminin racialisé lui fait avoir conscience des formes de spécificité de l'expérience des femmes noires. La solidarité plus générale entre femmes noires, femmes de couleur et femmes blanches relève ainsi nécessairement d'un projet et d'une conquête.

Cette philosophie rejoint par certains aspects celle des pères fondateurs de la Négritude, et en particulier celle de Senghor. Comme chez Nardal, la question de l'humanisme est centrale chez ce dernier. Le thème apparaît, comme on l'a vu, dans le premier numéro de *L'Étudiant Noir* paru en 1935 à travers un compte rendu de René Maran². La réalisation de cet humanisme constitue une visée majeure de l'œuvre senghorienne. Elle est médiatisée par la thématization d'un universalisme réel, que Senghor élabore théoriquement à travers son concept de « Civilisation de l'Universel », compris comme « l'œuvre commune de tous les continents, de toutes les races, de toutes les nations »³ :

« [...] dans la Civilisation de l'Universel où nous sommes entrés avec le dernier quart de siècle, la Négritude constituera, constitue déjà [...] un ensemble d'apports essentiels. [...] Elle jouera de nouveau son rôle, essentiel, dans l'édification d'un nouvel humanisme plus humain, parce qu'il aura enfin réuni dans leur totalité les apports de tous les continents, de toutes les races, de toutes les nations »⁴.

Si la Négritude a, comme toute esthétique, son rôle à jouer dans la réalisation de l'universel et de l'humanisme, c'est ainsi dans le cheminement d'une réflexion qui s'opère progressivement. En 1935, Senghor demeure en effet dans une pensée essentialiste attachée à la découverte d'un humanisme spécifique, l'humanisme noir :

¹ Paulette Nardal, « Vers la charte de la mère », *loc.cit.*

² Léopold Sédar Senghor, « L'humanisme et nous », *loc.cit.*

³ Léopold Sédar Senghor, « La négritude, comme culture des peuples noirs, ne saurait être dépassée », in *Liberté 5, Le dialogue des cultures*, Paris, Seuil, 1993, p. 108.

⁴ *Ibid.*

« [...] l'humanisme doit aboutir à la découverte et à la connaissance de soi, à l'humanisme noir [...] : un mouvement culturel qui a l'homme noir comme but, la raison occidentale et l'âme nègre comme instruments de recherche »¹.

Comme l'a souligné Souleymane Bachir Diagne, grand spécialiste de la philosophie de Senghor, la Négritude se révèle comme « une pensée qui [ne] se dit dans le langage de l'être [...] que pour se reprendre dans celle du devenir »². Or Nardal semble davantage articuler, d'emblée dans un même mouvement, l'être et le devenir que Senghor. Si tous deux promeuvent un « universalisme plus universel » et « un humanisme plus humain », le caractère évolutif de la pensée senghorienne donne à voir la précocité de celle de Nardal. Elle se situe en effet d'emblée du côté de l'universel. Si elle est également tentée par des formes d'essentialisation, lorsqu'elle met en avant la spécificité de l'âme noire, ou qu'elle justifie la mobilisation de l'ensemble de la communauté noire pour la défense de l'Éthiopie, par « cet élan purement sentimental, irraisonné, véritable reflexe racial du semblable vers le semblable »³, elle affirme en même temps que « la famille humaine est une, par-delà les différences ethniques »⁴. En d'autres termes, Nardal ne passe pas par la problématisation d'un humanisme noir mais promeut d'emblée l'humanisme dans son universalité.

B- De l'éloignement stratégique au devoir social comme forme du politique

Les écrits et les formes d'engagement de Nardal laissent apparaître une forme de tension entre la culture et le politique. Cette tension se retrouve également chez les pères fondateurs de la Négritude, qui affirme continuellement la primauté de culturel sur le politique. Senghor l'exprime dès 1935 et le troisième numéro de *L'Étudiant noir* :

« [...] nous ne sacrifions pas la Culture à la Politique [...] quand vous aurez fait la révolution, quel pain spirituel donnerez-vous au peuple noir [...] »⁵ ?

Y compris alors qu'il est Président du Sénégal, Senghor poursuit sur ce même registre, rappelant qu'avec ces camarades de la Négritude, il a toujours pensé que « la politique devait

¹ Léopold Sédar Senghor, « L'humanisme et nous », *loc.cit.*

² Souleymane Bachir Diagne, « La négritude comme mouvement et comme devenir », *Rue Descartes*, vol.4, n°83, 2014, p. 56.

³ Paulette Nardal, « Levée des races », *loc.cit.*

⁴ *Ibid.*

⁵ Léopold Sédar Senghor, « Racisme ? Non, mais Alliance Spirituelle », *L'Étudiant noir*, n°3, mai-juin 1935.

être au service de la culture et non la culture au service de la politique »¹ ; ou encore, un peu plus loin, répondant aux détracteurs qui reprochent à la Négritude de n'être qu'un mouvement culturel en affirmant la primauté de la vision culturelle non seulement sur l'action mais sur la vision politique elle-même². Cette préséance du culturel s'accommode néanmoins d'une perception de la Négritude où s'articulent les dimensions esthétiques, poétiques, politiques et sociales. Or, une telle articulation est proprement impensable, ou du moins indicible chez Nardal, qui non seulement a toujours refusé de voir les registres culturels et politiques mêlés mais aussi continuellement pris soin de se démarquer des soupçons de politique.

Il faut ici clarifier, en les considérant ensemble, la mise à distance par Nardal de la politique et la manière dont ses formes d'engagement viennent la contrebalancer. Qu'entend-elle et que peut-on plus largement entendre par « politique » ? Nardal a d'abord approché de près le champ politique. Elle fut en effet secrétaire parlementaire, de Joseph Lagrosillière, député de la Martinique, puis de Galandou Diouf, député du Sénégal. La manière dont elle se représente plus largement ce qu'un soupçon de politique quant à son activité pourrait induire permet de mesurer la dimension stratégique de cet éloignement. En effet, dans le cadre de *La Revue du Monde Noir*, la revendication d'apolitisme vise en effet d'abord à ne pas se mettre à dos les autorités françaises dont la censure s'exerçait et dont le soutien était d'autant plus important que le ministère des colonies participait au financement de la revue.

Mais la crainte qui accompagne un tel soupçon explique également cette mise à distance. Dans le portrait de la revue que dresse Eslanda Goode Robeson en 1936, il est ainsi précisé que « le seul sujet interdit, le seul taboo, est la politique [*politics*] parce qu'il est trop dangereux »³. Evoquer la dangerosité de la politique témoigne d'abord de la manière dont ne pas en traiter ne relèverait alors pas uniquement d'une volonté propre mais appelée par les circonstances. En d'autres termes, elle ne présume pas simplement d'un choix de ne pas intervenir sur ce terrain mais davantage d'une nécessité intériorisée. C'est aussi ce qui explique l'attitude de Nardal à la Martinique, où son éloignement intervient alors que des menaces, visent en particulier sa sœur Jane, toujours politisée⁴. Cette mise à l'écart se traduit notamment dans la famille par l'absence de diffusion d'idées politiques – y compris des activités féministes menées par Nardal

¹ Léopold Sédar Senghor, « la négritude comme cultures des peuples noirs ne saurait être dépassée », in *Liberté I*, *op.cit.*, p. 95.

² *Ibid.*, p.103.

³ Eslanda Goode Robeson, « Black Paris », *loc.cit.*, p. 11.

⁴ Ce propos a été répété par les nièces de Nardal sans qu'elles n'aient pu véritablement préciser ce qu'elles entendaient par là.

dans le cadre du Rassemblement féminin, comme en témoigne sa nièce Anne Ramin, qui vit avec sa tante dans la demeure familiale dans ces années¹.

Mais ces justifications n'épuisent néanmoins pas la question du rapport de Nardal à la politique. La manière dont Louis Thomas Achille, le cousin des Nardal, revient sur l'expérience de Clamart au moment de l'édition des six numéros donne à voir une ambiguïté :

« On évoquait là l'actualité parisienne ou mondiale, en évitant d'éventuels choix politiques personnels ; on réfléchissait sur les problèmes coloniaux et interraciaux, sur la place croissante prise par les hommes et les femmes de couleur dans la vie française, on s'alarmait de toute manifestation de racisme pour aller la combattre ailleurs, avec des moyens appropriés »².

Ce propos témoigne bien d'une mise à distance de la politique. Par rapport aux mots rapportés par Eslanda Goode Robeson, un léger glissement s'opère dans la thématization de l'évitement des choix politiques, toujours présentés comme refrénés mais de manière sensiblement différente : pour éviter des désaccords. L'absence de politique est donc un moyen de dissimuler sa présence. À cette première incursion implicite du politique se joint une seconde, plus explicite. L'éloignement du politique pose en effet question quand il s'accompagne de sa propre réaffirmation. L'évitement des « choix politiques personnels » est en effet contrebalancé par le vocabulaire de combat contre « toute manifestation de racisme ». On retrouve ce lexique guerrier dans une dimension du « triple but » que se propose, selon son éditorial inaugural, *La Revue du Monde Noir* :

« Créer entre les Noirs du monde entier, sans distinction de nationalité, un lien intellectuel et moral qui leur permette de se mieux connaître, de s'aimer fraternellement et de défendre plus efficacement leurs intérêts collectifs et d'illustrer leur Race, tel est le triple but que poursuivra « LA REVUE DU MONDE NOIR » ».

Cet éloignement du politique qui se mue en ambiguïté se retrouve également dans l'autre revue à laquelle Nardal donne naissance, *La femme dans la cité*. Comme à Paris, Nardal entend s'écarter des soupçons de politique susceptibles de peser sur son activité, qui prennent ici la suspicion d'une affiliation à un parti. Elle construit alors sa vision par opposition à la politique partisane. Elle fait ainsi plusieurs fois référence à la neutralité politique du journal, inscrite dans le statut de l'association ; à la volonté de se tenir « au dehors des partis pour axer [l'] action sur

¹ Entretien avec Annie Ramin, 2 octobre 2015.

² Louis Thomas Achille, « Préface », *La Revue du Monde Noir*, op.cit., p. XV.

le social et sur les besoins éternels de l'humanité »¹ ; à « l'éloignement bien féminin que nous ressentons pour ce que l'on appelle ici la politique »². Cette démarcation prend même de plus en plus la forme d'une condamnation, s'affirmant dans des textes relatant des faits divers tragiques, comme le meurtre d'un administrateur d'usine blanc³.

Pourtant, l'intérêt de Nardal pour la politique s'exprime en particulier à travers le combat qu'elle mène dans la revue pour le vote des femmes⁴. Il participe selon elle du rôle historique qu'elles ont à jouer :

« Est-il vrai que des dizaines de milliers de femmes se refusent à aller déposer un bulletin dans l'urne les jours d'élection, se refusent à « refaire le monde », à fabriquer l'Histoire ? Elles n'ont donc pas conscience de leur éminente dignité de personnes humaines, de la possibilité qui leur est donnée de changer la face du monde ? »⁵.

Nardal va non seulement jusqu'à présenter l'abstention comme « un crime social », mais en fait également l'argument d'une égalité entre les sexes, par-delà même les frontières de classe :

« Vous avez le possibilité de changer tout cela en sortant pour un jour de votre léthargie, c'est-à-dire en allant déposer dans l'urne un bulletin pour le candidat de votre choix. Vous n'avez pas conscience de votre valeur. Vous vous comptez pour rien dans la nation [...] Pourtant c'est surtout ce jour-là, le jour du scrutin, que vous serez les égales de l'homme. C'est ce jour-là que toutes distinctions de classes abolies, vous intimerez à la nation, comme toutes les femmes votre volonté souveraine »⁶.

Le vote repose en réalité sur une vision gaulliste de la politique, qui se révèle compatible avec la mise en avant par Nardal d'un dépassement des logiques partisans. Elle rappelle d'abord que ce droit de vote – qui est aussi un devoir –, les femmes, qu'elle interpelle, le doivent « au grand honneur que vous a fait le sauveur de la France en vous élevant à la qualité de citoyennes »⁷. De Gaulle répond en effet à la fois à la vision de la spécificité des femmes qui détermine leur devoir, à la chrétienté et à l'humanisme de Nardal :

¹ Paulette Nardal, « Les Femmes Martiniquaises et l'action sociale », *loc.cit.*

² Paulette Nardal, « Autour d'un crime », *FDC*, n°41, octobre 1948.

³ *Ibid.*

⁴ Le combat pour le vote des femmes est également mené par l'association mère, l'UFCS, en métropole.

⁵ Paulette Nardal, « En face de l'histoire », *FDC*, n°23, octobre 1946. Elle conclut en ces termes : « Si telle était la vérité, je désespérerais des femmes de mon pays ».

⁶ Paulette Nardal, « Abstention, crime social », *FDC*, n°24, novembre 1946. Elle réitère encore le propos deux ans plus tard, en novembre 1948 en qualifiant la négligence de l'exercice des « droits de citoyennes » comme part d'une « indifférence criminelle à l'égard de leurs enfants » (« De la paresse intellectuelle », *FDC*, n°42, novembre 1948).

⁷ *Ibid.*

« Plus que les hommes, les femmes ont besoin, pour œuvrer utilement, d'un certain sens de la sécurité : cette spécificité, elles la trouvaient en de Gaulle. Leur conservatisme instinctif qui s'allie si bien, grâce à leur sens pratique, au goût des réformes et même des changements révolutionnaires, trouvaient en de Gaulle une sympathique résonance [...] Eprises de justice, vivant en contact étroit avec les dures réalités, mais animées d'une foi ardente, elles saluaient avec joie la naissance d'une France meilleure parce que plus juste et plus chrétienne... »¹

On retrouve ici des formes d'alliance paradoxale non étonnantes du point de vue de l'itinéraire de Nardal, évoquant dans un même mouvement conservatisme et révolution. Le dépassement des logiques partisans est aussitôt après signifié par la compréhension par les femmes, selon Nardal, du départ de de Gaulle :

« Pourtant, ouvrières sociales se tenant résolument en dehors des partis *parce que* voulant travailler au bien commun, elles comprennent – et non sans regret – les raisons impérieuses qui ont dicté la décision du Général de Gaulle »².

L'argument qui suit explicite alors tout à fait que ce qui est en jeu, ce n'est pas la politique elle-même mais une certaine vision de la politique partisane dans laquelle s'expriment, selon Nardal, des intérêts personnels. On voit alors tout à fait la manière dont le vote, s'appuyant sur la vision féminine, dépassionnée, de justice sociale et d'humanisme s'intègre au devoir ou service social auquel Nardal appelle tout au long de la revue :

« A cette régénération de tout l'humain, nous, femmes Martiniquaises, nous pouvons apporter dans le domaine de la politique notre grand désir de propreté morale. Et nous y veillerons farouchement à quelque parti que nous appartenions³.

Comme pour *La Revue du Monde Noir*, dont l'apolitisme porté est d'une part lié à une stratégie correspondant à un moment, d'autre part tout à fait questionnable en dépit de ce qu'en disent les intéressés, les propos de Nardal s'inscrivent en réalité dans une vision large du politique, visible dans la propre ambiguïté dont elle fait preuve, dès son premier éditorial – précocité en elle-même révélatrice. En effet, après avoir établi que le programme du

¹ Paulette Nardal, « Travailler », *FDC*, n°47, 1^{er} février 1946.

² C'est moi qui souligne.

³ Paulette Nardal, « Les femmes martiniquaises et la politique », *loc.cit.* Nardal note également ailleurs que les femmes doivent apporter à la politique « leur force neuve, mais aussi leur bon sens et cet espèce de sagesse que donne le contact familial avec les réalités matérielles ». (« Optique électorale », *FDC*, n°5, 15 mars 1945). On retrouve en réalité dans la promotion de la neutralité politique la même ambiguïté, bien qu'à un niveau moindre, que dans la neutralité religieuse (qui sont d'ailleurs fréquemment invoquées ensemble). De même que là où Nardal affirme en même temps la neutralité religieuse de la revue et le fait que la majorité des Martiniquaises soient chrétiennes, de même la neutralité politique ne signifie pas que des femmes ne puissent adhérer individuellement à un parti, ni même, fondamentalement, que la politique ne soit pas un enjeu, comme on le voit ici.

Rassemblement Féminin « s'est volontairement cantonné dans les limites du social », elle fait en réalité du social une dimension du politique :

« Les femmes martiniquaises se sont donc éveillées à la réalité sociale. Elles ont compris que l'accomplissement de ce devoir constitue la meilleure des préparations au rôle politique qu'elles seront appelées à jouer. C'est pourquoi elles adhèrent, chaque jour plus nombreuses, au Rassemblement féminin, groupement d'Information et d'Action civique et sociale »¹.

Cette articulation entre le social et le politique s'incarne également dans le type de féminisme que Nardal porte et les actions qui en découlent et auxquelles elle appelle. En 1945, elle se voit demander par l'administration, en sa qualité de meneuse du Rassemblement féminin, un état des lieux du féminisme à la Martinique. En naît un rapport intitulé « Féminisme colonial »². Ce rapport précise les affirmations de Nardal dans *La femme dans la cité* – auquel il renvoie parfois directement. Nardal procède comme à son habitude en dressant une typologie des femmes de la société martiniquaise (« L'épouse », « la mère », « les femmes abandonnées » les femmes employées, les jeunes filles) et en indiquant dans chaque cas les mesures à adopter. Son examen, d'abord centré sur la figure de l'épouse, commence par une considération du rapport entre hommes et femmes selon lequel ces dernières sont méprisées. Nardal en tire une nécessité de protection juridique. Prenant en compte l'extrême difficulté matérielle auxquelles sont confrontées les femmes, elle propose de fixer une quotité sur la participation maritale au ménage dans un contexte où, selon Nardal, il est « monnaie courante » que les hommes entrétiennent non pas leur épouse mais leur concubine. Pour protéger la mère, Nardal plaide ensuite pour un code de la famille. Pour les femmes abandonnées, elle appelle à des possibilités de recherche de paternité. Elle propose également la création de foyers pour les femmes employées, des cours du soir et un enseignement technique féminin, ayant pour but de « leur faire comprendre leur rôle social politique ». C'est le seul document retrouvé où Nardal superpose les deux termes.

Cette vision sociale et politique doit ainsi être promue par l'éducation articulée à la religion conçue comme « véritable moyen de civilisation et de progrès » dans une Martinique où « le sens du religieux [est] très développé ». Ces mesures sont liées à une conception morale dont Nardal pense alors également les implications pratiques. Ainsi elle propose que les prostituées soient déchues de leur droit de vote. Elle suggère également la mise en place d'une

¹ Paulette Nardal, « La femme dans la cité », *loc.cit.*

² Paulette Nardal, « Féminisme colonial », archives départementales de la Martinique. Les citations qui suivent en sont extraites.

« police des mœurs » pour encadrer les jeunes filles, « avec des agents d'une valeur morale éprouvée et d'une certaine classe sociale ». Elle ajoute un peu plus loin que ce devoir d'assistance sociale pourrait se retrouver dans chaque école, plaidant pour la création d'une structure de formation « dirigée par des assistantes sociales métropolitaines ». Cette référence à la classe sociale constitue en réalité plus largement un enjeu qui définit la manière dont l'affrontement entre féministes se joue à la Martinique et la volonté d'éloignement de Nardal du politique qui s'y articule.

Le rapport complexe de Nardal à la politique doit aussi être rapporté au contexte martiniquais. Il y a à cette époque une opposition entre l'association et la revue dirigées par Nardal et « l'Union des femmes de la Martinique » (UFM)¹, branche locale de « L'union des femmes françaises » (UFF) elle-même affiliée au Parti communiste, qui a également sa revue, *Justice*, emmenée par Jane Léro². L'opposition s'explique en réalité par des différences générationnelle – Paulette Nardal est de 20 ans l'aînée de Jane Léro – et sociale – les membres du Rassemblement féminin sont plutôt des urbaines, appartenant à la fonction publique, aux professions libérales, ou employées, là où celles de l'UFM viennent davantage des quartiers populaires et sont syndicalistes, ouvrières. Le rapport de classe structure ainsi l'opposition. Il se traduit également par l'affrontement de sensibilités politiques différentes, voire antagonistes. Malgré l'apolitisme revendiqué de Paulette Nardal dans le combat féministe, son attachement à de Gaulle, son appartenance à la bourgeoisie et le certain écho que trouve le Rassemblement féminin auprès de milieux conservateurs favorisent une perception et une certaine défiance des

¹ Loi d'association 1901, l'Union des Femmes de la Martinique s'autonomise de l'UFF dans les années 1960. Elle commence véritablement son action en novembre 1945, forte du succès du PC aux élections municipales et cantonales du printemps. Outre Jane Léro, Yvette Mauvois, joue un rôle essentiel dans la fondation de l'organisation et en est longtemps l'une des principales actrices. Différents journaux véhiculent les idées et actions de l'Union parmi lesquels *La Spiritaine*, *Femmes martiniquaises*, ou plus récemment *Fanm Ansanm pou nou vansé (femmes ensemble pour avancer)*. Entre 1944 et 1973, l'UFM s'inscrit dans un combat global des luttes sociales, réclamant les mêmes droits que les métropolitaines en termes de sécurité sociale et d'allocations familiales. Elle est alors très proche de l'Organisation de la Jeunesse Anticolonialiste Martiniquaise (OJAM). L'éducation et l'implantation de crèches à la Martinique constituent également une priorité. À partir de 1973 vient se greffer une promotion plus spécifique des droits fondamentaux (libre disposition de son corps, contraception et avortement). Depuis 1997, l'UFM milite particulièrement contre les violences faites aux femmes (elle a par exemple créé le premier Centre d'hébergement et de réinsertion sociale). Elle veut aussi promouvoir une solidarité internationale. Elle est alors dirigée, et jusqu'en 2009, par George Arnauld, militante socialiste et épouse de Gilbert Pago qui a œuvré en tant qu'historien à l'histoire des femmes de la Martinique. Cf Eve Gianoncelli, « Martinique », « George Arnauld » in Christine Bard et Sylvie Chaperon (dir.), *Dictionnaire des féministes*, Paris, Puf, à paraître, 2016.

² Sœur d'Étienne, fondateur de *Légitime Défense* et contributeur à *La Revue du Monde Noir*, Jane Léro ne pourra contrairement à son frère, gagner la métropole pour y faire des études qu'en 1947 où elle est reçue à l'école des assistantes sociales de la Seine, forte de son expérience sociale à la Martinique. Son affiliation au PC, dont les autorités se méfient beaucoup, ne lui permet de revenir sur l'île qu'en 1958 après une expérience décevante. Le déclin de l'UFM lié à celui du PC suite à la démission d'Aimé Césaire en 1956 entraîne une démobilisation. Jane Léro met fin à ses jours en 1961. Elle demeure une figure elle aussi largement méconnue du féminisme. On a souhaité la redonner à voir ailleurs, cf. Eve Gianoncelli « Jane Léro », in Christine Bard et Sylvie Chaperon (dir.), *Dictionnaire des féministes*, Paris, Puf, à paraître, 2016.

femmes communistes. Ces deux mouvements recourent ainsi largement les formes d'entrée différenciées dans le militantisme – mutualisme et action sociale des femmes des milieux privilégiés par contraste avec les formes de corporation et d'action syndicale pour les femmes issues des milieux modestes. Néanmoins, ils ont également tous deux pour moteur de leur action l'obtention du droit de vote et la possibilité de changement qu'il induit pour la condition féminine. En outre il y a peu de divergences entre les organisations quant à la représentation des femmes et à leur rôle premier en tant que mères et les questions d'éducation et de santé.

Nardal prétend précisément dépasser cette opposition. Elle tente alors de faire valoir l'union qui l'unit avec des « amies communistes », mais aussi avec d'autres organisations, dans un geste qui donne là encore avoir son souci internationaliste :

« Voici que nous avons renoué des relations avec les Femmes du monde entier, groupements noirs et blancs américains (branche américaine du comité des femmes), Union féminine civique et sociale (Association de catholiques sociales), Etats généraux de la Jeunesse (Jeanne Canudo, nuance radicale-socialiste et libre-penseuse), amies communistes et leurs groupements avec lesquelles nous avons jadis pris part à la lutte contre le fascisme »¹.

Il est ici intéressant de noter la manière dont Nardal articule cette volonté de travailler avec d'autres organisations de femmes à ses propres combats antérieurs, avec le communisme, contre le fascisme ; néanmoins l'alliance, de son propre aveu, n'a pu se réaliser (ou qu'à titre exceptionnel), comme elle l'explique dans un mouvement qui vise cette fois-ci à réaffirmer l'ambition sociale fédératrice qu'elle a dès le début posé comme but de son entreprise² :

[...] « le principal de nos préoccupations a été de chercher à promouvoir un état d'esprit favorable à la compréhension des classes et des races et de faire œuvre civilisatrice. Projet dont aujourd'hui nous concevons mieux l'audace et le caractère quasi-utopique. Dépourvues d'ambitions politiques, nous ne parvenions pas à comprendre la raison des campagnes de calomnie et de fausses nouvelles insidieusement organisées contre certaines de nos initiatives, le Cours d'Art ménager par exemple. Nous ne comprenons pas pourquoi les femmes communistes appelées dès le début à collaborer avec nous nous avaient pratiquement refusé leur concours. Nous ne savions pas à quel point nous pouvions gêner l'action politique de certains partis, prisonniers de leurs moyens, pour qui la haine et l'exploitation de la misère du peuple sont des nécessités vitales³.

¹ Paulette Nardal, « Les Femmes Martiniquaises et l'action sociale », *loc.cit.*

² « Ce que nous voulons : Créer un nouvel état d'esprit favorable au rapprochement des classes et des races et au progrès social. Entreprendre d'immédiates réalisations sociales. Faire œuvre civilisatrice ».

³ Paulette Nardal, « Le départ de notre directrice », *FDC*, n°25, décembre 1946.

L'allusion, dans un vocabulaire violent peu courant chez Nardal, à l'hostilité des partis politiques, que l'on retrouve également dans son rapport sur le féminisme colonial, renvoie également à une forme d'opposition idéologique plus personnelle, entre Nardal et Césaire, alors figure dominante du PC martiniquais, qui peut expliquer de manière plus aigüe la minimisation que ce dernier a pu opérer de l'apport de Nardal à la Négritude, comme on le verra¹. L'imbrication du dépassement des logiques de race et de classe est ici soutenue par une médiation féminine – dont Nardal constate l'impossibilité, à travers le caractère indépassable des clivages politiques. La déception explique sans doute la virulence du langage. Mais ceci ouvre plus largement à des propos de type internationaliste qui peuvent s'affirmer de plus en plus avec le départ de Nardal à l'ONU, où elle est nommée par le politologue, diplomate et futur prix nobel de la paix Ralph Bunche, rencontré à Paris au moment de ses études, comme déléguée française à la section antillaise. Nardal reste dix-huit mois à New York. Si on ne dispose malheureusement d'aucune information sur cette expérience américaine, on peut penser qu'elle a renforcé la volonté humaniste et internationaliste de Nardal, comme l'atteste la tonalité de ses écrits pendant son absence et à son retour à la Martinique, où elle reprend la tête du Rassemblement Féminin et de *La Femme dans la cité*. Si la chrétienté est toujours très présente, la portée universelle et internationaliste du discours de Nardal l'est également, comme en témoigne son évocation de « conscience universelle »², ou de « l'interdépendance des classes, des nations et des races », dans laquelle Nardal voit « l'aspect moderne d'un très vieux dogme chrétien » ; et dont elle aimerait qu'il « éveille » le « désir d'entrer dans l'action véritable » de la part des Martiniquaises³.

La répétition de ce message a également pour motif le nombre trop limité de femmes dévolues à l'action sociale. Ainsi *La femme dans la cité* prend fin en 1951. L'entreprise n'en atteste pas moins du souci politique et social de Nardal qui contraste avec l'éloignement discursif par rapport à la première dimension dont elle use par ailleurs. Mais si le rapport au politique intervient ici dans le lien qu'il entretient avec le social, il se joue également dans celui qu'il tisse chez Nardal avec la culture.

¹ Cf. chapitre 8.

² Paulette Nardal, « Nations unies », *FDC*, n°26, janvier 1947.

³ Paulette Nardal, « Editorial », *FDC*, n°39, juin 1948.

C- Promouvoir l'âme noire à travers la musique

Ce lien entre culture et politique est visible dans l'édito de *La Revue du Monde Noir*. Revenons-y. La mise en avant de la dimension culturelle et intellectuelle y est consubstantiellement liée non seulement à une rhétorique mais à une ambition politique. C'est bien ce que donne à voir le « triple but » poursuivi par *La Revue du Monde Noir* à travers la création d'un lien entre Noirs leur permettant « de se mieux connaître, de s'aimer fraternellement et de défendre plus efficacement leurs intérêts collectifs et d'illustrer leur Race ».

Cette politique culturelle intervient en particulier à la Martinique avec une autre forme d'action de promotion de la culture noire, qui renoue là aussi avec son activité de journaliste, la musique. En 1954, Nardal fonde une chorale d'abord appelée « Antillea » puis « chorale de la Jeunesse Etudiante Chrétienne », qui devient « Chorale de Melle Paulette Nardal » avant de se rebaptiser « La joie de chanter »¹. L'intérêt de Nardal pour la musique n'est pas nouveau et s'exprime dès ses premiers articles dans *La Dépêche africaine*. Il s'explique d'abord par le cadre familial. Sa mère est professeure de piano et son père présenté par sa famille comme aimant la musique, chantant et dansant en permanence. De cet *ethos* musical familial, l'une des nièces de Paulette Nardal, Christiane Eda-Pierre, fille d'Alice, qui participe également à la chorale, fera même une profession puisqu'elle deviendra chanteuse d'opéra. Elle explique qu'elle traduira par là-même un désir que sa tante Paulette, qu'elle présente comme lui ayant particulièrement transmis le goût de la musique et elle-même chanteuse remarquable, n'aura pu réaliser².

Ce goût familial pour la musique révèle la manière dont les Nardal sont emblématiques de formes d'exploration et de promotion traditionnelles de la subjectivité noire. La musique traduit en effet les expériences personnelles et collectives de la souffrance et de l'humiliation. Du Bois a exprimé de manière particulière ce rôle de la musique dans un travail dont la forme même lui est sans doute directement redevable, polyphonique, faisant appel à différents genres littéraires et différentes disciplines, *Les âmes du peuple noir*³. L'architecture même du texte montre la centralité de la musique comme expression privilégiée de la valeur de la culture noire puisque chaque chapitre est introduit par un fragment de chant d'esclave – retranscrit sous la

¹ La chorale existe toujours aujourd'hui. A la suite de Nardal, Emmanuel Césaire, neveu du poète a joué un rôle majeur en composant beaucoup pour la chorale.

² Entretien avec Christiane Eda-Pierre, 18 janvier 2016.

³ W.E.B Du Bois (1903), *Les âmes du peuple noir*, *op.cit.*

forme d'une portée – faisant écho à un poème écrit par un Européen ou un Américain. La place que prend la musique dans les travaux des chercheurs visant à repenser ce que Paul Gilroy, lui accordant lui-même une place privilégiée dans son analyse a appelé « l'Atlantique noir », témoigne de l'importance de cette forme artistique, avec d'autres, mais de manière encore plus particulière en raison de l'histoire de l'esclavage qui l'imprègne directement, comme « moyen de construction de soi et de libération collective »¹.

La manière dont Nardal évoque les *Negro Spirituals*, qu'elle introduit à la Martinique, est révélatrice à la fois d'une douloureuse conscience de race et de la manière dont la foi permet de dépasser la souffrance de l'esclavage :

« véritables psaumes de la souffrance que sont ces chants d'esclaves et dont le rythme rappelle l'Afrique, le désir du ciel, la tristesse de l'exil, l'horreur de leur [des esclaves] condition terrestre, mais aussi l'invincible espérance de la joie triomphante du Chrétien qui transcende la haine »².

Nardal poursuit donc son inscription dans la culture noire dans une logique conforme à celle de ses éminents représentants. La musique témoigne de la manière dont la culture est fondamentale à l'autonomisation d'un regard sur soi et à la capacité de s'affirmer comme sujet. Elle est un moteur et un vecteur fondamental de cette fierté de race que Nardal entend tout à la fois incarner et promouvoir. Si à l'origine la chorale ne se consacre qu'aux *Negro Spirituals*, elle élargit progressivement son répertoire. Nardal compose et met notamment en musique des poèmes et des chansons folkloriques. On peut citer la chanson « Ti Manmaille » évoquant la relation entre une mère et son enfant, un poème de son ami, le poète Gilbert Gratiant, « an ni songé ». Elle arrange également la mélodie d'une autre figure de la chanson créole, Leona Gabriel, « Mussieu Michel » qui fait référence à Michel Hayot, propriétaire d'usines qui fut l'objet des revendications d'ouvriers lors de la grève de 1900, liée à un contexte de crise sucrière, qui entraîna la première grève générale de la Martinique. La chanson dépeint les souffrances des travailleurs et de leurs insupportables conditions de travail. Cette ouverture se retrouve dans l'histoire de la chorale puisque tout en étudiant des œuvres « classiques » (Mozart, Bach, Schubert), elle a interprété des chants traditionnels divers, outre martiniquais, haïtiens, cubains, jamaïcains, ou encore vénézuéliens.

¹ Paul Giroy, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, traduit de l'anglais par Charlotte Nordmann, Paris, Amsterdam, 2010, p. 68

² Ces propos sont retranscrits sur le site de la chorale Joie de Chanter, sans indication plus précise. <http://www.marcalaindaniel.fr/JoieDeChanter/Discographie.html>, page consultée le 26 août 2015. Ils sont également retranscrits dans un papier paru dans le journal de programmes Télé 7 jours (30 mars-5 avril 1981)

La manière dont les personnes ayant participé à cette chorale l'évoque témoigne bien de ce processus de prise de conscience raciale à l'œuvre :

« Jamais on n'a interprété un texte sans qu'il soit expliqué correctement parce que Paulette Nardal nous a toujours fait comprendre la grande similitude qu'il y avait entre les souffrances du peuple noir américain et puis nous autres Antillais descendants d'esclaves. A aucun moment on a occulté ce genre de questions et c'était très bien comme ça »¹.

Ces propos de Laurent Laronde, choriste de La joie de chanter, sont relayés par le neveu de Paulette Nardal, fils d'Alice et frère de Christiane, qui rend compte de manière particulièrement éloquente de cette fierté de race :

« À travers la chorale – et c'est ça qui est important – qu'est-ce qu'elle a voulu montrer ? C'est l'âme noire. On en revient toujours à ça. C'est incontournable. [...] Et c'est l'âme noire qu'elles [les sœurs] ont voulu traduire »².

La musique s'inscrit donc dans la volonté de Nardal d'affirmation de la conscience de race et joue à ce titre un rôle éminemment important, trop souvent négligé par les chercheurs. L'invisibilisation de Nardal de l'histoire est compensée par la seule trace vocale que l'on a pu retrouver et dans laquelle elle évoque ce sujet qui lui a particulièrement tenu à cœur. Elle exprime le choc de la découverte des *Negro Spirituals* en particulier, comme révélateurs de la richesse du monde noir :

« J'ai connu pendant mon séjour en France beaucoup de Noirs américains. Et je dois dire que je n'imaginai pas que j'aurais rencontré chez les Noirs une telle richesse. Parce qu'étant étudiante, n'est-ce pas, dans un milieu européen, évidemment je ne voyais que les réalisations du monde blanc. Et réellement les *Negro Spirituals* ont fait irruption dans ma sensibilité. Non seulement j'étais fière de voir ce genre de musique que des Noirs avaient pu composer mais encore ce genre de musique me touchait profondément ».

Si Nardal a peu produit de discours sur la musique en tant que potentiel émancipateur, on en trouve pourtant des traces significatives, comme dans l'article « musique nègre » paru en 1930 dans *La Dépêche africaine* :

« Improvisations d'esclaves réfugiés dans la forêt après d'harassantes journées de travail, les 'Spirituals' expriment tous un intense sentiment religieux. Sous des paroles naïves où l'on retrouve des réminiscences de la Bible et des allusions aux actes les plus humbles de

¹ Jil Servant, *La fierté d'être négresse*, op.cit.

² *Ibid.*

la vie, revient toujours l'aspiration vers le ciel et la liberté [...] [L]'espèce d'ostracisme dont ils [les Noirs américains] sont frappés aujourd'hui a contribué à entretenir chez leurs descendants, sous la forme de Spirituals, certaines façons de sentir et de penser ».

L'articulation entre pensée et sensibilité que Nardal met en avant ici rappelle les propos de sa sœur Jane lorsqu'elle évoque dans son texte « Pantins exotiques » la conquête encore à faire de la reconnaissance comme sujets de pensée pour les Noirs après avoir mis en lumière les possibilités et les limites d'une reconnaissance possible comme artistes à travers le cas de Joséphine Baker¹.

Paulette Nardal n'a pu formuler, et a même rejeté, pour les raisons que l'on a soulignées, la promotion de l'âme noire en des termes politiques. Elle a préféré y substituer le registre de la culture. Mais tant à travers son métier de journaliste, que la chorale qu'elle met en place à son retour à la Martinique, Nardal fait de la musique le moteur d'une identité sociale et politique à travers la potentiel réflexif et culturel qu'elle en tire.

Les formes de production et d'engagement de Nardal, dans différentes configurations à Paris et à son retour à la Martinique, révèlent les manières plurielles dont elle se constitue comme sujet de connaissance et sujet politique. Cette constitution s'opère dans des formes de positionnements multiples et ambivalents et dans une tension entre culture et politique. Ces modalités convergent néanmoins vers une même volonté de promotion et de reconnaissance, dans ce qui unit sans homogénéiser de manière à nier ses spécificités la communauté noire, qui font de Paulette Nardal une promotrice majeure de la négritude. Sa reconnaissance comme telle, comme on le verra, devra néanmoins se gagner.

¹ Nardal formule de manière très balbutiante, dans cette articulation du penser et du sentir, ce que Senghor va théoriser à travers un mode de rationalité spécifiquement noir, intuitif, qui s'oppose à une raison analytique et discursive de laquelle il est en même temps complémentaire (Léopold Sédar Senghor, « De la négritude », in *Liberté I*, *op.cit.*)

Chapitre 6 : Le souci des femmes entre sociologie et politique

Penser l'entrée de Klein en sociologie conduit à interroger son positionnement liminal par rapport à la tradition sociologique et en particulier ses figures importantes, intéressées comme elle par la question des *outsiders* et des femmes, comme Max Weber, Georg Simmel, et Karl Mannheim. Il s'agit dans un premier temps de comprendre la manière dont Klein se nourrit de l'apport de ses précurseurs et la spécificité qu'elle apporte à la constitution des femmes et du genre comme domaines de recherche. La façon dont elle conçoit la sociologie, à l'instar d'autres penseurs comme Weber ou Mannheim, la lie consubstantiellement à la question du politique. Les manières plurielles dont ce rapport se pose et s'articule chez les différents sociologues amènent néanmoins à ne pas confondre dans l'analyse les deux niveaux. Dans un second temps, on s'intéressera ainsi à la philosophie politique de Klein, en analysant la place qu'y occupe l'individu et les formes de rejet qu'elle exprime face aux *praxis* totalisantes comme le communisme et à la manière dont l'intervention est pour elle inséparable de sa compétence sociologique. Il s'agit ainsi dans ce chapitre de considérer plus spécifiquement ce que Klein apporte aux sciences sociales et ce que ses formes de réflexion et d'intervention révèlent de son existence et de son positionnement en tant qu'intellectuelle, entre les domaines universitaires, journalistiques et politiques.

I- L'inscription sociologique de Klein

A- Entre sociologie et psychologie sociale : « une psychologie d'esprit sociologique »

Pour appréhender les formes de conceptualisation de Klein et sa vision du monde, il convient d'explicitier en premier lieu son type d'approche intellectuelle. Certes, Klein est sociologue. Mais ses préoccupations et son inscription sociologique même montrent les limites d'une appréhension de son travail *stricto sensu* en termes de disciplines.

La sensibilité disciplinaire de Klein peut d'abord s'expliquer à la lumière de sa formation, pluridisciplinaire et européenne, puisqu'elle a étudié les langues, la philosophie et la psychologie, entre Prague et Paris avant de s'exiler à Londres. Mais elle repose aussi sur une croyance méthodologique et épistémologique qui s'exprime dans la sociologie de la connaissance que Klein adopte comme perspective de recherche. Klein plaide en effet dans cette logique pour une approche plurielle, englobante et cumulative, dans un souci de dialogue et non d'opposition entre les disciplines qui forment les sciences sociales.

Cette vision est révélée dans *The Feminine Character*. Par exemple, elle y fait déjà valoir l'intérêt du type d'approche de chercheurs exilés, psychanalystes, comme Karen Horney, Eric Fromm, Clara Thompson. Elle explique que leur travail de conceptualisation s'appuie non seulement sur leur propre expérience mais aussi sur l'apport de l'anthropologie et de la sociologie¹. Cette mise en avant repose certes sur une forme de méfiance envers les représentants de la psychanalyse, à laquelle la conduit l'investigation de l'objet « femme », Freud en tête, mais aussi des femmes psychanalystes qui relaient les logiques de supériorité masculine et d'infériorité féminine, comme l'illustre par exemple Hélène Deutsch, auteure d'une *Psychologie de la femme* faisant écho à la *Psychologie des femmes* de Freud². Si Horney, Fromm ou Thompson sont invoqués, c'est en raison de la nouvelle école psychanalytique que, selon Klein, ils représentent, soucieuse du rôle joué par la culture dans le développement de l'individu et prenant ainsi une orientation sociologique.

Or cette analyse de Klein éclaire en même temps son intérêt pour une perspective pluridisciplinaire en général et sa propre approche théorique en particulier, qui relève de ce qu'elle qualifie de « psychologie d'esprit sociologique » [sociologically-minded psychology]³. Ce terme apparaît là aussi de manière révélatrice dans le commentaire de Klein de l'approche sociologique de William Isaac Thomas, traitée dans le dernier chapitre de *The Feminine Character* et qui présente non seulement pour Klein le point de vue le plus complet sur la féminité mais aussi une démonstration partagée. Une telle orientation repose sur une articulation entre l'individu et le social visible par exemple dans la définition de la personnalité qu'elle permet, en tant qu' « aspect subjectif de la culture » ce qui constitue pour Klein « le concept de base de [cette] psychologie d'esprit sociologique ». C'est donc un souci d'articulation entre l'individu et le social qui explique la démarche à la fois promue et adoptée par Klein.

Klein précise cette articulation entre sociologie et psychologie sociale dans un papier présenté dans le cadre d'un groupe de travail de l'association britannique de sociologie en 1962. Après avoir rappelé des éléments classiques permettant de marquer une distinction entre les deux disciplines – la sociologie serait plus du côté du social et la psychologie de l'individu –, Klein explique en réalité la manière dont s'établit progressivement entre les deux une relation circulaire, permise par l'émergence d'une nouvelle approche, la psychanalyse :

¹ Viola Klein, *The Feminine Character*, op.cit., p.89

² Hélène Deutsch, *Psychologie des femmes*, Grune et Stratton, New York, 1944.

³ Viola Klein, *The Feminine Character*, op.cit., p. 160.

« [...] The history of the relations between the two sister- sciences, sociology and psychology, has come full-circle. Having been equipped by psychoanalytical theory and its off-springs with a working-model of a social psychology, sociological thinking has begun, more and more, to penetrate psychological theories »¹.

Malgré le caractère circulaire de la relation établie entre la sociologie et la psychologie, on peut s'étonner du sens que Klein établit néanmoins, mettant en avant la psychologie sociale comme nourricière de la sociologie par le biais de la psychanalyse qui entraîne à son tour l'impact de la sociologie sur les théories psychologiques². Mais ce qui importe est la valeur que Klein accorde à la psychologie sociale, en affirmant qu'elle offre au sociologue, ici et maintenant, en plus de ce qu'il sait et a toujours su, c'est-à-dire que « la vie mentale et la vie sociale sont interconnectées » et qu'*in fine* « l'être humain en tant qu'individu est l'unité ultime de son étude », les outils lui permettant de ne plus jamais retomber dans « la pensée spéculative et les généralisations sur la nature humaine ».

Ainsi, ce ne sont pas tant les différences entre la sociologie et la psychologie ni l'articulation que Klein établit entre les disciplines – à la fois discutables et qui gagneraient à être précisées – mais ce que la psychologie sociale apporte à la sociologie jusqu'à ce que les deux disciplines en réalité se confondent pour Klein qu'il importe de souligner. Elle opère en effet elle-même cette confusion jusque dans la manière dont elle se présente professionnellement, aussi bien comme sociologue que comme psychologue sociale. À la fin de sa carrière, en 1973, au moment où elle souhaite revenir vers un projet plus théorique après son passage par la sociologie du travail où elle manipule beaucoup les statistiques, Klein explique dans une correspondance son souhait de revenir à ce type d'approche à partir d'un projet sur les femmes et le vieillissement, qu'elle souhaiterait mener dans une perspective comparative. Elle se présente alors comme ayant, au cours des neuf dernières années, enseigné la psychologie sociale³. Si cette mise en avant peut fonctionner comme une forme de légitimation théorique pour une sociologue dont la reconnaissance, c'est-à-dire l'acceptation dans le champ

¹ Viola Klein, « Sociology and Psychology », communication présentée à l'association britannique de sociologie, AVK 16/2. Les citations qui suivent en sont extraites.

² Klein est consciente de l'importance de la psychanalyse, qu'elle pointe dès *The Feminine Character* : « it is probably fair to say that no other single scientific theory has so much affected the outlook of the present generation as psycho-analysis [...] no matter whether we are aware of it or not, the way we think and the way we feel is coloured by its discoveries. Its imprint is perceptible in contemporary art, philosophy, literature, no less than in psychology, psychiatry, anthropology, sociology and education and even our every-day common sense judgments bear the mark of its influence » (Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p; 70). Mais la sociologue se révèle en outre assez critique par rapport à la psychanalyse, en particulier quand celle-ci lui apparaît comme mettant à mal la dimension sociale nécessaire. L'analyse qu'elle fait du travail de Mead en 1950 éclaire par exemple sa méfiance vis-à-vis de la discipline qu'elle présente significativement dans une forme d'opposition disciplinaire, théorique, entre psychanalyse et anthropologie sociale. Cf. chapitre 3.

³ AVK 2/5.

sociologique, se fait dans le cadre de travaux reposant beaucoup sur la méthode quantitative, à la lumière du parcours de Klein et de sa représentation des disciplines, elle conforte également une vision englobante des sciences sociales.

Klein plaide en outre pour deux autres dimensions qui lui semblent fondamentales en sciences sociales, la cumulativité et, bien qu'elle soit affirmée dans ce cadre de manière moins directe, le dialogue entre les disciplines en vue de parvenir à la vision la plus juste de l'objet étudié. Elle déplore en effet dans *The Feminine Character* les formes d'opposition entre les sciences mais aussi l'affrontement entre différentes tendances au sein d'une même discipline :

It is rather unfortunate that the development of science presents us with a history of a kind of class struggle between new and old theories. In the clash of ideas everybody has to take sides for one party and against the other, and when an older theory is thrown overboard the kernel of truth which it contained is very frequently discarded with the rest¹.

Klein ajoute les méfaits de la spécialisation de la science qui conduit différentes disciplines à expliquer selon leur propre perspective un même objet. Elle prend l'exemple de l'amour maternel qu'elle qualifie de « phénomène psychologique »². Elle explique que celui-ci relève pour les biologistes de l'instinct, qu'il est pour les biochimistes relatif à la manganèse, là où il est analysé par certains anthropologues comme un comportement conditionné par la culture et les habitudes. Pour obtenir le point de vue le plus éclairé sur l'objet, il convient selon Klein de « coordonner ces vues divergentes », impératif sans lequel « toute notre connaissance demeure fragmentaire »³. Or, cette exigence se retrouve aussi chez ses prédécesseurs s'étant intéressés à l'objet « femme ».

B- Autour de la « dame » : les sociologues allemands

Quand Klein commence son exploration de la féminité, au début des années 1940, elle s'inscrit d'abord dans la jeune tradition de la sociologie allemande, à tendance interdisciplinaire, qui elle aussi s'intéresse à la question des femmes et, à sa manière, à ce que l'on ne nomme pas encore le genre. C'est ce qu'illustrent les travaux de Georg Simmel, Max Weber, et Karl Mannheim. Bien que cette thématique occupe une place différente chez ces trois sociologues, elle s'inscrit véritablement dans leur projet sociologique. Ainsi Simmel inclut la

¹ Viola Klein, *The Feminine Character*, op.cit., p. 143.

² *Ibid.*, p.144.

³ *Ibid.*

question du genre dans sa théorie de la modernisation ; Weber dans sa sociologie des religions et comme illustration du processus de rationalisation ; Mannheim dans sa sociologie de la connaissance et des intellectuels. Pour comprendre la venue et le positionnement de Klein dans cette sociologie, il faut d'abord expliciter les analyses de ces auteurs par rapport à la thématique « femme », par ailleurs largement méconnues en France.

Simmel est celui qui a le plus le réfléchi à la question des femmes et du genre. Ses articles pionniers, d'abord parus dans des revues féministes en Allemagne, ont été republiés dans plusieurs de ses recueils comme *Philosophie de la culture*, *Philosophie de l'argent*, *Philosophie de l'amour*, ou *Philosophie de la modernité*¹. En anglais, une anthologie spécifique a regroupé ses différentes contributions². Entre 1890 et 1911, Simmel publie ainsi un nombre significatif d'articles notamment sur des sujets comme la prostitution, le mouvement des femmes, la social-démocratie, l'accès des femmes à l'université. Deux articles en particulier font date : « culture féminine » qui paraît initialement en 1902 dans la revue *Neue Deutsche Rundschau*, et « ce qui est relatif et ce qui est absolu dans le problème des sexes », publié en 1911 dans *Frauen-Zukunft et dans les Archives de Sciences sociales et de politique sociale*.

La position de Simmel se révèle aussi riche et originale dans le contexte dans lequel elle se dessine que problématique d'un point de vue féministe, ce qui explique pourquoi il va faire l'objet de discussions, notamment par Marianne Weber ou Viola Klein, comme on va le voir. Parce qu'ils développent des points communs de manière complémentaire, les deux textes de Simmel peuvent être présentés ensemble. « Ce qui est relatif et ce qui est absolu dans le problème des sexes » expose des éléments présents mais encore peu développés dans « culture féminine » quant à la vision dichotomique du genre et ce que Simmel présente comme relevant respectivement de la masculinité et de la féminité. Il explique que ce n'est pas en considérant leur essence respective mais au sein de leur relation même que peut ressortir ce qui fait leur différence. L'être féminin se caractérise selon lui à la fois par sa dimension différentielle et par son unité. La femme est tout entière dans chacune de ses actions, ne connaît pas la distinction entre l'essentiel et le superficiel. L'homme, au contraire, est un être séparé, non intérieur, mais tourné vers l'extérieur. Ces conceptions différenciées débouchent sur deux formes d'absoluité, deux types d'autonomie dichotomiques – la femme étant autonome en tant qu'être femme absolu – mais aussi deux types de tragique. L'intégration de la question des femmes permet en

¹ Les références qui suivent sont issues de ce dernier recueil, Georg Simmel, *Philosophie de la modernité 1 : la femme, la ville, l'individualisme*, Paris, bibliothèque Payot, 1988.

² Georg Simmel, *On Women, Sexuality and Love*, traduit et introduit par Guy Oakes, New Haven, Yale University Press, 1984.

effet à Simmel de revenir sur son diagnostic de la tragédie de la modernité comme liée à l'impossibilité de tout à fait incorporer les éléments de la culture objective dans la culture subjective. Cette distinction est explicitée dans son article sur la culture féminine. Par culture objective, Simmel entend l'ensemble des formes externes de la création dans la perspective de ce que Hegel nomme l'Esprit objectif ; la culture subjective relève quant à elle de la participation individuelle à cette culture et de la formation de la conscience individuelle. L'introduction d'une perspective de genre renouvelle la conception du tragique humain de Simmel : il est en réalité celui de l'homme, tiraillé entre le sentiment de sa finitude et son aspiration à l'infinitude. La femme, en raison de son caractère unitaire, ne connaît pas une telle déchirure interne mais une forme d'imposition de l'extérieur, « du fait que [son] essence est placée dans le monde temporel et historique »¹.

La conception de la féminité qui résulte de cette vision dichotomique du genre n'est pas pensée chez Simmel comme défaut. Ce qui est perçu comme manque ne relève en effet pas selon lui d'une lacune mais « de ce qu'il y a de positif dans cette nature »². Il s'éloigne de ce point de vue tant subjectivement qu'objectivement de ses contemporains détracteurs de la féminité pris pour certains comme objets d'étude par Viola Klein, auxquels il est même susceptible de s'opposer. En témoigne sa discussion du philosophe allemand Otto Weininger, qu'il présente comme penseur « extrême » d'un « dualisme masculin », « qui emmêle si naïvement l'idéal de l'être masculin et celui de l'être humain »³. Simmel lui oppose, à partir de sa vision du « caractère unitaire de la femme », l'adéquation entre l'être et le devoir être et ainsi « un mode spécifiquement féminin de l'éthique »⁴. L'unité est ainsi rapportée à l'Idée avec laquelle la femme coïncide.

Or le rapport unitaire que la femme entretient à l'Idée définit chez Simmel une relation spécifique, bien que non close, à la connaissance. Elle ne peut accéder à la logique qui suppose un dualisme, une séparation entre l'Idée et la réalité que seul un esprit d'analyse masculin peut donc appréhender. Par exemple, la femme ne peut effectuer d'opposition formelle entre le sujet et l'objet, incapacité d'autant plus fâcheuse que les hommes sont susceptibles d'en faire la synthèse à travers la connaissance et la création. Cela ne signifie pas pour autant que les femmes soient interdites d'accès à la connaissance. Simmel inclut cette question dans son analyse plus globale de la culture féminine. Repartant du féminisme et de sa réaction à la culture masculine,

¹ Georg Simmel, « ce qu'il y a de relatif et ce qu'il y a d'absolu dans le problème des sexes », in *Philosophie de la modernité*, op.cit., p. 87.

² Georg Simmel, « La culture féminine », in *Philosophie de la modernité*, op.cit., p.119.

³ Georg Simmel, « ce qu'il y a de relatif... », loc.cit., p. 97.

⁴ *Ibid.*, p.100.

il entend questionner ce que pourrait être l'apport spécifiquement féminin à la culture objective¹. Cette interrogation ne peut se comprendre qu'à l'aune de sa vision genrée de la culture bien résumée dans cette équation lapidaire : « objectif=masculin »². La culture féminine peut et doit ainsi avoir un sens en tant qu'elle vient corriger ce que les hommes ne peuvent pas produire. En 1903, c'est déjà la maison qui apparaît comme domaine spécifiquement féminin, rapport spécifique au quotidien permis par l'être unitaire féminin qui définit une « vérité de la réalité ». Au-delà des traits fort courants que Simmel définit comme relevant d'une spécificité féminine, c'est précisément une vertu cognitive voire la possibilité d'une épistémologie féminine qui font tout l'intérêt de sa démarche. Il suggère par exemple que dans des domaines comme la médecine, les femmes peuvent apporter une connaissance différente de l'homme non seulement grâce à une « possibilité de voir autre chose que ceux-ci » mais à une « possibilité de voir autrement »³.

Cette participation féminine spécifique à l'histoire anticipe les épistémologies féministes du point de vue et de la connaissance située. Néanmoins, la perspective simmelienne demeure problématique et insatisfaisante d'un point de vue féministe ; très fondamentalement car son analyse des « psychologies des femmes », comme il les nomme, évacue tout à la fois la possibilité d'objectivation chère à Simmel et la question de la subjectivité féminine. C'est dans cette perspective que se situe par exemple la critique de Marianne Weber, sociologue et féministe allemande et épouse de Max Weber⁴. Elle rejette la métaphysique des sexes de Simmel et l'unité féminine pour mettre en avant les formes de tension qui peuvent la traverser. Son propos vise également à remettre en cause l'idée de l'assimilation de la culture objective à la masculinité et à plaider pour qu'hommes et femmes puissent communément développer leurs capacités créatives et œuvrer à quelque chose qui les excèdent, en tant qu'individus⁵, et à la culture objective.

Max Weber lui aussi consacre des pages, aussi rares qu'extrêmement précieuses et significatives, à la question du genre, notamment à travers la figure de la « dame ». Elle peut être lue comme l'illustration archétypale à la fois de l'objet que constitue la femme dans la

¹ Il écarte ainsi la question de la culture subjective atteinte par les femmes à son époque, reconnue en raison du nombre toujours plus important de femmes cultivées, mais qui ne constitue pas sa préoccupation principale.

² Georg Simmel, « ce qu'il y a de relatif... », *loc.cit.*, p. 70.

³ Georg Simmel, « Culture féminine », in *Philosophie de la modernité, op.cit.*, p. 137. La valeur heuristique de cette possibilité de décentrement est chez Simmel incarnée de manière paradigmatique par la figure de l'étranger sur laquelle on va revenir.

⁴ Marianne Weber, « Die Frau und die objektive Kultur », in Marianne Weber, *Frauenfrage und Frauengedanke*, Tübingen, J.C.B.. Mohr. Simmel et Weber ont dû directement échanger sur le sujet comme ils fréquentaient les mêmes cercles.

⁵ On retrouve cette pensée de l'individualité comme frein à la dichotomie du genre chez Klein, comme on l'analysera plus en détail.

relation entre les hommes et de son rôle comme enjeu dans la recherche même de la connaissance. Chez Weber, la « dame » est construite dans la tradition chevaleresque de l'amour courtois. Elle apparaît comme enjeu de l'affrontement entre deux hommes et de leur capacité d'accès à la vie spirituelle ou intellectuelle. Weber soutient en effet que la « dame » a une fonction historique bien précise dans les rapports de vassalité. Ce n'est en effet pas n'importe quelle jeune fille qui constitue l'objet du désir à maîtriser de l'homme mais la femme d'un autre, en l'occurrence du chevalier. La « dame » incarne une forme de mise à l'épreuve du vassal, contre l'intérêt érotique qu'elle constitue, comme « concept qui précisément ne s'est constitué que pour cette fonction »¹. Ainsi, comme le soutient Eleni Varikas, « la 'dame' est le produit et l'instrument d'un nouveau type d'alliance entre hommes »². Weber donne ainsi à voir « l'origine masculiniste et instrumentale de la tradition chevaleresque de l'amour courtois »³. La généalogie de la dame qu'esquisse Weber apparaît alors plus largement comme « une généalogie politique du genre » mais aussi du sexe, de la sexualité révélée à travers une réinvention de l'amour sexuel représentée par « la sublimation de la sexualité brute en un érotisme »⁴.

Mais la dame donne également à voir l'intellectualisme misogynne qui se dégage du rôle spécifique assigné à la femme dans l'ordre de la connaissance, dont elle est exclue comme sujet. Lukacs⁵, proche de Weber et de Mannheim, en offre un exemple paradigmatique dans son essai « richesse, chaos et forme : un dialogue à propos de Laurence Stern », publié dans *L'âme et les formes*, initialement en 1909⁶. À travers la mise en scène d'une discussion philosophique, le théoricien relate la rivalité entre deux garçons dont les noms apparaissent progressivement dans l'essai, Joachim et Vincent, pour la conquête d'une jeune fille qui en demeure significativement dépourvu, désignée comme « elle », et qui ne fait dans la discussion que quelques interventions tant insignifiantes que considérées avec bienveillance par les jeunes hommes. Si c'est le premier qui s'impose dans le débat philosophique, c'est le second qui remporte les faveurs de la jeune femme, soulagée de constater, nous dit Lukacs *in fine*, que le débat n'était que « le préliminaire suprêmement superficiel » d'un baiser⁷. Lukacs vient d'abord à travers cette fiction

¹ Max Weber, « Parenthèse théorique : le refus religieux du monde, ses parenthèses et ses degrés », traduit de l'allemand par Philippe Fritsch, in *Archives de sciences sociales des religions*, vol. 61, n°1, 1986, p. 23

² Eleni Varikas, « Max Weber, la cage d'acier et les dames », in Danielle Chabaud-Rychter *et alii.*, *Sous les sciences sociales le genre*, Paris, La Découverte, coll. Hors collection sciences humaines, 2010, p.384.

³ *Ibid.*, p. 384-385.

⁴ *Ibid.*

⁵ Sur Lukacs, cf. Michael Löwy, *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires. L'évolution politique de Lukacs (1909-1929)*, Paris, Puf, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1976.

⁶ Georg Lukacs, *L'âme et les formes*, traduit de l'allemand par Guy Haarscher, Paris, Gallimard, 1974.

⁷ Lukacs, « Richesse, chaos et forme », in *L'âme et les formes*, traduit de l'allemand, annoté et postfacé par Guy Haarscher, Paris, Gallimard, coll. « nrf », p. 274.

métaphysique, qui reprend le dualisme sexué de Weininger, confirmer une intuition déjà formulée par Simmel selon laquelle « la femme entre deux hommes » relève « d'un destin humain pour ainsi dire approprié, dans lequel elle est entièrement à sa place »¹, là où il apparaîtrait « inapproprié à l'homme d'être un simple objet de la concurrence entre deux femmes »². Mais il vient surtout illustrer la dichotomie du genre consubstantielle à la recherche des valeurs, quête masculine, qui illustre « l'impossibilité [pour la femme] d'être à la fois sujet et enjeu de la recherche de la vérité »³.

Ce rôle et cette vision de médiatrice dans la conquête masculine assignés au féminin ainsi que d'enjeu de la connaissance se retrouvent, bien que de manière différente, chez Mannheim. Avant de penser les femmes comme catégorie sociologique, Mannheim formule lui aussi en 1920 dans une nouvelle, *die dame aus Biarritz*⁴, une vision de la dame comme enjeu pour l'homme de la recherche de la vérité. Il en présente une version intellectualisée. En effet c'est ici non plus le vassal mais le créateur qui se trouve aux prises avec la « dame ». En outre, dans cette nouvelle, ce ne sont pas deux hommes mais deux types féminins qui s'affrontent, l'épouse et l'amante, pour un homme. La première, une artiste à laquelle est niée toute possibilité d'exister comme telle, part à la recherche de cette ennemie pour la défier et gagner à travers cet affrontement l'amour de son mari, que ce dernier lui refuse. Mais la maîtresse demeure introuvable pour elle. Elle l'est en réalité également pour son mari. Parce qu'elle est avant tout un produit de son imagination. Ce dernier ne l'a en effet aperçue qu'une fois, avant qu'elle ne disparaisse dans un bordel. La dame apparaît alors également sous les traits de la prostituée, condensant l'inséparable dualité de la figure féminine, la maman et la putain. L'épouse, après avoir objecté à la peine qui lui a été infligée, finit par se résigner et accepter l'élévation que l'épreuve a constituée, tout en rendant l'homme à sa liberté.

Ce texte permet plusieurs formulations importantes, à commencer par une vision du mariage comme incapable de permettre la vie en harmonie de deux êtres. Mais ce qui nous intéresse fondamentalement est ce qu'il dit de la naissance de la sociologie des femmes à la lumière des thématiques postérieures de Mannheim. Elle se construit d'abord, comme l'illustre ce texte, à travers la figure de la dame, avec les stéréotypes de la féminité de la Vienne fin de siècle où la pensée de Weininger imprègne significativement les écrits, mais aussi contre

¹ Simmel, « ce qui est relatif et ce qui est absolu... », *loc.cit.*, p. 88.

² *Ibid.*, p. 89.

³ Eleni Varikas, *Inscrire les expériences du genre dans le passé...*, *loc.cit.*,

⁴ « Die Dame aus Biaritz. Ein Spiel im Vier Szenen », in Peter Ludes (ed.), *Sozialwissenschaften als Kunst. Originalbeiträge von Karl Mannheim, Norbert Elias, Kurt H. Wolff, Agnes Heller*, Konstanz, UVK, 1997, p.49-76. Ma lecture s'appuie sur les éléments détaillés qu'en donnent David Kettler et Volker Meja, in « Their Own Peculiar Way : Karl Mannheim and the Rise of Women », *International Sociology*, vol. 8, n°1, p.5-55.

eux. Certes, la figure féminine est ramenée à deux stéréotypes et la prétention à la création féminine, thématisée à travers la figure de l'épouse, est étouffée. Mais sa pensabilité même n'en atteste pas moins d'un dépassement du seul cantonnement de la femme au rôle d'enjeu ou d'objet dans la recherche de la vérité. Ce glissement est également visible dans la manière dont, contre ce que Simmel aurait pu admettre, au moins pendant un temps, l'homme apparaît à son tour renvoyé au statut d'objet de concurrence entre deux femmes.

Dans ses écrits ultérieurs, Mannheim prolonge son examen de la figure de la « dame » en donnant à voir le dilemme auquel elle est confrontée. Fruit de la société bourgeoise du XIX^e siècle, la dame est dénuée de son intérêt économique au moment où les activités du foyer sont transférées de la sphère domestique à celle du travail, et confinée à un espace privé qui ne lui offre pas de « possibilité d'action ou de ressources suffisantes pour se cultiver elle-même »¹. Le dilemme spécifiquement moderne de la « dame », historiquement obsolète mais toujours pertinent du point de vue de la subjectivité féminine selon Mannheim, réside dans l'accès des « lumières et de la culture » qui lui est rendu possible tout en lui « déniait un champ d'action » autonome :

« Any women or girl who fails to face up to the fact that modern society [...] gives her enlightenment and culture, while denying her a field of action, fails prey to melancholy and the other psychic ailments that we will later encounter in the history of the lady. Only someone who has, as a woman, confronted the experience of being alternately shunned as a 'lady' (a throwback to the past) and shouldered aside as a competitor, can begin to see that a social situation is not a matter of anatomical destiny »².

Ces termes finaux selon lesquels « une situation sociale n'est pas une affaire de destinée anatomique » sonnent comme un écho beauvoirien pour le lecteur contemporain – alors que Mannheim précède Beauvoir – particulièrement saisissant. La puissance de l'analyse de Mannheim réside dans la nécessaire prise de conscience féminine de la situation de tension dans laquelle se trouve le sujet féminin, entre reconnaissance comme femme et rejet en tant qu'individu. La dame, bien que prise dans cette tension existentielle, se révèle alors chez Mannheim une figure engageant la voie de l'émancipation féminine.

La formulation de cette conscience féminine participe de la constitution d'une sociologie des femmes elle-même inscrite dans la sociologie de la connaissance (et des intellectuels). C'est par un tel geste que Mannheim achève de manière significative le

¹ Archives Karl Mannheim, bibliothèque de l'université de Keele, Angleterre, citées dans David Kettler et Volker Meja, « Karl Mannheim and the Rise of Women », *loc.cit.*, p.15.

² *Ibid.*

déplacement de la question des femmes du statut d'enjeu ou d'objet à celui de sujet de la connaissance. Sa sociologie contribue à faire émerger en tant que tel le groupe des femmes, qu'il présente comme ayant subi « la plus grande oppression de l'histoire »¹. Cette problématique de la conscience de soi féminine est en outre clairement explicitée par Mannheim :

« We see everywhere (although in variable degrees and in different forms) woman becoming more conscious of her own being. She has begun to reflect about herself. Undoubtedly, she was not the first to do so: everybody knew what woman was, what could be expected of her, what she was supposed to be. That is to say, throughout the ages it has been *men* who have reflected about her, as her partner, or rather her opponent, imagining how they would like her to be. The striking fact is that man occupied the dominant position and could express his thoughts while woman lacked a consciousness of her own, and accepted his thoughts about her as a binding truth, both in her spiritual life and in her everyday action »².

Ce geste fondamental donnant à voir l'éveil de la conscience de soi féminine laisse en même temps apparaître une autre, tension chez Mannheim lui-même, visible à travers la curieuse – mais dès lors explicable – essentialisation avec laquelle ce dernier parle de « la » femme. Elle pourrait traduire le maintien chez Mannheim de formes anciennes d'idéologie apparues dans sa quête romanesque de la « dame ». Kettler et Meja considèrent en effet que la figure de la « dame » demeure pertinente en tant que « synecdoque des relations qu'aucun homme de son temps et sa classe ne pouvait tout à fait dépasser »³. C'est cette tension entre reproduction des normes de genre et émancipation que la « dame » va cristalliser dans la réflexion sociologique de Mannheim.

Ainsi, les précurseurs de la sociologie allemande comme Simmel, Weber, et Mannheim se révèlent attentifs à la question des femmes et du genre, thématisée dans une forme de tension entre la promotion de leur existence comme individus et un renvoi à l'altérité signifié, à différents niveaux, dans leur statut comme objet de discours, quand bien même celui-ci se pose comme émancipateur. Il s'agit maintenant d'analyser comment Viola Klein se situe par rapport à ces thématisations.

¹ « Nous savons tous que la plus grande oppression de l'histoire n'est pas celle des esclaves, des serfs, et des salariés, mais celle des femmes vivant dans les sociétés patriarcales » (Karl Mannheim, *Diagnosis of our Time*, cité dans Volker Meja et David Kettler, *Karl Mannheim and the Crisis of Liberalism. The Secret of these New Times*, p. 298).

² Karl Mannheim, « Sociology of Intellectuals », traduit de l'allemand par Dick Pels, *Theory, Culture and Society*, vol. 10, n°3, 1993, p.73.

³ David Kettler et Volker Meja, « Their Own Peculiar Way », *loc.cit.*, p. 7.

C- L'impulsion kleinienne : la femme comme sujet connaissant

1) *Klein et Mannheim*

Parce qu'il est celui avec lequel elle entretient le dialogue intellectuel le plus direct et le plus fécond, repartons d'abord du rapport existant entre la sociologie de Klein et celle de Mannheim. La première doit beaucoup au second mais se révèle également capable d'apporter sa spécificité à la sociologie de la connaissance.

Elève de Mannheim, dont elle a lu les ouvrages et suivi les cours à la *London School of Economics*, Klein reprend ce dilemme mannheimien de la « dame ». Il se formule dans une tension entre les possibilités de réalisation de soi qui se sont historiquement et socialement ouvertes aux femmes grâce à un affranchissement de la sphère domestique, l'accès au travail qui la favorise et une certaine insertion dans l'espace public *et* la permanence d'anciennes idéologies qui constituent un frein à l'émancipation féminine. Klein rejoint de ce point de vue d'autres travaux de doctorantes de Mannheim à Francfort. La sociologue suisse contemporaine Claudia Honegger, comme l'évoquent Kettler et Meja, a rappelé que les femmes suivaient en nombre comparable aux hommes les cours de Mannheim à Francfort entre 1930 et 1933¹. Quatre des étudiantes qu'il encadre réalisent dans les années 1930 des thèses portant sur que l'on appellera plus tard les études sur les femmes : Frieda Elisabeth Haussig, qui applique comme Klein la sociologie de la connaissance, en étudiant l'œuvre du conservateur Wilhelm Heinrich Riehl, fondateur de la sociologie allemande de la famille ; Kathe Trübel, qui a analysé l'émergence d'agences régulées par l'État-providence issues du mouvement des femmes et du travail social volontaire féminin ; Margaret Freudenthal qui étudie les économies domestiques ; enfin Natalie Halperin qui se penche sur des femmes auteurs de la fin du XVIII^e siècle. Si ces chercheuses ne prennent pas les femmes pour objet, la manière dont l'expérience personnelle influe sur le travail de recherche est visible dans les travaux de deux autres étudiantes, Gisèle Freund, sociologue et bientôt illustre photographe qui réalise sa thèse, précocement publiée par Adrienne Monnier dès 1936 sur *La photographie en France au XIX^e siècle*², et Nina Rubinstein

¹ Claudia Honegger, « die ersten Soziologinnen in Frankfurt, in Heinz Steiner (ed.), Die (mindestens) zwei Sozialwissenschaften in Frankfurt und ihre Geschichte. Ein Symposium des Fachbereichs Gesellschaftswissenschaften aus Anlass des 75-Jahre-Jubiläums der J.R. Goethe-Universität Frankfurt, 11-12 Dezember 1989, Frankfurt, Studententexte zur Sozialwissenschaft 3, Johann-Wolfgang-Goethe Universität, 1990, p. 88-89, citée par David Kettler et Volker Meja (*Ibid.*, p.19).

² Gisèle Freund, *La photographie en France au XIX^e siècle. Essai de sociologie et d'esthétique*, Paris, Maison des amis des livres, 1936 (rééd. Christian Bourgeois, 2011).

qui consacre un travail à l'émigration politique à laquelle sa propre situation familiale, en tant qu'émigrée russe, la sensibilise – bien que son étude soit consacrée aux émigrés aristocrates de 1789.

Nina Rubinstein et Margaret Freudenthal partent comme Klein du point de départ mannheimien sur le décalage entre l'idéologie et la situation. Pour Rubinstein, la contradiction se joue dans la situation occupée par ceux qu'elle qualifie d'émigrés politiques, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas partisans de la Révolution et doivent accepter son succès, par conséquent la dimension devenant permanente de la situation d'exil. Ils doivent alors tâcher de s'orienter vers une existence dans laquelle il s'agit pour eux de préserver leur identité sociale antérieure privés des ressources qui l'alimentaient auparavant. Pour Freudenthal, l'opposition entre l'idéologie et le contexte s'opère à travers la possibilité d'affranchissement de la sphère privée qui rentre en contradiction avec le mode de pensée de la femme. Freudenthal présente ainsi la spécificité d'incarner en outre les réflexions de Mannheim sur le rapport entre l'identité féminine et la sociologie et de correspondre au rôle social de la « dame ». Elle a en effet été soumise au modèle domestique bourgeois et été l'assistante de son époux le pénaliste Berthold Freudenthal durant treize années de mariage. Mais elle révèle également une capacité à s'autonomiser de Mannheim qu'elle partage avec Klein. En effet, l'expérience féminine de Freudenthal que l'on vient d'évoquer, à laquelle il faut ajouter sa participation – bien que timide – à un mouvement de femmes des classes moyennes favorables à la rationalisation domestique, la rend particulièrement sensible à la situation de vie des femmes, qu'elle parvient mieux que Mannheim à thématiser. Le travail de Klein offre néanmoins l'exemple le plus intéressant de confrontation à Mannheim. C'est ce que nous allons maintenant examiner.

Malgré un diagnostic commun de Klein et Mannheim quant au décalage entre l'idéologie et la situation qui influe sur la condition féminine, la première ne reprend pas les termes et les catégories formulés par le second dans son analyse et ouvre un questionnement nouveau. Son éloignement peut être présenté sous deux formes : premièrement, d'un point de vue strictement analytique ; en second lieu, en tant que celui-ci est lié à un rapport à soi, à la « crise » dont Mannheim considère qu'elle est nécessaire à l'entrée en sociologie et qui, dans le cas des femmes, doit selon lui prendre la forme d'une conscience d'être renvoyée à ce dilemme de la « dame ».

Klein ne s'inscrit pas dans la tradition sociologique de la « dame ». Comme Mannheim son appréhension du dilemme féminin l'amène d'abord à être attentive à la réponse susceptible de lui être apportée par le mouvement féministe. Mais c'est sa considération du rapport de classe qui l'amène à se dégager de cette figure. Son éloignement de Mannheim est donc non seulement

accompagné de, mais permis par, une critique féministe du féminisme lui-même. Klein considère en effet que le mouvement n'a pas su prendre en compte les femmes travailleuses pour lesquelles le conflit ne se situe pas simplement dans le décalage entre la permanence des anciennes idéologies et leurs nouvelles aspirations sur le marché du travail. Il en résulte que leur revendication ne se fait pas en termes de liberté et de droits égaux contrairement aux femmes des classes moyennes et bourgeoises mais de « traitement différent »¹. La sociologue ne reste en outre pas cantonnée à la formulation, par ailleurs cruciale, de ce décalage, mais entend penser l'avènement d'un nouveau type féminin. Contrairement à Mannheim qui semble en rester à la thématization de ce dilemme, elle en tire, dans la logique même de sa sociologie qui vise à permettre de penser les ajustements nécessaires de la société, une conséquence fondamentale du point de vue de la relation entre les sexes : « l'émancipation des femmes devra être suivie par l'émancipation des hommes de leur conception d'une femme dépendante, docile, et à l'écoute »². Ainsi repartant de Mannheim, Klein va plus loin que lui en opérant une forme de radicalisation féministe de sa pensée.

Ce geste est d'autant plus notable qu'il intervient à un moment où Mannheim semble lui-même moins porté à une telle promotion des femmes. Kettler et Meja ont expliqué la manière dont cette évolution s'inscrit dans un changement de perspective sociologique plus large : Mannheim se révèle à ce moment de sa carrière moins enclin à penser le rôle moteur que peuvent porter les groupes dans la société, la mission qui leur est dévolue à partir d'une conscience à laquelle il appelait auparavant. L'atteste la série de cours que le sociologue donne en 1935 à la *London School of Economics*, dans laquelle il reprend et réinterprète le matériel exploité dans son enseignement à Francfort³. À partir d'une lecture de la situation des femmes en Allemagne au moment du nazisme, qui constitue le point de départ renouvelé de sa réflexion, Mannheim en vient à émettre des doutes quant à la pertinence du concept de domination pour penser l'histoire des femmes. Cette nouvelle formulation – qui demeure à l'état d'interrogation – s'explique par son diagnostic de l'acceptation de formes de soumission des femmes dans le cadre de la famille nazie. Or Klein s'intéresse également à cette question, mais n'en tire pas les mêmes conclusions que Mannheim. Pour elle, le succès du slogan « retour à la maison » prôné par les nazis révèle une dimension importante de la subjectivité féminine, et une représentation du bonheur comme résidant dans « un mari, un enfant et un foyer »⁴.

¹ Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p.15.

² *Ibid.*, p. 158.

³ Kettler et Meja, *Karl Mannheim and the crisis of liberalism*, *op.cit.*, p. 297.

⁴ Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. 34.

Cette différence entre Klein et Mannheim quant à la promotion de la vitalité des acteurs sociaux et de la diversité qui l'accompagne est également visible dans la manière dont ce dernier mobilise désormais le groupe des femmes dans son analyse sociologique. Comme on l'a déjà souligné, Mannheim estime, comme Klein¹, « que la plus grande oppression de l'histoire n'est pas celle des esclaves, des cerfs ou des travailleurs salariés mais celle des femmes dans les sociétés patriarcales »². Néanmoins il ne se situe plus dans ses années anglaises tant du côté de la possibilité d'agir, pour les groupes minorés dont les femmes font partie, contre l'oppression, que de celle de savoir comment « intégrer » – il insiste sur le terme – des « souffrances » et des « ressentiments » « non significatifs » tant qu'ils demeurent « isolés » et ne font l'objet d'une « critique constructive »³.

Une attention moindre à l'émancipation féminine est également perceptible dans la sociologie de l'éducation de Mannheim envisagée du point de vue du genre. Si en 1932 il n'avait pas épargné les prêtres et les enseignants qui promouvaient « l'idéologie de la domesticité »⁴, il appelle davantage ces derniers à mettre en œuvre un programme d'éducation qui « ne prépare pas les jeunes filles les plus capables intellectuellement seulement aux études » mais aussi à leur carrière « en tant qu'épouse et que mère »⁵.

Cette moindre attention aux femmes s'exprime très différemment mais de manière particulièrement révélatrice dans la manière même dont Mannheim passe à côté de l'ouvrage de Klein au moment même où il l'introduit. Klein et Mannheim entretiennent un dialogue indirect et décalé dans le temps à travers leurs remarques introductives respectives à *The Feminine Character* : l'avant-propos de Mannheim de mai 1945, qui marque l'entrée de l'ouvrage de Klein dans la collection qu'il dirige chez Routledge, « The International Library of Sociology and Social Reconstruction », et la préface que Klein rédige en vue de la seconde édition de 1971. Le texte de Mannheim apparaît davantage comme une présentation du tournant que sa propre sociologie a pris plutôt que comme une mise en avant de l'apport spécifique de Klein. Mannheim commence par évoquer l'intérêt de l'ouvrage en termes d'exploration de la nature idéologique du caractère féminin. Mais il l'inscrit rapidement dans la perspective de recherche qu'il a lui-même tenté de conduire dans les années 1930, « la méthode intégrante » qui vise à examiner différents aspects d'un même problème, par différentes disciplines, compris

¹ Il est d'ailleurs difficile d'établir quant à cette question la primauté de la pensée et en ce sens l'influence réciproque entre Mannheim et Klein qu'elle est susceptible de signifier.

² Karl Mannheim, *Diagnosis of Our Time*, 1943, p. 34.

³ *Ibid.*

⁴ Kettler et Meja, *Karl Mannheim and The Crisis of Liberalism*, op. cit., p. 298.

⁵ Karl Mannheim cité par Kettler et Meja, *Ibid.* Les propos de 1932 proviennent des archives Karl Mannheim.

ici comme autant de discours relatifs à la féminité. Cette démarche vise à permettre un dépassement des frontières disciplinaires qui constituent selon le sociologue « une division arbitraire du savoir » mettant à mal l'exigence même de scientificité¹. Mannheim promeut sur plusieurs paragraphes les vertus et les difficultés de « ce type de synthèse »², dans la configuration actuelle des disciplines, en mettant en avant quelques œuvres significatives publiées par ses soins. Il met par la suite en garde contre la recherche quantitative qui se développe aux États-Unis face aux dérives de laquelle il en appelle à une tradition européenne ne devant pas oublier ses propres méthodes. « Dr Viola Klein » réapparaît dans le dernier paragraphe de la conclusion, dans une défense anticipée qui la dessert davantage qu'elle ne souligne le potentiel spécifique de son analyse. Ainsi Mannheim qualifie la recherche de Klein d'« entièrement expérimentale et exploratoire », et exprime l'erreur de jugement qui consisterait à « attendre d'une seule personne [...] l'exactitude et les réponses définitives qui ne seraient possibles que si une grande équipe de chercheurs étudiait les différents champs »³.

Dans sa préface de 1971, Klein revient rapidement sur ces propos de Mannheim et plus généralement sur l'intérêt qu'il a pu, selon elle, trouver dans son travail. Cette précision est d'autant plus compréhensible que Mannheim passe très largement à côté de l'intérêt de l'ouvrage de Klein et de sa portée singulière. Il apparaît significatif qu'elle-même, alors qu'elle présente son ouvrage comme une application de la sociologie de la connaissance et comme révélateur de son intérêt pour l'idéologie, ne commence pas par se référer directement à Mannheim mais à l'ouvrage de C.H Waddington, *The Scientific Attitude*, dont elle explique qu'il était alors largement discuté. Elle souligne que c'est sans doute *ce* dernier aspect⁴ – la pensée en tant que liée au contexte social, historique et culturel que vise à montrer le terme d'idéologie – qui a dû susciter l'intérêt du « dernier Mannheim »⁵. Si elle évoque parallèlement son travail d'accompagnement de la thèse jusque dans son édition, cette manière de se référer à Mannheim peut être lue comme traduisant la conscience d'un changement de perspective entre ses années allemandes et anglaises. Klein ajoute en ce sens, dans un geste de distanciation, que la méthode intégrante n'était que secondaire, par rapport au principal objectif énoncé auparavant.

Il ne s'agit pas de minimiser ce que Klein doit à Mannheim et à la sociologie de la connaissance. Mais cette dette ne révèle que davantage le décalage entre la pensée de Klein et

¹ Karl Mannheim, « Avant-Propos », in Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. XXXVI.

² *Ibid.*, p. XXXVIII.

³ *Ibid.*, p. XLII.

⁴ C'est elle qui souligne

⁵ Viola Klein, « Préface à la seconde édition », *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. XLIII.

celle de Mannheim ainsi qu'une forme d'éloignement de Mannheim à lui-même. L'inclinaison de Mannheim vers la réforme sociale, l'intégration et la planification dans ses années anglaises, au détriment de la conscience de soi et de l'autonomie consubstantielles à la sociologie de la connaissance comme « organe de la politique comme science »¹, n'est pas suivie par Klein. Là où Mannheim a, comme on l'a dit, abandonné la promotion de la diversité et du rôle des groupes dans la dynamique sociale, Klein articule davantage l'exigence de reconstruction et de planification avec celle de la diversité. En témoigne son analyse des travaux de Margaret Mead dans *The Feminine Character*. La thèse de l'anthropologue selon laquelle « les attitudes et les traits de personnalité sont socialement produits »² s'articule à l'idée de planification démocratique et de diversité que Klein présente comme consubstantielle à la pensée de Mead et qui est résumée dans l'équation suivante : « un plan pour la variété ! Ou : un plan pour la démocratie »³. Klein explicite à partir de là deux conceptions possibles et erronées de la planification. La première reposant sur la standardisation, c'est-à-dire la reproduction de la dualité et de l'antagonisme des rôles de sexe ; la seconde sur l'abolition de toute distinction qui engendrerait en réalité « l'adoption universel d'un seul schéma, masculin »⁴. Selon Mead, que Klein relaie, « la société n'y gagnerait rien »⁵. Ce qu'il s'agit au contraire de promouvoir, pour le progrès de la société elle-même, c'est le développement des caractéristiques individuelles irréductibles à toute assignation prédéterminée.

Cette insistance sur l'individu s'écarte elle aussi sensiblement des perspectives de Mannheim, pour lequel il occupe au commencement de sa recherche, d'un point de vue sociologique, un rôle complexe, minoré. Cette minoration s'explique par une attention plus spécifique portée par Mannheim aux groupes sociaux dont il n'est tendanciellement qu'une incarnation, plus encore alors, dans un contexte où la question même des groupes comme moteurs de l'histoire est évacuée. Si la perspective de Klein demeure également soucieuse de l'épanouissement de la société, à laquelle elle mesure les possibilités de réalisation de soi, c'est précisément dans une articulation entre les niveaux individuel et collectif.

Le positionnement dedans/dehors de Klein par rapport à la sociologie manheimienne peut également être appréhendé à travers la manière dont Klein s'empare et se déprend à la fois du rapport à soi que la méthode de la sociologie de la connaissance appelle. Comme on l'a déjà

¹ Pour une analyse des travaux de Mannheim, on pourra se référer aux travaux menés séparément ou conjointement par David Kettler et Volker Meja, notamment *Karl Mannheim*, Paris, PUF, 1987 ; *Karl Mannheim and the Crisis Of Liberalism*, *op.cit.*

² Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. 135-136.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

souligné, la recherche sociologique telle que Mannheim la conçoit s'enracine dans la crise expérimentée par le sujet connaissant dans sa propre existence. Comme Kettler et Meja l'expliquent dans leur étude comparative des étudiantes de Mannheim, c'est ainsi « la crise de la 'dame' » qui doit constituer le point de départ de leur analyse¹. Néanmoins, si Klein, comme les autres thésardes de Mannheim, exploite le potentiel induit par un tel rapport à soi, et adopte une posture à la fois réflexive et distanciée en comprenant « sa situation et son moi en tant qu'événements sociaux »², elle s'autonomise en même temps de la méthode de Mannheim en mettant entre parenthèses la conscience de soi comme membre du groupe des femmes. Elle n'est pas la seule à s'éloigner d'une telle préconisation. Par exemple, Nina Rubinstein, dans son étude sur les émigrés politiques russes, refuse de voir le lien entre son identité comme émigré et celle des aristocrates chassés par la Révolution³. Mais cette distance chez Klein se joue également d'un point de vue féministe. En effet, Klein s'appuie sur Virginia Woolf et le dépassement nécessaire de cette condition, afin de promouvoir l'individualité, que sa réflexion sur la créativité féminine à la fin de *The Feminine Character* donne particulièrement à voir⁴. Si une femme pour créer doit prendre conscience d'elle-même comme être sexué, elle doit tout autant se démarquer d'une telle conscience dans le processus même de création. Woolf a en effet décliné ce qu'il y a de « fatal » dans le fait de « penser à soi par rapport à son propre sexe » quand on écrit⁵. L'autonomisation par rapport à Mannheim est d'autant plus significative qu'elle intervient à travers l'écriture et l'affirmation d'une tradition féminine propre d'histoire des femmes, avec la voix de Woolf, qui se révèle, d'un point de vue féministe, et donc aussi en partie du point de vue de la recherche, la véritable figure d'identification de Klein. La possibilité de ce rejet de devoir penser à soi-même en tant qu'être sexué ne peut relever que du sujet féminin, le seul auquel cette injonction est faite. Seules les femmes doivent, selon les mots de Simmel repris par Klein, se libérer d'une condition qui les enjoint à « presque toujours se rappeler de leur existence comme femme, là où un homme pense rarement à lui-même autrement que comme seul être humain »⁶. Or Simmel constitue une autre figure avec laquelle Klein discute de manière indirecte mais nécessaire.

¹ David Kettler et Volker Meja, « Their 'own peculiar way' », *loc.cit.*, p.15.

² *Ibid.*

³ Cet argument est tiré d'un entretien effectué par David Kettler avec Nina Rubinstein en octobre 1987. Le sociologue relativise néanmoins ce propos en montrant comment il s'explique en réalité par l'incapacité de Rubinstein à prendre ses distances avec son groupe social d'origine en raison de son attachement (*Ibid.*, p.24).

⁴ Cf. chapitre 4.

⁵ Virginia Woolf, *A Room of one's own*, citée par Viola Klein in *The Feminine Character*, *op.cit.*, p.137.

⁶ Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p.82.

2) *Klein et Simmel*

Simmel tient une place tant significative qu'invisibilisée dans l'analyse kleinienne. La sociologue y fait appel dans *The Feminine Character* à un moment très important, dans son analyse de Freud, à travers une longue citation, qui couvre près d'une page, citée dans le texte en anglais et en note dans sa version allemande originale, l'une des plus connues de Simmel, dont la thèse principale est l'identification de l'objectif avec le masculin. Klein est particulièrement intéressée par le mécanisme psychologique par lequel s'accomplit la généralisation de la norme masculine. Cette analyse sert à Klein à présenter Freud comme le commentateur ayant été le plus loin dans l'adéquation entre la norme masculine et la norme universelle. Cette identification traverse en réalité l'œuvre de Klein. Ainsi évoque-t-elle dans son premier chapitre, dans un mouvement plus général qui inclut les femmes dans la situation des *outsiders*, la frustration féminine résultant de l'insertion des femmes dans « une culture toute faite qui par son origine et son caractère particulier est masculine »¹. Elle souligne également, comme on l'a vu, dans son chapitre sur Margaret Mead et pour illustrer l'un des écueils potentiels de la planification, c'est-à-dire l'abolition des différences de sexe, « le risque de l'adoption universelle d'un unique schéma, masculin »². Néanmoins, Klein ne renvoie dans aucun de ces deux cas à Simmel. Partageant son diagnostic sans se positionner par rapport à lui, la posture de Klein incarne l'ambiguïté féministe susceptible d'être adoptée face à un penseur aussi important que problématique par rapport au féminisme.

C'est dans ce célèbre passage exprimant l'identification entre l'universel et le masculin que Simmel soutient l'ontologisation de l'existence féminine, toujours présente à elle-même en tant que femme par opposition à l'identification universelle de l'homme, qui lui permet de s'oublier en tant qu'être sexué. Mais la comparaison sexuée s'accompagne également d'une analogie, celle des rapports entre maître et esclave, qui complexifie la pensée de Simmel. Elle renforce en effet la conscience et l'expression des rapports entre hommes et femmes thématiques alors non plus seulement sous l'angle du dualisme (complémentaire) mais de la conflictualité. En outre, Simmel n'apporte pas son crédit, contrairement à Freud, à l'identification entre l'objectif et le masculin. Il reconnaît qu'elle repose sur la position de pouvoir détenue par les hommes. Il explique en ce sens que certains jugements pensés par « nous les hommes », comme

¹ Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. 34.

² *Ibid.*, p. 136.

purement objectifs sont perçus par les femmes comme masculins. Si Klein, alors qu'elle souscrit aux analyses selon lesquelles il s'agit pour les femmes de se départir de la féminité pour exister en tant qu'individus, ne se saisit pas de ce commentaire susceptible de porter crédit à sa thèse pour mettre en avant ses effets négatifs sur la réalisation de soi et celle de la société, c'est sans doute en raison de cette ambiguïté simmelienne. Le fait qu'elle apparaisse dans un chapitre particulièrement critique vis-à-vis de Freud et que Simmel ne soit pas non plus simplement assimilé au point de vue du psychanalyste révèle en outre que, s'il ne s'agit pas pour Klein de s'appuyer sur la réflexion simmelienne d'un point de vue féministe, elle n'entend pas non plus, selon ces mêmes prémisses, en faire la critique à proprement parler.

Enfin, on a précédemment souligné la manière dont Simmel anticipe les épistémologies féministes du point de vue et de la connaissance située. Le sociologue met en effet en valeur la capacité féminine non seulement différente de celle des hommes, mais autre, spécifique, de voir le monde. De ce point de vue, il va plus loin que Klein. Cette dernière diagnostique l'existence d'un point de vue féminin, différent du point de vue masculin, à travers une comparaison entre des arguments symétriques et inverses développés par Freud et Karen Horney. Elle n'en tire néanmoins pas un privilège épistémique puisqu'*in fine*, les deux psychanalystes, présentés comme des « compétiteurs hautement intéressés »¹, sont renvoyées dos-à-dos dans leur volonté d'assertion d'une supériorité biologique d'un sexe ou de l'autre. Or Simmel non seulement prend acte de cette différence du point de vue de la connaissance mais en déduit un potentiel privilège épistémique féminin. Cette absence d'articulation chez Klein relève en réalité d'une méfiance générale pour un type de conceptualisation qui met en avant un privilège des *outsiders* comme sujets connaissant. Elle y est conduite par l'examen de penseurs de la féminité, comme Weininger et Freud. Elle explique en effet que ces derniers, en dépit de leur position de décentrement en tant que Juifs et intellectuels qui leur permet de dévoiler des processus inconscients et de briser des tabous sur le sexe, de formuler par exemple la question de la bisexualité, reproduisent un dualisme auquel est donné un statut biologisant pour Freud, métaphysique pour Weininger, et avec lui les normes culturelles dominantes de supériorité masculine et d'infériorité féminine. Comme Kettler et Meja le soulignent, ces exemples témoignent de la manière dont, pour Klein, « le statut d'*outsider* ne peut pas offrir une garantie à la validité cognitive »². Cette conception différenciée de l'*outsider* explique ainsi également l'absence de dialogue entre Simmel et Klein.

¹ Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. 79.

² Kettler et Meja, *Karl Mannheim and the Crisis of Liberalism*, *op.cit.*, p. 312.

D- Sujets de la connaissance et privilège épistémique

Cette remise en cause de l'*outsider* permet d'une part d'interroger plus largement ce que Klein fait aux théories de la connaissance de ses prédécesseurs en général qui reposent sur un privilège épistémique permis par les positions de décentrement, et, d'autre part, ce que l'introduction d'une perspective de genre est susceptible d'y apporter en particulier. La catégorie d'*outsider* révèle la proximité entre une théorie générale du social qui prend en compte les formes de marginalité et d'exclusion et la sociologie de la connaissance et des intellectuels telle qu'elle est formulée par Weber, Simmel, Mannheim et Klein. C'est la perspective à partir de laquelle les trois figures canoniques masculines de la sociologie ont en effet thématiqué le privilège épistémique. C'est ainsi à leurs théories de la connaissance envisagées sous le prisme spécifique des formes de la vertu cognitive et de ceux qui en sont les possibles sujets que nous allons nous intéresser en vue de saisir ce que Klein est susceptible d'y apporter.

L'œuvre de Weber a largement été commentée et parfois mal interprétée du point de vue du rôle joué par les valeurs dans la production de la connaissance. La théorie de l'objectivité weberienne est inséparable du couple *Wertfreiheit / Wertbeziehung*, souvent présentée de manière simplificatrice comme une opposition entre neutralité axiologique et rapport aux valeurs¹. Contrairement à ce qui est communément admis, Weber non seulement ne nie pas le rôle des valeurs dans le processus cognitif, mais montre comment une position décentrée dans la recherche scientifique peut enrichir la connaissance. Dans son « essai sur le sens de la 'neutralité axiologique' dans les sciences sociologiques et économiques » paru dans *Essai sur*

¹ Isabelle Kalinowski a montré l'erreur de Freund, traducteur de Weber, d'avoir pensé son œuvre à partir de l'opposition entre neutralité et engagement et rappelé comment l'enjeu chez Weber consistait à contrer « les petits prophètes », non pas révolutionnaires, comme cela a également pu être dit mais conservateurs qui faisaient davantage office de propagandistes que de professeurs dans les universités. Elle propose alors de substituer au couple freudien une opposition entre la propagande et ce qu'elle nomme alors « la non-imposition des valeurs ». Ce qui est en jeu ici n'est donc pas l'adhésion aux valeurs mais l'usage malhonnête susceptible d'en être fait. « Weber ne pose pas le problème de la possession ou non de valeurs, mais celui, relationnel, de leur mode de transmission » (Isabelle Kalinowski, « Leçons webériennes sur la science et la propagande », in Max Weber, *La science, profession et vocation*, traduit de l'allemand par Isabelle Kalinowski, Marseille, Agone, 2005, p.119). Cette position vise ainsi à mettre en garde contre les effets d'une position pédagogique autoritaire – mise en garde dont on peut considérer que Weber se l'adresse aussi à lui-même dans une posture réflexive. Plutôt que de vouloir absolument rejouer et démêler cette opposition, il faut en réalité prendre au sérieux la tension, et son caractère irrésolu, qui traverse et nourrit l'œuvre et l'existence de Weber et lui donne toute sa dimension en tant que théoricien de la connaissance. On ne peut malheureusement ici que se contenter d'émettre cette idée, qui mériterait un long développement.

*la théorie de la science*¹, Weber fournit l'exemple d'un anarchiste, qui précisément parce qu'il « nie en général la validité du droit comme tel » peut en être « un bon connaisseur »² :

« Le point archimédéen [...] où il se trouve placé [...] et situé *en dehors* des conventions et des présuppositions qui paraissent si évidentes à nous autres, peut lui donner l'occasion de découvrir dans les intuitions fondamentales de la théorie courante du droit une problématique qui échappe à tous ceux pour lesquels elles sont par trop évidentes »³.

La manière dont les valeurs informent un point de vue de la connaissance se prolonge dans une sociologie des intellectuels qui met en avant « les intelligentsias autodidactes » et « leur intellectualisme paria », comme détenant un privilège épistémique⁴, parce « qu'elles ne sont pas liées par les conventions sociales pour ce qui est du sens à attribuer au cosmos »⁵.

Ce privilège lié à une position de décentrement se retrouve chez Simmel sous la figure de l'étranger. Il est celui qui se caractérise à la fois par un rapport de proximité et de distanciation. Il appartient au groupe tout en lui étant extérieur. Son absence d'enracinement lui offre une position spécifique qui lui assure une plus grande objectivité :

« Parce qu'il n'a pas de racines dans les particularismes et les partialités du groupe, il s'en tient à l'écart avec l'attitude spécifique de l'objectivité, qui n'indique pas le détachement ou le désintéret mais résulte plutôt de la combinaison particulière de la distance et de la proximité, de l'attention et de l'indifférence⁶.

Simmel identifie cette plus grande objectivité avec la liberté. L'absence de préjugé et d'ancrage dans les traditions offrent ainsi à l'étranger une position favorable à la pensée.

Karl Mannheim est celui qui va le plus loin dans la théorisation du privilège épistémique offert par une position à la marge à travers sa sociologie des intellectuels. Dans *Idéologie et utopie*, Mannheim affirme que les intellectuels constituent la catégorie la plus à même de réaliser la synthèse de la connaissance qui s'inscrit dans la définition de son programme de « la politique comme science ». En d'autres termes, il définit quel peut être le sujet de la sociologie

¹ Max Weber, « essai sur le sens de la 'neutralité axiologique' dans les sciences sociologiques et économiques », in *Essai sur la science*, traduit de l'allemand par Julien Freud, Paris, Plon, 1965, p. 474-529.

² *Ibid.*, p. 482.

³ *Ibid.*

⁴ Max Weber cité par Eleni Varikas, « Max Weber, la cage d'acier et les dames », in Danielle Chabaud-Rychter et alii. (dir.), *Sous les sciences sociales le genre, op.cit.*, p. 379.

⁵ Max Weber (1921), *Economie et société, tome 1*, traduit de l'allemand sous la direction de Jacques Savy et Eric de Dampierre, Paris, Plon, 1971, p. 525.

⁶ Georg Simmel, Digressions sur l'étranger, in Y. Gralmeyer et I. Joseph, *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, 1987, p. 55.

de la connaissance. Reprenant une catégorie d'Alfred Weber, Mannheim donne comme réponse à cette interrogation la *freischwebende Intelligenz*, couramment traduit littéralement comme « intelligentsia librement flottante », ou par la notion tout autant problématique car floue d'« intellectuels sans attaches » à laquelle on préférera celle d'« intelligentsia socialement désancrée »¹. Ce désencrage est rendu possible par la position instable occupée par les intellectuels. Selon Mannheim, ils peuvent en effet appartenir à des classes différentes mais se rejoignent dans une culture qui « maintient la pluralité des déterminations dans leur polyphonie » et corrélativement dessine un « horizon intellectuel [...] qui admet des multiples »². C'est précisément cette communauté qui permet le dépassement des allégeances de classe, que Mannheim, soucieux de s'éloigner d'une vision marxiste, entend particulièrement promouvoir. Deux voix s'offrent à l'*intelligentsia* : le ralliement à une classe ou la prise en charge de son « ministère », qui consiste à « se rendre concrètement conscient de sa propre position sociale »³.

Cette mission de l'intellectuel s'enracine dans une expérience de crise qui révèle le caractère paradoxal de sa situation sociale. Les archives Mannheim exploitées par Kettler et Meja offre de ce point de vue une source riche pour appréhender la conception de Mannheim de l'intellectuel en général et de sa position en tant qu'intellectuel en particulier. Celle-ci peut être qualifiée de tragique :

« [II] a pris acte du fait qu'il est estimé plus que tous les autres en tant que personne cultivée mais qu'il ne compte pour rien dans le monde des bourgeois et des prolétaires, qu'il sait tout et ne peut rien, que tout le monde a besoin de lui et qu'il est néanmoins rejeté »⁴.

Cette « impotence de l'esprit » doit être comprise comme « le destin d'une strate sociale », et par conséquent la condition de l'intellectuel comme « le produit de la situation sociale »⁵.

Cette formulation fait écho au dilemme qui caractérise selon Mannheim la condition féminine et à la possibilité de dépassement offerte par la prise de conscience du fait qu'« une

¹ Karl Mannheim (1929), *Idéologie et utopie*, traduit de l'allemand par Jean-Luc Evard, Paris, Editions de la maison des sciences de l'homme, 2006, p. 132. Le fait que Mannheim induise d'emblée le caractère collectif et non singulier de cette figure de l'*intelligenstia* socialement désancrée, ce qui s'oppose par exemple aux tentatives de typologie de l'intellectuel « universel » ou « spécifique », traduit encore la place secondaire octroyé à l'individu dans sa sociologie.

² *Ibid.*, p. 129.

³ *Ibid.*, p. 132.

⁴ Kettler et Meja, « Their Own Peculiar way », *loc.cit.*, p. 15.

⁵ *Ibid.*

situation sociale n'est pas une question de destinée anatomique »¹. Et pour cause. L'intérêt de Mannheim pour des groupes sociaux occupant une telle position, les femmes mais aussi les jeunes, émerge directement de son diagnostic de la position occupée par les intellectuels eux-mêmes. Cette comparaison éclaire alors l'attachement de Mannheim à l'épreuve de la crise chez ses doctorantes, qui constitue en réalité le reflet de celle qu'il a dû lui-même éprouver et analyser pour exister comme sociologue. Ce parallèle est également consubstantiel à l'ambition sociologique de Mannheim. Sa venue à la sociologie des femmes repose d'une part sur une vision de la discipline, comme déspecialisée, d'autre part sur une volonté à la fois intellectuelle et stratégique de contrer l'analyse marxiste en termes de classe sociale en lui substituant celle de « couches » mieux à même de mettre en avant sa conception de la position sociale des intellectuels et de la mission qui leur échoit. En d'autres termes, Mannheim a besoin de montrer l'existence des femmes comme groupe pour penser et promouvoir sa sociologie de la connaissance et des intellectuels.

Mais son analyse approfondie surprend dans son inachèvement. Il est en effet étonnant que Mannheim se contente de maintenir un parallèle entre la situation des femmes et celle des intellectuels. S'il faut désespérer de sa situation de femme pour être sociologue, donc intellectuelle, l'absence d'articulation entre les deux situations est troublante. Elle l'est en réalité d'autant plus que Mannheim a en outre parfaitement conscience du lien entre l'absence de rôle social des femmes et leur formation intellectuelle. On peut alors en trouver la réponse dans les limites que la crise induit en tant que catégorielle : elle se traduit par l'incapacité de Mannheim à dépasser sa propre posture comme intellectuel pour considérer celle des femmes comme relevant du même dilemme, pas seulement en raison de leur situation en tant que femme mais de leur prétention à exister comme sujets connaissant. On peut d'abord lire dans cet impensé une forme de maintien de l'idéologie de la « dame ». Mais il renforce surtout de manière inattendue le doute kleinien quant au privilège épistémique conféré par une position de décentrement.

Or ce doute est inséparable de la manière dont Klein prend en charge le rapport entre genre et intellectualité délaissé par Mannheim. Comme on l'a noté précédemment, la sociologue inclut dans sa considération des groupes minorés les intellectuels, traduisant sa prise en considération d'une dimension fondamentale de la connaissance chez Mannheim. Si elle ne le formule qu'indirectement, c'est bien le rôle du genre dans la formation des intellectuels qu'elle donne à voir et permet de penser. Les cas de Freud et Weininger illustrent en effet les limites

¹ *Id.*

cognitives de l'*outsider*, qui se révèle incapable de dépasser la reproduction des normes sociales en termes de genre, renvoyant ainsi les femmes hors du domaine de la pensée. Ceux-ci non seulement reproduisent mais renforcent le renvoi des femmes à leur propre situation de marginalité. L'examen du concept de féminité permet ainsi la formulation de logiques genrées qui donne à voir les limites mêmes de la mission assignée par Mannheim aux intellectuels. Le parallèle entre genre et intellectualité est ainsi investi par Klein, à partir d'un questionnement des limites cognitives inhérentes au statut d'intellectuel désacré et se traduit par une critique, bien que non assumée explicitement, de la théorie des intellectuels de Mannheim.

Mais cette conscience de l'ambiguïté de la marginalité, susceptible de reproduire des formes de rejet des autres – comme de soi également, Weininger traduisant pour Klein une forme de haine de soi propre au statut marginalisé des Juifs – donne à voir une autre manière dont le genre questionne la théorie des intellectuels. Elle atteste en effet de la pertinence d'un point de vue féminin que Klein exprime, bien que timidement. Par exemple, Klein dans sa discussion avec Freud dans *The Feminine Character*, fait intervenir un point de vue féminin opposé représenté par Karen Horney. Cette confrontation lui permet de montrer comment « un même ensemble d'hypothèses, la même méthode d'enquête, et la même terminologie scientifique sont utilisés pour défendre deux points de vue différents »¹. Klein ne se range pas du côté d'Horney, comme on l'a vu, considérant que, si elle a le mérite de montrer que le sentiment d'infériorité féminine est acquis et non inné, sa réponse ne constitue qu'une réplique inverse à celle de Freud : là où ce dernier défend l'affirmation masculine de la supériorité, elle soutient la supériorité féminine biologique ; fait de « l'envie de maternité » l'écho de « l'envie de pénis » ; et oppose au caractère masculin de l'activité sexuelle la part importante jouée par les femmes. La sociologue fait néanmoins de cette discussion entre « deux compétiteurs hautement intéressés »², un exemple paradigmatique :

« And it bears witness to the competitive spirit that has animated discussions about feminine traits ever since women voiced their claims to consideration as complete individuals and pretenders to the Rights of Man »³.

Malgré les limites qu'elle y trouve ici, le point de vue féminin permet alors de donner à voir le point de vue masculin qui s'exprime dans la considération de la féminité et la minoration qui l'accompagne.

¹ Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. 79.

² *Ibid.*, p.80.

³ *Id.*

Cette timidité kleinienne est en outre compensée par la manière dont elle incarne un tel point de vue. Certes, Klein n'explicite pas celui à partir duquel elle parle. Elle rejoint sous cet aspect une difficulté commune à l'analyse mannheimienne quant au sujet singulier de la connaissance. En effet, chez Mannheim, le sujet connaissant qui rend compte des formes d'enracinement social de la pensée est, comme elle, essentiellement collectif et fait l'économie de l'explicitation de sa singularité – si ce n'est sous la forme d'une appartenance de groupe dégagee des intérêts de classe, c'est-à-dire non soumise à eux. Autrement dit, la sociologie de la connaissance ne confère pas de primauté à un sujet singulier de connaissance, même réenraciné, dont la précedence de l'appartenance de groupe, qui façonne une vision du monde, est toujours rappelée et ne débouche pas sur l'affirmation d'un positionnement épistémologique. Mais dire que le sujet connaissant de la sociologie de la connaissance peut faire l'économie de l'explicitation de son propre positionnement épistémologique ne signifie pas que l'on puisse faire l'économie du sujet connaissant kleinien à l'œuvre dans *The Feminine Character*, comme on l'a vu précédemment, et, avec lui, du point de vue qui l'accompagne. Ce point de vue apparaît alors lui-même comme situé, et pouvant être reconnu comme tel, à défaut que cette dimension soit explicitée. C'est ainsi que l'analyse que Klein livre révèle en pratique un positionnement, à travers son interrogation des conditions de possibilité de la science et la volonté de permettre une plus grande objectivité par la considération même des autres points de vue partiels et partiels, débusqués comme tels.

La manière dont Klein prend en charge la question des femmes et du genre constitue ainsi un apport substantiel à la sociologie allemande l'ayant jusqu'alors étudié et donne à voir le positionnement ambivalent de Klein, qui s'y insère tout en s'en autonomisant. Elle révèle un rapport au monde que l'on peut plus étroitement analyser en se penchant plus spécifiquement sur le rapport entre science et politique que son itinéraire et sa production donnent à voir.

II- Entre science et politique

A- La philosophie politique de Klein

L'articulation entre science et politique constitue une préoccupation à l'origine même de la fondation des sciences sociales, par-delà les différentes formes dans lesquelles elle s'exprime. Elle se retrouve particulièrement dans le projet de la sociologie de la connaissance. Toute l'entreprise de Mannheim réside dans une analyse précise, multiple et complexe, de la

relation entre connaissance et politique¹. Klein rejoint ce souci de plusieurs manières : par une attention aux formes de domination et de renvoi à l'altérité des minorés qui constitue également son expérience propre et un souci d'intervenir, à partir de la connaissance sociologique, dans les débats de son temps, à l'intersection des champs intellectuel et politique. Si Klein n'est pas à proprement parler une théoricienne, son ambition sociologique recoupe une philosophie politique à laquelle on souhaiterait tout d'abord s'intéresser. Il convient pour cela au préalable de revenir sur sa conception même de la sociologie.

Klein rappelle elle-même dans *The Feminine Character* « les intérêts humanitaires » des sciences sociales. Mais son souci de la question des femmes lui permet d'aller plus loin et de montrer comment la question de l'émancipation a à voir avec la sociologie :

« There is a peculiar affinity between the fate of women and the origin of social science, and it is no mere coincidence that the emancipation of women should have started at the same time as the birth of sociology. Both are the result of a break in the established social order and of radical changes in the structure of society: and, in fact, the general interest in social problems to which these changes gave rise did much to assist the cause of women [...] But the relation of woman's emancipation to social science does not only spring from a common origin; it is more direct: the humanitarian interests which formed the starting-point of social research, and practical social work itself, actually provided the back door through which women slipped into public life »².

Non seulement la question de l'émancipation et de la sociologie naissent au même moment mais cette dernière, en tant que science liée à un intérêt pour les problèmes sociaux, a encouragé l'émancipation des femmes en permettant leur incursion dans la vie publique, notamment à travers le travail philanthropique, en voie d'expansion à cette époque et dont l'accès est possible pour les femmes en raison de sa gratuité³.

Cette idée selon laquelle la sociologie peut favoriser l'émancipation se décline plus largement dans l'exploration par Klein du caractère féminin. En rendant compte de la construction sociale du point de vue sur la féminité, des inhibitions non fondées qu'il entraîne pour les femmes, particulièrement analysées dans sa mise en avant de figures historiques et culturelles féminines, et de sa propre existence comme sujet de connaissance⁴, Klein entend accompagner elle-même cette émancipation. Cette visée est poursuivie dans sa sociologie du travail et les possibilités d'articulation entre vie familiale et travail qu'elle commence à explorer

¹ Outre les travaux de Kettler et Meja, on peut sur ce point également se référer à Anne Kupiec, *Karl Mannheim. Idéologie, utopie et connaissance*, Paris, Le Félin, 2006.

² Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. 17.

³ Sur ce point, voir le chapitre 1 de *The Feminine Character*.

⁴ Cf. chapitre 3.

avec Alva Myrdal. La manière dont Klein va alors intervenir dans des journaux de nature différente de l'époque, et s'engager en tant que sociologue, repose ainsi sur une certaine vision de la sociologie comme ayant un rôle social à jouer. Avant de s'intéresser plus spécifiquement à ces différentes formes d'intervention politique, il convient de restituer la philosophie générale qui y préside, apparente dans sa production académique.

Dès *The Feminine Character*, Klein exprime son attachement à la reconnaissance de l'individualité. C'est précisément l'inhibition qui affecte celles et ceux qui sont renvoyés, de manière stéréotypée, à une appartenance de groupe dévalorisée qui en constitue le moteur :

« To be judged not as an individual but as a member of a stereotyped group, implies an incalculable amount of restrictions, discouragement, ill-feelings and frustrations – even if the occasional flattering generalization may help up to bolster up a weakening ego »¹.

Au regard de ce que l'on vient de dire sur sa conception de la sociologie, il n'est pas anodin que ces mots clôturent l'introduction de l'ouvrage. Il convient alors de davantage se pencher sur la « philosophie individualiste »² de Klein. Elle s'enracine d'abord dans un rapport à la planification, appréhendée sous l'angle de la relation mutuelle existant entre la promotion de l'individualité et de la société. La sociologue soutient en premier lieu que l'émancipation des femmes est consubstantielle au développement de l'individualisme. Avant lui, elle n'était pas pensable. Mais sa forme même évolue et appelle à des reconfigurations. Cette émancipation est ainsi l'incarnation d'un phénomène plus large, dont elle n'est qu'une forme d'expression particulière, relevant de la transition d'un ordre social à un autre :

« The problem of women presents only one particular instance exemplifying the transition from the individualism of a liberal society to the organization of a planned society »³.

Si l'individualisme permet l'émergence de la question de l'émancipation des femmes, il ne peut pour autant se maintenir sous sa forme originelle avec l'avènement de l'État-providence. Klein soutient qu'il se reformule alors sous celle d'une idéologie libérale, seule à même de porter une attention aux possibilités de réalisation individuelle. C'est dans cette logique que s'inscrit ce qu'elle nomme « la planification démocratique »⁴, portée par Margaret Mead, Virginia Woolf, et, sans qu'elle affirme se ranger derrière cette conception, en réalité

¹ Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p.5.

² Viola Klein, « The Stereotype of Femininity », *loc.cit.*, p.12.

³ Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. 102.

⁴ *Ibid.*, p.135.

elle-même. Selon leur conception, il s'agit de permettre le développement de l'individu hors de cadres sociétaux contraignants l'entravant. Non seulement un tel frein peut constituer une restriction dommageable pour l'individu, renvoyer à la marge, mais entraver l'avancée de la société elle-même :

« [...] freedom from standardization is a necessary condition for the self-fulfillment of individuals [...] complexity of culture is the only guarantor of its progress »¹.

La promotion de l'individu chez Klein ne se situe pas du côté d'une théorie libérale de l'individualisme qui annihilerait la variété pour la promotion de l'égalité mais dans une protection de l'individualité. Elle rejoint de ce point de vue par exemple Harriett Mill, qui à un individualisme libéral classique niant la diversité au nom de l'égalité, fait valoir une défense de l'individualité, compatible avec le maintien des qualités traditionnellement pensées comme féminines². Cette conception éclaire alors la manière dont convergent les philosophies individualiste et féministe de Klein qui se caractérisent par le double rejet du différencialisme et de l'indifférenciation. Sa position est subtile et originale, d'un point de vue féministe, dans le contexte dans lequel elle se déploie. En effet, des féministes reconnues de l'entre-deux guerres telles Eva Hubback et Mary Stocks, promouvaient contre une vision égalitaire, la différence des sexes, point de vue relayé par une contemporaine de Klein, auteure comme elle de travaux sur le travail des femmes, Judith Hubback³. L'examen kleinien de la psychologie féminine la conduit à prendre acte de la différence entre les formes de vie des hommes et celles des femmes. Klein considère que parce que les femmes, en tant qu'êtres sociaux, font bien une expérience différente de celle de leurs homologues masculins, elles sont amenées à cultiver une spécificité. La possibilité de cette culture repose chez Klein sur une crainte de l'uniformisation des comportements susceptible d'être entraînée par l'inclusion des femmes dans « une société faite homme »⁴, où l'universel correspond au schéma masculin. Ainsi si la protection de l'individualité est compatible avec une possibilité de conservation de qualités spécifiquement féminines, elle ne se confond pas simplement avec une promotion différenciée des individus en

¹ *Ibid.*, p.138-139.

² John Stuart Mill et Harriet Taylor Mill, *Essays on Sex Equality*, édité et préface par Alice S. Rossi, Chicago, University of Chicago Press, 1970.

³ Judith Hubback, *Wives went to college*, Londres, Heinemann, 1957.

⁴ *Ibid.*, p. 136.

tant qu'hommes et femmes¹. Klein le dit clairement dans les lignes qui clôturent son article de 1950, « The Steretotype of Femininity » :

« To unfold freely the potentialities of their personalities both men and women have to think of themselves as human beings first, as males and females afterwards »².

L'individualité promue par Klein s'enracine ainsi dans une vision sociale progressiste. On peut néanmoins noter un changement de vocabulaire significatif, une forme d'universalisation du discours dans le fait que, dans cet article de 1950, elle ne prône plus simplement avec ses consœurs une vision planifiée de la société mais par sa voix propre en mettant l'accent sur le terme d'humanité ; celle commune aux hommes et aux femmes et qu'il s'agit de promouvoir. Sa philosophie individualiste telle qu'elle la formule ici s'écarte d'une philosophie égalitaire qui, selon elle, courrait le risque de rejouer la guerre des sexes et « s'appuie sur des idéaux humains communs tout en permettant le plus large spectre de différences individuelles »³.

Ce glissement du social à l'humain éclaire en réalité la vision souple de la société planifiée de Klein. Son souci principal ne relève pas en tant que tel du social, comme c'est par exemple le cas chez Mannheim, mais bien de celui du désir et du bonheur des individus. Là où des infléchissements sont visibles dans sa production, cette priorité demeure. Par exemple, le délaissement de la sociologie de la connaissance au profit de la sociologie du travail témoigne néanmoins d'une permanence fondamentale chez Klein : son attention aux formes de subjectivité des femmes, présente tout au long de ses recherches. Or elle s'accompagne d'un souci de leurs aspirations. On le voit notamment dans l'introduction de *Women's Two Roles* où Klein, avec Myrdal cette fois, réaffirme cette prise en compte des aspirations féminines⁴ :

« On the one hand, they want, like everybody else, to develop their personalities to the full and to take an active part in adult social and economical life within the limits of their individual interests and abilities. On the other hand, most women want a home and a family of their own [...] The technical and social developments of the last few decades have given women the opportunity to combine and to integrate their two interests in Home and Work [...] No longer need women forego the pleasures of one sphere in order to enjoy the satisfactions of the other »⁵.

¹ Cette revendication du spécifique, au statut incertain, en lien à une critique du faux universalisme, identifié au masculin, rejoue en réalité une posture que l'on retrouve dans le féminisme.

² Viola Klein, «The Stereotype of Femininity », *loc.cit.*, p. 11.

³ *Ibid.*, p.12.

⁴ Il importe d'autant plus de le souligner que ce manque de considération de la subjectivité des femmes sera reproché à Myrdal et Klein, ainsi qu'à Klein dans ses travaux ultérieurs. On y reviendra dans le chapitre 9.

⁵ Myrdal et Klein, *Women's Two Roles*, *op.cit.*, p. XII-XIII.

Cette promotion de l'individualité et son articulation au progressisme, présente dans les travaux universitaires de Klein, se retrouve également dans ses interventions et ses prises de position hors du cadre universitaire, dans des revues et journaux aux statuts différents. Sa philosophie individualiste et féministe se donne notamment particulièrement à voir à travers une critique du communisme et de sa réalisation pratique en Russie.

B- Le communisme contre l'individu et l'égalité des sexes

En 1948, Klein participe à un exercice dans le quotidien *Daily Mail* qui se définit comme « expérimental dans le journalisme » : le conseil des femmes. Ann Temple, alias Pénélope Mortimer, journaliste ayant une certaine renommée, se propose d'enregistrer, sans les commenter, les propos de « sept femmes ». Celles-ci, comme elle l'explique dans le premier article, qui paraît le 23 août dans le *Daily Mail*, n'ont pas le même âge, des expériences, une formation, une incursion dans la vie sociale différentes. Néanmoins, elles partagent, en tant que femmes, une perspective commune sur le monde de laquelle découle une possibilité spécifique d'y contribuer :

« Their common denominator is the belief that women as women have something to contribute to the solution of modern world problems, that there is a specific and feminine point of view which, if taken into account by a man-dominated world, could arrest the downward trend of our civilization ».

L'urgence et l'ambition, on le voit, ne sont pas minces : le point de vue féminin est mobilisé afin d'enrayer le nivellement d'une société dominée par les hommes. On y retrouve des perspectives thématiques par Klein, comme celle d'un point de vue féminin, dont la spécificité est ici mobilisée de manière explicitement politique en tant que susceptible d'apporter une solution aux problèmes du monde moderne. Ces femmes se proposent de répondre à des questions adressées par des lectrices du *Daily Mail*, souhaitant avoir l'avis d'autres femmes sur le sujet. Néanmoins, Ann Temple indique également que l'anonymat constitue une condition sans laquelle ces femmes n'auraient pas accepté de se livrer à l'exercice. On devine Viola Klein sous le numéro 5. Elle est présentée comme docteure en sociologie et langues modernes, ayant étudié à Vienne, Prague, et Londres, été éditrice, enseignante, fonctionnaire, ayant écrit un livre remarquable sur les femmes, été proche des milieux

diplomatiques dans les années 1930. Elle est la seule à être présentée comme célibataire (une autre doit l'être également mais cela n'est pas explicité et on la devine plus jeune).

Dans le cadre de cette entreprise, Klein se révèle en particulier farouchement opposée au marxisme, plus spécifiquement au communisme. Le conseil des femmes traite en effet de ce qu'il nomme « la question politique de l'époque ». Le communisme peut-il arriver en Angleterre, s'interroge-t-il ? Sur les sept femmes, une seule déclare ne pas en avoir peur. La réponse de Klein est sans ambiguïté, manifestant une crainte et un rejet total du communisme :

« I fear it because it is based on faulty economics, on an inaccurate interpretation of history. I fear it as the creed of an extremely strong power, primitive, unscrupulous, reckless of human life. I fear it intensely as a form of conquest, its operating on other people's chaos and becoming a menace to us here with modern weapons to which we are entirely vulnerable ».

Cette peur s'accompagne néanmoins d'un intérêt de Klein pour le communisme, visible plus généralement dans ses écrits. Il s'articule à la question des femmes et à celle de la reconnaissance individuelle. La sociologue a tôt le regard tourné vers le pays dans lequel une philosophie politique est invoquée comme inspiratrice d'une politique, la Russie. Comme Klein le rappelle elle-même, la Russie est le pays qui a été le plus loin, d'un point de vue théorique et pratique, dans l'émancipation des femmes. En 1950 et 1951, elle publie deux articles : le premier dans l'hebdomadaire fondé par la BBC *The Listener*, « Marriage and the Family in Soviet Russia »¹ ; le second, « Soviet Family laws », dans la revue *Socialist Commentary*, qui reprend, prolonge et radicalise son analyse². Klein y explique le changement de politique familiale intervenu entre le début de l'époque révolutionnaire (1917) et les années 1930. Le système est en effet passé d'une promotion de l'individu, hors de la famille, au renforcement des liens familiaux reposant sur un nouveau système de valeurs, visant à remplacer l'ancien, ce dernier étant pensé comme ayant accompagné le développement du capitalisme. Dans un premier temps, la reconnaissance individuelle s'accompagne du droit de l'union entre deux personnes consentantes, pouvant prendre la forme du mariage civil – le seul reconnu – ou du « mariage de fait », qui relève de la situation de deux personnes vivant ensemble sans déclaration officielle. Dans l'article de 1951, Klein ajoute que le mariage religieux est alors déclaré illégal. Dans ce cadre, les enfants bénéficient du même statut quelle que soit la situation de leurs parents. Le divorce est également autorisé. L'avortement est permis en 1920 dans les

¹ Viola Klein, « Marriage and the Family in Soviet Russia », *The Listener*, 16 novembre 1950, p. 537-538.

² Viola Klein, « Soviet Family Laws », *Socialist Commentary*, vol. 15, janvier 1951, p.18-21.

hôpitaux. Ainsi, une complète égalité des sexes est instaurée. L'État et l'Église interfèrent le moins possible dans la vie des individus.

Cette conception du début de l'époque révolutionnaire repose sur la volonté de rompre avec les anciennes valeurs sur lesquelles repose la famille, la transmission de la propriété et des privilèges, incompatibles avec le système communiste. L'État assure alors le relais dans certains domaines, comme l'éducation, prise en charge de manière communale, à la fois pour former les enfants et soulager la mère, lui permettant ainsi de participer aux activités économiques. Néanmoins, Klein explique que le changement de la famille appelée à naître de la « dialectique de l'histoire », en raison de l'émergence de nouvelles conditions économiques souffre de l'adoption d'une politique rigide, contraire aux idéaux proclamés par le gouvernement soviétique quinze ans auparavant, visant à restaurer la famille comme modèle et avec elles ses anciennes fonctions (comme la transmission de la propriété et des privilèges). Klein souligne également que ce changement, qui survient au début des années 1930, s'inscrit dans une tendance générale de renversement de perspectives. Apparaît par exemple l'idée de responsabilité collective familiale qui vise à la condamnation possible de membres de la famille notamment en cas de désertion de l'un d'entre eux, passible par aide comme par omission de cinq à dix ans d'emprisonnement, et la confiscation de la propriété, voire la privation des droits électoraux et la déportation pour cinq ans dans les camps de Sibérie. À partir de 1935, les enfants sont sujets à la même loi que les adultes.

La question de l'éducation témoigne bien de la mise à mal de l'égalité des sexes auparavant prônée. Après des formes de rétablissement de l'autorité, et pendant la guerre en 1943, on décide de séparer les garçons et les filles des écoles. L'avortement redevient un crime en 1936, décrit comme le mal du système capitaliste, après un débat public qui ignore les avis des Russes expliquant la difficulté économique que représente une plus grande famille, et sans que l'on informe davantage sur les moyens de contraception. De même, le mariage redevient obligatoire, instituant la reconnaissance de l'enfant. L'absence de ce cadre contraignant peut aller jusqu'à protéger le père dans des cas où, quand bien même la mère peut prouver son identité, elle ne peut établir la paternité si elle ne bénéficie pas de l'encadrement juridique du mariage. Même s'il a reconnu l'enfant, le père n'a aucune obligation envers lui précise Klein dans son article de 1951. La mère célibataire en situation précaire peut alors soit confier son enfant à l'État, soit réclamer une aide de ce dernier jusqu'à ce que son enfant atteigne l'âge de douze ans. Klein conclut ainsi en cette absence camouflée de protection de la femme non mariée et de l'enfant :

« Significantly, this measure runs under the name ‘Protection of the Unmarried Mother and her Children’ and it is claimed to ‘free the single mother of the burden of having to establish the paternity and to sue for alimony’. Like the Napoleon Code it protects the unmarried father. Its purpose is the same – only it is not so frankly admitted »¹.

Ce retour aux traditions pré-révolutionnaires n’a pas été affirmé comme tel. Klein explique au contraire que le législateur justifiait ces logiques qui peuvent sembler opposées comme s’inscrivant dans un même mouvement de l’histoire, reposant à la fois sur l’idéal socialiste et le fait qu’il ait été accompli dans la vie sociale. Par exemple, la justification d’écoles de garçons et de filles séparées pouvait reposer sur l’égalité des sexes, la division ayant pour but de permettre à chacun de se réaliser à partir de ses capacités. L’importance de la maternité est par exemple incarnée par différentes récompenses de l’État en fonction du nombre d’enfants. Mais elle n’empêche alors pas de saluer la réussite des femmes comme scientifiques, ingénieures, pilotes, et même célibataires. Klein revient néanmoins sur cette dernière catégorie dans son article de 1951, « Soviet family laws », expliquant que de manière symétrique et inverse aux récompenses des mères en fonction du nombre d’enfants, des taxes progressives sont introduites pour pénaliser les célibataires (hommes et femmes), les couples sans enfant, et les familles avec un ou deux enfants. Cette « double pensée » est alors qualifiée par Klein, dans son article suivant, comme relevant d’un « esprit scindé » [split mind]. Elle insiste ici sur la manière dont ses conditions ne visent pas seulement à se poser comme dignes héritières de la tradition socialiste mais à introduire de la confusion dans l’esprit des gens, méthode qui relève des régimes autoritaires.

Klein conclut à la prépondérance des intérêts politiques sur la croyance marxiste prônée dans les forces économiques. Elle va encore plus loin dans l’article de 1951 dans lequel elle explique qu’en dépit des changements politiques, de principes et d’idéaux – vraisemblablement entre le début de la période révolutionnaire et la seconde phase des années 1930 – « le mépris fondamental du bonheur humain et la soumission de l’individu à l’État était présent, au tout début ». Le développement apparent prôné de l’individu semble avoir pour Klein en réalité reposé sur la création d’un homme nouveau, tout entier dévoué à l’État. Si elle parle dans ce second article d’« autoritarisme », et non plus de « totalitarisme », comme dans le premier, sa perception globale repose sur un rejet et une condamnation de l’Union soviétique, qui lui apparaît, au moment où elle écrit au tout début des années 1950, soit en pleine guerre froide,

¹ *Ibid.*, p. 538.

tout à fait condamnable – ce en dépit d’une égalité des sexes prônée, ou précisément parce que la suite de l’histoire a laissé apparaître le leurre qu’elle constituait.

C’est en effet cette illusion d’une égalité entre hommes et femmes en URSS que Klein pointe dans un article de 1954, « A cure for prostitution ? », paru dans la revue *Plan*¹. Elle commence son article en s’adressant à un homme, que l’on devine membre de la « ligue progressiste »², organe de publication de la revue, et met en avant l’illusion de la thèse selon laquelle l’émancipation et l’amélioration de la situation économique des femmes seraient un remède à la prostitution. Elle fait pour cela appel à son expérience. Elle relate en effet son voyage en URSS avant la Seconde Guerre mondiale et sa surprise d’avoir constaté que dans un pays qui prônait l’égalité des chances et un statut égal des femmes avec les hommes, la prostitution continuait d’être de vigueur³. Klein prend ici soin de distinguer la question de l’émancipation de celle de la prostitution, pour montrer que les problèmes ne se recoupent pas simplement. Cette distinction se précise par la suite avec l’introduction par Klein d’une dimension conceptuelle, qui constituera son seul angle d’analyse. Ainsi la sociologue explique que, contrairement à ce qu’elle s’attendait à voir en Russie, en raison de la législation que l’on vient d’évoquer, la prostitution est très présente, notamment en Crimée où elle se trouve. Elle relate alors une discussion avec la guide qui l’accompagne, avec laquelle elle a pu établir des relations amicales et qui met en jeu, de manière très intéressante, des vues supposées opposées du marxisme, recoupant la distinction Est/Ouest.

Klein fait part à son interlocutrice de l’idée selon laquelle les « marxistes occidentaux », selon elle, estiment que la prostitution naît de circonstances économiques, et que, dans un pays comme la Russie, « l’égalité des sexes » aurait donc dû entraîner sa disparition, orientant les femmes vers des métiers plus socialement acceptables. Klein explique alors que la guide juge sa perception naïve, qu’il n’existe aucun lien entre la prostitution et les conditions économiques, et qu’il lui semble logique que « des filles pensent qu’il est à la fois plus facile et plus glamour de séduire des hommes plutôt que de travailler à l’usine ». Estimant que les vues de son interlocutrice puissent témoigner d’un état d’esprit plus général, Klein conclut alors bien à une

¹ AVK, 23/1.

² La ligue progressiste (*The Progressive League*) est une organisation britannique oeuvrant pour la réforme sociale, fondée en 1932 d’abord sous le nom de « Fédération des sociétés et des individus progressistes » (*Federation of Progressives Societies and Individuals* ; *FPSI*) par l’écrivain H. G. Wells et le philosophe C.E.M. Joad. Bertrand Russell, Aldous Huxley, Leonard Woolf ou encore l’écrivaine anglaise féministe Vera Brittain y furent actifs. Elle promeut des idées libérales dans le domaine des mœurs (promotion de la contraception, légalisation de l’avortement, abolition de lois criminalisant l’homosexualité, de la censure notamment).

³ On ignore malheureusement dans quel cadre elle a fait ce voyage, mais elle a dû le faire de sa propre initiative, non suite à une sollicitation par les Soviétiques. Sur l’organisation par l’URSS des voyages d’intellectuels français, cf. Sophie Coeuré, Rachel Mazuy, *Cousu de fil rouge. Voyages des intellectuels français en Union soviétique*, Paris, CNRS Editions, 2012.

opposition entre les marxistes de l'ouest et les marxistes de l'est et à un décalage dommageable entre la théorie et la pratique (« it is deplorable that so little is known over here about the 'practice', or else our theory would be more realistic »). Le point de vue analytique de Klein sur la question apparaît à la toute fin : non seulement l'égalité économique n'est pas suffisante à la fin de la prostitution – ce qui suppose au passage qu'elle lui accorde un certain crédit, néanmoins – mais des facteurs psychologiques opèrent bien dans son maintien, aussi bien chez les femmes que chez les hommes, car « aussi longtemps qu'il y a de la demande, il est très probable qu'il y ait également de l'offre ».

On voit ainsi la manière dont l'intérêt de Klein pour la question des femmes s'inscrit dans une conception du progrès social et de la promotion de l'individu, face auxquels le marxisme et le communisme servent dans ces cas précis de figures repoussoir. On observe ainsi à travers cette confrontation une modalité du rapport qui se noue chez Klein entre science et politique. Mais elle est également à chercher du côté de ce que son tournant disciplinaire vers la sociologie du travail permet de penser dans son rapport aux politiques publiques qui façonnent les possibilités d'existence et de réalisation des femmes.

C- Perspective sociologique et formes d'intervention

L'entrée de Klein dans la sociologie du travail correspond à un infléchissement vers le politique directement élaboré à partir d'une réflexion scientifique. L'entreprise *Women's Two Roles*, à laquelle la convie la sociologue et figure de la social-démocratie suédoise Alva Myrdal permet d'en rendre compte de plusieurs manières. Il s'agit d'abord d'un travail sollicité auprès de Myrdal par la Fédération Internationale des Femmes de l'Université¹. L'ancrage de Myrdal dans la sphère politique, et son souci d'inscrire ses perspectives dans le prolongement de son ouvrage de 1941 *Nation and Family*, expliquent la volonté à la fois théorique et politique de permettre la reconstruction de l'État et d'assurer son développement économique dans le contexte qui suit la Seconde Guerre Mondiale. Jane Lewis a souligné que l'ouvrage était présenté comme un rapport de gouvernement et de manière à pouvoir être utilisé par le législateur². Cette vue apparaît excessive, pouvant potentiellement nier le caractère scientifique de l'enquête, reposant sur de solides méthodes sociologiques, notamment quantitatives. Mais

¹ Cette fédération est essentiellement connue sous sa dénomination anglaise : *International Federation of University Women* (IFUW). Fondée en 1919 dans le but de former un réseau international susceptible de répondre, dans une perspective interdisciplinaire, à des problèmes globaux, dans un souci d'assurer collectivement la paix, l'amitié et la compréhension internationale, elle existe toujours aujourd'hui.

² Jane Lewis, « Myrdal, Klein, Women's Two Roles and Postwar Feminism 1945-1960 », *loc.cit.*

l'analyse qui en résulte ouvre bien des perspectives orientées vers les professionnels de la politique en mettant en avant à la fois une orientation politique générale possible et des préconisations particulières. La thèse principale de Myrdal et Klein insiste en effet sur le travail des femmes comme besoin pour la nation. Mais elles recommandent des mesures pratiques permettant l'articulation de leurs rôles d'épouse et de mère tout en engageant une vision plus globale de société favorisant l'égalisation des conditions entre hommes et femmes et une plus grande autonomie pour les individus. Klein et Myrdal expliquent ainsi que les patrons doivent mettre en place des heures de travail plus flexibles, améliorer la prise en charge de la petite enfance, créer des hébergements d'accueil pour les enfants dont les deux parents travaillent, mesures qui seront pour beaucoup adoptées en Suède d'où est originaire Myrdal.

Si la théorisation des implications pratiques relève sans doute plus spécifiquement de la main de Myrdal, les formes de production postérieures de Klein éclairent rétrospectivement le rôle premier joué par ce travail réalisé en collaboration du point de vue d'un certain rapport entre l'analyse sociologique et ses implications pratiques. Dès *The Feminine Character*, comme on l'a vu, Klein articule science et politique en montrant comment la sociologie accompagne le développement des sociétés et se révèle même solidaire de la question de l'émancipation des femmes ; non seulement car les deux questions ont été posées au même moment mais car la sociologie, en tant que science liée à un intérêt pour les problèmes sociaux, a encouragé l'émancipation des femmes en permettant leur incursion dans la vie publique. L'inclinaison de Klein vers la sociologie du travail prolonge cette idée en donnant à voir l'explicitation d'un rapport sensiblement différent entre science et politique. Il repose sur l'idée selon laquelle la sociologie, par la connaissance du monde social qu'elle permet, peut orienter l'action politique :

« [...] the only hopeful approach to a better understanding – and hence to policies based on informed opinion – is the carrying out of a very large number of detailed studies [...] »¹.

Klein intervient par la suite dans les débats de son temps à partir de son domaine de compétence. Mais elle le fait significativement en prenant ses distances avec l'étiquette d'« expertise » :

« At a meeting of 'experts' on problems of youth I fear I am like a cuckoo's egg laid into the nest of (let us say) a 'Wanderwogel' [...] Such 'expertise' as I may claim to have is

¹ Viola Klein, *Britain's Married Women Workers*, op.cit., p. 151.

derived [...] from a perennial preoccupation with women and their changing social position »¹.

Ce rejet du terme d'expertise dans le cadre duquel il est prononcé – un congrès mondial de sociologie – éclaire à la fois le rapport entre la sociologie et l'action publique et la manière dont Klein entend s'y inscrire. Le fait que l'expertise soit rejetée dans un contexte académique éclaire la conception de l'articulation de Klein entre science et politique. Si Klein ne se conçoit pas tant comme experte, son élucidation constante et renouvelée de la question des femmes, sur laquelle elle est susceptible d'intervenir, la rapproche davantage de la posture de l'intellectuelle spécifique, c'est-à-dire éclairant le débat public et prenant position à partir de ses compétences. En outre, l'inadéquation entre la posture de Klein et celle de l'expertise se révèle dans sa volonté de ne pas simplement être orientée vers le pouvoir, mais de questionner les possibilités d'inscription des femmes dans le monde social à partir d'une perspective émancipatrice. Certes la question de l'émancipation est pour elle liée aux possibilités pratiques qui s'offrent dans un contexte donné, et en ce sens, la position de Klein n'est ni utopique, ni révolutionnaire. Mais elle s'inscrit dans une perspective réformiste progressiste qui n'implique pas seulement un *statu quo* avec les politiques menées, qu'il s'agirait simplement d'accompagner, mais permettant l'ajustement de la société à la situation des femmes, dans une perspective allant toujours dans le sens d'une égalisation des conditions entre hommes et femmes et de la possibilité pour elles de pleinement s'épanouir en tant qu'individus.

Au terme de cet examen du lien entre science et politique que donne à voir l'itinéraire intellectuel de Klein, son inscription dans la sociologie de la connaissance mannheimienne rend judicieux d'interroger son appartenance à « l'intelligentsia socialement désancrée », ou pour le traduire en termes de singularité, sa correspondance à « l'intellectuel sans attaches ». Cette figure donne particulièrement à voir la tension existant entre pensée et action, distanciation critique et engagement. Comme on l'a vu, l'intellectuel sans attaches est en effet d'abord celui qui, faiblement ancré socialement, occupe une position de décentrement à partir de laquelle il peut opérer une synthèse entre différents points de vue susceptible de conduire à la connaissance la plus large possible. Mais cette capacité engage également une responsabilité sociale et politique. Mannheim explique que deux voies s'offrent à l'intelligentsia, celui « du ralliement volontaire à l'une ou l'autre des classes antagonistes », dont elle devient alors le porte-parole ou celui de « l'accomplissement de [sa] mission en tant qu'avocat prédestiné des intérêts de

¹ Viola Klein, «Working mothers and social adjustment of young people », communication présentée au 4^{ème} congrès mondial de sociologie, Milan, Stresa, 1959, AVK 22/2.

l'ensemble de la société ». Sa préférence va à la seconde. Indépendamment des critiques que l'on peut émettre de cette catégorie, elle éclaire à la fois les vertus cognitive et pratique, tant diagnostiquées qu'appelées, d'une position de décalage par rapport au social.

Si Klein se méfie du privilège cognitif conféré par une telle position, son travail l'illustre néanmoins. Elle se caractérise d'abord par une capacité à engager un rapport autoréflexif à partir duquel elle s'engage dans la connaissance tout en maintenant la distanciation avec une conscience de soi féminine appelée par Mannheim et susceptible de constituer un frein à la création. Elle fait en outre l'expérience d'une pluralité de formes de marginalisation, en raison de la position qu'elle occupe dans les rapports de pouvoir en tant que femme, juive, exilée qu'elle sait traduire sociologiquement, non seulement par une socio-analyse mais en la mettant à profit dans son examen de la féminité, nourri par une comparaison avec d'autres groupes minorés. Le souci de l'émancipation des femmes de Klein s'articule à celui plus général de la société, à la perspective de « rendre l'humanité et la vie meilleures ». Ainsi Klein est susceptible à la fois de montrer les limites de la figure de l'intellectuelle sans attaches et de l'incarner. On a déjà pointé les limites de cette catégorie en ce qu'elle fait l'économie de l'expérience intellectuelle féminine, Mannheim n'arrivant pas à penser le genre et à articuler féminité et intellectualité. Or le devenir intellectuelle de Klein s'enracine dans une expérience multiforme et conscientisée du renvoi à l'altérité et un souci du monde qui constitue là encore une réponse heureuse à l'ambition manheimienne.

Les itinéraires et les formes de production de Claude Cahun, Paulette Nardal et Viola Klein donnent ainsi à voir la manière dont elles se constituent comme sujet de pensée, de connaissance, de création et politique, dans un rapport fondamentalement ambivalent par rapport aux courants de pensée et aux disciplines « dans » lesquels elles s'insèrent. Entre Paris et Jersey, Cahun déploie les principes et les potentialités du surréalisme tant dans sa production multiforme, correspondant aux logiques du groupe, auxquelles elle sait néanmoins amener sa spécificité, que dans son activité singulière de résistance. Paulette Nardal se révèle une figure majeure de la négritude, à travers son activité de journaliste, de militante, et de promotrice de la culture noire, tant à Paris que dans la Martinique d'après-guerre et donne à voir la dimension transnationale du mouvement, dont le courant formé à Paris, et qui la relègue à sa marge constitue une modalité. Viola Klein s'inscrit dans le prolongement des pères fondateurs de la sociologie allemande, s'approprie la sociologie de la connaissance de Mannheim, poursuit son rôle pionnier dans l'exploration de la subjectivité féminine à travers une incursion dans la sociologie du travail et intervient à partir de ses compétences sur la question des femmes,

animée par une visée émancipatrice. Les positionnements ambivalents de ces femmes dans des univers intellectuels, culturels et politiques leur permettent ainsi d'exister comme intellectuelles ; mais ils participent également à la marginalisation puis à l'invisibilisation qui va les affubler, avant leur (ré)apparition dans l'histoire. Ce sont sur ces logiques que nous allons enfin nous pencher.

TROISIÈME PARTIE : IDÉES ET FIGURES. LOGIQUES DE PRODUCTION DU SAVOIR ENTRE VOYAGES, RÉAPPROPRIATIONS ET REVISIBILISATION

Chapitre 7 : Claude Cahun ou les voies de la (re)connaissance

L'œuvre d'un-e artiste ou d'un-e intellectuel-l-e est partie intégrante de son « destin biographique »¹, compris comme commentaire fait sur son existence et/ou sa production. La postérité constitue donc un élément déterminant de l'existence de penseurs et d'artistes, qui ne s'interrompt pas avec la disparition physique de ces derniers. Ainsi, les œuvres et les idées peuvent survivre à ceux qui les ont énoncées. La chose est convenue. Mais quelles sont les conditions de possibilité qui assurent la perpétuation ?

Si les études sur la réception sont investies, par diverses disciplines, il semble que, d'un point de vue général, très peu se soient intéressées au rôle du genre dans ce processus. L'exceptionnalité de femmes intellectuelles et artistes peut leur assurer, de leur vivant, des formes d'existence et de reconnaissance dans le cadre des traditions – genrées – dans lesquelles elles s'inscrivent. L'exceptionnalité se définit en deux sens : elle peut d'abord s'entendre comme la reconnaissance du caractère atypique, hors normes, de femmes, en tant qu'individus ; elle est également, dans un second sens, qui introduit alors la question du genre, l'acceptation dans un univers masculin, dans la mesure où elle ne vient pas mettre à mal l'ordre de genre existant². Ma thèse est ici que dans le devenir intellectuelle compris comme postérité, le genre intervient dans une forme d'effacement progressif de la production de femmes et du rôle qu'elles peuvent jouer dans le monde de la pensée et de la culture. En d'autres termes, non seulement le régime de reconnaissance individuelle est mis à mal, mais le temps de l'exception est effacé – la règle du genre se réaffirmant ainsi globalement. Néanmoins, le développement des études féministes et *queer*, ou encore postcoloniales, a pu assurer une revisibilisation pouvant même prendre la forme d'une survisibilisation de femmes. Dans ce schéma, l'exceptionnalité se réaffirme ; un troisième élément pouvant alors y être ajouté : la possibilité pour ces femmes d'être réintroduites dans des généalogies artistiques ou intellectuelles et ainsi, éventuellement, de devenir symbole ou modèle d'une possibilité d'émancipation féminine plus

¹ Eleni Varikas, « L'approche biographique dans l'histoire des femmes », *Les Cahiers du Griffon, Le genre de l'histoire*, n°37-38, 1988, p. 41-56.

² Cf Michelle Riot-Sarcey et Eleni Varikas, « Réflexions sur la notion d'exceptionnalité », *loc.cit.* ; Mary D. Sheriff, *The Exceptional Woman. Elisabeth Vigée-Lebrun and the Cultural Politics of Art*, Chicago, Chicago University Press, 1996.

générale. En d'autres termes, le genre comme rapport de pouvoir apparaît comme favorisant l'oubli mais aussi des formes de redécouverte des femmes et de leurs idées.

Le processus de production, de diffusion et de réception d'une œuvre peut alors être appréhendé à partir de ce triptyque général plus large – visibilité (relative), invisibilisation, revisibilisation (pouvant prendre la forme d'une survisibilisation). Celui-ci ne correspond pas à des phases successives et clairement définies mais se joue plutôt dans un rapport complexe qui prend des formes variées selon l'intellectuelle concernée. La visibilité et l'invisibilité trouvent en particulier des formes de congruence en tant qu'elles peuvent s'opérer dans un même mouvement, correspondant aux modalités problématiques de l'affirmation de soi comme sujet de pensée ou de création, autrement dit les femmes elles-mêmes pouvant jouer un rôle conséquent dans leur propre invisibilisation.

Si dans les deux premières parties de ce travail nous avons examiné les formes et les modalités du processus de subjectivation de Claude Cahun, Paulette Nardal et Viola Klein, il s'agit dans ce dernier temps de l'analyse de rendre compte plus précisément de la manière dont cette subjectivation se traduit en termes de production et d'inscription de ces femmes dans le monde intellectuel, de leur vivant et dans leur postérité. Ce processus est inséparable des voyages des œuvres et des idées¹ susceptibles de mettre en jeu des lectures différentes, qui sont aussi des réinventions et de nouvelles formes de productions de l'objet étudié.

Je voudrais commencer cet examen avec Claude Cahun. Artiste et intellectuelle rattachée au mouvement surréaliste, Claude Cahun s'est caractérisée de son vivant par une visibilité relative au sein de l'avant-garde, avant de tomber dans l'oubli le plus total et d'être redécouverte par François Leperlier ; il la célèbre alors comme figure exceptionnelle – au premier sens du terme, non genré –, au moment où elle commence, parallèlement, à être redécouverte par des gens de l'art pour son œuvre photographique, ce qui donnera naissance à sa construction comme « icône » lesbienne², par la critique d'art en particulier soucieuse de théorie *queer*.

Quelles sont les conditions de possibilité ayant favorisé la visibilisation de Cahun dans les mouvements d'avant-garde ? Quelles sont les logiques ayant participé à son

¹ Edward Said, « Traveling Theory », in *The World, the Text and the Critic*, Cambridge, Harvard University Press, 1983, p. 226-247.

² Le terme d'icône me semble particulièrement judicieux ici. Il a également été utilisé par Juan Vicente Aliaga, critique d'art et commissaire de différentes expositions de Cahun, en Espagne et en France (j'y reviendrai), « La fabrication d'une icône, propos sur la réception de l'expérience photographique de Claude Cahun depuis sa redécouverte », in *Claude Cahun*, Catalogue de l'exposition, Jeu de Paume, Paris, Hazan, 2011, p. 157-177. Aliaga semble l'avoir repris à Elisabeth Lebovici. Également avant lui, François Leperlier a parlé d'« iconolâtrie » pour dénoncer, dans la visibilité contemporaine de Cahun, ce qu'il considère comme un processus de banalisation (*Claude Cahun, L'Exotisme intérieur*, Paris, Fayard, 2006, p. 459).

invisibilisation ? Comment sa redécouverte a-t-elle été permise et qu'est-ce qui peut expliquer les formes multiples qu'elle prend ? J'entends ici montrer comment ce processus paradoxal entre visibilité, oubli et re/survisibilité peut s'éclairer précisément par un rigoureux travail de contextualisation qui vise à faire ressortir comment Cahun est à la fois un produit de son époque, dans laquelle elle s'inscrit, et de la nôtre, dans laquelle on peut la construire, selon les différents points de vue des chercheurs, comme artiste et intellectuelle.

I- Le processus de visibilisation de Claude Cahun

Examinons d'abord comment Cahun s'est rendue visible de son vivant. Il s'agit d'examiner comment le processus de visibilisation de Cahun se négocie entre assomption de l'héritage familial et autonomisation par rapport à celui-ci de manière pour elle à se constituer – et à se situer dans – ses propres réseaux intellectuels.

A- Entre héritage et autonomisation

C'est d'abord la position d'héritière de Cahun qui lui offre à la fois les dispositions intellectuelles et les réseaux pour publier dans un certain nombre de revues. Comme on l'a déjà souligné, son père lui ouvre dès 1913-1914 les colonnes de son journal *Le phare de la Loire*. Entre 1914 et 1927, elle publie cinq contributions dans *le Mercure de France* : « Vues et visions », sous le pseudonyme de Claude Courlis¹, qui paraîtra en livre en 1919 aux Editions Georges Crès et Cie, cette seconde fois avec les illustrations de Marcel Moore ; « La Salomé D'Oscar Wilde. Le procès Billing et les 47000 pervers du Livre noir », en 1918² ; un poème, « Chanson sauvage » en 1921 ; une série de portraits féminins, intitulée « Héroïnes » en 1925³ ; enfin des « Ephémérides » en 1927⁴. Entre 1918 et 1921, elle signe des contributions régulières, imprégnées d'idéalisme symboliste, dans la revue nantaise *La gerbe*, parmi lesquelles un texte simplement intitulé « Marcel Schwob » en 1920, des « méditations à la faveur d'un jazz-band » en 1921. En 1925, elle publie le récit d'une autre de ses « héroïnes », Sophie la symboliste, dans le *Journal Littéraire* ainsi que des « Ephémérides. Extraits d'un calendrier pour 1926 ».

La présence de Cahun dans ces revues n'est pas étonnante si l'on considère les personnes qui s'y trouvent à la tête. *La Gerbe* est en effet fondée et dirigée par un collaborateur du *Phare*

¹ Claude Courlis, « Vues et visions », *Mercure de France*, n°406, 16 mai 1914, p. 258-278.

² *Mercure de France*, n°481, 1^{er} juillet 1918, p. 69-80. Son intervention suit un article de Rachilde, toujours sur Oscar Wilde.

³ *Mercure de France*, n°639, 1^{er} février 1925, p. 622-643.

⁴ *Mercure de France*, n°685, 1^{er} janvier 1927.

de la Loire, Albert Gavy-Béledin. De même, au moment où Cahun publie dans le *Journal Littéraire*, Paul Lévy, qui a été un rédacteur du *Phare de la Loire*, en a pris la direction. Enfin, la publication répétée dans le prestigieux *Mercure de France*, co-fondé par André Valette et Rachilde, alors figure importante et subversive de Paris littéraire, parmi les articles principaux, pour une jeune femme âgée de vingt ans à sa première parution dans la revue, fait alors figure d'exception. Or l'oncle Marcel y a lui-même contribué significativement. Cette exception peut alors être perçue pour ce qu'elle est : un privilège ; mais de manière négative. Paul Léautaud, dans son *Journal Littéraire*, commentant ses activités au *Mercure de France*, radicalise ce rôle de l'héritage familial et du père en particulier en évoquant assez longuement et en des termes peu flatteurs la dernière publication de Cahun au *Mercure* :

« Une des filles de Maurice Schwob, le frère aîné de Marcel, fait dans la littérature. Elle a publié dans le *Mercure* du 1^{er} janvier quelque chose : Ephémérides. C'est monumental comme chose illisible, abracadabrante. J'en ai parlé ce matin à Dumur. Tout à fait de mon avis. Il m'a expliqué qu'on ne lui a publié cela que parce que c'est la fille de Maurice Schwob. Il y a longtemps qu'on l'avait au *Mercure*. On le remettait sans cesse, promettant à cette demoiselle la publication prochaine. On avait fini par lui dire, dans le courant de l'année : « Nous verrons cela pour le numéro du 1^{er} janvier ». Le premier janvier est arrivé. Il a bien fallu s'exécuter »¹.

Mais cet héritage, non seulement « relationnel » mais également intellectuel, en ce que les revues auxquelles Cahun collabore sont d'imprégnation symboliste, héritée notamment, indirectement de son oncle, favorise également, de par la contrainte qu'il représente, une autonomisation qui permet à Cahun d'évoluer vers ses propres cercles. C'est d'abord, non sans ironie – mais sans surprise non plus –, son père lui-même qui le lui permet, en lui faisant rencontrer Jacques Viot. Ce dernier la met d'abord en contact avec Henri Michaux, qui lui permet de faire paraître ses « récits de rêves » dans *Le Disque Vert* en 1925, année où elle publie également dans *Philosophies*, « les méditations de Melle Lucie Schwob ». Le 1^{er} avril, c'est à une enquête parue dans la revue homosexuelle *L'Amitié*, qui vient, pour un unique numéro, prendre la suite de la revue *Inversions* interdite pour outrage aux bonnes mœurs², que Cahun répond ; le questionnaire revenant précisément, de manière ironique, sur la condamnation en

¹ Ce propos de Léautaud précède immédiatement celui que l'on a mentionné dans une première partie. (Paul Léautaud, *Journal littéraire*, tome V, *Mercure de France*, 1958).

² La revue *Inversions* avait été fondée en 1924 par deux jeunes hommes employés des postes, Gustave Beyria et Gaston Lestrade. Poursuivis en justice, les deux hommes écoperont de trois mois de prison et de cent euros d'amende sans que les voix masculines de la littérature homosexuelle ne se fassent entendre pour leur défense. Comme on l'a déjà indiqué, Michel Carassou a récemment réévalué la présence de Cahun dans le journal en indiquant qu'elle y aurait signé des textes sous divers pseudonymes, réévaluant ainsi son engagement pour la cause homosexuelle. Cf Michel Carassou, *Inversions*, *op.cit.*

publiant les réponses des « savants et hommes de lettres » qui ont bien voulu y répondre¹. Ces différentes publications, que l'on peut lire comme des formes d'affirmation de Cahun, correspondent précisément à la fin de ses parutions nantaises, qu'entérine un dernier article publié dans la revue *La ligne de cœur*, dirigée par Julien Lanoë, autre proche du père de Cahun, intitulé « Carnaval en chambre », en 1926.

Cahun ne s'en tient pas à l'écriture et décide bientôt d'investir les planches. L'aventure théâtrale dans laquelle elle se lance entre 1925 et 1929, auprès du théâtre ésotérique, puis entre mars et juin 1929 de l'éphémère Plateau de Pierre Albert-Birot², est symptomatique de cette négociation entre capacité à assumer l'héritage familial et volonté d'autonomisation par rapport à lui, qui marque sa visibilisation. La passion pour le théâtre peut en effet être lue du point de vue de la transmission : dès l'enfance, Cahun manifeste ce goût en se produisant dans le cercle familial³. L'épouse de Marcel Schwob et donc sa tante par alliance est la comédienne Marguerite Moreno, grande figure du monde du théâtre et cinématographique de la première moitié du XX^e siècle, que Cahun rencontre enfant et qu'elle reverra à Paris. Le vif intérêt de l'oncle Marcel pour le théâtre de son ami Oscar Wilde lui a également été transmis, comme l'atteste par exemple l'article qu'elle signe en défense à la pièce de l'auteur anglais, « Salomé », dans *Le Mercure de France*. Cahun monte sur les planches, incarnant notamment la femme de Barbe-Bleue – autre écho au *Livre de Monelle* de Marcel Schwob où la figure y est représentée – mais aussi un homme dans la pièce intitulée *Banlieue*. L'aventure permet à Cahun d'investir ses thèmes de prédilection, comme celui du masque, de la poupée, etc. Le plateau lui permet aussi de s'exprimer ponctuellement par écrit : il donnera naissance à deux textes publiés dans le « programme-revue » du même nom en 1929 dont l'un est un extrait de son ouvrage *Aveux non avenues*. Si ce théâtre se défend du qualificatif d'avant-gardisme et qu'il connaîtra peu d'audience et une existence éphémère, il élargit le cercle d'intellectuels et d'artistes de Cahun et lui offre un espace d'expression multiple, en tant que comédienne, mais aussi metteuse en scène, écrivaine et même photographe⁴.

¹ Marie-Jo Bonnet rappelle que Claude Cahun, avec l'auteure féministe Suzanne de Callias, est la seule femme à s'engager publiquement pour la défense d'une revue homosexuelle (Marie-Jo Bonnet, Claude Cahun et Marcel Moore, un couple littéraire et artistique des années vingt précurseur du genre 'neutre', disponible en ligne, consulté le 11 mai 2012 (<http://www.tanianavarros-wain.com.br/labrys/labrys5/textos/mariejofr.htm>)). Six réponses à l'enquête furent publiés dans la revue, parmi lesquelles, une brève, de Havelock Ellis. (http://semgai.free.fr/doc_et_pdf/L_amitie.pdf)

² Pour rappel, cf. note 1, p.77.

³ François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, op.cit., p. 157.

⁴ Que cette multiplicité des rôles et des genres puisse se jouer à partir de l'activité théâtrale se comprend par le fait que la théâtralité est également au sens figuré constitutive à la fois de la vie et de l'œuvre de Cahun, comme on l'a souligné.

La diversité des occupations de Cahun se révèle également dans sa traduction du tome 1 de *L'hygiène sociale, La femme dans la société* de Havellock Ellis, qui constitue pour elle un ouvrage important. Sa parution au *Mercure de France*, en 1929, s'éclaire encore par les contacts qu'elle a trouvés auprès de ce microcosme littéraire. Mais d'autres activités attendent encore d'être investies. C'est d'abord le cas du domaine politique.

B- Entre art et politique : Claude Cahun surréaliste

Comme on l'a vu précédemment, la politisation effectuée dans les années 1930 constitue une étape déterminante dans l'itinéraire de Claude Cahun. Entre 1930, date de la parution de *Aveux non avenus*, et 1932, moment auquel elle rejoint l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (A.E.A.R), Claude Cahun est absente de l'univers intellectuel. La sensibilisation à la politique et plus particulièrement au marxisme permise dans le cadre de l'A.E.A.R est capitale : elle traduit d'abord l'autonomisation réelle de Cahun par rapport au cercle familial. Elle permet à la fois son inscription dans de plus larges cercles intellectuels et son entrée dans le surréalisme.

Dans le cadre de l'AEAR, Cahun signe les déclarations collectives contre le fascisme et l'impérialisme¹. Elle y rencontre un petit groupe d'intellectuels, le « groupe Brunet », composé notamment de Jean Legrand, Pierre Caminade et Néoclès Coutouzis. Ce dernier se révèle particulièrement important dans sa formation au marxisme qui lui permet de rédiger le pamphlet *Les Paris sont ouverts*. L'entrée de Cahun dans l'AEAR correspond à sa rencontre enfin permise avec le surréalisme – après des occasions manquées, telles sa déclinaison de l'offre de participation de Soupault à la revue *Littérature*. Breton, à qui Cahun adresse son texte en 1934, soit deux ans après leur rencontre, saluera cette interprétation dont il déclarera que « les conclusions resteront longtemps valables »². Ce ne sera pas le cas et *les Paris sont ouverts* incarnent en réalité bien ce destin biographique paradoxal de Cahun – je vais y revenir. Prolongeons pour le moment cet examen de la visibilité de Cahun. En 1935, c'est au groupe Contre-Attaque, réuni sous l'égide de Roger Caillois et de Georges Bataille, conçu comme une « union de lutte des intellectuels révolutionnaires », que Cahun prend part³.

¹ « Protestez », *Feuille rouge*, n°2, mars 1933 ; « Contre le fascisme mais aussi contre l'impérialisme français », *Feuille rouge*, n°4, mars 1933, repris dans Claude Cahun, *Écrits*, *op.cit.*, p. 545-547.

² André Breton, « La grande actualité poétique », *Minotaure*, n° 6, 1935. Voir également supra.

³ C'est à ce moment que Caillois et Cahun se rencontrent. Elle lui dédie un exemplaire des *Paris sont ouverts*, lui de son *Procès intellectuel de l'art* (F. Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, *op.cit.*, p. 301).

La participation de Claude Cahun aux activités surréalistes se fait alors plus directement visible. En 1933, elle avait répondu à deux enquêtes parues dans des revues surréalistes « Quelle a été la rencontre de votre vie », parue dans *Minotaure* et « Pour qui écrivez-vous ? », publiée dans *Commune*¹. En 1936, elle est présente à l'exposition surréaliste d'objets de la galerie Charles Ratton et, à la demande de Breton², signe un texte de présentation de l'objet surréaliste, « Prenez garde aux objets domestiques »³ et réalise trois objets *Souris Valseuses*, *Un air de famille*, *La marseillaise est un chant révolutionnaire. La loi punit le contrefacteur des Travaux forcés*, même si seulement les deux premiers figurent au catalogue. Ceux-ci vont être réutilisés pour les planches de l'ouvrage de Lise Deharme, elle aussi proche du surréalisme, *Le cœur de Pic*, paru en 1937, pour lequel Cahun réalise vingt illustrations⁴.

C- Une inscription dans le Paris artistique et intellectuel

On voit ainsi la manière dont Cahun se situe dans les années 1920-1930 au cœur du Paris artistique et littéraire. Elle dispose d'importants et divers réseaux de sociabilité parmi les avant-gardes. Les salons prospèrent alors dans ces années, tels celui de Gertrude Stein, de Nathalie Barney, ou encore, dans un registre différent, des sœurs Nardal qui réunit les intellectuels et artistes du Paris noir. Cahun s'inscrit dans cette dynamique. Son affinité avec différentes personnalités varie considérablement, obéissant également aux aléas des amitiés, parfois changeantes. Il faut ajouter que l'on est beaucoup plus renseigné, grâce aux écrits de Cahun et notamment à la correspondance accessible, sur ses rapports avec certain-e-s, ce qui recoupe sans doute la réalité des relations mais rien n'indique pour autant que certaines ne soient pas sous-estimées, en raison d'une absence de correspondance, existante ou retrouvée.

Si l'on dispose de moins d'informations concernant les années 1920, on sait pourtant Cahun proche de personnalités indentifiées. Rappelons-les. Elle fréquente par exemple le salon de l'actrice Grace Counstance Lounsbury – plus connue sous le nom de Constant Lounsbury – dans son hôtel particulier, à l'origine lieu d'accueil de L'Union des Amis des Arts Esotériques,

¹ « Réponse à l'enquête : quelle a été la rencontre capitale de votre vie ? », *Minotaure*, n°3-4, décembre 1933 ; « Pour qui écrivez-vous ? », *Commune*, n°4, décembre 1933.

² « Vous savez que nous préparons pour le 20 mai une exposition d'objets (surréalistes et para-surréalistes). A cette occasion doit paraître un numéro de *Cahiers d'Art* [...] Il se trouve paradoxalement qu'à l'heure actuelle aucun des textes en question ne concerne à proprement parler les objets surréalistes [...] J'ai pensé que vous seule seriez capable de traiter d'une manière parfaite un pareil sujet. Vous pourriez prendre connaissance à *Cahiers d'Art* de tous les documents photographiques et je ne doute pas que vous sachiez dégager mieux que personne le sens théorique de cette sorte de recherches (André Breton, Lettre à Claude Cahun, 28 avril 1936, coll.part.)

³ Claude Cahun, « Prenez garde aux objets domestiques », *Cahiers d'Arts*, I, II, 1936, reproduit dans *Écrits*, op.cit., p. 539-541.

⁴ Cf. chapitre 4.

qui concurrence progressivement le salon de Nathalie Barney. Elle s'y lie notamment avec le couple formé par Georgette Leblanc, actrice et écrivaine, et Margaret Anderson et rencontre Jane Heap, ces deux dernières étant co-fondatrices de *The Little Review*, très importante dans la littérature anglo-saxonne moderne¹. Sylvia Beach et Adrienne Monnier sont connues dès ces années, de même que la sculptrice Chana Orloff qui réalise un portrait d'elle en 1920-1921. Elle commence également à entretenir une longue relation, qui se poursuivra dans les années 1930, avec la danseuse Beatrice Wanger, dite « Nadja ».

En 1922, après deux ans passés rue de Grenelle, Cahun et Malherbe s'installent dans le quartier Montparnasse où résident des personnalités des mondes intellectuel et artistique, dans l'atelier du 70 bis rue Notre-Dame des Champs. Il est composé d'œuvres de Max Ernst ou de Joan Miro mais aussi d'objets rares hérités ou confectionnés par leurs propriétaires. L'étendue de leurs relations dans les années 1930 fait *in fine* de ce lieu, un microcosme important où sont reçues des personnalités des mondes littéraire et artistique, que l'on a pu rencontrer au cours de ce développement, parmi lesquelles Pierre Albert-Birot, Georges Bataille, Sylvia Beach, André Breton, Pierre Caminade, René Crevel, Lise Deharme, Robert Desnos, Jacqueline Lamba, Jacques Lacan, Henri Michaux, Marguerite Moreno, Chana Orloff, Benjamin Péret, Georges Ribemont-Dessaignes, Tristan Tzara, Jacques Viot, pour n'en citer que quelques-uns².

On peut mentionner ici deux correspondances pour préciser ces liens. Dans une lettre vraisemblablement adressée à Michaux³, l'invitant à dîner le vendredi soir, après avoir évoqué une rencontre par hasard avec Aragon, Cahun lui propose également de se joindre à Suzanne et elle la veille, mentionnant les personnes qui y seront présentes :

« Je veux vous dire, pour le cas où vous seriez d'humeur mondaine, qu'il y aura ici jeudi soir (de 9 heures à...) quelques personnes⁴ : Lise Deharme, dont je vous ai déjà parlé et qui dit aimer vos livres, Desnos et Youki Foujita, et deux amies de Lise Deharme, que je connais peu mais qui me plaisent assez je crois »⁵.

Dans un registre différent, une lettre adressée à Viot témoigne des contacts auprès d'éditeurs dont elle dispose. Elle jouera par exemple les intercesseurs en vue de tenter de permettre la publication d'un de ses récits, écrit à son retour d'Océanie, « n'encombrez pas les

¹ François Leperlier souligne qu'elles participent – peut-être également avec Beatrice Wanger et Couston Lounsberry –, aux activités spiritualistes et métaphysiques, où la danse joue un rôle important, qui se développent autour de Gurdjieff, mage, et que Cahun a pu être tenté même s'il est peu probable qu'elle ait eu avec le « mage » des contacts suivis (F. Leperlier, *CC, L'Exotisme intérieur, op.cit.*, p. 146).

² Cf. carnet d'adresses, JHT.

³ Lettre du 30 juin 1934, Jersey Heritage Trust.

⁴ C'est elle qui souligne.

⁵ *Ibid.*

colonies »¹. Si, certes, Cahun insiste dans cette lettre sur le peu de poids qu'elle a – « je ne suis pas bonne à grand-chose pour tout ça » ; « nous ne pouvons pas grand-chose mais sachez que le peu que je pourrais pour vous, soyez sûr que ce serait toujours de bon cœur » –, elle évoque également successivement ces contacts, auprès des Editions du Crès, de Grasset, mentionne Michaux comme intercesseur potentiel auprès de Jean Paulhan, puis Pierre Lévy de *Bifur*.

Cette inscription notable dans le Paris littéraire et artistique contraste largement avec l'image d'une Cahun marginalisée. De son vivant, et dans ces années parisiennes, elle jouit au contraire, du fait de son héritage familial et de sa volonté, en outre éclectique, de fréquenter des univers culturels qui l'attirent, d'une inscription notable et privilégiée dans les milieux avant-gardistes. Pourtant, si l'on examine de plus près les logiques de la production et de la réception de Cahun, on trouve déjà des éléments permettant de relativiser cette visibilité et de comprendre certaines des logiques de l'invisibilisation de son œuvre.

II- Les logiques de l'invisibilisation

A- Les scrupules face à l'écriture

Cahun contribue d'abord elle-même à la relativisation de sa visibilité. Elle se caractérise en effet par des scrupules à rendre sa production publique. Son travail photographique est relativement abondant, et ne représente encore vraisemblablement qu'une partie de celui qui a été produit, beaucoup de films ayant été détruits à Jersey au moment du pillage de la maison par les nazis. Or de son vivant, ses réalisations photographiques sont très peu publiées : seulement sept ensembles, qui plus est très disparates, l'ont été. À côté des héliogravures réalisées avec sa compagne Marcel Moore pour l'ouvrage *Aveux non avendus*, l'ensemble de 20 illustrations pour *Le Cœur de Pic* de Lise Deharme, ainsi que de deux des trois objets lui ayant été attribués pour l'exposition surréaliste d'objets de 1936², donc significatifs, on ne trouve que cinq photographies, dont trois à propos desquelles des doutes demeurent encore : un double autoportrait de Cahun, Frontière(s) humaine(s) ayant également servi de jaquette de couverture à l'œuvre éponyme de Georges Ribemont-Dessaignes, publiée en 1929 et qui fait écho à une des planches d'*Aveux non avendus* ; le portrait anamorphique, également du même nom, et de la même série, publié en 1930 dans *Bifur* ; probablement la célèbre photo de Sheila Legge, prise

¹ Elle échouera à permettre la publication de l'ouvrage de Viot. Des fragments paraîtront dans *La Révolution surréaliste*, n°1, 1930, p. 43-45.

² Il est d'ailleurs intéressant de noter que ces deux objets n'existent plus aujourd'hui autrement que sous la forme de photographies là où le seul objet restant, qui ne lui avait alors pas été attribué, est considéré comme une œuvre importante, s'inscrivant pleinement dans la tradition surréaliste. Je renvoie à mon commentaire, cf supra.

lors de l'exposition internationale du surréalisme de 1936 à Londres et souvent reproduite, lui ayant été attribuée *a posteriori*, ainsi qu'une du groupe surréaliste pour cette même exposition ; et enfin, sans doute, un autoportrait auquel elle fait allusion, mais jamais retrouvé¹.

Néanmoins, c'est surtout son rapport complexe à l'écriture, non dénué de mécanismes s'apparentant à l'autocensure dans ces années, qui illustre le mieux cette difficulté à rendre son travail accessible. Cahun se voulait avant tout littéraire, et s'il est difficile d'évaluer son œuvre, ce sont bien ces écrits, qu'elle a avant tout tenu à partager avec le public. Pourquoi sa production littéraire est-elle difficile à mesurer ? D'un côté, on peut considérer que Cahun a été un auteur assez prolifique entre 1913 et 1936 : elle a en effet publié trois ouvrages, au moins 77 articles et chroniques et une traduction. J'ai déjà mentionné le caractère remarquable des lieux de publications, parmi lesquels le prestigieux *Mercur de France*, pour une jeune femme de son âge, et la manière dont son nom a pu lui ouvrir certaines portes. En même temps, au regard de la grande diversité de ces écrits, de leur contenu et des réseaux dont elle dispose, cela n'est pas non plus absolument hors-du-commun. Sur ces 73 articles, 40 sont des « chroniques de modes », feuillets allant de quelques lignes à deux pages, publiés dans le journal de son père, *Le phare de la Loire*, chaque semaine, entre l'automne 1913 et l'été 1914 ; 17 (dont un texte décliné en quatre publications, « L'idée maîtresse ») sont publiés dans la revue nantaise *La Gerbe*, elle aussi dirigée par un proche de son père, collaborateur au *Phare*, Albert Gavy-Béledin. Il est ainsi très difficile d'évaluer cet ensemble, l'activité de Claude Cahun se révélant très inégale de par la nature, les lieux où elle publie et le rythme de sa production. Il faut encore ajouter à cela, pour l'essentiel et pour la période qui précède son départ à Jersey, les inédits : une longue suite, d'une centaine de pages, datée de 1913, restée sans nom à sa mort, mais pour laquelle elle aurait envisagé le titre de *jeux uraniens* et dont quelques extraits furent rassemblés et publiés par Leperlier dans les *Écrits* sous le titre de *Amor Amicitiae*² ; ainsi que quelques *Heroines*, en 1924. La guerre, à Jersey, sera l'occasion d'une activité soutenue d'écriture, avec laquelle on peut alors considérer qu'elle renouera. Mais ses journaux et feuillets autobiographiques ne constituent pas, là encore, bien qu'elle ait pu être désirée, un enjeu direct de publication.

Si l'on tente, bien que cela ne soit pas totalement non arbitraire, d'évaluer le nombre d'articles significatifs, à partir de leur qualité, de leur représentation de l'ambition littéraire de Cahun, et du lieu de publication, une dizaine de publications peuvent être ainsi caractérisées.

¹ François Leperlier, « Bibliographie. Œuvres photographiques. Publications », in CC, *L'Exotisme intérieur*, *op.cit.*, p. 479.

² Claude Cahun, *Écrits*, *op.cit.*, p. 489-495.

Comment alors comprendre ce relatif paradoxe, d'ailleurs grandissant, entre volonté d'écriture et scrupules à publier ? Même si cela ne lui est pas propre et peut être attribué à un certain nombre d'écrivains, Cahun se caractérise à la fois par une conscience de ses dispositions, une volonté d'écrire, et un auto-dénigrement permanent. Le poids de l'héritage familial peut en partie l'expliquer. Mais il s'agit également d'être plus attentif/ve à la manière dont s'expriment ses scrupules. Les écrits cahuniens, des notes non publiées comme des lettres, exprime cette difficulté. Un brouillon d'une lettre adressée à Jacques Viot, daté autour de 1931, apparaît particulièrement révélateur de ce processus. Après avoir signé, Cahun poursuit tout un propos, qu'elle rayera avant de le réécrire. Or la première phrase, reprise dans chaque paragraphe (celui rayé et celui non rayé) commence en ces termes :

« Non je n'écris pas. Je déteste tout ce que j'ai fait ».

Que Cahun raye cette phrase puis la reprenne telle quelle témoigne de la perception d'une justesse du propos au moment où elle l'énonce. Elle est précisément accentuée par sa négation première, suivie de sa reprise très exactement dans les mêmes termes. La continuité de cette préoccupation est attestée par le fait que vingt ans après, elle exprime, toujours dans une correspondance, cette fois avec Charles Henri-Barbier, à la fois le souhait et la difficulté d'écrire :

« Suzanne cherche à me bercer de l'illusion que je pourrais écrire encore [...], mais je ne le crois pas »¹.

Le vocabulaire utilisé, ainsi que l'aveu, plus direct ici, de l'incapacité, reproduisent cette même dialectique. Toujours dans sa longue correspondance avec Barbier, son légataire, auquel elle écrit beaucoup à la fin de sa vie, on retrouve cette impossibilité, cette fois reformulée en des termes plus intellectuels, associée à cette nécessité d'écrire, ici radicalisée :

« Vivre [écrire] est pour moi cette « impossible » acrobatie de la poésie à l'historicité »².

L'analogie entre la vie et l'écriture témoigne de son caractère primordial. Cette importance est renforcée par le fait que ceci intervient après la guerre, qui l'a considérablement

¹ Claude Cahun, Lettre à Charles-Henri Barbier, 21 janvier 1951.

² *Ibid.*

éprouvée, et à la fin de sa vie. On peut alors soutenir que la valeur accordée exprime en partie les scrupules de Cahun.

B- *Aveux non avenues* ou la révélation des contradictions de Cahun

On peut aller plus loin dans l'analyse du rapport complexe de Cahun à l'activité littéraire et examiner la manière dont il influe sur la réception de son travail. Car elle s'essaie néanmoins à la tâche et tente de faire publier ses écrits. Mais alors, l'absence de reconnaissance de sa production renforce les hésitations premières et se traduit par une désertion de l'activité littéraire. En témoignent l'écriture et la réception de son ouvrage majeur, publié en 1930, *Aveux non avenues* ; oeuvre complexe, combinant différents genres littéraires (poèmes en prose, aphorismes, récits de rêve, « essais »), qui se joue des codes de l'autobiographie, et composé d'héliogravures réalisées par sa compagne Suzanne Malherbe/ Marcel Moore, « d'après les projets de l'auteur »¹.

L'histoire de cet ouvrage est particulièrement symptomatique des scrupules de Cahun et de sa difficulté à répondre aux exigences du monde littéraire. C'est suite à une proposition d'Adrienne Monnier, grande figure du Paris littéraire de l'époque², d'écrire ses confessions que Cahun entreprend la rédaction de l'ouvrage. On dispose de lettres envoyées par Cahun à Monnier, qui donnent bien le ton de cette relation – même s'il est également vraisemblable qu'elles ne permettent pas d'en évaluer toute la dimension. La libraire et éditrice a d'emblée un jugement assez dur pour sa cadette de deux ans seulement, à laquelle elle semble reprocher, à en juger par les mots de Cahun, d'« écrire gratuitement »³. L'accord sur le projet est en réalité seulement de façade ; les deux femmes ont des perspectives éloignées, ce que Cahun traduit d'emblée ironiquement en prétendant avoir compris ce que la première « attendait » d'elle :

« Vous m'avez dit d'écrire une confession parce que vous savez bien que c'est actuellement la seule tâche littéraire qui puisse m'apparaître tout d'abord réalisable, où je me sente à l'aise, me permettant une prise directe, un contact avec la vie concrète, avec les faits... Mais je crois avoir bien compris de quelle façon, sous quelle forme vous entendiez cette confession (en somme : sans tricherie d'aucune sorte) »⁴.

¹ Claude Cahun, *Aveux non avenues*, *op.cit.*

² Adrienne Monnier est la fondatrice de la maison des amis des livres, où les grands auteurs de l'époque se retrouvent et empruntent les derniers ouvrages publiés (Claude Cahun y a aussi sa fiche dès le début des années 20). Cf Adrienne Monnier, *Rue de l'odéon*, Paris, Albin Michel, 1960.

³ Claude Cahun, Lettre à Adrienne Monnier, 2 juillet 1926, bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Elle écrit également : « Vous avez compris, m'a-t-il semblé, que je me croyais doublement exceptionnelle, ou quelque chose de ce genre... Certes ! Ce serait parfaitement ridicule et sot de ma part. Il est du reste fort possible que plusieurs pages de mes manuscrits donnent cette impression ».

⁴ *Ibid.*

Peu avant dans cette même lettre, elle exprime de façon subtile mais plus claire son incapacité à suivre les conseils de Monnier :

« Les tares de mon esprit et ses excroissances les plus artificielles sont trop enracinées ; et ce n'est pas trente ans passés... »¹.

Et Cahun de finir par affirmer son incapacité :

« N'ayez pas grand espoir »².

On voit ainsi la manière dont Cahun se dérobe en réalité d'emblée. Poursuivant sur ce registre d'auto-négation, elle s'adresse à nouveau à Monnier, deux ans plus tard, afin de lui demander de publier son ouvrage :

« Je vous ai dit que je voulais publier mes *Aveux non avenues* – en attendant mieux. A titre d'expérience psychologique et morale sur moi-même. – Je rêve...l'impossible encore une fois naturellement !... C'est-à-dire de publier chez vous (!), avec une préface de vous (!) disant tout le bien que vous pensez de moi – et tout le mal : toutes les réserves que mon emprisonnement symboliste, mes entêtements puérils, mes ignorances, mon aveuglement, mon incompréhension de la vie, etc, vous contraignent à faire »³.

L'attente de quelque chose de « mieux » formulée par Cahun atteste tout à la fois de la considération de Cahun pour son ouvrage et de la possibilité d'une amélioration qui traduisent simultanément l'autodénigrement et l'envie d'écrire. Devant tant d'aveux d'incompatibilité, on ne s'étonne pas qu'Adrienne Monnier se dérobe la requête de Cahun. On voit la manière dont l'auteure participe activement à ce refus, anticipant tôt la critique tout en rejetant la possibilité de la mettre à mal.

Les réserves de Monnier rejoignent du reste les critiques que l'on trouve par exemple chez Léautaud, et qui ne sont pas sans fondement. L'écriture de Cahun est en effet particulièrement difficile. A cela s'ajoute son entêtement à ne pas s'inscrire dans un genre littéraire défini. C'est aussi l'argument qui soutient le refus de publier de la NRF, Jean Paulhan qualifiant l'ouvrage de « genre indéterminé »⁴. *Aveux non avenues* sera finalement publié par

¹ Claude Cahun, Lettre à Adrienne Monnier, 23 juillet 1926.

² *Ibid.*

³ Claude Cahun, Lettre à Adrienne Monnier, 20 juin 1928.

⁴ François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, *op.cit.*, p. 177-178.

Pierre Lévy, aux Editions du Carrefour, avec une préface de Pierre Mac Orlan, suite au refus d'Adrienne Monnier, sollicitée à nouveau, de l'écrire¹.

L'ouvrage sera seulement tiré à 445 exemplaires. Il sera peu reçu. On trouve par exemple un compte-rendu positif dans le Journal *Aux Ecoutes*, fondé par Paul Lévy, ancien collaborateur du père de Cahun, signé Aristide². Parmi les proches, Pierre Albert-Birot témoignera à Cahun son admiration :

« J'ai seulement admiré votre livre [...] Vous êtes maintenant debout dans les lettres françaises, dans les lettres tout court »³.

Cahun se trouve alors en réalité éloignée des « lettres françaises ». Breton lui-même restera perplexe face à l'ouvrage, qu'elle lui donne au moment de leur rencontre :

« Il est vrai que j'ai jeté sur votre livre un regard qui s'est fait de page en page plus interrogateur et plus fixe [...] Il y a ce qui m'est un peu étranger, ce qui m'est très proche, ce qui m'est hostile [...] Je me demande où diable vont ces gens, lestés de prénoms ou d'initiales, qui s'abîment successivement dans ces 'Aveux' ⁴».

La déception quant à la carrière de cet ouvrage marque alors le retrait de Cahun de l'activité littéraire. Cela sera suffisamment marquant pour qu'elle y revienne elle-même dans ses *Confidences au miroir*, œuvre autobiographique laissée inachevée à sa mort, mentionnant ses « anciens amis » :

« Quant à la porte Rouquine, à ceux-ci, nos commensaux jadis, nos familiers idéologiques, ils me réservaient pour égayer les dures années 45-47... leur trahison, leur beurre ranci, leur contresens de mes *non-avenus*, leur lait tourné, leur ciguë qui m'était préparée »⁵.

Que Cahun évoque la déception quant à ces *Aveux*, simplement qualifiés ici de « non-avenus », comme pour mieux suggérer l'échec qu'ils représentent, parmi d'autres, en des termes forts, plus de quinze ans après, atteste de son importance. De fait, elle ne publiera plus à partir de là d'écrits dans la tonalité de ceux passés. Les nouvelles formes que prend l'écriture, outre épistolaire, sont à la fois éloignées de la littérature et moins abondantes. Surtout, jusqu'en 1937,

¹ Claude Cahun à Adrienne Monnier, Lettre du 20 juin 1928.

² *Aux Ecoutes*, 1930.

³ Pierre Albert-Birot, Lettre à Claude Cahun, 23 juin 1930, JHT.

⁴ André Breton, Lettre à Claude Cahun, 17 avril 1932.

⁵ Claude Cahun, *Confidences au miroir*, in *Écrits, op.cit.*, p. 616.

date de son départ pour Jersey, son activité est affiliée à celle des surréalistes, d'un point de vue artistique et politique.

C- Quelle femme surréaliste ?

Le processus d'invisibilisation de Cahun peut aussi être rapporté à son positionnement particulier dans le surréalisme : ni femme, ni objet de désir, ni muse, ni jeune, mais en outre à l'attitude « cavalière » qui désarçonne, comme on l'a souligné, Breton. En outre, Cahun publie un ouvrage important pour le surréalisme, dont la réception et la diffusion vont en réalité contribuer à son effacement comme sujet féminin et, avec lui, à son invisibilisation comme intellectuelle. Si Breton désigne bien Cahun comme étant une femme lorsqu'il évoque sa contribution *Les paris sont ouverts*, il faut néanmoins noter la manière dont ce fait sera largement occulté. Cette occultation est d'abord rendue possible par le caractère neutre du prénom que Cahun s'est choisi en se prénommant Claude. En outre, en se posant comme théoricienne politique à travers cet ouvrage, Cahun renforce le brouillage des cartes introduit par l'usage d'un prénom neutre. Le nom et le type de texte doivent en effet être rapportés au contexte : nous sommes en 1934, période à laquelle peu de femmes sont susceptibles d'écrire et plus encore de publier des textes de cette nature, c'est-à-dire politique.

Ainsi, pour lire ce texte comme pouvant avoir été écrit par une femme, il faut être un lecteur ou une lectrice particulièrement attentif-ve à la question du genre. Ceci d'autant plus que l'emploi du « je », et ainsi les accords au féminin sont très rares – on n'en trouve que deux occurrences¹. C'est très précisément ce que Leperlier, pourtant lecteur vigilant, avoue, évoquant sa découverte de Cahun à travers ce texte, figurant parmi ceux rassemblés par Maurice Nadeau, qui accompagnent sa narration de l'histoire du surréalisme :

« Parmi les Documents, qui formaient le second volet, je découvris dans l'enthousiasme La poésie garde son secret, la première partie des *Paris sont ouverts* – d'un certain Claude Cahun dont j'ignorais tout. Personne autour de moi ne pouvait me renseigner. En dépit de très rares accords au féminin, on ne réalisait pas que ce fût écrit par une femme. Le prénom s'imposait au masculin »².

¹ « Il serait utile de faire d'autre part, l'analyse de *poèmes activité d'esprit*. Leur traduction produirait parfois, j'en suis persuadée, des révélations de ce genre [...] » ; « je me vois forcée de reconnaître » (Claude Cahun, *Les paris sont ouverts*, op. cit., p. 10 ; 14 [510 ; 514 in *Écrits*]).

² François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, op.cit., p. 448.

L'erreur faite par Leperlier s'éclaire si l'on considère que, outre qu'il soit un homme, il côtoie lui-même l'univers surréaliste, très largement masculin. Il est aussi intéressant de noter que l'erreur eût pu être commise par beaucoup, pour les raisons que je viens d'indiquer. En ce sens, il faut alors reconnaître une validité au propos de Leperlier qui poursuit :

Après tout, Claude n'avait-elle pas ménagé cette méprise ? ¹»

Néanmoins, la phrase concluant le commentaire est particulièrement notable car elle révèle bien les logiques genrées, aussi inconscientes, à l'œuvre dans le travail de lecture. Dire que « le prénom s'imposait au masculin », c'est reproduire des mécanismes genrés : « naturellement », tout porte, pour un homme, connaissant un milieu comme le surréalisme, masculin, plus largement le contexte intellectuel, historique et politique qui accrédite cette prédominance, et ne s'interrogeant ainsi pas sur le caractère neutre, donc potentiellement féminin, du prénom, à considérer le propos comme relevant de la plume d'un homme.

C'est en ce sens que l'on peut montrer la manière dont le genre participe à l'invisibilisation de Cahun comme intellectuelle. D'une part, on voit que le rôle de Cahun dans son effacement comme sujet féminin n'est pas négligeable. Mais, d'autre part, cet auto-effacement a besoin d'être corroboré et radicalisé par une lecture genrée, qui attribue à un texte politique, écrit par un nom mixte, dans les années 1930 et dans les milieux avant-gardistes, une signature masculine.

Il faut alors aller plus loin et considérer la participation active à l'effacement de Cahun comme sujet féminin. La traduction anglaise de propos de Breton nous en offre un bon exemple. Ainsi, dans la version anglaise de *Qu'est-ce que le surréalisme, What is surrealism*, éditée et introduite par Franklin Rosemont, parue en 1978, Claude Cahun apparaît comme un homme :

« It is of particular interest that the author of *Les Paris sont ouverts* has taken the opportunity of expressing *himself* from the historic point of view. His appreciation is as follows [...] »².

Cette présentation masculine de Cahun est d'autant plus intéressante si l'on examine l'identité du traducteur. Le texte est en effet une reproduction de celui de David Gascoyne, parue en 1936. Or ce dernier fait non seulement partie du groupe surréaliste mais a participé à

¹ *Ibid.*

² C'est moi qui souligne.

certaines de ses manifestations avec Cahun. Leperlier explique par exemple, pour corroborer la thèse selon laquelle Claude Cahun aurait couvert, en tant que photographe, l'exposition surréaliste qui s'est tenue à Londres en 1936, co-organisée par Gascoyne et Robert Penrose, le fait que ses propos lui ont été transmis par Michel Rémy qui les aurait recueillis de Gascoyne lui-même, sur lequel il a travaillé¹. Gascoyne n'avait peut être pas assez fait attention à Cahun pour pouvoir faire le rapprochement entre la femme qu'il voit, avec et pour laquelle il pose même en photo en 1936, et l'auteur des *Paris sont ouverts*. Mais alors, cette ignorance n'en révèle pas moins que c'est toujours bien la logique du genre qui prévaut. Non seulement, Gascoyne ne s'interroge alors pas sur l'identité de l'auteur mais la reprise de son texte participe à la reproduction de l'effacement de Cahun comme intellectuelle². Cette invisibilisation est en outre renforcée par cette même confusion quant au genre de Cahun dans un autre ouvrage, où elle est par ailleurs qualifiée de manière un peu rapide « d'écrivain communiste », publié en 1935 et réédité, avec une nouvelle introduction, en 1982, *A short survey of surrealism*³. Il faudra attendre la troisième édition de 2000, introduite par Michel Rémy, pour que l'erreur quant au genre de l'auteur soit enfin corrigée.

Ce petit ouvrage, s'il a ainsi permis à Cahun, à travers le surréalisme, de résister malgré tout à l'oubli le plus total, participe d'un conflit sur le genre de son auteur qui révèle, à son niveau, les logiques genrées à l'œuvre dans la lecture et la diffusion des textes et des idées. Il tient, en outre, dans l'itinéraire de Cahun et son devenir intellectuelle, une place tout à fait singulière, marquant à la fois la possibilité de son inclusion dans le surréalisme, de sa visibilité à son époque, et de son maintien dans une invisibilisation relative comme sujet féminin – et donc sujet tout court.

Le paradoxe de la survie artistique et intellectuelle des femmes surréalistes réside en effet dans leur capacité à assumer cette position en tant que sujet genré, qui s'opère le plus souvent dans une dialectique altérité/émancipation, pour le dire autrement entre renvoi au rôle d'objet et affirmation de soi comme sujet. Pour que cela soit possible, non seulement faut-il que cette capacité soit produite, sous une forme scripturale ou picturale, mais qu'elle soit diffusée. Or nous avons noté que Cahun faisait relativement défaut à cela. Jamais elle ne vivra, ou du moins n'exprimera, sous quelque forme que ce soit, ce conflit entre un statut d'objet et la

¹ François Leperlier, *CC, L'Exotisme intérieur*, op.cit., p. 373.

² Cette erreur sera encore susceptible d'être reproduite bien après. Cf Helena Lewis, *The politics of Surrealism*, New York, Paragon House, 1988.

³ A very valuable estimation of the whole question of Aragon's poetry and of the relation between poetry and propaganda, is provided by a pamphlet published in 1934 by Claude Cahun, a communist writer [...] He also writes... (David Gascoyne (1935), *A short survey of surrealism*, San Francisco, City Light books, 1982).

volonté de s'affirmer comme sujet en tant que surréaliste, qui est le lot de la majorité des femmes surréalistes et qui explique leur éloignement du groupe, voire leur refus même, pour certaines, d'être qualifiées de surréalistes¹. Ce sera même l'inverse, comme en témoigne le fait qu'à la fin de sa vie Cahun sera l'une des rares, peut-être même la seule, à affirmer son appartenance au groupe.

Il faut, là encore, replacer cette volonté d'affirmation dans le contexte. Cahun écrit en 1953, où, si les premiers bilans de l'expérience surréaliste commencent largement à être faits, peu de femmes ont encore pris leur distance avec le mouvement. Non seulement Cahun meurt, si l'on peut dire, trop tôt, mais dans un contexte où elle est isolée, loin de la France, et très éprouvée par son expérience durant la guerre et sa détention – elle mourra un an plus tard².

III- Le processus de revisibilisation de Cahun : les fabrications d'une icône

La revisibilisation de Cahun jusqu'à sa fabrication comme icône s'est opérée à partir d'un double mouvement, qui va progressivement se traduire par une contradiction, entre une célébration globale en tant que personne exceptionnelle, d'abord promue par son biographe, François Leperlier, et une redécouverte davantage artistique, orientée par diverses perspectives féministes, en particulier aux États-Unis. Les fabrications de l'icône Cahun révèle ainsi les modes de production du savoir, assurant et freinant à la fois sa construction comme artiste et intellectuelle.

A- Quelques notes de survie

Avant sa redécouverte dans les années 1980, quelques personnalités proches du surréalisme et/ou ayant connues Cahun participent à la survie de l'œuvre. Maurice Nadeau, dans son *Histoire du surréalisme*, qui a permis à Leperlier de la redécouvrir, publie la première partie des *Paris*, « La poésie garde son secret » et mentionne la brochure dans les ouvrages critiques à consulter. Evoquant la fondation de Contre-Attaque, il mentionne aussi le manifeste du 7 octobre 1935, signé notamment par « des sympathisants au surréalisme comme

¹ C'est le cas par exemple de Jacqueline Lamba ou de Leonora Carrington.

² J'ai également souligné précédemment la manière dont c'est précisément son positionnement dedans/dehors par rapport au mouvement qui peut expliquer cette reconnaissance quasi-inconditionnelle.

Claude Cahun »¹. En 1968, dans l'ouvrage de Ferdinand Alquié, Robert Stuart Short, qui a effectué une thèse sur l'histoire politique du surréalisme dans l'entre-deux guerres, rapporte dans un entretien l'évocation par Jean Dautry d'une réunion de Contre-Attaque ayant eu lieu chez Claude Cahun, occurrence également citée dans la correspondance entre Bataille et Roger Caillois. En 1970, Pierre Caminade dans *Image et métaphore*, évoque également Cahun :

« Que Reverdy, Valéry, Spire, les linguistes et les surréalistes en soient ou non conscients, ils obéissent à une nécessité intellectuelle profonde : leurs démarches visent à compléter celle d'un Marx qui découvre dans la plus-value le mystère de l'accumulation capitaliste et du système tout entier. A la connaissance du 'secret commercial' doit correspondre la connaissance du 'secret poétique' qui, proche du secret religieux, est l'ultime rempart de l'aliénation. Une brochure due à une jeune femme d'alors, 1932-33, Claude Cahun, chez laquelle se retrouvaient quelques surréalistes et les francs-tireurs comme Jean Legrand et nous-même, témoigne de ce désir de *dévoiler*. Le titre courant en haut de page répétait cette formule : la poésie livre son secret. Elle le garde. Signalons que cette brochure mettait en cause ce que certains appelaient la trahison d'Aragon ».

C'est en particulier l'intérêt pour le surréalisme dans son rapport à la politique qui assure donc à Cahun une forme de survie². La mention d'Henri Béhar, dans son histoire du surréalisme parue en 1984, va encore dans ce sens. Il est en outre très intéressant de noter que c'est alors, relativement au surréalisme, et dans un positionnement dedans/dehors par rapport à lui, que Cahun est mentionnée. Les vocabulaires de « sympathisant » du surréalisme, le fait que « quelques surréalistes et franc-tireurs », dont Caminade déclare faire partie, soient cités, maintiennent une forme de visibilité qui va peu à peu constituer un enjeu majeur dans la postérité de Cahun.

B- La réinsertion dans l'historiographie du surréalisme

C'est initialement un homme, François Leperlier, proche du surréalisme et isolé, qui se retrouve à reconstruire la vie et l'œuvre d'une femme qu'il qualifie « d'héroïne inconnue », et que la politisation, dans le cadre du surréalisme, a prévenu de l'oubli le plus total. Parallèlement à sa découverte, la production artistique de Cahun commence à être diffusée, suite à la revente,

¹ Cahun et Nadeau sont tous deux signataires du manifeste de la FIARI, fondée par Breton en 1937 « A bas les lettres de cachet ! A bas la terreur grise ! », reproduit dans Claude Cahun, *Écrits*, *op.cit.*, p. 555 Si on ne sait s'ils ont pu se côtoyer, ils se sont en tout cas retrouvés à la même époque autour d'idées communes.

² On peut également mentionner la correspondance entre Bataille et Caillois, renvoyant à un article de Dubief paru dans *Textures* en janvier 1970 (n°6, p. 52-60) et à « Contre-Attaque », propos recueillis de R. Stuart Short dans les *Entretiens sur le surréalisme* de Alquié (Mouton, 1968, p. 154) et évoquant le rôle de Cahun dans CA : « selon Jean Dautry, l'une des réunions constitutives du mouvement eut lieu chez Claude Cahun ».

à la mort de Suzanne Malherbe en 1972, des différents objets appartenant au couple¹. Les années 1980 voient ainsi le début de la diffusion de l'œuvre de Cahun (et de Moore). En 1980, à Genève, la Galerie Givaudan expose des œuvres de Claude Cahun, obtenues grâce à une vente de livres à Londres, puis en 1985, le *Corcoran Gallery of art*, à travers l'exposition « L'amour fou. Photography and Surrealism », suivie de l'exposition « Explosante Fixe. Photographie et surréalisme », au centre Pompidou participent à cette diffusion. Mais on dispose alors de peu d'informations quant à l'artiste exposée, et un certain nombre d'erreurs biographiques sont reproduites². La première exposition personnelle de Cahun a ainsi lieu en 1992³, aux galeries newyorkaise et parisienne de Virginia Zabriskie. La galeriste avait découvert un objet de Claude Cahun présenté à l'exposition surréaliste d'objets de 1936, demeuré absent du catalogue d'exposition et ayant jusqu'alors été attribué à un anonyme⁴, le seul conservé, « La marseillaise est un chant révolutionnaire », qu'elle avait choisi de faire figurer dans son exposition « Surrealism 1936 » et que François Leperlier, écrivant alors sa thèse sur Cahun a authentifié comme ayant bien été réalisé par elle⁵. Tous deux s'étaient par la suite rendus à Jersey, où l'œuvre de Cahun attendait encore largement de trouver preneur ; Zabriskie avait ainsi racheté différentes photographies à John Wakeham, que l'on retrouve dans cette première exposition personnelle.

¹ Le principal acquéreur des objets de la vente est un Jersiais, John Wakeman. Très intéressé par le surréalisme, il repère parmi les éléments mis aux enchères des livres d'Aragon, de Crevel ou de Breton notamment, ainsi qu'une correspondance entre ce dernier et Claude Cahun, dont il ignore alors qui elle est. Pour une somme dérisoire (21 £, l'équivalent de 30\$ actuels), il achète plusieurs lots et réalise la richesse de ce qu'il vient de se procurer, collection qu'il augmente alors en rachetant deux semaines après, lors d'une seconde vente, d'autres cartons, contenant des illustrations de Moore, le buste de Cahun réalisé par la sculptrice Chana Orloff. Il récupère finalement des lots n'ayant pas trouvé acquéreur à l'issue de la dernière vente, parmi lesquels des lettres de Cahun et des photographies. La dispersion de l'œuvre de Cahun dans les années 1980, suite à l'intérêt grandissant de plusieurs collectionneurs et galeristes se fait par le biais de la vente et du prêt par Wakeman d'objets de sa collection. Il prête par exemple des éléments qui serviront à l'exposition organisée par le *Jersey Heritage Trust* en 1993 (Martin Wyness, « I'll take the lot... », *Jersey Now*, été 1993, p. 20-21).

² Par exemple, dans l'exposition « l'amour fou », les auteurs expliquent que Cahun, d'origine juive, est morte en déportation. Cette erreur est reprise à la première recherche écrite portant attention à Cahun, parue en 1982, d'Edouard Jaguer. Grâce à cet ouvrage, l'œuvre artistique mais aussi écrite (*Aveux non avenues, Le cœur de Pic*) est introduite au public. Seulement, l'auteur évoque également, outre l'erreur biographique indiquée, l'hypothèse selon laquelle Moore et Cahun pourraient être une même personne, et confond *Les Paris sont ouverts* et *Aveux non avenues*, en restituant une thèse qui d'ailleurs n'est pas même celle des *Paris*, présentant l'ouvrage de 1930 comme un « essai consacré aux différents rapports entre les intellectuels et les partis révolutionnaires » (Edouard Jaguer, *Les mystères de la chambre noire. Surréalisme et photographie*, Paris, Flammarion, 1982).

³ Leperlier se contredit en réalité puisqu'il garde cette date dans son exposé, alors qu'il mentionne dans sa bibliographie la galerie Givaudan comme ayant été la première à permettre cette exposition personnelle. Il semble que cette date soit bien la bonne.

⁴ Cf par exemple Dawn Ades, *Dada and surrealism reviewed*, London, Arts Council of Great Britain, 1978, p.294.

⁵ Elle l'avait elle-même racheté suite à la vente des effets de Charles Rattou. Un catalogue d'exposition(s) bilingue paraît en 1992 dans lequel figure une des premières publications de Leperlier sur Cahun, « Vers une poétique du livre », in *Paris in the 1930s. Surrealism and Photography /Paris des années 30. Le surréalisme et le livre*, Paris, New York, Zabriskie, 1991, p. 7-15.

Le premier article à paraître sur Claude Cahun est signé Nanda Van den Berg, « Claude Cahun, La révolution individuelle d'une surréaliste méconnue » à l'été 1990 dans la revue *Pleine Marge*. La réintroduction dans le surréalisme constitue encore au départ, la manière dont Cahun est approchée comme en témoigne le titre et la / les question(s) principale(s) posée(s) par l'auteure consistant à se demander où on peut la placer dans le surréalisme et pourquoi elle a été négligée dans l'historiographie¹. Dans cette logique, après deux articles parus en 1991, c'est en 1992 que paraît la première monographie de Leperlier, *Claude Cahun. L'Ecart et la métamorphose*, chez Jean-Michel Place, éditeur ayant publié les surréalistes et leurs sympathisants, issu de sa thèse soutenue en 1991. Entre 1994 et 2010, date de la dernière exposition sur Cahun à laquelle il participe, tenue au jeu de paume, Leperlier participe activement à cinq expositions, donnant lieu à autant de catalogues, publie cinq articles, un petit texte chez Photopoché intitulé *Claude Cahun* en 1999, et se livre à un nouvel essai biographique en 2006, *Claude Cahun, L'Exotisme intérieur*, qui représente le travail le plus complet sur l'artiste et l'intellectuelle, confirmant ainsi son statut d'autorité. Il faut ajouter à cela son important travail d'édition. En 2002, il rassemble beaucoup de textes, épuisés ou inédits de Claude Cahun, dans un important volume de près de 800 pages. En 2006, il fait paraître séparément, dans la collection Mille et une nuits, un texte intitulé *Héroïnes*, qui contient, comme dans les écrits, aussi des inédits². Enfin, en 2011, il fait paraître à nouveau, toujours dans cette collection, *Aveux non avenues*³.

On peut imaginer qu'une telle redécouverte et la possibilité de faire connaître une œuvre et son auteur, se traduit par un rapport particulier à l'objet. Tout biographe établit en effet une relation spécifique à son/sa biographié-e. François Leperlier confesse qu'il se « découvrai[t] largement dans cette affaire et [que] c'est ce qui [l'] a soutenu et procuré le plus de joie⁴ ». Son rapport à l'objet dépend d'un point de vue qui détermine une certaine vision de l'exceptionnalité de Cahun. Mais elle est alors susceptible d'être investie, ainsi différemment, par d'autres chercheur-e-s, selon leurs propres points de vue, qui ne correspondent pas toujours à ceux du biographe qui l'a ramenée à l'existence et ainsi participé au début de la construction de sa

¹ Van der Berg ne peut malheureusement que donner des éléments de réponse, qui gagnent à être approfondis, ce que je me suis employée à faire dans ce travail. Elle compare par exemple l'activité photographique et le rapport à l'objet de Cahun à celui de Breton et d'Éluard, mais ne mesure pas qu'il s'agit d'enjeux différents, ceux-ci ne s'étant que très occasionnellement livrés à l'activité, et n'évoque que rapidement le rôle du genre, mais sans le constituer comme véritable enjeu, comme le fait qu'elle ne fut pas prise en main par un homme du groupe contrairement aux autres femmes.

² Parmi les inédits, figurent « L'Allumeuse », « Marie », « Cendrillon », « L'épouse essentielle », « Salmacis », « Celui qui n'est pas un héros ».

³ En 2002, il mentionnait également la parution prochaine de la correspondance de Cahun, dont seulement quelques lettres et extraits paraissaient alors dans les *Écrits* mais le projet n'a toujours pas vu le jour.

⁴ François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, *op.cit.*, p. 449.

postérité. Si Cahun aurait sans doute également pu être redécouverte sans Leperlier, comme son œuvre photographique commençait à se diffuser parallèlement, il est particulièrement intéressant de noter que ce sont d'emblée des formes de réappropriation antagoniques potentielles – monde de l'art américain contre univers intellectuel français – qui se sont cristallisées autour d'elle. Au départ, l'adoption d'une perspective surréaliste commune a pu sembler masquer cette potentialité. Mais ceci ne va guère durer et Cahun et son œuvre vont donner lieu à des investissements divers et passionnés très précieux en termes de compréhension de la construction du savoir, déterminant les formes de la revisibilisation de Claude Cahun elle-même.

C- Le tournant butlerien et les différentes approches française(s) et américaine(s)

L'œuvre de Cahun va rapidement susciter un engouement parmi les chercheuses féministes et *queer*, historiennes de l'art, critiques, et en charge de commissions d'exposition, ou conservatrices de musée. De ce côté de l'Atlantique, les perspectives prétendent s'éloigner de – voire se poser comme antagoniques par rapport à – celles de Rosalind Krauss, éminente historienne de l'art, spécialiste du surréalisme, qui réhabilite dès 1985 Cahun, mais dont la position par rapport au mouvement est souvent considérée comme non critique par les féministes¹. L'œuvre cahunienne échappe ainsi très largement à la forme qu'a prise sa réintroduction première, ne tenant pas compte du genre, dans la tradition surréaliste – et pas simplement à cette tradition. Il s'opère en outre des bouleversements importants, en particulier aux États-Unis, dans la théorie féministe, sous l'impact de la théorie *queer* naissante, qui se révèle déterminante dans l'émergence de l'objet Cahun². La réception de Cahun n'est en effet pas séparable des questionnements en matière de genre et de sexualité, qui explosent en particulier au début des années 1990, comme en témoigne de manière paradigmatique la très large réception du livre de Judith Butler, *Gender Trouble. Feminism and the subversion of identity*³. Il existe alors dans le champ artistique une exploration importante du thème de

¹ Entre 1985 et 1999, elle n'écrira en outre pas sur Cahun et, comme le rappelle Aliaga, omettra même de la citer dans une anthologie pourtant essentielle, parue en 2000, Hal Foster, Rosalind Krauss, Yve Alain-Bois, Benjamin H.D. Bushloh (ed.), *Art since 1900. Modernism, Antimodernism, Postmodernism*, New York, Thames and Hudson, 2004.

² Il faut aussi mentionner au Canada les travaux de Andréa Oberhuber, professeure de littérature à l'Université de Montréal, francophone, qui définit sa démarche entre *gender studies* et gynocritique. Les travaux produits au Canada se situent ainsi tendanciellement au croisement de ces deux approches, considérant l'apport des études de genre sans pour autant utiliser à proprement parler cette approche – et la qualification de sa démarche par Oberhuber comme « gynocritique » le signifie bien, faisant en outre davantage écho aux travaux du *French Feminism*. Une forme d'articulation peut aussi être diagnostiquée concernant les travaux produits en Angleterre sur lesquels je vais revenir.

³ Rappelons qu'il faudra attendre 2005 pour que l'ouvrage paraisse en français.

l'identité sexuelle. Or, la relative perméabilité des mondes universitaire et artistique, que révèle la double appartenance des chercheuses qui investissent l'objet Cahun, accentue l'importance des problématiques de genre et d'identité sexuelle dans les recherches. La référence à différents travaux de Judith Butler, que ce soit sa thématisation de la « cohérence » et de la « continuité » de la personne comme socialement instituées, du genre comme imitation et citation, de la distinction entre le sexe anatomique, l'identité de genre et la performance de genre, devient très fréquente en particulier à partir du milieu des années 1990. S'il faut en trouver l'origine dans le contexte que je viens de souligner, ceci s'explique également par la manière dont Cahun semble investir cette problématique du genre dans ses autoportraits, au cœur desquels se joue l'ambiguïté sexuelle.

Les perspectives se façonnent alors dans une négociation entre le surréalisme et la problématique du genre et de l'identité sexuelle, que les différent-e-s chercheur-e-s exploitent très différemment. Le type d'approche, les pays dans lesquels évoluent les chercheur-e-s, ainsi que leur genre, et la manière dont ils ou elles mobilisent leur sexualité comme point de vue (de la connaissance), jouent un certain rôle.

Une opposition majeure, bien qu'elle n'épuise pas l'ensemble des approches, entre des généalogies contrastées « américaine » et « française » est révélée par la réception de Cahun. L'usage de guillemets atteste d'un caractère monolithique nécessairement simplificateur¹. Par « américain » et « français », il ne faut donc pas entendre une distinction strictement binaire qui recouperait l'ensemble des commentateurs/trices respectivement présent-e-s des deux côtés de l'Atlantique, mais des représentations qui structurent des perspectives différenciées, qui sont aussi des tendances, et qui, tout autant qu'elles façonnent la recherche, sont façonnées par elle². Elle pourrait rejouer des clivages théoriques et politiques traditionnels entre les deux côtés de l'Atlantique³.

C'est d'abord le féminisme, et progressivement le tournant *queer* qui l'accompagne qui est la marque la plus visible de cette opposition. Il a un impact fondamental sur la manière dont le rapport de Cahun au surréalisme est approché. Les chercheuses féministes, qui dominent le champ de recherche sur Cahun aux États-Unis, se caractérisent par des perspectives qui

¹ On peut également faire le pari que la circulation des savoirs et le fait que l'objet Cahun pourrait être de plus en plus investi par des jeunes générations, sensibles aux perspectives de genre et de sexualité rendra de moins en moins pertinente, voire impertinente cette opposition, qui appartiendra alors à un autre temps. Mais pour le moment, si l'on s'en tient aux publications, académiques et artistiques, la circulation rend précisément davantage visible les divergences et les investissements ne sont pas comparables.

² Il faut aussi mentionner notamment l'intérêt en Angleterre, en Allemagne, en Espagne et émergent en Italie pour Cahun.

³ Sur cette opposition on pourra se référer aux travaux d'Éric Fassin. Cf. notamment Clarisse Fabre et Éric Fassin, *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles*, Paris Belfond, 2003.

thématisent la difficulté pour les femmes d'exister dans ce mouvement où elles occupaient la position de l'autre, pointant parfois le problème du sexisme et de la misogynie des hommes du mouvement, en adoptant pour la très grande majorité d'entre elles une posture critique, et pas simplement dénonciatrice. Même les femmes artistes qui s'identifient aux surréalistes (comme Marie-Ann Caws), ou qui ont bien connu certaines femmes du mouvement (comme Georgiana Colvile), n'adoptent pas une posture condamnatrice et s'attachent précisément davantage à montrer comment l'affirmation comme artiste s'est faite pour ces femmes, avec et contre le surréalisme¹. En France, aucune experte du surréalisme n'a travaillé sur Cahun. Aucune surréaliste féministe non plus. Mais en revanche un homme, comme on l'a vu, éloigné des perspectives féministes, non seulement sympathisant des surréalistes, mais qui a joué un rôle fondamental dans la redécouverte même de Cahun. Ses travaux ont été relayés par des hommes, spécialistes du surréalisme, qui, de même ont peu porté attention à ces problématiques : Georges Sebbag, qui a tât réhabilité Cahun dans cette historiographie², Patrice Allain³, enseignant en littérature à l'université de Nantes, et Michael Löwy qui s'est principalement intéressé à son questionnement sur le rôle de la poésie et à son engagement politique multiforme⁴. Les autres travaux, sans totalement l'éluder, n'ont de même pas fait de la question du genre leur angle d'approche, comme l'attestent les recherches en littérature d'Agnès Lhermitte⁵, qui a notamment travaillé sur l'œuvre littéraire de Cahun et en particulier *Aveux non avendus* ou la thèse de Charlotte Maria portant sur sa correspondance⁶.

Comme la pensée ne se circonscrit pas à un bloc national homogène, comme je le disais, des féministes ont néanmoins également investi l'objet Cahun en France, à l'image d'Elisabeth Lebovici et de Marie-Jo Bonnet qui ont produit des écrits intéressants. Il faut néanmoins, signaler deux éléments fondamentaux : d'une part, elles sont ici autant significatives qu'elles font, du point de vue du féminisme, figure d'exception. En outre, elles divergent en réalité largement dans leur analyse. Lebovici défend une approche *queer* et considère Cahun comme

¹ L'une des positions les plus critiques émane d'une chercheuse artiste américaine, Laura Cottingham.

² Georges Sebbag, *Les éditions surréalistes*, Paris, IMEC, 1993 ; Claude Cahun, « surréaliste off », *Mélusine*, n°XXVII, 2007, p. 217-232.

³ Patrice Allain, « Sous les masques du fard : Moore, Claude Cahun et quelques autres », *La Nouvelle Revue Nantaise*, n°3, 1997, « Sur les pas de... Claude Cahun. Les miroirs du Croizic, *Talents 44*, n°28, août 1998 ; « Contre qui écrivez-vous ? De l'esprit pamphlétaire à l'insurrection des consciences », *Claude Cahun*, Catalogue de l'exposition, Jeu de Paume, 2011, p. 127-137.

⁴ Voir notamment Michael Löwy, « Claude Cahun, Franc-tireur surréaliste », Europe solidaire sans frontières (<http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article2486>).

⁵ Agnès Lhermitte a également abordé la réception de Cahun, à partir des ouvrages publiés d'elle et sur elle, dans une perspective synthétique et critique, différente de celle que je propose (Agnès Lhermitte, « Panorama critique autour de Claude Cahun », *Mélusine*, 2009, p.309-321).

⁶ Charlotte Maria, *Correspondances de Claude Cahun : la lettre et l'œuvre*, thèse de doctorat en littérature, sous la direction de Marie-Paule Béranger, Université de Caen Basse-Normandie, 2013.

une anticipatrice et une incarnation des thèses de Butler, qui brise l'universalité des discours¹. Bonnet critique précisément la lecture de la première et développe une argumentation assez singulière réévaluant à la fois le couple Cahun/Moore dans la production, ainsi appréhendée comme commune, tout en montrant l'impossibilité de Cahun de s'y positionner comme un sujet lesbien². Selon son commentaire, Cahun ne parle pas du point de vue d'une homosexualité féminine, « c'est-à-dire du point de vue d'une femme qui en désire une autre »³. Elle radicalise même cette posture dans un article postérieur à cette publication en affirmant que Cahun non seulement reproduit la culture patriarcale qui ne laisse pas de place au sujet féminin « créateur, politique et amoureux » mais ne cesse « d'occulter la femme et les femmes »⁴, y compris dans ses références à l'homosexualité qui sont essentiellement masculines.

Il existe donc en France des formes de contradiction dans un champ de recherche à la fois peu abondant, éclectique et néanmoins dominé par l'approche de Leperlier⁵. Et c'est ce qui permet à la fois de considérer la communauté entre Lebovici et Bonnet, tout autant que, le fait que leur discussion, plus qu'elle ne met à mal cette approche, se situe en marge de la réflexion dominante⁶. En outre, bien qu'elles ne tirent pas le même diagnostic, toutes deux interrogent le lesbianisme de Cahun dans sa production. Or, l'opposition entre les diverses approches, qui se structurent progressivement de manière transatlantique, se joue entre une mise en avant de Cahun comme « femme exceptionnelle » et « une pensée lesbienne ».

D- La « femme exceptionnelle » « contre » la « pensée lesbienne » ?

La focale placée par les différentes commentatrices sur le lesbianisme de Cahun a conduit Leperlier à parler d'une « pensée lesbienne ⁷ ». S'il explique en postface de son nouvel *opus* que la collection de sources inédites justifie à ses yeux, après celle de 1992, une nouvelle publication, on peut également penser que le contexte de large diffusion et de réception de

¹ Elisabeth Lebovici, « I am training. Don't kiss me », in *Claude Cahun photographe*, Catalogue de l'exposition, Paris, Jean-Michel Place/Paris-Musées, 1995, p. 17.

² Marie-Jo Bonnet, *Les deux amies. Essai sur le couple de femmes dans l'art*, Paris, Éditions blanches, 2000.

³ *Ibid.*, p. 226.

⁴ Marie-Jo Bonnet, « Claude Cahun et Marcel Moore. Un couple littéraire et artistique des années vingt précurseur du 'genre neutre' » [<http://www.labrys.net.br/labrys5/textos/mariejofr.htm>], page consultée le 4 février 2012.

⁵ Il faut encore signaler le travail de la psychanalyste Sophie Mendelsohn (« Claude Cahun, l'effacement et l'énigme », *Savoirs et clinique*, 2010/1, n°12, p. 158-166) qui rejoint une tendance aussi incarnée aux États-Unis par Danièle Knafo, ou Florence Brauer, qui a rédigé en 1996 une thèse en Français sous la direction de Colville, non publiée, intéressante mais problématique car elle interprète Cahun à la lumière de faux éléments biographiques, comme son présumé suicide. Colville a également pensé la question de l'anorexie de Cahun, dans une perspective proche. Mais c'est Leperlier qui a en réalité inauguré cette lecture, sur laquelle il est en partie revenu depuis.

⁶ Lebovici et Bonnet sont d'ailleurs peu citées par les Américaines.

⁷ François Leperlier, *Claude Cahun, L'Exotisme intérieur, op.cit.*, p. 461.

l'œuvre divergeant par rapport à son interprétation, a joué un rôle déterminant. En 2006 paraît ainsi *Claude Cahun. L'Exotisme intérieur*, en particulier enrichi de nombreuses correspondances très précieuses pour comprendre l'itinéraire et l'œuvre de Cahun. Qu'est-ce que Leperlier entend par « pensée lesbienne », et en quoi celle-ci lui apparaît-elle problématique ? Cette expression n'a en réalité aucune valeur conceptuelle ou épistémologique pour lui :

« Je le confesse, je n'ai « aucune notion de ce que peut être 'une pensée lesbienne', n'avoir « jamais rencontré de 'sujet lesbien', pas plus que de pensée ou de 'sujet' hétérosexuels, bisexuels, onanistes, *queer* ou transsexuels. Pas plus d'*art lesbien* que d'*art hétérosexuel* », qu'il ne concevra « jamais en quoi l'orientation sexuelle ou générique [...] intervient dans l'organisation de la pensée, la pertinence des idées, la signification de la liberté, la puissance créatrice, le choix des valeurs, la recherche de la vérité, la qualité des émotions, le jugement esthétique, l'exercice de la critique et les catégories de l'entendement¹ ».

Ce qui apparaît de manière très intéressante dans cette citation et qui est parfaitement illustré par sa mise en avant de Cahun comme « femme exceptionnelle », que résume la longue énonciation finale, est la difficulté de poser le sujet, que ce soit celui qui étudie comme celui qui est étudié, comme situé. En effet si la validité du point de vue lesbien peut être mise en cause, comme tout point de vue, concernant certaines recherches sur Cahun, Leperlier ne voit pas la manière dont sa propre démarche repose sur la revendication d'une autre forme de situation, celle du sujet prétendu abstrait et par là même universel. Or, il ne s'agit que d'une autre posture et grille de lecture qui prétendent correspondre à la forme la plus valide d'interprétation, parce que relevant de l'universalité – contenue dans la prétention du sujet de pensée et de création, ici Cahun, et même, « au-delà », dans l'œuvre, dont la tâche du biographe et commentateur consiste simplement à refléter la valeur à partir de ce que l'on pourrait qualifier d'« impératif d'idiosyncrasie ». Une telle démarche culmine dans le dernier mot à la réalisation elle-même :

« l'œuvre, comme toute pratique symbolique, rompt et disperse les rapports de causalité ; elle s'élabore dans une somme qu'elle excède absolument ; elle justifie de son contenu de vérité et de son universalité² ».

¹ *Ibid.*, p. 461.

² François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, *op.cit.*, p. 462.

Cette posture inaugure et incarne en réalité une généalogie dans laquelle la mise en avant de Cahun comme intellectuelle – et non simplement artiste – singulière, inclassable, unique en son genre, est particulièrement sensible. Cette vision pourfendeuse de l'universalité exprime une certaine vision de l'exceptionnalité de Cahun, qui traduit un certain agacement pour ce qui est perçu comme sa récupération réductrice par la théorie *queer*. Cette irritation française apparaît de manière paradigmatique dans un article paru en 2012 qui prétend prendre au sérieux l'approche *queer* tout en tâchant précisément d'en pointer les limites et de lui donner une « dimension moins américano-centrée »¹. L'analyse vise en réalité à s'éloigner du discours autour du questionnement de l'identité de genre pour lui substituer la question de la subjectivité, à partir de ce que j'ai nommé l'impératif d'idiosyncrasie. Il s'intitule « 'la prairie fraternelle dont je suis avec vous l'herbe multicolore' : quand l'éthique de Claude Cahun queerise la théorie *queer* ». Il est tout à fait significatif que cette lecture ait été produite en France : elle révèle une volonté de maintenir une spécificité française par opposition à une analyse ici regroupée sous l'appellation « anglo-saxonne », dont l'opposition se fait autour de la question de l'*outing*. On peut d'abord noter cette manière indifférenciée – toujours problématique quand elle n'est pas problématisée – de regrouper les approches anglaises et états-uniennes sous ce type d'appellation, particulièrement aigüe dans le cas de Cahun en ce qu'il existe précisément en Angleterre, j'y reviendrai, un champ de recherche beaucoup plus diversifié. L'*outing* relève pour l'auteure, la professeure de littérature Bénédicte Coste, qui s'appuie ici sur le travail de Lawrence Schehr², d'une spécificité intellectuelle et culturelle par ailleurs ignorée en France. Selon Schehr et Coste, il existe à l'époque de Cahun « un cadre culturel et politique structuré par les divisions entre privé et public [inexistante dans les pays anglo-saxons et qui rend possible] une *poiesis* homosexuelle ». Montrer que l'impératif de sortie du placard n'est pas pertinent dans le cas français, où « depuis la fin du XIX^e siècle l'art et la politique font l'objet d'une reconnaissance plus ou moins explicite, d'une possibilité d'intervention et d'expression dans le champ littéraire »³, vise ainsi à montrer les limites d'une approche, réduisant la position et la volonté cahuniennes, à « une artiste gay dont la théorie *queer* peut et doit rendre compte »⁴.

¹ Béatrice Coste, « 'La prairie fraternelle dont je suis avec vous l'herbe multicolore' : quand l'éthique de Claude Cahun queerise la théorie *queer* », *Contemporary French Civilization*, vol. 37, n°2-3, 2012, p. 277.

² Lawrence Schehr, « filiations *queer* », *Rue Descartes*, vol.40, 2003, p.18-26.

³ Bénédicte Coste, « La prairie fraternelle... », *loc.cit.*, p. 275.

⁴ *Ibid.*, p. 274. L'approche *queer* est alors considérée comme analytiquement pertinente dans la possibilité de décentrement qu'elle permet, qui débouche sur la formulation d'une position de retrait créateur visible, selon Coste, dans l'activité de résistance menée par Cahun à Jersey, relevant alors d'une « éthique *queer* ». La résistance cahunienne révèle en effet selon cette lecture « l'absence du sujet Cahun », « un retrait absolu », et une « désaffiliation » multiforme qui s'accompagne d'une démultiplication dans la sphère de l'énonciation et s'incarne dans le choix du nom de guerre constitué par Cahun et Malherbe : le soldat sans nom.

Cette forme de rejet du *queer* repose là encore sur une certaine vision d'un sujet abstrait universel, soucieuse de faire l'économie des formes d'enracinement, et qui s'inscrit dans une histoire française significative. Or le contexte de redécouverte de Cahun est aussi l'occasion pour les tenants d'une approche *queer* de briser l'universalité à l'aide d'une prise au sérieux de « la sexuation des discours¹ ». Quand elle écrit cela, Lebovici a en tête la distinction devenue classique entre l'universalisme relevant d'une conception française et le communautarisme nord-américain, repoussé jusque dans les expositions². Il est difficile en effet de ne pas voir l'enjeu quand Leperlier affirme que Cahun « a tranché, une fois pour toutes, la question de l'inclination sexuelle en faveur de la liberté individuelle, en excluant radicalement toute assimilation générique ou communautariste³ ». On ne prétendra pas trancher ici une question que Cahun n'a pas tranché elle-même en réalité, puisque cette manière même de poser la question est anachronique. Ce qu'il importe de voir est la manière dont l'approche *queer*, en favorisant particulièrement la considération de l'homosexualité de Cahun, – même si elle n'y est pas inextricablement liée –, modifie la réception de son œuvre et renouvelle le questionnement. Elle permet en effet le passage d'une production considérée comme individuelle à un travail collectif, réalisée avec – voire pour – sa compagne Moore.

L'historienne et théoricienne Carolyn Dean est l'une des premières à souligner cette importance de l'homosexualité, de Cahun et la manière dont elle vise particulièrement à l'érosion d'un sujet hétérosexuel stable, subvertissant ainsi l'hétérosexualité normative implicite de la production surréaliste⁴. Abigail Solomon-Godeau, une autre des pionnières, modifie sensiblement sa réflexion entre son premier travail co-signé avec Honor Lasalle en 1992 et celui de 1999, et sans évoquer l'affirmation par Cahun d'une identité lesbienne, donne à voir un point de vue lesbien différencié du point de vue féminin. Si le rôle productif de Malherbe/Moore dans la production n'est pas encore assumé, elle la voit néanmoins comme destinataire de l'œuvre alors requalifiée de plus « 'transactionnelle', relationnelle⁵ ». Elisabeth Lebovici passe quant à elle de la mention appuyée de l'homosexualité de Cahun à l'idée de la création collective de l'œuvre par le couple Lucy/Suzanne, à partir des travaux co-écrits avec Catherine Gonnard, en montrant comment le couple parvient à redéfinir l'universalité –

¹ Elisabeth Lebovici, « I am training. Don't kiss me », *loc.cit.*

² Catherine Gonnard et Elisabeth Lebovici, *Femmes artistes, artistes femmes. Paris de 1880 à nos jours*, Paris, Hazan, 2007, p. 405.

³ François Leperlier, *Claude Cahun. L'Exotisme intérieur*, *op.cit.*, p. 461.

⁴ Carolyn Dean, « Claude Cahun's double », *Yale French Studies*, n°90, p. 71-92.

⁵ Honor Lasalle et Abigail Solomon-Godeau, « Surrealist Confusion: Claude Cahun's photomontages, *Afterimage*, vol. 19, n°8, 1992, p.10-13; Solomon-Godeau, « The Equivocal 'I' », *loc.cit.*

positionnement par rapport à cette rhétorique qui évidemment n'est pas un hasard – et « à construire ce double je qui est Claude Cahun »¹.

Mais c'est Tirza Latimer, historienne de l'art se réclamant d'une perspective féministe lesbienne, qui réalise pleinement ce passage d'une production individuelle à une production collective, avec la substitution du paradigme du couple Cahun/Moore à une Claude Cahun exceptionnelle. Elle réalise une thèse en 2002, publiée en 2005 sous le titre *Women Together, Women Apart. Portraits of Lesbian Paris*, année où elle prend également la charge d'une exposition présentée à Berkeley, Seattle puis Jersey, intitulée « Acting out : Claude Cahun and Marcel Moore ». Latimer s'inscrit non seulement dans les perspectives de recherche de ses collègues, qu'elle radicalise, mais en réalité aussi dans la volonté de revisibilisation précoce du *Jersey Heritage Trust*, musée qui rassemble une collection importante, de Suzanne/ Marcel Moore. Elle s'explique notamment par le fait que les deux femmes ont vécu sur l'île de 1938 jusqu'à leur mort respective, 1954, pour Cahun, 1972 pour Malherbe, y ont résisté et y sont enterrées. En 1993, le musée, ayant pu rassembler des effets des deux femmes, a consacré une exposition aux « surrealist sisters », pour en reprendre le titre. Depuis, un catalogue faisant état de la collection, paru en 2006, a achevé cette réhabilitation du couple, comme l'indique son titre *Don't kiss me. The art of Claude Cahun and Marcel Moore*. Latimer y propose un article qui reprend le titre de son exposition de 2005.

Latimer s'impose comme interlocutrice portant la contradiction privilégiée face à François Leperlier, son travail étant reconnu par les féministes et salué comme le plus abouti y compris par Lebovici², qui jusqu'alors avait incarné une forme d'opposition féministe et *queer* en France³. La diffusion des travaux de Latimer vient ainsi la reconfigurer, de manière transatlantique. Pour autant, bien que leurs points de vue s'opposent, Leperlier reconnaît l'apport de l'historienne à l'analyse du couple Cahun-Moore. En témoigne notamment la conciliation des deux perspectives dans l'exposition *Claude Cahun* présentée au printemps 2011 au Jeu de Paume dont Juan Vicente Aliaga et François Leperlier furent les commissaires et qui contenait une séquence marquant l'importance de la collaboration des deux femmes et la participation de Latimer au catalogue d'exposition⁴.

¹ Catherine Gonnard et Elisabeth Lebovici, *Femmes artistes, op.cit.*, p.77.

² Elisabeth Lebovici soutient que l'approche la plus aboutie concernant Cahun est celle de Tirza True Latimer (débat à l'issue de la présentation du film de Barbara Hammer, *Love/Other : The Story of Claude Cahun and Marcel Moore*, cinéma le Nouveau Latina, Paris, 4 novembre 2010).

³³ Latimer et Leperlier signent tous deux des textes dans *Claude Cahun photographe, op.cit.* et *Claude Cahun, op.cit.* Il s'agit en 2001 de la première exposition photographique consacrée uniquement à Claude Cahun.

⁴ Tirza True Latimer, « Le masque verbal. Le travestissement textuel de Claude Cahun », in *Claude Cahun*, Catalogue de l'exposition, Jeu de Paume, *op.cit.*, p. 81-126. Néanmoins, il apparaît pour le moins ironique que le travail

Au terme de l'examen de ce décalage entre les deux côtés de l'Atlantique, on peut élargir le rejet universaliste du *queer* à d'autres formes de prises en compte, notamment « communautaires ». Quand il évacue la pertinence d'une approche de Cahun comme sujet lesbien, Leperlier pointe plus largement le « réductionnisme dominant », qu'il qualifie d'« alarmant »¹. Il rejette alors un traitement possible de Cahun à partir d'autres formes de situation et d'éléments biographiques :

« On aura bientôt une interprétation de l'oeuvre de Claude Cahun en fonction de sa judaïté ou demi-judaïté (ce qui complique les choses), de son anorexie (cela s'est vu), de ses intérêts de classe (origine bourgeoise et rentière à vie !), et pourquoi pas de son origine bourgeoise ou de sa passion des chats »².

Or, la judaïté de Cahun a été mise en avant par plusieurs travaux, en particulier ceux de Michelle Gewurtz, dans une étude portant sur trois artistes femmes et qui examine leurs formes de création et d'engagement³, et de Roger Pilgrim, qui en fait l'axe principal de son analyse dans « Que me veux-tu, Claude Cahun's photomontages »⁴. Ces formes de production révèlent encore un décalage d'approche, qui fait plus précisément intervenir un autre pays dans cette réception, l'Angleterre.

Contrairement à ce qu'une approche rapide, bien illustrée par la manière dont l'Angleterre et les États-Unis ont tendance à être regroupés et confondus sous la dénomination d'« anglo-saxon », il n'existe en réalité pas d'identité d'analyse entre les deux pays. Les approches se caractérisent à la fois par une attention aux questions de genre, *queer*, et un souci d'historiciser l'oeuvre de Cahun. Si l'on suit la généalogie contrastée que l'on a auparavant mise en lumière, les travaux conduits en Angleterre donneraient ainsi davantage à voir une position au carrefour des perspectives « française » et « américaine ». Par exemple, l'historienne de l'art Gen Doy, refuse ce qu'elle nomme des lectures « post-modernistes », et se révèle soucieuse d'historiciser l'oeuvre de Cahun, tout en produisant une lecture de la production cahunienne, très imprégnée des thèses post-structuralistes⁵. Steven Harris se révèle par exemple attentif aux formes différenciées d'engagement de Cahun, tout en mobilisant la psychanalyse dans son

qu'elle signe soit le seul publié qui ne mette pas l'accent sur la collaboration entre Cahun et Moore mais sur une comparaison de Cahun à des auteurs, hommes, homosexuels.

¹ François Leperlier, *L'Exotisme intérieur*, op.cit., p.461.

² *Ibid.*

³ Michelle Gewurtz « Three Women/Three Margins : Political Engagement and the Art of Claude Cahun, Jeanne Mammen, and Pareskva Clark », thèse de doctorat en histoire de l'art et études culturelles, Université de Leeds, 2010.

⁴ Roger Pilgrim, « *Que me veux-tu* » : *Claude Cahun's photomontages*, Devon, Majaro Publications, 2012.

⁵ Gen Goy, *Claude Cahun, A sensual politics of photography*, op.cit.

travail¹. En outre, le cas anglais ouvre un questionnement intéressant. Par exemple, l'interprétation psychanalytique très présente dans l'approche de l'historien de l'art Steven Harris permet de penser ce curieux effacement généalogique dans l'un des tous premiers « voyages » de l'œuvre de Cahun. Cette dimension était très présente dans la première monographie de Leperlier, parue en 1992 comme dans l'une des premières thèses à avoir été écrite sur Cahun, en français mais aux États-Unis, par Brauer en 1996. Or ce cheminement non seulement a été occulté mais la psychanalyse a été considérablement utilisée dans les travaux postérieurs sur Cahun, cette fois couplée à la théorie *queer*. Ce type de voyage permet d'aller plus loin dans le rôle que Leperlier a en réalité pu lui-même, malgré lui, jouer dans un certain type de visibilité de Cahun. Il est par exemple le premier, dans sa monographie de 1992, à la comparer aux punks². Cette comparaison est rétrospectivement étonnante. Elle l'est moins dans les propos de la critique d'art et artiste Laura Cottingham, dont la posture analytique est radicalement différente de celle de Leperlier, qui, quant à elle, s'imaginerait bien la croiser Avenue A, à New York, dans un quartier du Sud de Manhattan historiquement connu pour être un espace de contestation et où vivaient en majorité des profils marginalisés³.

Les voyages des idées, qui donnent à voir des recoupements parfois inattendus, pourraient rendre obsolète l'opposition que l'on a ici pointée. Il n'en demeure pas moins qu'elle constitue bien, historiquement, une réalité et doit ainsi être considérée dans le processus de revisibilisation de Cahun.

E- Les formes de la survisibilisation

Laura Cottingham affirme que le lesbianisme de Cahun est à l'origine de sa marginalisation et que sa redécouverte nécessitait de le mettre entre parenthèses – comme l'atteste le travail de Leperlier. Ce point mérite d'être examiné. D'une part, la réception aux États-Unis dément cette idée et on peut même soutenir, à l'inverse, que ce que l'on pourrait qualifier de survisibilisation de Cahun, dans un certain univers artistique aujourd'hui est précisément rendu possible par son lesbianisme, perçu dans sa production, à la fois du point de vue du fond et de la forme, dans sa collaboration avec sa compagne. On peut à partir de là se demander, dans quelle mesure la réévaluation du couple dans la production vient remettre en

¹ Steven Harris, *Surrealist Art and Thought in the 30s: art, politics, and the psyche*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 2004.

² François Leperlier, *L'écart et la métamorphose*, *op.cit.*, p. 115.

³ Le quartier est toujours socialement mixte mais s'est transformé, comme dans beaucoup de grandes villes, sous l'effet de la gentrification.

cause la question de l'exceptionnalité de Cahun défendue par Leperlier. Je soutiens que, non sans paradoxe, la mise en avant du couple renforce la fabrication de « l'icône Cahun ». Elle vient en effet la consacrer comme figure avant-gardiste, anticipant sur les thèses « postmodernes »¹. Il est donc très intéressant de voir que la réhabilitation de Moore comme compagne de vie et de production a pour effet certes de la redonner à voir, mais aussi et surtout de renforcer l'exceptionnalité de Cahun, qui apparaît d'autant plus comme figure subversive et ultimement toujours comme *le* sujet qui s'élabore dans l'œuvre, quand bien même, pour les lectures remettant le plus en cause le modèle du génie singulier – à l'image de celle de Lebovici et de Gonnard – ce sujet serait co-produit.

Ce vocabulaire de la subversion, couramment utilisé par les commentateurs de Cahun, mérite qu'on s'y arrête. On peut d'abord remonter à son usage par Cahun elle-même. Elle utilise en effet ce terme dans une correspondance, mentionnant son besoin d'écrire à la fin de la guerre : « il me fallait m'exprimer 'subversivement' »². Il faut ici prendre en compte l'usage des guillemets qui traduit un doute quant à son caractère approprié, typique de l'écriture de Claude Cahun, d'autant plus intéressant au regard de la reprise constante et plurielle du terme.

Cette utilisation ne renvoie en effet pas tout à fait aux mêmes enjeux selon les perspectives déployées. Dans les travaux « américains », la question de la subversion est tendanciellement couplée à celle du genre. On peut sans doute y voir une influence de l'ouvrage de Butler *Gender Trouble* dont il faut en effet rappeler que le sous-titre est « Feminism and the Subversion of identity ». Peut-être cette dimension joue-t-elle également plus ou moins dans certains travaux « français ». Toutefois la désignation de « subversion » y semble néanmoins beaucoup plus large, relevant en particulier de l'indéfinition, de l'indétermination multiple qui excède alors le genre ainsi compris. Il est en ce sens tout à fait révélateur que la polysémie du mot « genre » y soit précisément mise en avant : l'usage s'insère facilement dans la double connotation du terme, comme en témoigne par exemple Charlotte Maria qui, dans un article sur la posture épistolaire de Cahun, parle en effet de « subversion des genres », d'un point de vue à la fois sexuel et littéraire³. L'utilisation de ce vocabulaire donne ainsi à voir, de manière différente, une promotion à la fois commune et différenciée de Cahun comme figure subversive.

¹ Le terme est fréquemment utilisé aux États-Unis, pas en France.

² Leperlier, CC, *L'Exotisme intérieur*, op.cit., p. 425. On notera au passage l'usage des guillemets qui traduit un doute quant à son caractère approprié, typique de l'écriture de Claude Cahun, d'autant plus intéressant au regard de la reprise constante et plurielle du terme.

³ Charlotte Maria, « L'écriture de la lettre chez Claude Cahun: un 'genre indéterminé' pour une artiste sans étiquette », *Lettres romanes*, vol.63, n°3-4, 2009, p. 211-221.

La survivibilisation s'incarne en outre dans son insertion plus large de Cahun dans la culture gaie et lesbienne. Outre les nombreuses thèses, en particulier en histoire de l'art, consacrées à Cahun, le mouvement féministe et *queer* en particulier, entre recherche et militantisme, s'est particulièrement réapproprié cette figure. L'illustrent par exemple de manière paradigmatique, aux États-Unis, les *zines*, qui sont de petits ouvrages illustrés, représentant un moyen d'expression personnelle. On en trouve plusieurs consacrés à Claude Cahun, par exemple, un *Trans jew zine*, ou celui d'Eloisa Aquino dans une collection intitulée « life and time of butch dykes »¹. Cahun est également mentionnée parmi d'autres icônes gaies dans l'ouvrage édité par Michael Montlack, *My diva : 65 gay men on the women who inspire them*². Dans le domaine proprement littéraire, on peut encore citer l'ouvrage de Nathalie Stephens, *L'absence au lieu (Claude Cahun et le livre inouvert)*, qu'elle fait paraître en anglais en 2009 sous le titre *Absence where as. Claude Cahun and the unopened book*³, dans laquelle Cahun apparaît comme une figure d'identification. Ces mentions, très personnelles, et parfois non fidèles à la réalité historique – fidélité par ailleurs non recherchée en elle-même – témoignent de l'appropriation de Cahun par-delà les cercles académiques, et de manière qui vient radicaliser en particulier sa reconnaissance artistique et sa construction comme icône, qui, à travers cet exemple, se popularise.

F- Des généalogies

La redécouverte de Cahun s'est accompagnée d'une réinsertion dans des généalogies artistiques et intellectuelles. Elle est le plus souvent pensée comme précurseuse, c'est-à-dire annonçant des formes d'écriture ou des artistes contemporain-e-s. En 1986, Hal Foster, dans un compte-rendu critique de l'exposition « L'amour fou » inaugure une première filiation, en qualifiant Claude Cahun de « Cindy Sherman avant la lettre »⁴, référence à la fois largement soulignée et reprise depuis. Ceci dessine de nouveaux enjeux et terrains d'investigation. Ainsi Katy Kline essaie d'interroger plus précisément ce lien, que Foster s'était pour l'essentiel contenté de souligner, et tend à défaire cette filiation. Elle explicite la manière dont il s'agit pour Sherman d'investir de multiples rôles, là où l'enjeu pour Cahun est d'investir de multiples

¹ Eloisa Aquino, *Claude Cahun, série the Life and Times of Butch Dykes*, n°2.vol.2, Montréal, B&D Press, 2010

² Michael Montlack (ed.), *My diva : 65 gay men on the women who inspire them*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2009.

³ Nathalie Stephens, dite Nathanaël, *L'absence au lieu (Claude Cahun et le livre inouvert)*, Québec, Nota Bene, 2007 ; *Absence where as. Claude Cahun and The Unopened Book*, Nightbook, 2009.

⁴ Hal Foster, « L'amour faux », *Art in America*, janvier 1986, p. 117-128.

moi, Sherman étant finalement absente de son œuvre, contrairement à Cahun qui s’y cherche à partir d’identités oppositionnelles¹. Dans *L’Exotisme intérieur*, Leperlier propose également des pistes, par exemple celle de Marguerite Yourcenar. Du côté des hommes, les symbolistes Baudelaire, Rimbaud, l’oncle Marcel, Rémy de Gourmont sont évoqués; ou encore Oscar Wilde. Plus récemment, Tirza Latimer a proposé la réintroduction de Cahun dans une littérature masculine et homosexuelle, évoquant Oscar Wilde, les échanges entre Cahun et Gide, tout en montrant comment elle peut aller plus loin que ce dernier, remettant en cause les préjugés et hiérarchies par exemple toujours présents dans le *Corydon*. Les travaux dirigés par Andrea Oberhuber, cahunienne historique, s’inscrivent dans cette analyse. Récemment un projet entier a paru, sous la forme d’un colloque puis d’une publication, pour lequel elle a collaboré avec une de ses doctorantes, Alexandra Arvisais, tentant de penser les héritages possibles de Cahun et de Moore dans la double perspective de ceux et de celles auquel-le-s Cahun peut être affiliée, et de celles et de ceux qui se situent dans son prolongement². Le projet n’est pas tant intéressé par une revendication explicite de ces formes de filiation – enjeu toujours fort complexe, souvent indémêlable en littérature et en art – mais par des formes de correspondance. Ainsi, plusieurs papiers ont fait le lien entre le travail de Cahun et de son oncle Marcel Schwob, et plus généralement sur l’impact qu’avait pu avoir le symbolisme sur son travail. D’autres encore ont pu thématiqué la relation entre le travail photographique de Cahun et un artiste contemporain comme Yasumasa Morimura, qui détourne des peintures ou des photographies célèbres d’hommes et de femmes en leur substituant son propre visage ou encore le couple d’artistes Pierre et Gilles, figures majeures de la culture pop et gay.

La réintroduction d’un auteur ou d’un artiste dans des généalogies est toujours partielle. Elle constitue néanmoins en elle-même un enjeu qui atteste de sa forme de reconnaissance. Car prétendre réinsérer une pensée et une œuvre dans la continuité historique, c’est bien révéler une croyance, que l’on entend faire valider, selon laquelle elle fait précisément histoire. Or dans cette démarche, deux formes s’opposent là encore tendanciellement, déclinant l’opposition plus large que l’on a soulignée entre généalogie française et américaine : la reconnaissance de Cahun comme artiste et celle comme intellectuelle.

¹ Katy Kline, « In or out of the picture: Claude Cahun and Cindy Sherman », in Whitney Chadwick (ed.), *Mirror Images: Women, Surrealism, and Self-Representation*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1998, p. 66-81.

² Parmi les commentateurs/trices de Cahun présentes, on peut citer notamment Agnès Lhermitte, Michel Carassou, Gayle Zachmann, Charlotte Maria, l’écrivaine Nathalie Stephens, dite Nathanael. Tirza True Latimer a participé à la publication. J’en étais également, et ai précisément abordé cette question de la réception, reprenant des éléments présents ici, cf Eve Gianoncelli, « L’héritage comme production. Claude Cahun ou la conflictualité de la (re)connaissance entre les deux côtés de l’Atlantique » [en ligne] <http://cahun-moore.com/collectif-heritages-partages-de-claude-cahun-et-marcel-moore/>.

G- L'artiste « contre » l'intellectuelle ?

La redécouverte de Cahun par François Leperlier, la consacrant comme « femme exceptionnelle » s'est caractérisée par une mise en avant de la pluralité de ses activités¹, là où la visibilisation contemporaine a pour effet de la valoriser avant tout comme artiste. L'usage des notions d' « artiste » et d' « intellectuelle » recoupe tendanciellement l'opposition entre les généalogies contrastées française et américaine dont on a tenté de rendre compte. Les chercheurs regroupés sous l'étiquette « française » sont en effet littéraires, philosophes, sociologues, là où historiennes de l'art et littéraires dominent le champ de recherche sur Cahun aux États-Unis (et au Canada). Les recherches américaines se soucient assez peu de ces catégories là où en France, le privilège perçu de la position d'artiste photographe est jugé éminemment réducteur et par opposition, la volonté de rétablir Cahun comme femme de lettres et écrivain, c'est-à-dire aussi, par une forme d'opposition, comme intellectuelle, tenace. La considération de cette catégorie peut aussi se comprendre par le poids qu'elle recouvre en France, dans une histoire héritière de l'Affaire Dreyfus qui en signe la naissance – du moins du point de vue d'une histoire peu soucieuse du genre. Néanmoins, les implications théoriques d'une telle considération demeurent en partie impensées – quand elles ne sont pas, au nom de l'exceptionnalité toujours, balayées. Ainsi François Leperlier a pu émettre devant nous l'idée selon laquelle de même que parler de Cahun comme « sujet » pouvait limiter son appréhension, de même la qualifier d' « intellectuelle » pouvait se révéler réducteur. Mais son appréhension d'une Cahun héroïque est proche d'une tradition d'histoire intellectuelle inaugurée par un Sartre, dont il considère précisément qu'elle aurait méprisé l'appel à l'engagement, rejet qui est ici la marque même de l'appartenance de Leperlier à une histoire française. Pour autant, la généalogie française n'est pas la seule à présenter des limites. La consécration de Cahun comme artiste en particulier par les critiques d'art états-unien-ne-s tend à minimiser la pluralité des formes d'expression et d'engagement de Cahun.

L'opposition entre les catégories d' « artiste » et d' « intellectuelle » renvoie à une question de nature épistémologique. Les différents points de vue en présence illustrent le

¹ En témoigne par exemple, et de manière très poussée, la quatrième de couverture des *Écrits* de Cahun dont Leperlier a établi l'édition : « Claude Cahun, 'héroïne inconnue', poète, narcisse, essayiste, androgyne, nouvelliste, féministe indéfinie, journaliste, humaniste à ses heures, pamphlétaire, amie des chats, épistolière, dandy, mémorialiste, symboliste, comédienne, naturaliste, créatrice d'objets, individualiste, photographe, surréaliste, activiste politique, idéaliste, esthète, résistante, mythique, unique en son genre ». On notera au passage parmi cette liste la qualification de Cahun comme féministe, que peu de féministes elles-mêmes osent directement utiliser, néanmoins aussitôt contrebalancée par l'emploi de l'adjectif « indéfinie ».

caractère aporétique de la question « qui peut revendiquer la bonne vision de l'objet Cahun ? », c'est-à-dire la plus conforme à son projet : car il demeure, en partie, nécessairement énigmatique. Il conviendrait alors bien davantage d'y substituer l'interrogation suivante : que cherche-t-on à appréhender dans l'exploration de l'« objet » ? Cette question est la plus à même de permettre de comprendre la relation qui peut s'établir entre le sujet connaissant et « l'objet » étudié. Voir dans Cahun une héroïne excédant absolument toute catégorisation, n'étant soumise qu'à l'impératif d'individualité et de liberté, ou une femme anticipant sur le *queer* dépend du point de vue de l'observateur quant à l'objet étudié, qui est toujours en même temps objet imaginé et inventé. Que des chercheur-e-s aussi différent-e-s puissent « s'y découvrir », pour paraphraser Leperlier, atteste *in fine* de la puissance d'un itinéraire et d'une œuvre qui permettent ces investissements multiples et semblent ainsi appeler à poursuivre l'exploration ; peut-être pas tant d'un point de vue identitaire qu'épistémologique, c'est-à-dire en transfigurant sa position pour en faire un positionnement analytique, pour déployer un point de vue, toujours partiel, mais propre et conscient de sa partialité, conscience à partir de laquelle il pourrait précisément se révéler le plus éclairé et éclairant possible.

C'est dans cette perspective que je voudrais conclure en explicitant mon propre point de vue situé. Il me semble d'abord qu'il est important de prendre au sérieux Claude Cahun à la fois comme artiste et intellectuelle. De son temps, Cahun n'a pas prétendu être photographe, activité pour laquelle elle est avant tout qualifiée d'artiste aujourd'hui. Certes, les scrupules pesant sur la production en général rendent non aisée l'élucidation de ce que Cahun souhaitait vraiment faire valoir comme significatif dans sa production. Il reste que l'on peut déceler une telle minoration dans le fait qu'elle a très peu écrit sur son activité photographique¹, qu'elle ne pouvait porter en estime au même titre que l'écriture, par exemple, dans un contexte où elle ne constituait encore qu'un genre mineur. Ce qui, en même temps, rendait sa pratique possible, sans que la publicisation de la production n'apparaisse alors comme un enjeu. C'est donc la postérité, et dans un sens spécifique, qui l'a constituée comme artiste photographe, à partir du moment où son œuvre fut exhumée et reconnue comme telle. Une telle approche ne vise nullement à limiter l'apport du travail photographique de Cahun, qui constitue bien une œuvre, mais à en rappeler les logiques de constitution. Si le travail d'écriture m'apparaît fondamental, c'est en raison de l'impossibilité et de la nécessité qu'il constitue tout à la fois et dont on trouve de multiples occurrences dans la correspondance de Cahun, que cette formule déjà citée condense : « Vivre [écrire] constitue pour moi cette « impossible » acrobatie de la poésie à

¹ Elle fait par exemple référence en passant à son « expérience de photographe » (« Feuilles détachées du scrap book », in *Écrits*, *op.cit.*, p. 654).

l'historicité »¹. L'analogie entre la vie et l'écriture témoigne d'un caractère primordial qui explique en même temps la difficulté à s'y livrer tout à fait. L'héritage familial trop difficile à assumer et une reconnaissance limitée des pairs y participent. On peut donc soutenir que c'est une volonté contrariée d'exister comme écrivain qui anime Cahun.

Mais la pratique d'écriture est elle-même plurielle et révèle la constitution de Cahun comme sujet de pensée et de création. C'est ici que la catégorie d'intellectuelle peut se révéler précieuse pour appréhender la pluralité des formes d'expérience et de subjectivité de Cahun. Elle permet d'abord d'éclairer une analyse commune à ces deux généalogies, à la fois prépondérante et insuffisamment problématisée : la dimension intrinsèquement politique de l'œuvre de Cahun. Quel sens le politique revêt-il chez elle ? Son travail peut bien être qualifié comme tel parce qu'il relève d'une vision du monde. Mais il faut aller plus loin. Par exemple, la « subversion » du genre dans le travail photographique ou littéraire peut être lue comme participant à l'expression d'un positionnement politique, de même, par exemple, que l'engagement de Cahun dans *Contre-Attaque* dans les années 1930. À un autre niveau encore, l'action menée durant la résistance articule art et politique de manière à actualiser les potentialités du surréalisme tout en donnant libre cours à une représentation théâtrale du monde. Précisément, ces formes de politisation ne se placent pas au même niveau, car dans le premier cas, c'est la production artistique, qui plus est souvent non publique, qui est avant tout en jeu, là où dans le second, c'est l'intervention politique, à partir des valeurs, autonomes, du champ intellectuel². Dans le troisième, c'est une incarnation de l'intellectuelle surréaliste, rationalisée comme telle, puisque Cahun présente son activité menée pendant la guerre comme « une activité surréaliste militante »³, c'est-à-dire de l'intellectuelle révolutionnaire. La catégorie d'intellectuelle apparaît ainsi judicieuse car elle permet d'éviter le double écueil d'une occultation de la pluralité des activités de Cahun et d'une simple mise au même niveau de ces formes d'expériences et de subjectivité ; en d'autres termes, comme on a essayé de le montrer auparavant, de penser les différentes formes et modalités du devenir sujet politique. Cela ne signifie pas que cette catégorie puisse être posée comme définie et normative, mais au contraire qu'elle constitue, comme on l'a postulé au début de ce travail, et que l'on continue de le faire au terme de cette réflexion, une catégorie vide, susceptible d'être investie selon le questionnement qui anime le sujet connaissant, quand la pensée, la création et l'engagement se

¹ Claude Cahun, Lettre à Charles-Henri Barbier, post-scriptum 17 mars 1951 ; lettre du 21 janvier 1951.

² Je reprends ici une conception devenue classique de sociologie des intellectuels, élaborée dans le prolongement des travaux de Pierre Bourdieu.

³ Claude Cahun, Lettre à André Breton, 18 janvier 1946.

trouvent en jeu. Et ils le sont éminemment dans le cas de Cahun. Ces formes permettent alors d'interroger et de pointer les limites d'une histoire et d'une sociologie des intellectuels dont les instruments classiques et les méthodologies prises isolément ne permettent pas de penser la nature. Si cette réévaluation de la catégorie d'intellectuelle s'inscrit dans une histoire française, c'est en tâchant d'en éclairer les impensés à partir d'une tentative d'appréhension plurielle de Claude Cahun précisément rendue possible par une confrontation des différentes approches qui l'ont étudiée. Dont elle ne prétend pas faire la synthèse à partir d'une position de surplomb. Mais qui se présente comme une proposition ouverte.

Chapitre 8 : Paulette Nardal: de la réintroduction dans la généalogie de la Négritude au tournant féministe

Jusqu'ici, on a mis en lumière, dans le devenir intellectuelle de Nardal, la naissance de ses thématiques et de ses idées fondamentales. On a analysé la manière dont elle occupait un positionnement tout à fait singulier dans le Paris noir des années 1920. Si les rapports qui s'y jouent entre humanisme, internationalisme noir, féminisme et colonialisme peuvent paraître contradictoires pour un regard contemporain, ils s'éclairent en même temps du point de vue du contexte, où l'assimilationnisme peut s'accompagner de sérieuses mises en cause du colonialisme, au nom du respect de la dignité de la personne et ainsi de la promotion d'une conscience de race féministe, qui passe notamment par la culture noire. Néanmoins, on trouve déjà ici des éléments ayant servi de justification à l'effacement progressif de Nardal de la généalogie de la Négritude.

Contrairement à Cahun et Klein, qui ne l'ont pas remis en cause comme tel, Nardal a fait l'objet d'un processus d'invisibilisation dont elle a pu prendre acte de son vivant et ainsi dénoncer – bien qu'ici aussi relativement. Elle a pu en affirmer le caractère genré. Elle ne connaît en outre ni le relatif maintien dans l'oubli d'une Klein, ni le processus de survisibilisation d'une Cahun. Cependant, on peut établir comme pour cette dernière le rôle joué par les chercheuses et chercheurs américains en particulier dans cette revisibilisation, dans un contraste avec la France et les modes de production du savoir que révèle ainsi sa reconnaissance – qui participe aussi à sa constitution – comme intellectuelle.

C'est ainsi entre réintroduction dans la généalogie de la Négritude et tournant féministe, que se joue la reconnaissance de Nardal en tant qu'intellectuelle.

I- Entre visibilité et invisibilisation : des réintroductions dans la généalogie de la négritude

A- Logiques de l'effacement

L'effacement de Nardal de la généalogie de la Négritude peut d'abord s'expliquer par l'écriture. La fonction de journaliste, si elle rend possible une expression, en outre plurielle, ne permet pas en tant que telle de faire œuvre et donc de s'imposer d'un point de vue littéraire et/ou philosophique. Contrairement à Senghor, Nardal n'a pas élaboré une philosophie. Contrairement à Césaire, elle n'a pas fait œuvre de poésie. Si le genre peut avoir joué un rôle

dans cette impossibilité, l'attention de Nardal aux réalités concrètes qui participe de son rapport au monde peut également en partie expliquer ce « choix » de l'écriture journalistique.

Mais c'est surtout la manière dont Nardal est perçue qui joue un rôle fondamental. Ce renvoi à la marge est lié à un supposé défaut de radicalité, pointé de manière plus ou moins directe par des auteurs noirs majeurs. On trouve en tête de liste Aimé Césaire. Ce dernier a en effet porté un jugement sévère sur Nardal et *La Revue du Monde Noir* : « J'ai très bien connu Paulette Nardal. *La Revue du Monde Noir* était superficielle »¹. Cette forme de dénigrement s'éclaire d'abord d'un point de vue générationnel. Nardal est l'aînée de Césaire de 17 ans. Elle appartient en ce sens, à « la tribu des Vieux », qu'il pointe dans son article paru dans le premier numéro de *L'Étudiant noir*, « Nègreries. Jeunesse noire et Assimilation ». L'ancienne génération, dont Nardal est l'une des représentantes, est celle qui a promu l'assimilation, à laquelle les « jeunes nègres » répondent, en prônant, quant à eux, l'émancipation².

Ce défaut de radicalité est étroitement corrélé à une dimension genrée. Étienne Lero, un des membres fondateurs de la revue *Légitime Défense*, évoque par exemple le côté « eau de rose » de la revue³. Comme on l'a vu, et même si ce propos ne visait nullement à limiter le rôle de Nardal, Achille lui-même le reproduit, évoquant la « dominante féminine [qui] régnait le ton et les rites de ces après-midi conviviaux à l'opposé d'un cercle corporatif ou d'un club masculin »⁴. Nardal se pose en outre comme une cheffe de famille auprès de ses sœurs, dimension qui semble se retrouver dans son rapport aux jeunes gens⁵. Son engagement à Paris, s'il se révèle pluriel, est néanmoins très genré et pétri de catholicisme, se faisant dans une rhétorique très maternaliste. On imagine alors que les jeunes hommes ne se retrouvent pas dans ce discours, associé à l'assimilation, la féminité et la chrétienté, qui rentre en contradiction avec leurs propres modes de subjectivation, en tant que jeunes hommes noirs⁶.

Témoin de sa propre marginalisation, dans laquelle elle a d'abord pu jouer un rôle en s'auto-effaçant comme sujet féminin⁷, Nardal a également pu tenter de se réinscrire elle-même

¹ Georges Ngal, *Aimé Césaire, un homme à la recherche d'une patrie* (1972), Paris, Présence Africaine, 1994, p. 52.

² Aimé Césaire, « Jeunesse noire et assimilation », *L'Étudiant Noir*, n°1, mars 1935.

³ Jacques Louis Hymans, *Léopold Sédar Senghor: an intellectual biography*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1971, p. 42.

⁴ Louis-Thomas Achille, « Préface », *op.cit.*

⁵ Cette idée est par exemple visible dans la manière dont une de ses anciennes élèves évoque qu'ils l'appelaient non Madame, ou simplement par son prénom, mais « Tante Paulette ». (Joseph Confavreux, Paulette Nardal, « Nos histoires », 2009).

⁶ Avec prudence, Brent Edwards a également pointé cette alliance sans doute problématique de la féminité et de la chrétienté concernant le rejet de Césaire (*The Practice of Diaspora, op.cit.*, p. 156). Hymans a quant à lui souligné le premier ce problème potentiel de la chrétienté, par rapport à la vision de Lero. *A contrario*, la foi et le moindre écart générationnel expliquent sans doute la plus grande complicité de Nardal avec Senghor.

⁷ Cf. chapitre 2.

dans la généalogie de la Négritude, en amont, au moment même où l'histoire de la formation de ce courant de pensée et des œuvres de ceux qui se présentent et/ ou sont reconnus comme ses pères fondateurs (Senghor et Césaire en particulier) commençait à être investie par les littéraires et les historiens. Si les propos des concernés peuvent alors favoriser l'invisibilisation de Nardal, certains chercheurs vont néanmoins, à partir de leurs travaux sur eux, participer à sa réintroduction dans l'historiographie noire. Examiner les conditions de cette réinscription dans la généalogie de la Négritude amène donc à considérer tant les formes de visibilité qu'elle induit que les impensés qui l'accompagnent et qui traduisent précisément la fragilité de la posture de Nardal.

B- Premières occurrences

Il semble que la première référence significative à Nardal apparaisse dans la littérature et du côté des Américains. Dans *Fifty years later*, publié en 1940, autobiographie qui revient sur l'expérience parisienne de son auteur, John H. Paynter, ce dernier évoque, alors hébergé chez les Achille, Nardal, à travers des soirées parisiennes, notamment des repas au cours desquels la « charmante guide », parlant couramment anglais, fait la conversation¹. Les premières occurrences à Nardal dans le monde de la recherche sont timides, parfois même erronées. En 1965, Lilyan Kesteloot, qui va devenir une figure majeure de la critique littéraire noire francophone, publie l'ouvrage issu de son travail de thèse, *Les écrivains noirs de langue française. Naissance d'une littérature*². Elle y évoque rapidement la *Revue du Monde Noir* en signalant qu'il « n'a pas été possible d'obtenir de plus amples renseignements sur la revue [...] ni d'en trouver des exemplaires ». Kesteloot restitue ensuite une lettre de Senghor, qu'elle a rencontré en 1959, et qui évoque dans une correspondance datée de l'année suivante la revue en ces termes :

« C'est dans les années de 1929-1934 que nous avons été en contact avec les Négro-américains par l'intermédiaire de Melle *Andrée* Nardal³, qui avait fondé, avec un Haïtien, le Dr Sajous, La Revue du Monde Noir. Mademoiselle Nardal tenait un salon littéraire, où Négro-africains, Antillais et Négro-américains se rencontraient »⁴.

¹ Harold Paynter, *Fifty years later*, New York, Margent Press, 1940, p. 66.

² Lilyan Kesteloot, *Ecrivains noirs de langue française. Naissance d'une littérature*, Bruxelles, Université Libre de Bruxelles, Institut de Sociologie, 1965.

³ C'est moi qui souligne.

⁴ *Ibid.*, p.63.

Kesteloot évoque ici Andrée et non Paulette Nardal. On ignore si l'erreur quant au prénom a été commise par Senghor ou Kesteloot¹. Mais il n'en demeure pas moins qu'elle participe non sans ironie à la perpétuation de l'éclisage du rôle spécifique joué par Paulette Nardal dans la généalogie de la Négritude.

C- Jacques-Louis Hymans, relais de la parole de Nardal

Le premier chercheur – et pendant longtemps le plus important – à véritablement mettre à mal cette invisibilisation, à travers la production d'une analyse conséquente sur Nardal, est un biographe de Senghor, Jacques Louis Hymans, en 1971 :

« It would be difficult to understand negritude without including the contributions of writers and poets such as Paulette Nardal, Étienne Lero, Alioune Diop et Jacques Rabemananjara »².

Suivant les propos de Senghor lui-même, Hymans évoque le salon littéraire de Paulette Nardal, le rôle qui y est joué par Maran. Il est aussi le premier à reproduire le texte « L'éveil de la conscience de race »³, ce qu'il justifie par le fait que ce document rend tangibles les contacts entre les Noirs américains et les Noirs francophones. À cette occasion, il corrige l'erreur de traduction commise par Nardal⁴, en remplaçant l'usage du masculin de la formule relative à l'affirmation de la fierté d'être noir-e par le neutre. Ainsi, l'adjectif possessif « his » dans l'assertion « one could not speak about slavery or proclaim *his* pride of being of African descent without being considered as an overexcited or at least an odd person », est remplacé par « one's ». À travers cet usage du neutre, c'est une forme de réhabilitation de l'universalité du sujet, et avec elle, de Nardal comme sujet féminin qui se joue. En outre, cette correction est d'autant plus notable que Nardal va être de nouveau effacée, qui plus est par une féministe, TS Denean Sharpley-Whiting. Elle considère en effet cette phrase comme symptomatique du langage

¹ Dans tous les cas, cette erreur quant au prénom est en réalité d'autant moins étonnante que Senghor fut très épris d'Andrée, jeune sœur de Paulette, qu'il souhaita même épouser, mais sans retour. On peut imaginer que les deux ont parlé de cette jeune sœur, décédée dans des circonstances peu claires selon la famille Nardal en 1935. Elle avait notamment collaboré à *La Revue du Monde Noir*.

² Jacques Louis Hymans, *Léopold Sédar Senghor : an intellectual biography*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1971, p. 31

³ Hymans évoque déjà indirectement le texte dans un article de 1966, mentionnant le rôle de la *Revue du Monde Noir* dans la formation intellectuelle de Senghor, à travers l'évocation de l'encouragement des Noirs français à produire un travail littéraire, à l'image des noirs américains, sans toutefois le citer donc, ni évoquer le nom de Paulette Nardal (JL Hymans, « French influences on Léopold Sédar Senghor's Theory of Negritude 1928-1948 », *Race*, vol.7, n°4, 1966, pp. 363-370).

⁴ Cf. chapitre 2.

« masculiniste » de Nardal, allant jusqu'à remettre (provisoirement) en cause son féminisme. On y reviendra.

Hymans donne des éléments sur la vie de Nardal qu'elle lui a elle-même communiqués, à travers une correspondance, qui constitue ainsi le seul témoignage oral direct rapporté, dans un travail académique¹. À travers l'auteur, elle contribue ainsi elle-même à sa propre revisibilisation. C'est en effet dans cet ouvrage, qu'est restitué le court propos, constamment cité depuis puisqu'il est l'un des rares, le seul énoncé aussi directement, dont on dispose, sur la conscience et la mise en lumière du rôle fondamental joué par des femmes noires qui prétendaient exister comme intellectuelles dans le Paris colonial, en l'occurrence elle et sa sœur Jane, qu'elle met particulièrement en avant:

« They took up the ideas tossed up by us and expressed them with more flash and brio. We were but women, real pioneers – let's say we blazed the trail for them [Césaire and Senghor] »².

Non seulement il s'agit pour Nardal de dénoncer une marginalisation mais aussi de le faire d'une certaine manière, en se réintroduisant, dans un geste ayant donc également valeur d'affirmation, dans la généalogie – masculine – de la Négritude. Le propos, capital, se joue en même temps dans une forme d'ambiguïté, qui est double : d'un côté, Nardal ne semble pas remettre radicalement en question le rôle prédominant de Césaire et Senghor ; de l'autre, le genre intervient dans le commentaire puisque Nardal fait référence à son identité féminine. Mais la manière même dont le genre est mobilisé vient doubler l'ambiguïté : elle se joue entre une forme de reproduction des rôles genrés – « nous n'étions que des femmes » – et l'affirmation d'un rôle primordial joué, « de vraies pionnières », qui donne à la phrase une dimension paradoxale. Pour le dire autrement, Nardal illustre ici une conscience du rôle du genre dans le propre effacement des femmes en tant que sujets de connaissance, qu'elle pointe subtilement, et, dans ce geste même, qu'elle met à mal – même si elle ne prétend pas se situer sur le même plan que les hommes.

La lettre entière de Nardal, dont les extraits sont offerts dans l'ouvrage de Hymans, en tant que retour sur sa propre expérience et plus largement sur celle de ces intellectuels noirs, jeunes et moins jeunes, en exil, se découvrant comme Noirs, est une forme de réintroduction dans la généalogie de la Négritude.

¹ Je laisse ici de côté les citations, fondamentales, du film de Servant, qui ne relèvent pas de logiques académiques.

² Paulette Nardal citée par Hymans, in *L.S.Senghor, op.cit.*, p. 34.

Hymans appuie cette perspective, en insistant sur le rôle de *La Revue du Monde Noir* dans la formation intellectuelle de Senghor :

« The Review of the Black World proved to be an intellectual mine for Senghor. It acquainted him with American Negro poetry and with anthropology, two of the most important influences on his cultural thought. It may also have formed the basis of his political thought ».

Néanmoins, la réhabilitation de Hymans s'accompagne d'une simple restitution, non critique, des propos de Nardal, parmi lesquels l'affirmation de la dimension avant tout culturelle de son action, moteur d'une prise de conscience de race et de l'affirmation de soi comme sujet racialisé:

«We only felt the need of bringing back the Negro into the human community and of getting him to rid himself of his complexes... Our preoccupations were of a racial, literary and artistic order ».

En ce sens, Hymans inaugure également les commentaires présentant *La Revue du Monde Noir* comme apolitique. Son propos concourt alors à l'affirmation du « nationalisme culturel » promu par Nardal, qu'il souligne dans ses remerciements:

« My special gratitude must be given to M^{elle} Paulette Nardal, one of the first French-speaking black women to advocate cultural nationalism [...] »

Il faut cependant noter l'affirmation du caractère exceptionnel de Paulette Nardal en tant que sujet féminin racialisé et sujet de connaissance, qui sont inextricables. Cette réhabilitation passe enfin par le relai du message adressé dans « l'éveil de la conscience de race », dans lequel Nardal plaidait pour l'écriture de travaux par des intellectuels qui sauraient « tirer parti des richesses que leur offrent le passé de la race noire, et le continent africain », en particulier à travers « de magistrales thèses de doctorat »¹. Césaire écrit en effet son DEA sur le thème du Sud dans la littérature noire américaine, là où Louis Achille réalise un mémoire sur Paul Lawrence Dunbar et Senghor sur la place de Jeanne Duval dans l'œuvre de Baudelaire².

¹ Paulette Nardal, « Eveil de la conscience de race », *La Revue du Monde Noir*, n°6, 1932, p. 348.

² Michel Fabre, *La rive noire. De Harlem à la Seine*, op.cit., p. 142.

D- Michel Fabre, promoteur paradoxal

Michel Fabre, critique majeur de la littérature noire américaine et francophone, est le second chercheur à faire réémerger de manière significative la figure de Paulette Nardal. Il y fait référence dans tous ces travaux portant sur les intellectuels du Paris noir, jusqu'au milieu des années 2000¹. Le premier texte dans lequel Fabre évoque Nardal, « Autour de Maran »², est le plus important car le plus fourni, ce qu'il justifie par l'occultation de *La Revue du Monde Noir* et de sa co-fondatrice :

« Si je me suis quelque peu étendu sur les perspectives de La Revue du Monde Noir, c'est parce qu'elles sont encore fort mal connues et *surtout* parce que le rôle de Paulette Nardal, en contact personnel avec bon nombre des écrivains de la « Renaissance de Harlem » et en relations encore plus étroites avec Senghor et Damas fut celui d'un véritable trait d'union et doit être reconnu comme tel »³.

Le vocabulaire de la reconnaissance utilisé par Fabre marque explicitement sa volonté de redonner à voir Nardal après avoir pris acte de sa marginalisation. Ce texte constitue en réalité la base de ce qu'il reprendra dans ses travaux ultérieurs. Il souligne ainsi le projet de traduction de Nardal de l'œuvre *The New Negro* d'Alain Locke – qui ne verra en réalité jamais le jour ; l'importance du salon, ou plus exactement du « cercle d'amis », désignation qu'elle lui préfère⁴, et de *La Revue du Monde Noir*, qu'il qualifie lui aussi de culturelle. Fabre commente également brièvement « L'Eveil de la conscience de race », en pointant que Nardal fait partie du groupe d'Antillais dont elle évoque cette forme de prise de conscience. En 1975, toujours dans un article consacré à René Maran⁵, il évoque la « brillante étudiante en anglais de Fort-de-France » ainsi que, dans une note, son entretien, daté de 1972, avec Paulette Nardal⁶. En 1985, dans son importante étude consacrée aux écrivains noirs américains exilés à Paris, *Rive noire*.

¹ Michel Fabre, « René, Louis and Léopold : Senghorian Negritude as a Black Humanism », *Modern Fiction Studies*, vol. n°4, hiver 2005, p. 921-935. A la fin des années 1960 et dans les années 1970, on peut encore noter les mentions de Cook, ou, davantage du côté de la recherche, de Spiegler (« Aspect of Nationalist thought Among French-speaking West Africans », thèse de doctorat, Oxford, 1969) ; J.A Langley (*Pan Africanism and Nationalism in West Africa (1900-1945): A Study in Ideology and Social Classes*, New York, Oxford, 1973)

² Michel Fabre, « Autour de Maran », *Présence africaine*, n°86, deuxième semestre 1973.

³ *Ibid.*, p. 169. C'est moi qui souligne.

⁴ Michel Fabre, *La rive noire*, *op.cit.*, p. 143.

⁵ Michel Fabre, « René Maran. The New Negro and Negritude », *Phylon*, vol. 36, n°3, 1975, p. 346.

⁶ Fabre mentionne ici, plus explicitement qu'en 1973, c'est-à-dire en note, son entretien avec Nardal, daté de 1972. Un échange avec Nardal daté de cette même année est conservé dans les archives de Michel Fabre, à Emory University.

*De Harlem à la Seine*¹, il mentionne en outre le texte écrit par Nardal sur Augusta Savage, « une femme sculpteur noire », très rarement commenté aujourd'hui encore, et qui est particulièrement significatif en tant qu'il concerne une sculptrice noire.

Fabre est même le premier relai de la forme de reconnaissance par Césaire du rôle joué par Paulette Nardal dans la généalogie de la Négritude. Il inaugure en effet son texte sur le poète et intellectuel martiniquais, dans un ouvrage d'hommage qui lui est consacré², à l'occasion de ses soixante-dix ans, en mettant en exergue le discours prononcé par Césaire lui-même :

« J'aurais l'impression de manquer à mon devoir si je ne profitais pas de l'occasion qui m'est offerte ici pour payer une dette de gratitude.

Le point que je veux souligner est un point historique.

Ce n'est pas nous qui avons inventé la négritude.

Elle a été inventée par les Langston Hughes, les Countee Cullen, les Claude McKay, les Sterling Brown et tous ces écrivains de la Renaissance Nègre que nous lisions en France aux années 30 et que nous découvriions dans *la Revue du Monde Noir*, dirigée par Paulette Nardal, cette initiatrice à laquelle il convient aujourd'hui de rendre tout spécialement hommage.

Ils ont été les premiers à dire : le Noir est beau [...] »

Cette reconnaissance, forte, est d'autant plus significative que Césaire a, des années auparavant, tout à fait minimisé le rôle de Paulette Nardal, comme on l'a vu. Néanmoins, Fabre inaugure une tradition de réception qui se joue entre promotion et relativisation du rôle de Nardal du point de vue du genre – qui reproduit les ambiguïtés de Nardal elle-même. Il se contente par exemple d'enregistrer la spécificité de l'expérience féminine évoquée par Nardal dans la prise de conscience de race dans son texte de 1932 – d'une part en mentionnant simplement, parmi les autres étudiantes antillaises, le nom de Magdeleine Carbet³, de l'autre en soulignant le « désir inouï de Nardal de présenter en Sorbonne son diplôme d'études supérieures sur Beecher Stowe ». Or cela le conduit à caractériser cette expérience comme celle d'un « groupe d'Antillais », et non d'Antillaises. En outre, évoquant le rôle de Nardal comme « intermédiaire culturel », il lui appose immédiatement le rôle d'« intermédiaire principal » joué par Maran :

¹ Michel Fabre, *La rive noire*, op.cit.; nouvelle édition revue et augmentée, *La rive noire. Les écrivains noirs américains à Paris (1830-1995)*, Marseille, A.Dimanche éditeur, 1999. Le titre a également paru en anglais, *From Harlem to Paris: Black American writers in France (1840-1980)*, Urbana, University of Illinois Press, 1991. Il constitue un ouvrage de référence.

² Michel Fabre, « Du mouvement noir à la négritude césairienne » in Jacqueline Leiner (ed.), *Soleil éclaté. Mélanges offerts à Aimé Césaire à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire*, Tübingen, G.Narr, 1984, pp. 148-161.

³ Magdeleine Carbet est une écrivaine et poétesse martiniquaise dont la proximité avec Nardal est aussi attestée par le fait qu'elle lui dédiera un poème (« Greffe », in *Point d'orgue*, La Productrice, 1958).

« M^{elle} Nardal servit, dans la plupart des cas, d'intermédiaire culturel – l'intermédiaire principal, c'est-à-dire le premier et le plus important demeurant René Maran lui-même qui avait été l'intermédiaire bienveillant de Paulette Nardal¹ ».

Ces remarques ne visent évidemment pas consciemment à évincer Nardal, mais elles portent néanmoins, dans le processus même de revisibilisation, la marque de la minimisation, d'autant plus notable qu'elle apparaît dans la mise en avant d'un intellectuel homme, Maran, « intermédiaire principal », qui renvoie donc implicitement la femme intellectuelle à un rôle d'intermédiaire secondaire – encore accentuée par le rappel de ce que Nardal doit à « l'initiateur bienveillant ».

E- L'exception Nardal

Parallèlement aux travaux de Fabre, deux autres chercheurs contribuent à maintenir Nardal hors de l'oubli. Martin Steins rédige divers articles et une thèse en vue de l'obtention d'un doctorat d'Etat. Dès 1976, dans un texte intitulé « jeunesse nègre »², qui revient sur les origines de la Négritude, il évoque la figure de Nardal. En réalité, l'intellectuelle, la revue qu'elle co-édite, et en particulier le texte « l'Eveil de la conscience de race » traversent la première moitié de l'article de Steins³. Il considère qu'elle marque un affermissement singulier dans le contexte, qui tardera à être reproduit. Il est également le premier à rappeler sa contribution à *L'Etudiant noir* et à livrer un bref commentaire du texte « Guignol Ouolof » qui y paraît. Il situe de manière significative *L'Etudiant noir* – en général – dans le prolongement de « l'Eveil de la conscience de race »⁴ – article particulier, et à tonalité spécifique, selon lui, dans *La RMN* –, ce qui renforce son importance.

La singularité de la contribution de Nardal est même accentuée, de manière intéressante, dans un mouvement qui rejette la portée universelle à laquelle pourraient prétendre ces revues, à travers une forme d'internationalisme noir – même s'il ne le dit pas en ces termes – en ce que Steins considère que, comme dans *La Revue du Monde Noir*, les propos développés dans

¹ Michel Fabre, « Autour de René Maran, *loc.cit.*, p. 170.

² Martin Steins, « Jeunesse nègre », *Neohelicon*, 4, n°1-2, 1976, p.108.

³ La majeure partie de la seconde est consacrée au décryptage des articles de Césaire et Senghor dans *L'Etudiant noir*.

⁴ « Durant ces trois années qui séparent 'l'Eveil de la conscience de race' de l'Etudiant Noir, il n'y a guère eu beaucoup plus, chez ces étudiants antillais, que la gestation d'idées à teinture raciale [...] (« Jeunesse nègre », *loc.cit.*, p. 97).

L'Étudiant noir relèvent d'une « problématique strictement antillaise »¹. Cette limitation est, au contraire, selon lui, dépassée par Nardal, à travers son « éveil de la conscience de race » :

« Il est difficile de présenter 'La Revue du Monde Noir' (exception faite de l'article de Nardal) comme l'initiateur ni même le précurseur de considérations raciales dont nous voyons naître ici seulement, et dans une controverse apparemment très vive, les premières ébauches »².

Si ce diagnostic d'une vive « controverse » est fort discutable, la parenthèse présente dans ce propos fait ressortir la spécificité de la démarche de Nardal. On retrouve cette même insistance sur le caractère structurant de « l'éveil de la conscience de race » de 1932 dans un article de 1983 qui vise à montrer comment Nardal non seulement réhabilite dans ce même texte l'identité noire mais fait appel à la reconnaissance de l'héritage africain. Steins conclut alors à une singularité de la démarche de Nardal telle qu'il l'a décrit comme à l'origine de la fin de *La Revue du Monde Noir* :

« The idea of culturally mixing up with the Africans was probably too much for the rest of the team and the review fell apart. It has become clear, however, that the turnabout towards blackness and Africa, albeit only in the sense of a glorious African past, happened in the first months of 1932 »³.

Steins poursuit en expliquant que le type de conscience de race promouvant l'héritage africain se retrouve dans une revue comme *La race nègre*, au même moment, sans la relier directement au texte de Nardal mais en évoquant sa similarité. L'article de Nardal est ainsi réinscrit dans une configuration, un moment, celui de l'année 1932, où différents éléments – parmi lesquels l'acceptation par la France d'une conscience de soi des Noirs colonisés, le nationalisme culturel promu par la littérature haïtienne, la mise en avant par *Légitime Défense* de l'art nègre, le tournant de *La Race nègre* vers la redécouverte de l'héritage ancestral africain, ou encore la publication de *Banjo* de Claude McKay – concourent à l'affirmation de l'identité noire et de l'africanité. Néanmoins, Steins passe à côté de l'ambition de Nardal en lisant l'« Eveil de la conscience de race » comme une rupture avec l'Afro-latinité, ainsi avec le type d'internationalisme noir promu par Jane Nardal dans un texte du même titre paru dans *La*

¹ *Ibid.*, p.109.

² *Ibid.*, p. 108.

³ Martin Steins, « Brown France vs Black Africa: The Tide Turned in 1932 », *Research in African Literatures*, vol.14, n°4, hiver 1983, p.483.

Dépêche Africaine en 1928 – négation et erreur qui sont ainsi d'autant plus notables que Steins avait au moins eu le mérite d'évoquer, en outre en les reliant, ces deux textes importants¹.

À ces assertions en partie erronées se joint une minimisation dans la réhabilitation même de Nardal, qui rejoue l'oubli, dont Fabre a été le premier porteur, de la spécificité de la posture des femmes antillaises, et donc de Nardal elle-même dans l'éveil de la conscience de race. Il faut aussi souligner, dans son texte de 1976, sa lecture, là aussi contestable, du texte « Guignol Ouolof » paru en 1935 dans *L'Étudiant noir*. J'ai souligné le caractère essentiel de ce récit dans le processus de subjectivation de Nardal². C'est son analyse inexacte de la problématique strictement antillaise qui sous-tend sa lecture de l'« historiette »³, dans laquelle Steins ne voit non seulement (toujours) pas le genre⁴, mais en outre simplement « l'aveu d'un compromis fragile », dans la solidarité qui naît entre Nardal et le vendeur de cacahouètes⁵. Comme on l'a dit, c'est davantage l'affirmation d'une conscience de race et plus largement humaniste et républicaine, et la fragilité même de la solidarité qui en découlent, dans le spectacle colonial, qui importent.

F- Paulette Nardal l'intellectuelle

En 1985, dans son histoire des mouvements nègres en France, ouvrage issu de sa thèse, Philippe Dewitte souligne également le rôle joué par Nardal. Il la réinscrit d'abord plus largement dans le cadre de la *Dépêche Africaine*, qui, malgré sa vision parfois « primitive », véhiculée par exemple par Nardal elle-même, est définie comme « le creuset des mouvements intellectuels nègres des années 30 »⁶. Il évoque le salon des Nardal, leur rôle de passeuses entre les mondes noir américain et francophone. En ce sens, le propos sur *La Revue du Monde Noir* s'inscrit dans l'examen de la partie qu'il nomme « l'âge d'or des intellectuels », ce qui atteste de son importance et de sa reconnaissance : la démarche de Dewitte, dans la réintroduction de

¹ Steins considère le texte de Jane, paru dans le premier numéro de *La Dépêche Africaine* (« L'internationalisme noir », *La Dépêche Africaine*, février 1928) comme emblématique de l'état d'esprit dans lequel se trouvent les Antillais, héritiers de deux cultures.

² Cf. chapitre 3.

³ Martin Steins, « Jeunesse nègre », *loc.cit.*, p. 104.

⁴ « Tout le problème qui tourmentait cette jeune intelligentsia antillaise est là, résumé dans cette petite scène : puisque nous ne sommes pas des blancs et qu'on nous le fait sentir, de quel côté sommes-nous ? » (*Ibid.*, p.105).

⁵ « Si Nardal, allant au-devant d'une solidarité raciale, imposée à son corps défendant et à l'encontre de ses affinités culturelles, assume finalement l'être hybride qui est le sien, suspendu au-dessus du vide que font les préjugés autour d'elle, c'est par une sorte de fuite en avant vers un monde meilleur de l'avenir : 'rejetant cette mauvaise gêne pour ne penser qu'à la fraternité réelle qui nous unit aussi bien à ce Noir qu'à ces Blancs plein d'illusions, nous répondons gentiment au vendeur de cacahouètes.' Il s'agit, on le voit, de l'aveu d'un compromis fragile, dont la bonne volonté expose à toutes les avanies de ce monde colonial encore plein d' 'illusions' sur la supériorité de la race blanche, et qui, bien pire, exigera des allégeances plus nettement tranchées. » (*Ibid.*, p. 105).

⁶ Philippe Dewitte, *Les mouvements nègres en France 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, 1985, p. 244.

Paulette Nardal, mais aussi de Jane, dans la généalogie de la Négritude constitue alors la tentative la plus aboutie. Significativement, Dewitte qualifie dans un geste fort Nardal d'intellectuelle.

Néanmoins, comme chez ces prédécesseurs, des difficultés demeurent. À cet égard, il est intéressant de noter le commentaire qui suit la désignation de Nardal comme intellectuelle. Elle a en effet lieu dans un mouvement qui à la fois reproduit ses propres assertions sur le primat culturel de son activité, comme chez Hymans et Fabre, et la présente comme se détournant de l'activité intellectuelle, pour s'orienter vers le militantisme :

« [...] Paulette Nardal, l'intellectuelle convaincue du primat de la revendication culturelle, laisse de côté ses études pour se lancer dans le militantisme politique »¹.

Le problème de cette assertion est à la fois factuel et analytique. Non seulement, le militantisme de Nardal, notamment auprès de l'Union des Travailleurs Nègres, intervient après qu'elle a fini ses études, mais le lien entre le culturel et l'intellectuel d'un côté, pensés comme séparés de la dimension politique, est problématique du point de vue du devenir intellectuelle. Il faut aussi noter la manière dont ceci fait écho à l'erreur d'interprétation de Fabre, qui lui aussi faisait de l'engagement politique le motif de la fin de *La Revue du Monde Noir*².

En 1996, dans un article intitulé « L'étudiant noir. Négritude et racisme », Ernst Wilhelm Müller, réintroduit également Nardal dans la généalogie de la Négritude et la présente à ce titre comme « femme intellectuelle »³. L'article vise à mettre en avant les textes de Nardal parus dans *La Revue du Monde Noir*, qui, avant *L'Étudiant noir* et *La Race nègre*, formulaient des idées fondamentales de la Négritude. Pour ce qui nous intéresse ici, Müller est le premier à cerner le double enjeu fondamental de l'importance des femmes noires, en tant qu'intellectuelles, dans le mouvement de la Négritude :

« Dans le mouvement de la négritude, les femmes ont joué un rôle particulier. Ici je ne veux que mentionner Roberte Horth, morte trop tôt, et Paulette Nardal, qui par leurs

¹ *Ibid.*, p. 361.

² Fabre explique que *Légitime Défense* naît « l'année même où celle [la revue] de Melle Nardal dut cesser de paraître parce qu'elle s'orientait davantage vers l'engagement politique (Fabre, « Autour de Maran », *loc.cit.*). En réalité le propos de Fabre n'est pas clair : lorsqu'il parle d'« engagement politique », on peut se demander s'il fait référence à Nardal ou à l'orientation de la revue – ce qui n'est pas exactement la même chose. Dans la mesure où il émet une forme d'opposition entre la dimension culturelle de la RMN et la caractérisation politique de *Légitime défense*, il semble que ce soit de la revue mais l'ambiguïté n'est pas inintéressante. Elle s'éclaire en outre par la manière dont le rapport de causalité est moins affiché dans les travaux postérieurs de Fabre puisqu'en 1985, c'est une coexistence temporelle qu'il évoque à partir de cette même idée. Il écrit alors que la RMN s'arrête au moment où elle s'orientait vers l'engagement politique.

³ Ernst Wilhelm Müller, « L'Étudiant Noir, négritude et racisme », *Anthropos*, 91, 1-3, 1996, p. 5-18.

articles dans *La Revue du Monde Noir* en 1931-1932 donnèrent des impulsions importantes. Dans son court essai madame Horth décrit la situation difficile de la femme noire intellectuelle en France. Nardal traite le fait¹, que l'accent se déplace de l'assimilation à la question de l'identité noire. Nardal, qui fait mention de l'article de Mme Horth, affirme que les femmes deviennent conscientes de la question raciale beaucoup plus tôt que les hommes. Cela s'explique par leur situation de femme noire doublement sous-privé² ».

Cet article n'est quasiment jamais mentionné dans les travaux sur Nardal. Indépendamment de ses limites majeures, qui peuvent l'expliquer, dues à un traitement rapide et lacunaire (et au style qui laisse à désirer), ceci est d'autant plus ironique pour la réception de Nardal qu'elle trouve ici un traitement encore limité mais significatif, à travers une réhabilitation, comme intellectuelle, dans la généalogie de la Négritude, avant qu'elle commence véritablement à faire l'objet de travaux plus spécifiques.

G- Une réintroduction dans l'histoire littéraire noire francophone

Dans une perspective qui annonce déjà la manière dont des littéraires, à l'intersection de la critique littéraire et de l'histoire, vont s'emparer de l'objet Nardal, on trouve un traitement significatif de l'auteur dans le travail de Jack Belinda, *Négritude and Literary Criticism. The History and Theory of Negro African Literature in French*³, également paru en 1996. Commentant « l'Éveil de la conscience de race » en mettant particulièrement en avant la comparaison entre l'expérience littéraire des Noirs américains et des Noirs francophones, l'intérêt de la démarche de Belinda est de réintroduire le caractère fondamental de Nardal et en particulier l'éveil de la conscience de race dans l'historiographie littéraire noire francophone avec *Légitime Défense* et *L'Étudiant noir* – renforçant ainsi, comme Steins, la spécificité du texte de Nardal – en mettant en lumière les conditions sociologiques de la naissance d'une nouvelle littérature. Il indique plus spécifiquement une filiation entre l'humanisme noir de Senghor, qui paraît dans *L'Étudiant noir*, et le texte de Nardal, dans l'appel à ne pas nier la culture latine, que l'on trouve à la fin du texte de cette dernière⁴. Mais lui aussi, oublie, cette

¹ La traduction et le style, parfois peu clairs voire erronés, s'ajoutent aux difficultés intellectuelles du texte, à l'image de cette virgule qui n'a pas sa place ici. Cf. infra.

² Ernst Wilhelm Müller, « L'Étudiant noir », *loc.cit.*, p. 15.

³ Jack E. Belinda, *Négritude and Literary Criticism: The History and Theory of "Negro African" Literature in French*, Westport Conn., Greenwood Press, 1996.

⁴ On a vu néanmoins que le dépassement de cette culture latine proposée par Nardal constituait précisément un argument remarquable, allant plus loin que le concept d'« afro-latinité » proposé par sa sœur Jane.

fois totalement, la question du genre, en ne s'arrêtant pas du tout sur la spécificité de l'expérience féminine suggérée par Nardal.

H- L'oubli du genre

Les premières recherches qui concourent à faire ré-émerger Nardal se rejoignent ainsi tendanciellement dans l'absence de prise en compte de la question du genre. Il faut ici développer cette idée. L'incapacité à prendre en compte cette dimension a pour effet la relativisation du rôle primordial joué par Paulette Nardal, par ailleurs susceptible d'être bien perçu. Le travail de Philippe Dewitte en fournit sans doute la meilleure illustration, en raison de son acuité particulière dans la compréhension du rôle des Nardal et de Paulette en particulier. Evoquant *La Dépêche Africaine*, Dewitte explique les différentes positions en présence, le fait qu'il n'y ait pas de réelle unité et ainsi de ligne unique, mais des points de vue qui tout à la fois opposent et rassemblent les réformistes et les humanistes présents dans la revue¹. Mais il n'évoque par exemple jamais la présence de femmes, blanches et noires. Son incapacité à formuler la question du genre a ainsi des conséquences sur son analyse : s'il souligne l'importance du travail des sœurs Nardal, il ne l'explicite pas véritablement en tant que tel, ce qui concourt à en relativiser l'importance et la spécificité. Son propos a en réalité pour effet de noyer les sœurs Nardal dans des généralités. En témoigne d'abord la manière dont il les considère comme représentatives d'une génération :

« La génération des sœurs Nardal s'exprime maintenant dans des journaux nationaux et la quête de l'identité nègre est sur les rails². »

Faire des sœurs Nardal le symbole d'une génération qui, comme il le dit plus loin, prépare le terrain pour le mouvement de la Négritude est un geste tout à fait significatif. Poursuivant et évoquant l'importance de la revue *La Dépêche Africaine*, il utilise alors à la fois un concept de Jane Nardal, présent dans son texte « Pour un internationalisme noir », et le titre de l'article de 1932 de Paulette Nardal, sans mentionner ces références :

¹ Dewitte distingue dans cette seconde catégorie les « humanistes universalistes » qui nient les différences entre les races et les « humanistes relativistes », qui s'appuient sur elles pour prôner la pleine reconnaissance de la civilisation noire, les deux se rejoignant plus largement autour de cette promotion.

² Philippe Dewitte, *Les mouvements nègres en France, op.cit.*, p. 230.

« Avec ‘l’afro-latinité’ une nouvelle étape de « l’éveil de la conscience de race » est franchie et on peut avancer sans exagération que *La Dépêche africaine* est le creuset des mouvements intellectuels nègres des années 30¹».

On peut lire la reprise de ces termes sans en rappeler les auteures comme participant d’un processus de normalisation qui est aussi une forme de reconnaissance. Même si Dewitte considère, en réalité comme la plupart des autres commentateurs, la spécificité de « l’éveil de la conscience de race », dans *La Revue du Monde Noir*, et comme dépassant « l’afro-latinité » de *La Dépêche Africaine*, il rétablit également la communauté de pensée entre les deux sœurs. Néanmoins, il oublie précisément le rôle du genre se traduisant ici par le fait que ces femmes – Jane plus encore que Paulette – vont être invisibilisées de manière notable. Si, avec Fabre notamment, dans le prolongement duquel des commentateurs de Nardal se situent, il offre les conditions de possibilité d’une redécouverte plus spécifique et marquée de Nardal – c’est-à-dire féministe –, un saut qualitatif reste encore à faire.

C’est encore ce que permettent de diagnostiquer, les travaux respectifs de Tyler Stovall et de Robert R. Smith Jr. En 1996, le premier, dans son *Paris Noir. African Americans in the city of light*, souligne le rôle des Nardal et de *La Revue du Monde Noir*, mais la dimension genrée y reste peu analysée. Le second, dans un article paru en 2001 vient apporter, trente ans après Hymans, de nouvelles indications biographiques importantes sur Nardal², élargissant son parcours à ses activités de retour à la Martinique. C’est l’occasion de prendre la mesure de tout ce qui a été perdu pour reconstituer son itinéraire. Le salon des Nardal y est ici consacré, étant décrit comme « celui que les générations futures allaient désigner comme le salon de la Négritude » et Nardal plus généralement rétablie de manière positive dans sa fonction de « marraine de la Négritude »³. Le rôle de sa foi chrétienne, qui marque tant son engagement, de la musique qu’elle promeut à son retour à la Martinique y sont bien mis en avant. Mais le tournant, fondamental, en matière de genre et de féminisme se situe ailleurs.

¹ *Ibid.*, p. 244.

² Robert P. Smith Jr, « Paulette Nardal and the negritude salon », *CLA journal* 45, 1, 2001, p. 53-68. Il explique que son travail est basé sur une correspondance (huit lettres) qu’il a entretenue avec Alice Eda-Pierre, sœur de Paulette, entre 1982 et 1988.

³ *Ibid.*, p.66.

II- Le tournant genre et féministe

A- *Black Feminism* et études postcoloniales états-uniennes¹

Ce sont surtout les travaux de Brent Hayes Edwards et de Tracy Denean Sharpley-Whiting qui marquent le début d'une recherche plus approfondie sur Nardal. Ils inaugurent plus largement une tradition dans laquelle Nardal est pensée comme auteure majeure, en dépit du caractère journalistique de ses travaux, ce qui tout à la fois témoigne de la pluralité de l'écriture journalistique et de sa possibilité de réinscription plus large dans l'histoire de la littérature. Brent Edwards soutient ainsi en 1998 à l'Université de Columbia une thèse intitulée « *Black Globality : The International Shape of Black Intellectual Culture* », effectuée sous la co-direction de Gayatri Chakravorty Spivak et de Robert O'Meally, parue en 2003 sous le titre *The Practice of Diaspora : Literature, Translation and The Rise of Black Internationalism*. Il y consacre notamment un chapitre à Nardal, qui vise à mettre en lumière le rôle significatif qu'elle a joué dans le développement de l'internationalisme noir, consubstantiel à son féminisme. Cette articulation menée dans un traitement très subtil entre analyse de la trajectoire et des écrits de Nardal constitue l'étude la plus fine menée sur Nardal, y compris peut-être jusqu'à aujourd'hui, alors que d'autres travaux s'inscrivant dans son prolongement sont venus considérablement enrichir la recherche. Maryse Condé cite cette thèse de Brent Edwards, avant qu'elle ne devienne livre, dans un article de 1998 dans lequel elle traite de la globalisation, mettant en avant le rôle joué par Jane et Paulette Nardal dans ce processus. Elle décrit l'aînée des Nardal comme « l'intermédiaire culturel le plus important entre les écrivains de la *Harlem Renaissance* et les étudiants francophones qui aillaient constituer le cœur du mouvement de la Négritude »². Avec à l'appui l'extrait le plus fameux de la lettre de Nardal écrit à Hymans, et qu'elle présente comme cité par Brent Edwards, elle porte le diagnostic, considéré comme injuste, de cet oubli des sœurs Nardal. Bien qu'il ne s'agisse que d'une mention, cette mise avant par une figure majeure de l'histoire littéraire constitue un geste significatif de reconnaissance de Nardal. Condé ne s'attarde néanmoins pas sur la question du genre et du féminisme.

¹ On n'ignore pas que replacer ces différentes approches sous l'étiquette « postcolonial » est réducteur. On entend par là les études qui, plaçant le questionnement de la race au cœur de leur analyse, se révèlent attentives aux formes d'oppression et de subjectivation possibles pour des sujets racialisés.

² Maryse Condé, « O Brave New World », *Research in African Literatures*, Fall 1998, 29, 4, p. 2. On trouve déjà cette formule d'« intermédiaire culturel » chez Fabre, comme on l'a vu, que Condé reprend d'autant plus probablement que la formule est également citée par Brent Edwards. Comme ce dernier, elle évoque le projet de traduction par Paulette de l'œuvre de Locke, qui ne verra néanmoins jamais le jour.

Une autre thèse paraît en 1998, « From Negritude to Créolité : Race, Culture and Identity in Francophone West African and Caribbean Literature and Theory », de Shireen K. Lewis, qui se pose comme « la première chercheuse à soutenir que Paulette Nardal était féministe étant donné ses remarques sur la marginalisation des femmes et ses nombreux écrits consacrés aux femmes »¹. Il s'agit également de replacer Nardal, et plus généralement le mouvement de la Négritude, dans le contexte du modernisme, dont Lewis considère que Nardal fournit une illustration singulière et précoce à travers son récit « En exil », à travers son exploration des thèmes de la solitude, de l'aliénation et du désespoir. Dans cette double perspective tenant compte du genre et d'un souci de réinscription dans le modernisme, se situeront deux chercheuses en particulier : Jennifer Wilks, qui dans *Race, Gender and Comparative Black modernism*, paru en 2007, réintroduit, à partir de l'éveil de la conscience de race, Nardal, parmi les « femmes intellectuelles » de la littérature noire francophone, à travers une brève comparaison avec Suzanne Lacascade² ; Claire Oberon Garcia qui, en 2011, situe sa démarche dans le cadre de la création d'un modernisme noir, dans les réseaux transnationaux et à Paris. À partir d'une comparaison entre Nardal et Jessie Fauset³, elle analyse la spécificité de la contribution des femmes au modernisme noir, à travers les thèmes de l'exil, du cosmopolitisme noir, de la représentation et de la traduction. Le féminisme de Nardal est alors pointé dans sa capacité à développer et à incarner une puissance d'agir féminine noire, à partir d'une identité conçue comme multiple et synthétique⁴.

En 2006, dans l'ouvrage issu de sa thèse, Lewis prolonge son examen et met en avant les activités de Nardal à son retour à la Martinique, à travers le rassemblement Féminin et *La femme dans la cité*⁵. Entre-temps une autre précurseuse dans l'analyse approfondie des écrits des Nardal, Tracy Denean Sharpley-Whiting, publie *Negritude Women*, ouvrage dans lequel elle analyse et réhabilite les travaux des Nardal et de Suzanne Césaire dans la généalogie masculine de la Négritude. Il constitue en termes de publication – c'est-à-dire exception faite des travaux universitaires – la tentative la plus aboutie de réintroduction des femmes dans le mouvement.

¹ Shireen K. Lewis, « From Negritude to Créolité: Race, culture and identity in Francophone West African and Caribbean Literature and Theory », PHD diss., Department of Romance Studies, Duke University, p. 5.

² Jennifer Wilks, *Race, Gender and Comparative Black Modernism: Suzanne Lacascade, Marita Bonner, Suzanne Césaire, Dorothy West*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2008.

³ On trouve déjà un traitement comparatif entre Nardal et Fauset chez Brent Edwards, *The Practice of Diaspora*, *op.cit.*

⁴ Claire Oberon Garcia, « Black women writers, modernism, and Paris », *International Journal of Francophone Studies* 14, 1-2, 2011, pp. 27-42.

⁵ Entre-temps, Brent Edwards et Emily Musil Church se penchent également sur les activités martiniquaises de Nardal mais ne publient pas à ce sujet.

Tracy Denean Sharpley-Whiting va adopter une posture complexe par rapport à Nardal et critique par rapport à Brent Edwards. Celle-ci nous intéresse car elle révèle certains enjeux inhérents à la construction de Nardal comme intellectuelle et à la production du savoir¹. Comme pour Cahun, bien que de manière nettement moins conflictuelle, l'enjeu se structure d'abord autour de la question du féminisme. En 2002, Sharpley-Whiting hésite sur le caractère adéquat de la qualification de Nardal comme « féministe », à partir d'une mise en avant de la différence de sens que revêtirait le terme en France et aux États-Unis, qui plus est selon la période historique considérée :

« Trying to ascertain whether these women were feminists in the US sense of the word is necessarily fraught with cultural complications for *féministe* in the France and Martinique of 1920-1950, and even today, does not readily translate with the same 'engaged' nuances »².

La distinction n'est pas inintéressante mais on peine en réalité à comprendre les différences entre les deux côtés de l'Atlantique, quant au qualificatif ; d'autant plus que Tracy Denean Sharpley-Whiting n'explique pas son propos. D'autres commentatrices ne font pas preuve de ces scrupules. En 2004, Carole Sweeney, salue « l'intervention féministe incisive » de Nardal dans « L'Eveil de la conscience de race »³. En 2005, Sharpley-Whiting reprend et accentue son hésitation en pointant, dans une critique du travail de Brent Edwards, la distinction entre la conscience de genre et la conscience féministe, la première ne conduisant pas forcément à la seconde :

« Such observations do not detract from Paulette Nardal's legacy, but complicate her work with respect to gender, geography, race and destiny. They beg for a deeper examination of our postmodern desire to categorize all forms of gender consciousness as necessarily feminist and to gloss over paradoxes that may compromise our heroic narratives »⁴.

¹ Une des critiques sur laquelle on n'entend pas s'attarder néanmoins de Whiting à Brent Edwards est relative à l'invisibilisation des femmes auteurs noires américaines, dont son travail ferait l'objet. L'argument repose en réalité surtout sur le fait qu'il ne cite pas son ouvrage *Negritude Women*, ce à quoi Brent Edwards a répondu qu'il n'en avait tout simplement pas connaissance - les deux ouvrages étaient alors sous presse au même moment. Or, Sharpley Whiting ne fait pas non plus référence à Lewis dans ses travaux. Les deux femmes, avant leurs ouvrages respectifs, ont toutes deux publié dès 2000 sur Nardal. Lewis, « Gendering Negritude. Paulette Nardal's contribution to the birth of modern francophone literature », *Romance Languages Annual XI*, 2000, p. 68-72; T. Denean Sharpley-Whiting, « Femme negritude. Jane Nardal, La Dépêche africaine, and the Francophone New Negro », *Souls*, autumn 2000.

² T. Denean Sharpley-Whiting, *Negritude Women*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002, p. 21-22.

³ Carole Sweeney, « Resisting the Primitive: The Nardal Sisters, *La Revue du Monde Noir*, and *La Dépêche Africaine* », *Nottingham French Studies*, vol.43, n°2, été 2005, pp. 45-55 (54).

⁴ *Ibid.*

Sharpley-Whiting tire de son analyse des conclusions problématiques, comme je l'ai déjà souligné, qualifiant alors la posture de Nardal comme relevant d'un « féminisme masculiniste et diasporique émergent » qui gagnerait à être élaboré¹, dont on comprend néanmoins qu'il signifie que le féminisme de Nardal se fonderait sur une solidarité – outre avec les femmes antillaises – avec les intellectuels noirs américains, et non les femmes intellectuelles. L'intérêt de sa critique, plus largement, réside néanmoins dans la manière dont elle ne semble pas simplement accepter la reprise par Brent Edwards de la définition du féminisme donnée par Joan Scott – qui caractérisera aussi la démarche d'autres chercheuses, comme Jennifer Boittin – selon laquelle il relève d'un paradoxe et est ainsi traversé par des contradictions discursives, historiquement situées. Cette discussion importe, pas tant de notre point de vue en raison de la remise en cause des « récits héroïques » à laquelle l'analyse est susceptible de conduire selon Sharpley-Whiting mais parce que ces hésitations entre conscience de genre et conscience féministe sont susceptibles de renvoyer aux modalités problématiques du devenir intellectuelle et aux hésitations quant à l'affirmation de soi².

Sharpley-Whiting semble néanmoins avoir dépassé ces apparentes impasses, quand elle se livre en 2009 à travers un travail d'édition de textes parus dans le journal que Nardal fait paraître à la Martinique, *La femme dans la cité*, sous le titre *Beyond Negritude*³. La valorisation de Nardal comme intellectuelle se signifie dans l'explicitation du choix des quatorze textes du journal qu'elle édite, présentés comme « les plus représentatifs de sa pensée et de son activisme politique »⁴.

Introduisant le premier texte de l'anthologie, « la femme dans la cité », Sharpley-Whiting met en parallèle les positions de Nardal et de Simone de Beauvoir, qui écrivent au même moment. Si la comparaison peut paraître forcée, en raison du caractère incontournable de Beauvoir, elle révèle en même temps la valeur accordée à la pensée de Nardal. Sharpley-Whiting soutient qu'à première vue, la vision essentialiste de Nardal s'oppose à la philosophie existentialiste de Beauvoir et à l'idée selon laquelle « on ne naît pas femme, on le devient ». Elles se rejoignent néanmoins, selon Sharpley-Whiting, en ce qu'elles « reconnaissent la féminité comme un processus d'acculturation, d'adaptation, et dans le cas de Nardal, d'assimilation »⁵. Elle leur trouve également une préoccupation commune relative à l'altérité.

¹ T. Denean Sharpley-Whiting, « Erasures and the Practice of Diaspora Feminism », *Small Axe*, 17, vol.9, 1, mars 2005, p. 132.

² Cf. chapitre 3.

³ T. Denean Sharpley-Whiting, *Beyond Negritude: essays from Woman in the City*, Albany, SUNY Press, coll. « Philosophy and Race », 2009.

⁴ T. Denean Sharpley-Whiting, *Beyond Negritude*, *op.cit.*, p. 13.

⁵ *Ibid.*, p. 18. Les citations qui suivent sont extraites de cette même page.

Pour Beauvoir, la femme est définie comme autre par rapport à l'homme et l'entreprise du *Deuxième sexe* consiste « précisément à découvrir ce que cette « altérité signifie pour une femme », là où Nardal la considère « comme une affirmation de la différence féminine ». En d'autres termes, cette divergence a une valeur positive, et la question « de l'ontologie, de l'être » qu'elle pose ne peut s'accompagner ni de l'inégalité, ni de la définition des femmes « par les hommes, aux bénéfices des hommes » – point sur lequel Beauvoir rejoint Nardal. Ce n'est ainsi pas seulement la « philosophie de la race », contrairement à ce qu'elle expose dans son introduction générale, mais aussi la philosophie féministe de Nardal, si l'on suit sa terminologie, que Whiting réévalue ici.

Les travaux de deux jeunes historiennes, Jennifer Anne Boittin et Emily Musil Church, se sont situés dans le prolongement de ce tournant féministe et post-colonial. Dans un article daté de 2005¹, année où elle soutient sa thèse qui devient livre en 2012², Boittin commente le rôle de Nardal dans l'articulation des questions de genre, de race et de classe, tant du point de vue de sa production que de son utilisation, en particulier du genre, pour promouvoir ses idées et intégrer différents univers intellectuels et militants dans le Paris de l'entre-deux-guerres. Dans son ouvrage, *Colonial Metropolis*, les sœurs Nardal et Paulette en particulier semblent faire partie de la géographie de Paris, tant leur présence parsème l'analyse – indépendamment d'une concentration plus explicite, dans un chapitre, sur Nardal. On y trouve les premières analyses de l'activité de Nardal postérieure à *La Revue du Monde Noir*, et le lien entre les féministes blanches et noires et entre les espaces intellectuels et les univers plus politiques qu'elle assure.

Comme avant elle Fabre, mais de manière plus radicale, ce que Musil relaiera également, Boittin s'éloigne des rhétoriques soulignant la nature apolitique de *La Revue du Monde Noir* considérant que l'acte même de fonder une revue bilingue, internationale, et multiraciale est en soi provocateur³. Elle considère ainsi la « politique du genre » comme moyen pour Nardal d'exprimer la conscience noire, débouchant sur l'exploration d'une conscience de race féministe, dans une perspective transnationale. Elle présente l'itinéraire de Nardal comme engageant une réflexion sur ce que signifie être noire, coloniale et Française dans ce contexte. Si elle ne traite pas des activités postérieures de Nardal à son retour à la Martinique, elle considère la période parisienne comme point de départ de son activisme social et politique.

¹ Jennifer Anne Boittin, « In Black and White: Gender, Race Relations and the Nardal Sisters in Interwar Paris », *French Colonial History*, vol.6, 2005, p.120-135.

² Jennifer Anne Boittin, *Colonial Metropolis*, *op.cit.*

³ *Ibid.*, p. 152.

Le fait que Boittin ne se concentre pas sur des parcours biographiques mais davantage sur la manière dont ils s'insèrent dans une configuration rend néanmoins le propos encore lacunaire. Musil, dans sa thèse soutenue en 2007¹, va plus loin dans cette exploration en faisant des sœurs Nardal et de Paulette en particulier l'incarnation de la Marianne noire. Elle étudie la manière dont elle redéfinit les idéaux de liberté, d'égalité et de fraternité, pour rendre les droits humains plus inclusifs. Elle analyse l'intersection complexe et le dépassement des frontières de genre, de race, de nation, et d'idéologie, qui y participent en montrant le développement de la conscience cosmopolite de Nardal à Paris et la manière dont elle participe à sa réintroduction dans la Martinique coloniale puis départementale.

Dans ce tournant féministe et postcolonial, la reconnaissance de Nardal comme intellectuelle, dont l'usage apparaît alors normalisé, passe par sa construction comme féministe. Sharpley-Whiting en constitue un exemple significatif lorsqu'elle compare les positions de Nardal et de Beauvoir. Faire d'une féministe une philosophe constitue en effet le geste féministe par excellence. Michèle Le Doeuff a tôt thématiqué cette articulation entre la philosophie et le féminisme :

[...] une féministe est une femme qui ne laisse à personne le soin de penser à sa place ; de penser, tout court, et plus particulièrement de penser ce qu'est la condition féminine ou ce qu'elle devrait être. Si l'on rapporte (au moins par hypothèse) le fait de philosopher à une affirmation de soi dans la pensée, un retrait individuel par rapport à ce qui est généralement cru, alors 'philosopher' et 'être féministe' apparaissent comme une seule et même attitude, une volonté de juger par soi-même et pour soi-même, laquelle volonté peut se déployer à propos de diverses questions. Si la philosophie consiste à interroger notamment ce qui se passe dans les villes, les maisons et les mœurs des gens [...], alors la question de la vie des femmes est nécessairement au programme².

Les différentes et profuses qualifications de Nardal comme féministe vont également dans ce sens. Ainsi est-elle présentée comme « féministe noire internationaliste »³, d'« exemple d'un féminisme noir et moderniste⁴», de « féministe africaine »⁵. La caractérisation de féministe permet en réalité de subsumer les contradictions de Nardal sous le modèle, élargi de manière à y inclure les questions de race notamment, du paradoxe du féminisme français de Joan Scott. Brent Edwards justifie en effet sa qualification du féminisme

¹ Emily Musil Church, *La Marianne noire: how Gender and Race in Twentieth century Atlantic World Reshaped the Debate about Human Rights*, *op.cit.*

² Michèle Le Doeuff, *L'étude et le rouet*, *op.cit.*, p. 41.

³ Brent Edwards, « Pebbles of consonance: a Reply to Critics », *loc.cit.*, p. 137.

⁴ Claire O. Garcia, « Black women writers, modernism and Paris », *loc.cit.*, p. 27

⁵ Emily Musil Church, *La Marianne noire*, *op.cit.*, p. 232.

par cette mise en avant ; Boittin en fait même une féministe française typique dans toutes ses contradictions, en montrant la négociation qu'essaie d'opérer Nardal afin d'être noire, catholique, coloniale, Française, humaniste, internationale et femme¹; Musil complète le tableau en qualifiant Nardal d' « exemplaire du féminisme africain » à partir de la définition qu'en a donnée Rosalyn Terborg Penn, selon laquelle ses deux caractéristiques les plus importantes, qui font sa spécificité, sont le développement de stratégies de survie et l'encouragement de l'autonomie à travers des réseaux féminins. Ce travail de qualification débouche sur l'idée selon laquelle « intellectuelle noire » et « féministe noire » deviennent alors deux figures identiques, interchangeables. On peut souscrire à une telle analyse. Pour que cette adéquation fonctionne, il faut néanmoins que la dénomination de « féministe noire » puisse bien prendre en compte les ambiguïtés et les tensions que posent l'itinéraire et la production de Nardal, ce que seule permet une exploration minutieuse, c'est-à-dire non limitée à la considération de l'internationalisme noir qu'elle promeut dans le Paris des années 1920.

B- Regards croisés entre la France et les États-Unis

Quand ce travail a été entamé, aucune étude approfondie n'avait été réalisée en France sur Nardal. Une attention plus importante commençait néanmoins à voir le jour, attestée par la mention devenue maintenant courante, de *La Revue du Monde Noir* dans la généalogie de la Négritude, et des formes de subjectivation noire². Cette intérêt est sans doute favorisé par la lecture, outre de Dewitte, de Brent Edwards (et dans une moindre mesure de Jennifer Anne Boittin³) dont les ouvrages sont cités de manière quasi incontournable. Une comparaison avec les États-Unis permet précisément d'éclairer *a contrario* ce qui y a rendu possible la recherche pionnière sur Nardal. La volonté de retrouver l'histoire de l'émancipation des Noirs fournit, en premier lieu, les conditions de possibilité de sa redécouverte. D'abord, à travers l'inscription de Nardal dans le Paris noir. Cette configuration des années 1920 correspond à l'histoire de l'émancipation des Noirs américains, écrivains, artistes, et intellectuels venus en France pour

¹ Jennifer Anne Boittin, *Colonial Metropolis*, *op. cit.*, p. 168.

² On peut mentionner à ce titre l'exposition sur *Présence Africaine* qui s'est tenue au musée du Quai Branly à Paris fin 2009-début 2010, qui inscrit Paulette Nardal et son salon littéraire comme l'un des grands thèmes de sa première partie consacrée à « 'l'Atlantique noir' du panafricanisme à la négritude » ; le numéro de *Gradhiva*, dans son prolongement en 2009, qui réintroduit Nardal dans la « généalogie des discours des conditions noires ». Outre l'introduction de la commissaire d'exposition Sarah Frioux-Salgas, deux textes font référence à Nardal, PapNdiaye, « Présence africaine avant Présence Africaine. La subjectivation politique noire en France dans l'entre-deux-guerres », *Gradhiva*, n°10, n.s., 2009, p. 64-79 ; Anthony Mangeon, « Miroirs des littératures nègres : d'une anthologie l'autre, revues », *Gradhiva*, *op.cit.*, p. 40-63. Le second prend acte de la question du genre.

³ Pap Ndiaye y fait référence.

échapper à la ségrégation. Par contraste avec les États-Unis, Paris leur apparaît comme un lieu très favorable. Parce qu'elle en est une des figures, Nardal relève alors tout à fait d'une histoire valorisée et qu'il importe aux chercheurs américains de narrer. Le fait qu'elle soit angliciste et que certains de ses textes paraissent en anglais favorise également sans doute cette attention, pas seulement en raison de la proximité culturelle rendue ainsi possible mais précisément parce qu'elle révèle particulièrement les solidarités existantes et appelées entre Noirs par-delà les frontières nationales.

Mais il faut également souligner le décalage entre la recherche française et la recherche américaine. Ce sont en effet, pour beaucoup des chercheur-e-s noir-e-s et/ ou féministes qui entreprennent la narration de cette histoire. Le manque de développement de l'histoire des Noirs en France, qui correspond aussi structurellement à l'absence de valorisation de ce type de recherche explique également en partie cette prédominance états-unienne. Certes, des Français, comme Fabre et Dewitte et francophones, comme Steins, ont très tôt, parmi les premiers, fait (re)émerger la figure de Nardal. Mais ils ont trouvé une audience particulièrement significative aux États-Unis. L'exil intellectuel des chercheur-e-s noir-e-s francophones, phénomène assez marqué, participe aux formes de reproduction d'invisibilisation et d'oubli des penseurs noirs en général et plus encore des femmes en particulier. Maryse Condé, qui a souligné à plusieurs reprises ce rôle important de Nardal, bien qu'elle n'ait pas travaillé de manière approfondie sur elle, est par exemple bien connue en France, mais a fait sa carrière aux États-Unis, notamment à Columbia. Il existe en effet un décalage considérable dans les conditions de possibilité de la réception entre la France et les États-Unis, ce qui s'explique par le développement de cursus spécifiques outre-Atlantique, et une valorisation de la recherche, pour redonner à voir les histoires de celles et ceux qui refusent d'être vaincu-e-s pour reprendre un vocabulaire benjaminien. Un tel schéma est plus difficile dans une France qui n'a pas mis en place de telles politiques de recherche en raison notamment de la prégnance du modèle universaliste très méfiant envers des formes de communautarisme auquel l'histoire des minorités et des minorés est rattachée.

Un exemple de ce décalage est particulièrement signifié, à l'intersection des champs universitaire et militant, par l'absence d'un féminisme noir en France, par opposition avec le *Black Feminism* aux États-Unis¹. La grande difficulté à retrouver les luttes collectives en vue de l'émancipation des femmes noires rend d'autant plus difficile le rejaillissement de figures singulières, comme Nardal. De plus, en raison du contexte dans lequel elle écrit, les formes de

¹ Elsa Dorlin, *Black Feminism, Anthologie du féminisme africain-américain*, Paris, L'Harmattan, 2007.

promotion du féminisme qui sont les siennes ne peuvent être héritées d'un point de vue contemporain. La subjectivité noire qu'elle peut défendre relève de modalités qui appartiennent à un contexte révolu avec lequel il est impossible, contrairement à Nardal, de ne pas prétendre rompre absolument. Des termes comme celui de « féminisme colonial », que Nardal reprend sans questionnement comme titre d'un rapport pour lequel elle est sollicitée par le gouverneur de la Martinique en 1946 sont très difficiles à employer pour des féministes aujourd'hui, y compris en le réinscrivant dans son contexte historique¹. Car il ne renvoie pas seulement à un contexte mais, du point de vue du féminisme, rappelle également la manière dont il a pu s'accommoder de formes de reproduction de l'oppression, bien que ce ne soit pas la réalité qu'il recoupe à proprement parler dans l'usage qu'en fait Nardal. De même, et dans le prolongement de cette idée, le féminisme déployé à la Martinique ne pourrait nullement aujourd'hui prendre la forme très maternaliste qu'à celui de Nardal. Ces difficultés n'ont pas été ignorées des Américain-e-s, ce qui pourrait expliquer la thématization de Sharpley-Whiting de la distinction entre la conscience de genre et la conscience féministe. Brent Edwards a de même formulé dans nos échanges l'impossibilité d'un tel héritage. Mais ces enjeux prennent une dimension toute particulière en France.

La reconnaissance de Nardal comme intellectuelle est en ce sens également susceptible d'appeler, non sans paradoxe, à rompre avec sa posture tout en retrouvant dans sa pensée les outils critiques permettant d'appréhender et de prolonger la lutte ici et maintenant. Se réapproprier dans le contexte français l'histoire de Nardal nécessite de prendre la mesure de ce qu'elle apporte à la pensée féministe et à la compréhension de la subjectivité noire en n'occultant pas son caractère problématique d'un point de vue contemporain, notamment quant à son inscription dans l'histoire du féminisme. Cette réflexion a à peine été engagée mais elle anime indubitablement plus largement l'intérêt de chercheuses en particulier pour les soeurs Nardal, appréhendées comme participant d'une modernité et d'un féminisme autre dans le contexte français par rapport auquel elles sont susceptibles d'être présentées comme occupant une position d'extériorité².

La volonté de retrouver la trace d'une parole féminine se traduit ainsi, plus largement, par des réinsertions féministes particulièrement notables. L'avancée des Américain-e-s rend les articles produits récemment en France, pour un regard spécialisé, comme faisant peu preuve de

¹ Gouverneur Daney, Lettre à Paulette Nardal, 27 novembre 1945, archives départementales de la Martinique.

² Elsa Dorlin et Myriam Paris, « Les hétérotopies du féminisme noir », *Comment s'en sortir*, n°1, Paris, Edition IX, p.48-84.

nouveauté¹. Mais c'est le geste qu'ils constituent pour la reconnaissance de Nardal qui se révèle fondamental. En témoigne l'article paru dans la revue *rue Descartes*, publiée par le Collège international de philosophie, signé Tanella Boni, écrivaine, poète et professeure de philosophie à l'Université d'Abidjan, intitulé « femmes en négritude : Paulette Nardal et Suzanne Césaire ». Il n'est pas seulement la marque d'une réintroduction inaugurée il y a plus de trente-cinq ans au sein de la généalogie littéraire de la Négritude mais de sa généalogie philosophique. Le texte paraît en effet dans un numéro portant sur le thème « négritude et philosophie » où Nardal apparaît aux côtés de Césaire, Senghor, Fanon, ou encore Sartre. En réalité, cette réhabilitation est paradoxale, pour le moins ambiguë. D'un côté, Boni entend défendre que Nardal et Césaire sont des « résistantes et des battantes pour la cause des femmes mais aussi du point de vue de la pensée littéraire, artistique et philosophique »² ; qu'elles participent à l'expression « avec leurs mots et leur sensibilité [de] l'idée d'un particulier ouvert à l'universel »³. Néanmoins, l'auteure ne veut pas faire du genre le critère essentiel de cette relégation hors de la généalogie – masculine – de la Négritude :

« La configuration de la Négritude indique à quel point d'autres variables, subtiles et souterraines, qui ne sont liées ni à la 'race', ni au genre ni à la classe – peut-être à cette domination acceptée et ressentie qu'est l'autorité – entrent en jeu »⁴.

« L'autorité » pourrait alors également être celle de Paulette Nardal, dont Tanella Boni suggère un « droit d'aïnesse » qui pourrait expliquer pourquoi elle a été plus visible que ces autres sœurs également engagées « aux débats autour de la Négritude avant les années 1930 »⁵. Paulette rejoint alors Césaire et Senghor dans une généalogie de la Négritude mais aussi tendanciellement dans un geste d'invisibilisation de Jane. Boni l'explique à partir du concept fondateur de Jane d'« internationalisme noir » :

« Pourtant, également poète et musicienne, Jane Nardal ne devient pas pour autant célèbre parce qu'elle aurait subsumé sous un vocable l'essentiel de sa pensée. Ce texte [...] pourrait être l'une des sources dans lesquelles Césaire, Senghor, et Paulette Nardal auraient puisé pour construire l'idée de 'conscience de race'. La mise à l'ombre ne correspond donc pas à un schéma binaire dans lequel la domination serait toujours du côté

¹ Je pense par exemple à Christiane Dualé, « l'émergence de la pensée féminine et féministe : des sœurs Nardal à Suzanne Césaire Roussi, *Africultures*, <http://www.africultures.com/php/?nav=article&no=12564>. Page consultée le 11 juillet 2016.

² Tanella Boni, « Femmes en négritude, Paulette Nardal et Suzanne Césaire », *Rue Descartes*, vol.4, n°83, 2014, p.62.

³ *Ibid.*, p.63.

⁴ *Ibid.*, p.64.

⁵ *Ibid.*

des hommes et la discrimination le lot des femmes. La belle sororité des Nardal n'est pas si simple »¹.

Cette remise en cause de la binarité de la domination, qui amoindrit considérablement le rôle du genre, s'accompagne de la mise en avant d'une raison plus noble qui pourrait expliquer la relégation des Nardal en général et de Paulette en particulier hors de la généalogie de la Négritude. S'inscrivant dans le prolongement de la réflexion de Tracy Denean Sharpley-Whiting, Tanella Boni soutient en effet que cet effacement serait « proprement philosophique » :

« Si les revues culturelles, qui produisent des analyses contrastées [...] sont les organes de diffusion de la pensée, le travail du concept et sa fabrication à partir d'un terreau favorable manquait à l'appui »².

Ce qui importe dans la réflexion de Boni n'est pas même ce qui découle de la création de ce concept de Négritude, c'est-à-dire son approfondissement et les œuvres littéraires et philosophiques qui à la fois le relaient et qu'il permet mais ce moment spécifique où se réunissent les conditions de possibilité à partir desquelles celui-ci peut émerger ; réflexion pour laquelle Boni se place sous le patronage de Deleuze et de Guattari et avec eux de Nietzsche :

« Suivant le verdict nietzschéen, vous ne connaîtrez rien par concepts si vous ne les avez pas d'abord créés, c'est-à-dire construits dans une intuition qui leur est propre : un champ, un plan, un sol, qui ne se confond pas avec eux, mais qui abritent leurs germes et les personnages qui les cultivent.

La pensée de Boni est en réalité ici assez elliptique. On peine à comprendre le terreau spécifique que les hommes auraient trouvé et qui aurait favorisé une spécificité dans la mise en commun de leurs expériences et la possibilité de les traduire théoriquement. Le résultat est néanmoins indubitablement problématique du point de vue du genre. Boni tend d'abord à reproduire la généalogie masculine de la Négritude. En outre, la manière dont intervient le savoir à travers la mise en avant de la dimension philosophique n'est jamais articulée au genre. L'auteure ne thématise pas la manière dont le genre participe aux possibilités de production du savoir. Elle conclut en pointant que « les 'oubliées' de la négritude ne le sont pas simplement parce qu'elles sont des femmes, Noires ou de couleur, mais parce que sur le terrain des savoirs ce déroule [...] la lutte des places ». Mais le genre, parmi d'autres, et sans doute notamment le

¹ *Id.*

² *Ibid.*, p.65.

rapport de classe, de l'âge, si l'on met face-à-face Nardal et Aimé Césaire, n'est précisément pas étranger à une telle lutte. Certes, la plus grande élaboration théorique des pères fondateurs de la Négritude est incontestable mais elle ne peut faire l'économie de ses propres conditions de possibilité, des ressorts théoriques et pratiques qui la permettent. Ni Senghor, ni Césaire, ne l'ignorent puisque tous deux réhabiliteront le rôle de penseuses joué par les Nardal. Paulette insistera elle-même sur les formulations majeures et précurseuses de sa sœur et son concept d'internationalisme noir. Ainsi l'invisibilisation à l'œuvre relève davantage ici de l'analyse de Boni elle-même qui ignore par exemple totalement la production et les formes d'engagement de Nardal dans la Martinique d'après-guerre, très vraisemblablement faute de les connaître. Dans un contexte où Nardal demeure peu connue, ce geste théorique est néanmoins significatif. Mais on peut considérer, en raison de ses impensés, qu'au-delà, c'est l'acte éditorial même, réinscrivant Nardal dans la généalogie à la fois littéraire, philosophique et politique de la Négritude qui constitue une reconnaissance majeure.

Comprendre la complexité de Nardal, tout en affrontant les ambiguïtés, les contradictions et les questions difficiles que posent son itinéraire et sa production est plus spécifiquement la tâche que l'on s'est ici proposée. Ils nous disent bien quelque chose de l'histoire coloniale (et post-coloniale), dans laquelle ils s'insèrent, et renvoient précisément aux modalités problématiques de constitution comme intellectuelle pour une femme noire. L'histoire de la diffusion et de la réception de l'œuvre et des idées de Nardal est d'abord permise par une attention portée à son entreprise majeure, à la fois d'un point de vue théorique et pratique, *La Revue du Monde Noir*. Elle se structure rapidement, en particulier, autour de son petit essai historico-littéraire « l'éveil de la conscience de race ² » : sept pages relayées comme fondatrices d'un changement de mentalité parmi les Noirs francophones, et dans lequel le rôle spécifique des femmes, pointé, assure le tournant féministe. Il faut néanmoins attendre le développement de ces études, féministes et postcoloniales, pour que l'ampleur de ce processus et la restitution plus large de l'itinéraire de Nardal puisse intervenir. La construction de Nardal comme intellectuelle passe par sa construction comme féministe noire, processus dans lequel se révèlent des logiques de production du savoir, longtemps seul apanage des chercheur-e-s américain-e-s aujourd'hui de plus en plus rejoints par les chercheur-e-s français-es. L'un des enjeux révélé par le retour de Nardal en France, après sa réception états-unienne, pourrait aujourd'hui consister à pouvoir y puiser, pour le féminisme noir, des outils critiques et de lutte, en prenant en compte la pluralité des dimensions que posent son itinéraire et sa production. La reconnaissance de Nardal comme intellectuelle se jouerait ainsi à la fois dans la compréhension

de ce qu'elle a pu apporter dans un contexte spécifique et dans une forme d'affiliation critique qui n'ignore pas tant ses apports que ses nécessaires impensés.

Chapitre 9 : Viola Klein : la visibilité relative d'une pionnière

Comparée à celles de Paulette Nardal et de Claude Cahun, la réception de Klein fait plus précisément intervenir le rôle du genre et les enjeux autour du féminisme du point de vue de la recherche. Il faut d'abord noter qu'elle publie davantage qu'elles : cinq ouvrages paraissent ainsi entre 1946 et 1965, quatre publications académiques, parmi lesquelles deux respectivement dans *The International Journal of Comparative Sociology*, dont elle est l'un des membres fondateurs et dans *The British Journal of Sociology*. Ce premier décalage avec Cahun et Nardal, marqué par une production plus abondante à l'époque, se signifie également par une forme d'effacement progressif de la recherche, précisément en raison de la nature de ses travaux : relevant d'une sociologie empirique, ils sont de différentes manières appelés à être dépassés par l'évolution des sociétés et de la recherche elle-même. Prenant la société comme objet, elle est en effet également dépendante des changements qui s'y produisent. La réception très genrée de Klein – ce sont essentiellement des femmes qui y prennent part – révèle le caractère à la fois possible et difficile de la reconnaissance de Klein dans son propre domaine, et les embûches qui entravent son inscription plus large dans le champ universitaire, en tant que sociologue. La recherche féministe, de même, en particulier dans les années 1970, a tendu à maintenir à la marge Klein, en ignorant ses travaux ou en les considérant comme pas assez radicaux. Ainsi, c'est de cette double étiquette de femme travaillant sur les femmes et de sociologue, qui se mue peu à peu en sociologue féministe, et des tensions qui la traversent dont nous allons ici rendre compte.

I- *The Feminine Character* : un ouvrage fondateur entre réception et marginalisation

La réception de *The Feminine Character* donne à voir à la fois la manière dont la prétention scientifique de Klein peut être mise à mal et les premiers enjeux autour de son féminisme.

A- Des lectures qui passent à côté de l'ouvrage

Comme on l'a déjà souligné¹, à ses sorties anglaise en 1946 et américaine en 1949, *The Feminine Character* est peu et assez mal reçu. Dans sa préface à la seconde édition, datée de 1971 pour l'édition anglaise et 1972 pour l'édition américaine, Klein revient elle-même sur la critique sans doute la plus virulente qui lui a alors été adressée, qu'elle présente comme une illustration d'une erreur de lecture plus générale de commentateurs. Celle-ci repose sur une perception de l'ouvrage comme étude psychologique des femmes alors qu'il s'agit pour Klein d'une analyse des théories existantes sur la psychologie féminine². Dans *The Spectator*³, Rose Macaulay reproche à Klein d'utiliser des sources secondaires, ce qui est commenté par cette dernière comme relevant de cette erreur d'appréciation quant à l'objectif du livre. Mais la critique de Macaulay se joue également ailleurs. On comprend d'emblée qu'elle rejette la psychanalyse, étendard sous lequel elle regroupe l'ensemble des auteurs discutés par Klein. Elle en vient alors directement à reprocher à Klein elle-même cette appartenance. La virulence du propos est en outre renforcée par un rejet presque nationaliste, la démarche de Klein étant dans ce même mouvement qualifiée comme dotée d'une « terminologie maladroite à l'allemande ». Si l'ambition scientifique est décriée en général, et qu'ainsi les « rêvasseries phalliques » [phallic musings] des psychanalystes autrichiens et britanniques s'ajoutent à celle de leurs confrères allemands, Macaulay représente en réalité bien cette hostilité britannique plus générale à la sensibilité à la psychanalyse qui caractérise l'école allemande, notamment exilée aux États-Unis (Alfred Adler, dans sa veine sociologique, ainsi que Eric Fromm et Karen Horney) : « The terminology is often Germanically clumsy, after the habit of psychologists ». En même temps, cette critique est symptomatique des résistances qu'une femme de confession anglicane, vraisemblablement attachée aux valeurs victoriennes, a pu éprouver face à l'explicitation par Klein de cette morale qui cantonnait les jeunes filles à l'oisiveté et à l'inutilité :

« There are some questionable assertions made; as that to most Victorian women an invalid life seemed attractive, and 'the fancies of young girls who would nowadays see themselves pleading at the bar or playing tennis at Wimbledon, dwelt then on pictures of

¹ Cf. le chapitre 3 consacré à Klein dans la première partie où l'on aborde le soupçon de féminisme qui participe de cette mauvaise réception et qui entraîne très vraisemblablement une stratégie d'éloignement de Klein du stigmatisé - qui ne doit néanmoins pas être interprétée comme un simple rejet du féminisme. On n'y reviendra pas ici.

² Viola Klein « Preface to the second edition », *The Feminine Character*, *op.cit.*, p. xliii.

³ Rose Macaulay, « Books of the day: more about women », *The Spectator*, 17 mai 1946. Les citations qui suivent en sont extraites.

themselves as pathetically helpless creatures in the grip of lingering (but not painful) illness'. Most unlikely. More probably the young girls' fancies dwelt on the next ball, the local croquet tournament, riding to hounds, the spring fashions, picnics and tea-parties with their young friends, all the cheerful gaieties which brightened the lives of our sociable ancestress. A careful study of the feminine letters and diaries of past times would have improved this book ».

Ce propos révèle comment l'incompréhension par Macaulay de l'ouvrage de Klein repose en réalité sur l'antagonisme de leurs points de vue et le rejet total par la critique de ce que Klein veut précisément donner à voir. Macaulay passe en effet à côté de l'ambition même de l'ouvrage en raison de son impossibilité à voir la validité du type d'approche, qui repose au moins sur un double rejet de la psychanalyse et de la possibilité même de remettre en cause un idéal victorien de la féminité, en tant que tel. On peut lire une certaine ironie dans la manière dont c'est la prétention scientifique même de Viola Klein qui est alors minimisée.

On trouve un autre exemple de lecture rapide dans un bref compte-rendu de l'ouvrage, retrouvé dans les archives Viola Klein¹, présenté en parallèle avec celui d'un dénommé Antoine², au même titre, introduit par une actrice et décoratrice américaine, Lady Mendl³. Le parallèle entre les deux ouvrages est aussi incongru qu'intéressant. Ainsi, là où *The Feminine Character* est renvoyé, de manière lacunaire, à un livre de plus venant s'ajouter aux nombreux écrits déjà existants, celui d'Antoine est considéré comme original. Dans ce mouvement, Klein est présentée comme n'apportant rien à son sujet :

« There is no evidence that Dr. Klein has herself contributed any views, and Dr. Karl Mannheim apologetic foreword about "integrative research" does not really rescue his protégée's prestige. Is there not a German proverb about making an eleventh book out of ten old ones? »

Comme chez Macaulay, la critique s'appuie sur un rejet de la prétention scientifique, par la mise en avant de la vie elle-même. L'argument est en outre genré, puisque Klein est renvoyée à son rang de « protégée ». L'auteur-e, après avoir reproché à la sociologue un index trop volumineux, y ajoute l'oubli regrettable du nom d'Antoine :

« Unhappily she omits the name of Antoine, who, dyeing a lady's dog to match its' owner's head, seems to know something about some sorts of women which the savants miss ».

¹ On n'a pas pu en identifier la provenance. AVK, 9.

² AVK, 9.

³ *Antoine*, Introduction par Lady Mendl, New York, Prentice-Hall, 1945.

Aussi saugrenue soit-elle, et passant tout à fait à côté de l'ouvrage de Klein, la valorisation de la validité de la connaissance, « réelle » du coiffeur quant aux femmes, face à l'ambition des savants – on notera ici également l'usage de l'italique, à connotation négative – a précisément pour effet de nier l'ambition scientifique de Klein.

Le contexte de moindre incidence du féminisme dans l'entre-deux-guerres joue sur cette réception à la fois faible et critique. Ainsi, ce que l'on considère communément comme la renaissance du mouvement de libération des femmes à la fin des années 1960, au début des années 1970, donne une nouvelle teinte aux travaux prenant en compte la question des femmes. Elle se traduit néanmoins notamment par des formes de rejet par la jeune génération de leurs aînées. La mention de Juliet Mitchell de Klein dans son ouvrage majeur « psychanalyse et féminisme », publié en Angleterre en 1974¹, est à cet égard paradigmatique. Interrogeant la réception féministe de Freud, elle justifie ainsi son choix de ne pas considérer la discussion par la sociologue du psychanalyste, pourtant présentée comme intéressante, en raison de la non-appartenance de Klein au féminisme actuel et au féminisme en général :

« I have excluded Viola Klein's earlier and interesting discussion of Freud in her book *The Feminine Character* because it falls outside the period of present feminism and though it is a more militant book than anything she has said or written since, she would not consider herself to have been a feminist then any more than now² ».

Cette mention, qui apparaît dans une note de bas de page, est au moins doublement excluante. Non seulement Klein est décrite comme se situant hors du féminisme contemporain, en raison de la période à laquelle elle a écrit *The Feminine Character*, mais aussi, finalement, hors du féminisme tout court, au motif de son absence d'identification passée ou actuelle à celui-ci et ce en dépit, selon Mitchell, du caractère plus militant de l'ouvrage comparé à tout ce que Klein a écrit ou dit depuis – précision qui vient entériner l'exclusion. Il s'agit ici d'un geste important de relégation de Klein hors du féminisme et avec elle de la propre histoire de la recherche. Or, cette perception semble globalement correspondre à celle des féministes de ces générations – on la retrouve aussi, comme on l'analysera, à propos de *Women's Two Roles*, présenté comme pas assez radical –, et participe ainsi à l'invisibilisation de Klein. Le rôle des féministes elles-mêmes dans son oubli, en particulier des générations futures, comme on sera amenée à le préciser, ne peut donc pas être négligé.

¹ Juliet Mitchell, (1974) *Psychoanalysis and Feminism. A radical reassessment of Freudian Psychoanalysis*, New York, Basic Books, 2000; traduction française *Psychanalyse et féminisme*, Paris, Editions des femmes, 1975.

² Juliet Mitchell, *Psychoanalysis and feminism*, op.cit., p. 300.

B- Une attention des précurseuses

Néanmoins, *The Feminine Character* est également lu et relayé par des figures majeures de la théorie, de l'histoire et de la sociologie féministes. Ainsi Gerda Lerner, pionnière de l'histoire des femmes, dans un compte rendu très critique de l'ouvrage de Vern Bullough, *The subordinate sex*, invite en guise d'épilogue ses lecteurs et lectrices à plutôt lire les travaux de Beauvoir ou de Klein¹. La sociologue américaine Jessie Bernard, s'interrogeant sur le genre, restitue également l'analyse de Klein, et en particulier l'idée selon laquelle les attributs de genre dépendent également des chercheurs et des scientifiques et pointe ainsi l'impossibilité, même en considérant les différents points de vue, de trouver une base commune en raison de l'accent porté sur des caractéristiques spécifiques². Parmi les féministes des générations postérieures, la poétesse et critique littéraire Adrienne Rich évoque le contexte de la Russie soviétique restitué par Klein, la « tragédie biologique des femmes » par opposition au *Khamstvo* des hommes (qui désigne l'alliance de rugosité, de turbulence, de bestialité et de brutalité)³. Contrairement à Mitchell, Kate Millett, dans son important ouvrage *Sexual Politics*, relaie la discussion qu'elle qualifie d'« éloquente » par Klein de Freud du mécontentement des femmes quant au fait qu'elles ne sont pas des hommes, et l'idée curieuse en découlant selon laquelle la moitié de l'humanité se sent ainsi lésée :

« as Klein observes in her critique of Freud, it is a curious hypothesis that 'one half of humanity should have biological reasons to feel at a disadvantage for not having what the other half possess (but not vice versa)'. It is especially curious to imagine that half the race should attribute their clear and obvious social-status inferiority to the crudest biological reasons when so many more promising social factors are involved⁴. »

Contrairement à ce qu'écrit Mitchell, c'est une utilisation – et sans doute dès lors une perception – féministe par Millett de Klein qui sous-tend son relai. En ce sens la question du féminisme de Klein, que l'on a essayé de comprendre tout au long de ce travail et qui doit encore être précisée, apparaît bien comme cruciale dans sa réception⁵.

¹ Gerda Lerner, « The subordinate sex: A History of Attitudes toward Women by Vern. L. Bullough, Review », *The American Historical Review*, vol. 79, n°4, oct.1974, p. 1138-1139.

² Jessie Bernard, *Women and the public interest: an essay on policy and protest*, Chicago, Aldine Atherton, 1971, p. 21 sq.

³ Viola Klein, *The Feminine Character*, op.cit., p. 26, cite par Adrienne Rich, « Mother and Son, Woman and Man », *The American Poetry Review*, p. 7; 10.

⁴ Kate Millett, *Sexual politics* (1970), Urbana, University of Illinois Press, 2000, p. 183.

⁵ Sur cette alliance du freudisme et de l'absence de féminisme de Klein, on peut également mentionner Dipankar Gupta, « Feminification of Theory and Gender Studies », *Economic and Political Weekly*, vol.31, n°24, 15 juin 1996, p. 1546-1547.

L'introduction de Klein dans une généalogie féministe s'opère ainsi en grande partie à partir de son questionnement de Freud, qui constitue un interlocuteur nécessaire pour les féministes. Après Viola Klein, Simone de Beauvoir, Betty Friedan, Kate Millett, interrogent et remettent toutes en cause notamment la théorie de l'envie de pénis de Freud qui, selon son analyse, fonde biologiquement l'infériorité des femmes.

Revenant en 1990 dans un article sur la recherche féministe en sociologie, Mirra Komarovsky, autre figure rare et majeure de la recherche féministe de l'entre-deux guerres¹, cite également les travaux de Klein². Son importance est attestée par le fait notable qu'elle est non seulement doublement présente parmi celles que Komarovsky met en avant comme « les précurseuses (1940-1960) » – *Women's Two Roles* étant également considéré – aux côtés de Margaret Mead, ou de Komarovsky elle-même, mais qu'elle est la seule à occuper une telle position, couvrant ainsi des domaines fondamentaux de la sociologie féministe. Si Komarovsky ne fait pas directement la comparaison entre Mead et Klein, son traitement va dans le sens d'une pertinence toute particulière donnée à *The Feminine Character*. Elle souligne en effet les hésitations entre nature et culture et sous l'influence de la psychanalyse, comme Klein l'avait pointé avant, dans un contexte en outre d'anti-féminisme, l'adoption finale par Mead d'une posture invitant à davantage cultiver la différence des sexes. En revanche, elle met en avant, à propos de l'ouvrage de Klein, son questionnement de l'objectivité en sciences, son éloignement de « la bipolarité dominante des stéréotypes de sexes » au profit de la diversité, enfin sa capacité à ne pas laisser de côté la biologie mais à utiliser une « stratégie sociologique » visant à pouvoir la poser une fois que la part de culture aura été dévoilée³.

Si l'ouvrage de Klein a été diffusé et lu, en particulier en Angleterre et aux États-Unis, a pu être promu comme précurseur dans l'interdisciplinarité au cœur du projet des *Women's Studies*⁴, il est néanmoins plus difficile de savoir dans quelle mesure il a influencé les recherches, encore moins les prises de conscience, de genre et féministe, comme l'illustre le caractère paradoxal des occurrences à *The Feminine Character*, à la fois significatives, opposées, et non abondantes. L'ouvrage peut prétendre à une existence comme classique de la

¹ Mirra Komarovsky est une sociologue importante de l'entre-deux-guerres, enseignante à *Barnard College*, institution prestigieuse réservée aux femmes rattachée à l'Université de Columbia, entre 1938 et 1970, qui a beaucoup travaillé sur la famille et les rôles sociaux des femmes. Elle fut elle aussi l'une des pionnières de la sociologie du genre.

² Mirra Komarovsky, « Some Reflections on the Feminist Scholarship in Sociology », *Annual Review of Sociology*, vol.17, 1991, p. 1-25.

³ *Ibid.*, p.7.

⁴ Joanna Schneider Zangrando, « Women's Studies in the US: Approaching Reality », *American Studies International*, vol.14, n°1, automne 1975, p. 17.

recherche féministe non seulement car il inaugure un type de démarche fondamentale qui va être reprise, mais aussi, pour cette raison précise, car il est lu par la génération suivante des féministes. Néanmoins, la reconnaissance du caractère pionnier en tant que tel de *The Feminine Character*, mis à part dans les publicités visant à promouvoir le livre, est peu mise en avant, y compris par ces mêmes personnes qu'il a influencées. On peut alors poser l'hypothèse selon laquelle cette réception partielle participe au statut particulier du travail de Klein mais aussi, dès lors, à son relatif oubli. Pour pouvoir le corroborer, il convient d'abord de se tourner vers la réception de ses autres travaux, et d'abord vers celle de *Women's Two Roles*.

II- *Women's Two Roles* : enjeux autour du féminisme

La réception de l'ouvrage *Women's Two Roles*, co-écrit avec Alva Myrdal, est sensiblement différente. Il s'agit de la première étude comparative portant sur le travail des femmes, entre la France, les États-Unis, l'Angleterre et la Suède. D'abord, le fait que le travail soit co-signé avec Myrdal la favorise. Myrdal est en effet une figure majeure de la social-démocratie suédoise qui s'est illustrée par son travail en collaboration avec son époux l'économiste Gunnar Myrdal et vient alors d'être nommée directrice du département de sciences sociales de l'Unesco. *Women's two roles* est de plus en plus reçu entre 1956, date de la première édition anglaise et 1973, où il finit par être traduit en italien. Rétrospectivement, l'ouvrage est présenté comme central pour l'époque. Il met néanmoins également en jeu des lectures quant à son importance et sa signification en termes de féminisme, c'est-à-dire de réelle remise en cause des rôles genrés, qui rend judicieux l'examen de la manière dont ces analyses sont elles-mêmes situées. Mais il convient d'abord de s'intéresser plus largement à la réception de cet ouvrage, en particulier dans les pays étudiés.

A- Reconnaissance scientifique et implications pratiques

Women's Two Roles connaît un succès important en Allemagne de l'Ouest où il est édité à trois reprises. Il est également publié en japonais, en hollandais, en espagnol, en portugais et reçu jusqu'en Inde¹. On ne pourra dans ce cadre s'attacher précisément à toute la réception. Il s'agit d'analyser celle qui permet le mieux de thématiser les possibilités et les difficultés pour Klein à être reconnue comme sociologue (et) féministe.

¹ Un professeur indien sollicite en ce sens en 1961 Klein dans le cadre du séminaire annuel international de la famille. Klein, écrivant à Myrdal, pour lui demander les contacts dont elle pourrait disposer relaie la volonté du comité du séminaire international de convier des sociologues de Birmanie, de Ceylan, du Japon et même de la Chine.

Ce qui est pointé dans la critique fait intervenir le caractère à la fois scientifique de l'ouvrage et son relai normatif. La question des préconisations constitue donc un enjeu majeur de la réception. Ainsi Mirra Komarovsky remet en cause « l'optimisme excessif » des solutions, en ce qui concerne les États-Unis¹. « Le statut-symbole du rôle de la femme » s'oppose à l'idée d'indépendance économique, auquel s'ajoutent l'idéal de propriété individuelle, les difficultés dans la rationalisation du travail domestique, le confort de vie de la femme de classe moyenne, au regard du manque d'emplois attractifs, l'intérêt pour le volontariat et la poursuite des intérêts culturels. Ces différents éléments composent, selon la sociologue, certaines des valeurs et des circonstances qui continueront à retarder l'adoption des changements proposés². Un compte-rendu d'Evelyn Ellis Elmer dans *The American Sociological Review*, radicalise l'inadaptabilité des préconisations dans le contexte américain en les qualifiant « d'irréalistes », considérant en outre que ce dilemme ne concerne qu'une certaine catégorie, les femmes éduquées, là où il peut conduire plus généralement à une perte de sentiment de sa valeur propre pour la « femme au foyer occupée »³.

Faut-il alors voir dans *Women's Two Roles* un ouvrage davantage « européen » ? Il convient plus précisément de considérer les conditions de possibilité offertes par le contexte. Ainsi le succès en Allemagne s'explique par l'acuité particulière que la question du double rôle des femmes pose dans le pays, à laquelle différentes organisations politiques et sociales cherchent à répondre. Ceci contribue à expliquer pourquoi le modèle séquentiel de Klein et Myrdal est adopté en RFA⁴, où l'ouvrage paraît pour une première édition en 1962. Néanmoins en Suède, où Klein explique dans sa correspondance avec Myrdal que le livre ne trouve pas d'écho⁵, les solutions préconisées par les auteures se voient concurrencées par celles d'Eva Moberg, au début des années 1960. Dans un article intitulé « la libération conditionnelle de la femme », cette dernière prône un modèle androgyne, basé sur un véritable partage du travail domestique et marchand qui devient en réalité le modèle affiché en termes de politique d'égalité

¹ On retrouve chez Komarovsky des ambiguïtés similaires à celles présentes chez Klein en termes d'affirmation féministe mais qui semblent encore plus marquées, et dès lors moins porter à l'émancipation. Elles s'expliquent notamment par l'influence du fonctionnalisme parsonien sur son travail – qui induit des rôles différents correspondant à chaque sexe – qui semble encore handicaper la réalisation féministe de sa production théorique, et la possibilité pour elle d'œuvrer à une réelle égalisation des tâches entre hommes et femmes d'un point de vue pratique. Pour plus de renseignements, on pourra notamment se référer au chapitre que lui consacre Shira Tarrant, in *When sex became gender, op.cit.*, p. 107-132.

² Mirra Komarovsky, « Review », *American Journal of Sociology*, vol.63, n°3, nov 1957, p. 336-337.

³ Evelyn Ellis Elmer, « Women's Two Roles, Book reviews », *American Sociological Review*, vol.22, n°2, avril 1957, p. 250-251.

⁴ Uta Gerhard, « Politique sociale et maternité : le cas de l'Allemagne à l'Est et à l'Ouest », *Travail, genre et sociétés*, 2001/2, n°6, p. 69 ; « mouvements féministes et citoyenneté en Allemagne », *Les Cahiers du genre*, HS, n°2, 2001, 3, p. 51.

⁵ Viola Klein, Lettre à Alva Myrdal, 20 novembre 1962, AVK.

de la Suède en 1968¹. Le propos de Klein contraste ici largement avec le rôle éminent joué par Myrdal dans son pays, et qui ne manque donc pas d'étonner. Néanmoins, un certain nombre de préconisations finirent par être adoptées en Suède – comme plus de flexibilité accordée par les employeurs, l'extension des congés de maternité, l'amélioration des systèmes de prise en charge pour les jeunes enfants.

L'Angleterre, sous l'impulsion de Beveridge et de l'État-providence, représente bien les contraintes qui pèsent sur la rédaction de *Women's Two Roles*. Elle incarne une idéologie familialiste et nationaliste dans laquelle Beveridge loue le travail domestique accompli par les épouses et les mères « pour perpétuer comme il se doit la race britannique et les idéaux britanniques de par le monde »². Les contradictions de l'Angleterre qui signifient le poids de cette idéologie familialiste sont par exemple révélés par la manière dont le travail des femmes est à la fois encouragé et freiné par des institutions gouvernementales : là où par exemple le ministère du travail incitait les femmes à travailler, le ministère de la santé procédait à la fermeture de crèches ouvertes pendant la Seconde Guerre mondiale au motif que la vie de famille exigeait des mères à temps plein³. Il est en réalité très difficile de savoir l'impact réel qu'a pu avoir la discussion de Klein et Myrdal. Néanmoins, leur travail a été commenté et utilisé par les organisations féministes de l'époque. Ainsi le *Six Point Group* et la *Married Woman's Association* organisèrent en 1956 une conférence sur le travail des femmes mariées. La mise en avant du double rôle des femmes et la nécessité de les aider en tant que travailleuses fut ainsi produite. Cependant, Lewis suggère qu'une telle utilisation discursive pouvait aussi bien être adoptée par les féministes que les anti-féministes, ce qui traduit selon elle les limites de la démarche de Myrdal et Klein. Elle résulte du fait que leur travail, orienté vers les professionnels de la politique, pouvait tout autant servir à promouvoir l'émancipation des femmes qu'à la freiner. En effet, en considérant davantage les bienfaits que le travail des femmes pouvait apporter à la nation plutôt que leur droit à exister comme travailleuses, impensable selon Lewis dans le contexte, la promotion du travail des femmes pouvait se traduire par celle des intérêts de l'État plutôt que ceux des femmes. Par exemple, le fait d'insister sur les moyens matériels

¹ Carolyn Teich Adams et Kathryn Teich Winston, *Mothers at work: public policies in the United States, Sweden and China*, New York, Longman, « Comparative studies of political life », 1980; Inga Persson, « Genre et économie en Suède », in Jacqueline Laufer et al., *Le travail du genre*, La Découverte, coll. « Recherches », p. 263.

² Beveridge, cité par Jane Lewis in Myrdal, Klein, *Woman's Two Roles and British Feminism (1945-1860)*, in Harold L. Smith (ed.), *British Feminism in the Twentieth Century*, Edward Algar, Southampton, 1990, p.179. La traduction de cet article, par Jacqueline Heinen, est à paraître dans Eve Gianoncelli et Eleni Varikas (ed.), *Viola Klein, une pionnière, Les cahiers du genre*, n°61, automne 2016.

³ *Ibid.* Jane Lewis s'appuie ici sur les recherches de Denise Riley, *War in the Nursery*, London, Virago, 1983.

permettant d'assurer l'indépendance des veuves et des divorcées pouvait soulager l'État des pensions à leur verser.

Parmi les pays étudiés, la France est le seul dans lequel l'ouvrage n'est pas publié, en dépit du souhait des auteurs de le voir traduit¹. La place occupée par *Women's Two Roles* est donc un peu différente et ne met pas en scène les mêmes enjeux quant aux possibilités de réforme sociale. La France a également ses spécialistes de la sociologie du travail, comme Madeleine Guilbert, Andrée Michel, ou encore Evelyne Sullerot. Ainsi des échanges ont par exemple lieu entre Viola Klein et Andrée Michel. Evelyne Sullerot évoque quant à elle en 1966 « le fameux livre *Women's Two Roles* qui le premier parla de la vie professionnelle féminine » et mentionne encore les travaux de Klein dans ses ouvrages *Histoire et sociologie du travail féminin* et *Femmes, sexisme et société*². L'ouvrage est également lu, là aussi par les féministes des années 1970, comme Christine Delphy, qui y voit « un grand pas dans la dénaturalisation »³. Si *Women's Two Roles* a influencé une génération de sociologues du travail, on trouve cependant peu de références directes à Klein. Cette absence est notamment due au fait que ce qui n'est pas traduit est alors peu lu en France. Si cette justification n'épuise pas la question de savoir pourquoi ces travaux ne suscitent précisément pas l'intérêt, ce qui est une des causes de cette absence de traduction, elle contribue néanmoins à expliquer la très large méconnaissance de Klein en France.

B- Des lectures situées

La réception de *Women's Two Roles* donne à voir la manière dont les ouvrages sont eux-mêmes des enjeux, dans lesquels intervient le point de vue du lecteur. C'est ce qui explique les différentes analyses. On en a déjà un exemple avec les lectures « nationales », qu'il faut maintenant prolonger.

1) *Le maintien de la division sexuelle des rôles*

La critique de l'absence de remise en cause réelle de la division sexuelle des rôles met par exemple en jeu des lectures différentes. La sociologue britannique Olive Banks, tout en

¹ On ignore si elles ont véritablement fait des démarches en vue de cette publication. Viola Klein, Lettre à Alva Myrdal, 23 septembre 1959.

² Evelyne Sullerot, *Histoire et sociologie du travail féminin*, Paris, Gonthier, 1968.

³ Delphy se trompe néanmoins de prénom, référant l'ouvrage comme étant de L. (sic) Klein et A. Myrdal et l'inscrit dans une perspective sociologique parsonienne qui met à mal le postulat d'harmonie dans le sens où le statut résulterait de la seule organisation sociale (Christine Delphy, *L'ennemi principal 2, Penser le genre*, Paris, Syllepse, coll. « Nouvelles Questions féministes », 2009, p. 245).

reconnaissant la tonalité féministe de l'ouvrage¹, soutient par exemple cette idée en 1993 en s'appuyant sur Jane Lewis, sociologue féministe plus jeune des années 1970, expliquant ainsi le rôle premier accordé *in fine* par Klein et Myrdal à la maternité :

« Although feminist in its plea that women should have the choice of both marriage and careers, it makes it clear that the duties of marriage and especially motherhood mean that work must always take second place in their lives. As Jane Lewis has pointed out the absence of any radical reconstruction of either work or the family meant that women's proposed participation in paid employment was to be essentially in men's terms »².

En 1992, Lewis soutient en effet qu'en dépit de leur idée potentiellement radicale et du fait qu'elles sont les premières, à souligner, « avec une extrême prudence », que les femmes peuvent « tout avoir », comme le feront les féministes de la période d'après-guerre, Myrdal et Klein ne plaident pas pour un partenariat égal entre les hommes et les femmes au sens d'un partage du travail domestique³.

Le rôle des hommes est également pointé par Barbara Caine qui, dans son ouvrage *English Feminism*, souligne le frein à l'égalité qu'ils peuvent constituer. Elle explique en effet que si Myrdal et Klein considèrent les difficultés appelées par le double rôle des femmes, elles ne suggèrent rien contre les préjugés des hommes, ni ne les reconnaissent comme significatifs dans l'empêchement des femmes de travailler⁴. De l'autre côté de l'Atlantique, la sociologue américaine Jessie Bernard considère quant à elle, sans remettre directement en question Klein et Myrdal, qu'il faut donner véritablement les moyens pour que l'élevage des enfants puisse être assuré par les deux parents.

Ces lectures, sont en réalité partielles. Elles résident notamment dans une simplification du propos de Myrdal et Klein. Or cette réduction est susceptible de se transmettre et d'aboutir dans la réception ultérieure à de véritables erreurs de lectures. Ainsi, on peut lire en 1998 que l'héritage idéologique de Klein et de Myrdal, lesquelles s'appuient sur une politique pronataliste, a permis de faire du temps partiel une condition de possibilité de l'employabilité des femmes⁵. Or si un principe de réalité amènent les auteures à ne pas simplement exclure

¹ Cf également Olive Banks, « Review », *The British Journal of Sociology*, vol.8, n°1, mars 1957, p. 79. On peut ici encore noter l'effet de contexte, qui la conduit, tout en parlant très significativement de féminisme, à expliquer qu'il ne s'agit néanmoins pas de domination sur les hommes : « the claims made by Myrdal and Klein [...] are strictly in the feminist tradition but in no sense are they a demand by women for power over men ».

² Olive Banks, *The politics of British Feminism 1918-1970*, Adelshot, England; Brookfield, vt. USA, E. Elgar pub., 1993, p. 24.

³ Jane Lewis, *Women in Britain since 1945: women, family work and the state in the post-war years*, Oxford UK, Cambridge, Mass., B. Blackwell, 1992, p. 72.

⁴ Barbara Caine, *English Feminism, 1780-1980*, Oxford, New York, Oxford University Press, 1997.

⁵ Anne Lise Ellingsaeter, « Dual Breadwinner Societies : Provider Models in the Scandinavian welfare States », *Acta Sociologica*, vol.41, n°1, 1998, p. 71.

cette perspective, elle n'est pas pour autant considérée comme souhaitable à long terme, seulement comme une éventuelle solution temporaire.

2) *L'égalisation des vies des hommes et des femmes*

Mais des lectures allant davantage dans le sens d'une égalisation des vies des hommes et des femmes peuvent également être faites. Ainsi, Mirra Komarovsky souligne qu'une plus grande répartition du travail et des loisirs entre les sexes au milieu de leur vie pourrait se traduire par une « renaissance de la famille et un rapprochement entre les univers séparés des femmes et des hommes »¹. Prolongeant cette perspective, en 2007, la sociologue Lyn Craig explique que la préconisation d'une journée de six heures pour les hommes et les femmes de Myrdal et Klein repose sur un partage des temps de travail et de loisir sous-tendu par une vision implicite du mariage comme un partenariat entre deux individus égaux. Elle cite à l'appui ce propos des auteures :

« Both men and women would have more time and energy to look after their home, an activity which can be a creative combination of work and leisure if one has neither too much nor too little time for it »².

Si ces diverses lectures sont permises par l'ouvrage, il s'agit plus spécifiquement de comprendre ce qui les rend possible du point de vue du contenu de l'ouvrage, en tentant de cerner au plus près ce que Myrdal et Klein peuvent signifier du point de vue des rôles sexués.

3) *Une idéologie en transition*

Dans un article consacré essentiellement à l'essayiste Ellen Key (1849-1926), figure de la vie intellectuelle suédoise, et auteure en 1914 d'un ouvrage intitulé *The Renaissance of Motherhood*, Torborg Lundell parvient à dépasser cette opposition en soulignant que *Women's Two Roles* relève d'une « idéologie en transition »³, c'est-à-dire qui se réalise progressivement. Bien que l'expression ne soit pas conceptualisée dans l'article, elle peut acquérir une valeur explicative particulièrement heuristique. Il s'agit donc de lui donner toute sa dimension en explicitant le processus que l'expression qualifie, afin bien comprendre de quoi il relève. La

¹ Mirra Komarovsky, « Review », *loc.cit.*

² Lyn Craig, « Is there really a second shift, and if so, who does it? A time-diary investigation », *Feminist review*, 86, 2007, p. 151.

³ Torborg Lundell, « Ellen Key and Swedish feminist views on motherhood », *Scandinavian Studies*, vol.56, n°84, automne 1984, p. 351-369.

réalisation de l'idéologie en transition est d'une part relative au moment même où Klein et Myrdal font paraître pour la première fois leur ouvrage, soit en 1956 – qui (ne) correspond alors (qu') à un moment déterminé du processus – d'autre part à l'évolution qui a lieu entre cette première édition et la seconde, datée de 1968, qui permet alors plus précisément de prendre acte de ce que le contexte permet de dire et de reformuler. Klein et Myrdal non seulement prennent acte du défaut de radicalité reproché en particulier par la nouvelle génération de féministes¹, et trouvent des formes de dicibilité dans un contexte social moins contraignant.

Ainsi, si différentes lectures sont données, c'est parce qu'elles reposent sur la mobilisation de visions du monde spécifiques qui les constituent. Si l'on peut parler d'« idéologie en transition », c'est après les avoir débusqués et dès lors compris les formes de contradictions auxquels ils donnent naissance.

Essayons de comprendre à partir de la thèse générale de l'ouvrage cette idéologie en transition. Comme on l'a souligné dans une première partie, Myrdal et Klein considèrent bien ici que la priorité de la mère, durant les premières années de sa vie, doit être son enfant. Il faut ainsi, pour l'épanouissement des deux et avec elle de la société – les enfants assurant pour les auteures la perpétuation de la nation² –, que la mère soit présente autant que possible durant les premières années de la vie de l'enfant. On peut d'abord noter que le « autant que possible », mesure bien l'impossibilité de penser des situations de vie strictement équivalentes, et donc qu'il ne s'agit pas de déterminer en des termes absolus les responsabilités qui incombent aux mères durant la petite enfance. Mais précisément cette première forme d'assouplissement est relayée plus directement dans une logique qui aboutit de manière intéressante à une contradiction :

« it needs no scientific confirmation to say that even during the first months short absences of the mother are not harmful to the child. The main thing is that all that is important to the child should be done by one particular person – a person ready to give and receive that love identification from which the child's understanding grows »³.

Ce glissement de la mère à une personne avec laquelle l'identification de l'enfant est possible est particulièrement révélateur de la conscience de Klein et de Myrdal d'une possibilité

¹ Elles justifient en ces termes les changements qui pourraient apparaître si elles écrivaient alors, à l'été 1966 : « we should also be less inclined to be on the defensive than we were at a time when the employment of married women still was a less general and more controversial phenomenon ». Elles ajoutent néanmoins qu'il ne s'agit que d'un détail. (*Women's Two Roles*, 2nd ed., *op.cit.*, p. XI).

² Il est néanmoins plus probable que cette idée soit particulièrement défendue par Myrdal, dans la mesure où on la trouve déjà dans *Nation and Family*, là où Klein n'a jamais formulé seule ce type d'argument.

³ Myrdal et Klein, *Women's Two Roles*, *op.cit.*, p. 130.

de substitution à la présence maternelle. Si cette thèse en tant que telle n'est pas portée, et que l'ouvrage plaide explicitement pour le rôle de la femme comme mère durant la petite enfance, il n'en demeure pas moins que l'on a ici un exemple qui ne relève pas seulement de la concession mais d'une forme d'hésitation qui témoigne de l'exercice de l'idéologie en transition. Cette idée est encore renforcée par la phrase qui suit, dans laquelle, si la mère trouve son importance première, c'est également pour la voir diminuer avec l'introduction d'autres figures d'attachement possible pour l'enfant :

« Before the end of one year a second person can move within the horizon of the child, and very soon more people. The demand for the round-the-clock presence of the mother is ready to be lessened. It ought to be relaxed in order that the child may go through the normal maturation process »¹.

On lit à plusieurs reprises cette nécessité de la déconnexion de la mère et de l'enfant pour le bon développement de ce dernier, contre la présence absolue maternelle, bien considérée comme dangereuse à la fois d'un point de vue individuel et sociétal par Myrdal et Klein. Il s'agit de trouver le juste équilibre entre la surprotection et le désintérêt maternel. Très fondamentalement, elles cherchent également à faire déculpabiliser les mères qui ne sont pas nécessairement cantonnées au domicile familial, cantonnement qui ne correspond pas à l'évolution des sociétés.

III- Subjectivité(s), féminisme et analyse sociologique

A- Des lectures contradictoires

Cette forme de prise en considération des femmes fait pointer une question fondamentale : celle de la subjectivité. L'enjeu majeur de la réception de l'ouvrage tourne précisément autour de cette question. C'est en réalité son absence de considération qui est communément reprochée. Lewis explique en ce sens dans ses différentes contributions contextualisant la situation de l'Angleterre d'après-guerre que Myrdal et Klein s'inscrivent dans la promotion des intérêts de l'État et de la nation, plus que dans celle des intérêts des femmes en tant qu'individus². Elle prolonge cette idée un peu plus loin en soulignant qu'elles considèrent peu l'aspiration des femmes à la réalisation de soi³. La critique la plus vive, qui

¹ *Ibid.*

² Jane Lewis, *Women in Britain since 1945, op.cit.*, p. 25.

³ *Ibid.*, p. 72.

remet en cause plus largement l'approche sociologique de cette période, est portée dès le début des années 1980 par la sociologue britannique Ann Oakley dans son ouvrage *Subject Women*. Elle estime que l'examen du double rôle des femmes ne considère pas pour autant véritablement l'effet qu'il peut avoir sur elles :

« Sociologists put a label on this dilemma of women's confinement to the home and determined effort to escape it. They called it 'women's two roles' (Myrdal et Klein, 1956). While urging people to accept married women workers as a new and permanent social phenomenon, they regarded it as important to ask why women want to work and what consequences women's employment has for their husbands, home and children. They did not ask, (at least not until the late 1960s) what this dual role did to women themselves »¹.

L'analyse de Oakley donne à voir une autre dimension qui analyse plus spécifiquement le questionnement de Myrdal et de Klein. Elle explique ainsi que la question posée « pourquoi les femmes travaillent-elles » n'en explore pas les véritables motifs en ce qu'elle est elle-même socialement produite, constituant « une réponse à la construction idéologique préexistante des femmes en tant qu'incapables d'une activité sérieuse »², ainsi à une méthodologie sexiste des enquêtes sur les attitudes par rapport au travail. Oakley, que l'histoire a reconnue comme une figure précurseuse de la sociologie féministe, considérée comme une introductrice majeure du concept de genre, ne va pas dans le sens d'une pleine reconnaissance de l'apport de Klein.

Cette position n'est néanmoins, là encore, nullement exclusive. Contrairement à Oakley, Mirra Komarovsky considère de son côté, bien que ce ne soit pas non plus selon elle là où réside sa force principale, que le livre « reflète de temps à autre une sensibilité aux aspects socio-psychologiques plus subtiles du sujet »³.

À un niveau sensiblement différent, une forme de réconciliation entre le point de vue féministe et l'analyse sociologique est présentée par Catherine Hakim. Il s'agit au contraire pour elle de prendre pour acquise la tonalité féministe de Klein et Myrdal tout en soulignant précisément la rigueur scientifique. Pour la sociologue britannique, le fait que Klein et Myrdal épousent explicitement la cause du travail des femmes n'empêche pas une analyse dépassionnée du problème reposant sur les données⁴. Elle ajoute plus loin qu'un parti pris ne produit pas

¹ Ann Oakley, *Subject Women*, Oxford, M. Robertson, 1981, p.27.

² *Ibid.*

³ Mirra Komarovsky, « Women's Two Roles, review », *loc.cit.*

⁴ Catherine Hakim, « Five Feminist Myths about Women's Employment », *The British Journal of Sociology*, vol.46, n°3, sept. 1995, p.442. En 1965 un compte-rendu dans la version française de la revue *Population* salue dans *Britain's married women workers* le caractère « objectif et dépourvu de passion » (F-G-L, « Review », *Population*, novembre-décembre 1967, p. 1122).

simplement une lecture unilatérale, logique dans laquelle s'inscrivent selon elle beaucoup d'études sociologiques sur l'emploi des femmes qui ont suivi¹.

En réalité, la question de la subjectivité constitue plus largement un enjeu de la réception de la production de Klein. Ainsi son ouvrage de 1965, *Britain's married women workers* se voit assigner les mêmes reproches, voire est présenté comme plus conservateur. La sociologue américaine Alice S. Rossi adresse une critique proche de celle formulée par Oakley quelques années plus tard :

« [...] Klein does not ask the women directly about how they feel and the double duties of work and family, on the grounds that it is an 'emotionally charged subject' (p.59), and therefore asked a vague question about what difference the job made to their marriage. If a subject is emotionally charged, then we should allow respondents to answer in a way that reveals how they really feel. To ask neutral indirect questions only yields neutral indirect responses »².

On notera au passage une opposition scientifique présentée en des termes nationaux, quant à la pratique de la sociologie : Oakley situe Klein et Myrdal dans un contexte sociologique qu'elle critique, qualifiant les enquêtes britanniques d'« instruments manquant tout à fait de professionnalisme ».

B- Ce que le contexte permet de formuler

Comment évaluer ces différentes positions ? Les critiques émises par Oakley et Rossi ont une part de validité. Ainsi l'absence de considération par Klein et Myrdal des effets de leur double rôle sur la vie des femmes est juste. Ceci ne pouvait néanmoins pas constituer un enjeu de l'analyse, quand il s'agissait déjà de rendre compte et de légitimer le travail féminin, ce que le maintien des anciennes idéologies, rendait difficile. Myrdal et Klein renvoient indirectement à cette difficulté lorsqu'écrivant la préface à la seconde édition de l'ouvrage à l'été 1966, elles expliquent qu'elles seraient moins « sur la défensive » si elles écrivaient à présent :

« We should also be less inclined to be on the defensive that we were at a time when the employment of married women still was a less general and more controversial phenomenon ».

¹ *Ibid.*, p. 449.

² Alice S. Rossi, « Review », *Social Forces*, vol.45, n°3, mars 1967, p. 460.

À l'argument soutenu par Rossi visant à pointer l'absence de questions directes permettant d'appréhender ce qu'éprouvent les femmes quant à leur double rôle, on peut objecter que la formulation de Klein, comme les réponses des enquêtées, relèvent bien de cette même idéologie en transition, dans laquelle le travail des femmes ne constitue pas une norme du point de vue des représentations et dont la légitimation reste donc à conquérir. Comme elle l'indique dans l'explicitation de son protocole d'enquête, la question posée par Klein s'inscrit pour elle dans une perspective large, non directive, laissant précisément ouverte la possibilité pour les femmes de répondre. La formulation « neutre et générale » de l'interrogation n'a pas simplement pour but, contrairement à ce que soutient Rossi, de contourner un « sujet émotionnellement chargé » mais d'encourager des réponses « plus spontanées et plus variées », comme Klein le souligne elle-même¹. Si les enquêtées n'explicitent pas elles-mêmes cette contrainte de la « double peine », la faute n'en incombe pas seulement à la méthode de l'entretien choisie, mais doit aussi être comprise à partir de l'idée selon laquelle la possibilité même d'exercer une activité salariée pour une femme constitue une conquête en soi, qui est donc appréciée en tant que telle. Ce n'est en outre qu'une fois qu'elle est pleinement réalisée que la question du double poids devient pensable. Cette question se pose bien sûr pour les femmes des classes moyennes, non pour les femmes ouvrières, par exemple, qui ont toujours travaillé. Il n'en demeure pas moins que les effets négatifs peuvent difficilement trouver une formulation dans une représentation – partagée par Klein – selon laquelle le travail constitue une avancée, et est donc appréhendé en des termes positifs ayant trait à la réalisation de soi.

C- Une neutralisation sociologique

Cependant, la valorisation de l'analyse sociologique opère bien chez Klein comme une manière de neutraliser ce qui pourrait être décrié comme une forme de subjectivisme. Dans l'introduction de *Women's Two Roles*, Klein et Myrdal mettent en avant la posture sociologique, par opposition aux opinions personnelles et aux émotions. Tout en posant comme visible la manière dont elles se positionnent dans cette controverse, c'est-à-dire du côté du travail des femmes, Klein et Myrdal expliquent ainsi qu'elles espèrent se voir reconnaître par le lecteur « l'impartialité dans la collecte des faits et la présentation des véritables problèmes posés »². En 1961, présentant son travail dans une correspondance, et revenant en particulier sur l'enquête *Employing Married Women*, Klein souligne qu'elle n'a pas cherché à se

¹ Viola Klein, *Britain's married women workers*, London, Routledge and Kegan Paul, 1965, p. 59.

² Myrdal et Klein, *Women's Two Roles*, *op.cit.*, p. XI

promouvoir ou à donner des éléments s'opposant au travail des femmes, mais qu'elle a présenté les différents aspects de manière « dépassionnée » :

« I was not trying to make a case for or against [...] In my booklet I have summarized the answer and I think I have stated the pros and cons dispassionately »¹.

On retrouve significativement cette formulation dans la présentation de l'enquête « Working Wives », conduite en 1957 et rassemblée dans l'ouvrage de 1965 :

« It has not been the aim of this study to make a case for or against the employment of married women but to set out the facts of the present situation and to record, as faithfully as possible, the statements respondents made are about their attitudes to this matter »².

C'est précisément cette volonté de traitement objectif, qui relève de son identité comme sociologue, qui explique en partie ces lectures qui reprochent à Klein, dans ses différents travaux, de ne pas assez prendre en compte la situation et le point de vue des femmes. Il s'agit en outre sans doute d'une posture tactique de la part de Klein, visant à faire valoir son travail et à confondre un éventuel soupçon de féminisme potentiellement délégitimant. Néanmoins, comme Hakim l'a justement pointé, le caractère dépassionné de l'enquête sociologique, ne signifie pas ne pas avoir de point de vue sur la question et ne pas appeler à un changement social. On peut pour le montrer revenir à *Women's Two Roles*. Klein et Myrdal l'expriment ensemble dans l'introduction de la seconde édition de l'ouvrage dont elles co-signent cette fois la préface – la première étant assurée par Myrdal seule. Précisément, la mise en avant du caractère scientifique de l'analyse fonde la légitimité de l'analyse, et de la vision normative qui (n?) en découle (que) logiquement :

« [...] as sociologists, we see our task neither in providing an imaginative vision of a new and better society nor in a vain attempt to arrest the inevitable processes of change. Our job is strictly to study and describe the conditions such as they exist at a given time and place and, on the basis of the observed facts, to make limited predictions about probable developments in the near future. This may be a less 'exciting' undertaking than actually manipulating events in an endeavour to change their course; it is nonetheless an essential task without a realistic appraisal of the current situation and the underlying processes all social action must remain futile »³.

¹ Viola Klein, Lettre à M. Turner, 13 décembre 1961, AVK, 9. Les lettres de Klein présentes dans les archives sont dactylographiées. La phrase initialement écrite révèle une omission ironique puisque que Klein oublie la négation, ajoutée à la main, son plaidoyer pour la neutralité étant ainsi initialement : « I was trying to make a case for or against ».

² Viola Klein, *Britain's married women workers*, op.cit., p.24.

³ Myrdal et Klein, « Introduction à la seconde édition », *Women's Two Roles*, op. cit., p. XII.

Ainsi, la valeur première accordée à la vision scientifique, qui consiste en une analyse et une restitution de la réalité, y subordonne pleinement les changements préconisés. Le relai prescriptif est ici d'autant plus intéressant qu'il est souligné de manière minimisée en raison de la primauté sociologique. Myrdal et Klein, qui se présentent significativement comme sociologues, définissent ainsi leur tâche comme se contentant d'accompagner, pour reprendre leur vocabulaire, le « processus inévitable du changement » mis à jour par l'analyse. C'est le caractère inachevé de la démocratie, pouvant et devant être mené à son terme, qui justifie ainsi la démarche normative et prescriptive, qui s'incarne dans les préconisations que Myrdal et Klein proposent. Or sur quoi repose cet inachèvement ? Précisément sur le statut problématique, que les auteures qualifient de « dilemme », qu'elles situent, du point de vue de la condition féminine, entre la persistance des anciennes idéologies et la nouvelle inclusion des femmes sur le marché du travail. Myrdal et Klein consacrent notamment tout un chapitre à cette déclinaison, qui relève d'une considération de la subjectivité des femmes. Ainsi, elles considèrent par exemple le cas de la jeune fille par rapport à sa carrière, dans un mouvement qui, faisant intervenir la question de la subjectivité, renvoie à la dimension féministe :

« For we have come so far along the road of emancipation that no girl can merely sit at home and wait for a husband »¹.

Parler d'émancipation relève bien d'une rhétorique féministe. Certes, cette dimension n'est pas exclue par certaines des commentatrices de Klein et Myrdal qui les désignent bien comme telles. Au vu de ce que l'analyse de leur réception donne à voir d'un point de vue général, il apparaît néanmoins judicieux de le souligner. Le message féministe non seulement est bien présent dans la sociologie de Klein et Myrdal, mais précisément trouve d'autant plus de pertinence qu'il est présenté comme la réponse nécessaire à l'évolution, encore non menée à son terme, des sociétés contemporaines occidentales qu'elles analysent. Sa réalisation repose sur l'égalisation des conditions entre hommes et femmes, visant à combler le vide de l'idéologie démocratique, que Klein et Myrdal présentent, significativement avec ironie, dans un geste féministe :

« The time has come to put in a word for the equal rights of men [...] Equal rights should correspond to equal duties and responsibilities. Those, therefore, who demand equal pay should be the last to appeal for pity for the poor women who 'have to work' for their living. Egalité oblige ».

¹ Myrdal et Klein, *Women's Two Roles*, *op.cit.*, p. 137.

Les idées de Myrdal et de Klein s'inscrivent dans une logique séquentielle qui présuppose que le travail des femmes correspond fondamentalement au(x) temps de leur vie où elles n'ont pas la charge d'un petit enfant, modèle que les féministes en particulier des générations suivantes ont rejeté en raison de son défaut perçu de radicalité. Mais préconiser une égalité de travail de six heures par jour pour les hommes et les femmes, comme moyen de revitalisation de la vie de famille, en insistant sur l'idée que les hommes ne soient plus simplement des « visiteurs du soir »¹, participe bien d'une vision de l'égalité tout à fait audacieuse et féministe dans le contexte promouvant la famille traditionnelle. Il ne faut pas oublier que ces formulations apparaissent pour l'essentiel dès 1956. Le partenariat dans la maison que Myrdal et Klein proposent, s'il ne tire pas toutes les implications possibles en termes d'égalité entre les sexes, s'appuient sur une nouvelle conception de la famille, encore balbutiante mais relevant d'une vision féministe. Elles évoquent ainsi la fin du « modèle de la famille patriarcale », reposant sur les monopoles respectifs du pourvoyeur économique pour l'homme et de la maîtresse de maison pour la femme².

Le féminisme de Myrdal et Klein débouche ainsi plus généralement sur une reconfiguration de la société dans son ensemble, pensant la manière dont l'analyse sociologique et les politiques publiques peuvent accompagner l'évolution de la famille. C'est en ce sens qu'elles préconisent « un changement d'état d'esprit et une nouvelle attitude quant à la fonction exercée dans la famille du mari et de l'épouse, tout autant que la réorganisation du temps de travail et d'ouverture des magasins »³. Si elles en appellent à un changement de société, c'est en vue d'une réalisation à la fois individuelle et collective.

IV- Entre oubli et redécouverte(s) : des histoires féministes

En dépit de leur caractère précurseur, les travaux de Klein sont, peu à peu, tombés dans l'oubli avant d'être redécouverts. C'est dans cette tension entre effacement et revisibilité que se comprend la postérité de Viola Klein.

A- *The Feminine Character* aux États-Unis

¹ *Ibid.*, p.88. Elles évoquent également la manière dont les hommes, de plus en plus, jeunes en particulier, et de la classe moyenne, investissent la cuisine et la chambre des enfants (*Ibid.*, p. 157).

² Myrdal et Klein, *Women's Two Roles*, *op.cit.*, p. 129.

³ *Ibid.*, p. 114.

Considérons *The Feminine Character*. C'est aux États-Unis que l'ouvrage est lu par des figures significatives du féminisme des années 1970. L'une des raisons de sa possibilité de circulation dans ce pays réside dans sa dimension théorique, qui y est alors appréciée. Cependant, l'ouvrage est relativement peu relayé par les féministes américaines. On peut d'abord le mesurer en comparant l'étude de Klein au travail de Betty Friedan, *The Feminine mystique*¹, publié en 1963, considéré comme fondamental dans la « renaissance » du féminisme aux États-Unis, en ce qu'il présente des objets de réflexion communs à ceux de Klein. Comme la sociologue, Friedan consacre respectivement un chapitre à Freud et à Margaret Mead. Si l'Américaine ne se réclame pas d'une sociologie de la connaissance, ni d'une épistémologie féministe encore inexistante, elle formule ce qui va devenir une tradition de la recherche féministe en considérant la question de l'expérience, la sienne propre et celle d'autres femmes, dont les propos servent à appuyer la démonstration. De même, elle considère alors, comme Klein, les travaux de Freud mais également, contrairement à elle, sa biographie. Friedan explique alors qu'il est « prisonnier de sa propre culture », celle de la pensée scientifique de l'époque victorienne mais aussi de la culture juive, comme en témoignent les remerciements qu'il adresse à Dieu de ne pas être une femme. Friedan évoque également son rapport complexe à une mère dévouée et adorée et son manque d'intérêt pour la sexualité, tout en lui reprochant d'en avoir fait la grille de lecture privilégiée de la féminité. Ces éléments sont intéressants car ils éclairent aussi ceux de Klein et également ses propres impensés : alors qu'une attention à la biographie peut relever de la méthode de la sociologie de la connaissance, Klein insiste en effet très peu sur la personnalité de Freud. Mais comment comprendre au-delà l'absence de la sociologue dans l'ouvrage fondateur de Friedan ? L'une des hypothèses consiste à souligner qu'elle n'en avait tout simplement pas connaissance. En réalité, l'explication importe peu dans ses causes, mais bien dans ses effets : car cette omission va dans le sens d'un oubli féministe de sa propre histoire reposant sur l'illusion continue d'une nouvelle naissance. En ce sens, l'oubli de Friedan relève d'une histoire féministe.

Cette absence de mémoire comme inhérente au féminisme se voit donner une autre signification à la lumière des chapitres respectifs produits par Klein et Friedan sur Margaret Mead. Friedan propose de Mead une lecture similaire à celle de Klein dans son article de 1950 sur le stéréotype de la féminité². Toutes deux diagnostiquent l'influence de la psychanalyse dans la démarche de l'anthropologue qui substitue à son schéma de la nature conventionnelle du lien entre les traits psychologiques et le sexe, celui de leur coïncidence. Mais précisément,

¹ Betty Friedan, *The Feminine Mystique*, New York, Norton, 1963.

² Komarovskiy a également cette lecture. Cf supra. Il s'agit en réalité d'une critique féministe répandue.

la démarche de Klein est d'autant plus notable que toute son analyse du travail de Mead dans *The Feminine Character*, se situe avant ce nouvel infléchissement de l'anthropologue – qui intervient en 1949 dans *Male and Female*¹ – et qu'elle peut ainsi bien mettre en lumière ce changement. Friedan n'ignore pas non plus cette forme de rupture mais se contente de la souligner en ne questionnant pas ce revirement mais en renvoyant alors tendanciellement Mead du côté de celles et ceux qui reproduisent alors les formes d'imposition culturelle, naturalisées, qui entravent la réalisation de soi féminine. Si l'anthropologue, selon Friedan, ne se résume pas à ces propositions, qu'elle est également cette chercheuse qui promeut la réalisation de soi individuelle, par-delà les frontières de sexe, c'est bien à une telle réduction qu'elle est susceptible d'être renvoyée. Et ceci a d'autant plus d'effets que l'influence de Mead est considérée comme tout à fait majeure par Friedan. Là encore, cette considération a pour conséquence la relégation au moins partielle de Mead hors de la généalogie féministe, dans laquelle elle rejoint Klein.

Les chapitres consacrés par Friedan à Freud et à Mead – et plus encore celui portant sur l'anthropologue à laquelle Friedan ne consacre en réalité qu'une dizaine de pages – ne constituent qu'une partie minime de l'ouvrage de Friedan, et très certainement pas ce qu'on en a retenu. Mais précisément ce qui favorise sa réception permet encore d'expliquer *a contrario*, l'invisibilisation de Klein, comme on va le voir. Avant de l'examiner il nous faut introduire dans ce récit une autre figure précurseuse, mais qui, contrairement à Klein, va bientôt être portée comme une icône féministe : Simone de Beauvoir. Cependant, la philosophe connaît en réalité un sort similaire à celui de Klein dans l'invisibilisation par les Américaines. Une comparaison entre *The Feminine Mystique*, *The Feminine Character* et *Le Deuxième sexe* peut ainsi se révéler précieuse en vue de comprendre ce qui se joue dans la réception de Klein.

Comparées à l'ouvrage de Friedan, ancré dans l'expérience américaine d'un certain groupe social, les femmes des classes moyennes, la pensée de Klein et celle de Beauvoir peuvent communément sembler abstraites et décontextualisées. Le point de départ de la sociologue est en effet « Qu'est-ce que la féminité ? », là où la philosophe part de la question « Qu'est-ce qu'une femme ». En outre, les ouvrages de Klein et de Beauvoir posent davantage la question de l'accessibilité. En effet, la dimension philosophique du *Deuxième sexe*, qui, en outre, rappelons-le, se répartit en deux tomes de près de 1000 pages, n'en fait pas un ouvrage facile d'approche. Son influence sur la constitution d'une conscience féministe généralisée en tant que telle est donc peu probable et on peut de ce point de vue considérer que sa

¹ Margaret Mead, *Male and Female*, *op.cit.*

réappropriation a davantage été possible une fois que le mouvement s'est constitué, et que des femmes ont pu progressivement se rassembler autour¹.

Néanmoins, la théorie de Beauvoir fait également appel à l'expérience et rend possible l'identification et la subjectivation. L'inscription de Klein dans la sociologie de la connaissance fait de *The Feminine Character* un ouvrage avant tout destiné au champ académique. Il peut en ce sens difficilement trouver un usage hors de ces frontières, avant que la recherche et le militantisme connaissent des possibles articulations, ce qui ne semble guère envisageable avant la fin des années 1960 et surtout les années 1970, du point de vue du féminisme. Mais sa forme même, qui ne fait pas directement appel à l'expérience, contrairement aux ouvrages de Beauvoir et de Friedan, relevant d'un traitement clinique qu'appelle la sociologie de la connaissance, ne permet pas l'identification qui favorise la réception de ces ouvrages féministes.

The Feminine Mystique est avant tout écrit par une Américaine, pour les Américaines, dans un souci pragmatique. Il a en conséquence des implications pratiques, dont la plus visible est la naissance de la *National Organisation for Women (NOW)* visant à promouvoir l'égalité entre hommes et femmes, dont Friedan est la première présidente². L'ouvrage de Klein, moins encore que celui de Beauvoir, ne peut prétendre à de tels effets dans ce contexte³. Le fait de ne pas s'inscrire dans une problématique explicitement « américaine », d'un point de vue à la fois théorique et pratique rend donc difficile une réception dans un pays qui est par ailleurs l'un des plus ouverts à ce type de réflexion.

B- Entre redécouvertes et dépassements féministes : des généalogies féministes

Il faut donc encore attendre pour qu'une impulsion féministe permette la redécouverte de Klein. Celle-ci prolonge néanmoins des formes d'oubli en raison de la lenteur et de la rareté

¹ Il ne faut pas non plus oublier que le mouvement des femmes est principalement constitué par des intellectuelles en devenir, qui auraient donc tout aussi bien pu signifier le rôle joué par *Le Deuxième sexe*. Mais c'est davantage une fois que Beauvoir elle-même crée des affinités avec le mouvement, qu'il est porté à la fois par ses représentantes et qu'il s'impose progressivement comme une bible du féminisme. Je rejoins de ce point de vue davantage la thèse d'Ingrid Galster que celle de Sylvie Chaperon, que l'universitaire allemande pointe également elle-même, lequel considère que *Le Deuxième sexe* n'a pas directement conduit au mouvement des femmes français en ce que peu l'ont lu avant sa constitution (voir notamment Ingrid Galster, « Les chemins du féminisme entre la France et les États-Unis, in Nicole Racine et Michel Trébistch, *Intellectuelles*, op.cit., p. 245-258).

² Cynthia Fuchs Epstein, « Recherche, militantisme et politique sociale : réflexions sur les femmes et le droit aux États-Unis », *Revue internationale des sciences sociales*, vol.1, n°191, 2007, p. 21-32.

³ Des critiques sont allées assez loin en ce sens dans une forme de condamnation de Friedan, qui n'a reconnu que très tardivement sa dette par rapport à Beauvoir. Ainsi Sandra Dijkstra a montré comment le succès de Friedan, dont elle qualifie l'ouvrage d'« enfant illégitime » du *Deuxième sexe*, repose sur une capacité de simplification et d'américanisation des idées de Beauvoir, cf « Simone de Beauvoir and Betty Friedan : the politics of omission », *Feminist Studies*, vol.6, n°2, 1980, p. 290-303.

d'une attention significative et des formes de dépassement du travail de Klein permises par l'évolution des sociétés et de la recherche.

1) *Les redécouvertes*

Dale Spender, qui s'est appliquée dès les années 1980 à retrouver les femmes et leurs idées invisibilisées par l'histoire, a été la première à redonner à voir Viola Klein¹. Néanmoins sa véritable redécouverte – c'est-à-dire l'examen approfondi de son travail – n'est pas initialement venue des féministes mais de celles et ceux qui se sont intéressés à la sociologie de Karl Mannheim. Ainsi, les sociologues David Kettler et Volker Meja ont été les premiers à redonner à voir l'inscription de Viola Klein dans la sociologie de la connaissance, mais aussi à analyser en quoi elle dépassait l'approche mannheimienne, développant une démarche que lui-même avait alors largement abandonnée². Ils soulignent notamment sa capacité à davantage thématiser une réconciliation entre les différentes sphères de l'existence et valorisent une pensée soucieuse des expériences des femmes, en ce sens relative et détotalisante par rapport au point de vue universaliste et à la vision planifiée de la société de Mannheim³. Avec le développement des études féministes, Klein a pu être réappropriée de manière à incarner cette double histoire, au croisement des études féministes et de la sociologie. Ainsi, la redécouverte de Klein fut permise par l'intérêt porté aux travaux d'Alva Myrdal. La sociologue E. Stina Lyon, travaillant sur l'experte, en est ainsi venue à Klein, à laquelle elle s'est par la suite plus spécifiquement consacrée à travers un article et un chapitre d'ouvrage respectivement publiés en 2007 et 2011. Le premier, « Viola Klein, forgotten Emigré Intellectual, Public Sociologist and Advocate of Women » traite de l'itinéraire de Klein et relève ses apports à la sociologie féministe. Le second, « Karl Mannheim and Viola Klein : Refugee Sociologists in Search of Social Democracy Practice », compare plus spécifiquement, comme son titre l'indique, les perspectives sociologiques de Klein et de Mannheim, comme s'inscrivant dans la tradition des Lumières – articulant le libre discours, la raison et l'observation empirique comme moyen de faire avancer la justice, la démocratie, et la résolution pacifique des conflits entre les groupes – et du socialisme démocratique. Les deux concourent à asseoir la posture de Klein comme sociologue critique et pionnière, dans la discipline.

¹ Dale Spender, *Women of ideas and what men have done to them: from Aphra Behn to Adrienne Rich*, London, Boston, Routledge and Kegan Paul, 1982. Elle qualifie elle aussi sa posture de "neutre", impliquant la non mise en avant du féminisme

² David Kettler et Volker Meja, « Their 'own peculiar way': Karl Mannheim and the Rise of Women », *loc.cit.*; *Karl Mannheim and the crisis of liberalism: the secret of these new times*, *op.cit.*

³ Cf chapitre 6.

2) *L'analyse empirique dépassée*

Le fait de ne pas proposer une analyse théorique systémique, contrairement à Mannheim, participe précisément à l'invisibilisation de Klein. En ce sens, son renvoi à la marge de l'histoire s'explique aussi par le caractère progressivement dépassé de l'analyse sociologique empirique. D'une part, certain-e-s des auteur-e-s discuté-e-s par Klein, comme Terman et Miles, les Vaerting, ou Thomas sont eux-mêmes aujourd'hui très peu étudié-e-s, voire oublié-e-s, vraisemblablement car il est admis que leurs théories ne présentent plus d'intérêt majeur. En outre, la question du travail des femmes et de leur double rôle, tel qu'elle a été thématiquée par Myrdal et Klein, apparaît également obsolète aujourd'hui du point de vue de la compréhension des sociétés contemporaines. Ainsi, dès 1980, des sociologues, Carolyn Teich Adams et Kathryn Teich Winston, peuvent publier une enquête intitulée *Mothers at work*¹, dans laquelle elles expliquent que le double rôle acquiert un nouveau sens, n'étant plus pensé en tant que modèle séquentiel mais plutôt simultané. De même, en 1993, la sociologue américaine Phyllis Moen réalise une enquête qui se situe à la fois dans le prolongement et la rupture par rapport à celle de Myrdal et Klein, dont elle considère le caractère à la fois notable et dépassé :

« Their book inspired me to take a new look at women, work, and family and to seek contemporary answers to a problem that has grown exponentially since the first Women's Two Roles was written »².

Ce commentaire apparaît dans les remerciements. Se référant à cet endroit dans l'architecture du livre à Myrdal et Klein, Moen signifie à la fois leur appartenance à l'histoire et leur relégation hors de la sociologie contemporaine, en termes de pertinence analytique. La recherche prolifique sur le travail des femmes est en ce sens venue entériner la nature révolue de l'approche de Myrdal et de Klein. Ce caractère aujourd'hui inopérant, signe de l'évolution des sociétés qu'elles ont diagnostiquée tout autant qu'elles ont tenté d'en hâter la réalisation, témoigne à la fois de la justesse de leur analyse et d'une certaine ironie de l'histoire : si elles y sont présentes, c'est précisément dans un passé acté. L'ironie est en outre renforcée par le fait que le concept de « double travail » continue quant à lui bien d'être opérant, malgré les progrès sociaux en matière d'égalité de genre, mais sans que, très souvent, Myrdal et Klein soient

¹ Carolyn Teich Adams, Kathryn Teich Winston, *Mothers at work: public policies in the United States, Sweden and China*, op.cit.

² Phyllis Moen, *Women's two roles: a contemporary dilemma*, New York, Auburn House, 1992.

mentionnées, tant précisément il est inscrit dans une histoire conceptuelle sociologique dont la mémoire est elle aussi, comme une certaine histoire féministe des années 1970 en particulier, défaillante.

3) *De la sociologie à l'histoire féministe*

La difficulté pour les travaux sociologiques empiriques à demeurer pertinents éclaire également la manière dont, *a contrario*, ce qui permet d'échapper à l'oubli, c'est la mise en avant de théories et d'idées moins soumises aux contingences de ce type d'analyse. C'est ce qui explique notamment que *Le Deuxième sexe* demeure un ouvrage important ; car si certaines des positions de Beauvoir sont également, comme elle l'appelait de ses vœux, dépassées, structurellement, le renvoi à l'altérité des femmes ne l'est pas et la formulation théorique de Beauvoir demeure révélatrice en raison de sa signification en termes de subjectivité. Cette importance des idées peut se retrouver dans la manière dont l'analyse sociologique peut également devenir constitutive d'une histoire féministe. Ainsi, la réinsertion de Klein dans une généalogie féministe a également pu participer à une forme d'inversion de l'ironie historique que l'on a pointée. Cette réintroduction s'est opérée par la mise en avant de la pertinence de l'enregistrement d'une réalité sociale et idéologique, assurée par l'histoire des idées en général et l'histoire du genre et du féminisme en particulier. C'est dans cette perspective que se situe la notice de Kay Richard Broschart consacrée à Klein dans l'ouvrage dirigé par Mary Jo Deegan *Women in Sociology*, publié en 1991¹. La possibilité de réinscrire les travaux de Klein dans une anthologie des femmes sociologues est ainsi significative². Une tentative de déjouer l'oubli féministe de sa propre histoire participe aussi de cette généalogie. C'est dans ce sens que se situe l'entreprise de la politiste Shira Tarrant, qui, à travers sa narration du féminisme oublié de l'entre-deux-guerres, a redonné à voir la pensée de Viola Klein.

4) *Correspondances épistémologiques*

Une tentative explicite de prolongement de *The Feminine Character*, par la sociologue Sondra Farganis, dans un titre significatif, *The Social Reconstruction of the Feminine Character*, a eu lieu³. L'entreprise de Farganis prétendait commencer là où celle de Klein s'était

¹ Marie Jo Deegan, *Women in Sociology. A bio-Bibliographical Sourcebook*, New York, Greenwood Press, 1991.

² La sociologie est d'ailleurs considérée dans un sens large, comme l'atteste l'inclusion de Simone de Beauvoir dans l'ouvrage.

³ Sondra Farganis, *The social Reconstruction of the Feminine Character*, Totowa NJ, Rowman and Littlefield, 1986; 2nd ed. 1996.

arrêtée et se poursuivre jusqu'aux années 1990. Farganis interroge ainsi la trajectoire du mouvement des femmes aux États-Unis, à partir des années 1960, les recompositions dans le travail, l'accès au droit des femmes, les changements relatifs à la maternité et à la famille, et l'impact du domaine technologique sur ces dimensions. Elle analyse comment les évolutions dans le domaine de la famille se situent entre un abaissement des contraintes qu'elle impose et l'encouragement des relations humaines déterminées par les femmes. Face à cela se pose le féminisme contemporain qui entreprend de limiter cette emprise en encourageant le rôle public des femmes. Pour examiner le problème de la maternité, Farganis s'intéresse aux travaux des psychologues Dorothy Dinnerstein et Nancy Chodorow, de la sociologue Alice Rossi, relatifs à la construction sociale du maternage, ainsi qu'aux idées de la sociobiologie. Farganis établit également un lien entre la maternité et la technologie, visant à comprendre comment cette dernière affecte la famille, si elle la renforce ou la consolide, à partir de l'exemple de l'avortement. Puis elle consacre respectivement un chapitre à des perspectives féministes spécifiques, questionnant la moralité à travers le travail de Carol Gilligan, la raison avec Carol McMillan, enfin la science avec Evelyn Fox Keller.

Le fait que Farganis déclare s'inscrire dans le prolongement de Klein est très intéressant car sa discussion, si elle rejoint celle de son aînée, en diffère également sensiblement. Précisément car elle accomplit l'explicitation que Klein ne peut tout à fait formuler en 1946 de la nature construite de la féminité au rôle du genre – terme que Klein utilise seulement dans la préface de la seconde édition de l'ouvrage, en 1971. Or, ce passage se caractérise par une attention au féminisme, qui fait figure chez Farganis d'objet d'analyse, là où il n'est traité que partiellement par Klein, selon les impératifs que son analyse lui semble appeler. Farganis écrit dans des conditions qui permettent pleinement de considérer la discussion féministe, en outre plurielle, là où Klein ne pouvait que s'attacher progressivement à montrer le point de vue lui apparaissant comme le plus pertinent dans la tentative de définition de la féminité, en tant que construction sociale, passant tendanciellement de sa vision à la fois innée et inférieure à la reconnaissance de son caractère arbitraire. Avec les théories féministes du positionnement et de la connaissance située, ce n'est plus simplement le caractère socialement construit du genre que Klein formule de manière la plus aboutie en 1950 – ce qui à l'époque est déjà beaucoup – mais la dénonciation de cette construction à partir d'un positionnement qui interroge précisément sa possible mise à mal qui est accomplie.

Si Farganis, comme Klein à son époque, prétend ne pas se situer dans la critique qu'elle examine, pour mieux justifier sa position d'analyse des discours, elle montre l'importance de Klein pour la pensée féministe et permet alors à la fois théoriquement, au moins partiellement,

et symboliquement de réinscrire Klein dans une généalogie féministe. La différence entre les deux postures s'éclaire précisément à l'aune du contexte des discours : le choix de Farganis d'opter pour une sociologie de la connaissance qui légitime sa posture hors – ou du moins pas à l'intérieur – de la théorie féministe, comme elle le soutient, éclaire, dans le contexte de Klein, la puissance d'une analyse qui, aussi scientifique qu'elle soit, exprime un positionnement féministe.

Quels sont alors les liens que l'on peut établir entre la sociologie de la connaissance et les épistémologies du point de vue¹ ? Cette correspondance a été relevée par l'un des très rares sociologues français ayant porté une attention à l'ouvrage de Klein, Ludovic Gaussot. Après s'être intéressé aux épistémologies du point de vue², il a effectué un rapprochement entre Karl Mannheim et les féministes contemporaines³. Mais précisément, car son objet est Mannheim, il n'analyse pas cette affiliation entre Klein et les féministes contemporaines. S'engageant dans une réflexion sur les liens entre les préoccupations sociologiques et politiques présentes chez Klein, il ne poursuit pas l'examen – pointant alors le lien entre les féministes matérialistes françaises et les Américaines, la référence que les deux font à Mannheim, avant de souligner les affinités entre l'objectivité forte théorisée par Sandra Harding et Karl Mannheim, prolongée par Viola Klein, sans y insister⁴.

Il reste donc à parachever la réinscription de Klein dans une généalogie féministe⁵. Klein comme les épistémologues féministes thématise et promeut le rapport entre l'expérience et les formes de la connaissance. Certes, la sociologue ne part pas de l'explicitation d'une expérience collective, d'un « nous » féminin et de ce qu'il pourrait faire à la science. Mais en replaçant la vie matérielle féminine au cœur de l'interrogation, l'expérience conflictuelle, pour ne pas dire tragique, du sujet « femmes », tiraillée entre l'imposition d'anciennes valeurs à la fois intériorisées et imposées par la société et l'aspiration à se réaliser en tant qu'individu qui entre en contradiction avec elles, elle donne à voir le point de départ de ces épistémologies. En outre, Klein est l'une des toutes premières chercheuses à parler d'un point de vue féminin. Elle

¹ Sur les épistémologies du point de vue, cf. Maria Puig de la Bellacasa, *Politiques féministes et constructions des savoirs. « Penser nous devons ! »*, Paris, L'Harmattan, coll. « Ouverture philosophique », 2012. Pour une introduction, cf. Elsa Dorlin, *Sexe, genre et sexualités*, Paris, Puf, coll. « Philosophies », 2008, p.9-31.

² Ludovic Gaussot, « Des rapports sociaux de sexe à la connaissance de ces rapports : une vertu cognitive de la non-conformité ? », *Les cahiers du genre*, n°39, vol. 2, 2005, p. 153-172.

³ Ludovic Gaussot, « Karl Mannheim et le genre : point de vue et connaissance située », in Danielle Chabaud-Rychter *et al.*, *Sous les sciences sociales le genre*, Paris, La Découverte, Hors collection Sciences humaines, 2010, p. 448-459.

⁴ « Il n'est peut-être pas si incongru de rapprocher la *strong objectivity* de Harding du projet de K. Mannheim, poursuivi notamment par Klein ». (*Ibid.*, p.455-456).

⁵ J'ai également développé ce point dans « La subjectivation en pratique : le devenir féministe de Viola Klein entre expérience de l'altérité et sociologie de la connaissance », in *Les Cahiers du genre*, n°61, automne 2016.

le problématise à partir de la théorie psychanalytique et de l'affrontement analytique qu'elle met en scène entre Freud et Karen Horney en montrant comment une même méthode peut être utilisée pour défendre deux points de vue différents. Klein ne se range pas du côté d'Horney, considérant que, si elle a le mérite de montrer que le sentiment d'infériorité féminine est acquis et non inné, sa réponse ne constitue qu'une réplique inverse à celle de Freud : là où ce dernier défend l'affirmation masculine de la supériorité, elle soutient la supériorité féminine biologique ; fait de « l'envie de maternité » l'écho de « l'envie de pénis » ; et oppose au caractère masculin de l'activité sexuelle la part importante jouée par les femmes. La sociologue fait néanmoins de cette discussion entre « deux compétiteurs hautement intéressés », un exemple paradigmatique :

« [...] it bears witness to the competitive spirit that has animated discussions about feminine traits ever since women voiced their claims to consideration as complete individuals and pretenders to the Rights of Men »¹.

Si cette posture féministe ne se prolonge pas en tant que telle par la problématisation d'un tel point de vue, elle témoigne bien de la manière dont, en tant que sujet connaissant et *en pratique*, Klein incarne la possibilité de construction de ce point de vue et de son potentiel heuristique et cognitif. Penser l'inextricabilité du scientifique et du politique, conçus comme espaces toujours ouverts, à travers la politisation des savoirs, prônée par les épistémologies féministes, rejoint le souci manheimien, prolongé par Klein, d'une science politique entendue comme susceptible d'éclairer l'action.

Avec des chercheuses comme Sandra Harding et Donna Haraway, Klein partage le questionnement et la redéfinition d'enjeux fondamentaux dans une méthode et un programme ambitieux de la connaissance. Prendre en compte le caractère situé et positionné du savoir les amène en effet communément à (re)penser le rapport entre objectivité, relativisme et réflexivité. Klein l'affirme d'emblée en se plaçant sous le giron de la sociologie de la connaissance lorsqu'elle explique où réside la recherche de la vérité en sociologie, inséparable de cette dimension relationniste de l'objectivité :

« The search for truth in sociological matters calls not only for a thorough examination of facts, but for a dynamic process of self-criticism, in which the diagnosis of our own 'perspective' and a continuous analysis of the unconscious motivations guiding our observations are of prime importance »².

¹ Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.*, p.80.

² *Ibid.*, p.3.

Si on y ajoute son évocation d'une « compréhension plus minutieuse et un plus grand degré d'objectivité » permis par « la coordination et l'examen sociologique de différentes formulations du même problème »¹, c'est-à-dire la féminité, elle rejoint le programme de « l'objectivité incarnée » théorisée par Haraway qui consiste à s'interroger sur les présupposés de la science tout en évitant le relativisme², ou « l'objectivité forte » de Harding qui met en avant le caractère positionné et situé des savoirs, la capacité d'en rendre compte et de dépasser leur caractère fragmentaire³.

Il existe certes une différence majeure entre les deux types de conceptualisation : là où Klein formule le caractère socialement construit de la féminité, c'est la dénonciation même de cette construction qu'opèrent les épistémologies du positionnement et de la connaissance située. Mais on peut alors considérer que ce geste constitue une radicalisation de celui inauguré par Klein, une forme d'accomplissement féministe de sa pensée.

La réception de Klein illustre ainsi les tensions qui traversent la recherche féministe dans un contexte de mise en sommeil du mouvement et d'absence de radicalité perçue par les générations ultérieures. Le problème qui se pose aujourd'hui de ce point de vue est en réalité le même qu'hier, pour les féministes, existant même sous une forme hypertrophiée, à savoir cette présumée absence de radicalité. Si *Women's Two Roles* renouvelle la pensée féministe, il s'inscrit dans une perspective réformatrice, non révolutionnaire. Dans un sens un peu différent, le caractère socialement construit de la féminité est aujourd'hui bien ancré chez les féministes se situant dans des perspectives de genre et si la nature socialement construite de la féminité doit toujours être posée dans l'agenda pratique, le type d'analyse effectué par Klein ne suscite pas de vocation théorique. La dimension scientifique et politique de *The Feminine Character*, dans le geste même qu'il constitue, et malgré sa parenté avec elles, ne relève néanmoins pas de l'affirmation des épistémologies du point de vue. Les progrès en matière de recherche scientifique fondamentale sont également venus complexifier la question de la binarité non seulement du genre, mais du sexe lui-même. Là où la génération suivante, qui s'inscrit nécessairement dans une forme de conflictualité – intellectuelle et symbolique – favorise peu en général la reconnaissance des travaux antérieurs, l'évolution des sociétés la contient encore en raison du caractère progressivement dépassé d'un certain type d'analyse sociologique ancré

¹ *Ibid.*, p.171.

² Donna Haraway, *Manifeste Cyborg et autres essais. Sciences, fictions et féminismes*, anthologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey, Nathalie Magnan, Paris, Exils, 2004.

³ Voir notamment Sandra Harding, *The Feminist Standpoint Theory Reader*, New York and London, Routledge, 2007.

dans l'empirie : la validité d'une analyse sociologique correspondant à la société telle qu'elle existe à un moment donné, perd de son pouvoir attractif pour l'histoire des idées, quand les analyses reflétant cette société elle-même deviennent, en raison des changements sociétaux, obsolètes. Klein, si elle est aujourd'hui reconnue comme une pionnière de la sociologie des femmes et féministe, ne constitue néanmoins toujours pas une figure majeure de la recherche sur le genre et féministe¹.

L'absence de visibilité dans le champ académique renforce en ce sens dans son cas la difficulté à être redécouverte. Si Klein a pu être maintenue hors de l'oubli, c'est en particulier grâce à sa collaboration avec Myrdal, quant à elle figure intellectuelle majeure de l'entre-deux-guerres. Sa réinscription dans une généalogie féministe, à la fois du point de vue de son apport théorique, particulièrement incarné par *The Feminine Character* et de sa recherche empirique sur le travail des femmes, témoigne en ce sens à la fois d'une reconnaissance et de la fragilité de sa posture, marquant le caractère toujours précaire de son existence comme intellectuelle du point de vue de la postérité. L'attention spécifique que l'on a portée aux analyses de la sociologue éclaire les logiques de ce relatif maintien dans l'oubli. Elle en montre également le caractère non justifié. On espère l'avoir prouvé à travers cette recherche, tout autant qu'avoir contribué à le mettre à mal.

L'existence comme sujet féminin pensant rendue possible, bien que non aisément, du vivant de ses femmes, est ainsi mise à mal par la postérité. Cahun, Klein et Nardal sont reléguées à la marge du surréalisme, de la Négritude et de la sociologie des femmes et du genre, par là même effacées des univers intellectuel et artistique. Leur redécouverte progressive est permise dans des conjonctures historiques, intellectuelles et culturelles spécifiques, qui rendent de nouveau pensables leur œuvre et leur pensée et nous donnent à voir les pionnières qu'elles furent et leur signification ici et maintenant ; dans des contextes géographiques et intellectuels contrastés qui les promeuvent différemment, révélant les logiques différenciées de construction du savoir, tout autant que le caractère primordial d'un dialogue en vue d'œuvrer à la connaissance la plus aigüe possible, pour une pleine reconnaissance de ces vies intellectuelles.

¹ De ce point de vue, l'affirmation de Shula Marks, en introduction au livre *In Defence of Learning* où apparaît le second article de Lyon sur Klein mérite d'être tempéré : elle présente en effet Viola Klein comme « maintenant reconnue internationalement comme pionnière de la sociologie des femmes » (Shula Marks, *In Defence of Learning*, *op.cit.*, p. 16).

Conclusion

Nous avons ici tenté de rendre compte de la manière dont des intellectuelles parviennent à se constituer comme telles. Nous avons pour cela mener une analyse conjointe et minutieuse de l’itinéraire et de la production de trois femmes, Claude Cahun, Paulette Nardal et Viola Klein, figures d’altérité qui parviennent à exister dans des configurations intellectuelles variées. La première partie a visé à comprendre comment le devenir intellectuelle était inséparable d’un devenir sujet et les formes que celui-ci pouvait prendre. On a d’abord étudié chez Claude Cahun la manière dont les rapports de pouvoir intervenaient dans sa production avant son entrée dans le surréalisme. Il est apparu que le poids de l’héritage familial, intellectuel, renvoyant à une image problématique de la féminité, jouait un rôle complexe, handicapant et freinant à la fois la possibilité d’exister comme intellectuelle. On a examiné la façon dont les rapports de pouvoir intervenaient dans sa production, et la capacité de Cahun à thématiser le genre, la sexualité, la judéité. Son rapport particulièrement problématique à la féminité a permis d’interroger ce que pouvait signifier être un sujet féminin, renvoyant *in fine* chez elle à la fois à une capacité d’endossement et d’éloignement de l’identité de genre, pour l’adoption d’une subjectivité propre. Claude Cahun, qui se veut surréaliste jusque dans son activité de résistance, donne en réalité à voir la dimension conflictuelle de cette volonté, le jeu entre mise au service du mouvement et ses effets sur une propre exploration subjective dès lors mise entre parenthèses, tout en se révélant capable de se réappropriier et d’incarner les principes du surréalisme auxquels elle adhère. La postérité tend à une reconnaissance de plus en plus marquée, notamment sous l’impulsion du succès des problématiques de genre dans des univers artistiques et singuliers. Elle met notamment en scène des formes de réception contrastées entre les deux côtés de l’Atlantique, qui concourent néanmoins à une même promotion de Cahun comme figure exceptionnnelle.

L’examen de l’itinéraire et de la production de Paulette Nardal révèle la manière dont le devenir intellectuelle est inséparable d’un devenir noire, qui se joue en tant que sujet féminin colonial, entre Paris et la Martinique. Paulette Nardal trouve des capacités remarquables à jeter un regard positif et valorisant sur elle-même comme femme noire – dans un contexte martiniquais qui y est plus généralement peu propice – qui structure durablement une volonté d’exister et d’être reconnue comme intellectuelle. Néanmoins, l’exil à Paris est aussi l’occasion

d'une prise de conscience d'un renvoi à l'altérité, qui se solde par une volonté d'affirmation de soi comme sujet féminin pensant, se jouant dans un rapport complexe au colonialisme, susceptible d'être rejeté quand il s'agit de celui d'autres pays mais pas de manière frontale dans le cas français. Nardal se positionne dans des univers différents voire antagoniques du Paris noir, développe un féminisme compatible avec le colonialisme, ce qui se traduit jusque dans son acceptation de rédiger, à la demande des autorités françaises à son retour à la Martinique, un rapport intitulé « féminisme colonial ». Son écriture plurielle, permise par son inscription dans un cadre journalistique peu contraignant, lui permet de se constituer comme penseuse de l'expérience des Noirs, dans des domaines et autour d'enjeux extrêmement variés : artistiques, intellectuels, comme l'illustrent ses articles dans *La Dépêche Africaine* et *La Revue du Monde Noir* ; géo-politiques et stratégiques avec le regard qu'elle porte sur l'actualité internationale par exemple dans le quotidien *Le Soir*. Cette expérience participe globalement à la naissance d'une conscience noire et à sa diffusion qui vont constituer une préoccupation de Nardal tout au long de son existence. Ainsi son itinéraire et sa production donnent à voir un rapport entre culture et politique constamment renégocié qui a pour visée la promotion de l'expérience des Noirs et l'enracinement individuel et collectif de la conscience noire. Dans ce contexte, son rapport à la Négritude comme mouvement spécifique constitué à partir du milieu des années 1930 dans le Paris noir, se révèle ambivalent. D'abord parce que Nardal précède le mouvement et que son expérience du racisme par rapport à ses homologues masculins témoigne d'un décalage entre eux dans lequel le genre, l'âge, mais aussi la vision politique, jouent un rôle significatif. La manière dont elle est invisibilisée de son vivant de la généalogie de la Négritude, ce dont elle pourra, contrairement à Claude Cahun et Viola Klein par rapport à leurs propres affiliations, prendre acte et dénoncer, témoigne de ces divergences fondamentales de points de vue, qui viennent s'ajouter à la question du genre dans ce processus. Sa redécouverte permise en particulier aux États-Unis, d'abord par des chercheur-e-s francophones puis américains, qui favorisent son retour et sa revisibilisation en France par le biais d'une circulation transnationale des idées toujours plus accrue, parachève un processus de constitution comme intellectuelle.

Viola Klein, juive autrichienne exilée en Angleterre, nous a permis d'observer comment les rapports de pouvoir peuvent intervenir dans la constitution de soi comme sujet féminin de connaissance et se traduire par une exploration plus spécifique de la féminité. Son itinéraire témoigne également des logiques complexes du devenir féministe, dont la capacité d'une prise de conscience singulière ne peut faire l'économie du contexte qui la rend formulable, et qui révèle ainsi des tensions. Le devenir féministe comme devenir sujet se joue dans une subjectivation gnoséologique qu'une lecture attentive visant à scruter les incursions de Klein

dans son œuvre donne à voir. Klein permet de questionner comme peu l'investissement par les sociologues éminents allemands de ce qui demeure encore largement pour eux un simple « objet » femme, pour pleinement participer à sa création comme « sujet-objet ». Elle renouvelle fondamentalement le questionnement de la sociologie de la connaissance en lui donnant un objet d'exploration inédit, la féminité, permis par sa propre capacité à jeter un regard sur elle-même en tant que sujet féminin, selon la méthode appelée par la sociologie de la connaissance. Elle sait néanmoins également s'en détacher pour négocier son existence comme sujet féminin de connaissance, comme sociologue féministe. Sa conception de la sociologie la rend intrinsèquement liée au politique qui consiste chez elle en une volonté de précipiter l'égalisation des conditions de vie entre hommes et femmes. Elle repose sur une croyance dans le progrès historique, elle-même sous-tendue par une philosophie politique qui place l'individu, par-delà l'appartenance de genre, au cœur de la réflexion.

Les rapports de pouvoir n'interviennent pas de la même manière dans le devenir intellectuelle de chacune. Prenons l'exemple de la racialisation. Si pour Nardal le devenir noire en constitue un enjeu originel et permanent, la judéité de Klein apparaît comme condition de possibilité du choix de l'exploration spécifique d'un rapport de pouvoir, le genre, là où Cahun manifeste toujours une conscience de soi comme juive dans son œuvre qui prend une forme renouvelée avec l'exil et l'activité de résistance mais qui, comme chez Klein, n'engage pas un rapport de soi à soi aussi fondamental que chez Nardal. L'exil joue de la même manière un rôle primordial chez Nardal puisqu'il s'accompagne de l'expérience du racisme et de la possibilité d'exister comme intellectuelle ; là où chez Cahun, il permet certes le redéploiement d'une activité littéraire et artistique, tant à travers la résistance que l'écriture qui se situent dans la continuité des activités surréalistes, mais sonne aussi la fin d'un type de production socialement reconnu qui marque aussi le début de sa relégation dans l'oubli. Le cas de Klein est plus complexe à définir puisqu'on ne peut que supposer que c'est l'arrivée à Londres et la rencontre avec Mannheim qui lui permet d'inaugurer son entrée en sociologie, sur son thème de prédilection. Si l'on admet néanmoins cette hypothèse, alors il apparaît bien comme fondamental dans le devenir intellectuelle.

Ces négociations spécifiques, autour des rapports de pouvoir, ne font néanmoins pas l'économie de correspondances. Ces vies intellectuelles témoignent de la continuité qui existe entre l'être social et le sujet de pensée ; donnent à voir la manière dont ces femmes parviennent à négocier leur rapport à des mouvements et des disciplines en conservant leur autonomie, les refaçonnant à travers le questionnement spécifique qu'elles apportent, et une articulation entre la culture, la connaissance, et le politique ; et mettent à jour le rôle fondamental joué par la

postérité dans la reconnaissance de femmes comme intellectuelles, en raison de l'oubli qu'elles traversent à leur mort ou au moment de leur retrait de la vie intellectuelle, dans le cas de Nardal.

Ces vies de pensée renvoient également à une dimension de laquelle les intellectuelles sont couramment écartées, l'universel. L'enjeu qu'il constitue est d'abord visible dans l'histoire intellectuelle même et les tentatives de définition de l'intellectuel. Celle proposée par Michel Leymarie fournit un exemple paradigmatique de ce refus d'accès, non seulement car l'universel est défini comme une prétention de l'intellectuel, mais parce que l'historien en assume la dimension genrée :

« [il s'agit d'] un homme – bien plus souvent qu'une femme – maître de la parole et de l'écrit, qui a pour métier de penser et qui, extérieur au monde politique, intervient au nom des valeurs dans le débat public, en formule les thèmes et les enjeux et à vocation – ou prétention – à l'universel »¹.

Cette définition illustre un fait plus généralement admis, que l'on a rencontré dans ce travail, selon lequel le masculin est la forme de l'universel. Refuser l'accès à l'universel des femmes, c'est donc empêcher l'accès même au statut de sujet de pensée et de connaissance. D'où la volonté dans cette thèse de replacer l'universel comme enjeu lorsque l'on parle de sujet féminin. Il est en réalité appelé par ces femmes elles-mêmes. En effet, ces vies intellectuelles participent à l'universel de plusieurs manières. D'abord, parce que la possibilité même d'incursion des femmes dans le monde de la pensée révèle la facticité de cette adéquation entre masculin et universel, la façon dont le premier n'est qu'un mode spécifique de participation au second. Cette stratégie est courante chez les intellectuelles et en particulier les féministes. Judith Butler rappelle par exemple comment Monique Wittig, dans son ouvrage *Les guérillères*, met à mal une telle adéquation à travers l'utilisation du pronom personnel « elles » en lieu et place de « l'universel » d'usage « il(s) ». Il s'agit bien pour la romancière de donner à voir la façon dont « le masculin est la forme d'apparition spécifique sous laquelle l'universel est connu »². Or Viola Klein le thématise également. C'est en effet à partir de l'identification entre le masculin et l'objectif, formulée par Simmel, que la sociologue met en avant une généralisation abusive de Freud : « en généralisant le type masculin et en en faisant une norme universelle, Freud est allé plus loin que n'importe qui³ ».

¹ Michel Leymarie, *Les intellectuels et la politique en France*, Paris, Puf, 2001, p. 3.

² Judith Butler, « Wittig's Material Practice. Universalizing a Minority Point of View », *GLQ, A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol.13, n°4, 2007, p. 519-533.

³ Viola Klein, *The Feminine Character*, *op.cit.* p. 83.

Butler, commentant Wittig, thématise l'universel à partir de la proposition de la romancière selon laquelle « la lesbienne n'est pas une femme ». La philosophe explique ce qu'elle comprend dans une telle proposition qui provoque chez elle, lorsqu'elle l'entend lors de la conférence donnée par Wittig en 1979 à l'université de New York, « un sentiment de gravité épistémique »¹ : c'est l'importance du verbe « être », la manière dont ce « est » en tant que tel détruit un mode d'appréhension de la réalité (qui correspond ici à la différence entre les sexes et à l'hétérosexualité obligatoire)². L'universalisation du point de vue minoritaire – le point de vue lesbien – exprimée dans cette phrase permet alors de le faire exister en tant que tel et ainsi de faire que le sujet minoré soit reconnu comme « figure à travers laquelle quelque chose d'universel peut être dit à propos des corps, du désir, de la culture, du pouvoir, et du politique »³. Or, Cahun, Nardal et Klein participent à un processus similaire à partir d'une position minoritaire en tant que figures renvoyées à l'altérité, prétendant exister dans l'univers de la pensée. Il existe d'ailleurs des affinités évidentes entre la position de Wittig et, par exemple, celle de Claude Cahun, dans ses autoportraits. La seconde fait en effet « écho », si l'on me permet ici un anachronisme délibéré, à la première, à travers une mise à mal des catégories de sexe, à partir d'un positionnement comme sujet féminin prétendant exister comme sujet de pensée et de création, dans un jeu sur le genre. Butler lisant Wittig soutient l'effet du discours wittigien à travers l'idée selon laquelle la textualité est toujours une matérialité. Si l'on accepte cette proposition ainsi que la définition large de la textualité même que l'on a donnée dans l'ouverture de ce travail, Cahun rejoint Wittig dans un souci de « rendre les catégories de sexe obsolètes dans le langage »⁴. Cahun révèle en outre une capacité à assumer une identité juive. Pensons par exemple à cette photographie de 1928 où elle apparaît de profil, dans une posture assumant un renvoi à l'altérité multiple, et s'affirme par là même comme sujet. Les cas de Nardal et de Cahun permettent encore de préciser ce rapport à l'universel en ce qu'il est plus directement mobilisé dans leur philosophie politique. C'est en tant que femme noire que Nardal prétend à l'universel, sous la forme d'un souci humaniste et internationaliste. L'inclination kleinienne vers l'universel est visible dans son incarnation d'une volonté de promotion de l'individu, meilleure manière pour elle d'œuvrer à la société et d'illustrer une commune humanité. Ces vies intellectuelles donnent donc à voir l'enjeu majeur de l'universel, réapproprié par le sujet féminin.

¹ Judith Butler, « Wittig's Material Practice », *loc.cit.*, p.529.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p.530.

⁴ *Ibid.*, p. 520

Ces vies singulières s'inscrivent ainsi dans une histoire plus large, la « grande histoire », qu'elles éclairent. L'histoire intellectuelle et culturelle s'en trouve enrichie, révélant les modalités problématiques du devenir intellectuelle. Mais, à travers lui, c'est aussi sur l'histoire de courants et de disciplines qu'un regard à la fois complémentaire et différent peut être porté : l'histoire des Avant-gardes en général, du surréalisme en particulier, l'histoire de la négritude, l'histoire de la sociologie. L'histoire politique est également nourrie par l'attention que l'on a porté au contexte parisien, notamment des années 1920-1930, époque de l'impérialisme et du colonialisme, de la montée du fascisme, dans lequel ces intellectuelles interviennent. Au croisement de l'histoire politique et de l'histoire sociale, c'est l'Angleterre post-Seconde Guerre mondiale et l'État-providence interrogé du point de vue du genre et du féminisme que la trajectoire de Klein donne à voir. Les écrits de Nardal donnent un aperçu quant à eux de la Martinique d'après-guerre en particulier, et nourrissent une histoire qu'il s'agit encore de redécouvrir. C'est également, plus largement, à l'histoire culturelle et politique de l'Atlantique noir que son itinéraire et sa production participent.

Cet examen pourrait être prolongé de plusieurs manières. Le devenir intellectuelle de ces femmes pourrait bien renvoyer à une modalité problématique face à laquelle toute femme prétendant intégrer le monde de la pensée serait confrontée. Cette possibilité d'entrée pourrait d'abord se jouer entre une conscience de soi comme être sexué et sa nécessaire neutralisation. Toutes trois donnent en effet à voir la façon dont exister comme sujet de pensée et de connaissance pour une femme, c'est d'abord prendre conscience de soi comme être sexué. Ce n'est qu'à partir de cette prise de conscience et quelle que soit la position adoptée *a posteriori*, que l'existence comme sujet féminin pensant peut se négocier. En même temps, cette forme de prise de conscience genrée peut et doit être annihilée pour pouvoir exister comme intellectuelle. L'atteste dans le cas de ces intellectuelles la façon dont toutes, de manière très différente, investissent la question de la féminité et en particulier mettent à mal les stéréotypes. À travers ses « héroïnes » qui réécrivent les vies de figures féminines mythiques, ou différemment dans ses autoportraits où elle peut adopter des postures masculines et/ou ambiguës du point de vue du genre, se posant par là-même comme sujet féminin de pensée, de connaissance et de création, Cahun défie en effet les stéréotypes de genre. Nardal dépeint des portraits de femmes et problématise la spécificité de l'expérience intellectuelle du sujet féminin racialisé dans le Paris colonial, qui correspond également à une subjectivation gnoséologique. Klein débusque les stéréotypes de la féminité présents non seulement chez les penseurs mais plus généralement dans la société, à différentes périodes et dans différents pays, entre l'Europe et les États-Unis, que ces intellectuels reflètent. En outre, suivant l'injonction féministe de

Virginia Woolf, contre la méthode de la sociologie de la connaissance mannheimienne, Klein s'émancipe de la nécessité de devoir penser à elle-même en tant que femme pour s'affirmer comme sujet de pensée. Le fait que ce questionnement relatif à la féminité intervienne en outre dans un contexte couramment présenté comme peu propice à une réflexion de cette nature, comme période de mise en sommeil du féminisme, et alors même qu'il ne constitue une revendication, non exempte de tensions, que pour Nardal et Klein, renforce la portée généralisable du rapport de soi à soi comme sujet féminin engagé par la prétention à l'entrée dans la pensée.

Les travaux de féministes ont donné à voir la manière dont les mouvements et les disciplines sont constitués de manière genrée, qui rend difficile l'admission des formes de subjectivité des femmes et plus généralement des altérisés. La question de l'interdisciplinarité, que chacune de ces intellectuelles donne à voir, pourrait constituer une déclinaison de cette question. Viola Klein a étudié les langues, la psychologie et la philosophie, fait une première thèse sur Céline, est passée par le journalisme, avant de se lancer dans la sociologie dans laquelle elle a combiné des approches théoriques et empiriques animée et se traduisant par une visée normative et pratique. Claude Cahun fut à la fois journaliste, écrivaine, poète, photographe, plasticienne, comédienne, traductrice, activiste révolutionnaire. Paulette Nardal a cherché à promouvoir la culture noire sous une pluralité de formes à travers son activité de militante et de journaliste au croisement de différents univers sociaux. Elle a toujours exprimé un intérêt vif pour les arts et en particulier la musique. Cette dernière activité est en réalité commune aux trois, ce qui renforce encore la pluralité des activités de Cahun et de Klein. La première en effet jouait du piano et s'est même un temps penchée sur la possibilité d'une musique surréaliste. L'ambition d'aborder cet art de ce point de vue renforce une volonté d'inscription dans le mouvement, quand on a en outre à l'esprit son caractère totalement négligé dans le surréalisme. Une anecdote permet ici de rendre compte de la façon dont la musique intervient dans l'itinéraire de Klein. Lors de la consultation de ses archives, je me suis en effet retrouvée face à une partition, comme tombée de nulle part, puisqu'elle n'était mentionnée dans aucun descriptif du matériau (d'ailleurs assez flou). Si cette activité demeure néanmoins secondaire pour deux d'entre elles, elle renforce une pluralité déjà frappante.

Certes, on pourrait penser que cette pluridisciplinarité a également à voir avec les mouvements dans lesquels ces intellectuelles s'inscrivent. Les surréalistes pratiquent par exemple tendanciellement cette forme d'interdisciplinarité. Il semble néanmoins que là où les hommes du mouvement y sont particulièrement disposés, il s'agisse davantage de la norme pour les femmes surréalistes. Si l'on prend l'exemple de la Négritude, Nardal se révèle, par exemple,

plus interdisciplinaire que Césaire, dont les deux principales fonctions ont été d'être poète et homme politique. Ainsi, les formes plurielles de la production pourraient bien ne pas relever seulement d'une volonté de ces femmes mais de leur possibilité même d'inscription féminine dans le monde de la culture.

Une autre piste de réflexion pourrait consister à comparer plus en détail les positions occupées respectivement par ces sujets masculins et féminins renvoyés à l'altérité. Les figures masculines qu'on a pu rencontrer dans cette étude renvoient à une communauté avec leurs homologues féminines dans la conscience d'une marginalisation liée à leur expérience, marquant également une continuité entre leur pensée et leur être social. Cependant, leur simple évocation donne le sentiment qu'ils n'occupent pas un positionnement dedans/dehors par rapport à des mouvements spécifiques, précisément parce qu'ils parviennent à s'inscrire dans des espaces intellectuels relativement autonomes. Mais qu'en est-il des hommes qui investissent des espaces intellectuels spécifiques où ils apparaissent comme figures de l'autre ? On pense par exemple à un de ces jeunes intellectuels martiniquais qui gravite autour du cercle de Paulette Nardal, qui participe à la fondation d'une revue d'inspiration surréaliste en 1932, *Légitime Défense*, Jules Marcel Monnerot. Fils du fondateur du parti communiste martiniquais, dont il porte le prénom, il participe avec Georges Bataille et Roger Caillois à la fin des années 1930 à la co-fondation du collège de sociologie et à la revue *Acéphale*. Rompant avec ses anciennes positions communistes, il se rapproche de Raymond Aron avant de rejoindre dans les années 1980 le conseil politique et scientifique du Front National, dont il est finalement écarté au début des années 1990. Quel a pu être, en tant que jeune homme noir, son rapport aux initiatives mises en place par Bataille ? En quoi son expérience a-t-elle pu faire écho à celles de femmes arrivant dans des mouvements où elles occupaient cette position de l'autre ?

Le renvoi à l'altérité est également susceptible d'être compliqué pour certains de ces auteurs majeurs noirs américains que l'on a rencontrés. Alain Locke, Countee Cullen, Langston Hughes, Claude McKay sont homosexuels. Étant donné les liens qui les unissent et le caractère majeur du mouvement qu'a été la *Harlem Renaissance*, l'homosocialité a donc dû jouer un rôle particulièrement important qu'il faudrait plus précisément examiner. Mais comment négocient-ils cette identité ? Dans quelle mesure l'articulent-ils « sans crainte et sans honte [à] leur être individuel à la peau noire », pour reprendre les mots de Langston Hughes ?

Cette étude appelle également un examen plus approfondi de la question de la collaboration. Ces femmes produisent avec d'autres. Derrière l'œuvre de Claude Cahun se trouve Suzanne Malherbe/ Marcel Moore. Viola Klein écrit un ouvrage qui va faire date avec Alva Myrdal. Plus indirectement, la réflexion de Paulette Nardal est, dans les années parisiennes

en particulier, très liée à celle de sa sœur Jane, qui la fait entrer dans *La Dépêche Africaine*. La question de la collaboration a été thématifiée dans ses effets possibles en termes de genre et de féminisme. Ainsi, Catherine Gonnard et Elisabeth Lebovici ont pu souligner qu'elle pourrait mettre à mal le modèle masculin du génie singulier. La sociologue Liz Stanley considère, dans une tonalité proche, qu'interroger une telle dimension, c'est faire œuvre de biographie féministe¹. Néanmoins, il semble davantage ici que la collaboration renvoie à une relation inégalitaire. Marcel Moore, l'artiste plasticienne, est à la fois la compagne omniprésente et effacée de l'œuvre, celle qui appuie sur l'appareil, signe les planches d'*Aveux non avenues*, participe aux activités surréalistes et à l'activité de résistance, sans jamais se mettre en avant. Claude Cahun a même conscience de cet effacement, et se demande le rôle qu'elle peut y jouer. Inversement, c'est Viola Klein qui souffre d'une reconnaissance inégalitaire par rapport à Alva Myrdal. Jane Nardal écrit très peu, après des textes majeurs qui ne peuvent donner que toute la mesure de ce qu'un mutisme, par rapport auquel on ne pourrait que spéculer, a fait perdre. Pour Cahun, Nardal et Klein, cette collaboration a un effet paradoxal, qui renforce, bien que très différemment, leur visibilité, à la fois de leur vivant et dans leur postérité. La réinsertion de Moore dans la production accentue en effet l'idée d'une Claude Cahun exceptionnelle. Viola Klein doit en grande partie sa reconnaissance comme sociologue au succès de *Women's Two Roles*. La plume mordante, acerbe et résolument moderne de Jane Nardal n'aurait-elle pas pu supplanter celle de son aînée ? Cependant, les possibilités d'existence, malgré tout, de ces femmes comme intellectuelles de leur vivant peuvent conduire, à partir de ce questionnement, à une problématisation fort éloignée. Dans quelle mesure l'effacement de Jane pourrait-il être éclairé par la capacité d'imposition de Paulette ? Cette question pourrait se poser très différemment pour le couple Cahun/ Moore : si l'on met de côté la question du genre, qui a de toute évidence également joué dans une impossibilité à exister comme artiste pour Moore, dans quelle mesure, parmi d'autres motifs, les scrupules tétanisants de la première, ont-ils pu jouer dans la mise entre parenthèses de la seconde ? Outre la manière dont ces questions renvoient à ces cas particuliers, non épuisés à la fin de cette étude, c'est plus largement un vaste champ d'exploration sur la question de la collaboration féminine qui est ainsi ouvert.

On pourrait enfin élargir notre analyse à la période contemporaine. Dans quelle mesure l'évolution des sociétés a-t-elle permis la normalisation de la figure de l'intellectuelle ? On a souligné un peu plus haut l'hypothèse selon laquelle une femme doit prendre conscience de son existence comme être sexué, quelle que soit la manière dont elle négocie par la suite avec sa

¹ Liz Stanley (1992), *The Auto/biographical I. The Theory and Practice of Feminist Auto/biography*, Manchester, Manchester University Press, version augmentée, 1995.

féminité, pour exister en tant qu'intellectuelle. Mais dans quelle mesure l'accès plus massif des femmes à l'éducation et l'égalisation des rôles entre hommes et femmes a-t-elle pu participer à la mise à mal d'une telle nécessité ? Il faut en réalité ici faire intervenir la question qui a guidé notre étude, dans des déclinaisons multiples, celle de la subjectivité : les femmes parviennent-elles non seulement à se dire mais à se penser, à l'instar de leurs homologues masculins, comme intellectuelles ? Mon hypothèse est que cette capacité est à la fois relative et très inégalement partagée. Elle s'appuie en réalité sur les résultats d'une enquête précédemment menée. Dans un travail antérieur¹, j'ai analysé des itinéraires d'intellectuelles féministes, venues à la recherche et/ou au militantisme dans les années 1970. Les positions de ces femmes dans le champ académique et intellectuel, liées aux formes d'entrée différenciées dans ces univers sociaux, étaient assez inégales. La légitimité et la reconnaissance institutionnelles variaient notamment selon que ces femmes étaient venues au militantisme avant de se reconvertir dans la recherche, ou qu'elles avaient d'abord et avant tout investi l'académie, processus plus légitimant. L'inégalité de ces positions était par exemple perceptible dans la capacité d'endosser ou au contraire de mettre à distance l'appellation d « intellectuelle ». L'endossement était davantage le fait de femmes qui n'avaient pas eu des formes de pensée et d'engagement cantonnées au féminisme. Michelle Perrot, historienne qui avait au départ travaillé sur les ouvriers, s'étant ainsi insérée dans une histoire sociale légitime, avant de devenir une des maîtresses d'ouvrage de l'histoire des femmes, constituait un bon exemple. Pour être une intellectuelle, pour pouvoir s'assumer et être identifiée comme telle, faudrait-il alors toujours s'arracher à ce qui est perçu comme spécifique, donner des gages de sa capacité à l'universel ?

La capacité d'auto-identification, ou à défaut, d'identification posthume, à la catégorie d'intellectuelle, constitue ainsi un enjeu majeur. Maryse Condé l'illustre par exemple dans des propos déjà cités lorsqu'elle parle des Nardal en disant qu' « elles ont voulu être des intellectuelles », ce qu'on « ne leur permettait pas ». En (re)donnant à voir le travail de Claude Cahun, Paulette Nardal et Viola Klein, en traquant leur pensée au plus près, sans éviter la complexité, les paradoxes et la conflictualité de ces vies intellectuelles, cette étude a voulu contribuer à les faire entrer de plein pied dans une histoire qui les a oubliées.

Dans son autre grande étude sur la subjectivité féminine, *Trois Guinéas*, Virginia Woolf décrit la manière dont la science « n'est pas asexuée [mais] est un homme, un père, et aussi

¹ Eve Gianoncelli, *Des femmes et des scènes. Itinéraires d'intellectuelles féministes*, mémoire de master 2, sociologie et institutions du politique, sous la direction de Frédérique Matonti, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2009, 165 p. + annexes.

malade »¹. L'histoire du genre et du féminisme n'est, comme on l'a vu, pas immunisée contre une telle critique, mais aussi sujette à l'amnésie. Retrouver les traces des intellectuelles, c'est ainsi contribuer à guérir ces historiographies. On espère que ce travail pourra agir comme un remède.

¹ Virginia Woolf (1938), *Trois Guinées*, traduit de l'anglais et préfacé par Viviane Forrester, Paris, 10/18, 2002.

Bibliographie

SOURCES PRIMAIRES

1. Claude Cahun

- archives

Archives Claude Cahun, Jersey Heritage Museum, Jersey, UK.
Archives Claude Cahun, médiathèque de Nantes.

- correspondance

- Avec Henri Michaux

Claude Cahun, Lettre Henri Michaux, 30 juin 1924.
Henri Michaux, Lettre à Claude Cahun, 19 janvier 1925.
Claude Cahun, Lettre à Henri Michaux, 22 mai 1952.
Henri Michaux, Lettre à Claude Cahun, mai 1952.

- Avec Adrienne Monnier

Claude Cahun, Lettre à Adrienne Monnier, 2 juillet 1926.
Claude Cahun, Lettre à Adrienne Monnier, 23 juillet 1926.

- Avec Pierre Albert-Birot

Pierre Albert-Birot, Lettre à Claude Cahun, 23 juin 1930.

- Avec Jacques Viot

Claude Cahun, Brouillon d'une lettre à Jacques Viot, 1931.

- Avec André Breton

André Breton, Lettre à Claude Cahun, 12 avril 1932.
André Breton, Lettre à Claude Cahun, 15 avril 1932.
André Breton, Lettre à Claude Cahun, 17 avril 1932.
André Breton, Lettre à Claude Cahun, 7 juin 1934.
André Breton, Lettre à Claude Cahun, 28 avril 1936.
André Breton, Lettre à Claude Cahun, 21 septembre 1938.
Claude Cahun, Lettre à André Breton, 18 janvier 1946.

- Avec Paul Éluard

Paul Éluard, Lettre à Claude Cahun, 25 août 1936.

- Avec Lilette Richter

Claude Cahun, Lettre à Lilette Richter, 11-12 février 1946.

- Avec Gaston Ferdière

Claude Cahun, Lettre à Gaston Ferdière, mars 1946.

- Avec Marianne Schwob

Claude Cahun, Lettre à Marianne Schwob, 18 août 1948.

- Avec Paul Lévy

Claude Cahun, Lettre à Paul Lévy, 3 juillet 1950.

- Avec Charles-Henri Barbier

Claude Cahun, Lettre à Charles-Henri Barbier, 21 janvier 1951.

Claude Cahun, Lettre à Charles-Henri Barbier, 17 juin 1952.

- Corpus général

MARIA Charlotte, « La correspondance de Claude Cahun », corpus annoté, vol. 2, thèse de doctorat en littérature française », sous la direction de M. P. Berranger, Université de Caen Basse-Normandie, 2013.

- ouvrages

CAHUN Claude, *Vues et visions*, illustrations de Marcel Moore, Paris, Georges Crès et Cie, 1919.

CAHUN Claude, *Aveux non avendus*, illustré d'héliogravures composées par Moore d'après les projets de l'auteur, préface de Pierre Mac Orlan, Paris, Edition du Carrefour, 30 mai 1930.

CAHUN Claude, *Les paris sont ouverts*, Paris, José Corti, 1934.

CAHUN Claude, *Écrits*, Paris, Jean-Michel Place, 2002.

- articles

CAHUN Claude, « Sans entraves », *Le Phare de la Loire*, 3 novembre 1913.

CAHUN Claude, « Les négligés », *Le Phare de la Loire*, 24 novembre 1913.

CAHUN Claude, « Méditations de Mademoiselle Lucy Schwob », *Philosophies*, 5/6, 1925.

CAHUN Claude, « Récits de rêves », *Le disque vert*, 2, 1925.

CAHUN Claude, « Vues et visions », Paris, *Mercure de France*, n°406, 16 mai 1914.

CAHUN Claude, « La "Salomé" d'Oscar Wilde. Le procès Billing et les 47 000 pervertis de Livre noir », Paris, *Mercure de France* n°481, 1er juillet 1918.

CAHUN Claude, « Chanson sauvage », Paris, *Mercure de France* CXLVI, 15 mars 1921.

CAHUN Claude, « Héroïnes » (« Eve la trop crédule » ; « Dalila, femme entre les femmes » ; « La sadique Judith » ; « Hélène la rebelle » ; « Sapho l'incomprise » ; « Marguerite, sœur incestueuse » ; « Salomé la sceptique »), Paris, *Mercure de France* n°639, 1er février 1925.

CAHUN Claude, Héroïnes » (« Sophie la symboliste » ; « la Belle »), Paris, *Le Journal Littéraire* n°45, 28 février 1925.

CAHUN Claude, « Réponse à l'enquête de la revue *Inversions* », Paris, *L'Amitié* n°1, avril 1925.

CAHUN Claude, « Carnaval en chambre », *La Ligne de coeur*, 4ème cahier, mars 1926, Nantes.

CAHUN Claude, « Éphémérides. Extraits d'un calendrier pour 1926 », *Le Journal Littéraire*, 88, 1926.

CAHUN Claude, « Réponse à l'enquête : quelle a été la rencontre capitale de votre vie ? », *Minotaure*, n°3-4, décembre 1933.

CAHUN Claude, « Pour qui écrivez-vous ? », *Commune*, n°4, décembre 1933.

CAHUN Claude, « Prenez garde aux objets domestiques », *Cahiers d'Arts*, I, II, 1936.

- traduction

ELLIS Havelock, *Etudes de psychologie sociale. L'hygiène sociale I. La femme dans la société*, traduit de l'anglais par Lucy Schwob, Paris, *Mercure de France*, 1929.

- déclarations collectives

Association des écrivains et artistes révolutionnaires (AEAR), « Protestez », *Feuille rouge*, n°2, mars 1933.

Association des écrivains et artistes révolutionnaires (AEAR), « Contre le fascisme mais aussi contre l'impérialisme français », *Feuille rouge*, n°4, mars 1933.

« Contre-Attaque. Union de lutte des intellectuels révolutionnaires », manifeste inaugural, 7 octobre 1935.

Contre-Attaque, « sous le feu des canons français... et alliés, mars 1936

« Rupture du groupe surréaliste avec Contre-Attaque », *L'Oeuvre*, 24 mars 1936.

Il n'y a pas de Liberté pour les ennemis de la liberté, 20 juillet 1936.

Fédération Internationale de l'Art Révolutionnaire Indépendant (FIARI), « Il n'y a pas de liberté pour les ennemis de la liberté »

Fédération Internationale de l'Art Révolutionnaire Indépendant (FIARI), « A bas les lettres de cachet ! A bas la terreur grise ! »

- catalogues d'exposition

KRAUSS Rosalind E., LIVINGSTON Jane, 1995, *L'amour fou. Photography and surrealism*, Corcoran Gallery of art, Abbeville Press Inc., 1995.

KRAUSS Rosalind E., LIVINGSTON Jane, *Explosante fixe. Photographie et surréalisme*, Paris, Centre Georges Pompidou, Hazan, 2002.

Paris in the 1930s. Surrealism and Photography / Paris des années 30. Le surréalisme et le livre, Paris, New York, Zabriskie, 1991.

Claude Cahun photographe, Catalogue de l'exposition, Paris, Jean-Michel Place/Paris-Musées, 1995

Claude Cahun, catalogue de l'exposition, Hazan/ Jeu de Paume, 2011.

2. Paulette Nardal

- archives

Archives Départementales de la Martinique (ADM), Fort de France.

Archives Nationales d'Outre-Mer (ANOM), Aix-en-Provence

- entretiens

Entretien avec Annie Ramin, Paris, 2 octobre 2015.

Entretien avec Christiane Eda-Pierre, 15 janvier 2016.

- articles de Paulette Nardal

NARDAL Paulette, « Le concert du 6 octobre à la salle Hoche, *La Dépêche Africaine*, n°9, novembre 1928.

NARDAL Paulette, « Une femme sculpteur noire [Augusta Savage] », *La Dépêche Africaine*, n°27-28, août-septembre 1930.

NARDAL Paulette, « Le nègre et l'art dramatique », *La Dépêche Africaine*, n°3, mai 1928.

NARDAL Paulette, Le Nouveau Bal Nègre de la Glacière, *La Dépêche Africaine*, n°14, 30 mai 1929.

NARDAL Paulette, « En exil », *La Dépêche Africaine*, n°19, décembre 1929.

NARDAL Paulette, « Musique nègre. Antilles et Afraamérique, *La Dépêche Africaine*, n°25, juin 1930.

NARDAL Paulette, « Civilisation américaine », *Le Soir*, 19 mai 1930.

NARDAL Paulette, « Gandhi prévu par Kipling », *Le Soir*, 14 avril 1930.

NARDAL Paulette, « La femme française aux colonies », *Le Soir*, 7 avril 1930.

NARDAL Paulette, « Les femmes de couleur dans l'ordre social », *Le Soir*, 21 avril 1930.

NARDAL Paulette, « Pas de Sénégalais en Indochine ! », *Le Soir*, 26 mai 1930.

NARDAL Paulette, « L'antillaise », *Le Soir*, 3 juin 1930.

NARDAL Paulette, « L'Antillaise : marchande des rues, *Le Soir*, 10 juin 1930.

NARDAL Paulette, « L'Antillaise : bourgeoise créole, *Le Soir*, 23 juin 1930.

NARDAL Paulette, « L'Antillaise étudiante à Paris », *Le Soir*, 30 juin 1930.

NARDAL Paulette, « Une Noire parle à Cambridge et à Genève », *La Revue du Monde Noir*, n°1, 1931.

NARDAL Paulette, « L'éveil de la conscience de race/ The awakening of race consciousness », *La Revue du Monde Noir / The Review of the Black World*, 1932, p.25-31.

NARDAL Paulette, « Martinique », in *Guide des Colonies Françaises : Martinique, Guadeloupe, Guyane, Saint-Pierre Miquelon*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1931.

NARDAL Paulette, « Guignol Ouolof », *L'Étudiant noir*, n°1, mars 1935.

NARDAL Paulette, « Levée des races », *Le Périscope africain*, 7, n°318, 19 octobre 1935.

NARDAL Paulette, *Le cri des nègres*, vol. 4, n°23, décembre 1935.

NARDAL Paulette, « Féminisme colonial », archives départementales de la Martinique, 1945.

NARDAL Paulette, « La femme dans la cité », Editorial, *La Femme dans la Cité*, n°1, 15 janvier 1945.

NARDAL Paulette, « Optique électorale », *La Femme dans la Cité*, n°5, mars 1945.

NARDAL Paulette, « Les Femmes Martiniquaises et l'action sociale », *La Femme dans la Cité*, n°13, 1^{er} octobre 1945.

- NARDAL Paulette, « Autour d'un crime », *La Femme dans la Cité*, n°41, octobre 1948.
NARDAL Paulette, « En face de l'histoire », *La Femme dans la Cité*, n°23, octobre 1946.
NARDAL Paulette, « Abstention, crime social », *La Femme dans la Cité*, n°24, novembre 1946.
NARDAL Paulette, « De la paresse intellectuelle », *La Femme dans la Cité*, n°42, novembre 1948.
NARDAL Paulette, « Travailler », *La Femme dans la Cité*, n°17, 1^{er} février 1946.
NARDAL Paulette, « Le Départ de notre Directrice », *La Femme dans la Cité*, n°25, décembre 1946.
NARDAL Paulette, « Nations Unies », *La Femme dans la Cité*, n°26, janvier 1947.
NARDAL Paulette, « Editorial », *La Femme dans la Cité*, n°39, juin 1948.

- articles et chapitres d'ouvrages

- ACHILLE Louis-Thomas, « Préface », *La Revue du Monde Noir*, Jean-Michel Place, 1993, p. VII-VII.
PAYNTER Harold, *Fifty years later*, New York, Margent Press, 1940
RAMIN Annie, « je ne suis pas assez disciplinée pour faire de la politique », entretien avec Ghislaine Burac et Adams Kwateh, *France-Antilles Martinique*, mis en ligne le 3 mars 2010.
ROBESON Eslanda Goode, « Black Paris », *Challenge*, vol.1, n°5, juin 1936, p. 9-12.
ZOBEL Joseph, *Et si la mer n'était pas bleue*, Paris, Editions caribéennes, 1982.

- filmographie

- SERVANT Jil, *Paulette Nardal. La fierté d'être négresse*, Paris, Editions de la Lanterne, 2004.
CONFAVREUX Joseph, *Paulette Nardal, femme pionnière de la cause noire*, Paris, Nos histoires, 2009.

3. Viola Klein

Archives Viola Klein (AVK), Université de Reading, Reading, Angleterre

- ouvrages et travaux universitaires

- KLEIN Viola, « Stil und Sprache des Louis Ferdinand Céline », thèse de doctorat, Université de Prague, 1936.
KLEIN Viola, *The Feminine Character. History of an ideology*, préfacé par Karl Mannheim, 1946; avec une introduction de Janet Giele et une seconde préface de Viola Klein, London, Kegan Paul, 1971 ; avec une introduction de Janet Sayers, 1989.
KLEIN Viola et MYRDAL Alva, *Women's Two Roles. Home and Work*, Routledge, 1956.
KLEIN Viola, *Britain's Married Women Workers*. London: Routledge & Kegan Paul, 1965.

- articles et chapitres d'ouvrages

- KLEIN Viola, « The Stereotype of femininity », *The Journal of Social Issues*, vol. VI, n°3, 1950, p. 1-12.
KLEIN Viola, « Marriage and the Family in Soviet Russia », *The Listener*, 16 novembre 1950, p. 537-538.

- KLEIN Viola, « Soviet Family Laws », *Socialist Commentary*, vol. 15, janvier 1951, p.18-21.
 KLEIN Viola, « Married Women in Employment », *International Journal of Comparative Sociology*, vol. 1, n°2, 1960, p. 254–61.
 KLEIN Viola, «When mum goes out to work », *Family Doctor*, mars 1961, p. 155-157.
 KLEIN Viola, « Working Wives: The Money », *New Society* 40, 4 juillet 1963.
 KLEIN Viola, « Die Gegenwartige Situation der Soziologie in Grossbritannien », in G. Eisermann (ed.) *Die Gegenwartige Situation der Soziologie*. Stuttgart, Enke, 1967.

SOURCES SECONDAIRES

-ouvrages

- ADAMS Carolyn Teich et WINSTON Kathryn Teich, *Mothers at work: public policies in the United States, Sweden and China*, New York, Longman, “Comparative studies of political life”, 1980.
 ADES Dawn, *Dada and surrealism reviewed*, London, Arts Council of Great Britain, 1978.
 ALIAGA Juan Vicente, « La fabrication d’une icône, propos sur la réception de l’expérience photographique de Claude Cahun depuis sa redécouverte », in *Claude Cahun*, Catalogue de l’exposition, Jeu de Paume, Paris, Hazan, 2011 p. 157-177.
 ALLAIN Patrice, « Sous les masques du fard : Moore, Claude Cahun et quelques autres », *La Nouvelle Revue Nantaise*, 3, 1997, p.115-133.
 ALLAIN Patrice, « Sur les pas de... Claude Cahun. Les miroirs du Croizic », *Talents 44*, n°28, août 1998.
 ALLAIN Patrice, « Contre qui écrivez-vous ? De l’esprit pamphlétaire à l’insurrection des consciences », in *Claude Cahun*, Catalogue de l’exposition, Jeu de Paume, 2011, p. 127-137.
 ALQUIÉ Ferdinand (dir.), *Entretiens sur le surréalisme*, Paris-La Haye, Mouton, 1968.
 AQUINO Eloisa, *Claude Cahun*, série The Life and Times of Butch Dykes, n°2, vol. 2, 2010, Montréal, B&D Press, 2010.
 ARENDT Hannah, *Les origines du totalitarisme 3, Le système totalitaire* (1951), Paris, Seuil, coll. « Essais », nouvelle édition, 2005.
 ARMAND Nicolas, *Histoire de la Martinique, tome 3, de 1939 à 1971*, Paris, L’Harmattan, 1998.
 BANKS Olive, *The politics of British Feminism 1918-1970*, Adelshot, England; Brookfield, vt. USA, E. Elgar pub., 1993.
 BARD Christine, *Les filles de Marianne. Histoire des féminismes 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995.
 BATAILLE Georges, *L’Érotisme*, Paris, Editions de Minuit, coll. « Arguments », 1957.
 BATAILLE Georges, *L’apprenti sorcier*, édition établie par GALLETTI Marina Editions de la différence, 1999.
 BAUDELAIRE Charles, *Œuvres complètes, tome II*, Paris, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1976.
 BEACH Sylvia, *Shakespeare and Company*, New York, Harcourt, Brace, 1959.
 BEAUVOIR Simone de, *Le deuxième sexe*, 2 tomes, Paris, Gallimard, 1949.
 BÉHAR Henri, CARASSOU Michel, *Le surréalisme. Textes et débats*, Paris, Hachette, 1984.
 BENSTOCK Shari, *Women of the Left Bank*, Austin, University of Texas Press, 1986.
 BERNABÉ Jean, CHAMOISEAU Patrick, CONFIANT Raphael, *Eloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989.
 BERNARD Jessie, *Women and the public interest: an essay on policy and protest*, Chicago, Aldine Atherton, 1971.

- BODEK Richard et LEWIS Simon (éd.), *The fruits of exile : Central european immigration to America in the age of fascism*, Columbia, S.C., University of South California Press, 2010.
- BOITTIN Jennifer Anne, *Colonial Metropolis. The Urban Grounds of Anti-Imperialism and Feminism in Interwar Paris*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2010.
- BONA Dominique, *Gala, La muse redoutable*, Paris, Flammarion, coll. « Grandes biographies », 2004.
- BONNET Marie-Jo, *Les deux amies. Essai sur le couple de femmes dans l'art*, Paris, Éditions blanches, 2000.
- BOK Sissela, *Alva Myrdal. A Daughter's memoir*, Reading Mass., Addison-Wesley Pub.Co., 1991.
- BOURDIEU Pierre, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Points, coll. « Essais », 1998.
- BOURDIEU Pierre, *Méditations pascalienues*, Paris, Point Essais, 1997.
- BRAIDOTTI Rosa, *Nomadic Subjects*, Columbia University Press, 1994.
- BRAUER Florence, « Claude Cahun. Speculum de la même femme », PHD diss, sous la direction de Georgiana Colville, University of Colorado, 1996.
- BRETON André, *Œuvres complètes*, Paris, Editions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade »,
- BRETON André, *Entretiens (1913-1952)*, avec André Parinaud, Paris, « Le point du jour », 1952.
- BUTEL Paul, *Histoire des Antilles françaises*, Librairie Académique Perrin, Tempus, 2007.
- BUTLER Judith (1990), *Trouble dans le genre*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2005.
- BUNTING Madeleine, *The Model Occupation: The Channel Islands Under German Rule, 1940-1945*, London, Harper Collins, 1995.
- BUTLER Judith (1993), *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, traduit de l'anglais (États-Unis), par Charlotte Nordmann, Paris, Amsterdam, 2009.
- CAHUN Léon, *La vie juive*, Paris, E. Monnier de Brunhoff et Cie, 1886.
- CAINE Barbara, *English Feminism, 1780-1980*, Oxford, New York, Oxford University Press, 1997.
- CAMINADE Pierre, *Image et métaphore*, Paris, Bordas, 1970.
- CARASSOU Michel, *Inversions suivi de L'Amitié. Une autre histoire de la première revue « gay » française*, Editions Non Lieu, 2016.
- CARR Gilly, SANDERS Paul, WILLMOT Louise, *Protest, Defiance and Resistance in the Channel Islands*, London/New York, Bloomsbury, 2014.
- CAWS Mary Ann (ed.), *Surrealism and Women*, New York, MIT Press, 1991.
- CHADWICK Whitney, *Les femmes dans le mouvement surréaliste*, Paris, Chêne, 1986.
- CHADWICK Whitney et Latimer Tirza True (eds) *The Modern Woman Revisited: Paris Between the Wars*. New Brunswick, NJ: Rutgers University Press, 2003.
- CHARLE Christophe, *Naissance des intellectuels, 1880-1900*, Paris, Editions de Minuit, 1990.
- CHARPENTIER Isabelle, *Comment sont reçues les œuvres. Actualités des recherches en sociologie de la réception et des publics*, Paris, créaphis éditions, 2006.
- COEURÉ Sophie, MAZUY Rachel, *Cousu de fil rouge. Voyages des intellectuels français en Union soviétique*, Paris, CNRS Editions, 2012.
- CONDÉ Maryse, Madeleine Cottenet-Hage (dir), *Penser la créolité*, Paris, Karthala, 1995.
- COTTINGHAM Laura, *Cherchez Claude Cahun*, Lyon, Editions Carobella ex natura, 2002.
- DAYOT Armand, *L'image de la femme*, Paris, Hachette et Cie, 1899.
- DEEGAN Mary Jo (ed.), *Women in Sociology: A Bio-Bibliographical Sourcebook*. New York, Greenwood Press, 1991.

- DELPHY Christine, *L'ennemi principal 2, Penser le genre*, Paris, Syllepse, coll. « Nouvelles Questions féministes », 2009.
- DESQUESNES Rémy, *1940-1944, l'histoire secrète du Mur de l'Atlantique : de l'organisation Totd au débarquement en Normandie*, Editions des Falaises, 2003.
- DEWITTE Philippe, *Les mouvements nègres en France 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, 1985.
- DORLIN Elsa (ed.), *Black feminism. Anthologie du féminisme africain-américain. 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 2008.
- DORLIN Elsa, *Sexe, genre et sexualités*, Paris, Puf, coll. « Philosophies », 2008.
- DOSSE François, *La marche des idées. Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle*, Paris, La Découverte, 2003.
- DOSSE François, *Paul Ricoeur, Le sens d'une vie*, Paris, La découverte, 1997 ; réed. La Découverte coll. « Poche », 2001.
- DOSSE François Michel de Certeau, *Le marcheur blessé*, Paris la découverte, 2002 ; réed La découverte, coll. « Poche », 2007.
- DOSSE François, Gilles Deleuze et Felix Guattari. *Biographie croisée*, Paris, La Découverte, 2007.
- DOY Gen, *Claude Cahun: A Sensual Politics of Photography*, London, I.B. Tauris, 2007.
- DU BOIS William Edward Burghardt, *Les âmes du peuple noir*, traduit et annoté par Magali Bessone, Paris, La Découverte, 2007.
- DUBY Georges, PERROT Michelle, *Histoire des femmes en Occident*, 5 vol. Perrin, coll. Tempus, 2002.
- EDWARDS BRENT HAYES, *The Practice of Diaspora*, Harvard University Press, 2003.
- EGGER Anne, *Claude Cahun, l'anti-muse*, Paris, Les Hauts-Fonds, 2015.
- FABIANI Jean-Louis, *Les philosophes de la République*, Paris Minuit, 1988.
- FABRE Michel, *La Rive Noire. De Harlem à la Seine*, Paris, Lieu commun, 1985.
- FABRE Clarisse et FASSIN Éric, *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles*, Paris, Belfond, 2003.
- FARGANIS Sondra, *The social Recontruction of the Feminine Character*, Totowa NJ, Rowman and Littlefield, 1986; 2nd ed. 1996.
- FAURÉ Michel (1982), *Histoire du surréalisme sous l'occupation*, Paris, Gallimard, coll. La petite vermillon/La Table Ronde, 2003.
- FORMAGLIO Cécile, *Féministe d'abord : Cécile Brunschvicg (1877-1946)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2014.
- FOSTER Hal, Rosalind Krauss, Yve Alain-Bois, Benjamin H.D. Bushloh (ed.), *Art since 1900. Modernism, Antimodernism, Postmodernism*, New York, Thames and Hudson, 2004.
- FOUCAULT Michel, *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur, et mon frère... un cas de parricide au XIXe siècle*, Paris, Folio, coll. Histoire, 1972.
- FOUCAULT Michel, *Herculine Barbin dite Alexina B.*, Paris, Gallimard 1978.
- FOUCAULT Michel, *L'Herméneutique du sujet, cours au collège de France, 1981-1982*, Paris, Gallimard/Seuil, coll. « Hautes études », 2001.
- FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité 3, Le souci de soi*, Paris, Gallimard, nrf, 1984.
- FRAISSE Geneviève, *La raison des femmes*, préfacé par Jacques Rancière, Paris, Plon, 1992.
- FRAISSE Geneviève, *Le privilège de Simone de Beauvoir*, Paris, Actes Sud, 2008.
- FREUND Gisèle (1936), *La photographie en France au XIXe siècle. Essai de sociologie et d'esthétique*, Paris, Maison des amis des livres, 1936, Christian Bourgeois Editeur, 2011.
- FRIEDAN Betty, *The Feminine Mystique*, New York, Norton, 1963.
- GAMBRELL Alice, *Women intellectuals, modernism and difference. Transatlantic culture, 1919-1945*, Cambridge, Cambridge University Press, « Cultural Margins », 1997.

- GASCOYNE David, *A short survey of surrealism* (1935), San Francisco, City Light books, 1982.
- GEWURTZ Michelle Sara, "Three Women/Three Margins: Political Engagement and the Art of Claude Cahun, Jeanne Mammen, and Paraskeva Clark", PHD, History of Art and Cultural Studies, University of Leeds, 2010.
- GILROY Paul (1993), *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, traduit de l'anglais par Charlotte Nordmann, Paris, Amsterdam, 2010.
- GLISSANT Edouard, *Le discours antillais*, Paris, Editions du Seuil, 1981.
- GLISSANT Edouard, *Poétique de la relation. Poétique III*, Paris, Gallimard, 1990.
- GOLDMANN Lucien, *Le dieu caché*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1959.
- GONNARD Catherine et LÉBOVICI Elisabeth, *Femmes artistes, artistes femmes. Paris de 1880 à nos jours*, Paris, Hazan, 2007.
- GREWAL Inderpal, KAPLAN Caren (ed.), *Scattered Hegemonies : Postmodernity and Transnational Feminist Practices*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1994.
- GUIGON Emmanuel, « L'objet surréaliste : introduction aux techniciens bénévoles », thèse de doctorat en histoire de l'art, sous la direction de Marc Le Bot, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 1985.
- HABERMAS Jürgen (1962), *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, coll. « critique de la politique », 2007.
- HALL Catherine, *Civilizing Subjects: Metropole and Colony in the British Imagination, 1830-1867*, Cambridge, Polity Press, 2000.
- HARAWAY Donna, *Manifeste Cyborg et autres essais. Sciences, fictions et féminismes*, in ALLARD Laurence, GARDEY Delphine, MAGNAN Nathalie (éd.) Paris, Exils, 2004.
- HARDING Sandra, *The Feminist Standpoint Theory Reader*, New York and London, Routledge, 2007.
- HARRIS Steven, « Sister to the dream: the Surrealist Object between Art and Politics », thèse de doctorat en histoire de l'art, The University of British Columbia, 1997.
- HARRIS Steven, *Surrealist Art and Thought in the 30's: art, politics, and the psyche*, Cambridge; New York, Cambridge University Press, 2004.
- HUBBACK Judith, *Wives went to college*, London, Heinemann, 1957
- HULAK Fabienne, *Folie et psychanalyse dans l'expérience surréaliste*, Nice, Z'édicions, 1992.
- HUTCHINSON Georg, *The Harlem Renaissance in Black and White*, New York, Belknap Press, 1997.
- HYMANS Jacques Louis, *Léopold Sedar Senghor, an intellectual biography*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1971.
- JAGUER Edouard, *Les mystères de la chambre noire. Surréalisme et photographie*, Paris, Flammarion, 1982.
- JULLIARD Jacques, WINOCK Michel (1996), *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes, les lieux, les moments* Paris, Seuil, 2002.
- KESTELOOT Lilyan, *Ecrivains noirs de langue française. Naissance d'une littérature*, Bruxelles, Université Libre de Bruxelles, Institut de Sociologie, 1965.
- KETTLER David, MEJA Volker, STEHR Nico, *Karl Mannheim*, PUF, 1987.
- KETTLER David, MEJA Volker, (1995) *Karl Mannheim and the Crisis of Liberalism 'The Secret of these New Times'*, New Brunswick, New Jersey, Transaction Publishers, 1995.
- KRAUSS Rosalind E., *Bachelors*, Cambridge Massachussets, MIT Press, 1999.
- KUPIEC Anne, *Karl Mannheim. Idéologie, utopie et connaissance*, Paris, Le Félin, 2006.
- LANGLEY J.A., *Pan Africanism and Nationalism in West Africa (1900-1945): A Study in Ideology and Social Classes*, New York, Oxford, 1973.
- LAPIERRE Nicole, *Pensons ailleurs*, Paris, Stock, coll. « un ordre d'idées », 2004 ; réed. « Folio Essais », 2011.

- LATIMER Tirza T., *Women Together, Women Apart: Portraits of Lesbian Paris*, New Brunswick, NJ, Rutgers University Press, 2005.
- LEAUTAUD Paul, *Journal littéraire*, tome V, Mercure de France, 1958.
- LECARME Jacques et LECARME-TABONE Eliane, *L'autobiographie*, Paris, Armand Collin, coll. « U », 1997.
- LE DOEUFF Michèle, *L'étude et le rouet*, Paris, Seuil, Gallimard, 1989.
- LE DOEUFF Michèle, *Le sexe du savoir*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1998.
- LEJEUNE Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1975.
- LEPENIES Wolf, *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1997.
- LEPERLIER François, *L'écart et la métamorphose*, Paris, Jean-Michel Place, 1992.
- LEPERLIER François, *Claude Cahun. L'Exotisme intérieur*, Paris, Fayard, 2006.
- LESSING Théodore (1930), *La haine de soi ou le refus d'être juif*, traduit de l'allemand par Maurice-Ruben Hayoun, Agora, coll. « Pocket », 2011.
- LEWIS Helena, *The Politics of Surrealism*, New York, Paragon House, 1988.
- LEWIS Jane, *Women in Britain since 1945: women, family work and the state in the post-war years*, Oxford UK, Cambridge, Mass., B. Blackwell, 1992.
- LEWIS Shireen K., *From Negritude to Créolité: Race, culture and identity in Francophone West African and Caribbean Literature and Theory*, PHD diss., Department of Romance Studies, Duke University.
- LEWIS Shireen K., *Race, culture and Identity. Francophone West Caribbean Literature and Theory from Négritude to Créolité*, Lanham, MD, Lexington books, 2006.
- LE RIDER Jacques, *Le cas Otto Weininger. Racines de l'antiféminisme et de l'antisémitisme*, Paris, Puf, 1982.
- LIONNET Françoise et SHIH Shu-Meih, *Minor transnationalism*, Duke, 2005.
- LOYER Emmanuelle, *Paris à New York. Intellectuels et artistes français en exil 1940-1947*, Paris, Grasset, 2005.
- LÖWY Michael, *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires. L'évolution politique de Lukacs (1909-1929)*, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1976.
- LÖWY Michael, *Morning Star. Surrealism, marxism, anarchism, situationism, utopia*, Austin, University of Texas Press, 2009.
- LUKACS Georg, *L'âme et les formes*, traduit de l'allemand par Guy Haarscher, Paris, Gallimard, 1974.
- LUNDBERG Ferdinand, Farnham Marynia F., *Modern Woman. The Lost Sex*, New York, Harper and Brothers, 1947.
- MANNHEIM Karl (1929), *Idéologie et utopie*, traduit de l'allemand par Jean-Luc Evard, Paris, Editions de la maison des sciences de l'homme, 2006.
- MARIA Charlotte, *Correspondances de Claude Cahun. La lettre et l'œuvre*, thèse de doctorat en littérature française, sous la direction de M. P. Berranger, Université de Caen Basse-Normandie, 2013.
- MATONTI *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique. La Nouvelle Critique (1967-1980)*, Paris, La Découverte, coll. « Espace de l'histoire », 2005.
- MARKS Shula, WEIDLING Paul, WINTOUR Laura (ed.), *In Defence of Learning: The Plight, Persecution and Placement of Academic Refugees, 1933-1980*, Oxford, Oxford University Press, 2011.
- MEAD Margaret, *Sex and Temperament in Three Primitive Societies*, Routledge, London, 1935.
- MEAD Margaret, *Male and Female*, Morrow, New York and Gollancz, London, 1949.
- MICHAUX Henri, *Sitôt lus : Lettres à Franz Hellens. 1922-1952*, Paris, Fayard, 1999.

- MILL John Stuart, MILL Harriet Taylor, *Essays on Sex Equality*, édité et prefacé par. Alice S. Rossi, Chicago, University of Chicago Press, 1970.
- MILLETT Kate, *Sexual politics* (1970), Urbana, University of Illinois Press, 2000.
- MILLER Christopher L., *Blank Darkness: Africanist discourse in French*, Chicago, University of Chicago Press, 1985.
- MITCHELL Juliet, *Psychanalyse et féminisme*, Paris, Editions des femmes, 1975.
- MOEN Phyllis, *Women's two roles: a contemporary dilemma*, New York, Auburn House, 1992.
- MOI Toril, *Simone de Beauvoir, The making of an intellectual woman*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2nd edition, 2008.
- MONNIER Adrienne, *Rue de l'odéon*, Paris, Albin Michel, 1960.
- MONTLACK Michael (ed.), *My diva : 65 gay men on the women who inspire them*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2009.
- MUSIL CHURCH Emily, *La Marianne noire: How Gender and Race in Twentieth Century Atlantic World Reshaped the Debate about Human Rights*, thèse de doctorat en histoire, UCLA, 2007.
- MYRDAL Alva, *Nation and Family. The Swedish Experiment in Democratic Family and Population Policy*, Harper and Brothers, 1941.
- NADEAU Maurice, *Histoire du surréalisme*, Paris, Seuil, 1964.
- NAUDIER Delphine, *La cause littéraire des femmes. Modes d'accès et modalités de consécration des femmes dans le champ littéraire (1970-1998)*, thèse de doctorat de sociologie, sous la direction de Rose-Marie Lagrave, EHESS, 2000.
- NEVEU Eric, *Sociologie du journalisme*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 3^{ème} édition, 2009.
- NEZVAL Vitezlav, *Rue gît-le-cœur*, Paris, Editions de l'Aube, 1988.
- NGAL Georges, *Aimé Césaire, un homme à la recherche d'une patrie* (1972), Paris, Présence Africaine, 1994.
- OAKLEY Ann, *Subject Women*, Oxford, M. Robertson, 1981.
- OBERHUBER Andréa, dir., *Claude Cahun, Contexte, posture filiation. Pour une esthétique de l'entre-deux*, Montréal, Département des littératures de langue française, coll. « Paragraphes », 2007.
- ORY Pascal et SIRINELLI Jean-François, *Les intellectuels en France. De l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Collin, 1986.
- PAGÉ Suzanne ET PARENT Béatrice *Meret Oppenheim*, catalogue d'exposition, Paris, Musée d'art moderne de la ville de Paris, 1984.
- PÉRET Benjamin, *Le déshonneur des poètes*, Mexico, 1945.
- PIERRE José, *Tracts surréalistes et déclarations collectives 1922-1969*, deux tomes, Paris, Eric Losfeld, 1980 ; 1982.
- PILGRIM Roger, « *Que me veux-tu?* » *Claude Cahun's photomontages*, Devon, Majaro Publications, 2012.
- PLATT J., *The British Sociological Association: A Sociological History*. Durham: Sociology Press, 2003.
- PLANTÉ Christine, *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, le Seuil, 1989.
- PONZANESI Sandra et MEROLLA Daniella (eds.), *Migrant cartographies: New Cultural and Literary spaces in Post-Colonial Europe*, Lanham, MD and Oxford, 2005.
- PUIG DE LA BELLACASA Maria, *Politiques féministes et constructions des savoirs. « Penser nous devons ! »*, Paris, L'Harmattan, coll. Ouverture philosophique, 2012.
- RACINE Nicole et TREBITSCH Michel (dir.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Bruxelles, Éditions Complexe, coll. « Histoire du temps présent », 2004.
- RAI Lajpat, *L'Inde malheureuse*, préface de Romain Rolland, Paris, Rieder, 1930.

- REEVES Nancy, *Womankind*, Aldine, Atherton, Chicago, 1970.
- RENAULT Mathieu, *C.L.R James. La vie révolutionnaire d'un « Platon noir »*, Paris, La Découverte, 2015.
- REVEL Judith, *Dictionnaire Foucault*, Paris, Ellipses, 2007.
- REVERDY Pierre, *Cette émotion appelée poésie*, Paris, Flammarion, 1974.
- REYNAUD-PALIGOT Carole, *Parcours politique des surréalistes (1919-1969)*, Paris, CNRS Editions, 1995 ; rééd. 2001.
- RICE Shelley, *Inverted Odysseys: Claude Cahun, Maya Deren, Cindy Sherman*, Cambridge Mass.; London, MIT Press, 2007.
- RILEY Denise, *War in the Nursery*, London, Virago, 1983.
- ROUDINESCO Elisabeth, *Histoire de la psychanalyse en France, tome 2, 1925-1985*, Paris, Fayard, 1994.
- ROUSSET David, *L'univers concentrationnaire*, Editions du Pavois, 1945.
- ROUSSET David, *Les jours de notre mort*, Editions du Pavois, 1947.
- RUBINSTEIN Nina, *Die Französische Emigration nach 1789. Ein Beitrag zur Soziologie der politischen Emigration*, thèse de doctorat en sociologie sous la direction de Karl Mannheim, Université de Francfort, 1933.
- SANDERS Paul, *The British Channel Islands Under German Occupation*, Jersey, Saint-Hélier, Jersey Heritage Trust, 2005.
- SAPIRO Gisèle, *La guerre des écrivains*, Paris, Fayard, 1999.
- SCHAFFER Mary Ann, BARROWS Annie, *Le Cercle littéraire d'amateurs des épluchures de patates*, traduit de l'anglais par Annie Azoulay, Paris, Nil, 2009.
- SCOTT Joan, *La citoyenne paradoxale. Les féministes françaises et les droits de l'homme*, traduit de l'américain par Marie Bourdé et Colette Pratt, Paris, Albin Michel, 1998.
- SEBBAG Georges, *Les éditions surréalistes*, Paris, IMEC, 1993.
- SEGALEN Victor, *Essai sur l'Exotisme*, Fata Morgana, 1978.
- SHARPLEY-WHITING, Tracy Denean, *Negritude women*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002.
- SHARPLEY-WHITING, Tracy Denean, *Beyond Negritude: essays from Woman in the City*, Albany, SUNY Press, coll. « Philosophy and Race », 2009.
- SHERIFF Mary D., *The Exceptional Woman, Elisabeth Vigée-Lebrun and the Cultural Politics of Art*, Chicago, Chicago University Press, 1996.
- SIEGBURG Friedrich, *Dieu est-il français ?*, traduit de l'allemand par Maurice Betz, Paris, Grasset, 1930 [rééd. 1991].
- SIMMEL Georg, *Philosophie de la modernité 1 : la femme, la ville, l'individualisme*, Paris, bibliothèque Payot, 1988.
- SIMMEL Georg, *On Women, Sexuality and Love*, traduit et introduit par Guy Oakes, New Haven, Yale University Press, 1984.
- SINGH Amritjit, SHIVER William S., BRODWIN Stanley, *The Harlem Renaissance, Reevaluations*, New York, Garland, 1989.
- SIRINELLI Jean-François, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XX^e siècle*, Paris, Fayard, 1990.
- SIRINELLI Jean-François, *Deux intellectuels dans le siècle, Sartre et Aron*, Paris, Fayard, 1995.
- SKINNER Quentin, *Visions of Politics. Regarding Methods, vol. I*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- SKINNER Quentin, *La vérité et l'historien*, Editions de l'EHESS, 2010.
- SOFIO Séverine, *L'art ne s'apprend pas aux dépens des mœurs ! Construction du champ de l'art, genre et professionnalisation des artistes (1789-1848)*, thèse de doctorat de sociologie, sous la direction de Frédérique Matonti, EHESS, 2009.

- SPENDER Dale, *Women of ideas and what men have done to them: from Aphra Behn to Adrienne Rich*, London, Boston, Routledge and Kegan Paul, 1982.
- SPENDER Dale (ed.), *Feminist Theorists: Three Centuries of Women's Intellectual Traditions*, Londres, The Women's Press, 1983.
- SPIEGLER James S., *Aspect of Nationalist thought Among French-speaking West Africans*, these de doctorat, Oxford, 1969.
- STANFORD FRIEDMAN Susan, *Mappings : Feminisms and the Cultural Geography of Encounter*, Princeton, Princeton University Press, 1998.
- STANLEY Liz (1992), *The Auto/biographical I. The Theory and Practice of Feminist Auto/biography*, Manchester, Manchester University Press, version augmentée, 1995.
- STEIN Gertrude, *Autobiographie de Alice Toklas*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1980.
- STEPHENS Nathalie, dite Nathanaël, *L'absence au lieu (Claude Cahun et le livre inouvert)*, Québec, Nota Bene, 2007; *Absence where as. Claude Cahun and the Unopened Book*, Nighboat, 2009.
- STOVALL Tyler, *Paris Noir, African Americans in The City of Light*, New York, Houghton Mifflin, 1996.
- SULLEROT Evelyne, *Histoire et sociologie du travail féminin*, Paris, Gonthier, 1968.
- SURYA Michel (ed.), *Contre-Attaque, Union des intellectuels révolutionnaires (1935-1936)*, Paris, éditions Ypsilon, 2013.
- SUTHERLAND Robert L., *Colour, Class and Personality*. Washington, American Council of Education, 1941.
- TARRANT Shira, *When sex became gender*, New York and London, Routledge, 2006.
- THÉBAUD Françoise, *Écrire l'histoire des femmes*, Lyon, ENS Editions, 1998 ; *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, version augmentée, 2007.
- TERMAN L.M. & MILES C.C, *Sex and Personality: Studies in Masculinity and Femininity*, New York and London, McGraw-Hill, 1936.
- THIRION André, *Révolutionnaires sans révolution*, Paris, Laffont, 1972 ; réed. Babel, 1999.
- THOMPSON Hélène, *The Mental Traits of Sex*, Chicago University Press, Chicago, 1903
- THOMAS W.I. , *Sex and Society: Studies in the Social Psychology of Sex*, London, Chicago University Press and T. Fisher Unwin, 1907.
- TRAVERSO Enzo, *Siegfried Kracauer. Itinéraire d'un intellectuel nomade*, Paris, La Découverte, coll. « Texte à l'appui », Série Histoire contemporaine, 1994.
- TRAVERSO Enzo, *La pensée dispersée. Figures de l'exil judéo-allemand*, Paris, Ed. L. Scheer, 2004.
- VERNAY Anne et WALTER Richard (ed.), *La Main à plume. Anthologie du surréalisme sous l'Occupation*, Paris, Syllepse, 2008.
- WADDINGTON, C.H., *The Scientific Attitude*, Harmondsworth, Middlesex, Penguin books, 1941.
- WALL Cheryl A., *Women of the Harlem Renaissance*, Bloomington, Indiana University Press, 1995.
- WATSON Steven, *The Harlem Renaissance*, New York, Pantheon Books, 1995.
- WEBER Max, *La science, profession et vocation*, traduit de l'allemand par Isabelle Kalinowski, Marseille, Agone, 2007.
- WEBER Max, *Économie et société, tome 1*, traduit de l'allemand sous la direction de Jacques Savy et Eric de Dampierre, Paris, Plon, 1971.
- WEBB Béatrice, *My Apprenticeship*, Longmans, London, 1926.
- WEININGER Otto (1903), *Sexe et caractère*, traduit de l'allemand par Daniel Renaud, Lausanne, l'âge d'homme, 1975.

WILKS Jennifer, *Race, Gender and Comparative Black Modernism: Suzanne Lacascade, Marita Bonner, Suzanne Césaire, Dorothy West*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2008.

WILLIAMSON Marcus, *Claude Cahun at school in England*, First edition, 2011.

WOOLF Virginia (1929), *A room of one's own*, Penguin Books, 1945.

WOOLF Virginia (1938), *Trois Guinéés*, traduit de l'anglais et préfacé par Viviane Forrester, Paris, 10/18, 2002.

- articles et chapitres d'ouvrages

ABENSOUR Miguel, « Le Rouge et le Noir à la lumière de 1793 ? », in *Critique de la politique. Autour de Miguel Abensour*, Unesco, 2006, p.5-74.

ACHIN Catherine, NAUDIER Delphine, « Les féminismes en pratiques », in DAMAMME Dominique, GOBILLE Boris, MATONTI Frédérique, PUDAL Bernard (dir.), *Mai Juin 68*, Paris, Les Editions de l'Atelier, 2008, p. 383-399.

ADORNO Theodor, « L'essai comme forme », in *Notes sur la littérature*, traduit de l'allemand par Sibylle Müller, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2009, p. 5-29.

AJAYI Omofolabo, « Negritude, Feminism and the Quest for Identity: Re-Reading Marianna Bâ's *So long a letter* », *Women's Studies Quarterly*, 25:3/4, 1997, p. 25-52.

AKO Edward O., « L'Étudiant noir and the myth of the Genesis of the Negritude Movement », *Research in African Literatures*, vol. 15, n°3, 1984, p. 341-353.

ARAGON Louis, « L'actualité poétique. La souris rouge », *Commune*, octobre 1933.

BELTON Robert J., « Speaking with Forked Tongues? 'Male' Discourse in 'Female' Surrealism », in CAWS Mary Ann (ed.), *Surrealism and women*, MIT Press, 1991, p. 50-62.

BESSON Marcelle, « La femme et l'action coloniale », *La Dépêche Africaine*, n°6, août 1938.

BOITTIN Jennifer Anne, « In Black and White: Gender, Race Relations and the Nardal Sisters in Interwar Paris », *French Colonial History*, vol.6, 2005, p. 120-135.

BONI Tanella, « Femmes en négritude, Paulette Nardal et Suzanne Césaire », *Rue Descartes*, vol.4, n°83, 2014, p.62-76.

BONNET Marie-Jo, « Claude Cahun et Marcel Moore. Un couple littéraire et artistique des années vingt précurseur du 'genre neutre' », 2004 [en ligne] <http://www.labrys.net.br/labrys5/textos/mariejofr.htm>.

BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°62-63, p. 69-72.

BOURDIEU Pierre, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol.145, décembre 2002, p. 3-8.

BUTLER Judith, « Imitation and Gender Insubordination », in FUSS Diana (ed.), *Inside/Out: Lesbian Theories, Gay Theories*, Routledge, New York, 1991.

BRETON André, « La grande actualité poétique », *Minotaure*, n° 6, 1935

CAWS Mary Ann, « Meret Oppenheim's Fur Teacup », *Gastronomica: The Journal of Food and Culture*, vol.11, n°3, automne 2011, p. 25-28.

CÉSAIRE Aimé, « Jeunesse noire et assimilation », *L'Étudiant Noir*, n°1, mars 1935.

CHADWICK Whitney, « Claude Cahun and Lee Miller, Problematizing the surrealist territories of gender and ethnicity », in Toni Lester, *Gender nonconformity, Race and Sexuality. Charting the Connections*, Madison, Wis, University of Wisconsin Press, 2002.

CHAUBET François, « Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle. Bilan provisoire et perspectives », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°101, vol.1, p. 2009, p.179-190.

COLLIN Françoise, « Praxis de la différence. Notes sur le tragique du sujet », *Les Cahiers du Griffon*, n°46, 1992, p. 125-141.

- COLVILLE Georgiana, « Je est un(e) autre : structures de l'anorexie dans les autoportraits de Claude Cahun », *Mélusine*, XVIII, 1998, p. 252-259.
- CONDÉ Maryse, « Brave New World », *Research in African Literatures*, Fall 1998, 29, 4, p.1-8.
- CONLEY Katharine, « Claude Cahun's Iconic Heads. From The 'Sadistic Judith' to Human Frontier », *Papers of surrealism*, Issue 2, summer 2004 [en ligne]. http://www.surrealismcentre.ac.uk/papersofsurrealism/journal2/acrobat_files/conley_article.pdf.
- COSTE Béatrice, « 'La prairie fraternelle dont je suis avec vous l'herbe multicolore' : quand l'éthique de Claude Cahun queerise la théorie queer », *Contemporary French Civilization*, vol. 37, n°2-3, 2012,
- COTTINGHAM Laura, « Considering Claude Cahun », in *Seeing Through the Seventies: Essays on Feminism and Art*, New York, G+B Arts International, 1999, p. 189-213.
- COUTI Jacqueline, « La doudou contre-attaque. Féminisme noir, sexualisation et doudouisme en question dans l'entre-deux-guerres », *Comment s'en sortir*, n°1, p. 111-139 ; [en ligne] https://commentssortir.files.wordpress.com/2015/06/css-1_2015_couti_la-doudou-contre-attaque.pdf
- CRAIG Lyn, « Is there really a second shift, and if so, who does it? A time-diary investigation », *Feminist review*, 86, 2007, p. 149-170.
- DALI Salvador, « L'âne pourri », *Le surréalisme au service de la révolution*, n°1, juillet 1930.
- DALI Salvador, « Objets surréalistes », *Le surréalisme au service de la révolution*, n°3, décembre 1931.
- DEAN Carolyn, « Claude Cahun's double », *Yale French Studies*, 90, 1996, p. 71-92.
- DEBAENE Vincent, « Like Alice Through The Looking Glass: Claude Lévi-Strauss in New York », *French Politics, Culture and Society*, vol. 28, n°1, spring 2010, p. 46-55.
- DESNOS Robert, « Le Parterre d'Hyacinthe », « La ménagerie de Tristan », in *Destinée Arbitraire*, Paris, Gallimard, coll. « poésie », 1975.
- DESROSIERES Alain, « Quand une enquêtée se rebiffe : de la diversité des effets libérateurs ou des arguments des trois châtions », *Genèses*, n°71, 2008, p. 148-159.
- DEUTSCH Hélène, « The Psychology of Women in Relation to the Functions of Reproduction », *International Journal of Psychoanalysis*, vol. VI, 1925, p. 405-418.
- DIAGNE Souleymane Bachir, « La négritude comme mouvement et comme devenir », *Rue Descartes*, vol.4, n°83, 2014, p.50-61.
- DIJKSTRA Sandra, « Simone de Beauvoir and Betty Friedan : the politics of omission », *Feminist Studies*, vol.6, n°2, 1980, p. 290-303.
- DORLIN Elsa et PARIS Myriam, « Les hétérotopies du féminisme noir », *Comment s'en sortir*, n°1, Paris, Edition IX, p.48-84.
- DUALÉ Christiane, « l'émergence de la pensée féminine et féministe : des sœurs Nardal à Suzanne Césaire Roussi », *Africultures*, <http://www.africultures.com/php/?nav=article&no=12564>
- DUBOIS Ellen, « Eleanor Flexner and The History of American Feminism », *Gender and History*, n°3, 1991, p.81-91.
- EDWARDS Brent, « Pebbles of Consonance. A Reply to Critics », *Small Axe*, n°17, vol. 9, n°1, mars 2005, p.134-149.
- EDWARDS Brent, « Aimé Césaire and the Syntax of influence », *Research in African Literatures*, vol.36, n°2, summer 2005, p. 1-18.
- ELLINGSAETER Anne Lise, « Dual Beadwinner Societies: Provider Models in the Scandinavian welfare States », *Acta Sociologica*, vol.41, n°1, 1998, p. 59-73.
- ELLIS Havelock, *Studies in the Psychology of Sex*, F.A.Davis Co., Philadelphia, 1897.

- ELMER Evelyn Ellis, « Women's Two Roles, Book reviews », *American Sociological Review*, vol.22, n°2, avril 1957, p. 250-251.
- FABRE Michel, « Autour de Maran », *Présence africaine*, n°86, deuxième semestre 1973.
- FABRE Michel, « René Maran. The New Negro and Negritude », *Phylon*, vol. 36, n°3, 1975, p.340-351.
- FABRE Michel, « Du mouvement noir à la négritude césairienne » in Jacqueline Leiner (ed.), *Soleil éclaté. Mélanges offerts à Aimé Césaire à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire*, Tübingen, G.Narr, 1984, p. 148-161.
- FABRE Michel, « René, Louis and Léopold : Senghorian Negritude as a Black Humanism », *Modern Fiction Studies*, vol. n°4, hiver 2005, p. 921-935.
- FOLLAIN Claire, « Lucy Schwob and Suzanne Malherbe – Résistantes, in *Don't kiss me, the art of Claude Cahun and Marcel Moore*, catalogue, Tate/ Jersey Heritage Trust, 2006, p. 83-97.
- FUCHS EPSTEIN Cynthia, « Recherche, militantisme et politique sociale : réflexions sur les femmes et le droit aux États-Unis », *Revue internationale des sciences sociales*, vol.1, n°191, 2007, p. 21-32.
- FOUCAULT, « La vie des hommes infâmes », in *Dits et Écrits III*, Paris, Gallimard, nrf, p.237-253.
- FOUCAULT Michel, « le sujet et le pouvoir », in *Dits et écrits, IV*, Paris, Gallimard, p. 222-243.
- FREUD Sigmund (1907), *Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen*, in *OC, Psychanalyse (1906-1908), vol. VIII*, Paris, Puf, 2007.
- FREUD Sigmund (1919), « L'inquiétante étrangeté », traduit de l'allemand par Marie Bonaparte et Mme E. Marty, Paris, Gallimard, 1933 ; réed, 1971.
- FREUD Sigmund, « Some Psychological Consequences of the Anatomical Distinction Between the Sexes », *International Journal of Psychoanalysis* London, 1927, p. 281-296
- FRAISSE Geneviève, « Pionnières », *Mil Neuf Cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n°16, 1998, p. 5-8
- GALSTER Ingrid, « Les chemins du féminisme entre la France et les États-Unis, in Nicole Racine et Michel Trébitsch, RACINE Nicole, TREBITSCH Michel, *Intellectuelles. Du genre en histoire intellectuelle*, Bruxelles, Éditions Complexe, coll. « Histoire du temps présent », 2004, p. 245-258.
- GARCIA Claire Oberon, « Black women writers, modernism, and Paris », *International Journal of Francophone Studies* 14, 1-2, 2011, p. 27-42.
- GAUSSOT Ludovic, « Karl Mannheim et le genre : point de vue et connaissance située », in CHABAUD-RYCHTER Danielle *et al*, *Sous les sciences sociales le genre*, La Découverte, « Hors Collection Sciences humaines », 2010, p. 448-459.
- GAUSSOT Ludovic, « des rapports sociaux de sexe à la connaissance de ces rapports : une vertu cognitive de la non-conformité ? », *Les cahiers du genre*, n°39, vol. 2, 2005, p. 153-172.
- GERHARD Uta, « Politique sociale et maternité : le cas de l'Allemagne à l'Est et à l'Ouest », *Travail, genre et sociétés*, 2001/2, n°6, p. 69 ; « mouvements féministes et citoyenneté en Allemagne », *Les Cahiers du genre*, HS, n°6, 2001/2, p. 59-81.
- GIANONCELLI Eve, « Claude Cahun and the Practice(s) of Cross-dressing, Drag and Passing. Gender, Eroticism and the Process of Becoming Subject », in Nina Kane and June Woods (ed.), *Female and Trans Masculinities*, Cambridge University Press, 2016, à paraître.
- GIANONCELLI Eve, « La subjectivation en pratique : le devenir féministe de Viola Klein entre expérience de l'altérité et sociologie de la connaissance », in *Les Cahiers du genre*, n°61, automne 2016.
- GIANONCELLI Eve, « Martinique », « George Arnauld » in BARD Christine et CHAPERON Sylvie (dir.), *Dictionnaire des féministes*, Paris, Puf, à paraître, 2016.

- GIANONCELLI Eve, « Jane Léro », in BARD Christine et CHAPERON Sylvie (dir.), *Dictionnaire des féministes*, Paris, Puf, à paraître, 2016.
- GLEUCK Eleanor et Sheldon, « Working Mothers and Delinquency », *Mental Hygiene*, vol. XII, n°3, New York, 1957.
- GONNARD Catherine et LEOVICI Elisabeth, « How could they say I », in Claude Cahun, Catalogue de l'exposition, Institut d'art moderne, Valence, Generalitat Valenciana, 2001, p. 67-77.
- HAKIM Catherine, « Five Feminist Myths about Women's Employment », *The British Journal of Sociology*, vol.46, n°3, sept. 1995, p.429-455.
- HARRIS Steven, « Coup d'œil », *Oxford Art Journal*, 24/1, 2001, p. 89-112.
- HONEGGER Claudia, « die ersten Soziologinnen in Frankfurt, in Heinz Steiner (ed.), Die (mindestens) zwei Sozialwissenschaften in Frankfurt und ihre Geschichte. Ein Symposium des Fachbereichs Gesellschaftswissenschaften aus Anlass des 75-Jahre-Jubiläums der J.R. Goethe-Universität Frankfurt, 11-12 Dezember 1989 », Frankfurt, Studententexte zue Sozialwissenschaft 3, Johann-Wolfgang-Goethe Universität, 1990, p. 88-89.
- HORTH Roberte, « Histoire sans importance », *La Revue du Monde Noir*, n°2, p. 48-50.
- HYMANS Jacques Louis, « French influences on Léopold Sédar Senghor's Theory of Negritude 1928-1948 », *Race*, vol.7, n°4, 1966, p. 363-370.
- GIROLA Claudia, LEOVICI Martine, MURARD Numa, TASSIN Étienne, « Présentation », *Tumultes*, « Ecritures de soi entre les mondes. Décrypter la domination », n°36, vol. 1, 2011, p. 5-13.
- GRATIANT Gilbert, « Mulâtres... pour le bien et le mal », *L'Étudiant noir*, n°1, mars 1935, p. 5-7.
- HALSBERGHE Christophe, « L'affrontement Bataille-Breton », in Laurent Ferri et Christophe Gauthier (dir.), *L'Histoire Bataille. L'écriture de l'histoire dans l'œuvre de Georges Bataille*, Paris, Librairie Droz, coll. « études et rencontres de l'Ecole des Chartes, 2006, p.71-84.
- HORNEY Karen, « On the Genesis of the Castration Complex in Women », *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 5, 1924.
- HORNEY Karen, « The Flight from Womanhood: the Masculinity Complex in Women as Viewed by Men and women », *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 7, 1926.
- JEANPIERRE Laurent, « Les structures d'une pensée d'exilé. La formation du structuralisme de Claude Lévi-Strauss », *French Politics, Culture and Society*, vol. 28, n°1, spring 2010, p.58-76.
- KALINOWSKI Isabelle, « Leçons wébériennes sur la science et la propagande », in Max Weber, *La science, profession et vocation*, traduit de l'allemand par Isabelle Kalinowski, Marseille, Agone, 2005.
- KETTLER David, MEJA Volker, « Their 'own peculiar way': Karl Mannheim and the Rise of Women », *International Sociology*, vol.8, n°55, 1993, p. 5-55.
- KETTLER David, « Self - Knowledge and sociology, Nina Ribinstein Studies in exile », in TIMMS Edward and HUGHES Jon (ed.), *Intellectual Migration and Cultural Transformation: Refugees from National Socialism in the English Speaking World*, Vienna and New York, Springer, 2003, p. 195-206.
- KLEJMAN Laurence, ROCHEFORT Florence, « Maria Vérone (1874-1938) », in Jacques Julliard et Michel Winock (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, Paris, Seuil, 1996 ; rééd 2002.
- KLINE Katy, « In or out of the picture: Claude Cahun and Cindy Sherman », in Whitney Chadwick (ed.), *Mirror Images: Women, Surrealism, and Self-Representation*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1998, p. 66-81.
- KNAFO Danielle, « Claude Cahun: The Third Sex », *Studies in Gender and Sexualities*, 2/1, 2001, p. 29-61.

- KOK ESCALLE Marie-Christine, « féminisme et sémiotique » : les intellectuelles en France, un engagement spécifique ?, *Modern and Contemporary France*, NS2 (1), 1994, p.21-33.
- KOMAROVSKY Mirra, « Some Reflections on the Feminist Scholarship in Sociology », *Annual Review of Sociology*, vol.17, 1991, p. 1-25.
- KRAUSS Rosalind, « No more play », in *The Originality of the Avant-Garde and Other Modernist Myths*, MIT Press, Cambridge Mass., 1985, p. 42-86.
- KUENZLI Rudolf, « Surrealism and Misogyny » in Mary Ann Caws (ed.), *Surrealism and Women*, MIT Press, 1991, p. 17-26.
- LACAPRA Dominick, « Rethinking Intellectual History and Reading Texts », *History and Theory*, vol.19, n°3, octobre 1980, p.245-276.
- LASALLE Honor et SOLOMON-GODEAU Abigail, « Surrealist Confessions : Claude Cahun's Photomontages », *Afterimage*, 19/8, 1992, p. 10-13.
- LATIMER Tirza True, « Le masque verbal. Le travestisme textuel de Claude Cahun », in *Claude Cahun*, Catalogue de l'exposition, Paris, Jeu de Paume, Hazan, 2011, p. 81-126.
- LEBOVICI Elisabeth, 1995, « I am training. Don't kiss me », in *Claude Cahun photographe*, Catalogue de l'exposition, Paris, Musée d'art moderne, Jean-Michel Place, 1995, p. 17-21.
- LEBOVICI Elisabeth, « L'œil de Cahun », *Libération*, 2002, 23 mai.
- LEBOVICI Martine, « Le verstehen narratif du transfuge. Incursions chez Richard Wright, Albert Memmi et Assia Djebar », *Tumultes*, vol.1, n°36, 2011, p. 91-109.
- LEBOVICI Martine, « De Ricoeur à Foucault : en finir avec l'herméneutique de soi ? Quand transfuges et parias racontent leur vie », *Tumultes*, n°43, vol.2, 2014, p.207-221.
- LEPERLIER François, « L'assomption de Claude Cahun », in Georgiana Mary Morton Colville et Katharine Conley (eds.), *La femme s'entête: la part du féminin dans le surréalisme*, Paris, Lachenal & Ritter, « Collection Pleine marge », 1998, p. 101-115.
- LEPERLIER François de Leperlier sur Cahun, « Vers une poétique du livre », in *Paris in the 1930s. Surrealism and Photography /Paris des années 30. Le surréalisme et le livre*, Paris, New York, Zabriskie, 1991, p. 7-15.
- LHERMITTE, Agnès, « Aveux non avendus : la déconcertante écriture de soi de Claude Cahun », in *Le Surréalisme et la science*, Lausanne, Éditions l'Âge d'Homme, XXVII, 2007, p. 233-244.
- LHERMITTE Agnès, « Panorama critique autour de Claude Cahun », *Mélusine*, 2009, p.309-321.
- LEPERLIER François, « Vers une poétique du livre », in *Paris des années 30. Le surréalisme et le livre*, Paris- New York, Galerie Zabriskie, 1991, p. 7-15.
- LEPERLIER François, « Claude Cahun, la gravité des apparences » ; « Suzanne Malherbe, rêve de Moore », *Le rêve d'une ville. Nantes et le surréalisme*, Musée des Beaux-Arts de Nantes/Réunion des Musées nationaux, 1994.
- LEPERLIER François, « L'exotisme intérieur », in *Claude Cahun photographe*, Catalogue de l'exposition, Paris, Musée d'art moderne, Jean-Michel Place, 1995.
- LERNER Gerda, « The subordinate sex: A History of Attitudes toward Women by Vern. L. Bullough, Review », *The American Historical Review*, vol. 79, n°4, oct.1974, p. 1138-1139.
- LEWIS Jane, « Myrdal, Klein, Women's Two Roles, and Postwar Feminism 1945-1960 », in Harold. L. Smith (ed.), *British Feminism in the Twentieth Century*, London, Edward Algar, p.167-188; traduit de l'anglais par Jacqueline Heinen, *Les Cahiers du genre*, n°61, automne 2016, à paraître.
- LEWIS Shireen K., « Gendering Negritude: Paulette Nardal's contribution to the birth of modern francophone literature », *Romance Languages Annual XI*, 2000, p. 68-72.
- LOHSE Rolf, « Genre double – le poème en prose ambigu de Vues et Visions », in Andréa Oberhuber (dir.), *Claude Cahun : contexte, posture, filiation. Pour une esthétique de l'entre-deux*, Montreal, Paragraphes, 2007, p. 97-112.

- LORAUX Nicole, « Aspasia, l'étrangère, l'intellectuelle », *Clio HFS*, n°13, 2001, p. 17-42.
- LÖWY Michael, « Claude Cahun, Franc tireur surréaliste », Europe solidaire sans frontières, septembre 2004 [en ligne] <http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article2486>.
- LÖWY Michael, « Claude Cahun. The extreme point of the needle », in *Morning star, surrealism and marxism, anarchism, situationism, utopia*, Austin, University of Texas Press, coll. « The surrealist revolution series », 2009, p.65-80.
- LUNDELL Torborg, « Ellen Key and Swedish feminist views on motherhood », *Scandinavian Studies*, vol.56, n°84, autumn 1984, p. 351-369.
- LYON Stina E., « Biographical Constructions of a Working Woman: The Changing Faces of Alva Myrdal », *International Journal of Politics, Culture and Society*, vol. 14, n°3, 2000, p. 407-428.
- LYON E. Stina, « Viola Klein: forgotten Emigré intellectual, Public sociologist and advocate of women », *Sociology*, vol.41, n°5, 2007, p.829-842.
- LYON Stina E., « Karl Mannheim and Viola Klein : Refugee sociologists in Search of Democratic Practice », in Shula Marks, Paul Weidling and Laura Wintour (ed.), *In Defence of Learning: The Plight, Persecution and Placement of Academic Refugees, 1933-1980*, Oxford, Oxford University Press, 2011.
- MACAULAY Rose, « Books of the day: more about women », *The Spectator*, 17 mai 1946.
- MANGEON Anthony, « Miroirs des littératures nègres : d'une anthologie l'autre, revues », *Gradhiva*, n°10, n.s., 2009, p. 40-63.
- MANN Klaus, « Homosexualität und Faschismus », *Europäische Hefte/Aufruf*, Prague, 24 décembre 1934.
- MANNHEIM Karl, « Die Dame aus Biarritz. Ein Spiel im Vier Szenen », in Peter Ludes (ed.), *Sozialwissenschaften als Kunst. Originalbeiträge von Karl Mannheim, Norbert Elias, Kurt H. Wolff, Agnes Heller*, Konstanz, UVK, 1997, p.49-76.
- MANNHEIM Karl, « Sociology of Intellectuals », traduit de l'allemand par Dick Pels *Theory, Culture and Society*, vol. 10, n°3, 1993, p. 69-80.
- MANNHEIM Karl, « The Problem of the Intelligentsia: an Enquiry into its Past and Present Role », in *Essays of Sociology of Culture*, 2nd edition, London, Routledge and Kegan Paul, 1992, p. 91-170.
- MARIA Charlotte, « Claude Cahun et le surréalisme », collection « Texte et Image », Les femmes parlent d'art, vol. 1, 2011 [en ligne] <http://revuesshs.u-bourgogne.fr/texte&image/document.php?id=189>.
- MARIA Charlotte, « L'écriture de la lettre chez Claude Cahun : 'genre indéterminé' pour une artiste 'sans étiquette' », *Lettres romanes*, 63/3-4, 2009, p.211-221.
- MARINI Marcelle, « D'une création minoritaire à une création universelle », *Les Cahiers du Grif*, n°45, 1990, p. 51-66.
- MARTIN Marguerite, « Mes sœurs », *La Dépêche Africaine*, n°1, février 1928.
- MARTIN Marguerite, « Promenade du dimanche. Impressions d'un village nègre », *La Dépêche Africaine*, n°2, février 1928.
- MATONTI Frédérique, « Arts, culture et intellectuels de gauche au XX^e siècle », in BECKER Jean-Jacques, CANDAR Gilles (dir.), *Histoire des gauches en France*, vol. 2, Paris, La découverte, coll. « Poche/Science humaines et sociales, 2005, p. 685-703.
- MATONTI Frédérique, « Plaidoyer pour une histoire sociale des idées politiques », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°59, 4 bis, 2012, p.85-104.
- MEAD Margaret, « Some Theoretical Considerations on the Problem of Mother-Child Separation », *American Journal of Orthopsychiatry*, 1954.
- MENDELSON Sophie, « Claude Cahun, l'effacement et l'énigme », *Savoirs et clinique*, 1/12, 2010, p. 158-166.

- MÜLLER Ernst Wilhelm, « L'Étudiant Noir, négritude et racisme », *Anthropos*, vol. 91, n°1-3, 1996, p. 5-18.
- MUSIL CHURCH Emily, « In search of seven sisters: A Biography of the Nardal Sisters of Martinique », *Callaloo*, vol. 36, n°2, printemps 2013, p. 375-390.
- NARDAL Jane, « L'internationalisme noir », *La Dépêche Africaine*, n°1, février 1928.
- NARDAL Jane, « Pantins exotiques », *La Dépêche Africaine*, n°8, octobre 1928.
- NDIAYE Pap, « Présence africaine avant Présence Africaine. La subjectivation politique noire en France dans l'entre-deux-guerres », *Gradhiva*, n°10, n.s., 2009, p. 64-79.
- NIZAN Paul, « L-F Céline : Voyage au bout de la nuit », *L'Humanité*, 9 décembre 1932, p.4.
- OBERHUBER Andrea, « Aimer, s'aimer à s'y perdre ? Les jeux spéculaires de Cahun-Moore, *Intermédialités*, n°4, automne 2004, p.87-114.
- OBERHUBER, Andrea, « Claude Cahun, Marcel Moore, Lise Deharme and the Surrealist Book », *History of photography*, vol. 31 / 1, printemps 2007, p. 40-56.
- OBERHUBER, Andrea, « "J'ai la manie de l'exception" : illisibilité, hybridation et réflexions génériques dans *Aveux non avenues* de Claude Cahun », in Ricard Ripoll (éd.), *Stratégies de l'illisible*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, « Collection Études », 2005, p. 75-87.
- OBERHUBER, Andrea et PAPILLON, Joëlle, « « L'autobiographie rêvée de Claude Cahun : de l'« aventure invisible » à l'autogenèse » », in Christian Vandendorpe, (éd.). *Le Récit de rêve: fonctions, thèmes et symboles*, Québec, Éditions Nota bene, 2005, p. 203-222.
- OFFEN Karen « la plus grande féministe de France. Mais qui est donc Mme Avril de Sainte-Croix ? », *Bulletin Archives du féminisme*, n°9, décembre 2005.
- ORY Pascal, « Qu'est-ce qu'un intellectuel », in Pascal Ory (dir.), *Dernières questions aux intellectuels*, Paris, Olivier Orban, 1990.
- PAGO Gilbert, « Les sociétés de secours mutuels de femmes à la Martinique au XIX^e siècle », in Michel Dreyfus Bernard Gibaud et André Gueslin (ed.), *Démocratie, Solidarité et mutualité*, Paris, Economica, 1999, p. 64-76.
- PARK Robert E., « Human Migration and the Marginal Man », *American Journal of Sociology*, vol. 33, n° 6, 1928.
- PARSONS Talcott, « The Social Structure of the Family », in Ruth Anshen (ed.), *The family. Its Function and its Destiny*, New York, Harper and Row, 1949.
- PETERLE Astrid, « Visible-Invisible-Hypervisible : sketching the Reception of Claude Cahun and Marcel Moore », 2007 [en ligne] <http://www.iwm.at/publications/junior-visiting-fellows-conferences/astrid-peterle-2/>.
- POWERS Edward D. « Meret Oppenheim – or These Boots Ain't made for walking », *Art History*, vol.24, n°3, juin 2001, p. 358-378.
- RACINE Nicole, « L'Association des Écrivains et des Artistes Révolutionnaires (A.E.A.R.), La revue Commune et la lutte idéologique contre le fascisme (1932-1936) », *Le mouvement social*, n°54, janv-mars 1966, p. 29-47.
- RACINE Nicole, « Intellectuelles », in Michel Leymarie et Jean-François Sirinelli (dir.), *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*, Paris, PUF, 2003, p. 341-362.
- REYNAUD-PALIGOT « la poésie surréaliste entre révolte et révolution », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, n°26, vol.2, 2007, p. 123-131.
- RIOT-SARCEY Michèle et VARIKAS Eleni, « Réflexions sur la notion d'exceptionnalité », *Les Cahiers du Griffon, Le genre de l'histoire*, n°37-38, 1988 p. 77-89.
- RIVIERE Joan, « la Féminité en tant que mascarade », in Marie-Christine Hamon (dir.), *Féminité mascarade. Etudes psychanalytiques*, Paris Seuil, 1994.
- ROCHEFORT Florence, « A la découverte des intellectuelles », *Clio HFS*, n°13, 2001, p. 5-16.
- ROSSI Alice S., « Review », *Social Forces*, vol.45, n°3, mars 1967, p. 460.
- SEBBAG Georges, Claude Cahun, « surréaliste off », *Mélusine*, n°XXVII, 2007, p. 217-232.

- SHARPLEY-WHITING, Tracy Denean, « Femme negritude. Jane Nardal, La Dépêche africaine, and the Francophone New Negro », *Souls*, Fall 2000.
- SHARPLEY-WHITING Tracy Denean, « Erasures and the Practice of Diaspora Feminism », *Small Axe*, 17, vol.9, 1, mars 2005, p. 129-133.
- SMITH Jr. Robert P, « Paulette Nardal and the negritude salon », *CLA journal* 45, 1, 2001, p. 53-68.
- SOLOMON-GODEAU Abigail, « The equivocal 'I': Claude Cahun as lesbian subject », in Shelley Rice (ed.), *Inverted Odysseys, Claude Cahun, Maya Deren, Cyndi Sherman*, Cambridge Mass. London, MIT Press, 1999, p.111-125.
- SAID Edward W., 1983, « Traveling Theory », in *The World, the Text, and the Critic*, Cambridge, Harvard University Press, p. 226-247.
- SCHEHR Lawrence, « filiations queer », *Rue Descartes*, vol.40, 2003, p.18-26.
- SCHNEIDER ZANGRANDO Joanna, « Women's Studies in the US: Approaching Reality », *American Studies International*, vol.14, n°1, autumn 1975, p.15-36.
- SENGHOR Léopold Sédar, « L'humanisme et nous. 'René Maran' », *L'Etudiant noir*, n°1, mars 1935.
- SENGHOR Léopold Sédar, « Racisme ? Non, mais Alliance Spirituelle », *L'Etudiant noir*, n°3, mai-juin 1935.
- SENGHOR Léopold Sédar, « De la négritude », in *Liberté I, négritude et humanisme*, Paris, Seuil, 1964.
- SENGHOR Léopold Sédar, « La poésie negro-américaine », in *Liberté I, négritude et humanisme*, Paris, Seuil, 1964, p. 104-121.
- SENGHOR Léopold Sédar, « La négritude, comme culture des peuples noirs, ne saurait être dépassée », in *Liberté 5, Le dialogue des cultures*, Paris, Seuil, 1993.
- SENGHOR Léopold Sédar, « Femme noire », *Chants d'ombre*, Paris, Seuil, 1945.
- SHORT Robert.Stuart, in Ferdinand Alquié (dir.), *Entretiens sur le surréalisme*, Paris, La Haye, Mouton, 1968.
- SIMMEL Georg, « Digressions sur l'étranger », in Y. Gralmeyer et I. Joseph, *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, 1987.
- SOFIO Séverine, « La vocation comme subversion. Artistes femmes et anti-académisme dans la France Révolutionnaire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°168, juin 2007, p. 34-49.
- STAROBINSKI Jean, « Les problèmes de l'autobiographie », in *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976.
- STEINS Martin, « Jeunesse nègre », *Neohelicon*, 4, n°1-2, 1976. STEINS Martin, « Brown France vs Black Africa: The Tide Turned in 1932 », *Research in African Literatures*, vol.14, n°4, hiver 1983.
- STEVENSON James, « Claude Cahun : An analysis of her photographic technique », in Louise Downie (ed.), *Don't kiss me. The art of Claude Cahun and Marcel Moore*, Tate Publishing/ Jersey Heritage Museum, London/Jersey, 2006, p.46-55.
- STOLLER Ann, « Making Empire Respectable: The Politics of Race and Sexual Morality in Twentieth Century Colonial Cultures », in H.R.L. LAMPHERE, P. ZAVELLA (dir.), *Situated Lives. Gender and Culture in Everyday Life*, New York, Routledge, 1997.
- STONEQUIST Everett W., « The Marginal Man », *American Journal of Sociology*, vol. 41, n° 1, 1935.
- SULEIMAN Susan Rubin, « A double margin: Reflections on Women Writers and the Avant-Garde in France », *Yale French Studies*, n°75, 1988, p. 148-172.
- SWEENEY Carole, « Resisting the Primitive: The Nardal Sisters », *La Revue du Monde Noir*, and *La Dépêche Africaine*, *Nottingham French Studies*, vol.43, n°2, été 2005, p. 45-55.

- THYNNE Lizzie, « Action indirecte, politique, identité et subversion chez Claude Cahun et Marcel Moore dans la résistance à l'occupation nazie de Jersey, in Andréa Oberhuber (dir.), *Claude Cahun, contexte, posture, filiation*, p. 69-92.
- TREBITSCH Michel, 1990, « Le groupe philosophies et les surréalistes », *Mélusine*, 11, p. 63-86.
- VAN DEN BERG, « Claude Cahun. La révolution individuelle d'une surréaliste méconnue », *Pleine Marge*, 1990, p. 70-92.
- VARIKAS Eleni, « L'approche biographique dans l'histoire des femmes », *Les Cahiers du Griffon, Le genre de l'histoire*, n°37-38, 1988, p. 41-56
- VARIKAS Eleni, « Subjectivité et identité de genre, L'univers de l'éducation féminine dans la Grèce du XIX^e siècle, *Genèses*, n°6, 1991, p. 29-51.
- VARIKAS Eleni, « Inscrire les expériences du genre dans le passé », in Les voies traversières de Nicole Loraux. Une helléniste à la croisée des sciences sociales, *Espaces Temps Les Cahiers, Clio HFS*, n°87-88, 2005.
- VARIKAS Eleni, « Max Weber, la cage d'acier et les dames », in Danielle Chabaud-Rychter et alii., *Sous les sciences sociales le genre*, Paris, La Découverte, coll. Hors collection sciences humaines, 2010, p.371-389.
- WEBER Marianne, « Die Frau und die objektive Kultur », in Marianne Weber, *Frauenfrage une Frauengedanke*, Tubingen, J.C.B.. Mohr.
- WEBER Max, « Parenthèse théorique : le refus religieux du monde, ses parenthèses et ses degrés », traduit de l'allemand par Philippe Fritsch, in *Archives de sciences sociales des religions*, vol. 61, n°1, 1986, p.7-34.
- WEBER Max, « essai sur le sens de la 'neutralité axiologique' dans les sciences sociologiques et économiques », in *Essai sur la science*, traduit de l'allemand par Julien Freud, Paris, Plon, 1965, p. 474-529.
- WELBY-EVERARD Miranda, « Imaging the actor : the theatre of Claude Cahun », *Oxford Art Journal*, 29.1, 2006, p. 1-24.
- WINTER FRAPPIER DE MONTBENOIT, « Les métis des colonies », *La Dépêche Africaine*, n°25, juin 1930.
- ZACHMANN, Gayle, « Claude Cahun and The Politics of Culture: Resistance, Journalism, and Performative Engagement », *Contemporary French Civilization*, vol. 35 / 2, janvier 2011, p. 19-46.

Table des illustrations

| | |
|---|-----|
| Fig. 1: Portrait de Claude Cahun | 71 |
| Fig. 2: Claude Cahun, I am in training. Don't kiss me | 84 |
| Fig. 3: Claude Cahun, Le diable..... | 85 |
| Fig. 4: Claude Cahun, Frontière humaine | 86 |
| Fig. 5: Claude Cahun, Autoportrait | 87 |
| Fig. 6: Portrait de Viola Klein | 141 |
| Fig. 8: Meret Oppenheim, Ma gouvernante | 229 |
| Fig. 9: Meret Oppenheim, Das Paar | 230 |
| Fig. 10: Claude Cahun, Un air de famille | 240 |
| Fig. 11: Claude Cahun, Poupée | 243 |
| Fig. 12: Claude Cahun, tract..... | 247 |

Annexes

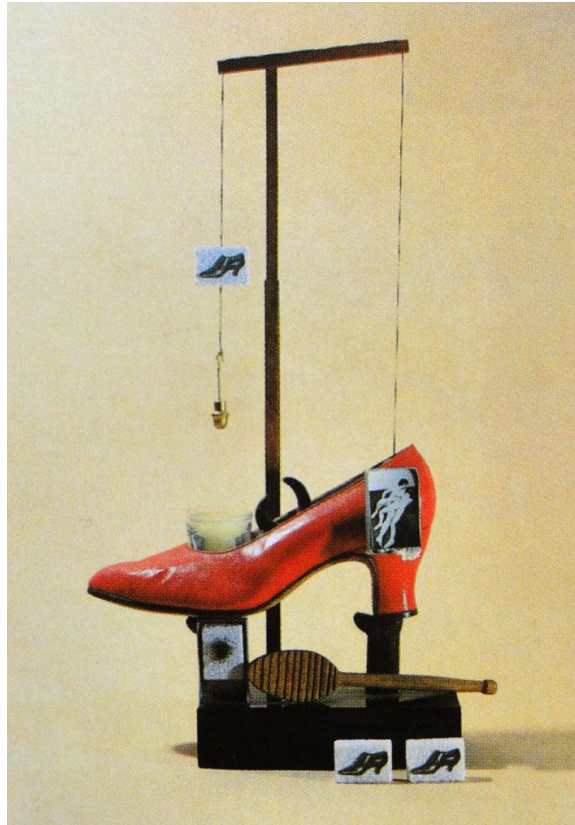
Annexe 1: Objets Surréalistes et photographies



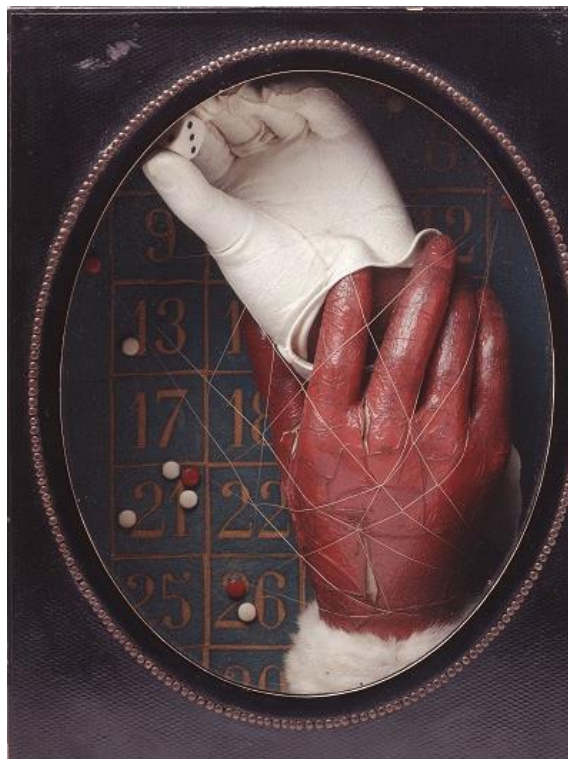
Man Ray, *La centrale surréaliste*, 1924



Alberto Giacometti, *Boule suspendue*, 1931



Salvador Dalí, *Objet à fonctionnement symbolique*, 1931



Valentine Hugo, *Objet*, 1931



Meret Oppenheim, *Objet*, 1936

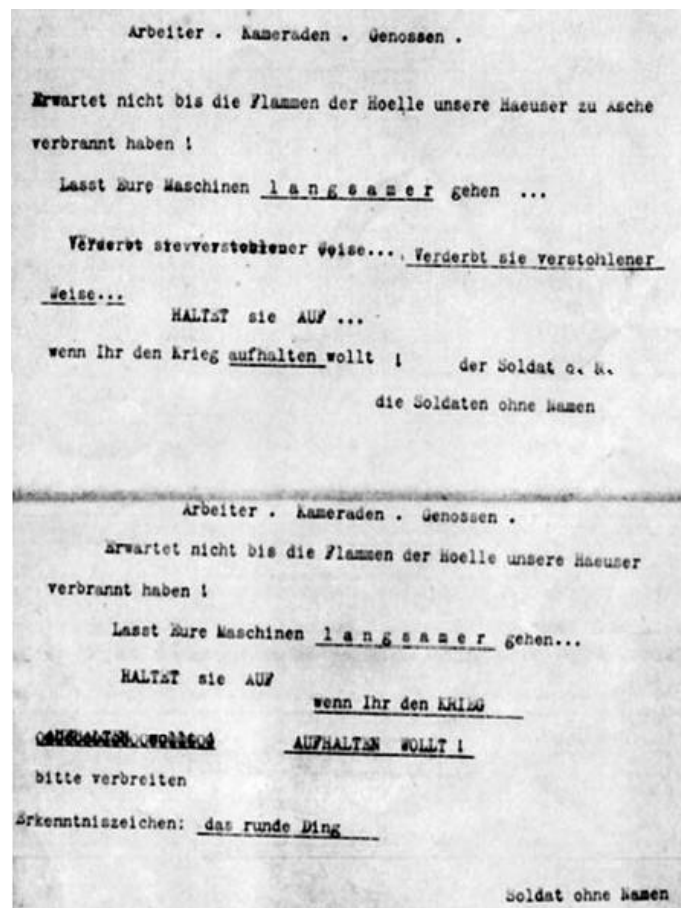


Man Ray, *Érotique voilée*, 1933



Claude Cahun, *Sans titre*, 1926

Annexe 2 : Lucy Schwob et Suzanne Malherbe, Tracts de guerre 1940-1944



HITLER fuehrt uns...
GOEBBELS spricht fuer uns...
GOERING frisst fuer uns...
LEY trinkt fuer uns...
Himmler ?...
HIMMLER ERMORDET FUER...
Aber niemand stirbt fuer uns i

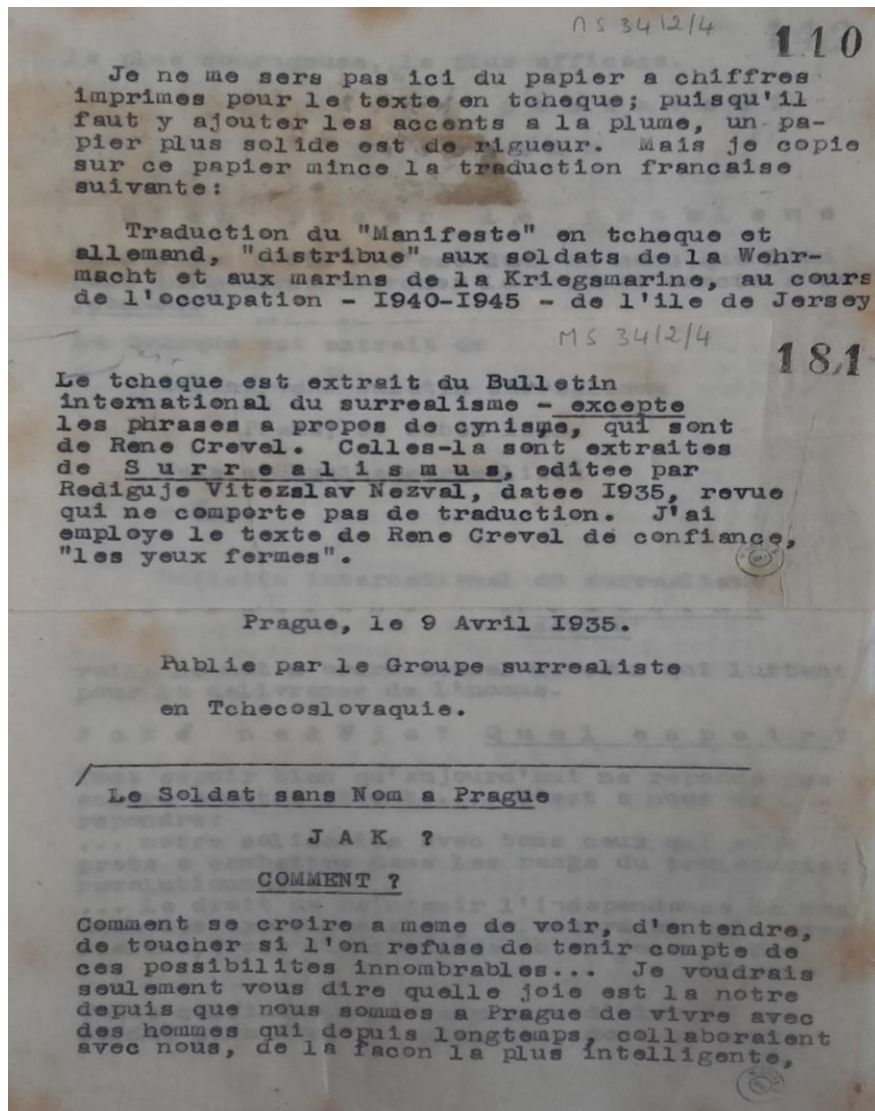
NIEMAND STIRBT FUER UNS

HITLER fuehrt uns...
GOEBBELS spricht fuer uns...
GOERING frisst fuer uns...
LEY trinkt fuer uns...
Himmler ?...
HIMMLER ERMORDET FUER...
- Niemand stirbt fuer uns ?...

NIEMAND STIRBT FUER UNS...

HITLER f"ahrt uns... GOEBBELS spricht f"ur uns...
GOERING frisst f"ur uns... LEY trinkt f"ur uns...
HIMMLER ?... Himmler ermordet f"ur... uns!

Annexe 3 : Autres tracts



NS 3412/4 110

Je ne me sers pas ici du papier à chiffres imprimés pour le texte en tchèque; puisqu'il faut y ajouter les accents à la plume, un papier plus solide est de rigueur. Mais je copie sur ce papier mince la traduction française suivante:

Traduction du "Manifeste" en tchèque et allemand, "distribué" aux soldats de la Wehrmacht et aux marins de la Kriegsmarine, au cours de l'occupation - 1940-1945 - de l'île de Jersey

Le tchèque est extrait du

Mezinárodní bulletin surrealismu
Praha, 9. duben 1935.

Vydala Skupina surrealistů
v ČSR.

Bulletin international du surrealisme
Prague, le 9 Avril 1935.

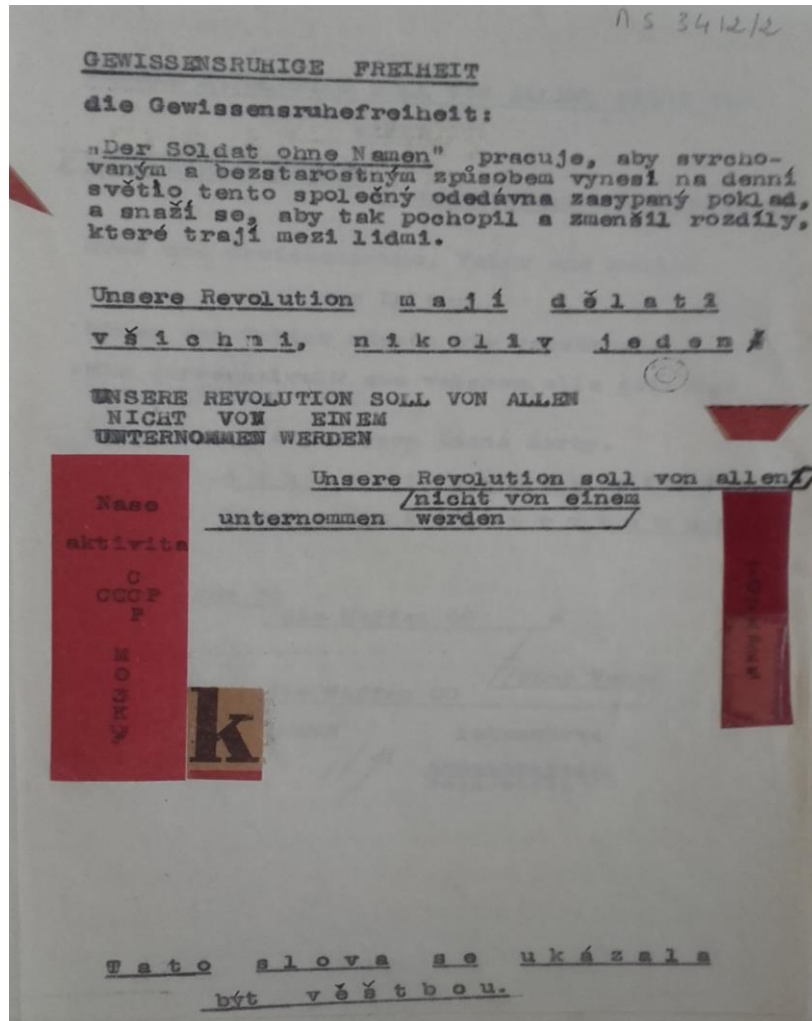
Publié par le Groupe surrealiste
en Tchécoslovaquie.

Le Soldat sans Nom à Prague

J A K ?

COMMENT ?

Comment se croire à même de voir, d'entendre, de toucher si l'en refuse de tenir compte de ces possibilités innombrables... Je voudrais seulement vous dire quelle joie est la nôtre depuis que nous sommes à Prague de vivre avec des hommes qui depuis longtemps, collaboraient avec nous, de la façon la plus intelligente,



Annexe 4 : Claude Cahun, pages dactylographiées, « Le muet dans la mêlée »

NS 3422

contenu de tel ou tel tract du paquet prepare. Ces papiers de soie, soigneusement plies, entraient aisement dans les cartons Zouave ou La Croix -- et dans les cartons allemands similaires que j'obtenais... par des voies detournees. Dix a douze feuilles de textes par carton. Chaque feuille du format du papier pour machine a ecrire, c'est a dire environ le double de ceci. J'ai mis ces feuilles-ci au format de la brochure des "Paris", parce que l'ensemble de mon activite de guerre represente la suite logique, chronologique, de mon activite "litteraire" d'avant-guerre.

Chaque carton prepare paraissait neuf. Quelques feuilles de vrai papier a cigarettes en sortaient normalement; puis... une panne. Et une couleur brillante le long de la fente. Je suppose que la rarete du papier a cigarettes et la curiosite aidant, nul n'a jamais jete nos paquets sans les ouvrir...

Le papier a chiffres imprimes est celui-la meme que j'employais pour les tracts en tcheque. Des pages d'un vieux registre, ayant appartenu au Dr. Malherbe. Je voulais obtenir une impression de mystere, creer l'impression que ces manifestes-la n'etaient peut-etre pas fabriques dans l'ile, qu'ils etaient peut-etre apportees d'Europe... par un permissionnaire... par un marin... ? ? Je ne sais quelle fut l'impression de ceux qui les recurent. La gestapo n'en eut jamais entre les mains, sauf les exemplaires-modeles que j'avais conserves, et ranges dans le suit-case. Nous cachions ce suit-case en cas d'alerte. Une des granges demolies par les chevaux de la Wehrmacht, qui y avaient ete loges en 41-42, nous fournissait de si excellentes caches qu'une perquisition en mars 44, et en quelques autres occasions n'aurait pu fournir contre nous que des soupcons, point de "preuves". Le 25 juillet 44, n'ayant pas ete alertees, le suit-case etait dans un coin de ma chambre-a-coucher, nullement cache. Les cinq mirent pres d'une demie heure a le "decouvrir"! - Il contenait tant de papiers que mes modeles de tracts tcheques durent passer inaperçus... avec tant d'autres! Il y avait un code pour correspondance avec les deportees-otages.

ns 3412/2

ment d'ennuis aux Tcheques paisibles ? - Non.

1 - Mes tracts en Tcheque étaient particulièrement "intellectuels". 2 - Ils trahissaient une connaissance très imparfaite de la langue tchèque. - En conclusion, la gestapo ne pouvait que persister à soupçonner un intellectuel allemand internationaliste, sans doute en uniforme (leurs questions tendancieuses me montraient qu'ils se l'étaient même imaginé en uniforme d'officier!) ... ou un agent de l'Intelligence Service !ou quelque "heimatles" communiste ou juif, soupçon les rapprochant davantage de la vérité.

Ils nous décevraient en procédant à des enquêtes systématiques au sujet des matériaux employés. Constatant que nous étions des femmes, ces êtres inférieurs; que je n'étais pas même juive (selon la définition légale du Nationalsocialisme); que nous n'appartenions pas au Parti Communiste, que nous ne proclamions pas de théories sociales marxistes - ni antimarxistes; que nous ne nous réclamions ni de Staline, ni de Charles de Gaulle; que nous avions à Jersey la réputation de "bourgeoises" paisibles, qu'il était impossible de nous faire passer à Jersey pour des "terroristes", que, lors de notre arrestation - devant témoins jersiais - nous n'avions fait aucune résistance; que vis-à-vis d'eux-mêmes, ce soir là et au cours des interrogatoires, nous n'avions qu'une hostilité hostile froide, ému de toute violence émotive... ils y perdaient leur "aryen": Notre "idéalisme" passait leur conception cynique de l'espèce humaine. Cela piquait ce qui malgré tout subsistait en eux de curiosité psychologique. (Nous avions la chance d'être à Jersey à l'abri d'expériences qui les eussent convaincus - à tort - que leur conception cynique de l'espèce ne comporte aucune exception - alors que, selon moi, elle les comporte au contraire toutes .) A Jersey, ils durent, en fin de compte, nous condamner sans croire à notre existence . En quelque sorte. Comme à regret !

Oui, je crois qu'à certains instants, il y avait inconsciemment le regret de nous trouver ... de l'autre côté, de ne pouvoir nous revendiquer. Consciemment, et en général, il y avait un regret plus cuisant: celui de n'avoir

NS. 3412/3
ergotations avec eux pour passer le temps - que
c'était un crime politique. Ils convinrent que
nous étions des "patriotes" (ennemis).
D'ailleurs notre crime était extrêmement grave.

Oberst Sarmsen:

"...Sie sind francs-tireurs..."
...Sarmsen, parlant allemand, se servit de
l'expression française, et l'interprete aussi
dans sa traduction (textuelle) anglaise;
Sarmsen fit même une digression "historique"
au sujet de l'expression qu'il employait (je
la resume, ne l'ayant pas notée mot pour mot):
selon lui, ce crime était, comme l'expression
qui le désigne, une invention française, datant
de 1870...

"You are francs-tireurs, even though you have
used spiritual arms instead of firearms. It is
indeed a more serious crime. With firearms,
one knows at once what damage has been done,
but with spiritual arms one cannot tell how
far-reaching it may be." On ne peut mesurer
les repercussions lointaines de l'activité de
ces francs-tireurs là.

Cet aveu fit notre joie (dissimulée). - Et
nous le notames, avec nos bouts de crayons in-
terdits, sitôt rentrés dans nos cellules. Nous
n'aurions pu mieux dire pour notre "defense".

D'ailleurs, d'une façon générale, le juge
président le conseil de guerre enregistrerait nos
arguments - différant peu, somme toute, de ceux
du procureur Lieut. Lung, qui s'était borné, a
peu près, à lire des extraits "choisis" de nos
textes.

Par contre, les arguments contenus dans la
plaidoirie de l'officier allemand, désigne pour
nous servir d'avocat, ne furent pas retenus
contre nous.

J'imagine que tout était convenu d'avance,
les rôles attribués, la décision dictée. Nous
ne pouvions prétendre modifier le verdict - et
ne l'avons nullement tenté. Mais n'étant pas
de meche, nous pouvions les embarrasser indi-

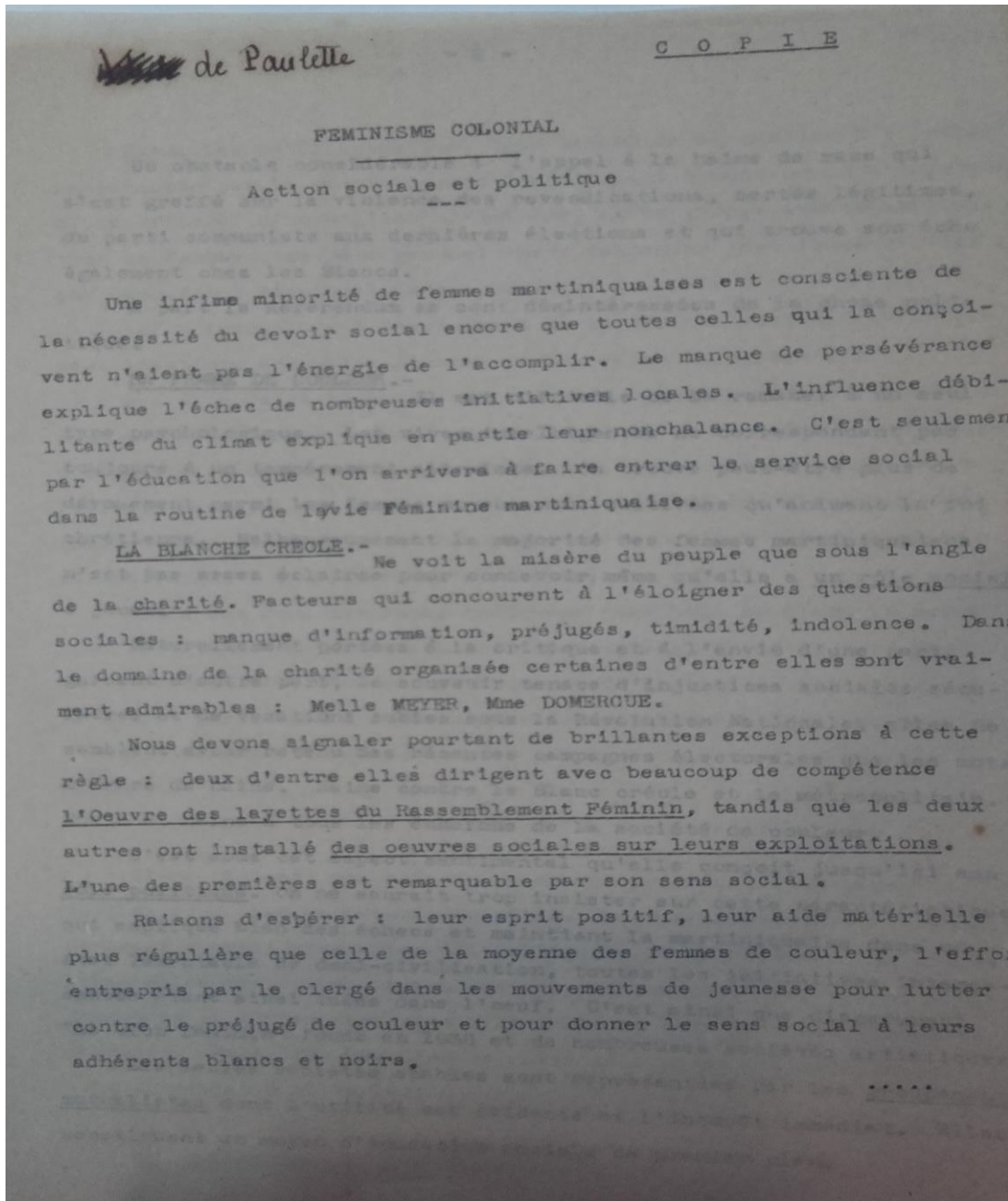
Annexe 5 : Claude Cahun, Portrait, 1945



Annexe 6 : Photographie des sœurs Nardal



Annexe 7 : Paulette Nardal, Extrait du rapport adressé au Gouverneur de la Martinique « Féminisme colonial », 1945



FEMMES ABANDONNÉES. - L'avortement naguère inconnu à la Martinique est maintenant régulièrement pratiqué. L'infanticide a acquis une triste célébrité, conséquence de l'état de chose signalé plus haut.

Notre action vise à donner à la femme martiniquaise le sens de la dignité. Nécessité de l'action individuelle des femmes plus cultivées. L'Oeuvre des Layettes nous met en contact avec un nombre forcément limité de ces femmes. Une action en profondeur s'impose donc. Mais elle risque d'être contrecarrée par les mauvais sentiments qui ont été inculqués à la masse au cours des dernières périodes électorales. Et l'apaisement des esprits ne se fera pas en un jour.

Une action énergique de l'Administration est donc à envisager. En particulier, rendre plus opérante la recherche de la paternité en Martinique. La femme martiniquaise devra être donc protégée contre l'homme et contre elle-même (contre son ignorance, son imprévoyance, sa crédulité et parfois sa paresse).

Suppression de la carte d'électrice aux prostituées - Mesure réclamée par l'Union féminine civique et sociale de France, mais plus que jamais nécessaire en Martinique.

Création de Foyers pour les employées de magasin ou assimilées : avec pension, restaurant, salle de repos. Ce projet date d'avant l'arbitrage MASSELOT, mais l'élévation du coût de la vie étant en proportion de l'augmentation obtenue, le problème reste le même.

Création de cours du soir où serait données aux femmes du peuple des notions très simples de civisme, d'hygiène et de puériculture, destinées à mieux leur faire comprendre leur rôle social politique. Ne pas confondre cette initiative avec les cours d'adultes.

....

Annexe 8 : Paulette Nardal, Extrait d'une lettre au gouverneur de la Martinique, 7 novembre 1943

Fort-de-France, le 7 Novembre 1943.

3812
26.3.45

Monsieur le Gouverneur,

Monsieur le Gouverneur, j'ai l'honneur de signaler à votre haute attention la situation exceptionnelle qui est la mienne, et m'excuse dès maintenant de vous imposer la lecture d'un si long exposé.

J'ai passé environ dix-huit ans en France où j'ai fait mes études supérieures d'anglais. Attirée par les questions sociales, je me suis orientée ensuite vers le journalisme et le secrétariat parlementaire. En 1936, j'étais la secrétaire de Mr. Galandou Kouf, député du Sénégal. Je m'occupais alors de propagande coloniale. C'est ainsi qu'en Mars 1939, je suis entrée en rapport avec la firme "Les Jeunes artisans du Cinéma" qui me demanda d'écrire le scénario d'un film de propagande touristique pour la Martinique. Je suis l'auteur d'un "Guide du Tourisme à la Martinique" dont la rédaction m'avait été confiée par la "Société de Géographie", 125, Boulevard Saint-Germain, à Paris, lors de l'Exposition Coloniale de 1932 (Voir Bibliothèque Schoelcher).

Bref, sur la demande de la Société "Les Jeunes artisans du Cinéma" je fus envoyée en mission à la Martinique par M. Georges MANUEL, alors Ministre des Colonies. Je devais y consacrer mes vacances (fin Juillet à fin Septembre).

S. G. / F
M. le P. Nardal - sur la voie - en ce qui concerne une certaine lettre de la France - la copie page 49 pour un dossier -
Extrait - il me légèrisme noté par la lettre de la France - la copie page 49 pour un dossier -
appelée à son cas. M. Manuël pour d'après le dossier de l'Etat -
En attendant que je sois parvenue à lui faire le dossier de son cas -
M. Manuël pour d'après le dossier de l'Etat -
appelée à son cas. M. Manuël pour d'après le dossier de l'Etat -
En attendant que je sois parvenue à lui faire le dossier de son cas -

Annexe 9 : Généalogie des Nardal

1896
François
no 464
Paulotte Nardal (Vélix Germaine Paulé)
née au François le 12 Octobre 1896
déclarée le 11 Novembre 1896

Son père = Paul Nardal âgé de 32 ans (né en 1864)
conducteur de Ponts & Chaussées, en résidence au François

sa mère = Achille Lorin Marceline Meroze 27 ans
sans profession, même résidence

Jemours Magalla. Grainau brevet, 42 ans, percepteur des contributions
Lacourne Albert 46 ans, receveur des contributions

études = Pensionnat Alonal - Paris, terminée en 1920 - anglais -
diplôme = ^{elle au sujet de son père M. Thémis Germain qui sera en 1938 directeur de son journal} ^{après avoir été professeur de lettres au lycée de son père M. Germain}
brevet supérieur
fin d'études secondaires
diplôme d'études supérieures d'anglais de
l'université de Paris Sorbonne.

Carière = 1918 nommée institutrice au St Esprit
présidente de cours au Pensionnat -> 1926
secrétaire parlementaire (depuis Calandron, Durif)
Réunit autour d'elle des intellectuels ^{étrangers} - Henri Mureau
après avoir été dans les milieux américains
Achille Elvire, Louis Brandaige et sa sœur Jeanne Nardal
qui sera professeur de lettres et langues. Ce sont les
co-fondateurs de la "Revue du Monde Noir".
Pendant son séjour en France elle est élève de

Annexe 10 : « Paulette Nardal nous a quittés », *Télé 7 jours Martinique*

PAULETTE NARDAL NOUS A QUITTES

Vendredi 15 février, une grande dame antillaise s'en est allée, une grande figure de notre musique, Paulette Nardal. Le 30 mars 1981, *Télé 7 Jours Martinique* lui consacrait une couverture et quatre pages où Mme Nardal se confiait et présentait la chorale Joie de Chanter qu'elle avait fondée en 1954. Je vous propose de redécouvrir aujourd'hui ce document d'archives.



Mardi matin, neuf heures et demi : j'ai rendez-vous avec une grande dame de la Martinique. Je pousse l'énorme porte en fer forgé de cet immeuble de la rue Schœlcher qu'elle m'avait indiqué au téléphone. Je grimpe jusqu'au premier étage et l'aperçois dans l'embrasure de la porte d'entrée de son appartement. Paulette Nardal m'accueille d'un large sourire. Je ne l'imaginai pas autrement. D'un geste solennel, elle m'indique le passage. Et je me retrouve dans ce salon de la rue Schœlcher en compagnie d'une de ces vraies femmes de cœur et d'esprit qui ont contribué à la formation de l'élite martiniquaise. Paulette Nardal, née au François à la fin du siècle dernier. Son père, Paul Nardal, ingénieur des Ponts et Chaussées est l'auteur, peu de gens s'en souviennent, du réservoir d'eau de l'Ermitage à Fort-de-France, du clocher du Robert et du clocher de l'ancienne église du François. Sa mère, née Achille, est la sœur du colonel Louis-Achille dont le stade à Fort-de-France porte le nom.

La vie de Paulette Nardal a été grandement marquée par l'influence de ses parents. Elle a souvent rendu hommage au « courage silencieux de sa mère, à l'intelligence et à la générosité de son père ». « Grâce à nos parents, a-t-elle eu l'occasion d'écrire, nous avons baigné dans une atmosphère d'entente éclairée par la foi et par la beauté intérieure ».

Atmosphère musicale également : « Ma mère était organiste, mon père flûtiste. Mon enfance était donc baignée de musique. Il y avait toujours autour de moi un groupe de jeunes gens et de jeunes filles s'intéressant à cet art... Mes parents organisaient à la maison des séances de musique ou encore des concerts. La voix est claire, posée ; l'éloquence facile. Paulette Nardal me tend un dossier qu'elle avait préparé à mon intention. Un dossier sur sa vie... Des documents exceptionnels. Voici une photo, jaunie, du groupe « Antillea » qui est devenu plus tard « Joie de Chanter » de la J.E.C. » puis « Joie de Mademoiselle ».

« Mais à cette dernière assemblée, explique-t-elle, j'ai prêté l'appellation « Joie de Chanter ». Une réussite monumentale, cette chorale. Et plus d'un quart de siècle après, elle nous en donne le secret comme un message pour la jeunesse : « On a voulu créer la beauté et je crois qu'on a travaillé en ayant toujours en vue la perfection ». Je lui pose alors l'inévitable question du répertoire de « Joie de Chanter » : pourquoi avoir voulu dès le départ introduire le négro-spiritual ? Réponse mille fois répétée : « J'ai toujours pensé au négro-spiritual parce qu'en France j'avais eu la chance d'écouter des groupes faisant une telle musique. J'en ai gardé alors l'inspiration. Le negro-spiritual est un moyen d'atteindre la perfection... lorsque toutes les voix se fondent en une seule et que les choristes oublient leur personnalité pour ne noyer dans l'ensemble avec la seule idée de créer la beauté ». Vêtue de noir, Paulette Nardal est assise au bout de la table officielle. Dans un décor de plantes vertes et de fleurs magnifiques, elle écoute religieusement le discours de Marcel Lucien, vice-recteur. A ses côtés, Monsieur le préfet Lambertin et Mgr Henri Varin de la Brunelière. Mais quelle cérémonie relate donc cette photo ? « C'était lors de la remise de la cravate de Commandeur du mérite national du Sénégal. Une véritable fête familiale... »

lorsqu'après des études classiques à Fort-de-France la jeune Martiniquaise part alors en métropole achever une formation universitaire pour l'obtention d'un diplôme d'études supérieures de langue. Elle est d'ailleurs une des premières étudiantes noires à être inscrites à la Sorbonne. Elle fonde donc dans cette période la « Revue du monde noir » avec Félix Eboué. Quelques années plus tard, on la retrouve conférencière internationale puis secrétaire parlementaire. Au cours de la seconde guerre, elle est victime d'un torpillage en Bretagne. Cruellement mutilée, elle est désormais invalide à 75%. Après la guerre, elle travaille au secrétariat de l'O.N.U. aux Etats-Unis puis rentre au pays pour enseigner à nouveau l'anglais. En même temps, Paulette Nardal collabore aux journaux « La Paix » et « L'Information », puis fonde le « Rassemblement féminin », association créée dans le but de permettre aux femmes, qui venaient d'accéder au droit de vote, de se préparer à leur futur rôle civique et social. C'est le « Rassemblement féminin » qui a inauguré la Fête des mères en Martinique, le 23 mai 1948, et qui a lancé le concours de la plus jolie biguine devenu maintenant concours de la chanson créole. L'œuvre de Paulette Nardal est impressionnante. La chanson, la polyphonie, le journalisme, la conférence, elle avait le souci constant de favoriser la communication entre les hommes, entre les cultures, entre les civilisations. Une œuvre résumée avec maladresse et imprécision dans cet épais classeur que j'ai entre les mains. Des émotions, pour la mémoire, coincées sur du papier jauni. Encore un regard d'admiration sur tel article de journal relatant une remise de médaille, un concert de « Joie de Chanter » à Fort-de-France, à Reims ou à Vincennes. Des feuilles manuscrites et le double d'un discours où un homme a écrit : « Je souhaite ardemment que le rappel de votre vie constitue par lui-même un message d'avenir, en tant déjà qu'il constitue un faisceau de souvenirs d'une densité exceptionnelle ».

Annexe 11: L.F. Céline, Lettre à Viola Klein, 5 août 1936

5. August 1936
 Mademoiselle,
 Je suis né le
 27 mai 1894 à Courberois (Seine) Faubourg à Paris, de
 Père Flamand et de mère Bretonne... J'ai passé toute mon enfance
 à Paris. Vous avez tout ceci dans Mort à Crédit à peu près bio-
graphique... Mais transposé et renoncé.

- Je travaille sous pression, Je crois plutôt à la mani-
 ère des poètes et des musiciens que des véritables renonciers.

- Je n'ai aucune idée sur la littérature... J'essaye de
 faire chanter la page rien de plus rien de moins.. avec mes moyens.
 Comme Chopin faisait chanter son piano... Drughol sa peinture...
 Villon son couplet, mais avec mes petits moyens, plus ou moins
 abortifs bien entendu... Je ne suis qu'un poète, un peintre et un
 musicien paté, tout ceci à la fois... Je fais ce que je peux...

- Je n'ai jamais lu une ligne de James Joyce. Je ne m'in-
 teresse qu'aux rendus emotifs, avec un contre sonéible... et chan-
 tant... organique. Le déambulage ne dégoûte. Joyce, Proust, etc...
 Mon rêve eût été d'écrire des chansons populaires... bien construi-
 tes... Je ne le peux pas... des légendes... des Ballets, mais ce se-
 rait futile à notre époque... inconsideré... faux en somme... Je ne
 reconnais que des devoirs d'Harmonie, point de devoirs sociaux...
 Je suis foncièrement, absolument, radicalement anarchiste. Je ~~es~~
 crois que tant que les hommes ne se gouverneront pas du dedans -
 tout sera perdu à jamais. Il faut étrangler les dirigeant... tous
 les dirigeants. C'est non ppinion... Tout ce qui commande est ipso
 facto pourri, nuisible, criminel, abject, ne mérite que la mort..
 Si l'Homme a besoin de chefs il mérite aussi de crever
 le plus vite possible... dans les conditions les plus atroces pos-
 sibles. C'est l'Harmonie.

- La langue suite des idées... La Langue est putain,
 elle jouit quand on la viole, les caresses la laissent froide...

Je vous envoie ces pages et quelques tests, autres tra-
 vaux... vous fais tout garder.

Amicalement
 LF 05113

Annexe 12 : Viola Klein, Extrait d'une lettre à Karl Mannheim, 16 septembre 1941

7, Handel Street;
W. C. 1.

16th September 1941

Dear Professor Mannheim,

Thank you very much for your letter. I shall be pleased to see you and to discuss the topic of my thesis as well as the steps to be taken to apply to the Higher Degrees Committee. I suppose this has to be done during this month. I should be grateful if you could grant me the interview at a time which enables me to go back to London on the same day.

As far as my work is concerned I must confess that I have not done yet any preparatory studies worth mentioning. I have only a very rough idea on the subject which is about the following:

The social development having reached a stage where it is obvious to everybody that, if humanity is to survive, a fundamental reconstruction of almost all our social institutions seems to be necessary, I think it essential to examine the democratic ideals and their realization, as far as it has been carried out, one by one in order to find out what is valuable enough to be preserved, and what changes have to be performed to adopt those ideals to the needs of the present day society. Thus, if one is to avoid the emptying out of the baby with the bath during this process of general reconstruction, one will have to examine each principle separately, be it one the economic, the political, or the psychological field.

Out of the vast domain of questioned and questionable principles I have chosen the women's emancipation as the subject of my research, it having been (and being) one item of the demand for liberty and equality of man.

It seems to me an interesting and significant fact that after nearly two generations of "women's emancipation" in practice a political party, such as the National Socialist party in Germany, could put forward slogans like "A woman belongs to her home", "Back to the hearth!" etc. and gain a considerable majority of female votes with them. And it seems, again, significant that after the establishment of the Nazi-regime in Germany those reactionary principles cut not be put into practice. It seems to follow that the technical, industrial and economic development have reached a stage where

Annexe 13 : Karl Mannheim, extrait d'une lettre adressée à Viola Klein [non datée]

1

To explain the title of my thesis more fully I should like to add to my ~~thesis~~ ^{As a specification of the title} my thesis I should like to add to ~~to~~

As a fuller explanation of the suggested title of my thesis I should like to add ~~to~~ to my application the following specification:

What people think to be the typical feminine ^{character} traits and attitudes is part and parcel of the prejudices and ideologies characteristic of an age mostly not so much based upon factual observations but ~~are~~ ^{is} mostly part and parcel of the ~~and prejudices~~ ^{and prejudices} of an age or of certain groups in society. Prejudices and ideologies which characterize a given stage of society, a given society and ~~the~~ ^{of} certain groups and classes in it

Annexe 14 : Viola Klein, Extrait d'une lettre à Alva Myrdal, 16 août 1962

August 16, 1962.

My dear Alva,

I was very glad to hear from you (though I have recently heard of you indirectly by Inga Thorsson) and I have passed on the copy of your letter to Norman Franklin, as you directed.

I was glad also to learn that you have seen the December issue of THE AMERICAN REVIEW. My attention had been drawn to it by an American woman and I wrote to Bologna for a copy a month or two ago. I am glad to see that they sent you a copy too. The reference to our book was most gratifying.

As to the American copyright: It is Kegan Paul's, as you will see from para 3. of our contract. Humanities Press, New York is the imprint under which the book is sold in America. On the Statement of Royalties which our publisher sends us once a year you will find an entry "America" which accounts for the sales by Humanities Press. They amounted to 45 copies, or £1,5,4 in royalties, for the year from April 1, 1961, to March 31, 1962.

Some days ago the publisher passed on to me an enquiry from an Italian firm, TREVI, Milano, interested in the Italian translation rights. When I rang up to ask Norman Franklin to send them a reading copy, I learned that the first edition is now completely sold out and the second edition has already been printed and is with the binders.

Meanwhile, I have written to Trevi's to ask for their conditions.

You will see from the contract also that our (joint) royalties for the next 2,500 copies will be 12 1/2%, instead of 10%, as for the first edition.

It was very gratifying to see at the international conference in Denmark how widely our book has been read and how completely not only the terms of "women's two roles" and

Annexe 15 : Alva Myrdal, Extrait d'une lettre à Viola Klein, 15 mai 1965

VÄSTERLÄNGGATAN 31
STOCKHOLM C

May 15, 1965.

Dear Viola,

Just arrived from New York I was happy to find your letter boozing ~~from~~^{for} vitality.

It is also a coincidence that the German publisher has been speaking about a paper back edition. A publisher friend in New York raised the same question with me last week. He is André Schiffrin of Pantheon Books. He had just found out that a certain number of copies have been imported into the U.S. from London, and according to some mysterious agreements between the two countries that would preclude an American publisher from republishing our book in the United States. The situation may be a different one if the book is brought up to date. We might then perhaps instead of an English new edition have an American one. At least that possibility should be borne in mind when you make the agreement with the German publisher - the rights to the English version should if possible not automatically revert to Routledge, Kegan Paul. I do not mean that we should desert them but just use the opportunity for making a new agreement about publication rights in the U.S.

Now as to the substantive question. I do think that it is magnificent that you will undertake to change your schedule so that you can work in the revisions necessary for the three main countries. I simply have to find somebody who will take care of the Swedish figures. There are now so many recent publications in this country about this problem that the material must be readily at hand. By the way, all the new literature criticizes us for being too "moderate" = conservative. In particular, I think it is necessary to stress a) that the two roles doesn't mean that women alone have the familial role, and b) that the work role is not by us as a matter of principle placed ~~in the second~~ as the second phase in a sequence, where "motherhood" should have a kind of first right to take 15-20 years. I might try to check a few pages in our English edition and suggest changes which could go into the revised one.

Anyway, you have my fullest support and keen interest if you wish to give Kiepenheuer a positive reply!

I was so glad to hear about your new work and look forward very much - as always - to find an opportunity to see you soon!

Eve Myrdal

Annexe 16 : Viola Klein, extrait de projet, « The Emancipation of Women »

The Emancipation of Women
(Its sociological and psychological aspects)

Feminism, though revolutionary in spirit and in effect, was caused more by the mental climate of the age than by actual economic hardships. It was essentially a middle-class movement. Its claims to equal rights and opportunities for women in the fields of education, employment, moral standards and political status was not identical with the demands of the working-class women. Whereas the former wanted "equality" the latter required "protection". (The working-class movement has, however, from its inception supported the feminist claims.)

The movement for the emancipation of women has its ultimate cause in the loss of the economic function of the family and the resulting loss of social function of women; in the ensuing sense of futility of their lives which was increased by the ostentatiousness of a rising bourgeoisie in which the idleness of women had a prestige value.

Marriage, the only career open to women, had become increasingly difficult owing to the financial burden it involved (for reasons mentioned above).

Also the fastidious Victorian sense of "propriety" and the ideal of feminine innocence equivalent with ignorance put an effective check on social intercourse between the sexes and thus cumbered women's way in pursuance of their one object in life.

Moreover, the emigration of marriageable men, as a sequel to Colonization, had an unfavourable influence on the balance between the female and male population, although the disproportion was not as alarming in fact as it appeared at the time.

Thus work for women and better educational facilities to qualify them for it was demanded chiefly as a "second best" solution, i. e. as a substitute provision for these unfortunate sisters who failed to reach their goal.

It was also claimed as a right on grounds of the prevail-

Annexe 17 : Viola Klein, Extrait de projet, « The National Character »

National Character

One of the many illusions which have come down to us in broken fragments from our forefathers is the belief that improved communications and reduced distances, made possible by technical advance, will more or less automatically, make for world unity. The more we shall know each other the better we shall love each other, ran the argument

Instead, we had to discover that the closer we come together the more we notice our differences - differences in habits, traditions, attitudes and values. The age of world communications has become, not the age of a brotherhood of men but of increased nationalism.

The reasons for this nationalism are manifold but the source of its emotional strength lies in the awareness of these differences and the almost instinctive readiness, in defence of our own values, to regard things different as things inferior.

The same used to be true in the field of religion in times when religious ideas still played a larger part in peoples' lives. With the decline of religious fervour the tendency to regard one's own set as the 'Chosen People' and all the others as 'Infidels' has been displaced from the religious into the national sphere but has not vanished.

It is this disparaging attitude towards anything unfamiliar which is the most effective barrier against the understanding of other peoples and other cultures.

The paramount necessity of such understanding has, however, now become obvious to almost everyone. We have learned by bitter experience of two world wars that we shall have to find a basis of mutual understanding or else perish.

Rationally we are prepared to accept the consequences of this alternative; but emotionally we still take exceptions. We feel repelled by other peoples' habits of thought, of expression, even of diet, if they differ from our own traditional ways and accepted standards. This is truer of the uneducated classes than it is of the educated strata, but it is very widespread.

Annexe 18 : Article sur Viola Klein, Extrait du quotidien régional *die Westfälische Rundschau*, 17 janvier 1962

Wir sprachen gestern mit Frau Dr. Viola Klein


Männer stehen gern abseits

Die deutsche Frau leidet ja direkt unter einem schlechten Gewissen, wenn sie als Hausfrau und Mutter nebenbei noch berufstätig ist", stellte in einem privaten Gespräch Frau Dr. Viola Klein, die bekannte, in London lebende Soziologin fest. „Auch der hier so viel zitierte Begriff der „Nestwärme“ ist mir ganz neu, und ich habe viel über ihn nachgedacht. Zunächst möchte ich doch der Frau und Mutter die alleinige Verantwortung für diese Nestwärme abnehmen. Auch der Mann, der Vater, trägt einen entscheidenden Anteil an der Nestwärme. Und da muß ich doch sagen, daß beispielsweise der englische und amerikanische Mann sich seiner Mitverantwortung viel stärker bewußt ist und bereit ist, an einer guten Familienatmosphäre mitzuarbeiten, als ich es bei den deutschen Männern beobachten konnte. Allein schon durch diese seelische Ueberbelastung der deutschen Frau wird die Berufsarbeit der verheirateten Frau hier in Deutschland unnötig dramatisiert.“

Frau Dr. Viola Klein ist in Wien geboren, in Böhmen groß geworden, studierte in Paris und Prag neue Sprachen und emigrierte zwei Tage vor Hitlers Einmarsch in die Tschechoslowakei mit einem sogenannten „Domestik-Permit“ nach England. Hier mußte sie zunächst im Haushalt arbeiten und konnte dann mit einem Stipendium ihren Wunschtraum wahr machen, bei Professor Mannheim, der von Frankfurt nach London emigriert war, Soziologie zu studieren. Bereits ihre Doktorarbeit „the feminin carakter“, in der sie die Untersuchungen verschiedenster Wissenschaftler über das „typisch weibliche“ miteinander verglich, wurde als Buch veröffentlicht und in mehrere Sprachen übersetzt.

Frau Dr. Viola Klein, eine zierliche, charmante sehr weibliche Frau, gestand mir lächelnd, daß sie im Grunde gar keine „Frauenrechtlerin“ sei und sich auch gar nicht bewogen fühle, den Frauen zu irgendwelchen Rechten zu verhelfen. Diese frau-lichen Themen ergaben sich aus der Nachkriegszeit und vor allem aus der veränderten Situation der Frauen in der „Lebensmitte“.

„Wir müssen unser familiäres und gesellschaftliches Leben darauf ein-



richten, daß die Frauen heute ab Mitte Dreißig auf der Höhe ihres Lebens stehen“, argumentiert Viola Klein. „Sie sind jünger, vitaler als ihre Mütter, die doch ihre ganze Kraft im Aufziehen einer großen Familie verbrauchten. Heute ist die Frau in der Lebensmitte wieder frei für ein neues Leben. Darum stehe ich dem Berufsleben einer Hausfrau sehr positiv gegenüber. Eine zufriedene, ausgefüllte lebensbejahende Mutter übt auch auf ihre heranwachsenden Kinder einen viel positiveren Einfluß aus als eine unbetriebligte Nur-Hausfrau. Ich möchte auch jedem jungen Mädchen raten, bei der Berufswahl ihr Freiwerden um die 40er Jahre zu berücksichtigen, ihren Beruf nach diesen Gesichtspunkten zu wählen und ihre Berufsausbildung gewissenhaft durchzuführen.“

Frau Dr. Klein las in Dortmund auf Einladung des Volkshochschulverbandes aus ihrem Buch „Die Doppelrolle der Frau in Familie und Beruf“, und sie beobachtet mit ganz besonders wachem Interesse auf ihrer Vortragsreise durch deutsche Städte die deutschen Verhältnisse.

Annelles Knost

Index

A

Abensour, Miguel, 261, 262, 469
 Achille Louis-Thomas, 109, 110, 111, 112, 133, 296, 387, 388, 391, 469
 Louise, 92
 Achin, Catherine, 190, 468
 Adamowicz, elza, 233
 Ades, Dawn, 367
 Adler, Pierre, 414
 Adler, Alfred, 160
 Adorno, Theodor, 148, 469
 Aimer, Jean, 220
 Ajayi, Omofolabo, 134, 469
 Ako, Edward, 130, 469
 Albert-Birot, Pierre, 23, 75, 355, 456
 Aliaga, Juan, 376, 469
 Allain, Patrice, 371, 469
 Allard, Laurence, 443
 Alquié, Ferdinand, 218, 366, 461
 Amers-Kuller, Jo Van, 162
 Anderson, Margaret, 74, 355
 Andler, Pierre, 218
 Apollinaire, Guillaume, 65, 112
 Aquino, Eloisa, 380, 461
 Aragon, Louis, 199, 201, 206, 207, 209, 210, 211, 215, 238, 355, 364, 366, 367, 469
 Arendt, Hannah, 46, 252, 461
 Aristote, 119
 Arnauld, Georges, 300
 Aron, Raymond, 13
 Artaud, Antonin, 65
 Arvisais, Alexandra, 381
 Audry, Colette, 10
 Augarde, Jacques, 112
 Austen, Jane, 168

B

Bâ, Marianna, 134
 Baker, Joséphine, 101, 102, 104, 306
 Balibar, Etienne, 100
 Banks, Olive, 422
 Barbier, Charles-Henri, 51, 54, 55, 57, 60, 62, 63, 64, 69, 82, 242, 245, 250, 251, 254, 255, 358, 384, 457
 Barbusse, Henri, 198
 Bard, Christine, 282, 300, 461
 Barney, Nathalie, 74, 77, 109, 354
 Barrows, Annie, 246
 Bataille, Georges, 215, 216, 217, 218, 220, 234, 353, 355, 366, 452, 461
 Baudelaire, Charles, 202, 263, 381, 391
 Baye-Salzman, Pierre, 112
 Beach, Sylvia, 74, 75, 355, 462
 Beauroy, Gabriel, 82
 Beauvoir, Simone de, 10, 32, 146, 168, 316, 404, 406, 417, 418, 435, 436, 439, 461

Becker, Jean-Jacques, 31, 474
 Beecher Stowe, 97, 102, 108, 120, 393
 Beets, Nicolas, 172
 Béhar, Henri, 366
 Belinda, Jack, 398, 461
 Belton, Robert, 225, 230, 469
 Benjamin, Walter, 202
 Bennett, Arnold, 109, 120
 Bernabé, Jean, 275, 461
 Bernard, Jessie, 423, 461
 Bernardin de Saint-Pierre, Jacques-Henri, 271
 Bernier, Jean, 198, 218, 220
 Besson, Marcelle, 98, 99
 Beveridge, William, 175, 421
 Beyria, Gustave, 78, 351
 Birot, Pierre-Albert, 79, 352, 361
 Arlette, 252
 Blum, Françoise, 18
 Bodek, Richard, 29, 462
 Boittin, Jennifer, 26, 30, 116, 277, 403, 404, 406, 407, 461
 Bona, Dominique, 195, 461
 Boni, Tanella, 409, 411, 469
 Bonner, Marita, 401
 Bonnet, Marie-Jo, 352, 371, 461, 469
 Bok, Sissela, 177, 462
 Boucard, Marcel, 112
 Bourdieu, Pierre, 13, 32, 44, 45, 384, 462, 469
 Boussard, Carly, 98
 Bowlby, John, 176
 Braithwaite, 114
 Brassens, Georges, 81
 Brauer, Florence, 372, 462
 Breton, André, 23, 53, 62, 75, 112, 193, 195, 196, 197, 199, 200, 202, 205, 207, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 225, 226, 230, 236, 238, 239, 241, 246, 248, 249, 250, 252, 257, 258, 263, 264, 353, 355, 362, 366, 367, 368, 384, 456
 Simone, 194
 Bright, Richard, 288
 Brittain, Vera, 342
 Brodwin, 287
 Brontë, soeurs 168
 Broschart, Kay R., 439, 462
 Brunschvicg, Cécile, 282, 463
 Bullough, Vern, 417
 Bunche, Ralph, 302
 Bunting, Madeleine, 245, 462
 Buñuel, Luis, 232, 233
 Butillard, André, 281, 282, 283, 462
 Butler, Judith, 84, 85, 369, 372, 448, 449, 462, 469

C

Cahun, Claude, 1, 10, 11, 12, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 30, 33, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 51, 53, 54, 56, 57, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 74, 75, 76, 77, 79, 80, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89,

153, 190, 192, 196, 197, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 219, 220, 221, 222, 227, 231, 232, 233, 234, 236, 237, 238, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 368, 370, 371, 373, 374, 375, 376, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 386, 402, 413, 445, 446, 447, 449, 451, 452, 453, 456, 457
 Anselme, 51
 Claude, 28, 29, 30
 Léon, 63, 462
 Marguerite, 51
 Mathilde, 51, 52, 66
 Caillois, Roger, 215, 353, 366, 452
 Caine, Barbara, 423, 462
 Callias, Suzanne de, 352
 Caminade, Pierre, 202, 353, 355, 366
 Candar, Gilles, 31, 474
 Carassou, Michel, 78, 351, 381, 462
 Carbet, Madeleine, 393
 Carr, Gilly, 245, 462
 Carrington, Leonora, 194, 365
 Castan, 79
 Caves, Jean, 82
 Caws, Mary Ann, 195, 228, 371, 462
 Céline, Louis-Ferdinand, 146, 147, 200, 451
 Césaire, Aimé, 31, 104, 110, 130, 131, 132, 133, 281, 289, 290, 302, 386, 387, 388, 391, 393, 409, 410, 411, 469
 Emmanuel, 303
 Suzanne, 401, 402, 409
 Chadwick, Whitney, 27, 87, 193, 195, 462
 Chamoiseau, Patrick, 275, 462
 Chaperon, Sylvie, 300, 436
 Charle, Christophe, 20, 462
 Charpentier, Isabelle, 32, 462
 Chateaubriand, François-René de, 62
 Chodorow, Nancy, 440
 Churchill, Winston, 246
 Coeuré, Sophie, 342, 462
 Colette, 66
 Colliard, Lucie, 218
 Collin, Françoise, 16, 17, 469
 Colvile, Georgiana, 371, 462
 Condé, Maryse, 103, 275, 401, 408, 454, 470
 Confavreux, Joseph, 95, 387, 460
 Confiant, Raphael, 275, 462
 Conley, Katharine, 86, 470, 473
 Cooley, Charles Horton, 152, 462
 Cooper, Anna Julia, 288
 Coste, Bénédicte, 374, 470
 Cottenet-Hage, Madeleine, 275
 Cottingham, Laura, 28, 378, 462, 470
 Courbebaisse, Marie-Madeleine, 50, 52
 Courlis, Claude, 62, 350
 Couti, Jacqueline, 469
 Coutouzis, Nicolas, 202, 353
 Craig, Lyn, 425, 470
 Crevel, René, 195, 207, 209, 355, 367
 Crisp, Dorothy, 183
 Cullen, Countee, 111, 288, 393, 452

D

Dali, Salvador, 195, 204, 222, 224, 229, 232, 233, 234, 470
 Damamme, Dominique, 190, 468
 Damas, Léon-Gontran, 31
 Dautry, Jean, 217, 218, 220, 366
 Dayot, Armand, 71, 72, 462
 de Certeau, Michel, 13
 De Gaulle, 297, 300
 Dean, Carolyn, 375, 470
 Debaene, Vincent, 29, 470
 Deegan, Mary Jo, 439, 462
 Deharme, Lise, 193, 196, 241, 354, 355, 356, 462
 Deleuze, Gilles, 13, 411
 Delphy, Christine, 422, 462
 Desnos, Robert, 23, 63, 75, 196, 241, 355, 463
 Youki, 355
 Desrosières, Alain, 45, 470
 Deutsch, Hélène, 159, 308, 463
 Dewitte, Philippe, 98, 396, 399, 407, 408, 463
 Diagne, Souleymane Bachir, 279, 294, 470
 Dijkstra, Sandra, 436, 470
 Dinnerstein, Dorothy, 440
 Diouf, Galandou, 24, 267, 279, 295
 Djebbar, Assia, 44
 Doneaud, Thérèse, 282, 283, 292
 Dorlin, Elsa, 408, 409, 441, 463
 Dosse, François, 13, 463
 Douglas, Daniel, 63
 Georgia, 111
 Doy, Gen, 25, 68, 72, 377, 463
 Dreyfus, Alfred, 20, 21, 57, 382
 Du Bois, W.E., 101, 111, 114, 119, 122, 124, 152, 288, 303, 463
 Dualé, Christiane, 409, 470
 Dubief, Henri, 218, 366
 DuBois, Ellen, 182, 470
 Duby, Georges, 15, 463
 Duclos, Jacques, 236
 Dunbar, 114, 391
 Duras, Marguerite, 10
 Duval, Jeanne, 391

E

E.L.T Mensens, 10
 Eboué, Félix 110, 112, 120
 Eda-Pierre, Christiane, 92, 94, 279, 303, 459
 Alice, 92
 Edwards, Brent, 26, 29, 30, 41, 66, 100, 108, 111, 113, 119, 136, 138, 139, 267, 278, 288, 387, 400, 401, 402, 406, 407, 409, 463, 470
 Egger, Ann, 25, 463
 Elliott, George, 168
 Ellingsaeter, Anne Lise, 423, 470
 Ellis, Havelock, 31, 157, 254, 352, 353, 458
 Elmer, Evelyn Ellis, 420
 Eluard, Paul, 112, 195, 211, 241, 242, 368
 Nusch, 2541
 Engels, Friedrich, 225
 Erasme, 170
 Ernst, Max, 195, 196, 355

F

Fabiani, Jean-Louis, 56, 463
 Fabre, Michel, 96, 97, 108, 117, 392, 393, 395, 397, 405, 408
 Fabre, Clarisse, 370, 463
 Fanon, Frantz, 409
 Farganis, Sondra, 439, 441, 463
 Fassin, Éric, 370, 463
 Fauré, Michel, 246, 463
 Fauset, Jessie, 111, 120, 402, 463
 Ferdière, Gaston, 58, 218, 244, 246, 249, 255, 263, 457
 Finot, Louis, 110
 Flaubert, Gustave, 13
 Flavia Léopold, 111, 112
 Flexner, Eleanor, 182, 471
 Follain, Claire, 261, 471
 Formaglio, Cécile, 282, 463
 Foster, Hal, 369, 380, 463
 Foucault, Michel, 35, 36, 37, 463, 471
 Fourier, Charles, 214
 Fox Keller, Evelyn, 440
 Fraisse, Sigmund, Geneviève, 16, 17, 18
 Freud, 31, 158, 159, 160, 196, 225, 235, 308, 326, 327, 331, 416, 417, 418, 434, 435, 448
 Freudenthal, Margaret, 319
 Freund, Julien, 319
 Fréville, Jean, 199
 Friedan, Betty, 418, 434, 435, 436
 Friedman, Georges, 29, 82
 Frioux-Salgas, Sarah, 407
 Frobenius, Leo, 112
 Fromm, Erich, 308, 414
 Fuchs Epstein, Cynthia, 436, 471

G

Gabriel, Léona, 304
 Gala, 195, 223, 225
 Galletti, Marina, 218, 461
 Galster, Ingrid, 436
 Gambrell, Alice, 27, 29, 463
 Gandhi, 127
 Garcia, Claire O., 401, 406, 471
 Gardey, Delphine, 443, 463
 Garvey, Marcus, 98
 Gascoyne, David, 10, 363, 364, 463
 Gaultier, Jules de, 83
 Gaussot, Ludovic, 441, 471
 Gavy-Béledin, 351, 357
 Gerhard, Uta, 420, 471
 Gewurtz, Michele, 27
 Giacometti, Alberto, 223, 225
 Gianoncelli, Eve, 79, 300, 381, 421, 454, 471
 Gide, André, 65, 240, 281
 Giele, Janet, 182, 187
 Gilligan Carol, 440
 Gilroy, Paul, 29, 304, 464
 Girola, Claudia, 38
 Gleuck, Eleanor, 180
 Glissant, Edouard, 275
 Gobbille, Boris, 190, 468
 Goebbels, Joseph, 250

Goering, Hermann, 250
 Goethe, 206
 Gonnard, Catherine, 375, 453, 464, 471
 Gourmont, Rémy de, 381
 Grall, 113
 Gratiand, Gilbert, 111, 112, 130, 132, 134, 279, 304, 472
 Grégoire-Micheli, 112
 Grewal, Inderpar, 29, 464
 Guattari, Félix, 13, 411
 Guérin, Félix, 282, 292
 Guigon, Emmanuel, 224, 464
 Guilbert, Madeleine, 422
 Gupta, Dipankar, 417
 Gurdjieff, 74, 355
 Guterman, Norbert, 82

H

Hakim, Catherine, 428, 431, 472
 Halimi, Gisèle, 10
 Hall, Catherine, 284, 464
 Haraway, Donna, 442, 443, 464
 Harding, Sandra, 441, 442, 443, 464
 Harris, Steven, 225, 232, 233, 234, 235, 236, 464, 472
 Haussig, Frieda, 319
 Heap, Jane, 74, 78, 355
 Hearn, Lafcadio, 115, 120
 Heartfield, John, 250
 Hegel, 236, 312
 Heinen, Jacqueline, 421
 Hellens, 81
 Hérédia, José Maria de, 115
 Himmler, Heinrich, 250
 Hitler, Adolf, 154, 217, 250
 Hoby-Marcelin, Philippe, 112
 Hölderlin, 202
 Homère, 51, 52
 Honegger, Claudia, 319, 471
 Horkheimer, Max, 149
 Horney, Karen, 160, 308, 327, 332, 414, 442, 472
 Horth, Roberte, 113, 116, 120, 121, 123, 397
 Hubback, Judith, 336, 464
 Eva, 336
 Hughes, Langston, 101, 110, 111, 112, 114, 119, 288, 289, 393, 452
 Hugo, Valentine, 195, 196, 223, 225
 Victor, 102
 Hulak, Fabienne, 53, 231, 464
 Hutchinson, Georg, 287, 464
 Huxley, Aldous, 342
 Hymans, Jacques Louis, 40, 278, 387, 389, 390, 391, 401, 464

I

Isaac, Georges, 54

J

Jaguer, Edouard, 367, 464
 James, C.L.R., 278, 467
 Jarry, Alfred, 65
 Jeanpierre, Laurent, 29, 472

Joad, C.E.M., 342
 Joyce, James, 147
 Julliard, Jacques, 11, 18, 464

K

Kahlo, Frida, 196
 Kalinowski, Isabelle, 328, 468
 Kane, Nina, 79, 471
 Kaplan, Cora, 29, 464
 Kesteloot, Lilyan, 388, 389
 Kettler, David, 26, 31, 152, 315, 317, 319, 321, 322, 324, 325, 327, 330, 437, 464, 474
 Key, Ellen, 425
 Kipling, Rudyard, 127
 Klein, Viola, 1, 11, 12, 24, 25, 26, 28, 29, 31, 33, 41, 42, 43, 46, 47, 49, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 153, 154, 155, 156, 157, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 177, 179, 180, 181, 183, 184, 185, 188, 190, 192, 266, 307, 308, 309, 310, 312, 317, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 327, 328, 331, 334, 336, 337, 338, 339, 341, 342, 344, 349, 386, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 420, 421, 423, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 440, 441, 442, 443, 445, 446, 447, 449, 450, 451, 453, 460, 461
 Klejman, Laurence, 282, 472
 Kline, Katy, 381, 472
 Knafo, Danielle, 372, 472
 Kok Escalle, Marie-Christine, 15, 473
 Komarovskiy, Mirra, 418, 420, 425, 428, 434, 473
 Kouyaté, 98, 277
 Kracauer, Siegfried, 24, 29
 Krauss, 223, 369, 458, 473
 Kuenzli, Rudolf, 195, 473
 Kupiec, Anne, 334, 465
 Kurth, Gertrud, 142

L

Lacan, Jacques, 355
 LaCapra, Dominick, 42, 472
 Lacascade, Suzanne, 401
 Lagrosillière, Joseph, 24, 295, 468
 Lamartine, Alphonse de, 102
 Lamba, Jacqueline, 75, 197, 355, 365
 Langley J.A., 392
 Lanoe, Julien, 352
 Lasalle, Honor, 233, 375
 Latimer, Tirza True, 25, 74, 376, 381, 464
 Lautréamont, Comte de, 203, 209
 Le Doeuff, Michèle, 16, 17, 20, 56, 406, 465
 Le Rider, Jacques, 158, 465
 Léautaud, Paul, 61, 351, 360, 465
 Leblanc, Georgette, 74, 78
 Lebovici, Elisabeth, 371, 375, 376, 453
 Lecarme, Jacques, 45, 465
 Lecarme-Tabone, Eliane, 45, 465
 Leduc, Violette, 196
 Lefebvre, Henri, 82
 Legge, Sheila, 10, 356
 Legrand, Jean, 202, 353, 366
 Lebovici, Martine, 37, 44, 472

Lejeune, Philippe, 44, 465
 Lénine, 200, 209
 Lepenies, Wolf, 171, 465
 Leperlier, François, 25, 44, 49, 51, 54, 69, 74, 75, 77, 79, 83, 85, 197, 233, 240, 241, 255, 257, 355, 357, 362, 364, 366, 367, 368, 372, 373, 375, 376, 379, 382, 465, 473
 Lerner, Gerda, 417
 Léro, Etienne, 112, 132, 300, 387
 Jane, 300
 Lessing, Theodor, 159, 465
 Lestrade, Gaston, 78, 351
 Lévi-Strauss, Claude, 29, 470, 472
 Lévy, Paul, 52, 56, 58, 63, 254, 256, 260, 263, 264, 351, 361, 457
 Pierre, 356
 Lewis, Jane, 175, 343, 421, 423, 427, 473
 Cugo, 112
 Helena, 364, 465
 Shireen K., 26, 94, 116, 401, 402, 465, 473
 Simon, 29
 Ley, Robert, 250, 465
 Leymarie, Michel, 448, 473
 Lhermitte, Agnès, 371, 381
 Lionnet, Françoise, 29, 465
 Locke, Alain, 101, 125, 267, 287, 288, 289, 392, 452
 Lohse, Ralf, 70, 473
 Loraux, Nicole, 19, 473
 Loti, Pierre, 271
 Lounsbery, Constant, 74, 79, 354
 Löwy, Michael, 32, 371, 465, 473
 Loyer, Emmanuelle, 29, 465
 Lukacs, Georg, 314, 465
 Lundell, Torborg, 425, 474
 Lyon, E. Stina, 26, 437, 474

M

Maar, Dora, 193, 196, 215
 Mac Orlan, Pierre, 61, 88, 361, 457
 Macaulay, Rose, 414, 415
 Magnan, Nathalie, 443, 465
 Malet, Léo, 215
 Malexis, Charles, 54
 Malherbe, Suzanne (dite Marcel Moore), 23, 58, 74, 75, 77, 88, 198, 209, 215, 219, 244, 245, 246, 248, 249, 251, 252, 254, 255, 260, 261, 355, 358, 359, 367
 Mallarmé, Stéphane, 65
 Malraux, André, 10
 Man Ray, 193, 194, 195, 227, 228, 233, 234, 241
 Mangeon, Anthony, 407, 465
 Mann, Thomas, 146, 465
 Mannheim, Karl, 12, 25, 31, 47, 144, 148, 149, 151, 152, 153, 154, 155, 307, 310, 311, 315, 316, 317, 319, 320, 321, 322, 323, 325, 328, 329, 330, 331, 333, 345, 437, 441, 447, 474
 Maran, René, 112, 115, 119, 121, 132, 267, 277, 289, 293, 389, 392, 393
 Maria, Charlotte, 39, 371, 379, 381, 457, 465
 Marini, Marcelle, 19, 474
 Marks, Shula, 444, 465
 Marshall, Alfred, 171
 Martin, Marguerite, 98, 99

Marx, Karl, 200, 206, 209, 213, 366
 Matonti, Frédérique, 13, 31, 190, 454, 468, 474
 Mauvois, Yvette, 300
 Mazuy, Rachel, 342, 462
 McKay, Claude, 101, 110, 111, 112, 114, 119, 126, 288, 289, 290, 393, 395, 452
 McMillan, Carol, 440
 Mead, Margaret, 31, 155, 162, 166, 176, 326, 335, 418, 434, 435, 465, 474
 Meja, Volker, 26, 31, 152, 315, 317, 319, 321, 322, 324, 325, 327, 330, 437, 472
 Memmi, Albert, 44
 Mendelsohn, Sophie, 372, 474
 Ménil, René, 111, 112, 132
 Merolla, Daniella, 29
 Michaux, Henri, 23, 75, 81, 351, 355, 456
 Michel, Andrée, 422
 Michelet, Jules, 102
 Micheli, Grégoire, 120
 Michon, Georges, 218
 Miles, Catharine Cox 31, 155, 161, 438, 468
 Mill, Harriett, 336, 566
 John Stuart, 336, 466
 Miller, Lee, 87, 193, 195
 Christopher L., 99, 466
 Millett, Kate, 417, 418, 466
 Miro, Joan, 355
 Mitchell, Juliett, 416, 417, 466
 Moberg, Eva, 420
 Moen, Phyllis, 438
 Moi, Toril, 32, 466
 Monnerot, Jules, 112, 115, 132, 452
 Monnier, Adrienne, 42, 74, 75, 76, 89, 319, 355, 359, 360, 361, 456
 Montlack, Michael, 380, 466
 Moore, Marcel (Suzanne Malherbe), 23, 25, 69, 74, 75, 77, 88, 239, 250, 350, 352, 356, 359, 367, 375, 376, 381, 452, 453, 457
 Margaret, 170
 Thomas, 170
 Morand, Paul, 102, 104
 Moreno, Marguerite, 66, 352, 355
 Morhange, Pierre, 82
 Morimura, Yasumasa, 381
 Moussinac, Léon, 199
 Muller, Ernst Wilhelm, 397, 474
 Murard, Numa, 38
 Murray, Gilbert, 144
 Musil, Emily, 26, 30, 91, 97, 277, 402, 404, 405, 406, 452, 466, 474
 Myrdal, Alva, 25, 174, 175, 177, 179, 184, 335, 337, 343, 344, 419, 420, 421, 423, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 437, 438, 453, 460, 466
 Gunnar, 419

N

Nadeau, Maurice, 193, 365, 466
 Nardal, Paulette, 1, 11, 12, 24, 25, 26, 28, 29, 30, 31, 40, 41, 42, 43, 46, 47, 49, 91, 92, 93, 95, 96, 97, 98, 100, 104, 105, 106, 107, 108, 110, 113, 114, 115, 116, 117, 119, 121, 123, 124, 125, 127, 128, 129, 130, 131, 135, 136, 138, 139, 190, 192, 266, 267, 268, 269, 270, 271,

272, 274, 275, 276, 277, 279, 280, 281, 284, 285, 287, 288, 289, 290, 291, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 349, 354, 386, 387, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 405, 406, 407, 408, 409, 411, 413, 445, 446, 447, 449, 450, 451, 453, 454, 459, 460, 461
 Andrée, 95, 112, 113, 388
 Jane, 102, 104, 106, 112, 113, 285, 288, 295, 306, 399, 401, 405, 410, 452, 454, 474
 Paul, 91, 96
 Naudier, Delphine, 17, 45, 190, 468
 Ndiaye, Pap, 407, 474
 Neveu, Eric, 268, 269, 466
 Newson, John, 175
 Nezval, Viteslav 240, 466
 Ngal, Georges, 387
 Nietzsche, Friedrich, 165, 411
 Nizan, Paul, 146, 199

O

O'Meally, Robert, 400
 Oakley, Ann, 427, 428, 429, 466
 Oberhuber, Andrea, 70, 250, 369, 381, 466, 475
 Offen, Karen, 282, 475
 Oliviéro, Yolande, 198
 Oppenheim, Meret, 195, 196, 227, 228, 229, 230, 234
 Orloff, Chana, 74, 355, 367
 Ory, Pascal, 19, 20, 466

P

Pagé, Suzanne, 228, 466
 Pago, Gilbert, 92, 300, 475
 Parent, Mimi, 228
 Parinaud, André, 211
 Paris, Myriam, 409, 470
 Parsons, Talcott, 182, 475
 Pastoureau, Henri 77, 215
 Paulhan, Jean, 356, 360
 Paynter John H., 388, 459
 Penn, Rosalyn Terborg, 406
 Penrose, Valentine, 10, 193, 364
 Robert, 193
 Péret, Benjamin, 194, 209, 213, 240, 246, 355
 Perrot, Michèle, 15, 18, 454
 Persson, Inga, 421
 Peterle, Astrid, 33, 475
 Philipe, Gérard, 10
 Picasso, Pablo, 112, 194
 Pierre, José, 213, 218
 Pilgrim, Roger, 27
 Planté, Christine, 16, 466
 Pulitzer, Georges, 82
 Ponzanesi, Sandra, 29, 466
 Poulaille, Georges, 198
 Powers, Edward, 229, 230, 475
 Prassinis, Gisèle, 196
 Price-Mars, Jean, 111
 Proudhon, Joseph, 206
 Proust, Marcel, 147
 Pudal, Bernard, 190, 468
 Puig de la Bellacasa, Maria, 466

R

Rachilde, 351
 Racine, Nicole, 15, 17, 19, 20, 21, 29, 198, 436, 468, 475
 Rai, Lapjat, 127, 467
 Raney, Madeleine, 113
 Ratton, Charles, 354, 367
 Reeves, Nancy, 188, 467
 Rémond, René, 283
 Rémy, Michel, 364
 Renaud, Madeleine, 10
 Renault, Mathieu, 278, 467
 Revel, Judith, 39
 Reverdy, Pierre, 202, 366
 Reynaud-Paligot, Carole, 198, 214, 467
 Ribemont-Dessaignes, Georges, 355, 356
 Rich, Adrienne, 417
 Richter, Lilette, 248, 257, 258, 456
 Ricoeur, Paul, 13
 Rimbaud, Arthur, 206, 209, 213, 381
 Riot-Sarcey, Michèle, 16, 348, 475
 Rivière, Joan, 27
 Robeson, Eslanda Goode, 93, 105, 125, 295, 296
 Rochefort, Christiane, 10, 19, 20, 282
 Rose Martin, Margaret, 113
 Rosemont, Franklin, 363
 Rossi, Alice, 188, 336, 429, 430, 440, 475
 Roudinesco, Elisabeth, 231, 467
 Rousset, David, 252, 467
 Roussot, Roger, 77
 Rubinstein, Nina, 319, 325, 467
 Russell, Bertrand, 144, 342
 Ryeul, Jean, 79

S

Said, Edward, 32, 349, 475
 Sainte-Croix, Avril de, 282
 Sajous, Léo, 24, 108, 111, 117, 388
 Salis, Rodolphe, 54
 Sanders, Paul, 245
 Sapiro, Gisèle, 13, 214, 467
 Sarraute, Nathalie, 10
 Sartre, Jean-Paul, 13, 146, 382, 409
 Satineau, Maurice, 98, 108, 115
 Savage, Augusta, 110, 113, 392
 Sayers, 41, 142, 143, 460
 Schaffer, Mary Ann, 246
 Schehr, Lawrence, 374, 475
 Schneider Zangrando, Joanna, 418, 476
 Schreiner, Olive, 157, 168
 Schuster, Jean, 256, 457
 Schwob, Lucy (dite Claude Cahun), 23, 47, 50, 66, 82, 253, 258, 261, 351
 Claude, 63
 Georges, 60
 Marcel, 23, 51, 57, 61, 63, 65, 66, 67, 76, 77, 79, 82, 351, 352, 381
 Marianne, 241, 259, 260, 457
 Mathilde, 51, 60
 Maurice, 50, 54, 57, 63, 351
 Scott, Joan, 99, 100, 116, 138, 403, 406, 467
 Sebbag, 371, 467, 475

Segalen, Victor, 83, 467
 Sénèque, 52
 Senghor, Léopold Sedar, 27, 31, 40, 110, 130, 132, 134, 278, 279, 281, 289, 290, 293, 294, 306, 387, 388, 389, 390, 398, 409, 410, 411, 475
 Lamine, 98, 108
 Servant, Jil, 28, 103, 123, 305, 459
 Sharpley-Whiting, 26, 30, 109, 116, 119, 266, 291, 389, 400, 402, 403, 404, 406, 409, 410, 467, 475
 Shepard, Clara, 112, 113, 118
 Sheriff, Mary D., 348, 467
 Sherman, Cindy, 380
 Shih, Shu-Meih, 29, 465
 Shiver, William S., 287, 467
 Short, Robert Stuart, 218, 366, 476
 Siegburg, Friedrich, 114
 Signoret, Simone, 10
 Simmel, Georges, 31, 47, 160, 307, 310, 311, 312, 316, 317, 325, 326, 328, 329, 448, 467
 Sirinelli, Jean-François, 13, 19, 20, 467
 Skinner, Quentin, 41, 66, 468
 Smith, Stevie, 170
 Smith Jr, Robert, 40, 400, 475
 Socrate, 51, 52
 Sofio, Séverine, 17, 475
 Solomon-Godeau, Abigail, 74, 233, 375, 475
 Sophocle, 52
 Soupault, Philippe, 102, 197
 Mick, 194
 Souvarine, Boris, 216
 Spector, Nancy, 228, 467
 Spence, Charles, 175
 Spencer, Anne, 111, 467
 Spender, Dale, 32, 437, 467
 Spiegler, James S., 392, 467
 Spire, André, 366
 Spivak, Gayatri Chakravorty, 400
 Stanley, Liz, 453, 468
 Starobinski, Jean, 44, 262, 468
 Stein, Gertrude, 76, 77, 109, 468
 Steins, Martin, 130, 394, 408, 476
 Stephens, Nathalie, 380, 381, 476
 Sterling Brown, 393
 Stevenson, James, 73, 476
 Stocks, Maria, 336, 476
 Stoller, Ann, 284, 476
 Stonequist, Everett, 152, 476
 Stovall, Tyler, 24, 111, 400, 468
 Suleiman, Susan, 194, 476
 Sullerot, Evelyne, 422
 Surya, Michel, 215, 218, 468
 Sweeney, Carole, 403, 476

T

Tanguy, Yves, 215
 Tarrant, Shira, 26, 28, 182, 420, 439, 468
 Tassin, Etienne, 38
 Teich Adams, Carolyn, 438, 467
 Teich Adams, Carolyn and Kathryn, 421
 Teich Winston, Kathryn, 438, 467
 Terman, Lewis Madison, 31, 155, 161, 438, 468
 Thaly, Daniel, 111

Thébaud, Françoise, 15, 468
 Thirion, André, 198, 468
 Thomas, W.I., 10, 31, 155, 163, 164, 308, 438, 468
 Thompson Clara, 308
 Thompson, Hélène, 31, 161, 308
 Thynne Lizzie, 250, 476
 Tillion, Germaine, 10
 Todt, Fritz, 249
 Toklas, Alice, 77
 Toussaint Louverture, 111
 Traverso, Enzo, 24, 29, 468
 Trébitsch, 15, 17, 19, 20, 21, 82, 436
 Trevelyan, G.M., 144
 Triolet, Elsa, 10
 Trotski, Léon, 264
 Trübel, Kathe, 319
 Tzara, Tristan, 195, 204, 211, 249, 355

U

Ulmann, André, 200

V

Vaerting, 31, 155, 161, 438
 Vaillant-Couturier, Paul, 199
 Valéry, Paul, 65, 202, 366
 Valette, 351
 Van Amers Küller, 173
 Van Amers-Küller, 172
 Van den Abbeele, 119
 Van den Berg, Nanda, 368
 Van Gennep, Arnold, 11
 Van Vechten, Carl, 102
 Vanni, Vanna, 75
 Varikas, Eleni, 11, 16, 28, 46, 117, 314, 315, 329, 348, 421, 476
 Varo, Remedios, 194
 Verhagen, Rahel, 46
 Verlaine, Paul, 65
 Vernay, Anne, 246, 468
 Vérone, Maria, 282
 Very, Amita, 278
 Viennot, Eliane, 18
 Viot, Jacques, 81, 196, 351, 355, 358, 456

W

Waddington, Charles, 323, 468
 Walker, Grace, 113
 Wall, Cheryl, 111, 287, 468
 Walter, Richard, 246, 468
 Wanger, Béatrice (dite Nadja), 74, 75, 78, 355
 Watson, Steven, 287, 468
 Webb, Béatrice, 171, 172, 468
 Weber, Max, 31, 47, 307, 310, 311, 313, 317, 328, 329, 468
 Alfred, 330
 Marianne, 311, 313, 476
 Weininger, Otto, 31, 158, 159, 161, 168, 312, 315, 327, 331, 465, 468
 Welby-Everard, 66, 79, 85, 477
 Wells, H.G., 342
 West, Dorothy, 401
 White, Walter, 112
 Wilde, Oscar, 63, 65, 73, 80, 350, 352, 381
 Wilks, Jennifer, 401, 468
 Williamson, Marcus, 55, 468
 Willmot, Louise, 245, 462
 Winchilsea, 170
 Winock, Michel, 11, 464, 472
 Winter Frappier de Montbenoît, 98, 99, 477
 Wittig, Monique, 448, 449
 Woods, June 79, 471
 Woolf, Virginia, 162, 168, 169, 170, 325, 335, 451, 468
 Léonard, 342
 Wright, Richard, 44
 Wyness, Martin, 367

Y

Yourcenar, Marguerite, 381

Z

Zachmann, Gayle, 32, 381
 Zobel, Joseph, 93, 94, 95, 460